Mes Bifurcations

André Brink

VISIT...



La sagesse populaire veut que tout choix s'accompagne de l'élimination d'autres choix : à un moment donné de l'élaboration d'un tableau, le peintre peut prendre la décision de peindre une surface donnée en, disons, rouge, bleu ou vert. S'il décide de la peindre en rouge, il élimine d'office le bleu et

ANDRÉ BRINK

Mes bifurcations

MÉMOIRES

traduit de l'anglais (Afrique du Sud) par Bernard Turle

le vert. Une solution, souvent mise en œuvre par Picasso, consiste à exécuter une série de tableaux, l'un rouge, l'autre bleu, l'autre vert et ainsi de suite ; il suit le développement de chaque option jusqu'à ce que se présente un nouveau choix [...].

ACTES SUD

“LETTRES AFRICAINES”
série dirigée par Bernard Magnier

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

C’est en romancier qu’André Brink choisit de composer ce livre de Mémoires, en alternant narration et réflexions. Le lecteur découvre ainsi la trajectoire, les convictions et les doutes, les “bifurcations” d’un intellectuel issu d’une famille qui ne remet pas en question l’apartheid, le parcours d’un enfant qui va grandir entre ruptures et attachements, violence silencieuse des conflits familiaux, terreur de la rue et sérénité d’un milieu privilégié.

Promenant le fil de sa vie sur des chemins de traverse et livrant son amour des arts, de la musique et de la peinture, André Brink fait défiler sous nos yeux avec virtuosité mille autres sujets, majeurs ou anecdotiques, qui dessinent peu à peu l’histoire d’un Sud-Africain né en 1935, qui, depuis l’enfance jusqu’à la toute dernière élection présidentielle, condamne les horreurs de l’apartheid comme les dérives du gouvernement actuel, sans jamais s’affranchir de l’amour qu’il porte à cette terre qu’il n’a jamais quittée.

ANDRÉ BRINK

André Brink est né en 1935. Son œuvre romanesque, aujourd'hui importante, accompagne depuis toujours son engagement politique.

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS ACTES SUD

DANS LE MIROIR suivi de *APPASSIONATA*, 2009.

LA PORTE BLEUE, 2007.

L'AMOUR ET L'OUBLI, 2006 ; Babel n° 947, 2009.

L'INSECTE MISSIONNAIRE, 2006 ; Babel n° 808, 2007.

AUX ÉDITIONS STOCK

AU-DELÀ DU SILENCE, 2003 ; LGF, 2005.

LES DROITS DU DÉSIR, 2001 ; LGF, 2003.

LE VALLON DU DIABLE, 1999 ; LGF, 2002.

RETOUR AU JARDIN DU LUXEMBOURG, 1999.

LES IMAGINATIONS DU SABLE, 1996 ; LGF, 1997.

TOUT AU CONTRAIRE, 1994 ; LGF, 1996.

ADAMASTOR, 1993 ; LGF, 1995.

UN ACTE DE TERREUR, 1992.

Tome I : *NINA*.

Tome II : *LISA*. *ÉTATS D'URGENCE. NOTES POUR UNE HISTOIRE D'AMOUR*, 1988 ; LGF, 1990.

L'AMBASSADEUR, 1986.

LE MUR DE LA PESTE, 1984.

SUR UN BANC DU LUXEMBOURG, 1983.

UN TURBULENT SILENCE, 1982 ; LGF, 1983.

UNE SAISON BLANCHE ET SÈCHE, 1980, prix Médicis 1980 ; LGF, 2004 (nouvelle présentation).

RUMEURS DE PLUIE, 1979.

UN INSTANT DANS LE VENT, 1978.

AU PLUS NOIR DE LA NUIT, 1976.

Ouvrage traduit ave le concours
du Centre national du livre

Titre original :
A Fork in the Road
Editeur original :
Harvill Secker, Londres
© André Brink, 2009

© ACTES SUD, 2010
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-02982-1

ANDRÉ BRINK

MES BIFURCATIONS
MÉMOIRES

traduit de l’anglais (Afrique du Sud)
par Bernard Turle

ACTES SUD

A mon épouse, Karina, avec tout mon amour.

Ce que j'ai fait t'appartient
De même ce qu'il me reste à faire
Car tu es dans tout ce qui est mien
A toi tout dévoué

WILLIAM SHAKESPEARE

Dès que tu vois une bifurcation, prends-la.

YOGI BERRA

Même l'hérétique doit croire en quelque chose, ne fût-ce qu'en la vérité de son doute.

BARACK OBAMA

AVANT-PROPOS

La sagesse populaire veut que tout choix s'accompagne de l'élimination d'autres choix : à un moment donné de l'élaboration d'un tableau, le peintre peut prendre la décision de peindre une surface donnée en, disons, rouge, bleu ou vert. S'il décide de la peindre en rouge, il élimine d'office le bleu et le vert. Une solution, souvent mise en œuvre par Picasso, consiste à exécuter une série de tableaux, l'un rouge, l'autre bleu, l'autre vert et ainsi de suite ; il suit le développement de chaque option jusqu'à ce que se présente un nouveau choix ; à ce moment-là se profile un nouvel éventail : exploration du rond, du carré, d'une autre forme, et le peintre suit là encore chaque possibilité jusqu'à ce que la route bifurque à nouveau. Cependant, même si tout cela débouche, disons, sur cent vingt-huit ou deux cent cinquante-six tableaux, le choix demeure circonscrit. Le peintre ne peut suivre chaque possibilité jusqu'au bout. Après tout, il ne s'agit pas de suivre un ensemble de choix mais de laisser ouverte la question même du choix : imaginer que *tous* les choix coexistent, pour l'éternité.

Il me revient à l'esprit une interview de William Kentridge à l'époque de sa mise en scène de *La Flûte enchantée* :

> La pensée peut bien suivre un chemin particulier ; n'en demeurent pas moins tous les autres chemins délaissés, tous les autres chemins auxquels on réfléchit ou ne songe pas encore, dans lesquels la langue peut se lancer à différentes étapes du parcours.

Il parle d'"une autoroute de conscience", d'un couloir de circulation unique mais doté de nombreuses voies, et de différents objets qui se déplacent sur ces différents couloirs, dépassant, s'arrêtant, quittant l'autoroute.

Cette description s'applique assez bien à la texture de ces Mémoires. A mes yeux, lors de leur rédaction, au cours de ces deux, trois dernières années, chaque composante est devenue une sorte d'agrégat autour d'un éventail de possibilités, dont chacune pourrait être considérée comme une route ou un chemin. A tout moment, de nouvelles pensées sont susceptibles de s'écarter de celle qui m'a préoccupé d'abord, et de m'inviter à les suivre ; je sais qu'en temps voulu, je reviendrai sur la première voie mais, pour l'heure, l'autre ou les autres possibilités stimulées par un nouveau travail peut ou peuvent mener à l'exploration d'autres directions. Même s'il paraît, s'ils paraissent déroutant (s) par moments, le chemin, *les* chemins sont bien là ; ils existent pour les bifurcations qui, chaque fois, lancent de nouveaux défis au voyageur et ils en

dérivent tout leur sens.

Il est étonnant qu'on n'ait même pas besoin de choisir entre les deux modes opératoires : le chemin qui bifurque et la possibilité d'une série infinie de bifurcations. Un choix n'élimine pas les autres, qui peuvent continuer à exister comme possibilités même *après* qu'on a apparemment fait un choix initial. J'ai beau suivre Robert Frost qui, dans son poème *The Road not Taken* (La Route délaissée), choisit le chemin le moins emprunté, tous les autres plus fréquentés n'en continuent pas moins d'exister aux alentours et derrière celui que j'ai choisi. Rien n'est jamais vraiment éliminé. Les choix éliminés continuent d'exister aussi sûrement que les rares dont on peut dire qu'ils ont été "retenus" – de même que le non-dit persiste dans ce qui est exprimé. Il est fort possible que ce soit cette coexistence qui, finalement (pour autant qu'il y ait une fin), définisse la texture d'une vie.

Cette texture peut encore être enrichie si l'on y ajoute la notion d'*hérésie*, dans l'acception originelle du terme : *le choix*. Monique Zerder-Chardovoire l'explique bien :

> Le mot "hérésie" dérive du mot grec qui signifie "choix" : pour que l'hérésie puisse exister, il faut d'abord une idéologie, une foi à laquelle la communauté adhère ; au sein de cette communauté doivent aussi exister des gens qui s'en distancient, qui n'acceptent plus les vérités reçues, préférant choisir par eux-mêmes.

Dans ce cas, notre bifurcation, le traditionnel *soit/soit*, est remplacée par une notion infiniment plus complexe : *à la fois/et*. Il ne reste alors plus aucune place aux réponses directes ou définitives. *Ceci* ou *cela* peut être vrai mais, *en même temps*, quantité d'autres options peuvent l'être aussi. Dès que se présente une bifurcation en chemin, empruntons-la. Au diable la frilosité.

VIOLENTE CAMBROUSSE

Il me suffit de fermer les yeux et de prononcer silencieusement le mot *dorp**1 : je revois alors, plus de soixante ans après, de larges rues poussiéreuses, trottoirs envahis par les épineux (que nous appelions, non sans raison, *duwweltjies* : diablotins) : un quadrillage prévisible de rues autour de la haute flèche de l'église hollandaise réformée. Celle-ci surplombait, menaçante, les demeures environnantes, telle une grosse poule lourdaude, ailes déployées protégeant ses ouailles. Deux fois, le dimanche et le mercredi soir, lors des réunions de prière, la congrégation était convoquée par le grondement de la cloche : hommes, femmes et enfants obtempéraient, moins par conviction que parce qu'un siège vide était le meilleur moyen d'encourager les commérages dont les échos étaient prompts à se propager dans la ville et les environs, souvent pendant des semaines. Lorsque, après l'office dominical, on avait passé en revue les nouvelles, les scandales et les secrets les plus récents du bourg, chacun rentrait chez soi pour s'attabler devant un repas gargantuesque, préparé par des domestiques noires sur des fourneaux Aga ou Dover, dans des cuisines où régnait une chaleur digne de la fournaise de Nabuchodonosor (cuisse d'agneau, *frikkadelle* – des boulettes de viande à la sud-africaine –, rôti de gibier en hiver, poulet, accompagné parfois par un ragoût de tomates, des pommes de terre et des patates douces, du riz jaune aux raisins secs, des haricots, des pois, des carottes, des pruneaux et des pêches, des coings, des potirons à la cannelle et au sucre, des courges, parfois de la rhubarbe, de la betterave au sucre et au vinaigre, une salade de haricots, suivis par un blanc-manger et de la gelée jaune et vert, et une crème de bananes, et parfois du *trifle*, un gâteau au vinaigre ou au cognac, un roulé ou bien le dessert à la crème anglaise que, dans notre famille, on appelait "la sœur de ma tante dingo", avec ou sans confiture à la figue verte, de la gelée de coing ou le sirop de raisin du nom de *moskonfyt*, le tout arrosé d'un vin doux, de préférence muscadet ou *jerepigo*. Ensuite, les adultes repus se mettaient à ronfler et les enfants, pris de fous rires idiots et enflammés par une imagination férocement inventive, poursuivaient de leur côté leurs étranges affaires, alors qu'ils étaient censés "se reposer" dans leurs lits ou lire des livres édifiants ; alors, les mêmes femmes noires qui avaient cuisiné débarrassaient les tables, faisaient et rangeaient la vaisselle, avant de porter les restes à leurs enfants qui patientaient dans la *location* (seulement après que les morceaux les plus

appétissants avaient été mis de côté pour les poulets, les chiens et les chats, si ce n'est pour un cochon qui se vautrait dans la fange de la cour).

Près de l'église, deux ou trois rues présentaient leurs enfilades de magasins dotés de grands *stoeps** : une pharmacie, deux ou trois épiceries reconnaissables aux grandes affiches qui vantaient les mérites de souliers en cuir, de salopettes kaki, des cigarettes Big Ben ou C-to-C, du Golden Syrup de chez Lyle, de la Marmite, de l'Elastoplast, de la crème d'arachides Black Cat ; un boucher ; un boulanger ; un ou deux cafés ; un croque-mort qui parfois vendait des livres et des journaux, et qui recouvrait son habituel costume noir avec une blouse d'un blanc sale pour se métamorphoser aussi en coiffeur ; un garage *Pegasus* avec ses pompes à essence manuelles ; une banque et parfois quelques bureaux ; un ou deux notaires ; un courtier en assurances. Et un hôtel, immanquablement Royal, Masonic ou Commercial, avec son comptoir de vente d'alcools qui, avant même que l'apartheid n'impose des entrées séparées pour les Blancs et les Noirs, maintenait une ségrégation respectueuse entre les uns et les autres. Sans compter, cela va de soi, le bureau du magistrat, en briques rouges ou en grès, rarement éloigné du poste de police avec sa lampe bleue et ses poivriers, ou un ou deux palmiers étiques, et une longue prison basse, mal camouflée par un bosquet d'aloès ou de sisals, voire une bougainvillée ou un lantana téméraire recouvert d'une épaisse couche de poussière.

D'ordinaire, l'école se trouvait à l'écart, dans une rue secondaire ou à la périphérie, peinture rouge écaillée sur sa toiture pentue, briques décoratives, gouttières mal arrimées, entourée à perte de vue par une interminable cour de récréation de gravier, avec des rangées séparées de latrines pour les garçons et les filles. A l'arrière de chaque cabinet se trouvait un battant qu'on remontait pour retirer et remplacer les seaux. Un soir par semaine, Mr Venter faisait le tour de toutes les rues de la ville avec sa charrette et sa mule, qui furent remplacées plus tard par un tracteur tirant une remorque. S'ils choisissaient le bon moment, les garçons les plus intrépides réussissaient à soulever un battant à l'arrière d'un cabinet des filles et surprenaient l'une d'elles la culotte aux chevilles. Si l'on était pris, on risquait une correction presque fatale et une visite du directeur à la maison, inévitablement suivie par une nouvelle intervention, non moins meurtrière, de la part des parents du contrevenant.

Si l'on exclut les bicoques crasseuses des petits Blancs sous la ligne de chemin de fer, la plupart des maisons étaient imposantes et s'étalaient au milieu de jardins spacieux, si le terme "jardin" convient pour l'étendue de *veld* * en grande partie à l'état vierge, qu'on avait courageusement délimité, où on avait

retourné la terre et fumé quelques carrés de légumes peu convaincants, qu'on essayait désespérément d'amener à produire quelque chose qui ressemblât à des légumes ; il y avait parfois aussi un carré de *mealies* *, quelques rares citrouilles, ou une tentative de parterre de fleurs : des zinnias, de robustes soucis orange et jaunes que nous nommions les "Afrikaners puants" et, parfois, des phlox, voire un ou deux dahlias. Mais, pour la plupart, ces lopins de terre étaient plus ou moins abandonnés et envahis par les herbes folles : étendues de terre rouge que les poules grattaient et où des chiens somnolents se léchaient les bourses. Un ou deux jardins étaient dotés d'éoliennes, amputées le plus souvent de plusieurs pales ; elles faisaient des bruits fantomatiques lorsqu'une bourrasque, sans crier gare, trouait la nuit. Dans l'ensemble, les habitants comptaient sur des bidons en tôle ondulée pour arroser leur "jardin". Ce qui convenait pendant quelques mois après les pluies. Mais, ensuite, une fois l'eau utilisée, ces bidons séchaient et succombaient au cancer de la rouille. Dans l'Etat libre et dans le Griqualand-Ouest, les précipitations étaient rares. Je me rappelle que ma petite sœur Marita manqua devenir folle quand elle vit la pluie tomber pour la première fois. Elle avait trois ans. Elle se mit à danser sur la table de la salle à manger comme un derviche tourneur, avant de sortir pour aller se rouler dans les flaques, de sorte que, bientôt, elle fut entièrement recouverte d'une boue rougeâtre, jusqu'à son halo de cheveux blonds presque blancs.

Avant ou après le dîner, les familles se réunissaient sur les larges *stoeps* rougeâtres pour discuter de ce genre d'événements, des maladies dans la famille, des lettres reçues ou envoyées pendant la semaine, des nouvelles à la radio sur la guerre lointaine et de divers ragots croustillants : compte rendu tranquille d'événements proches ou lointains. Je me rappelle encore l'un d'eux, non parce qu'il aurait eu un caractère exceptionnel mais au contraire parce qu'il était représentatif de tant d'autres.

Après une journée torride, notre famille paresse sur le *stoep* côté rue, prenant l'air comme des vacanciers "prennent les eaux", en compagnie de nouveaux amis ou voisins qui, passant par là, ont été invités à se joindre à nous, à moins qu'ils ne se soient invités tout seuls. Une fille, pieds nus, longues tresses blondes, robe à fleurs honteusement brève, passe par là dans le crépuscule qui s'éteint. Peut-être est-ce la fillette aperçue sautant à la corde à un coin de rue, il y a environ un mois, montrant ses fesses maigres chaque fois que sa jupe courte se relevait car elle n'avait pas de culotte : sautant toujours, elle se retrouva dans mon roman *Rumeurs de pluie*, dévorée du regard par *oom** Koot, le maître catéchiste qui dirige la chorale le dimanche d'une manière curieusement sèche,

staccato (seul moyen, apparemment, pour empêcher son dentier de tomber). A un moment donné, son épouse, tatie Saar, sort à l'improviste sur le *stoep* et lui demande d'une voix autoritaire ce qu'il regarde. "Je ne regarde rien, réplique-t-il. Cette chose est comme la foudre divine : on n'a pas besoin de la regarder, on la *voit*, un point, c'est tout."

Ce soir-là, l'une des tantes les plus volumineuses demande à la fille de venir jusqu'à notre portillon.

"Comment t'appelles-tu, ma fille ?

— Nellie, tata.

— Es-tu la fille de tante Meisie ?

— Oui, tata.

— Comment va-t-elle ? Je ne l'ai pas vue à la réunion de prière hier soir.

— Elle était malade, tata.

— Qu'avait-elle ?

— C'est sa poitrine, tata.

— Encore sa bronchite ?

— Oui, tata. Mais elle va mieux maintenant, tata.

— Est-elle remise sur pied ?

— Oui, tata. Mais elle a encore mal à la tête, tata.

— Dis-lui que je lui ferai parvenir des remèdes de grand-père demain matin.

— Oui, tata. Mais elle a aussi mal à la gorge, tata.

— Cette femme devrait mieux se soigner.

— Oui, tata. Puis elle dit que son épaule gauche lui fait très mal, tata.

— Elle devrait prendre de la pommade Zambok*.

— Oui, tata. Et les cors sur son petit orteil la font souffrir toute la nuit."

Nouveaux grognements de compassion.

"Elle dit aussi que ses dents lui font mal au fond de la bouche, tata.

— C'est la rançon du péché.

— Oui, tata. Et son genou gauche est encore terriblement enflé et plein d'eau, tata. Et elle pense que sa hanche gauche est déboîtée, tata."

Et ainsi de suite, incroyable catalogue des innombrables chocs dont la chair est victime. Lorsque, enfin, la fillette se retrouve à court de maux et que les tantes sur le *stoep* sont à court de remèdes, on se souhaite une bonne nuit et, avec un ultime froufrou de sa robe très courte, la fillette disparaît dans l'obscurité croissante.

Les adultes discutent encore des informations récoltées et les comparent à leur propre expérience de la douleur, de la convalescence et de la catastrophe, lorsque

la fille reparaît au portillon, tout essoufflée.

“Excuse-moi, tata, lance-t-elle, ma mère dit que son dos la fait terriblement souffrir aussi, tata. Elle pense que c’est ses reins, tata.”

La conversation se poursuit, ruisseau irriguant un jardin aux multiples parterres et carrés, agité par des tourbillons infinis lorsqu’il vient buter contre les cancans et menus scandales du jour. Ainsi : à quoi s’amusent le principal de l’école et la secrétaire après la classe ? Et Mr Jannasch, la soixantaine, le plus riche fermier des environs : que peut-il bien trouver à faire à l’hôtel après la fermeture du bar, lorsque les rideaux sont tirés chez mon énergique professeur de piano, Marie Jordaan ? Comment se fait-il que Katie Venter, la fille de l’éboueur vienne, à quatorze ans, de connaître le bonheur d’avoir une nouvelle petite sœur, alors que tout le monde sait que sa mère a déjà depuis deux ans les rougeurs de la ménopause ? Comment et par qui le candidat du South African Party s’est-il fait ridiculiser lors des dernières élections ? Comment deux tombes anonymes sont-elles apparues du jour au lendemain dans la propriété de Gert Greyling à la suite d’une altercation avec des employés parce que, apparemment, il n’avait pas payé leurs salaires ? Et quelle coïncidence, n’est-ce pas : le vieil *oom* Hennerik Hanekom, le doyen, est mort dans un accident de voiture le soir même où il avait passé des heures en prière et à lire les Saintes Ecritures en compagnie de la jeune Lettie van Wyk, tandis que l’époux de cette dernière, le mécanicien du garage *Pegasus*, était allé à Bloemfontein chercher des pièces détachées pour sa Chevrolet ! Bribes de nouvelles et de rumeurs du vaste puzzle de nos parages. Même si, en surface, rien ne les relie entre elles de façon patente, quelque part en filigrane rôde toujours un je-ne-sais-quoi de vaguement sinistre ou d’ouvertement menaçant, violent, inexplicable. Nul village ne saurait survivre sans que planent au-dessus de lui les épées de Damoclès de la menace et du péché.

Et puis voilà qu’un autre jour se fond dans une autre nuit. Dans quelques heures, on stoppera les générateurs de la centrale et des ténèbres médiévales prendront le relais, tandis que les étoiles de la taille d’immenses fleurs blanches descendront quasiment à portée de main, si proches qu’en tournant la tête à l’angle voulu, dit-on, on peut les entendre. Alors, dans les maisons, on allumera lanternes et lampes à pétrole, l’odeur des bougies emplira les chambres à coucher. Dans ce genre de nuit immémoriale, il est aisé d’imaginer fantômes, spectres, esprits frappeurs et revenants. Se risquer à aller au cimetière après la tombée de la nuit, ainsi que certains d’entre nous, les garçons, osent le faire pour relever un défi ou se prouver de quel bois ils se chauffent, c’est risquer sa vie

aux portes mêmes de l’enfer.

Le fait que nous vivions encore dans une autre époque était évident, de même, dans les boutiques, où des sacs ouverts de farine, de *mealies*, de cocos, de grains de café, de sucre, de fruits secs, étaient sagement alignés, à côté de rouleaux de câble et de grillage, de boîtes de thé, de bocaux pleins de bonbons – *jube-jubes* (des dragées à la gelée de sucre), bonbons acidulés, caramels Wilson, rouleaux de réglisse, torsades de sucre d’orge, chocolats Nestlé et ce délice universellement et injurieusement connu sous le nom de “couilles de nègre”. La mainmise du passé était tout aussi évidente, le dimanche, quand des douzaines de fermiers, aussi lourdauds que des balles de foin dans leurs beaux habits, arrivaient au temple dans leurs landaus – ou *spiders* – tirés par des chevaux, sur leur carriole tirée par une mule ou leur charrette tirée par un âne, toutes joliment décorées.

Le temple. Dans certains de nos villages, il y avait une synagogue, une église anglicane, voire catholique ; mais le centre de toutes les activités de la communauté était l’église hollandaise réformée, sous la férule de la trinité jamais contestée du *dominee**, du sacristain et de l’organiste. C’étaient les trois représentants immédiats de notre Dieu tout-puissant sur terre et la légende peinte sur le mur chaulé derrière la chaire proclamait *Dieu est amour* avec la même conviction théâtrale que la prophétie *Mené Mené Tekél Ufarsin* sur le mur de Balthazar. La seule faille dans la présentation était que, au fil des ans, une humidité irrévérencieuse avait dessiné une tache disgracieuse aux tonalités rouille, qui oblitérait quasiment le mot *amour*. Un signe des temps, sans nul doute !

Cela ne m’empêcha pas, très jeune, d’envisager sérieusement d’accéder au souhait le plus cher de mes parents : que j’entre dans les ordres. Mais, après les avoir déçus, en fin de compte, en abandonnant l’idée de devenir *dominee*, le plus près du centre du pouvoir que je me sois approché, ce fut d’être autorisé à jouer du petit harmonium droit à la réunion de prière hebdomadaire des enfants, le mardi après-midi ; je m’y attachais d’ailleurs avec une dévotion insigne et tant de fioritures que la plupart des hymnes duraient avec moi deux fois plus de temps que les originaux. C’est lors de ces réunions qu’on définissait le péché, là qu’il avait, dans une certaine mesure, son origine, là que s’élabora une grande partie de ma notion juvénile du mal.

Plus encore que les contes des frères Grimm, la Bible nous tenait tous dans ses rets, avec sa litanie de violences et de cruautés, dont beaucoup étaient délicieusement teintées de sexe et d’allusions suggestives. Cela commençait par

l’expulsion totalement injuste d’Adam et Eve du jardin d’Eden, où ils n’ont fait que ce que Dieu aurait dû prévoir. Puis Caïn assomme l’anodin Abel d’un coup de gourdin. Tous ces fils de Dieu agressifs prennent pour épouses les séduisantes filles d’autres hommes. A Sodome, Lot propose d’abandonner ses filles à la horde masculine qui s’est amassée devant sa maison avec l’intention de baiser (la Bible dit “connaître”) deux étrangères qui se sont réfugiées chez lui. Après la destruction de la ville, lesdites filles enivrent leur pauvre vieux géniteur pour “s’étendre” avec lui, selon une autre formulation biblique, afin, supposément, de préserver sa semence. Dieu ordonne à Abraham de trancher la gorge de son fils Isaac pour le pur plaisir de le mettre à l’épreuve. Les frères de Joseph le jettent dans un puits afin de se débarrasser de ses rêves déconcertants. Siméon et son frère Lévi vengent par le sang le viol de leur sœur Dinah. Moïse ordonne le massacre de toutes les Bédouines, les Midianites, à l’exception des vierges vouées à la concupiscence de ses soldats. Et Tamar, qui se déguise en prostituée pour leurrer son beau-père et l’amener à coucher avec elle ? Et le pieu Jephté qui tue sa fille pour satisfaire un vœu qu’il a adressé à un Dieu sanguinaire ? Ahola et Aholiba ne se meurent-elles pas de désir pour leurs amants, “dont le membre était comme celui des ânes et les éjaculations comme celles des chevaux” ? Le Nouveau Testament comporte sa propre litanie d’atrocités, bien que la plupart soient commises par les ennemis d’Israël. Même Jésus est suspect, moins de violences à proprement parler que de cruautés plus subtiles : un jour, il refuse de parler à sa mère et à ses frères *(Mais à celui qui le lui demandait il répondit : Qui est ma mère ? Et qui sont mes frères ? Il désigne ses disciples et dit : Voyez ma mère et mes frères !)* ; un autre jour, lorsque sa mère lui demande du vin lors d’un mariage, il rétorque : “Femme, qu’ai-je à voir avec toi ?” J’ai entendu plusieurs *dominees* fournir des explications absconses de ces épisodes : ils me donnaient toujours l’impression d’essayer de blanchir le texte. Cependant, ils ne réussirent jamais à m’ôter de la tête que, juste sous la surface des mots, rôdaient dans la Bible les mêmes ténèbres menaçantes dont je ressentais la présence dans les bourgs de mon enfance.

Même les actions charitables, les bonnes actions étaient liées à des actes violents. Je n’éprouvais aucun remords à assister à l’abattage des volailles et je riais des volettements effrénés des poulets décapités dans la cour lorsqu’on préparait un bon banquet dominical, même s’ils avaient tendance à hanter mes nuits sous forme de cauchemars effroyables. Toutefois, jamais je n’essayai de décapiter un poulet, même lorsque mon père me tendait le couteau qu’il avait aiguisé avec un art consommé. Trancher la gorge d’un mouton était encore plus

morbide : ses yeux devenaient tout blancs quand on lui renversait la tête loin en arrière pour lui tendre le cou au maximum. Puis l'unique coup adroit du long couteau aiguisé, l'ultime bêlement étouffé, réduit à un gargouillis liquide, fontaine de sang vermillon jaillissant de l'entaille. Ce rituel était pratiqué tous les ans par mon père, secondé par des aides, juste avant Noël, lorsque les dames patronnesses préparaient de généreux paquets de nourriture dans notre cour et dans la cuisine, destinés à être distribués, chez les pauvres et les nécessiteux, accompagnés de brochures colorées vantant la miséricorde divine et le pouvoir salvateur du sacrifice de l'Agneau divin. Il y avait un je-ne-sais-quoi d'atavique dans la formule "Mangez et buvez-en tous, car ceci est mon corps et ceci est mon sang", que le *dominee* entonnait pour le Nagmaal*.

Là, me semble-t-il de plus en plus, se trouvait la clé des bourgs de mon enfance, égrenés telles des perles poussiéreuses sur un ruban infini de pistes dans l'intérieur des terres. L'impact de cette conscience était accru par la solitude qui enveloppait chacun d'entre eux : l'éternité qui les entourait sous la vaste voûte résonnante du ciel.

A plus de cent kilomètres se trouvait toujours un autre bourg plus important dans lequel, tous les trois ou six mois, nos mères se rendaient en voiture avec un aréopage d'amies, pour une journée d'emplettes ; la nôtre revenait avec une petite valise orange foncé emplie des rapines d'un autre monde. Hormis Noël ou les anniversaires, c'étaient les seules occasions où nous recevions des cadeaux. Notre père avait beau être magistrat, nos parents n'avaient pas de quoi gâter leurs enfants. J'étais déjà au lycée depuis plusieurs années lorsque mon argent de poche dépassa enfin les deux pences hebdomadaires. Lorsque je vis une petite voiture rouge dans la seule épicerie en ville, au prix exorbitant de neuf pence, je dus m'arranger avec l'intimidant boutiquier, Mr Levin, pour qu'il me la garde pendant cinq semaines, jusqu'à ce que je puisse la lui régler entièrement. Je me rappelle encore le jour où j'effectuai la longue, l'excitante, l'effrayante marche jusqu'à sa boutique, mes pennies bien en sécurité dans une enveloppe en papier kraft épinglée à ma poche de veste : tous les quelques pas, je me retournais pour vérifier si je n'étais pas suivi par un gang de voleurs. Je n'étais même pas rassuré par le fait de savoir que, si j'étais attaqué, les mécréants seraient forcément envoyés en prison par mon père.

Le danger rôdait partout. Je pouvais ainsi être confronté à Ria, la fille d'amis de mes parents, bossue, un sourire perpétuellement scotché sur ses lèvres, censée être prompte à tomber par terre sans crier gare, se convulser, donner des coups de pied, produire des sons effroyables et baver comme un monstre biblique ; ou

bien à Agnes, avec son bec-de-lièvre, lèvre fendue par le diable en personne en souvenir, comme nous le savions fort bien, de quelque indicible péché commis par l'un de ses ancêtres, trois ou quatre générations plus tôt ; ou encore à un jeune géant du nom de Neels, dont on racontait que, depuis la mort lente et douloureuse de son père, il battait sa mère obèse tous les dimanches ; si ce n'était à Mrs Oberholzer, qui, à sa naissance, avait été enterrée dans une boîte à chaussures, car on l'avait crue morte, mais qui avait été sauvée quand, à son enterrement, quelqu'un avait entendu un gémissement dans la boîte – véritable colosse, elle faisait désormais plus de deux mètres ; sans parler du vieil oncle Roloff, qui, étant allemand, avait été placé en résidence surveillée pendant toute la durée de la guerre : c'était un vieillard chétif aux jambes arquées, une touffe de cheveux blancs à la Einstein, des yeux toujours mouillés qui vous transperçaient d'un regard de myope à travers les verres à double foyer de ses lunettes très, très poussiéreuses. Il conservait dans une vitrine une extraordinaire collection de dents : de requin, de baleine, de phacochère, et même une dent de lion. On prétendait que, vers la fin de la guerre, il avait caché dans un coffret secret les dents de sept juifs. Un jour, je voulus le faire chanter et le forcer à me vendre sa collection pour six pence ; comme il refusa, je mis en scène un braquage mais mon plan fut contrecarré par sa séduisante fille Christa, avec qui je prenais des leçons de piano. Je n'abandonnai l'idée de m'approprier les dents que lorsqu'il eut essayé, en vain, de m'apprendre, en me montrant des photographies de Toscanini, à diriger l'ensemble de percussions de l'école. Et puis il y avait encore Robert, le policier noir friand de chats. Un jour, pour une raison qu'on n'expliquait jamais aux enfants, mes parents durent se débarrasser d'un chat de gouttière, un mâle ; mon père le proposa à Robert, qui, le lendemain, vint dûment le remercier et l'assurer que son chat avait été très goûteux – ce qui n'empêcha pas le chat de rentrer chez nous la semaine suivante. Ou bien, enfin, j'étais guetté par un fantôme sorti tout droit des délicieuses histoires d'horreur que de vieux oncles barbus ou des tantes moustachues nous racontaient lors de visites dans différentes propriétés des environs.

Bref, en fin de compte, je parvins à la boutique et pus acheter ma voiture rouge miniature ; avec laquelle je n'ai presque jamais joué.

Je préférais jouer avec les poupées de ma sœur Elbie. J'avais bien moi-même un poupon du nom de Jannie, dont le visage de benêt était peint sur l'étoffe. Un jour, j'essayai de lui tricoter une cravate mais, comme on ne m'avait jamais appris comment on devait arrêter les mailles, j'abandonnai lorsque ladite cravate se fut allongée au point de dépasser de la porte d'entrée. Ensuite, je me consacrai

exclusivement aux poupées d'Elbie, non seulement à cause de la cravate mais aussi parce que, à la différence de Jannie, ses poupées étaient toutes des filles et qu'il était beaucoup plus rigolo de les déshabiller. Je m'assurais de toujours m'accaparer sa préférée du moment (j'étais vraiment un petit morveux).

Il n'y avait qu'une de ses poupées que je ne supportais pas. Une vraie pimbêche : lèvres en cul-de-poule, yeux bleus qui s'ouvraient et se fermaient, un sourire niais et affecté. Elbie vénérait Tootsie. Or, avec sa tête en porcelaine peinte, et les bras et les jambes aussi, qui prétendaient – oh l'hypocrite ! – renier le piètre son dont était empli son torse, Tootsie ne me laissait pas en paix. Elle hantait même mes rêves. Je la détestais. Si fort que je décidai de l'éliminer. Un après-midi, je passai à l'action : je lui transperçai la gorge avec une pique en fer. Je l'enterrai. Loin de recouvrer le sommeil, je fus terrassé par la culpabilité au point que, la nuit, je me réveillais avec des sueurs froides. La religion fut mon unique recours. Dans le carré de terre inculte à l'arrière de notre maison, je conçus un autel sur lequel je fis la promesse solennelle de sacrifier l'objet auquel je tenais le plus. Cela devait suffire à conjurer ma culpabilité. Dieu sait pourquoi, je croyais que l'autel devrait absolument être fait de douze pierres. Or, avec les seules pierres qu'un gamin chétif comme moi pouvait transporter, je ne réussis à ériger qu'un autel fort peu imposant, qui atteignit difficilement les trente centimètres de haut. Je fus donc contraint de tricher et d'en ajouter dix. Au sommet, j'installai ma petite voiture rouge. Mais, au dernier moment, craignant qu'elle soit vraiment consumée par la foudre des cieux que j'appellerais de mes prières, je la remplaçai par une stéatite qui avait une très jolie forme. Il me fallut un certain temps pour me persuader que cette stéatite était réellement mon bien le plus précieux. Rien de moins, je ne l'ignorais pas, ne trouverait grâce aux yeux du Tout-Puissant. Je priai jusqu'à être certain que Dieu soit convaincu de mon entière sincérité. Mais autant demander aux prêtres de Baal d'amener leur divinité païenne à faire pleuvoir ! Personne tout là-haut ne voulut m'écouter et faire tomber la foudre. En fin de compte, lorsque ma mère m'appela pour dîner, je dus reconnaître que Dieu était une mauvaise affaire. Autre nuit agitée en perspective…

Le lendemain, j'avouai mon méfait. D'abord, je tentai de le mettre sur le dos du diable, comme le capitaine de l'équipe de cricket d'Afrique du Sud Hansie Cronjé tenterait de le faire dans les années 1990 ; bien avant lui, je découvris que la ruse ne marchait pas. Je ne trouvai pas la mort dans un accident pour ma peine mais ressentis pendant plusieurs jours la brûlure de la fessée qu'on m'infligea. Du moins suis-je encore en vie – et Dieu ne me harcèle plus.

L’assassinat de la poupée est à restituer dans le contexte de violence ambiante qui marqua mon enfance. Au fil des ans, en lisant les nombreuses histoires de l’Afrique du Sud, notamment celles qui s’attachaient au XVIIIe siècle, j’ai toujours été frappé par l’extrême violence des affrontements entre groupes raciaux et nationaux, voire entre individus du même groupe. La violence est le lot de toutes les sociétés mais, en Afrique du Sud, elle semble presque invariablement doublée d’une exacerbation, d’un surplus imprévu de hargne. A l’université, un étudiant me raconta un jour l’expédition à laquelle il avait pris part, avec un détachement de policiers lancés à la poursuite de voleurs de bétail qui avaient causé de gros dégâts sur les terres de son père. Après une journée et une nuit de vaines recherches, ils avaient découvert un jeune Noir qui marchait sur une piste, son baluchon sur l’épaule. Rien ne le liait au méfait. Mais il était noir et il croisa leur chemin au moment où leur rage et leur frustration étaient à leur comble : ils sautèrent donc de la fourgonnette de police et se mirent à lui hurler après. Paniqué, le jeune garçon se mit à courir : preuve patente de sa culpabilité. Ils lui tirèrent dans les jambes, il tomba. Ils lui tirèrent ensuite dans le dos à bout portant et il eut la colonne vertébrale brisée. C’est alors qu’il eut droit au *surplus de violence* : ils lui tombèrent dessus, le rouèrent de coups de poing et de pied avant de le jeter à l’arrière de la fourgonnette pour l’emmener au poste, où ils l’enfermèrent dans une cellule pour la nuit. A intervalles irréguliers, des policiers pénétraient dans la cellule pour le battre. Il ne fut transporté à l’hôpital que le lendemain matin. Par miracle, il survécut. Son procès eut lieu des mois plus tard. Mon père le déclara non coupable.

Et cela dure depuis des siècles : violence des Blancs contre les Noirs, des Noirs contre les Blancs, de Blancs contre d’autres Blancs, de Noirs contre d’autres Noirs. La topographie des lieux stimulerait-elle une sorte de désespoir dont une violence excessive reste la seule expression possible ? La violence comme langage en soi, formulation préverbale ou commençant au contraire là où le langage finit ? A ceux qui aujourd’hui fuient le pays parce qu’il est devenu “trop violent” ou aux étrangers qui craignent de venir en Afrique du Sud pour la même raison, il manque la perspective de la longue, de la fort longue histoire d’excès qui a mené à la situation actuelle.

La violence des bourgs de mon enfance n’était pas toujours spectaculaire : une grande partie était feutrée ou cachée, domestique, limitée dans la douleur qu’elle infligeait ou dans ses effets. Mais elle était bien présente. Elle faisait partie intégrante du quotidien, de la routine. Deux fois le dimanche, du haut de sa

chaire, le *dominee* au visage rougeaud prêchait la bienveillance et l'amour universel : or, un jour, après que nous eûmes déménagé, sa jolie petite épouse écrivit à ma mère une longue lettre dans laquelle elle avouait qu'il couchait avec les épouses des diacres et autres inconditionnels de sa congrégation, et qu'il la battait dès qu'elle osait aborder le sujet. Un jour, il lui avait jeté à la figure une bible dont un coin de la reliure lui avait fait un bleu sur la joue gauche. Après les prières familiales du samedi soir, le père de mon ami Katkop, boucher de son état et colosse aux biceps gros comme des jambons, réunissait rituellement sa famille (son épouse et ses cinq enfants, garçons et filles) ; il les fouettait tous jusqu'au sang. Souvent, le lundi et même le mardi, la mère était incapable de s'installer au comptoir de la boucherie ; régulièrement, le lundi, Katkop arrivait à l'école en titubant et, avec une curieuse fierté, nous montrait son dos meurtri : parfois, il était tellement zébré de coups de fouet que sa chemise collait à la peau et qu'on devait la découper pour qu'il puisse l'ôter. Naturellement, à l'école, on nous donnait le fouet : les garçons sur les fesses, les filles sur les mains ou les jambes mais, dans les cas graves, également sur les fesses. Le rituel exigeait qu'après la séance, le coupable s'exhibe devant ses camarades derrière les cabinets, baisse son short et montre les dégâts. Il fallait qu'il y ait du sang pour qu'on ne se moque pas de lui.

Je me rappelle Elise. Elle avait un an de plus que moi. C'était la fille du brigadier, une jolie blonde dont les tresses descendaient jusqu'au bas du dos, yeux bleus, visage à lui donner le bon Dieu sans confession. Elle m'inculqua les rudiments de la philatélie. Elle m'initia aussi à certaines choses qu'elle avait découvertes par le biais du métier de son père. Elle était au courant avant tout le monde quand des coupables devaient être soumis au fouet – certains étaient des garçons de dix-huit ou dix-neuf ans mais d'autres n'avaient que quatorze, voire douze ans. (Mon père rendait forcément la sentence lui-même mais il n'en parlait jamais à la maison.) On emmenait d'abord le garçon au poste de police, à l'angle de notre grande propriété, jusque dans un abri en tôles ondulées recouvert d'une déprimante peinture rouge décolorée et lépreuse. Là, on le déshabillait. On le contraignait à s'allonger à plat ventre sur la longue table étroite, poignets et chevilles tenus par quatre policiers. Un médecin du district était toujours présent. Il va sans dire que l'homme chargé d'infliger le châtiment était d'ordinaire le flic le plus robuste du district.

Inutile de préciser non plus que nous ne pouvions pas voir ce qui se passait à l'intérieur. Mais Elise savait où il fallait s'accroupir pour entendre les coups et les cris. A ses yeux, le meilleur moment, c'était quand la porte s'ouvrait d'un

coup et qu'au milieu des cascades de rires des flics agglutinés là, le garçon apparaissait dans le chambranle puis s'élançait sur le gravier de la cour, où il se mettait à courir frénétiquement dans tous les sens comme un poulet décapité. Ah, ce qu'elle riait ! Avec le recul, je crois qu'il devait y avoir de l'hystérie dans ce rire, une touche de folie… Par la suite, dans nos conversations, elle revivait les détails les plus atroces : les zébrures sanglantes sur le dos et les fesses pâles du garçon, les filets de sang, de pisse et de merde qui lui coulaient le long des jambes, son zizi qui pendait, pathétique. Un jour, la scène l'avait tellement excitée qu'elle avait relevé sa robe bleue pour me montrer, les yeux brillant d'un éclat anormal et fébrile, qu'elle aussi s'était pissé dessus. Une fois me suffit. Après ça, je trouvai toujours une excuse pour me dérober. Mais Elise ne manquait jamais aucune séance et venait toujours me faire un rapport très circonstancié.

Dans la même cour, un mercredi après-midi, un jeune policier, Grobler, se suicida : il se tira dessus mais s'y prit mal et agonisa longtemps. J'ignore pourquoi on n'appela pas immédiatement le médecin. On transporta le cadavre dans les latrines où il attendit d'être enlevé. Une fois de plus, c'est Elise qui vint m'apprendre (en courant) la nouvelle. Mais tout ce que nous distinguâmes, depuis notre cachette derrière le fil de fer barbelé qui séparait le poste de police de notre cour, fut un pied nu d'un blanc bleuâtre qui dépassait de la porte ouverte du cabinet, et un grand cercle de sang noirci sur le gravier. Je me rappelle la saleté sous les ongles des orteils. Je me rappelle que cela m'incita à me laver les pieds tous les soirs avant d'aller me coucher, au cas où je mourrais dans mon sommeil.

J'étais fasciné par la témérité d'Elise. Quand elle et sa meilleure amie, la fille aînée du *dominee*, Maretha, apprenaient qu'il y avait des invités au presbytère, elles se déshabillaient, grimpaient sur l'énorme poivrier dont les branches retombaient sur l'allée qui reliait la porte d'entrée au portail et elles attendaient là que les invités sortent : au moment crucial, visant juste, elles leur pissaient sur le crâne.

Tous les souvenirs de cette époque ne sont pas aussi exceptionnels, même s'ils demeurent très vivants. Ainsi le jour où une charrette branlante passa devant chez nous, une importante famille de gens "de couleur" empilée dessus. Le charretier, un petit homme noueux, le père sans doute, portait un vieux chapeau mou enfoncé sur le crâne suivant un angle précaire. Il jurait et criait à tue-tête tout en fouettant impitoyablement l'unique et misérable mule grise qui essayait de tirer son impossible fardeau dans la rue poussiéreuse. Or, la bête, tout à coup,

n’en put plus. Elle s’immobilisa et, faisant fi de son harnais, tenta de se coucher. Le père sauta de la charrette. Avec son gros fouet, il s’acharna sur la pauvre petite bête gémissante. C’était insupportable. Je me rappelle les petits nuages de poussière qui, à chaque coup, s’élevaient du dos osseux de la mule. Avec un effort inimaginable, l’animal se remit debout et avança lentement, geignant comme un humain.

Même si j’avais trop peur pour crier trop fort, je ne pus contenir ma peur et ma rage : “Ce n’est pas juste ! lançai-je du trottoir. Je vais le dire à mon père.

— Ha !” rétorqua l’homme. L’air triomphant, plié en deux par l’effort, il asséna à sa mule une ultime série de coups et posa le pied sur le marchepied afin de reprendre sa place sur la charrette. Mais, comme il se retournait pour m’adresser un dernier regard victorieux, il manqua la marche, tomba, souleva un énorme nuage de poussière, et passa sous une roue de la charrette.

Appeler mon père… C’était mon dernier recours. Même si je savais que, le plus souvent, il me retournait le problème, du moins il me procurait la perspective nécessaire pour mieux le comprendre. Il était le magistrat. Seul Dieu était au-dessus de lui. Il connaissait le Bien et le Mal, le Juste et l’Injuste. Dès l’âge de neuf ans, lorsqu’il siégeait, je me faufilais volontiers dans le tribunal par une porte latérale et allais m’asseoir sur la dernière rangée de bancs, pour écouter le procès. La plupart du temps, les crimes étaient très banals. Invariablement, quelque malheureux Noir en haillons était accusé de menus larcins, de tapage nocturne, d’avoir été vu en état d’ivresse, d’avoir été impliqué dans une bagarre, de s’être introduit par effraction dans une propriété, d’avoir été surpris dans les rues après le couvre-feu annoncé par la cloche de l’église. Plus rarement, un Blanc était accusé d’avoir traité trop sévèrement l’un de ses journaliers noirs, de battre sa femme ou de manquer de payer sa pension à un enfant né hors des liens du mariage. Médusé, j’essayais de peser le pour et le contre, de deviner le sens à donner à la version que le défendeur donnait des faits. Le tribunal ne disposait pas de secrétaire ou de sténographe : c’est donc mon père qui devait tout écrire de son écriture minutieuse, immaculée sur du (faux) papier ministre. Ses marges s’élargissaient au fil des lignes. Lorsqu’il avait fini d’écrire, tapotant la pile de documents pour la remettre bien droite, il rendait son verdict sans tarder. Il arrivait très rarement que la cour se retire pendant une heure ou ajourne une séance jusqu’au lendemain. Chaque fois, sans faillir, j’étais ébahi par la précision avec laquelle mon père résumait toutes les preuves, allait droit au cœur de la vérité cachée sous le verbiage. Un jour, des

années plus tard, je demandai son opinion à un ami qui, devenu avocat, avait de temps à autre plaidé au tribunal où mon père siégeait. Voici ce qu'il répondit : "Quand le vieux Brink présidait, qu'importe la loi applicable en la matière, on savait que ce qui comptait dans ce tribunal-là, c'était la vérité. Il se moquait éperdument des prescriptions de la loi. Mais il avait un instinct infaillible pour la vérité et le mensonge."

J'en éprouvai une certaine fierté. Dieu était au ciel, mon père au tribunal : la justice ne pouvait que l'emporter ici-bas.

Or, voilà qu'un certain samedi après-midi, un Noir se présenta dans notre cour. Rien de ce qu'il portait ne ressemblait à un vêtement identifiable : il ne portait que des loques, il tanguait et titubait comme s'il avait bu mais il n'en était rien : en fait, il souffrait le martyre. On aurait dit que son visage avait été d'abord défoncé puis passé au broyeur. Le sang lui pissait d'une coupure au crâne et on ne voyait presque plus ses yeux. Je jouais au tennis contre la façade arrière de la maison lorsqu'il passa le portail. Il alla tant bien que mal jusqu'à la porte et s'affala sur le gravier, contre le mur.

Surpris et tétanisé, je m'avançai, sur mes gardes, et lui demandai ce qu'il désirait. Pendant un long moment, il ne put que grogner et marmonner. Quand, enfin, de ses lèvres grotesquement enflées sortirent des sons vaguement intelligibles, tout ce que je pus comprendre fut qu'il souhaitait parler au *baas* *. Mais mon père était sorti : comme tous les samedis, il jouait au tennis.

Il s'écoula ce qui me parut une éternité avant que j'ose demander : "Que vous est-il arrivé ? Avez-vous eu un accident ?"

Il hocha la tête et produisit de nouveaux marmonnements incohérents. Puis, enfin, il parvint à s'expliquer. Son *baas* l'avait battu. Je n'en saisis pas la raison. Et je ne pouvais croire qu'on puisse se retrouver dans un tel état après avoir été *seulement* battu. J'aurais voulu lui parler, en apprendre davantage ; le choc m'empêcha de poursuivre. En fin de compte, je me contentai de m'asseoir à côté de lui en silence. Pour attendre mon père qui, sans nul doute, connaîtrait les réponses et aurait une solution au problème.

Or, lorsque mon père rentra, en tenue de tennis, il passa directement du garage à la maison, en n'accordant qu'un coup d'œil à l'homme battu. Je le suivis du regard, sans comprendre, avant de me lever et de lui emprunter le pas.

"Tu dois venir m'aider ! Il s'est passé quelque chose d'affreux.

— C'est samedi, dit mon père. Je suis fatigué, je vais prendre une douche.

— Cet homme a failli se faire tuer." Je sentis ma voix se briser. "Je t'en prie, papa.

— Il peut revenir lundi.

— S'il te plaît, papa !" Je pleurnichais.

"Au moins, laisse-moi le temps de prendre une douche."

Je restai planté devant la porte de la salle de bains. J'attendis, la tête ballante. Mon père en ressortit au bout d'un long moment. Il prit la direction du salon, où ma mère avait préparé le thé. Mais je le harponnai. Poussant un soupir d'impatience, il se résigna et me suivit dehors.

L'homme raconta à nouveau son histoire, de façon encore moins intelligible que la première fois.

Avant qu'il puisse finir, mon père dit : "Allez à la police. Je ne peux rien pour vous. Ce n'est pas mon travail.

— Policiers une fois, répondit l'homme. Ils m'ont encore battu. Alors je viens ici.

— Ce sont les seuls à pouvoir vous aider. Bien… Je dois y aller maintenant."

Dans l'espoir d'exorciser ce souvenir, j'ai raconté cet épisode dans au moins deux de mes livres. En vain. Il me hante toujours. Je revois la scène clairement : les mains de l'homme, le visage strié de traînées de sang. Je ne pense pas qu'il soit exagéré d'affirmer qu'après cela, pour moi, le monde n'a plus jamais été le même. Mon père n'a plus jamais été le même. Quelque chose, en moi, s'était déplacé. Le centre, tout à coup, ne tenait plus.

Dans d'autres occasions encore, la violence me confondit. Mais ne nous complaisons pas dans les ténèbres. Je me bornerai à un seul autre souvenir, qui, celui-là, n'impliquait pas mon père, mais un homme généreux et blagueur, dont la famille, de vieux amis de mes parents, me logea pendant mes premières années à la fac. Gros propriétaire terrien et homme d'affaires, *oom* John était l'un des hommes les plus amusants que j'avais jamais rencontrés. De l'avis général, il avait un cœur d'or. Dans l'épisode qui suit, jamais il n'aurait imaginé qu'il agissait autrement qu'avec humanité et magnanimité.

D'une de ses propriétés dans le Cap-Nord, *oom* John avait ramené un jeune Noir de seize ou dix-sept ans pour en faire son boy dans la ville universitaire où j'étudiais alors, Potchefstroom. A l'époque, un ancien système féodal s'appliquait encore à la campagne (il est d'ailleurs regrettable de reconnaître que, même après les bouleversements politiques en Afrique du Sud, les choses n'ont pas vraiment changé) : la terre se vendait et s'achetait cheptel et journaliers inclus ; tant que l'exploitation vous appartenait, vous pouviez disposer de tout homme, femme ou enfant à votre guise. C'est ainsi que lorsque *oom* John eut

besoin de personnel en ville, à plusieurs centaines de kilomètres de la ferme, il emmena le jeune Adam sans se demander un instant si cela lui convenait ou pas. Or Adam était un garçon chétif, très attaché à sa mère qui, gravement malade à l'époque, pouvait mourir bientôt.

Un mois après avoir été transplanté dans le modeste appentis au fond de la cour de la vaste demeure d'*oom* John à Potchefstroom, Adam s'enfuit. Rattrapé dans les faubourgs de la ville, il fut ramené chez son maître. Il expliqua qu'il avait voulu rendre visite à sa mère. Avec son insigne générosité, *oom* John ne lui donna qu'un avertissement verbal et quelques claques sur les oreilles. Il lui promit qu'il pourrait rentrer à la ferme à Noël. Quelle générosité, n'est-ce pas ! Mais il y avait un problème : on n'était qu'en avril et la mère du garçon pourrait ne pas survivre jusque-là.

Qu'importe : il y a des problèmes plus graves que la vie et la mort de la mère d'un journalier qui habite au fin fond de la cambrousse, non ?

Quand Adam s'enfuit à nouveau, *oom* John continua de traiter ça comme une plaisanterie et la raclée qu'il infligea au garçon ne fut pas trop sévère. Au bout de trois jours seulement, Adam était prêt à reprendre le travail ; ses velléités rebelles étaient apparemment matées.

A sa troisième tentative, les choses se corsèrent. *Oom* John emmena le coupable au poste de police pour discuter. Là, on le bouscula un peu, histoire de lui faire comprendre que certains comportements étaient acceptables et d'autres pas. Le brigadier de service proposa à *oom* John d'appliquer à Adam la manière policière bien rodée et réputée très efficace ; ou alors il pouvait emmener le coupable chez lui et lui faire tâter du fouet lui-même.

Non, non, répondit *oom* John : il ne voulait pas qu'on estropie ou qu'on tue le pauvre garçon ; il préférait s'occuper du contrevenant en personne. Si ces messieurs pouvaient seulement l'assurer qu'il avait leur bénédiction…

Ils furent heureux d'accéder à sa requête.

"Mais ne soyez pas trop indulgent avec ce petit connard", s'exclama le brigadier en rigolant lorsque *oom* John fut près de partir. Le brigadier aussi avait le sens de l'humour.

C'est ainsi que le lendemain matin, vers dix heures, *oom* John et deux voisins emmenèrent Adam dans l'abri à charbon. Chaque voisin apporta de chez lui une longueur de tuyau d'arrosage. Plus quelques longueurs supplémentaires, au cas où. Même alors *oom* John montra jusqu'où pouvait aller sa prévenance : pour éviter que le garçon salisse ses vêtements s'il se faisait dessus, les hommes le mirent nu. Et ils refermèrent derrière eux la porte de l'abri.

L’épouse d’*oom* John et des dames qu’elle avait invitées à prendre le thé à ce moment-là s’assurèrent que toutes les portes et les fenêtres de la maison étaient bien fermées. Mais elles ne purent point tout à fait ignorer le rythme cadencé des coups. A onze heures, je sortis, préférant aller travailler à la bibliothèque universitaire.

A mon retour, à deux heures de l’après-midi, retentissait encore à l’arrière de la propriété l’espèce de gémissement tout aussi régulier et automatique que les coups de fouet mats qu’on entendait en alternance. Aussitôt, je fis demi-tour et retournai à la bibliothèque. En rentrant à cinq heures, j’entendis encore les coups de fouet. Mais plus les gémissements.

J’allai m’allonger sur mon lit et m’enfouis la tête sous les oreillers.

Peu avant le dîner, les hommes revinrent du fond de la cour, dégouttant de sueur, exténués, réclamant des rafraîchissements après leur dure journée de labeur.

Cette nuit-là, je ne trouvai pas le sommeil. Une phrase stupide ne cessa de me tourner dans la tête : *Allongé sur mon lit, la tête enfouie sous deux oreillers*. Comme si toute ma vie, voire toute la civilisation blanche d’Afrique du Sud avaient été concentrées dans ces quelques mots. Je compris que la voix d’Adam et le bruit de succion des coups de fouet ne me lâcheraient plus : aussi longtemps que je vivrais, ils ne me quitteraient jamais… jamais. La brute réalité de la violence ne m’accorderait plus de repos. Elle était là, demeurerait là, où que je sois, quoi que je fasse, pour les siècles des siècles, amen.

Je n’ai jamais été adepte de la violence physique. Certes, à ma plus grande honte, je dois avouer que, enfant, j’aimais tirer sur les oiseaux ; mais, la plupart du temps, ils étaient plus rapides que moi. Je tentai donc ensuite d’en capturer à l’aide de pièges. Mon invention la plus fructueuse fut une cage grillagée, dotée d’une grande ouverture en forme d’entonnoir, à travers laquelle les oiseaux étaient censés entrer, attirés par les miettes de pain que je prenais soin de disposer à l’intérieur. La plupart du temps, elle restait vide. Mais, un jour, Dieu sait pourquoi, je ne découvris pas moins de quatorze oiseaux qui, pris au piège, battaient des ailes éperdument et se jetaient contre le grillage. J’attendis le retour de mon père pour lui demander son avis. “Tords-leur le cou”, répliqua-t-il, laconique comme à son habitude. Plongeant prestement la main dans l’entonnoir, je réussis à attraper un infime volatile, plumes vertes lustrées, œil rond bordé de blanc… Soudain, je ne trouvai plus ça amusant du tout. Je n’en pris pas moins sa tête entre le pouce et l’index, détournai le regard et me mis à tourner. En vain.

Puis de plus en plus férocement, comme une manivelle. Quand, au bout de trente ou quarante tours, je reposai enfin l'oiseau par terre, il poussa un vague piaillement, s'effondra, groggy, à quelques pas et resta tout recroquevillé. Il avait les yeux ouverts. Je vomis.

Retour à mon père.

"Pourquoi ne les relâches-tu pas, tout simplement ? suggéra-t-il.

— Ça m'a pris si longtemps pour construire ce piège…!

— C'est toi qui les as attrapés, à toi de décider de leur sort."

C'était tout lui ! Des années plus tard, quand j'appris à conduire, un jour, j'essayais de sortir du garage à reculons lorsque je restai bloqué contre la porte. Je l'appelai frénétiquement au téléphone. Il répondit calmement : "C'est toi qui l'as mise là, à toi de l'en sortir. Et, si tu fais des éraflures, tu devras payer."

Mais pour en revenir aux oiseaux : je me rendis chez les voisins et empruntai leur fusil à air comprimé. Une par une, je tuai les treize autres bestioles. Comme les larmes me brouillaient la vue, il me fallut trente ou quarante coups pour les achever toutes. L'intérieur de la cage fut tout éclaboussé de petites plumes vertes et de sang vermillon.

Mon père m'initia à l'univers plus digne de la chasse. D'abord, au tir sur cibles, dont je devins fan. Puis je fus promu à l'art de la battue en brousse. J'étais très fier lorsqu'il m'emmenait avec lui quand il était invité à chasser le *springbok* * ou, plus rarement, le *blesbok* * dans de vastes domaines. Il avait un redoutable 303 ; je devais me contenter d'un 22. Je devais avoir treize ou quatorze ans lorsque j'abattis mon premier *springbok*. Un beau tir, de l'épaule gauche. Mon père avait été bon maître. Il existe une photo de moi en compagnie de cette première victime de mes prouesses de tireur. Elle est très révélatrice de l'univers qui était le mien dans mon enfance. En surface : l'innocence, l'innocence insouciante d'un garçon souriant qui porte ce qui pouvait bien être son premier pantalon long, débordant de fierté, juché sur la dépouille du *springbok* dont on dirait (comme c'est perturbant !) qu'il respire encore ; je le tiens par les cornes, dans une attitude dominatrice sans complexe. Or, derrière le charme de cette scène *(Voyez quel bon garçon je suis !)* rôde une vérité bien matérielle et sanglante : quelque chose de beau a dû être sacrifié à l'instinct de qui blesse et tue, instinct dont ce garçon-là n'est pas conscient, obnubilé qu'il est par sa volonté d'être accepté par les siens.

Ce coup-là fut d'ailleurs à proprement parler un coup de hasard : je n'avais pas le tempérament du chasseur-né. D'ordinaire, à l'approche d'une harde, je me contentais d'appuyer la crosse sur l'épaule et tirais aveuglément, presque au sens

littéral du terme, car j'avais tendance à fermer les yeux. Rien ne pouvait m'arrêter, pas même le spectacle d'un animal s'enfuyant sur trois pattes, la quatrième, brisée, ballottant follement sur le côté, jusqu'à ce qu'il s'effondre avec un bêlement d'agonie. Ça faisait partie du jeu : c'était ça, être un homme. Je ne pris la décision mûrement réfléchie de renoncer à la chasse que des années plus tard, à l'époque où je mettais en scène une pièce à Windhoek, en Namibie, qui s'appelait alors encore Sud-Ouest africain. Un groupe d'entre nous alla camper dans un domaine. C'était la fin de l'après-midi. Nous étions juchés à l'arrière d'une camionnette lorsque quelqu'un avisa, à une centaine de mètres à notre droite, une maigre harde de *gemsboks** au milieu de rares acacias. Je visai. Au moment où j'appuyai sur la détente, je sus que j'allais faire mouche. Mais la harde s'éloigna et ma cible disparut. J'eus un haut-le-cœur. Le propriétaire nous avait bien recommandé de ne pas blesser les bêtes. Nous abandonnâmes les recherches à la tombée de la nuit. Le matin venu, des traqueurs bochimans retrouvèrent mon *gemsbok*, dans un bosquet à vingt pas de l'endroit où je l'avais touché… en plein cœur. J'ignorais qu'après un tel coup, souvent la proie parcourait encore quelques mètres à très vive allure avant de s'effondrer. Quand les Bochimans nous apportèrent la dépouille, vautours et chacals s'étaient déjà acharnés sur elle. Ils avaient fait un sort à une bonne partie de la carcasse ; les obscènes croissants blancs des côtes trouaient la charpie rougeâtre et noirâtre de la cavité du poitrail. La tête était relativement en bon état, à l'exception des yeux, qui avaient été arrachés. Les contours nets du V héraldique des belles cornes se détachaient sur fond de ciel azur. On m'offrit ces trophées. Je les refusai. Je n'ai jamais touché un fusil depuis.

Ma participation la plus marquée à des actes de violence relevant du domaine imaginaire, elle fut donc incomparablement plus terrifiante que tout ce que j'aurais pu vivre sur le plan physique : elle était suscitée par des lectures qui se retrouvaient ensuite dans des rêves fort réalistes quand j'étais le moins préparé à m'y confronter. Parfois, cela venait d'histoires racontées par mon père : les enfants morts dans des camps de concentration pendant la guerre des Boers ; des affaires criminelles passées au tribunal. Un jour, certains de ses amis en visite chez nous avaient fait circuler entre eux des clichés d'une affaire qu'il avait jugée. Lorsque je pénétrai dans la pièce sous prétexte d'une mission anodine, ils rangèrent vivement les photos et m'interdirent de les regarder. Or, le lendemain, après l'école, à une heure où mon père était encore au travail, je vis la petite pile sur la table ovale de la salle à manger. Bien sûr, après m'être assuré qu'il n'y

avait personne dans les parages, je ne pus m'empêcher d'y jeter un coup d'œil. Je compris instantanément mon erreur. Les clichés étaient crus, graphiques : les cadavres d'un homme et d'une femme attaqués sur leurs terres, débités à la hachette. L'homme avait le crâne enfoncé. La femme, étendue selon un drôle d'angle sur un canapé, tête par terre, vêtue en tout et pour tout d'une chaussure, avait le corps noir de sang et couvert d'énormes taillades. Avant ce jour-là, j'avais toujours pensé qu'un jour, j'embrasserais la carrière de mon père et deviendrais magistrat. Au pire, avocat. Mais, après avoir vu ces clichés, je sus que j'allais devoir songer à changer d'orientation.

Cet incident fit de moi un assassin. Pas dans mes cauchemars de petit garçon de six ans, dont je me réveillais en hurlant, mais dans les jeux que je concoctais certains après-midi ou pendant les week-ends quand je me retrouvais seul. Je prenais la petite hache de mon père dans l'appentis où il rangeait le bois pour la chaudière, et m'acharnais sur un acacia dans l'étendue de *veld* qui entourait la maison. Les autres jours, je me promenais simplement au milieu des arbres et leur récitais mes leçons ou bien je leur adressais des sermons inspirés de la Bible ; mais, ces après-midi-là, je voulais vraiment les tuer. La gomme luisante aux reflets d'ambre qui, avec le temps, finissait par recouvrir les cicatrices me conférait un certain sens du travail accompli. Souvent, cela va de soi, je me transformais en policier enquêteur et découvrais un criminel qui avait pris la forme d'un arbre, auquel cas j'exécutais mon noble devoir civique. Mais, le plus souvent, j'endossais le rôle du meurtrier. Jusqu'à ce que mon père découvre les acacias mutilés et m'ordonne, en guise de punition, de les couper convenablement et de préparer des branches pour le feu.

D'autres incidents auraient pu mal tourner. Récemment, ma sœur Marita m'a rappelé le jour où, lorsqu'elle avait cinq ans et que j'en avais quatorze, dans la salle à manger, j'avais dévissé une ampoule (d'une de ces lampes à poulie et contrepoids qu'on peut baisser et monter à loisir) : je l'avais obligée à grimper sur une chaise et à mettre le doigt dans la douille… et j'avais tourné le bouton. Elle aurait pu s'électrocuter. Mais elle m'assure que son souvenir de cette occasion était enveloppé dans une gaze de joie et de satisfaction car elle savait que, lorsqu'elle l'apprendrait, notre mère me ferait passer un mauvais quart d'heure.

Une fois, je devins violent par amour. Je devais avoir treize ans. Dans la classe de ma sœur Elbie, il y avait une jolie fille, la cadette du *dominee* : elle s'appelait Driekie. Tel Orlando dans la forêt d'Arden, je me mis à graver son nom sur les troncs d'acacias déjà défigurés par mes frénésies meurtrières. Ou bien je

grimpais sur mon perchoir dans les branches odorantes du poivrier près de la maison, et y pleurais toute l'aigreur de mon amour malheureux tout en essayant d'évoquer l'image de son doux visage espiègle, ses yeux bleu foncé, ses longues nattes épaisses. Bien sûr, je n'envisageai pas un instant de déclarer ma flamme ou même de lui envoyer un mot dans lequel j'aurais fait allusion à mes sentiments. Cela ne correspondait absolument pas à l'idée que je me faisais de l'amour véritable et éternel. Je me contenterais de dépérir et peut-être, un jour, son nom pourrait-il figurer mystérieusement sur ma tombe. A moins que…

Il est possible que j'aie parlé à demi-mot de mon désespoir lors d'une confession à la seule personne en qui je pouvais avoir confiance : ma sœur Elbie. C'est peut-être elle qui eut l'idée que nous pourrions jouer à l'école dans notre garage. Quoi qu'il en soit, un samedi, plusieurs élèves de sa classe et de la mienne se réunirent dans notre garage, que j'avais transformé en salle de classe. Elbie, Driekie et quelques autres seraient les élèves. Je serais, cela va de soi, le professeur. Mon ami Stephen serait le directeur. Certes, j'aimais l'idée de faire cours et d'inculquer la sagesse à mes jeunes protégées mais toute la matinée fut en réalité construite autour de la notion de châtiment. De châtiment *corporel*. La seule solution que j'avais trouvée pour m'approcher de Driekie.

Les élèves furent tous soumis à un enseignement aussi rigoureux que vigoureux et le travail fut organisé de telle sorte qu'erreurs et transgressions étaient inévitables. Au début, tout le monde fut enchanté et, tandis que les autres pouffaient et ricanaient, les premiers coupables durent s'approcher du bureau pour recevoir des coups de fouet. C'est alors qu'on s'aperçut que le fouet n'avait rien de ludique ou d'amusant. Elbie fut la première à se voir intimer l'ordre de présenter sa main à trois coups donnés par la baguette ferme et souple que j'avais fabriquée avec une branche arrachée au poivrier. Je suis certain qu'il lui fallut réunir tout son goût du défi pour retenir ses larmes, mais elle était coriace.

Par la suite, les autres élèves se firent plus récalcitrantes. Driekie refusa de présenter sa main et, catégoriquement, de se pencher. De ce fait, elle reçut les coups sur ses jambes nues. Dès le premier coup, elle se mit à pleurer, un mince gémissement nasillard. Je fus horrifié. La réalité de sa douleur élimina d'un coup les visions bienheureuses que j'avais entretenues jusque-là. En même temps, je ne pouvais renoncer et, en ma qualité de maître, être humilié en recevant un tel affront. Je voulus porter un autre méchant coup à sa cuisse mais elle l'esquiva, renversa sa chaise et courut à l'autre extrémité de ma table de maître d'école. S'ensuivit une bagarre indigne. La plupart des enfants riaient bruyamment mais plusieurs filles, ulcérées, me houspillèrent.

Le seul moyen de sauver mon honneur était d'envoyer Driekie au bureau du directeur pour y recevoir un châtiment plus sévère encore. C'est alors que mon grand projet périclita. M'adressant un large sourire, Stephen dit qu'il ne pensait pas qu'une légère faute méritât plus qu'une légère réprimande. Profitant de ce que j'essayais de braver son autorité pour reprendre les affaires en main, Driekie s'esquiva adroitement et s'enfuit. Personne n'était plus d'humeur à jouer à la classe.

Je suppliai une fort récalcitrante Elbie de calmer les esprits et de ne pas me trahir auprès du *dominee*, son père, ce qui aurait pu attirer la foudre divine sur moi ; ainsi, j'évitai les conséquences de mon acte. Ce fut la fin de mes précoces tentatives pédagogiques ; ce fut aussi, autant que je me le rappelle, la fin de mon amour souillé. J'ignore ce que cette expérience m'apprit vraiment sur la nature de la violence, et, qui sait, de l'amour. Je me souviens, néanmoins, et le souvenir me trouble encore, de la quantité de violence rentrée qui m'habitait à l'époque ; et du lien entre cette rage sombre qui bouillait en moi et le monde de colère dans lequel j'évoluais. L'énergie excessive de mes réactions était directement reliée, me semble-t-il, non pas à quelque pulsion masochiste ou sadique mais, au contraire, au fait que j'ai toujours été *terrifié* par la violence.

Je me rappelle ne m'être bagarré qu'une seule fois quand j'étais gamin : avec mon meilleur ami, Danie Pretorius. Pour une raison qui m'est depuis longtemps sortie de la tête, il m'avait exaspéré pendant la récréation ; après l'école, je lui avais tendu une embuscade près du court de tennis et lui étais tombé dessus à bras raccourcis ; il avait fini par s'enfuir en pleurant, avant de tout raconter à son grand frère, Kokka – lequel vint me tabasser ; je demandai à mon père de parler de l'affaire avec leur mère, qui était veuve : mon père me dit de gérer mes propres conflits. Danie et moi fûmes bientôt à nouveau les meilleurs amis du monde.

Certaines questions agitaient la surface de nos vies : des crises personnelles qui se développaient lentement ou sans crier gare, de façon spectaculaire, avant de se résoudre dans la teneur étale de l'atmosphère d'une petite ville de province. Tout cela baignait dans une bénigne équanimité traversée, régulièrement, par autre chose : une certaine étroitesse, comme une menace, un danger, forces sombres remuant comme des muscles sous la peau du quotidien. Des choses que nous essayions soit d'ignorer soit de supprimer, qui demeuraient comme une boule dans l'estomac ou un caillot dans le sang, dont nous savions que nous serions en fin de compte incapables de les contrôler et qui, un jour, un

soir, pourraient se soulever comme un raz-de-marée pour tous nous engloutir, nous et le petit monde dans lequel nous essayions, en vain, de trouver un refuge ou de nous cacher depuis trop longtemps.

---

1 On trouvera en fin d'ouvrage la traduction ou une explication des termes en italique suivis d'un astérisque ; dans ce glossaire sont également expliqués certaines abréviations ou certains termes peu connus. *(N.d.T.)*

DES MOTS, ENCORE DES MOTS, RIEN QUE DES MOTS

Il était une fois, il y a très, très longtemps, derrière les sept montagnes, derrière les sept bois, derrière les sept rivières, un homme qui avait trois filles. C'est sous cette forme que mon épouse Karina découvrit les mots : la formule avec laquelle débutent traditionnellement les contes polonais.

Pour moi, le langage commença le jour où nous avons commencé à apprendre l'anglais à l'école. Je devais avoir six ans. A Jagersfontein, le petit bourg où nous vivions à l'époque, l'anglais était une langue étrangère. Pour nous, pour moi, tout arrivait en afrikaans. Pour les Noirs de la *location*, à une distance respectable de notre enclave blanche dans le vaste espace désertique du Sud de l'Etat libre, où nous jouissions d'un horizon sans fin dans toutes les directions à la fois, il existait une autre langue, le sotho, mais elle ne fut jamais consciemment absorbée par nos esprits trop blancs. Sauf… non, je reviendrai là-dessus plus tard. Je savais que, de temps à autre, mes parents parlaient anglais à des visiteurs d'autres planètes ; ma mère, qui avait passé son enfance dans le Cap-Oriental au milieu des descendants des colons britanniques de 1820, s'était toujours bercée d'illusions de grandeur intimement liées à cette langue. Mais, pour moi, l'entendre tout à coup parlée au milieu d'un auditoire captif par notre maîtresse bien-aimée, la boulotte Miss Gouws, gardienne d'un savoir qui englobait trois fois le globe, fut une grande nouveauté.

Certains dans la classe pouffèrent et se donnèrent des coups de coude : Thys, sans aucun doute ; sûrement la belle Louisa aux nattes de jais ; mais peut-être pas Fanie, dont le père avait rejoint l'armée pour faire la guerre aux côtés des Anglais ; d'autres s'abîmèrent dans un silence abasourdi. Je sentis mon cuir chevelu se contracter et se couvrir de picotements, je ressentis des frissons comme si des araignées avaient grimpé et dévalé ma colonne vertébrale, je sentis mes petites couilles se rétracter et ma gorge se serrer. Le cours proprement dit, lu d'un manuel à la couverture bleu vif, dut être d'une monotonie insigne. Je ne sais quoi à propos d'un garçon qui s'appelait Sam et d'une fille qui s'appelait Pam : ils vivaient dans une caravane et avaient un petit chien ridicule qui s'appelait Bob : *"See Bob wag his tail."* A mes oreilles, ce fut comme un message codé venu d'un espace jusque-là inimaginable, au-delà de tout ce qui m'était familier. Je me rappelle que, cet après-midi-là après l'école, j'allai me

promener au milieu des touffes odoriférantes des lavandes, enveloppé par l'odeur sèche et bleue des eucalyptus : je lus tout fort l'histoire de Sam, de Pam, de la caravane et de Bob qui remuait sans cesse la queue, avant d'abandonner le manuel bleu sur notre *stoep* rouge vif, et de continuer mon errance sans aide ni entrave, de plus en plus vite, noyé dans un tourbillon de poussière rouge : je récitai de mémoire les phrases apprises à l'école. Quand cela ne suffit plus, je me mis à improviser, interpellant dans un anglais de mon invention les buissons, les coriaces zinnias et les carrés de betteraves, de carottes, de pois et de haricots que mon père cultivait. J'entonnais le mot *caravan* et écoutais le son s'évanouir dans les vibrations de la chaleur blanche. Ou bien je prononçais, trébuchant sur l'accent, la phrase *See Bob wag his tail*. Quand je n'inventais pas des mots aux consonances anglaises que, fasciné par leurs sonorités, je hurlais dans les acacias, les pêchers et les abricotiers rabougris. Bientôt, les mots n'eurent plus de sens, ils ne furent plus que sons, rythmes, cadences, voyelles, consonnes. *Une langue*.

Ce fut ma première découverte consciente des mots. Soudain, la langue n'arrivait plus d'elle-même, entité disponible ne requérant ni effort ni concentration, c'était devenu une chose matérielle que l'on pouvait façonner et manipuler : qui pouvait, en retour, *me* manipuler.

Je sais aujourd'hui qu'il y avait eu une autre découverte comparable de la langue, des années plus tôt, mais seulement au niveau subliminal.

Je devais avoir deux ou trois ans. A cette époque, ma mère souffrait d'une longue maladie, de sorte que je fus élevé par ma vieille nounou noire, une Sotho, qui me portait dans un tissu serré dans son dos, premier cocon, premier refuge en ce monde ; tandis qu'elle vaquait à ses occupations dans la maison, elle me racontait, me chantait parfois, les histoires de son peuple. Dans notre famille, elle n'avait même pas de nom : elle était affublée du nom générique emprunté aux anciennes esclaves malaisiennes, "vieille *Aia*". Les cadences de ses histoires s'insinuèrent en moi bien avant que j'en comprenne le moindre mot. Elles dormiraient pendant des années avant que, dans certains de mes derniers romans (*Le Vallon du diable*, *L'Insecte missionnaire* et peut-être un ou deux autres), je retourne presque instinctivement à ces impulsions que, depuis longtemps, je croyais perdues, mais que je recouvrai dans le processus mystérieux de l'invention littéraire.

Je vécus cette même excitation chaque fois que je tentai d'apprendre une nouvelle langue. Je me promenais dans un endroit plus ou moins désert et, hésitant, tâtonnant, je me mettais à parler tout fort, en néerlandais, en allemand,

en français, en espagnol, en italien, en portugais, familiarisant mon oreille et mes papilles aux syllabes et aux rythmes des mots nouveaux, comme si j'intégrais leur sens pour la première fois. D'une certaine manière, la langue la plus difficile fut le latin, dont mon père m'apprit les rudiments à l'âge de treize ans. Nous n'avons jamais dépassé le stade de *Fabulae faciles* et un manuel de débutant mais ce fut suffisant pour me donner un aperçu d'un autre horizon plus lointain que tout ce que j'avais rencontré jusque-là. Dans le cas du latin était en jeu peut-être moins la langue en soi que la possibilité de partager quelque chose avec mon père. Nous n'étions pas très proches et, après l'enfance, nous avons rarement dépassé le stade de l'observation réciproque avec un maximum de bonne volonté mais du plus loin possible. Ce bref apprentissage m'éclaira néanmoins sur un aspect vital de la langue : pas le sens de *laudo, laudas, laudat* ou d'*agricola, agricola, agricolam*, mais tout ce qu'une langue peut communiquer *derrière* les mots et même *en opposition* aux mots écrits. Parallèlement à ces toutes premières découvertes de la matérialité de la langue, je découvris aussi *l'écriture*. Moins les pensées ou les idées qu'on peut transmettre à travers les mots que les moyens à travers lesquels on essaie de communiquer ces pensées et ces idées. Soit : la langue même.

De sorte que si, aujourd'hui, on croit que c'est une réalité comme l'apartheid qui m'a poussé à écrire, on se trompe. Tout a commencé avec la langue : la langue sans laquelle un mot comme *apartheid* n'existerait même pas.

Presque inévitablement, mes premières incursions dans le domaine de l'écriture se firent dans le domaine de la poésie. Lorsque, à l'âge de neuf ans, mes premiers efforts de poétaillon furent récompensés par une publication dans un magazine d'enfants et que je reçus la somme princière d'une demi-couronne (à une époque où mon argent de poche hebdomadaire s'élevait à deux pence), mon avenir fut scellé. Je sus alors que, quelque profession que je choisisse, peintre en bâtiment, maraîcher ou chauffeur de train, l'écriture ne serait jamais loin.

Bientôt, une fois que j'eus suivi l'exemple de M. Jourdain et eus découvert la prose, je me reportai sur la fiction. A douze ans, j'écrivis mon premier "roman", soixante-dix-sept pages narrant les aventures, à vous figer le sang, de quatre enfants en vacances chez les cannibales et les bêtes féroces du Nigeria ; avec une patience infinie, mon père le tapa à la machine, censurant sagement plusieurs scènes d'un sadisme épouvantable. Mon deuxième roman faisait trois cent quinze pages ; je le tapai moi-même. Il concernait la découverte des vestiges de la civilisation perdue de l'Atlantide dans la jungle du Congo, sans oublier

quelques hommes de Cro-Magnon pour la bonne mesure. En temps voulu, il me fut retourné par l'infortuné éditeur à qui je l'avais envoyé : la note de lecture lui reprochait, entre autres, un excès d'érotisme, notamment dans les passages où étaient décrites les étreintes entre Arno, chef de l'expédition sud-africaine, et Menore, reine de l'Atlantide, toujours très légèrement vêtue.

Après avoir reçu cette lettre de refus, je priai Dieu de me guider dans mon heure de désespoir, avant de pleurer tant et tant que le sommeil finit par me gagner. Au réveil, je jurai de me venger. Dès le lendemain matin, je me lançai dans la rédaction d'un autre roman : *Rajah, seigneur des hautes terres* (inspiré par *Tarzan, roi de la jungle*) ; pour mon plus grand malheur à l'époque et mon inénarrable soulagement par la suite, celui-là, aussi, mourut d'une mort prématurée mais amplement méritée.

Pendant plusieurs années, je continuai d'écrire fébrilement, sans plus de succès. Cependant, si rien ne venait témoigner à la surface de cette activité frénétique, de façon souterraine, invisible et néanmoins régulière avait lieu une maturation, non pas à travers l'écriture mais grâce à la lecture. Mes parents étaient tous deux de voraces lecteurs, vice qu'ils avaient transmis à leurs quatre rejetons. Depuis que mon grand-père paternel avait pris part à la guerre des Boers, mon père nourrissait en son sein toute l'anglophobie de l'Afrikaner type : ses deux grandes passions avaient beau être le rugby et la religion, il éteignait toujours la radio quand un match ou une messe étaient retransmis en anglais ; pourtant, son anglais était impeccable et son vocabulaire dans cette langue très étendu. Sa connaissance de l'anglais était d'ailleurs sans nul doute favorisée par le précepte "Connais ton ennemi". A l'exception des journaux anglais, il lisait tout ce qui lui tombait sous la main, de Shakespeare aux romans policiers à deux sous. Ma mère, avec son éducation du Cap-Oriental, ne partageait absolument pas ses réserves. Lectrice de livres légers comme les romans de Georgette Heyer, elle adorait aussi Dickens et les sœurs Brontë ; à l'instar de mon père, elle idolâtrait Shakespeare. Encore aujourd'hui, des inconnus m'arrêtent dans la rue pour me confier que ma mère les a transformés en amateurs indéfectibles du Barde. Une fois par semaine, mes parents allaient à la bibliothèque et revenaient, plusieurs heures plus tard, chargés de brassées de livres. Cette habitude… non, plus qu'une habitude, était une drogue, une passion qu'ils nous ont transmise. Toute mon enfance fut bercée par des lectures ; il était étonnant de voir quels trésors inattendus l'on pouvait extraire des étagères des bibliothèques gérées par de vieilles dames fripées mais à la poigne de fer, dans les bourgs poussiéreux qui

conférèrent à mes jeunes années une topographie et un nom.

Je m'amourachai tant des bibliothèques que, vers l'âge de douze ans, comme il n'y en avait pas dans notre école, j'en établis une selon mes propres critères à l'intention de mes petits camarades. Après avoir inventé un système complexe de références pour les vingt ou trente volumes que contenaient mes étagères, je me mis à les faire circuler à un tarif plutôt exorbitant. Je crains, d'ailleurs, de devoir avouer que ma motivation résidait moins dans un désir urgent de partager un savoir que dans le besoin vénal de faire du profit : jeune, je ne manquais jamais une occasion de gagner quelques sous vite fait.

Quoi qu'il en soit, la bibliothèque du bourg continua d'être le centre de mes enquêtes et excursions les plus fondamentales, le point de départ de tous les voyages imaginaires que j'entreprenais autour et au cœur du globe. A un niveau très pragmatique, longtemps avant que j'aie jamais entendu prononcer le nom de Ludwig Wittgenstein, je découvris, de première main, ce que sa perspicacité lui fait découvrir dans *Tractatus* : "Les limites de ma langue sont les limites du monde." Les livres pouvaient tout expliquer ou éclairer, sauf, sans doute, l'érotisme.

Mais l'immersion dans la langue, dans la magie des mots, des sons et des invocations, ne vint pas seulement des livres et de la lecture. De façons inattendues, la parole des gens ordinaires aussi me fit comprendre qu'il existait d'autres mots et d'autres espaces. Par le biais de mon association avec deux garçons du domaine voisin, Archie et Thys, je fis la surprenante découverte que certains mots étaient beaucoup plus égaux que d'autres. Archie et Thys m'apprirent des vocables tels que *con* et *merde*, dont je m'aperçus bientôt qu'ils pouvaient nous plonger dans les abîmes profonds et sulfureux de l'enfer. Qu'une combinaison de sons formant un mot puisse être anodine, voire louable, alors que d'autres sons ou les mêmes dans une combinaison différente pouvaient être offensants, choquer et se révéler accablants pour le locuteur : voilà un mystère, une sorte de magie noire, dont je ne compris toute la portée que bien plus tard. A l'époque, il me fallait croire mes parents sur parole lorsqu'ils disaient qu'il existait une corrélation directe et immédiate entre le fait de prononcer "l'un de ces mots" et une douleur infligée à mon derrière ou le goût de l'immonde savon bleu qu'on me forçait de prendre dans la bouche.

Je me rappelle un cas où un mot eut des séquelles moins prévisibles. Comme tous les enfants de ma génération, je connaissais le terme *vry*, l'équivalent afrikaans de "câliner". Plus exactement, je connaissais le son de ce mot mais pas sa signification. Personne ne voulait me renseigner. Certes, il ne choquait pas

autant mes parents que le vocabulaire d'Archie et de Thys. Mais ils refusaient de me l'expliquer. Mes camarades écartaient simplement la chose d'un geste désinvolte ou se mettaient à ricaner, ce qui me persuada qu'ils connaissaient tous quelque chose que j'ignorais. L'adorable Louisa fut plus encline à m'aider mais tout ce qu'elle put me dire, rougissant et mâchonnant les pointes de ses cheveux de jais, c'est que *vry* signifiait *soen* (embrasser). Cela ne me satisfit guère. Si les deux termes étaient synonymes, pourquoi étaient-ils si *différents* ? Tel Pantagruel en quête d'une définition du mariage, je résolus de découvrir coûte que coûte le sens de *vry*. Peine perdue. Tous les adultes que j'approchai décrétèrent que j'étais précoce et courtisais le danger ; les enfants de mon âge me traitaient de demeuré.

Jusqu'à ce qu'enfin une fille me procure la réponse. Elle était plus jeune que moi ; je devais avoir dix ans, elle en avait neuf. C'était une camarade de ma sœur Elbie. Elle s'appelait Maureen. Son père était le gérant de la banque. Un pedigree impeccable. Lors d'un jeu de cache-cache chez eux, Maureen et moi nous étions retrouvés derrière un canapé devant une fenêtre en avancée : nos mères se trouvaient dehors sur le *stoep* et tous les autres enfants éparpillés dans le jardin. Je lui posai la question qui me turlupinait. Sans rougir, se trémousser ou paraître le moins du monde gênée (ce pourquoi je lui resterai redevable jusqu'au jour de ma mort), elle répondit : "Oui, bien sûr, je sais.

— Et alors ? Qu'est-ce que ça signifie ?

— Ce n'est pas facile à décrire, dit-elle en toute franchise. Mais, si tu veux, je peux te montrer.

— D'accord, montre-moi, alors.

— Je ne peux pas vraiment te montrer ici. Il ne faut pas que les autres nous attrapent."

Je devinai que j'étais sur le seuil d'une découverte cruciale.

"On va où ?

— Pouvons-nous aller chez toi ?"

Nous remontâmes la rue. Je savais que ma mère et ma sœur étaient encore chez Maureen et que mon père ne rentrerait pas du bureau avant longtemps.

Dans la chambre que je partageais avec Elbie, nous nous plantâmes gravement l'un face à l'autre.

"Es-tu sûre que tu sais vraiment ce que *vry* signifie ?" lui demandai-je, très excité. J'avais du mal à faire face à l'instant crucial.

Elle fit oui de la tête.

"*Comment* es-tu au courant ?" Ma voix se brisa.

“C’est ma sœur Daphne qui me l’a dit. Un soir après Noël dernier, elle m’a *montré*. Nous sommes allées dans le couloir de la chambre de mes parents. Leur porte n’était pas tout à fait fermée et on a *regardé*. Et j’ai *vu*.”

Quelle preuve pouvait être plus convaincante !

Je suivis donc sagement son exemple et me déshabillai. Rien de remarquable en soi. Ma sœur et moi avions grandi ensemble et nous partagions la même salle de bains. Mais, en même temps, c’était formidablement, et délicieusement, différent : comme ce jour dans notre jardin quand j’avais découvert la texture différente, l’altérité même des mots. Le monde venait d’être réinventé.

Et ce ne fut qu’un début. Car Maureen me montra dûment, méticuleusement, ce qu’elle avait promis de me montrer. Je dois avouer que l’exercice ne fut pas totalement couronné de succès, car je fus si submergé par la nouveauté que je ne me montrai guère à la hauteur. Mais j’appris au moins l’un des sens du terme *vry*.

Cette révélation revêtit un autre aspect. La conclusion de notre exploration disparaît dans un nuage. Je ne me rappelle absolument pas si c’est mon père qui est rentré du bureau plus tôt que prévu ou si, emballés par nos recherches, nous perdîmes toute notion du temps. J’ignore donc s’il nous attrapa dans le feu de l’action, si action il y eut. Mais je crois que le terrible sentiment de culpabilité lié au sexe qui obscurcit toute ma jeunesse ne peut pas être expliqué simplement par les ravages et les corruptions du calvinisme : je crois qu’il dut être causé par un événement spécifique et traumatisant qui transforma la joie et l’émerveillement de cet après-midi d’été en un souvenir honteux. Quoi qu’il en soit, cela resta à jamais intimement mêlé au langage, à la quête sans fin du sens des mots.

Cette époque et ce jour-là demeurent à jamais fixés dans un recoin secret de ma mémoire. La découverte de la magie du sexe. Et, par le biais du verbe, celle de la magie des mots.

Bien sûr, toutes les découvertes lexicales par l’intermédiaire d’autrui ne furent pas traumatisantes. L’une d’elles concerne le Nain. Cela remonte au temps, entre ma onzième et ma seizième année, où j’allais à l’école à Douglas, près de Kimberley, dans l’aride Nord-Ouest de la province du Cap, dans le Griqualand-Ouest. Je passais souvent la fin de semaine et les vacances dans les domaines de parents de camarades. Celui que je préférais entre tous était celui des parents de mon ami Theuns. L’une des raisons de son attrait était la jolie fille qui habitait la propriété voisine. Son espièglerie. Et le fait que les deux grands frères de Theuns, tous deux déjà en terminale, essayaient toujours de la persuader de

baisser sa culotte. Elle refusait et, leur tirant sa petite langue carmin, les laissait le bec dans l'eau. Une autre raison de la fascination de cet endroit résidait dans la présence de signes des peuples premiers qu'on décelait dans le *veld* : les monticules de pierres érigés par les tribus khois (ou hottentotes, comme on disait autrefois) depuis longtemps disparues ; ils marquaient les tombes du dieu chasseur Heitsi-Eibib, dont les multiples morts étaient suivies par autant de résurrections, incomparablement plus merveilleuses, pensai-je secrètement, que celle de Jésus. De simples pierres plates marquaient les tombes plus ordinaires des Griquas et des Korannas. Un après-midi, Theuns m'emmena marcher, sans me prévenir, sur plusieurs de celles-ci. C'est seulement plus tard, débordant d'une joie malicieuse, qu'il m'avoua que je ferais mieux de me tenir sur mes gardes car les défunts qui reposaient dans ces tombes avaient la dérangeante habitude de sortir la nuit pour se venger de quiconque les avait profanées.

"Alors, rétorquai-je (bravade favorisée par le soleil torride de l'après-midi), ils en auront aussi après toi ! Nous avons marché sur les tombes ensemble.

— Oh non. Moi, j'ai bien fait attention de *ne pas marcher dessus*. Pas comme toi !"

J'eus la gorge serrée. Mais, dans l'excitation du reste de l'après-midi, j'oubliai l'incident. Nous aperçûmes un *geellang*, un cobra du Cap, qui se faufilait dans un trou : sur l'impulsion du moment, Theuns le saisit par la queue et l'en ressortit. S'ensuivit une effroyable comédie : décrivant de larges cercles dans le *veld*, tenant toujours par la queue le reptile qui se tortillait furieusement, nous nous le passâmes pour nous faufiler chacun à notre tour sous les barrières, tout en gardant un rythme infernal afin qu'il ne puisse se retourner pour mordre la main qui le tenait. En fin de compte, en atteignant la ferme où son père et des employés montaient un mur en pierres, Theuns réussit à refiler le *geelslang* à l'un d'eux et l'ultime incarnation du diable fut dûment lapidée.

C'est ainsi qu'avec toute cette activité, j'oubliai ma fatidique transgression, jusqu'à ce que Theuns me la rappelle au cours du dîner. Tous les membres de la famille y allèrent de leurs sombres prédictions sur l'ire des ancêtres, de sorte que je n'en menais pas large lorsque nous prîmes notre bougie et allâmes nous coucher. Nous passâmes beaucoup de temps à nous brosser les dents sans conviction et à revenir sur les événements de la journée avant de nous préparer à aller au lit. Or, je n'eus pas plus tôt soufflé la bougie qu'au moment où je remettais le pot de chambre à son endroit coutumier, une agitation diabolique sous mon lit me flanqua une frousse bleue. Lançant des hurlements surnaturels, une apparition fit irruption dans la chambre et s'empara de moi. Sans réfléchir, je

lui vidai le contenu du pot de chambre sur la tête, ce qui, Dieu soit loué, refroidit instantanément ses élans. Theuns réussit à allumer une allumette. L'imposteur se révéla n'être nul autre que sa sœur aînée, laquelle, depuis plusieurs jours, me faisait souffrir le martyre avec ses perpétuels titillements : elle m'attrapait dans les recoins sombres de l'immense bâtiment pour me mettre la main entre les jambes, ce qui semblait l'amuser énormément.

Si le pot de chambre mit un terme à son exubérance, de mon côté, pendant plusieurs nuits, je fis d'horribles cauchemars. C'est dans ces circonstances que le père de Theuns m'apprit l'existence du Nain qui vivait dans un trou sur la propriété. Il disparaissait mystérieusement pendant de longues périodes avant de refaire surface aux moments les plus inattendus. Comme il était présent à ce moment-là, on m'invita à rendre visite à la petite créature. J'ignorais ce à quoi je serais confronté mais j'imaginais sans doute un nain façon Walt Disney, *Blanche-Neige et les sept nains* ayant été le premier film que j'avais vu au cinéma.

Rien n'aurait pu être plus éloigné de la réalité. Le Nain du domaine de Theuns était, il est vrai, très petit, il mesurait tout juste un mètre, mais il avait la peau d'un noir d'ébène : c'était l'un des derniers représentants, m'apprit-on, de la tribu quasiment défunte des Korannas. Il m'est venu à l'esprit récemment que le souvenir du Nain devait avoir préfiguré le personnage de Cupido lorsque je tombai sur l'histoire de ce dernier près de cinquante ans plus tard et me mis à travailler sur la trame de *L'Insecte missionnaire*.

D'abord, j'eus peur du petit homme. Il était d'une saleté incroyable. Il sentait la mort et les choses mortes. Le terrier dans lequel il vivait, qu'il recouvrait d'une vieille tôle ondulée, était jonché d'ossements, d'épluchures, d'immondes touffes de laine de mouton, de peaux de serpent et de pochettes emplies de Dieu sait quoi. Les employés noirs de l'exploitation l'évitaient et étaient, devais-je apprendre, terriblement cruels avec lui. Les Blancs le traitaient aussi avec suspicion et Theuns me dit, de l'air de l'approuver, que, de temps à autre, sans raison particulière, son père allait dans le *veld* frapper le petit homme avec un *sjambok* *, avec plus de violence que la raison ne semblait le requérir.

Quelque chose, chez le Nain (dont personne ne m'apprit jamais comment il s'appelait), exerçait une intense fascination sur moi. J'avais du mal à m'éloigner de son trou répugnant. Au moins une fois par jour, je trouvais une excuse pour m'éloigner de la maison, faisais mine de partir dans la direction opposée mais, après un long détour, me rendais au trou du Nain. Lorsque j'arrivais, le trou était toujours recouvert par la tôle ondulée. Chaque fois, le Nain semblait, et c'était

troublant, deviner mon approche : quand j'étais à quelques mètres, une petite main noire et noueuse aux longs ongles épais et jaunâtres repoussait la tôle. Avec un hideux sourire de bienvenue, sans préambule ni avertissement, le Nain se lançait dans un récit que je parvenais difficilement à suivre car non seulement il le racontait dans un affreux mélange d'afrikaans et, je suppose, de koranna, mais il était aussi affecté par de sévères problèmes d'élocution. C'est peut-être pour cette raison, d'ailleurs, que je ne pouvais m'arracher à ce trou. Les histoires se succédaient et je restais assis là en tailleur jusqu'à ce que, aussi soudainement qu'il avait commencé, il se lève et replace la tôle ondulée au-dessus de sa tête grisonnante et fripée.

Tout ce qui me restait ensuite de ces contes était un salmigondis de phrases incomplètes, d'images, d'obscénités, d'instantanés comiques, de ricanements, de brefs accès de larmes. Mais ce qui me tenait rivé au récit, c'était l'impression d'être initié à un univers magique, parallèle, imaginais-je, à celui que je connaissais mais merveilleusement différent, un étrange monde souterrain auquel l'antre profond et chaotique du Nain devait être relié. Des années plus tard, je reconnus certaines de ses histoires lorsque j'étudiai les anciens mythes khoisans : le grand serpent qui vit dans une fontaine et porte un diamant au front ; le premier homme et la première femme qui émergent du tronc d'un grand arbre ; le diable prenant la forme d'un tourbillon pour dénicher les pécheurs qui ont quelque chose à cacher… Mais il y en a beaucoup que je ne pus jamais retrouver ; naturellement, à l'époque, je ne songeai pas à les coucher noir sur blanc. Ce n'étaient que des histoires accrochées au vaste réseau de contes qui recouvrait le monde comme une toile, auquel des êtres spéciaux qui savaient où chercher, comment les dénicher, comment se préparer à la rencontre, avaient un accès constant.

Quand je retournai au domaine pour d'autres vacances, sans doute plusieurs mois ou un an plus tard, le Nain avait disparu. Personne n'était certain de ce qui lui était arrivé. Peut-être était-il simplement mort. Ou parti pour l'un de ses périples sans avoir pris la peine de revenir. Peut-être avait-il réintégré de façon permanente le monde secret de ses contes. Peut-être le père de Theuns l'avait-il tué.

Cet univers magique demeura en moi à l'état latent. Pendant des années, il oublia de se manifester. D'autres histoires, d'autres formes et conventions du récit prirent sa place. Comme trop d'autres Blancs de ma tribu, je sous-estimai, qui sait, je méprisai peut-être les aperçus de la culture noire glanés dans mon enfance. Plus tard mais, Dieu soit loué, pas *trop* tard, je redécouvris ces sources

narratives auxquelles j’avais eu accès enfant.

Quand, vers la fin de l’adolescence, je compris que l’écriture prenait de l’importance pour moi, les fondations étaient déjà solides. Le déclencheur, au moment du passage du lycée à l’université, fut le fait que ma sœur Elbie publia des contes dans des magazines. Je trouvai cela intolérable. Après tout, elle avait trois ans de moins que moi : n’était-il pas injuste que ce monde permette une telle inversion des lois de la nature ? Hélas, je ne pus que prendre mon mal en patience, prier Dieu et passer plus de temps encore à écrire. Jusqu’à ce que, vers la fin de ma première année à la fac, le Tout-Puissant m’entende et restaure la justice ici-bas.

Pendant mes années d’université, je publiai plusieurs centaines d’histoires dans des magazines. Mais je savais que le processus commencerait à faire sens une fois que j’aurais vu mon nom imprimé sur la couverture d’un livre. Après cinq, huit, douze versions pour chacune, je dus renoncer à plusieurs tentatives infiniment plus ambitieuses que les précédentes au cœur des ténèbres, au Nigeria ou au Congo. Puis, en sixième année, au désespoir, j’envoyai à un magazine de grande diffusion une longue nouvelle que j’avais écrite en un jour. Elle me fut promptement renvoyée. Cette fois, on ne la jugeait pas “trop érotique”, mais “trop littéraire”. Elle l’était, très certainement, et pas dans le meilleur sens du terme. *Die Meul Teen die Hang (Le Moulin sur le coteau)* racontait avec quelque pesanteur l’histoire d’un handicapé qui arrive dans un petit village du Transvaal-Oriental. Rejeté par la communauté, il se prend d’amitié pour une petite fille qui vient à sa scierie tous les jours. Un jour, elle est tuée par une lame électrique. Lors du procès qui s’ensuit, l’homme est déclaré non coupable mais toute la communauté blanche se retourne contre lui. La tension raciale monte dans les environs et, un soir, la violence se déchaîne parmi les employés noirs de la scierie. Le scieur va en ville prévenir les habitants mais personne ne veut l’écouter. Lorsqu’il rentre chez lui, sa scierie est la proie des flammes.

Ce n’était pas un tournant dans l’histoire de la littérature mondiale. Mais c’était un début. Avec le recul, il était sans doute significatif que les tensions raciales figurent au centre du récit ; et un genre très édulcoré d’érotisme gigotait une fois de plus sous la surface. J’étais encore un garçon afrikaner très conventionnel. N’empêche, même si je n’en étais pas vraiment conscient, il est possible que j’aie déjà été en train de considérer l’écriture non plus comme une diversion, une échappatoire, mais comme le moyen d’affronter, fût-ce avec maladresse et hésitation, les tensions sous-jacentes de mon milieu dont la

placidité n’était qu’apparente.

J’avais encore beaucoup à apprendre. A l’époque de ce premier roman, je commençais à acquérir une certaine conscience de la langue et de son fonctionnement spécifique dans l’art du récit. La langue de Hamlet me fascinait. Mais j’avais encore un grand pas à franchir. C’est un ami philosophe qui m’en fit prendre conscience lors d’une discussion sur la vérité : la vérité dans la fiction, la vérité en général. “A mon avis, déclara-t-il, on peut appréhender la vérité de deux points de vue opposés. On peut y voir quelque chose qui a été répété tant de fois qu’il finit par se cristalliser dans une forme définie et définitive. D’où l’importance primordiale de la langue. Mais on peut aussi voir la vérité comme ce qui, au contraire, *ne peut* être exprimé. Jamais. Pas avec des mots. Elle serait alors ce qui échappe à jamais au mot.”

Depuis, j’en suis venu à penser que la vérité, du moins la vérité romanesque, celle de l’écriture, ne se situe pas dans l’un ou l’autre de ces extrêmes mais dans leur interaction. Ni dans le mot ni dans le silence mais dans la tension qui existe *entre* les deux. Italo Calvino m’a montré que, en fin de compte, ce qui est dit ne peut l’être qu’en vertu de ce qui reste à jamais indicible.

L’ÉVEIL AU NOIR ET BLANC

Je me demande souvent comment on a pu, comment *j’ai* pu ne pas voir ce qui se déroulait sous mes yeux dans mon pays, ce qui allait arriver. J’ai passé mon enfance au milieu des Noirs. Les villages blancs de mon enfance étaient toujours des enclaves entourées de Noirs. Il est *impossible* que je n’aie pas vu. Je devais bien *savoir* ! La tension devait être insupportable, tout le temps, tous les jours, nuit et jour.

Mais, avec l’habitude, sans doute une tension constante finit-elle par devenir la normalité. C’est le critère par lequel on juge tout. Et au cœur du problème était posée la question toute simple – *simple ?!* – du noir et du blanc.

Noir et blanc, blanc et noir, tout le temps. Le résumé de tous les maux de l’Afrique du Sud.

Or nous n’y voyions pas un problème, *pas à l’époque*, pas quand j’étais enfant. C’était notre mode de vie d’alors, un modèle imposé par Dieu. A moins que…?

Aujourd’hui, surtout lorsque, brièvement, je suis tenté de céder au désespoir ou, du moins, à l’incertitude jamais bien loin de la surface dans la nouvelle Afrique du Sud, je tente de m’accrocher au genre de vérité qui sous-tend un incident mineur survenu il y a quelques années. A l’âge de cinq ans, le fils d’un ami du Cap venait d’entrer en maternelle. Pour le plus grand plaisir de mon ami, qui est blanc, son fils se lia très vite d’amitié avec un petit garçon noir. Ce n’était pas une amitié ordinaire. Les deux enfants étaient inséparables. Au bout de quelques mois, un après-midi, le petit garçon blanc était là lorsque le père de son camarade noir vint chercher celui-ci à la sortie de l’école. L’enfant regarda l’homme bouche bée. Le lendemain matin, il se rendit très tôt à l’école pour y attendre son camarade. Dès qu’il le vit, il courut au portail, tellement excité qu’il en était pantelant : “Tu ne m’avais pas dit, s’exclama-t-il, que ton papa était noir !”

Certes, notre nouveau système éducatif laisse encore à désirer. Mais si c’est ainsi qu’il agit sur la perception des races, alors nous devons être sur la bonne voie. Je raconte cette anecdote chaque fois que l’occasion m’en est donnée, chaque fois que je croise des sceptiques qui doutent du sens des métamorphoses récentes de l’Afrique du Sud. Bien sûr, cette hirondelle ne fera pas le printemps. Mais la gestation est en marche ! Cela suffit pour faire regretter toutes les

occasions perdues dans le passé. Les choses étaient différentes, oh, si abominablement différentes, quand j'allais à l'école, quand Noirs et Blancs évoluaient dans des univers aux antipodes l'un de l'autre.

Naturellement, nous étions en contact les uns avec les autres. Mais à la maison, au travail, à l'école, nos relations étaient très superficielles : nous émergions de nos milieux différents, étrangers l'un à l'autre, et retournions à eux après chaque brève rencontre.

Dans notre jeunesse, il existait entre nous quelque chose qui pouvait passer pour de l'amitié. Pendant les week-ends et les vacances que je passais sur les propriétés de camarades, tous les garçons, noirs et blancs, ressentaient une affinité naturelle, jamais contestée, jamais contestataire. Nous passions ensemble des journées entières à jouer, à façonner des bœufs en terre sur les rives de la rivière, à tirer les oiseaux avec nos lance-pierres, à mettre en scène des guerres avec des *kleilatte* (de fines branches d'ordinaire arrachées à des cognassiers, avec de petites billes d'argile fixées aux extrémités, qui, lorsqu'elles vous atteignaient, pouvaient piquer comme une abeille). Nous parcourions le *veld* en quête de tortues, de mues de serpent translucides, de crânes blanchis de bestiaux morts depuis longtemps, de *duikers* *, de suricates ou de lièvres. Nous nous vantions de nos biceps, certains garçons comparaient même la longueur et la forme de leurs zizis ; nous nous cachions derrière les latrines, soulevions le battant pour espionner, avec des gloussements farouchement réprimés, quiconque venait s'accroupir sur le siège au bois rugueux, ou bien nous inventions des plaisanteries, des postures qui nous faisaient hurler de rire. Mais, à la tombée du jour, nous nous dispersions et rentrions chez nous : les garçons blancs dans la vaste demeure du propriétaire, les garçons noirs dans leurs cahutes et leurs masures. Jamais personne ne remettait en cause cette répartition. Il ne nous serait même pas venu à l'esprit de le faire. Le monde était ainsi fait, en accord avec les lois immuables qui régissaient le lever et le coucher du soleil et de la lune, le lent défilé des constellations au-dessus de nos têtes à la nuit tombée ou, de leur côté, les us propres aux volailles, aux chiens, au bétail. Dieu régnait dans les cieux et tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Cet arrangement durait plus ou moins jusqu'à la puberté, époque à laquelle les garçons noirs étaient intégrés aux schémas de vie de leurs aînés, avec leurs corvées et leur soumission, alors que les garçons blancs intégraient la vie des patrons ; si, jusque-là, ils nous avaient appelés "Theuns", "André" ou "Gert", presque imperceptiblement ils passaient à "*Kleinbaas* Theuns", "*Kleinbaas* André", "*Kleinbaas* Gert", tout comme nos sœurs devenaient "*Kleinnooi*" ou

“Kleinmies”. C’était rassurant. La vie avait ses rites, ses schémas, ses commandements fixés de toute éternité pour toute l’éternité à venir.

La peur ? Oui, nous connaissions la peur. Elle se cristallisait surtout dans des faits minimes mais bien réels et souvent grotesques. Ainsi, certains matins, au réveil (à l’époque, Elbie et moi partagions la même chambre), j’étais persuadé qu’un homme noir dormait sous mon lit. Nous ne le voyions jamais. Nous savions seulement qu’il était là. Il était armé d’un long couteau bien aiguisé. Il était souvent juste sur le point de fondre sur nous. Il allait nous débiter en morceaux et nous dévorer. Le fait que cela n’arrivait jamais ne lui ôtait pas une once de réalité.

D’où cette image sortait-elle ? Nos parents étaient de bons chrétiens, modérés et convenables. Mais, ah, quelles ténèbres, quelles terreurs ne se dissimulaient pas sous cette apparence inoffensive ! Certes, nous connaissions les passages épouvantables et effrayants dissimulés entre les reliures en cuir noir de la Bible mais nous ne possédions aucune connaissance réelle, seulement de sinistres indices, des zones d’ombre embusquées derrière les événements les plus prosaïques de notre existence.

Je crois que toute une histoire sous-tend la présence de “l’homme noir” sous mon lit : une version de l’histoire de l’Afrique du Sud présentée, pendant trois cents ans de colonialisme, comme une extension de la vérité biblique, une version raciste et patriarcale conçue par des *hommes blancs* (les vocables “blancs” et “hommes” étant ici tout aussi déterminants l’un que l’autre). Chaque année, à l’école, nous étions endoctrinés par des récits plus saints que saints de la “guerre des Cafres” : à la frontière orientale de la colonie du Cap, des vagues successives d’assauts lancés par les sauvages noirs et païens contre l’infime bastion de civilisation blanche entre la baie de la Table et la Great Fish River à l’est, et la baie de la Table et le Gariep au nord, avaient été repoussées par de tenaces chrétiens qui s’étaient battus avec Dieu à leur côté. Des incidents spécifiques typiques de la brutalité noire ponctuaient le déroulement de ce parchemin : les familles de *burghers* ou d’intrépides colons dans des cabanes isolées à l’intérieur des terres avaient été lâchement attaqués et décimés ; fuyant la domination britannique pour aller fonder des républiques libres dans le Natal et le Transvaal, les *voortrekkers* * étaient assaillis par des hordes meurtrières et traîtreusement massacrés, leurs enfants attirés dans le *veld*, où on les démembrait et leur tranchait la gorge ; des *laagers** de femmes et d’enfants laissés sans protection sur la Blaauwkrantz River, tandis que les hommes assistaient au *kraal* * du roi zoulou Dingane dans le but de négocier un accord pacifique, étaient

attaqués en pleine nuit – les femmes massacrées à coups de sagaie, les crânes des enfants éclatés contre les roues des chariots. Plus tard (toujours dans la version officielle de l'histoire afrikaner), pendant la guerre des Boers, des Noirs étaient embrigadés par les Anglais pour violer les femmes boers, brûler leurs domaines et les transporter sur des chariots ouverts jusqu'aux camps de concentration où on les nourrissait de verre pilé.

Rares étaient les récits dans lesquels figuraient des Noirs amicaux : une exception était Amakeia qui, mue par l'instinct maternel, sauvait en temps de guerre un bébé blanc dans les monts de l'Amatola, dans le territoire xhosa, et le protégeait des membres de sa tribu ; pendant les guerres frontalières, des guerriers xhosas tuaient les hommes blancs au combat mais se gardaient de toucher aux femmes et aux enfants ; ou encore, dans une ferme isolée, un vieillard noir sauvait la vie de deux garçons blancs, geste qui lui valait d'être tué par les guerriers de sa tribu. Si ce genre de bravoure n'était pas inconnu dans les récits historiques, les poèmes ou les romans, il causait l'étonnement, voire la stupeur, précisément parce qu'il était l'exception. Au tréfonds de la conscience nationale somnolaient de sombres souvenirs de violences qui amenaient tout un peuple à croire que sa survie dans le "désert" africain était une resucée du Vieux Testament et le fruit direct de l'intercession divine.

Tout cela trouvait à s'exprimer dans la littérature du cru. Le silence en soi était une forme d'expression. Même dans les premières œuvres d'un écrivain afrikaans fort admiré tel que Karel Schoeman, les Noirs brillent par leur absence. Dans les domaines, dans les villages de son imagination, il n'y a que des Blancs. Dans les romans d'autres auteurs blancs, les personnages de couleur, quand ils figurent, servent soit de faire-valoir comique, soit de contrepoint aux thèmes "blancs". S'ils parviennent sur le devant de la scène, comme chez Mikro, dans les années 1940-1950, l'attitude est paternaliste, condescendante. Dans le sillage de *Pleure, ô pays bien-aimé* (1950), d'Alan Paton, l'immensément populaire F. A. Venter produisit un roman sans originalité, *Swart Pelgrim* (Pèlerin noir), qui suivait de près la recette stéréotypée du film à succès *Jim Comes to Joburg* (Jim débarque à Johannesburg, 1949). Le livre n'était pas totalement sans mérite mais le message était appuyé : les Noirs ne devaient chercher à s'épanouir que dans certains domaines réservés. L'une de mes nouvelles écrites dans les années 1950, mais heureusement jamais publiée sous forme de livre, raconte la *via dolorosa* d'un Noir d'un *homeland* coupé de ses racines dans la cité des Blancs ; lorsqu'il retourne là d'où il vient, il ne s'y trouve plus chez lui. Certes, le ton était mortellement moralisateur mais, au moins, c'était une tentative bien

intentionnée, quoique ratée, d'exprimer un trouble intérieur causé par la situation raciale en Afrique du Sud.

De mon enfance, je me rappelle un feuilleton dans un journal pour enfants, qui racontait la vie d'une petite esclave, Fytjie, aux premiers temps du Cap : récit obsédant des cruautés qu'elle subissait aux mains de ses propriétaires. A la moindre faute, on la déshabillait pour lui donner le fouet devant tout le Château. Dans une histoire d'une autre sorte, qui remonte à mon adolescence, Jan Scannell racontait la vie remarquable, et tragique, d'un enfant noir élevé par une famille blanche : il recherchait vainement à se faire accepter par cette communauté. La morale était claire : les races ne peuvent vivre heureuses que séparées les unes des autres. Mais le gâchis humain hanta mes pensées pendant des lustres, tout comme la souffrance de la petite Fytjie vint se loger comme un charbon ardent dans un recoin sensible de ma mémoire, en attendant d'être ressuscité dans plusieurs de mes écrits.

Ces lectures constituèrent un pan indispensable de mon évolution. Dans une large mesure, je peux affirmer aujourd'hui que tous les moments-clés de ma vie, chaque épiphanie, furent marqués par un livre, voire plusieurs. C'est vrai pour des découvertes de nature morale, émotionnelle ou intellectuelle à travers des auteurs tels que Camus, Dostoïevski, Fitzgerald, Faulkner, Undset et d'autres mais tout autant pour ce qui concerne mes réflexions sur la question raciale.

Hormis quelques exceptions lumineuses, les lectures qu'on nous imposait et l'histoire transmise à l'église, à l'école et à la maison fixèrent dans mon jeune esprit, d'une encre indélébile, l'image de l'Autre sombre, du dangereux Noir qui rôdait sous mon lit. C'est cette peur primaire qui, dans ma jeunesse, me permit d'excuser presque toutes les atrocités commises contre des Noirs autour de moi. Cette peur et l'absence d'images assez fortes pour faire pencher la balance en sens inverse.

Je me rappelle que, lors de ma quatrième ou cinquième année à l'université, un professeur noir fut invité à s'adresser à nous : le célèbre professeur Z.K. Matthews, connu pour ses vues très modérées et conciliantes, et de ce fait condamné et rejeté par nombre de leaders noirs ; pour nous, c'était un illustre inconnu. Pour la première et dernière fois dans ma jeunesse, je rencontrai un Noir qui n'était ni domestique ni ouvrier. Le simple fait qu'un Noir puisse être professeur, médecin ou avocat ne m'avait pas même effleuré. Matthews était trop unique, son apparition sur notre campus trop fugace, pour perturber les schémas de pensée de mes vingt ans.

A peu près au même moment que la visite du professeur Z. K. Matthews, dans

ma dernière année de licence d'histoire, je fus marqué par l'une des plus remarquables conférences qu'il m'ait été donné d'entendre. L'orateur était le professeur D. W. Kruger, connu pour ses convictions pro-apartheid. Mais c'était également un véritable historien, assidu dans sa recherche de la vérité historique. Dans cette conférence, préambule à un cours sur la Révolution française, il compara la situation de l'Afrique du Sud à l'époque, la fin des années 1950, à celle de la France à la veille de la Révolution. C'était un tour de force. A cause de sa renommée impeccable, Kruger fit le lit, dans ma tête, des événements à venir.

Bien des années plus tard, fin 1989, à la veille des bouleversements politiques en Afrique du Sud (alors que peu d'entre nous les prévoyaient), un petit groupe d'intellectuels principalement afrikaans fut invité à Paris pour rencontrer des membres de l'ANC en exil. Cette rencontre suivit celle, déterminante, de Dakar en 1987. Un matin, nous devions rencontrer des hommes politiques français à l'Assemblée nationale. Thabo Mbeki devait parler au nom des Sud-Africains. Mais on annonça tout à coup que Thabo n'était pas disponible. On utilisa le terme "indisposé". Dans l'autobus qui nous menait à l'Assemblée nationale, on demanda à Pallo Jordan (aujourd'hui ministre des Arts et de la Culture) de le remplacer. Il n'eut pas le temps de préparer son discours. Or, quelques minutes après, à la tribune de l'Assemblée nationale, il surprit l'assistance par son analyse de la Révolution française. D'une certaine façon, le cercle était bouclé, qui rapprochait un professeur d'histoire nationaliste de l'université de Potchefstroom et un militant noir au Palais-Bourbon.

Dans notre famille, on ne prêchait pas ouvertement le racisme dans ses formes les plus violentes et destructrices. Il n'en était pas moins omniprésent. La façon subtilement pernicieuse par laquelle il se manifestait était évidente, par exemple, dans les goûts musicaux de mon père. On ne peut pas vraiment dire qu'il aimait la musique mais certains airs lui plaisaient beaucoup, et nul autre davantage que l'aria de *Samson et Dalila*, "Mon cœur s'ouvre à ta voix", chantée par Marian Anderson. Il arrêtait ce qu'il était en train de faire dès qu'il avait l'occasion d'écouter cette voix magnifique. S'il était capable de se laisser émouvoir jusqu'aux larmes par un morceau de musique, c'était bien par celui-là. Or, à l'université, je fis une découverte que je ne pus m'empêcher de partager tout de suite avec mes parents. Un jour, au déjeuner, je leur demandai : "Saviez-vous que Marian Anderson est noire ?"

Mon père n'a jamais plus écouté son aria préférée. Quand elle passait à la

radio, il éteignait celle-ci ou sortait de la maison. De mon côté, j'ai continué d'être fasciné par la voix de Marian Anderson.

De façon indirecte, de menus incidents de ce genre en préparèrent un autre, qui remonte à la fin de mes études à Potchefstroom. Le gouvernement venait d'annoncer des restrictions supplémentaires rendant plus difficile l'accès des Noirs aux études universitaires. L'appellation choisie, *Extension of University Education Act*, témoigne du genre de pensée tordue qu'entretenait le gouvernement nationaliste : les supposées *extensions* étaient au nombre de deux, toutes deux des restrictions, et elles limitaient effroyablement les chances des étudiants noirs qui souhaitaient étudier dans des universités blanches. Notre Association des étudiants organisa un débat en collaboration avec l'université libérale, de langue anglaise, du Witwatersrand (Wits) ; l'événement fut présenté comme une confrontation entre universités afrikaners et anglaises. Le soir en question, la salle était pleine à craquer.

Hélas, le contenu du débat était prévisible. Tous nos étudiants parlèrent en afrikaans et soutinrent la ligne de l'apartheid ; les étudiants de Wits rejetèrent la réforme avec véhémence et en anglais. Par bravade, j'intervins dans le débat. Je pris la parole en anglais. Et me plaçai sur la ligne des adversaires. Les visiteurs exprimèrent leur surprise et leur joie, mes pairs afrikaners leur indignation. L'affaire prit des proportions telles que je fus convoqué chez le président. Après quoi, la sauce retomba. A y voir de plus près, ce fut un non-événement. Le débat n'eut aucun effet sur le destin de la loi au Parlement ou sur la controverse dans le pays. Mais, dans notre fac, j'étais devenu un renégat – un *kafferboetie*. Irrévocablement. Ce qui ne tirait d'ailleurs guère à conséquence. Dans le cocon sûr et confortable de notre campus, nous nous connaissions tous et chacun jouait un rôle déterminé. J'étais le rebelle, l'hérétique. Je ne méritais guère plus qu'un haussement d'épaules ou un sourire en coin : la plupart de mes camarades virent sans doute dans mes déclarations une forme mineure de provocation. Dans la terminologie de Sartre : un *geste*, pas un acte.

Néanmoins, en mon for intérieur, l'incident confirma un changement de cap. Le problème, c'est que je manquais de cran pour dépasser le simple *geste* ; j'étais incapable de m'exclure du *laager*. La nuit était bien trop noire là-bas dehors : noire et imprévisible. En mon for intérieur, je demeurais fidèle aux valeurs qu'on m'avait inculquées. Ce n'est pas un simple débat qui allait tout changer. L'"homme noir" de mon enfance attendait encore, tapi sous mon lit.

LE THÉÂTRE ET RIEN D’AUTRE

Sans doute un instinct naturel a-t-il toujours relié dans mon esprit le théâtre et la religion. J’ai repensé à cela lorsque mon épouse, Karina, m’a raconté ses expériences de la religion en Pologne. Vers l’âge de sept ans, elle s’était étonnée que son amie Gosia aille “quelque part” tous les dimanches matin. Comme sa famille n’était pas pratiquante, Karina ne comprit rien lorsque, à sa question, Gosia répondit : “A l’église.

— A l’église !?”

Gosia tenta de lui expliquer ce qu’était une église. En vain. Le dimanche suivant, elle emmena donc Karina avec elle. Peut-être la séduction de la chose, quasi instantanée, vint-elle, en partie du moins, du fait que la petite Gosia se trouvait être aussi la première fille qui l’avait renseignée sur le sexe. D’une certaine façon, l’église était l’étape suivante ; et elle pourrait bien se révéler aussi agréable et riche en surprises. Le premier véritable problème survint lorsque Karina, à l’âge de neuf ans, apprit qu’elle ne pourrait pas faire sa première communion avec ses camarades car elle n’était pas baptisée. S’ensuivirent d’ardentes délibérations familiales. A l’issue desquelles, gloire soit rendue à leur ouverture d’esprit, ses parents acceptèrent de se soumettre à ce qui dut être une fin de semaine traumatisante : d’abord, ils durent consentir à se marier à l’église (cérémonie que son père, en tout cas, aborda sans doute avec un humour pince-sans-rire) ; sur quoi, leurs deux enfants, Karina et son frère Krystian, durent être baptisés. Enfin, Karina était quasiment parée pour devenir une petite épouse de Jésus. Mais il fallait accomplir un ultime rituel : bénir avec une aspersion d’eau bénite son rosaire, qui était tout neuf et splendide. Hélas, elle jouait au foot avec les garçons à l’heure de la messe au cours de laquelle la bénédiction devait avoir lieu. Le seul remède fut de se faufiler dans l’église tôt le lendemain matin, de plonger sa menotte dans le bénitier et d’asperger généreusement son rosaire, avant d’essuyer sur sa robe l’excédent de sainteté.

A partir de quoi, tout alla comme sur des roulettes. Si ce n’est que Karina commença à avoir des doutes sur la confession. Pendant un temps, elle releva le défi en inventant, pour chaque séance, des péchés fantasques ; mais son imagination ne tint pas la distance. Elle conclut donc un contrat avec Dieu : elle l’informerait en privé de toutes ses transgressions, imaginaires ou réelles, sans l’intervention d’un tiers. Pendant un temps, la religion fut ainsi plus ou moins

gérable. D'ordinaire, ses dévotions se confinaient à la construction de quantité de petits autels, la plupart souterrains. Mais même cela finit par la lasser. En temps voulu, les chamboulements familiaux firent craquer sa foi : la fuite en Autriche à l'âge de dix ans (ses parents présentèrent ça comme des vacances en Italie, où elle fut horrifiée d'apprendre qu'elle ne retournerait jamais plus à son école) ; puis l'émigration aux Etats-Unis, à l'âge de douze ans. L'idée de confesser ses péchés, non seulement à un total inconnu mais en plus dans une langue complètement étrangère, l'anglais, fut un obstacle que la religion ne put surmonter. En temps voulu, Karina s'installa avec bonheur dans l'athéisme.

Ce parcours était tellement empreint de théâtralité que ma passion de jeunesse pour la religion pâlissait en comparaison. Je pris ainsi conscience que l'une des raisons pour lesquelles j'avais, en fin de compte, tourné le dos à la religion (il me fallut certes longtemps pour franchir le pas) était tout simplement le fait qu'elle ne pouvait satisfaire mon besoin de spectacle et de dramaturgie.

C'est pourquoi, dès que je réfléchis à ma longue relation malheureuse avec la religion, le théâtre s'en mêle.

Il n'est pas aisé de déterminer lequel, du théâtre ou de la religion, est apparu le premier dans ma vie. Du pur point de vue de la préséance, c'est bien sûr la religion, puisqu'elle s'immisça en moi, je suppose, dès mon baptême. En ce dimanche matin froid mais lumineux, le *dominee*, un vieillard bien intentionné connu pour la vigueur un tantinet irresponsable avec laquelle il aspergeait d'eau bénite le front des nourrissons sur les fonts baptismaux, se laissa tellement emporter par son geste que, d'après les rapports qui m'en ont été faits par mes parents, je manquai être noyé. Cela dit, il est vrai que la quasi-noyade n'est pas forcément une expérience traumatisante. Je me rappelle que, vers ses cinq ans, dans une station balnéaire où nous passions nos vacances, mon plus jeune fils, Danie, se laissa glisser sur un toboggan et coula dans le grand bain d'une piscine. Cela se passa sous mes yeux mais fut tellement inattendu que, l'espace d'un instant, je ne compris pas ce qui se passait. Ce n'est qu'après environ une minute, lorsqu'il n'eut pas reparu, que je plongeai, l'attrapai par sa tignasse blonde et le ramenai à la surface. Il cracha, vomit, s'étrangla. Mais, dès qu'il eut repris son souffle, il demanda en haletant : "Je peux y retourner ?" Au fond, n'ai-je pas eu la même réaction lorsque je fus initié aux aspersions de la religion établie ?

Après ce moment théâtral de la première heure, pendant de nombreuses années, l'Eglise demeura, hélas, une histoire pas très folichonne. Le seul élément

visuel, dans l'austère intérieur de notre temple, sur lequel le regard pouvait s'attarder avec profit était l'inscription qui proclamait, dans une écriture gothique tellement illisible que nous pensions que Dieu en personne l'avait écrite : Dieu est amour. Elle était défigurée par la grosse tache d'humidité sur le mur chaulé au-dessus de la tête du *dominee*, dans laquelle on pouvait reconnaître toutes sortes de formes fantasques : un Christ à l'agonie, un diable rampant, les monstres Brolloks et Bittergal sortis tout droit des effrayants récits fantastiques du grand auteur de langue afrikaans C. J. Langenhoven, des naïades nues, un chameau, une belette ou quelque chose qui ressemblait à une baleine. Au catéchisme, à Jagersfontein, *oom* Koot, le chef de chœur, nous amusait toujours : il avait la curieuse habitude (sans doute pour empêcher son dentier de tomber) de refermer la bouche après chaque syllabe, de sorte qu'il était difficile de suivre quand on avait oublié son missel à la maison. A Douglas, *ouma** Sielie emportait toujours à l'office un bonbon à la menthe pour faire taire sa petite-fille Santie mais sa méthode pour couper le bonbon en deux avec les deux seules incisives qui lui restaient, l'une en haut à gauche, l'autre en bas à droite, était si laborieuse que j'en oubliais tout message divin. Je dois avouer que les sermons, qui ne me passionnèrent jamais vraiment, me donnaient surtout l'occasion de rêvasser, d'inventer des histoires, de me laisser aller à toutes sortes de pensées, qui n'étaient pas toutes pieuses, loin de là. J'étais à la fac depuis plusieurs années lorsque je compris soudain, un jour, qu'on était censé *écouter* les sermons.

La Bible, c'était différent. Je connus vite par cœur la plupart de ses épisodes. Elle devint, comme Peter Ackroyd décrit son influence sur le jeune Shakespeare, "une chambre d'écho de [m]on imagination". Pour moi, comme pour la majorité des petits Afrikaners, elle procurait la seule mythologie cohérente dont nous pouvions nous inspirer copieusement. Elle sous-tendait la violence généralisée de l'univers dans lequel nous grandissions. Nous étions tétanisés par tous ces contes : Caïn et Abel, Esaü et Jacob (quel vieillard pervers était leur dieu !), les exploits de Samson, à mains nues ou avec la mâchoire d'un âne, Jephté sacrifiant sa fille unique, Abraham près de sacrifier son fils Isaac et de repousser Hagar vers le désert avec son premier-né Ismaël, les Israélites qui dansaient autour du Veau d'or, la destruction de Jéricho, David pleurant la perte de Jonathan et plus tard d'Absalon, la mort de Jézabel, Jonas dans le ventre de la baleine ou Daniel dans la fosse aux lions, la Passion du Christ, les visions terrifiantes de saint Jean… Sans parler des épisodes ambigus et troublants de Lot et ses filles, de Samson et Dalila, d'Onan, de David et Abigaïl, de David et Tamar, de David et Bethsabée.

La religion, c'était avant tout la fascination des récits, fascination encore accentuée par les tonitruances de la langue biblique. Dans de nombreuses familles chez qui nous passions les fins de semaine et les vacances, on lisait encore la Bible en hollandais dans la version du XVII^e siècle ; même la récente version en afrikaans employait un ton grandiloquent et archaïque. Voilà qui détermina, plus que toute doctrine ou liturgie, l'emprise que la religion eut sur mon jeune esprit. (C'était un véritable carcan car, d'une façon primaire, m'apparaît-il aujourd'hui, nous n'avions tout simplement pas le choix. L'enfer était une réalité si dure qu'on n'avait d'autre alternative que de s'accrocher à Dieu.)

Puis venait l'élément théâtral : pas seulement dans les intonations du *dominee* quand, dans son sermon, il évoquait le salut ou (de façon grand-guignolesque, à grand renfort de larmes et de grincements de dents) la perdition, mais aussi dans les jeux que j'inventais dans notre jardin. Avec ma sœur Elbie, je jouais à Adam et Eve, nus, cela va sans dire, jusqu'à ce que mon père y mette le holà. Seul, je m'aventurais dans les fourneaux de Nabuchodonosor ou dans le jardin de Gethsémani, j'affrontais l'ange de Jacob ou escaladais les flancs escarpés du mont Sion pour recevoir les Tables de la Loi, contemplais Canaan depuis le lointain sommet du mont Nébo, testais, avec Gédéon et sa clique agenouillée, les syllabes de *schibboleth* sur une foule d'ennemis, grimpais dans un figuier dénudé pour observer Jésus qui passait par là, je ressuscitais en compagnie du cadavre malodorant de Lazare, prêchais aux côtés de l'apôtre Paul à l'Aréopage d'Athènes, me métamorphosais en un Moïse bégayant et changeant un bâton en serpent ou un serpent en bâton, je tentais de me suspendre à la branche d'un poivrier afin de mourir de la façon dont Jésus était mort. Et ce n'étaient pas de simples reconstitutions, je ne jouais pas des rôles : je *savais* ce que signifiait voir la fumée de mes offrandes rejetées par Dieu ou être emmené au pays de Nod, je *savais* ce que c'était, d'être jeté dans un puits par mes frères, d'être vendu comme esclave et emporté sur le dos d'un chameau vers la lointaine Egypte, et même (surtout après mon rendez-vous avec la suave petite Maureen), que Dieu me vienne en aide ! l'impression qu'on éprouvait lorsque la femme de Putiphar s'agrippait à vous, je *savais* comment m'y prendre pour tuer Goliath, ou comment esquiver le glaive de Saül lorsqu'il essayait de me clouer au mur. A cette époque, la religion était d'un réalisme angoissant.

Il ne suffisait pas d'appartenir à une congrégation. Encore fallait-il jouer un rôle actif en son sein. J'avais besoin d'ouailles. Après avoir envisagé pendant quelque temps de m'enfuir dans ce qui s'appelait encore le Nyasaland,

aujourd'hui le Malawi, ou en Chine, et de consacrer ma vie à évangéliser les païens, je décidai d'éviter le désagrément d'allonger la liste des martyrs. Il m'apparut qu'il pourrait y avoir dans les parages assez d'âmes égarées qui couraient le risque d'être promises aux flammes de l'enfer. Une fois par semaine, notre garage fut donc converti en église, des caisses retournées figurant les bancs, et deux gros cageots en équilibre précaire la chaire ; j'y convoquais, à l'aide de la clochette que ma mère agitait d'ordinaire à l'heure du dîner, tous les domestiques du voisinage, que je soumettais alors à une heure entière de prédication à vous figer les sangs, de psalmodies endiablées et de prières enfiévrées. Il me revient un souvenir particulièrement douloureux : dans l'un de mes sermons les plus fervents, je transposai directement un message que j'avais entendu au temple et au cours des prières à l'école. Il était basé sur l'affligeant épisode qui suit le Déluge, au moment où Noé, aviné, se retrouve nu, hébété, dans sa tente. Ses fils dociles Cham et Japhet entrent à reculons dans la tente pour le recouvrir d'une couverture ; mais le pauvre Sem, qui a l'infortune de découvrir le premier le bambocheur ronflant, et la témérité de rire aux éclats, est condamné pour l'éternité à voir ses descendants servir de porteurs d'eau et de coupeurs de bois assujettis aux rejetons de ses frères. Très consciencieusement, je transmis à ma congrégation ledit message : à savoir qu'en tant que Noirs, ils étaient les fruits des reins maudits de Sem, et que Dieu souhaitait donc qu'ils soient nos serviteurs, les serviteurs des Blancs. Ils burent mes paroles avec une dignité tranquille, une sereine humilité. Si j'avais la foi, je crois que je penserais justifié d'avoir reçu alors un trait tiré depuis les cieux.

Pour prouver que j'étais le véritable messager de Dieu, j'accomplis un miracle. Avant l'office, j'avais placé une soucoupe emplie d'alcool à brûler dans le cageot au sommet de ma chaire. En pénétrant dans le temple au début de l'office, une serviette à rayures sur les épaules en guise de soutane, j'apportai une seconde soucoupe remplie d'eau claire à ras bord. A la fin de mon sermon, je bus délicatement un peu d'eau et la passai à la congrégation pour qu'elle fasse de même. Quand tout le monde eut trempé ses lèvres et affirmé qu'en effet il s'agissait bien d'eau, je plaçai la soucoupe dans le cageot, invoquai la puissance de Dieu, retirai la première soucoupe de l'intérieur du cageot et allumai une allumette pour l'enflammer. Personne n'osa me soupçonner de n'être pas l'oint du Seigneur et ma congrégation crût à un rythme régulier.

Dans l'une de mes incessantes tentatives pour gagner de l'argent, je fis le même tour lors d'une séance de magie plus séculaire, devant une assistance composée de camarades d'école. Hélas, je connus cette fois-là un échec

retentissant car mon meilleur ami, s'improvisant traître tout à coup, fondit sur la table qui était le principal accessoire de ma démonstration, m'arracha des mains le récipient enflammé, le renifla et, séance tenante, dénonça la supercherie. J'essayai de lui retirer la coupelle des mains, l'alcool se répandit sur la table, mit le feu au drap qui servait de nappe, et le garage faillit brûler. La séance fut donc interrompue de façon prématurée – ce qui était sans doute préférable car cela m'empêcha de passer au tour suivant : j'avais en effet prévu d'installer ma sœur Elbie dans une grosse boîte et de la couper en deux. A plus longue échéance, cela coupa court aussi à la première phase de ma carrière théâtrale tout comme à mon ambition de devenir un homme d'Eglise, car mes parents me refusèrent désormais l'accès de leurs locaux à des fins de représentation, de quelque sorte que ce fût, y compris des offices visant à sauver des âmes et à assurer la perpétuation de la domination des Blancs sur les Noirs.

Mais ils ne purent m'ôter le virus du théâtre. J'approchais de la fin de mes études au lycée lorsque je vis ma première représentation : une adaptation en afrikaans du *Malade imaginaire*, à Lydenburg, un bourg un peu plus important que Douglas, où les représentations de compagnies théâtrales étaient aussi rares que la pluie. Je devais avoir quatorze ans lorsque fut annoncé un spectacle qu'enfin mes parents acceptèrent que j'aille voir ; or, au dernier moment, la tête d'affiche tomba malade (nombre des membres de notre congrégation virent là un signe de l'intercession divine) ; la représentation fut annulée : fin de l'histoire. La télévision, on n'y rêvait même pas… Il y avait bien un cinéma mais mes parents étaient très stricts quant à quel film je pouvais ou ne pouvais pas voir. *Lassie*, d'accord… oh, *Tarzan*, bien sûr, et, de temps à autre, un Walt Disney ou un Shirley Temple. Rien d'autre. Quel bonheur, chaque fois ! Le projecteur tombait en panne à quatre ou cinq reprises pendant la soirée et il fallait attendre entre cinq minutes et trois quarts d'heure qu'il soit réparé mais, pour les enfants et les adolescents, ces intermèdes n'étaient qu'enchantement : boissons gazeuses, esquimaux glacés, chewing-gums que nous transformions en projectiles dont nous bombardions d'innocents adultes dans la pénombre. L'avant-programme était toujours entièrement prévisible : d'abord les cartons publicitaires, la plupart écrits à la main, chacun applaudi à tout rompre. Suivaient les nouvelles de l'*African Mirror*, toujours en retard de plusieurs semaines, puis un dessin animé qui générait des hurlements de rire. Enfin venait un épisode d'un feuilleton avec des cow-boys et des bandits, au cours duquel chaque apparition du méchant était huée, chaque mouvement du héros applaudi

follement. Ensuite, l'entracte. Alors et seulement alors, on éteignait les lumières et un silence attentif emplissait la salle. Encore aujourd'hui, lorsque le noir se fait dans une salle de cinéma, je ressens en partie ces mêmes picotements dans la colonne vertébrale. Mais, à l'époque, ils étaient multipliés par une anticipation quasi insupportable. Rien ne pouvait nous décevoir. Chaque instant du film était un sommet d'excitation cinématographique. Pendant des jours, avec mes camarades dans la cour de récréation, ou seul au jardin, ces histoires étaient répétées, réinventées, magnifiées, réappropriées, assimilées dans la conscience accrue d'une magie venue habiter le cœur de notre quotidien.

Il y avait de la magie, aussi, dans les spectacles d'un prestidigitateur et hypnotiseur du nom de Craill, qui faisait le tour des villages du Nord-Ouest environ tous les deux ans. Ce qui signifie sans doute qu'il n'était pas assez bon pour se produire en ville. Mais pour nous, pour moi, c'était le roi des magiciens. Sur scène, enveloppé dans sa cape noire éclaboussée de lunes et d'étoiles d'argent, avec son gibus dont, d'un simple mouvement du poignet, il faisait jaillir des pigeons blancs, des lapins ou des mètres de foulards de soie colorée, il était un messager de Dieu ou du diable, selon. Les souvenirs qu'il nous laissait nous faisaient pénétrer dans un univers d'un autre ordre. Ses numéros d'hypnotisme suscitaient en moi des rêves débridés sur les exploits que je pourrais réaliser si j'avais un jour accès à cette source de pouvoir démoniaque. Il fut pendant plusieurs années le héros de mes rêveries. Un jour, néanmoins, survint un incident inattendu. Pendant des semaines, tous les espaces disponibles en ville furent recouverts d'affiches multicolores annonçant la prochaine venue du grand Craill. Il me fallut des jours pour faire plier mes parents : mais, comme il se produisait un samedi et que je serais accompagné par mon meilleur camarade, Louis Wessels, ils ne purent refuser.

Cet après-midi-là, je me rendis au café voisin de la salle de spectacle. Lorsque j'en sortis, dégageant avec délectation une barre de chocolat de son papier d'emballage, j'entendis de drôles de sons dans la salle. La gorge serrée, le cœur battant la chamade, je me faufilai jusqu'à la porte et jetai un œil à l'intérieur. Dans la pénombre du vestibule, je distinguai un vieillard affalé sur une chaise, hirsute, en bras de chemise, pantalon sale, braguette ouverte, ronflant comme une scie qui aurait eu besoin de réparations. Avec sa bouteille vide de White Horse à la main, il avait plus l'air d'un clochard que du Grand Magicien de l'affiche, avec sa crinière argentée et son maintien aristocratique surexposé dans le soleil aveuglant de la rue. Mais ce ne pouvait être que lui. Je restai planté là à l'observer. Puis je dus faire du bruit car il sursauta au milieu d'un ronflement, se

redressa, lâcha sa bouteille de whisky et, en même temps, proféra le type d'imprécation qui, chez moi, m'aurait valu un lavement de bouche au savon bleu. Ainsi démasqué, il aurait pu être à jamais privé de toute magie. Or, en réalité, ce fut un après-midi mémorable. La langue déliée, qui sait, par l'alcool, il se lança dans un long monologue qui me submergea comme un fleuve en crue. Il aurait été capable d'enfiler tous les monologues de Shakespeare les uns à la suite des autres, sans oublier une poignée de sonnets pour la bonne mesure. Je n'y compris pas grand-chose. Mais la langue, la langue seule, était tel un torrent dans lequel je me serais volontiers noyé. Il était possédé. *Ça*, c'était le théâtre. *Ça*, c'était de la magie.

Lorsque la possession perdit de son emprise, son discours se fit plus intelligible, et moins fascinant. J'osai alors le questionner sur son art. Et il me répondit ! Il devint de plus en plus affable. Il me montra même certains de ses tours : les moins exotiques, des tours de cartes ; il fit sortir une écharpe d'une coquille d'œuf, fit disparaître une baguette magique. Par la suite, je répétai certains d'entre eux, avec tout l'effet souhaité, auprès de mes camarades de classe. Hélas, je tentai le diable. Ce que je voulais vraiment savoir, c'était comment faire flotter une fille en l'air ou la mettre dans une boîte, la transpercer de sabres et de poignards, et puis la faire réapparaître en un seul morceau. Il se contenta de sourire et fit non de sa tête à la chevelure poivre et sel tout emmêlée. Je plaidai plus passionnément encore. Il me proposa un marché. Il me montrerait si… Les termes qu'il employa furent murmurés très vite, lèvres crachotantes tout contre mon oreille. Je ne compris rien à ce qu'il me racontait. Il me fit un clin d'œil et approcha encore son visage du mien. Je humai son haleine. Tel un suricate médusé par un serpent, je ne pus que le regarder dans les yeux. Il salivait.

"Je ferai de toi le plus grand enfant magicien du monde. Tu pourras me demander tout ce que tu voudras."

Je déglutis, paralysé, incapable de prononcer un mot.

C'est seulement alors que je m'aperçus de ce que sa main faisait. Une main d'une taille inhabituelle, qui descendait lentement le long de mon dos comme une énorme araignée.

"Ça te plairait ?" Son visage était collé au mien.

"Ma… ma mère m'attend", marmonnai-je avant de prendre la poudre d'escampette.

Je n'en assistai pas moins à son spectacle le soir même.

Pendant des années, je crus avoir imaginé la scène. Mais je sais que je n'ai

rien inventé. Le curieux de la chose, c'est que, même lorsque cette vile réalité s'interposa entre mon image du Grand Magicien et moi-même, je ne pus me défaire du respect que j'éprouvais pour sa grandeur. Et, jusqu'à ce jour, je crois encore à la magie.

Une seule fois, de tout le temps que nous vécûmes à Douglas, de ma onzième à ma seizième année, on y projeta un film en afrikaans, un mélodrame chauvin et larmoyant, panégyrique des vertus de la vie rurale, et dénonciation féroce des péchés et des horreurs de la ville ; les acteurs récitaient leur texte avec une emphase grotesque et prenaient des poses empruntées aux tragédies grecques les plus graves. De leurs fermes lointaines affluèrent, sur des *spiders* tirés par des chevaux ou des charrettes tirées par des ânes, les plus aisés montés sur les sièges raides de Ford, de Buick, de Hudson Terraplane ou de Studebaker bardées de chrome, des vieillards barbus, flanqués de leurs épouses semblables à des miches de pain qui auraient gonflé hors de toute proportion du jour au lendemain, en habits du dimanche : les hommes en costume trois-pièces, montre à gousset pendant sur le ventre rebondi, les femmes en robe à motifs à fleurs tombant jusqu'aux chevilles, chapeau à large bord, souliers noirs à brides à boutons. Chacun avait apporté son gros paquet de *padkos*, d'en-cas : jambons, saucisses, œufs durs, sandwiches énormes, poulets rôtis, tranches de gigot d'agneau, flasques de café, voire une bouteille camouflée de Mellowwood ou d'eau-de-vie de Collison. Sur la place du marché, ils se mêlèrent aux habitants du cru avec leurs provisions et leurs accoutrements distinctifs. A l'entracte, l'orgie de nourriture et de boissons déborda des sièges dans les allées, puis dans le vestibule et même jusqu'à l'autre bout de la place du marché ; de nombreux membres de l'assistance arrivèrent donc en retard pour le début du "grand film", manquèrent leur siège dans l'obscurité ou le trouvèrent occupé par des profiteurs qui s'étaient faufilés dans la salle à la faveur de l'entracte ; le vacarme fut tel qu'on dut interrompre la projection afin que le maire, le gigantesque *oom* Boy Cilliers, qui arborait sa chaîne, puisse d'abord s'entretenir avec le projectionniste, jusqu'à ce qu'on parvienne à un accord et qu'on puisse redémarrer. Mais, entre-temps, on avait mélangé les bobines du film, de sorte que l'histoire démarra au milieu ; il était près de minuit lorsque, la projection terminée, la foule, composée en grande partie de silhouettes titubantes ou fanfaronnes, se répandit enfin dans les rues. Beaucoup de femmes pleuraient, plusieurs hommes chantaient des airs patriotiques. Ce fut pire que la Saint-Sylvestre.

A défaut de théâtre, nous avions mieux : le cirque. Il ne venait jamais jusqu'à Jagersfontein mais il se rendait de temps à autre à Fauresmith, à seulement dix kilomètres. D'ordinaire, mes parents trouvaient une bonne raison pour nous refuser la permission d'assister au spectacle. Mais une fois, une seule, comme il avait lieu un samedi soir, des amis de la famille proposèrent de m'emmener et mes parents me donnèrent l'autorisation. Ce soir-là j'approchai la magie de plus près que je ne l'avais jamais fait jusque-là. Cela commença dès l'entrée car la légendaire Mrs Pagel, épouse du propriétaire du cirque, vêtue d'une peau de lion, se trouvait assise à l'entrée, juchée en équilibre sur un tambour multicolore ; régulièrement, avec un rugissement tonitruant, elle fondait sur des enfants noirs qui essayaient de se glisser sous la tente. Les trapézistes, les clowns, les chiens savants, les chevaux, les poneys, les chameaux, les zèbres, les lions, les tigres du Bengale, l'énorme ours brun : toutes ces créatures sortaient littéralement d'un autre univers. La scène de l'ours pourchassant un clown nain terrifié et hystérique, qui finissait par plonger dans une maison de poupée, laquelle s'effondrait aussitôt sur lui : cette scène m'a poursuivi des années durant. Plus tard, Charlie Chaplin serait le seul artiste qui me ferait autant vibrer. Quant à l'ours, c'est en lui qu'étaient concentrées toutes les énergies sombres, menaçantes, en suspens, qui hantaient le côté nocturne du monde et les recoins les plus profonds de mes rêves.

La puissance de la musique, l'éclat des lumières, le maître de cérémonie avec son fouet aux mouvements si évocateurs, les splendides, les incroyables créatures sauvages qui paradaient devant nous, tout me chamboula tant que, pendant tout le chemin du retour, je ne pus prononcer un seul mot. Lorsque, ayant été déposé au portail, je pénétrai sur la pointe des pieds dans notre maison plongée dans l'obscurité, je fus terrifié à l'idée de qui ou quoi pourrait me talonner : j'aurais marché à reculons si je n'avais eu encore plus peur de ce qui aurait pu sauter sur moi depuis l'intérieur de la maison. Je ne crois pas avoir fermé l'œil de la nuit. Mais j'aurais pu dormir tout le dimanche si je n'avais été sorti du lit le matin venu : car il fallait aller au temple. Là, sous mes yeux, le *dominee* gesticulant et beuglant ne cessa de changer d'apparence : un instant il était maître de cérémonie, le suivant clown, puis lion, une fille presque nue dans son éblouissante combinaison argentée, ours planté sur ses pattes arrière près de me sauter dessus. Je sortis de mes rêveries en poussant un cri qui dut réveiller la moitié de la congrégation, et c'est seulement le visage de ma mère, choquée, rouge de honte, qui me rappela où j'étais.

Pendant des semaines, je jouai au cirque sur le *stoep* à l'arrière de la maison.

Elbie et notre bonne, Mina, furent contraintes de jouer tous les rôles secondaires, du chien au chameau en passant par le gymnaste, Mrs Pagel et le lion. Tout un samedi, Elbie dut rester accroupie, attachée à un arbre, tandis que j'interprétais, qui l'eût cru, le maître de cérémonie, seigneur de la magie. Je sus alors qu'un jour, je deviendrais soit propriétaire de cirque, soit dresseur de lions. Mon avenir était assuré.

Peu après, je fis mes débuts sur scène. Cela se passa encore à Fauresmith, cette fois lors d'un concert scolaire. Mon intervention se réduisit à la récitation d'un poème, court et humoristique ; je le préparai pendant des semaines pour être certain de faire forte impression. Mais rien ne m'avait préparé à la réception que je reçus. Ma prestation fut le clou de la soirée. Je fus tellement satisfait que je décidai séance tenante que, si je rencontrais des difficultés dans l'univers du cirque, je me contenterais d'une carrière dans le théâtre. Mon père m'attendait dans les coulisses, d'où j'entendis encore le public crier, rire et applaudir : à sa mine, je compris qu'il y avait un problème. J'étais monté sur scène la braguette de mon short bleu marine ouverte et un coin de ma chemise blanche toute neuve s'était glissé par l'interstice. Finalement, mes débuts n'étaient pas si prometteurs ! En fait, ma carrière d'amuseur public aurait bien pu finir avant d'avoir commencé. Fallait-il reconsidérer les choses et songer de nouveau à une carrière dans les ordres ?

Ce qui me captivait au temple, ce n'étaient pas seulement les récits bibliques et leur magie mais (même au cours de nos arides offices calvinistes, entre des murs sobrement chaulés) : le rituel. Et, sans l'ombre d'un doute, la conscience de l'autorité d'un pouvoir qui s'en référait en dernier recours à la toute-puissance de Dieu.

Le rituel imprégnait tout. Bien qu'il n'eût ni les couleurs ni la variété du culte catholique, l'ordre inaltérable, prévisible de l'office protestant procurait un fort sentiment de sécurité et suggérait l'existence de lois immuables. Il conférait de la gravité aux moments plus légers, une impression profondément satisfaisante de cohérence. Au fil des décennies, le rituel a toujours beaucoup compté dans mon travail d'écriture : Mozart ou Chopin en fond, la *Troisième* de Beethoven quand je sèche, des ciseaux à portée de main pour m'égaliser les cheveux dans les moments de doute, *Don Quichotte* sur l'étagère au-dessus de mon épaule gauche. Et, bien que, depuis des années maintenant, ils n'aient plus aucune dimension religieuse, je crois que les origines de ces menus rituels remontent aux souvenirs des temples de mon enfance : aux assauts trop ambitieux de Miss

Libby sur les morceaux de Bach et aux mouvements surprenants de son chapeau à fleurs qui dépassait de l'orgue ; à la façon dont le *dominee* conduisait sa rangée d'aînés et de diacres vêtus de noir (dont mon père) de la sacristie à leurs bancs avant de monter en chaire ; à son geste quand il ouvrait l'énorme bible ; à l'alternance de chants, de lectures et de prières ; aux cadences de sa voix pendant le prêche. Je trouvais de la gravité et une confirmation du rituel jusque dans le balancement rythmé des jolies jambes de Driekie, sur le banc de sa famille, juste en face du nôtre : c'était l'unique moment de la semaine où je pouvais la contempler à loisir et ressentir ainsi la divine proximité du Seigneur. Le fait que son père se trouvait là-haut dans la chaire, tellement plus près de Dieu que nous-mêmes sur nos bancs, ajoutait une certaine conscience du danger.

Chaque dimanche l'office était répété, suivant le même ordre, avec la même grandiloquence. Tout dans nos vies pouvait changer mais ces dimanches matin gardaient sempiternellement leur forme et nous maintenaient dans le droit chemin. Car derrière le rituel planait l'autorité de Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit, desquels tout dépendait. Une peur crue, la crainte du divin, délimitait mon univers. Jusqu'à ce que…

J'ignore comment et quand le glissement s'opéra, et c'est seulement des années plus tard que je compris ce qui aurait dû être évident : c'est la *présence même* de l'autorité, l'*existence même* du pouvoir qui suscite la rébellion et la rend possible. Sans la crainte du pouvoir, l'hérétique, celui qui choisit, ne peut exister.

Je devais avoir au moins quatorze ans lorsque je brisai le rituel pour la première fois. Pour aucune raison particulière : tout simplement, je n'eus "pas envie" d'aller au temple ce dimanche matin là. Je décidai de m'en ouvrir à mes parents, persuadé que j'allais causer un cataclysme. Or il ne se passa rien. Mon père était déjà parti à sa réunion du conseil du temple, qui précédait toujours l'office. Ma mère me regarda simplement d'un air surpris et demanda : "En es-tu certain ?"

La gorge sèche, je répondis : "Oui. Je n'y vais pas.

— Bon, d'accord, fit-elle calmement. Alors, tu peux rester ici et penser à Dieu."

Elle partit donc avec Elbie et la petite Marita. Je restai à la maison. J'avais hâte qu'elles partent. Toute une magnifique matinée à moi seul…!

Ce fut le dimanche matin le plus ennuyeux de toute mon enfance. Je n'avais rien à faire. Même les cafés étaient fermés. La radio ne diffusait que des retransmissions d'offices religieux. J'ouvris un livre, m'en lassai dès la première

page et le rangeai immédiatement sur son étagère. J'avais toujours cru que les après-midi de dimanche des vacances d'été que nous passions à la propriété de la sœur de ma mère, tante Dolly, représentaient le summum de l'ennui : dans la torpeur, nous étions confinés à nos lits et on nous ordonnait de lire de la "littérature édifiante" sur laquelle nous étions censés faire plus tard un compte rendu, conscients, étourdis, du domaine vert et bleu qui s'étendait à perte de vue de toutes parts autour de la maison, embaumant l'été : lourdes grappes de raisins noirs, abeilles bourdonnant autour des pêches jaunes et des prunes violettes, surface ambrée de la retenue d'eau léchant ses rives avec leur odeur d'herbe écrasée. Eh bien, ce dimanche matin là fut pire. Je ne disposais de rien qui pût m'aider à passer la longue heure que durait l'office : rien qui pût me soulager, me divertir de la neutralité d'un moment passé à rester assis là à attendre, attendre, attendre que le temps passe. Le vide de Dieu fut insupportable.

Une autre perception de Dieu n'attendait que d'éclater, telle une énorme grenade qui aurait répandu ses graines tout alentour. Lorsque nous eûmes emménagé dans un bourg du Transvaal, Sabie, ma mère se mit à correspondre avec l'épouse de notre ancien *dominee*, le successeur du père de Driekie : un homme bienveillant, râblé, qui ressemblait à un énorme cochon rose, un sourire scotché en permanence sur son visage charnu. D'ordinaire, ma mère me laissait lire les lettres qu'elle recevait des nombreuses amies, tantes et cousines avec qui elle correspondait. Mais la lettre de Mrs *Dominee* resta taboue. Pour cette raison même, bien sûr, je mourus d'envie de la lire en cachette. C'est ainsi que j'appris la vérité domestique que j'ai déjà évoquée dans ces pages et dont il aurait mieux valu qu'elle demeure cachée : le récit non seulement d'un mariage décevant mais de violence conjugale (le *dominee* battait son épouse, lui donnait des coups de pied si elle osait lui parler de ses liaisons). Malgré mon envie de ranger instantanément cette lettre, je ne pus m'empêcher de la lire jusqu'au bout, avec une fascination morbide, avant de la glisser à nouveau dans son enveloppe bleue. J'en eus la nausée. Tel était l'homme de Dieu qui, tous les dimanches, inlassablement, avait invoqué les flammes de l'enfer pour nous effrayer, nous forcer à emprunter le droit chemin, l'homme qui flottait au-dessus de nous, ses joues poupines striées de larmes tandis qu'il évoquait l'amour infini et la miséricorde du Seigneur. Il n'y avait aucune raison de croire que ce que je découvris sur lui à l'intérieur de cette enveloppe bleue était vrai de tous les *dominees*. Le père de Driekie devait avoir été très différent. Mais cela n'exonérait en rien le gros plein de soupe. Pendant deux ans, il avait été le représentant de Dieu mais aussi, d'une manière troublante, Dieu en personne,

tout comme le pain et le vin de la communion se changeaient en corps et en sang du Christ. Si notre *dominee* était contaminé, Dieu était en danger. En grand danger. Soudain, le religieux et le théâtral se dotaient d'extensions sans fin. On ne pouvait plus d'emblée distinguer entre le bien et le mal. Je ne le compris pas tout de suite mais une partie de moi se préparait à faire des choix plus significatifs et dangereux que jamais auparavant.

Pendant ce temps, une autre préoccupation, un théâtre d'un autre ordre, commençait à requérir toute mon attention. C'était le sport, qui, jusqu'à ce jour, reste l'une des grandes passions de ma vie. Ma discipline sportive préférée, héritée de mon père, c'est le tennis. Dès l'âge de huit ans, alors que je réussissais tout juste à tenir une raquette, il me fit passer une bonne partie de mon temps libre sur la terre rouge des courts des bourgs où nous habitions. Où que nous allions, il était toujours le meilleur joueur de l'équipe locale. Ma mère jouait pour le plaisir, donc pas vraiment bien, mais, pour lui, le tennis, c'était du sérieux. Quel bonheur que le regarder jouer ! Mais ce n'était pas de la tarte de l'avoir pour entraîneur… Il avait beau avoir une patience infinie, sa façon tout en retenue de montrer qu'il n'était pas content suffisait à me donner le tournis.

Depuis le début, il annonça clairement qu'il n'accepterait de moi que le meilleur, au tennis comme ailleurs ; et il m'imposa un pacte quelque peu pipé : si je devenais bon au point de le battre, il se retirerait des courts. Longtemps, cette possibilité ne m'effleura même pas ; mais, au vu de mes progrès, une crainte s'installa dans mon esprit. Une *crainte* : car, en fait, je *voulais* qu'il soit invincible, il *fallait* qu'il soit le meilleur. Plus tard, je me demandai si ce n'est pas cet état d'esprit qui m'avait paralysé, littéralement, et m'avait empêché de le battre. Peut-être est-ce un bon sujet pour une trame ? A cela est lié l'un des traumatismes de ma jeunesse… Je devais avoir dix-sept ans lorsqu'un groupe des meilleurs tennismen d'Afrique du Sud vint à Sabie en vue d'une série de matches amicaux dans lesquels ils seraient opposés à nos gloires locales. On choisit mon père pour jouer en simple contre Abe Segal, qui, à l'époque, était le numéro deux, après Eric Sturgess, qui réussit une fois à monter en finale du double à Wimbledon. Je ne doutais pas un instant que mon père écraserait Segal. Ensuite, il irait à Wimbledon rejoindre les grands noms du passé et du présent que j'adoptais lorsque je m'entraînais dans la cour de gravier contre le mur arrière de la maison : Fred Perry, les Trois Mousquetaires, Jaroslav Drobný, Ken Rosewall…

Segal battit mon père 6-0, 6-0. Je ressentis cette défaite comme une

humiliation personnelle : les ténèbres voilèrent mon avenir. Longtemps avant que mon père ait sa première attaque, qui le contraignit à abandonner le tennis, ce match le désigna comme simple mortel. Entre nous, rien ne fut plus comme avant. Il continua dûment à m'encourager sur le court mais je n'ai jamais atteint le niveau ne fût-ce que de la seconde équipe au lycée ou à l'université, même si je continuai de raffoler du tennis : l'un de mes plus beaux souvenirs reste le jour où, en 1961, avec mon ami Naas, j'assistai à Wimbledon à la superbe finale entre Rod Laver et Chuck McKinley.

Je continuai à jouer, de temps à autre, lorsque je devins maître de conférences à l'université de Rhodes, et plus tard à celle du Cap ; mais plus jamais je ne nourris de secrets espoirs de grandeur. Cela ne m'empêcha pas pour autant de vivre intensément les grands chelems de Bjorn Borg ; après le coup porté à mes espoirs lors de la finale de Wimbledon qui l'opposa à McEnroe, je transférai mon ardeur de fan sur Sampras. Aujourd'hui, je suis Federer avec admiration mais sans passion, pour la même raison qui me fait aimer Beethoven plus que Bach ou Dostoïevski plus que Tolstoï.

Le rugby, c'est une autre histoire. Je n'y ai jamais joué, sauf quand j'avais neuf ans, lors d'un désastreux entraînement (mon seul et unique) pendant lequel je marquai un essai pour le camp adverse. Mais je suis fan depuis toujours. A mon grand regret, je dois avouer qu'à la fac, j'emportais souvent un livre au stade lors des matches interuniversitaires, pour pouvoir lire à la mi-temps ou quand le jeu devenait lassant. Mais je faisais tout ce qui était en mon pouvoir pour assister aux grandes rencontres internationales contre les Wallabies ou les British Lions, même s'il fallait pour cela faire du stop jusqu'à Ellis Park à Johannesburg, et retour, ce qui prenait le plus gros de la journée.

Mon lointain intérêt se mua en enthousiasme fanatique lors de la tournée sud-africaine des All Blacks en 1949. Notre école nous emmena dans un autocar branlant de Douglas à Kimberley, où l'équipe de Fred Allen rencontra et démolit le Griqualand-Ouest, et où j'acclamai le longiligne arrière du cru, Jack van der Schyff, même s'il n'était pas sur le terrain. Peu après, les Springboks de Hennie Muller partirent pour une tournée en Grande-Bretagne. Le plus beau match de la série fut le test-match contre l'Ecosse à Murrayfield ; le score final, 44-0, demeure inscrit en lettres rouges dans l'esprit de tout Sud-Africain féru de rugby. J'adorais le sang, le gore, les mêlées et les plaquages dangereux de ces matches, la puissance des avants, j'étais fasciné par la technique des déplacements des arrières, de Fonnie Du Toit à Hansie Brewis, en passant par Lategan et Van Schoor, d'un ailier comme Tom van Vollenhoven ; le rugby me ravissait comme

les échecs, le ballet ou l'élégance de la résolution d'un problème mathématique. Si un mauvais match peut être un affront aux émotions et à l'intelligence, un bon match bien fluide peut ressembler à un concerto ou à une symphonie, un poème tonal ou un ballet.

A la fin des années 1980, mon excellent ami Gerrit Geertsema, alors directeur du Performing Arts Council du Transvaal, se rendit à Paris pour rencontrer Noureev et lui demander d'accorder à sa troupe le droit de donner *Don Quichotte* dans sa chorégraphie. Le projet semblait irréaliste au plus fort du boycott culturel international de l'Afrique du Sud mais Gerrit n'est pas homme à se laisser contrarier. Il alla donc à l'Opéra de Paris, où Noureev était censé répéter ; malgré une grève, il réussit à passer les piquets et à entrer dans la place. Il informa la réceptionniste qu'il avait rendez-vous avec "M. Noureev". Elle était vraiment désolée mais Noureev n'était pas libre. Gerrit lui rappela qu'il avait parcouru dix mille kilomètres pour honorer son rendez-vous. Dommage, répondit-elle, vaguement compatissante. Qu'elle ne s'inquiète pas, l'assura-t-il : il attendrait tout simplement que Noureev soit libre. Il ne comprenait donc pas ! Oh, si, je comprends, je comprends… S'ensuivit une bataille des volontés. Après environ huit heures d'attente, la réceptionniste annonça à Gerrit qu'elle allait fermer boutique. Qu'elle ne s'inquiète pas davantage qu'avant… Il attendrait toute la nuit s'il le fallait.

Consternée, elle disparut par une porte derrière le comptoir, marquée *Privé*. Elle réapparut dix minutes plus tard, en plus mauvais état encore qu'avant.

La dame annonça d'un ton sec que "M. Noureev" allait commencer une répétition mais que le maître était prêt à accorder cinq minutes, et pas davantage, à son visiteur sud-africain.

Marmonnant une réponse inintelligible, Gerrit la suivit.

Noureev s'excusa de ne pouvoir se lancer dans une discussion en bonne et due forme. Il aurait été ravi de passer quelques minutes de plus avec quelqu'un qui venait du pays des Springboks.

"Vous connaissez les Springboks ! s'exclama Gerrit.

— Je ne manque jamais une retransmission de leurs matches à la télévision. Hélas, les occasions sont rares.

— Ce n'est pas facile en ce moment, avec toutes ces sanctions. Dommage, parce que l'équipe est au sommet de sa forme. Je les ai vus la semaine dernière et…

— Vous les avez vus la semaine dernière ?"

Dès lors, tout changea. Pendant une heure, comme deux écoliers excités, ils

commentèrent allègrement le jeu des Springboks ; puis Gerrit demanda s'il pouvait accompagner Noureev à la répétition. Très tard le soir, épuisé mais radieux, Gerrit quitta enfin son hôte. Dans le feu de la conversation, Noureev avait signalé à son interlocuteur que, s'il voulait vraiment les droits de la chorégraphie de *Don Quichotte*, il les lui accorderait.

Il y a sans nul doute de la musique et de la poésie dans le rugby, d'un genre que j'appris à admirer des années plus tard en Espagne lors d'une corrida même si la beauté d'une bonne corrida doit beaucoup à sa rareté, tout comme, la plupart du temps, un match de rugby ne paraît excellent que parce qu'il s'inscrit dans une série d'innombrables ratages dérisoires et fouillis. Sans doute est-ce ce qui retient le fan cloué devant le jeu des Springboks, qui est souvent le plus effroyablement brutal du monde, grâce à quoi ils sont capables de produire des joyaux d'une perfection rarement atteinte par d'autres joueurs. Mais, de façon encore plus pertinente que son aspect musical, c'est l'aspect théâtral du rugby qui m'a toujours fasciné. Comme j'étais un gamin timide et famélique, il fallait bien que mon énergie se projette quelque part ; le rugby était un théâtre par procuration, nourri d'aventure et de spectaculaire. Non seulement il présentait le combat classique entre un protagoniste et un antagoniste, et beaucoup d'action, mais (sous l'apartheid, et aussi depuis) c'est en outre un extraordinaire baromètre de la psyché de la nation dans son positionnement face aux questions politiques et morales. Le vieux conflit entre Boers et Britanniques, qui remonte à la guerre des Boers, revint sur le devant de la scène en 1949 lors de la tournée des All Blacks tout de suite après la victoire du Parti nationaliste. Lorsque les Springboks allèrent en Angleterre en 1951, ils personnifiaient déjà tous les espoirs sud-africains. Bien que la tournée fût officiellement placée sous l'égide du très capable seconde ligne Basil Kenyon, nous avions tous baptisé l'équipe "les Boks de Hennie Muller", et nous fûmes secrètement soulagés que Kenyon doive très tôt se retirer à cause d'un déchirement de la rétine. Si l'on pouvait en juger par notre école, nous n'appréciions guère qu'un Anglais fût capitaine de notre équipe. Avant cela, lors de matches contre les Kiwis, nous avions pu accepter un Okey Geffin, même s'il était juif, en raison de ses prouesses – après les cinq pénalités à zéro dans le premier match des séries de 1949. (Les Sud-Africains sont toujours prompts à éviter les problèmes par le truchement de stratégies sémantiques : ainsi, des années plus tard, les Japonais purent être acceptés comme "Blancs honoraires" parce que nous importions d'énormes quantités de fonte brute du Japon ; il arrivait que des Noirs de chez nous, comme

mon cher ami Richard Rive, auteur de *Buckingham Palace, District Six*, réussissent à accéder à des zones ou des événements réservés aux Blancs en se faisant passer pour des citoyens du Malawi ou du Mozambique.)

Quand la nation se trouvait dans une mauvaise passe, cela se ressentait dans le rugby : dans l'administration, dans le choix des membres de l'équipe ou dans l'entraînement, voire dans tout à la fois. Notamment, le jeu fournissait une clé de la gestion des relations raciales dans le pays et, plus spécifiquement, de l'état de l'*Afrikanerdom*.

C'est pourquoi le triomphe des Springboks lors de la Coupe du monde de 1995, un an seulement après les premières élections libres, fut tellement significatif, comparable, en fait, à l'extraordinaire expérience du premier jour de vote, le 27 avril 1994. Quand Joel Stransky marqua son drop dans les dernières secondes des prolongations, le pays tout entier fut pris de frénésie : les bastions de la gentry sud-africaine, anglaise et blanche de Sandton comme les plantations de canne à sucre de la côte sud du Kwazulu-Natal, les fiefs afrikaners guindés de Pretoria et de Bloemfontein, les townships d'Alexandra à Gauteng ou de Khayelitsa au Cap, les quartiers indiens de Cato Manor et de Lenasia, les grandes concentrations de gens de couleur des Cape Flats… tout le monde était dans un état de jubilation quasi hystérique qui, après avoir duré toute la nuit, se répercuta pendant les jours suivants, et même pendant des semaines… Le moment qui resta gravé dans toutes les mémoires eut lieu à la fin du match : Nelson Mandela, qui portait le polo n° 6 du capitaine Francois Pienaar, brandit le trophée Graham Ellis. Agitant les bras à l'intention de la foule qui dansait et applaudissait dans les tribunes, il déclara : "Vous avez remporté ceci pas seulement pour votre équipe mais pour plus de cinquante mille personnes autour de nous." Francois répliqua avec une phrase qui immortalisa cet instant : "Non, monsieur le président, nous l'avons remporté pour quarante millions d'entre nous."

Dans les années qui suivirent, lorsque la désillusion et l'abattement reprirent le dessus, on a souvent pu croire que la magie de cet instant et du match qui l'avait précédé se dissiperait, disparaîtrait à jamais. Puis vint la Coupe du monde de 2007, en France, lorsque, après tous les conflits internes et les médisances (dans le rugby mais aussi dans la politique), le trophée fut brandi, cette fois par John Smit et ses Boks, à nouveau, du moins dans ce bref instant de répit au milieu des turbulences, les Sud-Africains de toutes les couleurs se réjouirent ensemble. Cette fois-là, Thabo Mbeki put partager cet enchantement avec nous tous. Or, derrière les explosions de joie, tous les Sud-Africains, en France où le

match s'était déroulé, en Afrique du Sud et partout dans le vaste monde où la diaspora les avait dispersés, oui, tous les Sud-Africains ressentirent la radieuse présence de leur premier président, le charismatique Nelson Rolihlahla Mandela. Même absent, il était encore triomphalement, magistralement présent.

Le rugby s'insinua aussi dans la partie de ma vie privée que je chéris le plus. Fin 2004, je rencontrai Karina à Salzbourg. Peu après, c'est, qui l'eût cru, le rugby qui scella notre union. Dans le Super 14 auquel prenaient part des équipes provinciales d'Afrique du Sud, d'Australie et de Nouvelle-Zélande, un matin, je dus me lever vers quatre heures pour suivre le match contre les Auckland Blues ; me sachant fan, Karina me téléphona d'Autriche un quart d'heure avant le coup d'envoi pour s'assurer que j'étais bien réveillé ; et puis, juste après le match, elle envoya un message : *Est-ce qu'on a gagné ?* A cet instant précis, je ne pus plus en douter : nous réussirions… malades ou en bonne santé, riches ou pauvres, jusqu'à ce que la mort nous sépare.

Il y a peu, un matin elle émergea d'un rêve au cours duquel elle retrouvait un petit ami de sa prime jeunesse : un rêve particulièrement heureux qui faisait fi des événements ordinaires ou déplaisants qui avaient hâté la fin de la relation. Le voilà donc, ce garçon qui réapparaissait soudain, très séduisant, et l'invitait à rentrer avec lui en Pologne. Dans l'endroit où tous deux avaient passé leur enfance. Pendant un moment, elle était tentée. Mais elle finissait par l'éconduire vertement, ayant eu le loisir de réfléchir qu'elle vivait désormais dans un pays où elle avait appris à aimer le *biltong** et où elle s'était prise de passion pour le rugby. Elle ne pouvait plus s'en passer. C'est une forme de théâtre qui nous a pris dans ses rets, autant elle que moi.

Mon baptême du feu dans le théâtre proprement dit eut lieu au cours de ma deuxième année à la fac, quand le groupe de théâtre des étudiants s'attaqua à une pièce de Dorothy Sayers, *Busman's Honeymoon*. Le simple fait qu'une troupe issue d'une université où l'on parlait uniquement et strictement l'afrikaans parte en tournée présenter une pièce en langue anglaise n'était pas seulement prétentieux mais arrogant. Mon accent anglais très guttural n'était hélas guère compensé par ma totale inexpérience de la scène, tandis que ma complète ignorance des choses de l'amour conférait peu de conviction au personnage de Lord Peter Wimsey qui est censé courtiser sa jeune épouse. Mon unique consolation était que ladite épouse, Harriet, s'y connaissait aussi peu que son partenaire sur le comportement des couples en lune de miel ; en dépit de quelques répétitions maladroites organisées en privé dans le but d'améliorer

notre art du baiser, notre jeu ne brillait guère par l'érotisme torride dont j'imagine qu'il n'y avait rien de part et d'autre pour l'inspirer. Toutefois, grâce à deux mois d'un dur labeur sous l'œil bienveillant mais intraitable de notre professeur de littérature anglaise, R. E. Davies, un groupe de jeunes Afrikaners mal dégrossis purent se permettre de présenter leur version des manières anglaises à un public qui, par bonheur, ne s'y connaissait guère en la matière.

L'aventure ne m'apprit pas grand-chose sur l'art de la scène mais beaucoup sur les relations humaines. Malgré les liens étroits qui unissaient notre famille et la cohorte de camarades d'école que j'avais eus tout au long de ma scolarité, ma jeunesse avait été en grande partie un parcours solitaire. Mais, lors de cette tournée, les étudiants de la troupe devinrent inséparables. Nous devions tout faire en commun : monter et démonter notre décor branlant, vendre les billets dans la rue et les magasins, gérer l'accueil, assister à des soirées et des réceptions, dont beaucoup débutaient et se terminaient par une prière, sans compter qu'il fallait maîtriser les relations entre nous, dont certaines étaient plus intimes que d'autres. Nous devions organiser notre logement chez des particuliers dans les villes où nous jouions. A Greytown, un village du Natal, deux d'entre nous durent se débrouiller tout seuls, la maîtresse de maison s'étant enfuie peu avant avec son amant, laissant à son époux morose et buveur, et à son petit garçon de dix ans, le soin de s'occuper de mon ami Christie et de moi-même.

J'avais rencontré Christie dès mon premier jour à la fac. Son père était professeur de musique ; il m'invita chez eux pour une soirée piano. Je l'entamai avec mon unique pièce de résistance, la *Seconde rhapsodie hongroise* de Liszt. Il continua avec la *Grande polonaise* de Chopin. Je décidai sur l'heure de ne plus jamais toucher à un clavier, et j'ai toujours été reconnaissant à Christie de m'avoir épargné des heures et des heures de travail, et à mon public potentiel des récitals d'un ennui mortel.

Il vint une nouvelle fois à mon secours vers la fin de notre tournée de *Busman's Honeymoon*. J'avais décidé que celle-ci devrait s'achever avec une représentation à la capitale, Pretoria. Tous les autres étaient sceptiques quant à nos chances de succès. Mais Christie me soutint. Notre meilleur argument tenait au fait que nous réussirions sans doute à drainer tout un public scolaire, qui emplirait aisément la vaste salle que nous envisagions de louer.

La véritable inspiration derrière ce plan ambitieux était Esther. Elle était élève dans l'une des meilleures institutions scolaires de langue afrikaans. Si je me débrouillais bien, son principal pourrait être amené à accorder à ses élèves la

permission d’assister à la représentation. Elle m’admirerait sur scène. Notre avenir ensemble serait assuré : nous serions les nouveaux Laurence Olivier et Vivien Leigh.

Pendant un mois, je passai la plupart de mes après-midi et toutes mes économies à donner des coups de fil à des écoles de Pretoria pour leur offrir une occasion unique d’assister à une représentation de la meilleure adaptation de *Busman’s Honeymoon* jamais présentée. Au départ, elles furent presque toutes extrêmement enthousiastes. Mon carnet de tournée se couvrit de chiffres faramineux. Cela promettait d’être la contribution la plus importante que le groupe de théâtre aurait jamais faite aux coffres de l’université.

Or, l’un après l’autre, les établissements se défilèrent. Ils organisaient de leur côté, à cette date, un spectacle donné par leurs propres élèves, ou une rencontre sportive, un gala de natation ou de danses folkloriques, une réunion politique, Dieu sait quoi. Même Christie commença à douter. Mais j’insistai avec un entêtement digne d’un héros tragique. Une semaine avant l’événement, l’école d’Esther se retira aussi. Il était trop tard pour annuler : les frais de location de la salle étaient réglés, Pretoria était placardée d’affiches, nous avions vendu quelques tickets, des annonces avaient commencé à paraître dans la presse.

Il restait encore une chance, infime mais vitale, qu’Esther puisse assister à la représentation, non pas dans le cadre d’un déplacement en masse de son école, mais seule, avec deux ou trois copines. J’eus le courage de lui téléphoner afin d’organiser ça. Presque trop intimidée pour parler, d’un ton plus agacé qu’autre chose, elle refusa de s’engager. Mais, avant de raccrocher, elle marmonna quelque chose du genre : “Je verrai ce que je peux faire.” Bien sûr, à mes yeux, cela équivalait à une promesse. Christie fit de son mieux pour me faire comprendre que les chances qu’elle vienne étaient très minces. Mais il me soutint hardiment même lorsque tous les autres membres de la tournée dodelinèrent de la tête.

Notre troupe fit triste mine dans le bus de Pretoria, puis lorsque nous installâmes notre décor minable qui trahissait de désolants signes d’usure, d’autant plus qu’il était diminué encore par l’immensité de la scène. Je me lançai dans une nouvelle série de téléphonages désespérés à des directeurs d’école et des professeurs d’anglais, avant d’aller arpenter les rues dans une ultime tentative de publicité personnalisée.

Dix minutes avant le lever du rideau, environ trente spectateurs étaient saupoudrés dans la vaste salle lugubre. Aucun signe d’Esther.

L’humeur dans les coulisses était mortifère. Personne n’avait envie de se jeter

à l’eau. Mais il était trop tard pour reculer.

Encore cinq minutes. Puis trois, deux, une. Et toujours pas d’Esther.

“Il faut y aller”, déclara Lood Muller, qui jouait le meurtrier, avec une grimace renfrognée digne de son rôle. Il tira la corde du rideau. Celui-ci resta coincé.

“C’est un signe du ciel”, lâcha quelqu’un. Tout à fait dans la droite ligne du caractère chrétien de notre université. Je refusai d’entendre raison.

“Tire donc ce foutu rideau !” criai-je, au bord des larmes.

Plusieurs acteurs vinrent prêter main-forte à Lood. Cette fois, le rideau céda. Ce qui causa une certaine confusion, dans la mesure où au moins trois personnages qui ne figuraient pas dans la première scène se trouvaient au milieu du plateau. Se précipitant vers les coulisses, l’un d’eux, Jurie, qui jouait le pasteur, trébucha sur un contrepoids qui soutenait un mur du décor, lequel s’effondra… sous les applaudissements tumultueux du maigre public. C’était un désastre. Pourtant, à cause du tintamarre des spectateurs et de la quasi-hystérie sur scène, quand, enfin, la pièce débuta vraiment, nous fûmes tous stimulés par l’état dans lequel nous nous trouvions ; pendant au moins vingt minutes, ce fut l’une de nos meilleures prestations. Jusqu’à ce que l’adrénaline retombe et la pièce avec. A la fin du premier acte, plusieurs membres du public s’esquivèrent par les sorties latérales.

Toujours aucun signe d’Esther. Il était évident qu’elle n’allait pas nous honorer de sa présence.

A l’entracte, incapable d’affronter les autres dans les loges, je me faufilai jusqu’à un petit débarras, au fond, là où des malles et des échafaudages étaient entassés autour d’un piano poussiéreux. Je me laissai tomber par terre, trop épuisé pour prendre une pose. C’est ainsi que Christie me découvrit. Il ne dit pas un mot. Il alla s’asseoir au piano. D’un geste quasi mécanique, il souleva le couvercle. Il joua quelques notes au hasard. Le vieux piano était lugubrement désaccordé. Mais il n’en eut cure. Peu à peu, les accords se mirent à s’organiser en un motif reconnaissable. Il jouait la *Troisième ballade* de Chopin. Ce fut la goutte qui fait déborder le vase : je craquai, fondant en larmes tel un enfant.

Vers le milieu de la *Ballade*, quelqu’un entra pour dire quelque chose du genre : il était temps de reprendre. J’entendis Christie qui le rembarrait. Il joua la *Ballade* en entier. Ensuite, il vint s’asseoir par terre à côté de moi, me passa un bras sur l’épaule et dit : “Allons-y.”

Je pleurnichais encore. “Je ne peux pas.

— Tu vas te lever, déclara-t-il avec douceur mais fermeté. Tu vas remonter sur scène. Et tu vas jouer comme tu n’as jamais joué.”

Je fis signe que oui, la tête contre son épaule.

“Viens”, dit-il.

Je me levai. J’allai m’asperger le visage avec de l’eau froide au lavabo dans l’angle. Puis un Lord Peter Wimsey échevelé remonta sur scène, on leva le rideau et la pièce reprit son cours inexorable. Tous, nous jouâmes mieux que jamais. A la fin, les quinze ou seize personnes qui n’avaient pas déserté applaudirent comme si la salle avait été pleine. J’étais épuisé mais éprouvais aussi un étrange sentiment de plénitude. J’avais découvert quelque chose qu’il me faudrait quelque temps pour saisir entièrement. A chaque représentation de théâtre, il y en a au moins deux qui se jouent en même temps : l’une se joue pour le public, l’autre dans l’esprit et les émotions des acteurs ; l’une est publique, l’autre privée. Parfois elles se chevauchent, parfois elles entrent en conflit. Les deux sont indispensables. Je sus que, si le théâtre pouvait défaire une vie, il avait également sa propre façon d’en *faire* une. Et je découvris aussi qu’il ne cesserait jamais d’exercer son charme sur moi.

En temps voulu, je me tournai vers l’écriture dramatique. A l’âge de vingt et un ans, j’écrivis ma première pièce publiée, sous le titre peu prometteur de *Die Band om ons Harte* (Le Lien autour de nos cœurs). L’action se situait en 1820 à la frontière orientale de la colonie du Cap, peu après l’arrivée du premier contingent de colons britanniques. A cette époque, les relations entre les colons hollandais et afrikaners, les nouveaux arrivants et le gouvernement du Cap subirent de plein fouet la pression de la nation xhosa qui, essayant de fuir l’expansion de l’Empire zoulou à l’est, empiéta sur le territoire des colons. D’étranges alliances furent scellées alors. Ma pièce, hélas, était superficielle ; je ne maîtrisais pas la complexité de la situation. Le seul point positif était sans doute une figure totalement non réaliste, la vieille femme boer, Alida Landman, qui en vient à transcender les divisions pour représenter l’esprit du terroir dans toute sa noirceur. Toutefois, mes bonnes intentions ne parvinrent pas à sauver une mauvaise pièce. Laquelle eut cependant un effet bénéfique : elle m’amena à m’intéresser davantage encore à l’étude du potentiel et des arcanes de l’écriture dramatique et de l’art de la scène.

Mon premier séjour parisien, de 1959 à 1961, me plongea dans l’univers du théâtre comme je ne l’avais jamais été. Au cours de ma dernière année d’école à Lydenburg, en 1952, j’avais assisté à deux ou trois représentations de la troupe

itinérante de l'Organisation du théâtre national d'Afrique du Sud, qui, pour la première fois, m'avaient exposé au théâtre professionnel en chair et en os, suffisamment pour me mettre l'eau à la bouche. A l'université, même si je devins un amateur de théâtre assidu, je n'eus guère l'occasion de voir plus de quatre ou cinq spectacles par an, surtout, d'ailleurs, des pièces du cru en anglais ou en afrikaans, ou bien des classiques traduits en afrikaans : quelques Ibsen, quelques Molière, un Shakespeare ou deux. De temps à autre, je me rendais en stop à Johannesburg et Pretoria pour y voir des représentations de compagnies de passage, notamment une excellente série de productions flamandes. Dans ce cas précis, ce n'est pas seulement le professionnalisme des productions qui me fascina, mais aussi la nouveauté, la modernité des pièces : une adaptation de *Look Back in Anger* (La Paix du dimanche, de John Osborne), une représentation en langue originale, le flamand, d'*Een Bruid in de Morgen* (*Une fiancée du matin)*, de Claus. Désormais, le théâtre ne se réduisait plus à raconter une histoire sur scène : c'était un nouveau type d'expérience, qui s'amusait avec des façons inédites de transformer le quotidien en *jeu*, en *représentation*. L'espace scénique devenait magnétique, se chargeait de possibilités infinies de célébration, c'était une explosion de joie ou de désespoir, selon.

C'est cette découverte qui transforma pour moi mon premier long séjour parisien en un pas décisif dans ma progression vers la scène. Chaque fois que nous pouvions nous le permettre, j'allais au théâtre avec Estelle, ma première épouse. Quantité de classiques, à la Comédie-Française, au palais de Chaillot, à l'Odéon, des productions somptueuses, spectaculaires… Mais trois auteurs, surtout, changèrent radicalement ma perception du théâtre. Anouilh, notamment celui de *Becket*, mais même une farce telle que *L'Hurluberlu*, dans laquelle l'imagination ludique transcendait la simple réalité, le simple récit. Ensuite, Ionesco. Je n'avais jamais vu rien qui approchât, de près ou de loin, *La Cantatrice chauve*, *La Leçon*, *Jacques* ou *Les Chaises*. Ces pièces étaient aussi sensationnelles que tous les spectacles de magie de mon enfance. Ce que Peter Brook appellerait plus tard "le langage concret de la scène" y était démontré avec abondance et exubérance mais aussi de façon effrayante, dans les vertigineux jeux de mots qui se moquaient du sens et transformaient même la langue en "chose", un personnage en soi, une entité dans l'espace ouvert, à la fois grotesque et sublime.

Et, enfin, Beckett. *Fin de partie*. *La Dernière Bande*. Bien des années plus tard, à l'Odéon, nous vîmes *Oh les beaux jours* avec Madeleine Renaud, qui définissait une solitude cosmique dans un solo inoubliable. Mais, pendant mon

premier séjour à Paris, il y eut, par-dessus tout, *En attendant Godot.* Au cours de ces trois années, nous vîmes trois versions diamétralement opposées de *Godot*, l'une à l'Odéon, la deuxième dans un minuscule théâtre décrépit de Montmartre, la troisième à Montparnasse ; elles furent suivies plus tard par beaucoup d'autres dans de nombreux pays. Nous n'étions jamais rassasiés de *Godot*. Ce que je vois sur scène, c'est, chaque fois, quelque chose qui sort de mes tripes. Cette pièce, dans laquelle, ainsi qu'un célèbre compte rendu le déclara lors de la création, "rien ne se passe, deux fois", me fascine encore aujourd'hui. Il suffit que j'entende l'expression rebattue "la condition humaine" pour immédiatement voir *Godot* surgir devant moi, en moi.

Hélas, cette pièce mit un terme à l'une des amitiés qui avaient le plus compté dans ma jeunesse. Depuis environ l'âge de dix-sept ans, j'admirais l'écrivain W.A. De Klerk. Il fut l'un des premiers romanciers de langue afrikaans à rompre avec la tradition du naturalisme, afin d'expérimenter l'existentialisme (certes avec moult précautions, sinon avec timidité, mais néanmoins avec un courage qu'il n'était pas évident d'avoir dans notre univers culturel alors étouffant). Dans ses pièces, il demeurait un fervent héritier d'Ibsen. Même si ce genre d'écriture était relativement novateur en afrikaans, il était (mais, à l'époque, je ne m'en apercevais pas) désespérément éculé. W. A. De Klerk n'en restait pas moins, à mes yeux, le grand dramaturge de langue afrikaans. J'avais passé plusieurs vacances d'été à travailler dans sa propriété de la province de l'Ouest, aux côtés de ses journaliers dans ses vignobles et ses vergers, en échange de longues conversations le soir, après la journée de labeur, une baignade paisible dans la retenue d'eau, et un dîner succulent. C'est lui, plus que tout autre, qui guida mes pas vers la littérature et la philosophie étrangères, de Mark Twain à Goethe, en passant par Ibsen, Dostoïevski, Kierkegaard ou Colin Wilson. C'est lui qui m'encouragea à apprendre l'allemand et à lire *Faust* dans la langue. Il fut mon mentor, mon gourou, mon ami philosophe. Quand je partis pour la première fois en Europe, il m'apporta au port du Cap une cagette de raisins de sa propriété pour me souhaiter une bonne traversée.

Au premier trimestre de notre deuxième année à Paris, il écrivit pour nous demander s'il pourrait passer une semaine chez nous. Notre chambre de bonne ne nous permettait guère de l'accueillir, mais nous y parvînmes tout de même. Estelle était plus sceptique à son égard mais, pour moi, elle était prête à lui donner sa chance. On aurait cru recevoir l'émissaire de Dieu. Le grand homme était venu nous impartir la magnificence de sa présence créatrice. Même s'il se révéla plus intéressant lorsque nous lui montrâmes Pigalle que lorsqu'il nous

accompagna au Louvre ou au théâtre, je refusai obstinément de mettre un bémol à mon adulation. Loin de moi l'idée de rabaisser les attraits les plus louches de Paris. Cependant, lorsqu'il se révéla que le véritable but de son voyage en Europe était moins le souhait de boire aux fontaines de la sagesse et de la beauté que de suivre une dame, ma propre conviction commença à faiblir. Mais la pierre d'achoppement fut une conversation sur *Godot*. Il arriva chez nous moins d'un mois après que nous eûmes vu la pièce pour la première fois : je ne pus m'empêcher d'en parler. Je vous en supplie, je vous en supplie, plaidai-je : elle est encore à l'affiche, il devrait être facile de trouver un billet. Il explosa. Je fus consterné. Il avait lu la pièce, répliqua-t-il d'un ton qui ne présageait rien de bon. A son avis, c'était une tentative avortée. C'était…, déclara-t-il après avoir marqué une pause pour s'assurer de l'effet maximum de son verdict, c'était… de la *merde*. Ce fut la seule et unique fois où je l'entendis lâcher une grossièreté. Pour être absolument certain que je l'avais bien entendu, il répéta sa sentence : cette pièce, c'était *de la merde*. Si telle était la direction que le théâtre prenait en Europe (il avait heureusement, dit-il, des raisons de croire que les esprits anglais et américains étaient légèrement plus éclairés), alors c'en était fini du théâtre. *Der Untergang des Abendlandes*. Pire : un *Götterdämmerung*. (Il avait toujours considéré l'allemand comme le sommet de la littérature européenne et mondiale.)

Les bras m'en tombèrent. J'aurais voulu le raisonner, argumenter mon point de vue, plaider. Il refusa la discussion. Il *savait*, sans contestation possible, que cette pièce était *de la merde* : à quoi bon discuter ? Le théâtre devait être synonyme d'action. Par "action", on entendait "conflit". "Conflit" signifiait "confrontation de volontés". "Volonté" signifiait "grandeur et héroïsme". "Cette petite pièce de merde, continua-t-il, nie tout ce qui définit le théâtre depuis les trois mille ans que notre civilisation existe. Au lieu d'un Œdipe, d'un Lear, d'un Faust, au lieu d'un Brand ou d'une Hedda Gabler, voilà deux crétins, deux idiots, deux clochards, deux bons à rien, deux *merdes*." Qui faisaient quoi ? Rien. Ils parlaient. Oui, ils jacassaient. Vraiment ! Des heures d'affilée. De l'état de leurs godillots, d'un arbre en bourgeons, ils parlaient de la parole. Ils parlaient du fait d'attendre un gars qui ne vient jamais. Ils parlaient de…

Ce qu'ils racontaient, c'était de la merde ?

C'est ça. De la merde.

Et ainsi de suite ; il déblatéra sans fin sur cette merde, il tourna en rond, en spirales, en tortillons à la Miró, au point que je finis par sombrer dans une somnolence malsaine. Laquelle le fit sortir carrément de ses gonds.

“T’es-tu aperçu que tu t’es endormi pendant que je parlais ? s’enquit-il. Je dois avouer qu’on ne m’avait jamais fait ça. Depuis des années, je pensais que tu étais un jeune homme brillant, que tu avais de l’avenir, que tu n’étais pas mauvais écrivain, qu’au moins tu t’intéressais à ce que je pourrais t’apprendre. Mais voici que, ce soir, je m’aperçois que tu… qu’en fait, tu…

— Je suis désolé, bafouillai-je. Mais je ne crois pas que Godot viendra jamais.”

Il ne trouva pas ma remarque amusante. Il partit le surlendemain, en Allemagne, autant que je m’en souvienne ; à la suite de la dame d’âge mûr qu’il pourchassait partout en Europe.

Pendant longtemps, je me sentis coupable. A l’époque, j’avais la culpabilité facile.

Après mon retour en Afrique du Sud, plusieurs fois nous avons essayé de nous rabibocher mais nos tentatives restèrent très guindées, comme dans un spectacle amateur. J’avais bel et bien perdu un ami estimé. Mais j’avais gagné Godot.

Les années suivantes, Paris demeura pour moi, à l’instar de Londres, New York, Edimbourg ou Adélaïde, une Mecque du théâtre. Nul besoin ici de me lancer dans un inventaire complet, je me cantonnerai à citer trois ou quatre mises en scène qui ont modifié ma perception du théâtre ou ont ajouté quelque chose à la façon dont je me perçois dans ce monde. Parmi elles un *Roi Lear* que je vis en 1995, avec Philippe Morier-Genoud, au théâtre de l’Odéon, interprété sur un tempo d’enfer et sur une scène quasiment nue, où un disque elliptique évoquait la courbe d’un globe suspendu dans l’espace ; grâce à la manière dont le spectateur était emporté par une sorte de force cosmique face à laquelle il était impuissant, l’effet était époustouflant. Il y eut un autre *Roi Lear* que je peux comparer à celui-là : il fut proposé au théâtre de plein air de Maynardville, au Cap, avec le grand acteur de langue afrikaans Johann Nel ; pendant ses élucubrations dans la scène de l’orage de l’acte II, un véritable orage éclata, qui nous réduisit tous, en effet, à l’état de *pauvres hères nus*.

En ce qui concerne le spectacle pur, il ne me vient guère à l’esprit d’autres mises en scène qui infligèrent un assaut aussi total sur les sens que le *Timon d’Athènes* de Peter Brook, au théâtre des Bouffes-du-Nord à demi démoli. L’état de l’édifice était intégré au “langage” de la pièce. Une autre fut *Les Paravents* de Genet à l’Odéon. Et, indiscutablement, le *Rabelais* de Jean-Louis Barrault, dans lequel tous les sens du spectateur étaient assaillis par un “langage de la scène” dont les mots n’étaient qu’une dimension parmi d’autres.

A l'université de Rhodes, où j'enseignai pendant près de trente ans à partir de 1961, je passai une bonne partie de mon temps à la section théâtre, où, poussé par la présence d'étudiants enthousiastes, je m'impliquai davantage dans la pratique théâtrale. Hormis la possibilité de monter plusieurs œuvres, dont *La Casa de Bernarda Alba*, de Lorca, fut la plus passionnante, cette familiarité me permit aussi de tester plusieurs de mes propres créations avant qu'elles ne soient achevées.

De tous mes textes, celui qui bénéficia le plus de cette expérience fut *Elders Mooiweer en Warm* (Ailleurs beau et chaud), qui, par la suite, fut monté, en anglais, en Namibie et, en temps voulu, en Bulgarie et dans d'autres pays d'Europe de l'Est. Ecrite en 1965, ce fut la première de mes pièces inspirées par la situation politique en Afrique du Sud, même si on n'y trouve pas de références ouvertement politiques. Je m'étais inspiré de l'expérience d'un ami de Rhodes. Terrence Beard avait été frappé d'interdiction pour avoir participé à une enquête sur une campagne massive de torture et de persécution des communautés noires dans le Cap-Oriental et au Transkei après le meurtre d'une famille blanche à Bashee Bridge. L'interdiction incluait la stipulation coutumière selon laquelle, hormis pendant ses cours, il ne pouvait se retrouver en compagnie de plus d'une personne à la fois.

Plusieurs collègues décidèrent de lui témoigner leur solidarité en l'invitant à une soirée où il devrait rester assis dans la cuisine alors que tout le monde serait réuni dans le salon : chacun à son tour irait lui rendre visite dans la cuisine, le temps de prendre un verre de vin et de bavarder avec lui. Au cours de la soirée, la simple présence de "l'homme dans la cuisine" agit sur tous les invités, suscitant des réactions imprévisibles qui allèrent d'un profond abattement à une hilarité et une envie de faire la fête carrément débridées. Les invités furent amenés à partager avec lui des confidences sur leur intimité, leurs griefs secrets ou leurs peurs cachées. On aurait cru entendre les révélations d'une mini-commission Vérité et Réconciliation avant l'heure. Dans ma pièce, qui rappelait à la fois *Huis clos* et *Qui a peur de Virginia Woolf ?*, un groupe de fêtards décadents sont coupés du monde extérieur après qu'une épidémie de peste s'est déclarée dans la ville ; pour passer le temps, ils n'ont d'autre solution qu'inventer d'infinis jeux de société qui, sous la férule d'un vieux maître de cérémonie maléfique, dégénèrent en une inquisition destinée à déterrer les secrets les plus enfouis de chaque invité.

La fin me donna du fil à retordre. Plusieurs pistes restaient inexplorées.

Pendant les répétitions avec les étudiants de Rhodes et, par la suite, lors d'une production avec le PACOFS*, je fis des coupures et des changements mais rien ne paraissait vraiment fonctionner. Or, grâce à un incident inattendu, du genre qui ne survient qu'au théâtre, une solution se présenta d'elle-même. Pendant une représentation à l'Oppenheimer Theatre dans la ville minière de Welkom, le régisseur, fort éméché après avoir bu plusieurs verres d'alcool fort à l'entracte, s'assoupit dans les coulisses. Se réveillant d'un coup, perdu et affolé, il jeta un coup d'œil aux acteurs sur scène, crut que c'était la dernière scène du dernier acte et abaissa le rideau, près de dix minutes avant la fin.

Le public se leva pour ovationner la pièce et une grande dame du théâtre, Truida Louw, qui l'avait déjà vue une fois, me félicita pour ma coupe judicieuse et fort efficace. Lors des représentations suivantes, je m'en tins à cette nouvelle fin.

Mais la représentation en question faillit tourner à la tragédie : le régisseur, convaincu qu'il avait gâché la soirée, grimpa sur la passerelle au-dessus de la scène et voulut se suicider en se jetant de là. Il fallut au moins une demi-heure pour lui faire entendre raison. Il était tellement ivre qu'il fut incapable de participer au démontage du décor.

Elders Mooiweer en Warm déboucha sur un double niveau de réalité qui illustre combien les effets du théâtre peuvent être imprévisibles et durables. Lors de mon séjour parisien de 1968, une jeune femme, poétesse et journaliste de Pretoria, entama une correspondance avec moi ; quand nous nous rencontrâmes après mon retour, je découvris qu'elle avait un esprit provocateur et inventif, une personnalité aux multiples facettes, des zones d'ombre mystérieuses ; sans compter qu'elle était extraordinairement belle. Elle s'appelait Lise. A l'époque, j'étais libre mais Lise menait deux liaisons de front, avec deux de mes meilleurs amis de Johannesburg, et il me parut sage de ne pas m'ajouter au lot – d'autant plus qu'elle fit bientôt de moi son confesseur. La situation se compliqua encore lorsque mes deux amis, chacun à l'insu de l'autre, se mirent à me confier leurs sentiments sur leur relation avec Lise. Pendant des mois, je fus tenté par l'idée de les convaincre tous trois d'écrire l'histoire qu'ils vivaient et d'ajouter ma propre version à ce qui pourrait devenir un roman très divertissant. Pour des raisons évidentes, je m'abstins. Et puis tout bascula. La raison en fut *Elders Mooiweer en Warm*.

En France, j'avais vu de près la chienlit qui pouvait résulter au théâtre d'une confrontation entre différents niveaux de réalité. Cela était arrivé pendant l'été,

au Festival de Carpentras, où j'avais assisté dans une arène à une représentation particulièrement inspirée de *Carmen*. Pendant tout l'opéra, toutes les scènes entre Carmen et don José avaient été chargées d'une électricité exceptionnelle. Or, au dernier rappel, un jeune homme s'était dressé du parterre de spectateurs et, beuglant comme un taureau lâché dans l'arène, avait gravi l'escalier de la scène trois ou quatre marches à la fois et s'était jeté sur le séduisant don José. On avait appris plus tard que c'était le mari à la ville de notre Carmen. Acteurs et public s'étaient lancés dans la bagarre, jusqu'à ce que quelqu'un, sans doute le régisseur, ait la présence d'esprit d'éteindre toutes les lumières et d'empêcher un massacre.

Vers le mois de septembre 1969, je travaillais avec des étudiants sur une production de ma pièce à Rhodes. Je reçus une lettre de Lise. Elle avait l'intention de rendre visite à une amie dans le Cap-Oriental : pouvait-elle venir me voir aussi ? Mais naturellement, avec plaisir ! Elle arriverait à temps pour voir la générale le vendredi soir et la première le samedi. Je lui proposai ma chambre d'ami.

Juste avant son arrivée, je me dis que la chambre d'ami serait trop encombrée pour elle. Je préparai donc à son intention ma propre chambre, transférant mes affaires dans la chambre d'ami. La générale se déroula merveilleusement bien. Ensuite, Lise et moi rentrâmes à mon appartement, prîmes un dernier verre, puis elle s'installa confortablement dans le grand lit double de ma chambre tandis que je me préparais à rendre aussi confortable que possible l'étroit lit pour une personne de la chambre d'ami. Or, j'entendis à ce moment-là frapper à la porte d'entrée. C'était mon bon ami Francois Swart, acteur et directeur du PACT* : arrivant de Pretoria en voiture, il me faisait la surprise de venir assister à la première, le lendemain.

Formidable, génial… mais où le faire dormir ? Je ne vis qu'une solution. Je montai à l'étage sur la pointe des pieds. Il y avait encore de la lumière dans l'interstice sous la porte de ma chambre. Je frappai, Lise ouvrit. Tenant contre elle une petite serviette, elle était plus irrésistible que jamais. Je déglutis, rivai mon regard sur les fossettes de ses genoux et lui expliquai la situation. Se montrant plus généreuse que je ne l'aurais imaginé, elle accepta ma proposition. C'est ainsi que nous installâmes François dans la petite chambre d'ami au rez-de-chaussée et que je me glissai dans le lit avec Lise.

Le théâtre a sa propre magie, non ?

Pendant toute une année, j'avais assisté à toutes les représentations

imaginables, y compris des happenings spontanés à la Sorbonne, à l'Odéon et dans les rues de Paris pendant Mai 68. Connaissant ma passion pour Camus, le PACT m'avait demandé de traduire *Les Justes* en afrikaans, sous le titre plutôt malvenu de *Die Terroriste*, qui trahissait le message de l'auteur. Je venais à peine de rendre le texte lorsque je reçus un appel urgent de Pretoria. Ils avaient besoin de me voir. En personne. De toute urgence. A ce moment-là, en attendant de reprendre mes cours à Rhodes, je vivais chez mes parents à Potchefstroom, à moins de deux heures de route. L'après-midi même, j'étais à Pretoria.

Ce que j'appris lors de cette rencontre avec François, son collègue Mannie Manim et le directeur du PACT, Eghard van der Hoven, m'ébranla. Le metteur en scène engagé pour monter la pièce avait rendu son tablier ; les répétitions devaient démarrer quelques semaines plus tard ; François était déjà impliqué dans un autre projet et personne au PACT n'était capable de prendre la relève. Serais-je prêt à le faire ? Ils savaient qu'ils prenaient un risque. Je n'avais aucune expérience professionnelle. Mon seul pedigree, hormis une poignée de productions universitaires, c'était une passion de longue date pour Camus, et un enthousiasme sans borne. Et, bien sûr, assez d'audace pour accepter.

Comment pouvais-je refuser ? Le théâtre était devenu ma marotte. J'étais conscient de l'énormité du risque. Mais je savais aussi que François me servirait de garde-fou, et je pouvais compter sur d'excellents acteurs. A l'époque, la troupe du PACT était la meilleure du pays.

En quelques jours, je dus boucler tout ce dans quoi j'étais engagé et déménager à Pretoria. Marie-Louise m'avait déniché un meublé dans le garage aménagé d'une vieille dame formidable dont le principal titre de gloire était qu'elle détenait le record du nombre de lettres publiées dans les courriers des lecteurs de tous les journaux d'Afrique du Sud. En moi elle reconnut une âme sœur : d'où nos discussions interminables sur la littérature, notamment certains vers de mirliton en afrikaans perpétrés par des apprentis poètes du début du siècle. Elle veilla sur moi comme un faucon dressé. Sa spécialité était d'éloigner les journalistes. "N'avez-vous aucune compassion pour ce pauvre homme ? l'entendis-je rétorquer un jour à un journaliste qui avait osé téléphoner trop tôt le matin. C'est un être de peur et de sang comme vous et moi, vous savez…" Cette sentence existentialiste fonctionnait encore mieux en afrikaans, car son *vrees en bloed* était très proche de la formule consacrée *vlees en bloed* – de chair et de sang.

Avant de m'embarquer dans nos quatre semaines de répétitions, je demandai quelques tuyaux à un professeur de théâtre de Potchefstroom. Au bout du

compte, ses conseils se réduisirent à celui-ci : “Il existe une façon de vous assurer que vous contrôlez vos acteurs, c’est de piquer une crise dès la première répétition.” Je trouvai une excuse pour prendre congé au plus vite.

Ce mois de travail avec cette troupe de professionnels fut un pur bonheur. François fut une source inépuisable de stimulation et d’inspiration. Sur scène, face à la scène, dans les coulisses, sur tous les fronts, il semblait toujours réinventer la pièce et redéfinir le théâtre. Son sens de l’humour était incomparable. Je me rappelle une soirée où il fut assailli par un groupe de dames d’âge mûr bien intentionnées, qui désiraient absolument savoir quel métier il exerçait “vraiment”, *pour gagner sa vie*, quand il n’était pas sur scène. Sa réponse aurait fait sécher les fleurs sur pied au printemps : “Madame, je pratique l’insémination artificielle des vaches.”

Cependant, ma participation quotidienne aux répétitions fut pour moi la révélation majeure de cette expérience. Voir la pièce prendre forme un peu plus chaque jour, ce fut comme observer une planche de papier photo d’un blanc immaculé se métamorphoser subitement dans la cuve et devenir comme par miracle un tableau à la définition parfaite et d’une grande beauté. Il n’y eut qu’un éclat, peu avant la première, quand j’invitai François à assister à une répétition et à nous faire part de ses commentaires. Le seul acteur de la troupe que tout le monde trouvait “difficile” réagit très mal à certains commentaires de notre visiteur. “Si je suis *sur la mauvaise piste*, comme dit Francois, c’est entièrement de ta faute ! hurla-t-il après le départ de ce dernier. Comment pourrais-je encore avoir la moindre confiance en toi ? Tu n’es qu’un amateur !” Je dus faire revenir François. Passé maître dans l’art de la diplomatie après des années à traîner ses guêtres dans le milieu, il régla vite l’affaire. A la fin des répétitions de ce jour-là, l’acteur vint généreusement me remercier de ma “patience”. Je l’assurai que j’étais terrifié en commençant à travailler avec eux et que, de fait, il avait raison : j’étais vraiment un amateur. A partir de ce moment-là, notre collaboration fut chaleureuse et la confiance réciproque.

D’un autre côté, nos répétitions causèrent un scandale incroyable dans la presse. Ma nomination n’avait été approuvée ni par le Bureau ni par l’administrateur du Transvaal, un politicien notoire d’extrême droite. Fait déterminant, ma nomination n’agréait pas au membre le plus influent du Bureau, le professeur Geoff Cronjé, sociologue et théoricien-clé de l’apartheid, qui ne s’était intéressé au théâtre que parce que, dans ce domaine, il pouvait exercer son pouvoir sur le milieu culturel.

C’est ainsi que ce sociologue politicien devenu expert en matière théâtrale

s’éleva contre ma nomination et exigea que François prenne le relais. Compte tenu du caractère politique de la controverse, il ne fut guère étonnant que l’affaire fasse la première page pendant des semaines. J’étais revenu de France avec les cheveux plutôt longs, je me parais de chaînes et clamais mon soutien aux étudiants français qui s’étaient élevés contre de Gaulle : étais-je l’Antéchrist ou communiste (ce qui était pire) ? J’écrivis une lettre plutôt audacieuse au Premier ministre, John Vorster, pour lui rappeler que sa répression musclée des protestations des étudiants au Cap rappelait de Gaulle, et que, peu après mai 1968, ce dernier avait dû renoncer au pouvoir. Je terminai la lettre en exprimant le souhait que la mauvaise conscience du Premier ministre ne l’empêche pas de passer une bonne nuit. Je fus étonné de recevoir une réponse de Son Excellence. Ma lettre, émanant d’un *rose*, ne l’avait pas surpris ; il me souhaitait, à son tour, “une bonne nuit, malgré les bigoudis”. Telle était l’étoffe dont les Premiers ministres étaient faits.

L’administrateur du Transvaal réclama une commission d’enquête. Francois menaça de donner sa démission comme directeur artistique du PACT. Certains signes montrèrent que Mannie pourrait faire de même et certaines rumeurs coururent selon lesquelles même le directeur, Eghard van der Hoven, pourrait lui aussi donner sa démission. Geoff Cronjé suggéra un compromis : je pourrais continuer de mettre en scène la pièce mais mon nom n’apparaîtrait ni sur le programme ni sur les supports publicitaires. François refusa catégoriquement. En fin de compte, à contrecœur, les autorités se résignèrent à l’inévitable, tout en insistant pour que François prenne officiellement la responsabilité de la mise en scène, ce qu’il s’abstint de faire discrètement.

Même dans l’élaboration du programme j’eus carte blanche, de sorte qu’y figurèrent des citations de Fidel Castro, de Che Guevara et d’autres. La permission ne fut refusée que dans un seul cas : une strophe du grand poète de langue afrikaans N. P. van Wyk Louw, tirée d’un poème de la fin des années 1930, une période où, ironie de l’histoire, il fut temporairement séduit par le nazisme :

Vous *êtes les oppresseurs,*
Oui, vous *qui nous piétinez,*
Nous qui sommes les plus forts
Et pourtant foulés aux pieds.

La pièce reçut des éloges dithyrambiques. Hormis dans le journal du dimanche de langue afrikaans *Rapport*, qui publia un long article de mon ami

Bartho Smit, intitulé “La montagne donne naissance à une souris”.

Mais, mieux que les critiques, l’important, c’était que ma pièce avait été présentée dans le circuit officiel. Pour la première fois, j’avais pu combiner l’écriture d’une pièce et la dramaturgie, pour la première fois j’avais pu travailler avec des acteurs professionnels. J’avais enfin pu sortir de la solitude de l’écrivain et pourrais désormais collaborer avec d’autres sur des projets qui dépasseraient mes limites individuelles. Ce fut une préparation indispensable aux batailles à venir des années 1970 : alors, des écrivains de toutes races, issus de groupes culturels différents, menacés par le même establishment, apprendraient à coordonner leurs énergies et à présenter un front uni, une résistance commune face à un système qui, autrement, aurait pu nous briser par le biais de la tactique éprouvée qui consiste à diviser pour régner.

D’autres occasions suivirent. Un des acteurs des *Justes*, Gerrit Geertsema, était aussi directeur artistique au PACT ; peu après mon coup d’essai à Pretoria, il fut nommé dans le même poste au PACOFS de Bloemfontein. Nous rions encore aujourd’hui du fait que, dans le rôle du gardien dans la scène de prison des *Justes*, Gerrit n’avait pu résister à voler la vedette aux acteurs principaux avec ses facéties et ses grimaces. Le seul remède que j’avais trouvé avait été de le forcer à se tenir dos au public, après l’avoir persuadé qu’un dos aussi éloquent devait *absolument* être exploité pour donner sa pleine valeur théâtrale. Nous devînmes très proches : notre amitié survit et croît depuis près de quarante ans. Une fois installé au PACOFS, il m’engagea comme metteur en scène sur une base régulière, lorsqu’on donnait mes pièces. Quand l’un de ses acteurs, Johan Botha, rejoignit Windhoek et ce qui était alors le SWAPAC (South West African Performing Arts Council), je fus invité à monter pour cette troupe une nouvelle pièce du dramaturge de langue afrikaans Chris Barnard. C’est dans ces années-là, jusqu’au milieu des années 1970, que je fus le plus actif au théâtre. Ce fut l’une des périodes les plus productives et les plus satisfaisantes de ma vie.

Au nombre des pièces que j’écrivis alors, il y eut *Pavane*, qui ne fut pas publiée avant 1974, même si je l’avais écrite en 1970, à la suite d’une visite au Brésil. Mon inspiration fut double : un lieu et une personne.

Le lieu a un nom d’une beauté lancinante : Quitandinha. Perdu dans un fouillis de montagnes tropicales, construit comme casino dans les années 1930, c’était devenu un hôtel, puis un club. J’y avais été emmené par Claudia, un mannequin à la beauté improbable, blonde aux yeux bleus, qui, y accompagnant un petit groupe de journalistes, m’inclut dans l’aventure (j’étais au Brésil pour écrire un article et faire une série de photos de mode). Claudia se rappelait Quitandinha

comme un lieu magique, onirique : elle y avait déjà séjourné, shootée au LSD la plupart du temps. A mon tour, je cédai au charme et à la splendeur spectaculaire du site : c'était plus un théâtre qu'un bâtiment. Dans ma pièce, j'en avais d'abord fait un couvent, bientôt converti en bordel ; puis une retraite dans les montagnes d'Amérique du Sud, où la fille d'un ambassadeur américain est enlevée puis exécutée lorsque les exigences des rebelles qui l'ont kidnappée et avec lesquels elle finit par s'identifier ne sont pas satisfaites. Quel choc ce fut lorsque, peu après avoir écrit la pièce, j'appris que Patty Hearst avait été capturée aux Etats-Unis par l'Armée symbionaise* ; comme on le sait, elle aussi était passée du côté de ses ravisseurs. Mais le vrai déclic vint de Claudia. L'image que j'avais eue d'elle au départ, de la petite fille riche et gâtée, arrogante, dédaigneuse, prenant des airs, se dissipa vite ; parce que nous étions les deux jeunes du groupe, et les deux seuls explicitement hétérosexuels, nous finîmes par passer de plus en plus de temps ensemble. Il n'y eut entre nous aucune histoire d'amour, comme on dit, même si, comme c'était prévisible, je tombai bientôt amoureux d'elle. Elle était étonnamment cultivée. Elle adorait Paris, où elle avait aussi assisté à Mai 68. Depuis plusieurs années, elle avait une liaison mais celle-ci était sur le point de se terminer. Nous n'avions donc aucune raison de ne pas nous laisser aller… Avec le recul, cependant, je crois que nous avions tout simplement trop de sujets de conversation pour accorder du temps à des occupations non verbales. Hormis dans les tout derniers instants avant son départ. Ces dernières minutes furent inoubliables. Comme si nos corps, nos pensées, nos émotions avaient été transportés par le désir. Mais nous n'avions plus le temps. Nous nous fîmes bien sûr toutes les promesses de circonstance, tout en sachant que nous ne pourrions pas les tenir. Après mon retour en Afrique du Sud, nous entamâmes une correspondance. Mais l'affaire en resta là. Une porte s'était refermée. La pièce survécut ; elle marqua un tournant dans mon travail théâtral.

Depuis l'interdiction en 1974 de mon roman *Kennis van die Aand (Au plus noir de la nuit)*, j'étais une cible constante de la hiérarchie de la State Security et de son extension, les censeurs du Publications Control Board. Lorsqu'il sortait un livre, un écrivain avait toujours une marge de manœuvre, même si elle était minime : en l'absence de censure en amont, il fallait qu'un livre soit d'abord publié pour pouvoir être ensuite interdit, ce qui permettait, si on jouait serré, de mettre un bon nombre d'exemplaires en circulation avant que les censeurs ne frappent. Au contraire, le théâtre était une cible très vulnérable : une unique plainte d'un membre du public pouvait suffire à faire annuler les représentations

à venir. Des dramaturges comme Athol Fugard ou le satiriste Pieter-Dirk Uys, qui disposaient de leurs propres troupe et lieu, réussissaient la plupart du temps à avoir une longueur d'avance. Moi, je n'avais à ma disposition que les étudiants de Rhodes. Sur la scène professionnelle, subventionnée par l'Etat, il n'y avait pas ou peu de marge de manœuvre. La pièce de Chris Barnard que nous montâmes à Windhoek fut interdite avant que nous puissions partir comme prévu en tournée dans la province du Cap. Une tournée de *Pavane* fut stoppée avant même le début des répétitions. Mon ami Bartho Smit, sans doute, avec Adam Small, le meilleur écrivain de théâtre en langue afrikaans de notre génération, souffrit plus que tout le monde ; l'une après l'autre, ses pièces furent interdites. Compte tenu des coûts de production, les directions des théâtres subventionnés furent de moins en moins enclines à courir le risque d'une interdiction qui pourrait mettre à mal leurs finances.

Je dus faire un choix cruel : à une époque où il était vital de contrer les ravages de l'apartheid avec tous les moyens disponibles, y compris la culture, je ne pouvais courir le risque de passer des mois à écrire ou à monter des pièces inévitablement interdites avant la première. De leur côté, après *Au plus noir de la nuit*, mes autres romans couraient aussi le risque d'être interdits : mais j'avais appris à contourner les censeurs en faisant publier mes livres à l'étranger. Des pièces comme *Pavane*, qui pouvaient être controversées, se retrouvaient dans une impasse. J'arrêtai donc d'écrire pour le théâtre, préférant diriger mon énergie créatrice vers la fiction romanesque.

Souvent, la tentation de retourner au théâtre devenait presque trop forte. Chaque fois que je croisais Athol Fugard, elle revenait, brute et violente. *Blood Knot* (*Les Liens du sang*) fut la première pièce sud-africaine que je vis après mon retour de Paris en 1961, dans la Grande Salle de Rhodes. Dès notre première rencontre, Athol occupa une place spéciale dans ma vie. En partie parce que quantité de choses qui l'inspiraient ravivaient ma dette à l'égard de Camus. Ses *Journaux* me parlaient presque autant que les *Carnets* de Camus. Non seulement la sobriété beckettienne de son théâtre et sa foi en Grotowski ou Jan Kott se retrouvèrent dans mes cours sur le théâtre à Rhodes, mais elles clarifièrent et justifièrent aussi ma passion pour la discipline. Comment pourrais-je jamais oublier ses commentaires pleins de sagesse et souvent narquois sur des pièces contemporaines ? (“Certaines pièces sont comme des oignons : on les épluche, on retire pelure après pelure et il n'en reste rien. Mais, au moins, on s'est fait plaisir en versant une larme.”) Sans parler de ses commentaires sur le besoin de

raconter : “Un récit est le seul endroit sûr sur cette terre.”

Nos conversations au fil des ans et la façon dont sa pratique du théâtre corroborait sa vision du monde m’ont soutenu dans les moments difficiles. Athol me fit comprendre, par son besoin féroce d’isolement, ses retraites à Skoenmakerskop, aux environs de Port Elizabeth ou à New Bethesda, dans le Karoo, toute la nécessité de retirer force et soutien de la solitude : il me renvoyait d’ailleurs ainsi, au niveau pragmatique comme symbolique, aux paysages semi-désertiques de mon enfance. Pendant une grande partie de ma vie, les paysages, plus que les humains, ont nourri mon besoin d’analyse et d’autoanalyse. Retrait puis retour au monde : voilà un mouvement qui, sans cesse redéfini par le travail d’Athol et son mode de vie, devint la clé de voûte de mon propre univers. Dans une large mesure, mon retrait du théâtre fut rendu supportable parce que j’ai pu garder le contact avec le travail d’Athol – son analyse de paysages intérieurs dans *Boesman and Lena (Boesman et Lena)* ou *The Road to Mecca* (La Route de La Mecque), plus tard dans *Playland* (Terrain de jeu), tandis qu’il balisait notre chemin à travers les bouleversements en Afrique du Sud, jusque bien après le changement politique intervenu en 1994.

Mon retrait du théâtre dura près de vingt ans, jusqu’à la fin des années 1990. Alors arriva l’invitation à me rendre au séminaire de Salzbourg : on me proposa une série de *master classes* sur le théâtre en compagnie d’Arthur Miller et d’Ariel Dorfman. J’avais déjà été à Salzbourg mais ce séjour-là fut exceptionnel. Pendant une semaine, tous les trois, dans l’atmosphère d’énergie créatrice propre au théâtre, nous avons travaillé ensemble avec des sommités comme le metteur en scène Brian Herzov, le critique Benedict Nightingale et le metteur en scène merveilleusement inventif David Thacker et sa troupe du National Theatre de Londres, qui répétaient *Mort d’un commis voyageur*. A la fin de la semaine, chacun d’entre nous devait proposer une petite mise en scène. Ariel travailla sur une scène de sa pièce *Widows* (Les Veuves) ; je présentai des extraits de mes pièces *Ailleurs beau et chaud* et *Pavane* mais le clou de la semaine fut *Mort d’un commis voyageur*, pour lequel le travail de David avec sa troupe fut supervisé par Arthur Miller. Pas une seule fois, lors de ses nombreuses interventions, dont chacune était un petit chef-d’œuvre en soi, Arthur n’imposa son point de vue. Tout au plus, il disait : “Et si…”, ou alors : “Ne croyez-vous pas que nous pourrions…”, “A supposer, quand vous entrez en scène, que vous pensiez…” Il réinventait le “*si* magique” de Stanislavski qui avait modifié le cours de la dramaturgie au XX^{e} siècle. Une fois de plus, la nature bifide du théâtre s’imposa :

il y avait la pièce en soi, encore si électrique après son quasi-demi-siècle, l'empoignade de Willie Loman avec ses fils Biff et Happy, la vie, la mort ; et puis il y avait David et sa troupe, et l'interaction d'Arthur avec tous. Aucun de ceux qui eurent le privilège de faire partie de ce groupe n'oubliera cette expérience. Sous nos yeux naquit un événement qui nous happa tous au sein du processus de création.

Cette semaine-là raviva tout ce que j'avais manqué pendant mes vingt d'années d'absence au théâtre. La collaboration fébrile avec une troupe professionnelle d'un talent fou, la mise en commun de toutes les ressources d'invention en vue de l'élaboration de quelque chose d'infiniment supérieur à toutes nos contributions et individualités séparées : tout cela ajouta à l'expérience de la création une dimension que j'avais quasiment oubliée. Je fus renvoyé au mélange initial de théâtre et de religion dans mon enfance ; les tensions qui, comme dans la Grèce ou la Chine anciennes, avaient suscité la naissance du théâtre à partir du souffle religieux de la musique réinvestirent ma vie. Les événements en Afrique du Sud autour de la libération de Nelson Mandela et les premières élections démocratiques de 1994 nous redonnaient la possibilité de faire du théâtre dans notre pays : je quittai Salzbourg certain que je *devais* recommencer à écrire pour la scène.

D'où *Die Jogger* (Le Jogguer) écrit presque immédiatement après mon retour, monté et publié l'année suivante. Le protagoniste est un brigadier de la Security Police à la retraite, enfermé dans un établissement psychiatrique, où il est hanté par les ombres de son passé et les souvenirs d'une vie de trahisons publiques et privées. J'eus la chance inestimable qu'une jeune metteuse en scène aussi énergique et inventive qu'Ilse van Hemert soit choisie pour monter ma pièce et qu'elle m'ait invité à participer aux répétitions. Son approche de la libre improvisation, le choix qu'elle laisse aux acteurs de participer à la conception et à l'exécution du texte considéré comme une chose vivante et changeante apportèrent des niveaux de compréhension inédits à ma vision de la pièce. Tous les matins, avant toute chose, je me précipitais au bureau de mon éditeur, qui préparait déjà le texte pour la publication, afin de réécrire le passage que nous avions travaillé la veille. L'acte éditorial fut donc intégré à l'acte théâtral.

Depuis *Die Jogger*, je n'ai pas eu le temps de me consacrer à l'écriture d'une autre pièce. Mais, quand un nouveau roman prend forme, je continue de prendre des notes, mentales ou sur des bouts de papier : ébauches de trames et de personnages qui ne sont pas destinés *a priori* à la page imprimée et ne peuvent venir à la vie que sur scène. Je sais que ce n'est qu'une question de temps avant

que cette dimension cruciale de mon existence reprenne la place qui lui revient dans mon univers.

INGRID

Ingrid Jonker est morte depuis plus de quarante ans. Mais, par le biais de sa poésie, il se peut qu'elle soit vivante pour plus de gens aujourd'hui qu'elle ne le fut au cours de sa brève existence. D'un autre côté, peut-être est-elle plus inaccessible que jamais. Elle s'est noyée dans la nuit du 17 juillet 1965, s'enfonçant dans les eaux glacées de l'Atlantique à Three Anchor Bay, au Cap, pour entrer directement dans le mythe : le mythe de la nymphe océane et solaire, incomprise, maltraitée, rejetée, calomniée, qui prédit sa mort dans sa poésie depuis son adolescence et finit canonisée par Nelson Mandela lorsqu'il lut son poème *Die Kind (L'Enfant)* lors de son investiture au Parlement sud-africain en mai 1994. Comment aurions-nous pu, comment *quiconque* aurait-il pu imaginer cette vie *post-mortem* à l'époque sombre où elle choisit de quitter ce monde ?

Depuis toutes ces années, j'ai choisi de ne pas être happé par les discussions ou les évocations de sa vie, notamment dans des documentaires dont certains sont abominables. Mais c'est précisément à cause d'eux que j'ai fini par penser que, peut-être, je lui dois enfin de dévoiler, sans drame ni mélodrame, certaines des choses que j'ai gardées par-devers moi jusqu'ici. Je ne parle pas de l'icône mais de la personne. De la femme que j'ai aimée. Qui a bien failli me rendre fou. Je dois, tout simplement, remettre les pendules à l'heure ; mais je dois aussi le faire pour me souvenir. Pour m'accrocher à son souvenir.

Il existe une photo de son enterrement, lamentable, obscène, quatre jours après sa mort : sa famille massée sur un sévère banc noir d'un côté de la tombe et ses amis, de l'autre côté, dans le vent. Son amant de longue date, Jack Cope, voulut sauter dans la fosse tel un Laërte des temps modernes. Tout menaça d'imploser en un drame de bas étage. Je regarde cette photo aujourd'hui, et ce qui me frappe, c'est que presque tout le monde, tous ceux qui étaient, de près ou de loin, impliqués dans la vie d'Ingrid, est mort aujourd'hui. Son père, l'arrogant perdant, la suivit dans la tombe à peine quelques mois plus tard. Jack, qui, comme moi, connaissait l'angoisse d'être avec elle et de la perdre constamment, et qui dut, bien avant moi, affronter le vieillissement, Jack n'est plus. Uys Krige, le *golden boy* pérenne des lettres sud-africaines, celui qui évita que l'enterrement ne sombre dans la plus indigne vulgarité, est mort lui aussi : quelque incroyable que cela puisse nous paraître, à nous tous qui l'avons entendu réciter de la poésie ou parler non-stop en cinq langues. Jan Rabie, romantique et amateur d'objets

rejetés par l'océan, père du roman moderne en langue afrikaans, est mort. De même sa femme, Marjorie Wallace, qui chanta les joies de l'existence dans des couleurs gaillardes sur ses toiles. De même la sœur d'Ingrid, la constamment morose Anna : elle aurait fait n'importe quoi pour continuer à chérir sa version étriquée d'Ingrid, quoi qu'il pût en coûter aux autres. Et le mari d'Ingrid, Piet, perpétuel étranger au milieu des artistes qui entouraient sa femme. Et Bartho et Kita, les amis qui nous supplièrent, Ingrid et moi, d'avoir un enfant, qu'ils pourraient adopter afin d'exorciser leur infécondité. Et tous les autres de ce temps jadis…

Au fil des ans, ils ont été si nombreux à se l'approprier pour servir leur propre cause, la métamorphosant en poète maudite, en Anne Sexton, en Sylvia Plath de l'Afrique du Sud ! Des chansonniers ont transformé ses vers en paroles pour surfer vers une gloire facile. Présentateurs de radio et de télé, cinéastes et dramaturges ont tenté de fixer ses pas légers sur des bandes-son et dans des films. Tous les vautours qu'Ingrid a méprisés et craints si férocement pendant sa vie…

Par une journée d'été bleu et or, le jeudi 15 avril 1963, en fin d'après-midi, Ingrid pénétra dans mon existence bien ordonnée et la chavira. Jusque-là, j'étais confortablement calé dans une existence éminemment prévisible d'époux, de père et de maître assistant ; je rêvais à un avenir d'écrivain après que mon premier roman, *Lobola vir die lewe* (Une dot pour la vie), eut pris de court l'establishment littéraire afrikaans. Mais j'étais douloureusement conscient, aussi, des impératifs et limitations de la domesticité, de l'endormissement dans la complaisance bourgeoise, bref, de n'être que du menu fretin dans une mare minuscule. Avec Ingrid apparaissait un monde dans lequel rien ne serait jamais plus assuré, dans lequel tout, du plus intime au public, de l'amour à la politique, serait soumis au risque, à l'incertitude, au danger.

Un groupe d'écrivains s'était réuni chez Jan et Marjorie, dans le salon côté rue, tout en ombres et poussières, de leur vieille maison délabrée de Cheviot Place, à Green Point : sans doute la seule maison d'artistes véritablement bohème du Cap. Nous souhaitions organiser l'opposition au nouveau projet de loi sur la censure que le Parlement préparait. Plusieurs d'entre nous s'étaient déjà élevés en leur nom propre contre l'offensive lancée par un parlementaire de droite en vue, Abraham Jonker, dont les tentatives précoces dans le roman réaliste n'avaient pas été à la hauteur de ses ambitions. Il s'était surtout fait un nom en déclarant que même Shakespeare avait besoin d'un bon élagage. Le

temps était venu d'organiser une résistance à grande échelle. La discussion fut énergique et passionnée, mais rien, jusque-là, n'avait signalé cette journée comme exceptionnelle.

Or voilà qu'elle entra, menue, discrète mais tendue, cheveux blonds et bouclés en bataille, yeux sombres au regard de braise – et pourtant réservée. La fille de l'apprenti censeur en chef, Abraham Jonker. Elle portait une chemise d'homme blanche, ample, quelques tailles trop grande pour elle, un pantalon vert moulant, une ou deux tailles trop petit. Une cigarette pendait à sa bouche. Elle marchait pieds nus. (De beaux pieds effilés. Plus jamais je n'omettrais de regarder les pieds d'une femme quand j'en rencontrerais une qui me plairait.)

Au cours du week-end qui suivit, je vis ses yeux exprimer un éventail étonnant d'expressions. Traduire un grand détachement ou lancer des éclairs. Du calme à l'exubérance, de l'apathie, de la désillusion à l'enthousiasme, du défi éhonté à l'attitude scandalisée ou méprisante. Yeux écarquillés par un émerveillement enfantin ou brûlants d'un feu passionné, puits d'un contentement tranquille, ou regard cinglant et méchant. Quant à sa bouche sensible, sensuelle : cynique, satisfaite, crispée, vulnérable, joueuse, amère, moqueuse, sereine, furibonde, joyeuse, généreuse, enragée. Qu'elles étaient imprévisibles, à jamais fascinantes, ces sautes d'humeur et d'expression volatiles comme le mercure !

Le coup de foudre fut réciproque, alors que j'étais marié et qu'elle entretenait, depuis plusieurs années déjà, mais je l'ignorais, une relation intime quoique instable avec Jack Cope, qui avait une vingtaine d'années de plus que nous.

Dès ce premier week-end tumultueux, avant que je doive rentrer à Grahamstown où j'enseignais l'afrikaans à Rhodes, nos conversations à bâtons rompus m'introduisirent aux différents paysages de sa vie : le plus souvent par le biais d'aperçus cryptiques, déroutants, d'une intensité presque aveuglante, et parfois par le biais de parcours plus longs, plus soutenus. Paysages réels, lunaires, marins, corporels, visuels.

Comment aurais-je pu imaginer un instant les multiples façons dont ce petit bout de femme avec ses grands yeux noirs et ses cheveux en bataille allait changer le cours de ma vie et de mon écriture ; qu'elle affecterait le choix des personnages féminins dans mes livres pendant les quarante années à venir ; qu'elle altérerait en moi la notion même de trame et mes interactions avec autrui ? Dans quelle mesure, à partir de notre rencontre, toutes mes perceptions des relations humaines ne seraient-elles pas définies par la conscience (la crainte) de la trahison, par un grand scepticisme à l'égard de la permanence, par la méfiance face aux engagements ou par la culpabilité que je ressentis lorsque je

tournai le dos à une existence stable et sûre ?

Et *pourquoi* tout cela ?

Pas seulement parce qu'Ingrid était Ingrid. Mais aussi parce que, d'une manière bizarre et troublante, la trouver sur mon chemin, ce fut comme être confronté soudain à l'incarnation d'un personnage que je venais de décrire dans un roman : Nicolette, dans *L'Ambassadeur*. Le livre ne serait pas publié avant quelque temps et je pus introduire quelques références à Ingrid : sa façon, quand elle était tracassée, de triturer jusqu'à ce qu'elle s'endorme une petite boucle de cheveux sur son front ; une petite marque de naissance sur la cuisse… Cela dit, il existait encore plus de "preuves" qu'Ingrid était Gillian : sa relation tempétueuse avec son père, sa fulmination outrancière contre la religion… Mais tout cela était presque hors de propos en comparaison de la réalité pleine, du plein impact de la fille-femme Ingrid. Mon problème fut, dès le départ, la quasi-impossibilité dans laquelle j'étais de la voir clairement, nettement, *telle qu'elle était* plutôt que comme la projection d'un personnage romanesque préexistant.

Comment désormais pourrais-je faire la distinction entre la réalité et la fiction ? Comment pourrais-je m'empêcher de tenter de transformer ma vie en une série de récits ou de projeter des histoires imaginaires dans des événements de ma vie réelle ? Peut-être, me semble-t-il aujourd'hui, plus de quarante ans plus tard, la seule solution qui se présentait à moi était-elle de diviser ma vie en d'innombrables compartiments – chaque ami, chaque connaissance, chaque femme séparée de tous les autres derrière les portes barricadées de la mémoire et de l'imagination ? Seule issue pour garder le contrôle de mon univers…

Les faits bruts de la vie d'Ingrid ne sont que trop connus aujourd'hui, ils sont devenus la fibre de la légende, de l'image, de l'icône : l'innocence pervertie, l'enfant abusée, l'orpheline incomprise, la recherche d'une figure paternelle, l'attrait de la mort, le goût de l'autodestruction. Tout cela est vrai. Mais peut-être un tout petit peu trop… facile ?

Ingrid naquit en septembre 1933 dans le domaine de son grand-père maternel, Fanie Cilliers, près du bourg de Douglas dans le Nord-Ouest de la province du Cap, non loin de la confluence de la Vaal River et de l'Orange River, où j'avais passé quelques-unes des années formatrices de mon enfance. Sur l'une des toutes premières photographies qu'on a d'elle, au bord de l'eau boueuse et tourbillonnante, nymphette nue échappée d'un autre monde, elle adresse à l'objectif une grimace provocatrice et pince entre le pouce et l'index une lèvre de son petit con.

Sa mère, Beatrice, venait d'être abandonnée par Abraham Jonker, qui l'avait

accusée de porter l'enfant d'un autre homme. En temps voulu, il se remaria deux fois et finit par fonder une nouvelle famille au Cap avec une femme qui ne supportait pas les deux petites filles "indisciplinées" qu'il avait eues de son premier mariage : Ingrid et sa sœur Anna, de deux ans son aînée. Beatrice Jonker dépérit pendant de longues années : victime d'une leucémie qui avait atteint le système nerveux, son état devait tant se détériorer que, vers la fin de sa vie, on dut l'enfermer dans l'établissement psychiatrique de Valkenberg, comme Ingrid le serait plus tard, à plusieurs reprises. "J'ai vu ma mère devenir folle sous mes yeux", me confia-t-elle au cours de ce premier week-end et très souvent encore par la suite. Elle continua ainsi : "Je me rappelle la façon qu'elle avait de rester assise à la fenêtre, une couverture sur les genoux, à lisser la bordure effilochée. Elle parlait toute seule : « Si je tire sur celui-là, une inconnue va venir. Si je tire sur l'autre, ce sera un inconnu. Et si je tire sur ce troisième, *c'est Abraham Jonker qui viendra* ! » Et puis elle se mettait à crier, à hurler comme une hystérique."

Après la mort du grand-père, Beatrice, sa mère et ses deux filles emménagèrent à Durbanville, près du Cap, où elles vécurent dans "la maison au poivrier" ; ensuite, elles déménagèrent à Gordon's Bay, où Ingrid passa la plus grande partie de son enfance. Quand elles ne s'enfouissaient pas dans le monde féerique des livres, les sœurs jouaient sur la plage et dans l'océan – "comme deux petites loutres", disait Ingrid – ou passaient des heures à ramasser puis cacher des "secrets" dans la pinède. Ces secrets cachés ou enterrés devinrent une part indissociable de son existence : trésor mais aussi reposoir de souvenirs, subconscient autarcique parallèle au monde ordinaire. Des années plus tard, dans sa poésie, elle ferait une référence cryptique au sperme d'un amant comme à des "secrets" : traces d'un espace privé qui n'appartenait qu'à elle. L'océan constituait le fond musical de sa poésie. Passionnée d'océan, elle nageait comme un poisson. Mais il y avait souvent un courant souterrain menaçant. Petite fille, avant même leur déménagement à Gordon's Bay, Ingrid manqua par deux fois de se noyer, une fois dans une rivière, une autre dans une retenue d'eau. Fait étrange mais significatif, ces deux expériences effrayantes mêlèrent dans son esprit les forces de la vie et de la mort. Au fil des ans, tout cela trouverait une expression dans ses écrits.

Leur enfance au bord de l'océan comblait tellement les deux sœurs qu'elles s'apercevaient à peine de la pauvreté dans laquelle leur mère et leur grand-mère étaient contraintes de les faire vivre. Souvent, il n'y avait à manger que de la soupe ou des têtes de poisson ; et, quand il n'y avait rien du tout, la foi fervente

de la grand-mère leur permettait toujours de se débrouiller. Le dimanche, elle prêchait aux familles des pêcheurs de couleur : Ingrid puisa là, très tôt, son inspiration quand elle se mit à écrire des rimes avec un fort penchant religieux. La Bible fut toujours la référence majeure de ses écrits, pas seulement quant au contenu mais encore plus dans son choix de mots, d'imagerie, de style. Quand elle eut besoin d'une mythologie personnelle, elle lui procura les ténèbres et la lumière, la crainte et l'exultation, la hantise de l'enfer et l'espérance des cieux. Là où la Bible finissait, les commentaires circonstanciés d'*ouma* prenaient le relais sous la forme d'une "pensée du jour". Lorsque nous étions ensemble, souvent, Ingrid sortait les *Pensées* d'*ouma*, conservées sur de petites feuilles bleues, recouvertes d'une écriture méticuleuse : elle se tordait de rire en adoptant le ton déclamatoire d'un *dominee*. L'influence de la religion s'accrut encore quand elle eut rompu avec toutes ses formes organisées, car, fait curieux, son rejet de la religion ne fit qu'accroître sa dépendance à son égard. Comme j'étais moi-même plongé à ce moment-là dans les affres de ma rupture avec l'Eglise, ma rencontre avec Ingrid fut probablement l'élément décisif qui me permit de "couper les ponts".

La mort avait envahi le monde d'Ingrid au moment du décès de sa grand-mère. En 1944, un an seulement après sa mère, sa grand-mère bien-aimée la quitta à son tour. Une barrière se dressa à ce moment-là entre la jeune fille et ses précieux souvenirs d'une enfance idyllique. Désormais, la mort demeurerait comme un courant souterrain sous la quasi-totalité de ses écrits, souvent exprimé dans des termes ambigus : parfois c'était un état onirique qu'elle appelait de ses vœux, d'autres fois une présence effrayante, menaçante, amant ou ennemi redouté, ténèbres ou lumière ultime.

Surgi de nulle part, Abraham Jonker vint récupérer ses filles. Il fit de son mieux pour les intégrer à sa nouvelle famille (bientôt sa nouvelle épouse lui donnerait deux autres enfants) ; il les envoya dans de bonnes écoles. Ce qui n'empêcha pas Ingrid de se sentir abandonnée : plus tard, elle se plaindrait (en exagérant peut-être) d'avoir dû trimer comme Cendrillon pour une marâtre intimidante. Cela participait, du moins est-ce ainsi que je comprends les choses aujourd'hui, de sa perception d'elle-même comme un être rejeté et incompris. Quoi qu'il se passât à la surface de sa vie, elle trouva de plus en plus souvent refuge dans sa poésie, encouragée par un professeur compatissant. Elle n'avait pas seize ans qu'elle avait déjà écrit la plupart des poèmes qui figurèrent dans *Ontvlugting* (Evasions), mince recueil publié en 1956.

Elle le dédia à son père. Lorsqu'elle lui offrit le premier exemplaire, les lèvres

pincées, il déclara : “Mon enfant, j’espère qu’il y a quelque chose entre ces couvertures. J’y jetterai un coup d’œil ce soir pour voir de quelle façon tu m’as déshonoré.”

Fin 1951, Ingrid conclut sa scolarité avec un D global peu glorieux mais un A en afrikaans. Elle tenait à aller à l’université mais son père mit son veto. Si elle le souhaitait, elle pourrait s’inscrire à un cours de secrétariat pour qu’elle puisse ensuite trouver un travail, mais rien de plus. “Si tu es assez grande pour écrire, tu es assez grande pour te défendre toute seule”, déclara Abraham, poussé par sa nouvelle épouse. Ingrid quitta aussitôt le domicile parental. “La maison était grande mais pas leur cœur”, expliquait-elle de façon laconique. Elle emménagea dans un appartement près du centre-ville, où, pendant trois ans, elle fut correctrice et préparatrice pour divers éditeurs et imprimeurs.

Sa vie entra dans une nouvelle phase en 1954 lorsqu’elle rencontra Piet Venter, de dix-sept ans son aîné et deux mariages ratés derrière lui. Cet homme d’affaires avait l’ambition de devenir écrivain. Deux ans plus tard, peu après la publication d’*Ontvlugting*, ils se marièrent – la décision en revenant à Ingrid plus qu’à Piet. Après les aléas de son enfance, elle n’aspirait, désespérément, qu’à la sécurité du mariage. L’un de ses vieux rêves, avoir un enfant, était enfin à portée de main. Mais une crainte irraisonnée de faire une fausse couche la mina, comme l’atteste l’un de ses poèmes les plus connus, *Swanger vrou* (Enceinte), qui date de 1957, l’année où elle-même le fut : il est dominé par l’image surréaliste et hallucinatoire d’une femme allongée qui chante sous les eaux brunes d’un égout avec son rejeton ensanglanté. Ingrid venait d’intégrer un cercle cosmopolite d’artistes au milieu desquels, malgré ses ambitions ou peut-être à cause d’elles, Piet se sentait hors de son élément. Parmi ces amis se trouvaient Jan Rabie, rentré récemment d’un séjour de sept ans à Paris, sa femme, Marjorie Wallace, qui était écossaise, le peintre Erik Laubscher, son épouse, Claude Bouscharain, qui était française, et le jeune étudiant des beaux-arts Breyten Breytenbach ; le poète bohème de renom et grand voyageur Uys Krige était leur *primus inter pares.* Par l’intermédiaire d’Uys, qui passa des jours et des nuits à lui faire connaître ses traductions de la poésie des surréalistes français, de Lorca et des Sud-Américains, elle rencontra bientôt son ami intime Jack Cope, avec qui Uys partageait un bungalow sur Second Beach à Clifton et qui, en temps voulu, devint son amant. Leur cercle transcendait toutes les barrières, tous les tabous du tout nouvel Etat de l’apartheid : il comprenait plusieurs poètes et écrivains “de couleur” – Piet Philander, Richard Rive, Peter Clarke et Adam Small.

La naissance de la fille d'Ingrid, Simone, fut un tournant dans son existence. La plénitude de la maternité s'accompagna d'une découverte dont elle me fit part dans le vestibule plutôt miteux du Clifton Hotel peu après notre rencontre : lors d'une soirée chez eux, à son retour de la clinique, elle avait surpris Piet avec une autre femme. Moins de dix-huit mois plus tard, l'entreprise pour laquelle il travaillait le transféra à Johannesburg – d'après Ingrid : "sans doute la ville la plus primitive du monde". Ce déménagement signifiait, entre autres, abandonner tous ses amis qui avaient donné un sens à sa vie. Qu'il y ait eu là un lien direct ou pas, avec le recul, il n'est pas surprenant d'apprendre qu'elle fit à cette époque-là une première tentative de suicide. Mais rappelons à ce propos un souvenir évoqué par Marjorie Wallace : la toute première fois qu'elle avait rencontré Ingrid, la poétesse chétive interrompit une conversation légère et joyeuse sur Clifton Beach en lui demandant de but en blanc : "Penses-tu que je vais tenter de me suicider un jour ?" Ce fut l'une des questions-clés qu'elle me posa régulièrement pendant notre premier week-end ensemble.

"Le bruit de l'océan et tout le reste, bien sûr, nous manque, écrivit-elle à Jack lors des tout premiers jours qu'ils passèrent dans le Nord. Je suis navrée mais cette lettre est d'un ennui… rien de ce que je pourrais écrire n'est racontable… je me sens tellement « dépouillée » !"

L'une de ses premières expériences dans ce qui était alors le Transvaal fut une rencontre culturelle, organisée dans le cadre des célébrations nationales de l'afrikaans, où s'exprima le Dr Hendrik Frensch Verwoerd, notoire "architecte de l'apartheid", qu'elle rangeait parmi les "animaux" : "Le séducteur de la nation enchaîna les violences verbales sans susciter un seul hoquet, jusqu'à ce que, enfin, d'un air suffisant, il s'assoie sous les applaudissements de l'*Afrikanerdom* blanc." Je me rappelle parfaitement un soir, par un temps froid et dégagé, sur le balcon de son appartement. Nous nous mîmes à parler de Verwoerd ; Ingrid avait déjà trop bu. S'arrêtant en pleine conversation pour m'observer à travers la fumée de sa cigarette, elle demanda : "Est-ce que tu détestes Verwoerd ?

— Naturellement.

— Je veux dire : tu le détestes *vraiment* ?

— Oui.

— Alors, tue-le.

— Qu'entends-tu par « tue-le » ?

— Sors à l'instant même, achète-toi un fusil et va abattre cette ordure.

— Voyons, Ingrid, on ne tire pas sur les gens comme ça…!

— Si tu étais vraiment sincère, tu le ferais.

— Voyons, sois raisonnable.” Combien de fois, au cours de combien de conversations, ne dus-je pas répéter ces mêmes mots ! Chaque fois, elle rétorquait : “Tu peux te foutre ton *raisonnable* dans le cul ! Si tu ne sors pas le faire, *tout de suite*, je ne croirai plus jamais un mot que tu prononceras.

— Ingrid !

— Tu n’es qu’un lâche, comme tous les autres ! Tu n’as pas les tripes de tes convictions ! Je te méprise !”

Cela dégénéra en un affrontement titanesque qui se prolongea jusqu’à une heure avancée de la nuit, jusqu’à ce que, épuisée, elle ne sache plus ce qu’elle racontait : je dus la reconduire à sa chambre et la mettre au lit. Elle dormit comme un loir. Le lendemain matin, elle avait complètement oublié notre dispute.

Sur tous les plans ou presque, l’installation d’Ingrid à Johannesburg fut un désastre. Au bout de trois mois, elle revint au Cap, abandonnant garde-robe et enfant. Malgré son amour féroce, possessif et démonstratif pour Simone, elle pouvait être abominablement négligente à son égard. Lorsqu’elle avait des visiteurs, elle l’envoyait sans aucun scrupule chez les parents de Piet, chez sa sœur Anna ou chez des amis.

Sa décision de rentrer fut aussi accélérée par le fait qu’elle s’était amourachée de Jan Rabie. Ils étaient devenus intimes avant, lorsque Marjorie était encore en Ecosse après les années qu’ils avaient passées ensemble à Paris ; avec son habituelle franchise, Jan avait écrit à Marjorie que, si elle ne rentrait pas très vite, il aurait une liaison avec Ingrid. Marjorie étant revenue, une relation suivie avec Ingrid était hors de question : Jan était trop marqué par la féroce fidélité prescrite par le calvinisme de son père. La réaction de Marjorie au retour d’Ingrid fut tout aussi caractéristique et directe : elle n’avait qu’à venir vivre avec eux : ça la guérirait vite !

Piet Venter arriva bientôt pour la ramener “chez eux” mais leur couple ne fonctionnait plus, tout simplement ; à partir de là, Jan étant inaccessible, la relation avec Jack Cope devint sérieuse – même si, au début, il essaya de garder ses distances en l’avertissant qu’il n’était qu’“un vieux roseau brisé”. Dans une lettre à Uys Krige, écrite vers cette époque, Ingrid rapporte à son mentor, ami et figure paternelle que Jack lui aurait dit, en fait : “Uys pense que tu n’es qu’un vieux roseau brisé.” Quelle qu’ait été la bonne version, la formule se retrouva dans un poème poignant, *Die Lied van die gebreekte riete* (Le Chant des roseaux brisés), une lamentation sur la mort et la solitude.

Son déménagement dans la banlieue cosmopolite, plus animée, de Hillbrow à Johannesburg rendit sa vie plus tolérable mais pas pour longtemps. Début 1960, elle quitta définitivement Piet et rentra au Cap. Cette fois, elle emmena Simone. Le divorce fut prononcé début 1962. Nous connaissions alors, bien sûr, une phase critique dans l'histoire de l'Afrique du Sud, précipitée par le massacre de Sharpeville, le 21 mars 1960. Les scènes de violence se multiplièrent dans tout le pays. Au Cap, dans le township de Nyanga, parmi d'autres incidents dramatiques, la police tua un bébé noir dans les bras de sa mère. Révoltée et poussée par une fascination morbide, Ingrid se rendit au poste de police de Philippi pour voir le cadavre. En un seul élan d'inspiration, elle composa ce qui reste pour de nombreux lecteurs l'un des meilleurs poèmes de la littérature sud-africaine, *Die Kind wat doodgeskiet is deur soldate by Nyanga* (L'Enfant tué par les soldats à Nyanga). Nombre de ses amis la prévinrent des risques qu'elle encourait à publier le poème, mais elle refusa de changer un mot ; à l'instar de la photo du bébé à qui elle s'adressait, le poème a depuis parcouru le monde, dans de nombreuses langues. "Je m'étonne que certains disent que c'est un poème politique, écrivit-elle dans *Drum*, peu après notre rencontre. Il émane de mon expérience personnelle et de mon propre deuil. Il repose sur le fondement de toute philosophie, une certaine foi en la « vie éternelle » et l'espoir que tout n'est jamais totalement perdu."

Sur d'autres plans aussi, ce furent des années difficiles pour Ingrid. Sa relation avec Jack lui offrait une certaine sécurité mais son caractère ouvert et le refus constant de Jack d'accepter le mariage (continuait-il d'être hanté par son échec matrimonial ?) furent une source de frustration et de frictions ; elle atteignit le fond lorsque, vers l'été 1961, elle découvrit qu'elle était enceinte. Pendant deux mois, elle n'en dit rien à Jack ; quand elle eut enfin le courage de le faire, sa seule réaction, m'avoua-t-elle deux ans plus tard, avait été de demander : "Que vas-tu faire ?"

Quant à ce qu'elle décida de faire, les versions diffèrent. Sa sœur Anna, toujours prête à "couvrir" Ingrid, raconta que celle-ci était allée à l'hôpital. De son côté, Ingrid maintint, avec force détails sanguinolents, qu'elle avait fait ça dans la clandestinité, que l'acte avait été pratiqué par une vieille femme noire armée d'une aiguille à tricoter. Le contact avec la mort, intrinsèque à ce genre d'expérience, trouva une expression dans un autre de ses poèmes les plus connus, *Little Korrelt jie sand* (Petit grain de sable), dans lequel un enfant à naître pleure dans le ventre de sa mère, dénonçant la futilité et le néant du monde. Ce fut l'un des moments les plus traumatisants de son existence, qui

continua de la hanter jusqu'à la fin. Même si la relation avec Jack reprit, elle ne fut plus jamais ce qu'elle avait été.

Ce qui, lors de son avortement, déprima plus particulièrement Ingrid, ce fut le souvenir de sa mère qui, trente ans plus tôt, abandonnée par Abraham Jonker pendant sa grossesse, avait néanmoins choisi, dans un contexte difficile, de garder son enfant. Le fait que Beatrice, qui avait eu bien plus de raisons qu'Ingrid de se débarrasser de l'enfant, ait rejeté cette option induisit chez sa fille un sentiment de culpabilité dont elle ne se défit jamais. Fréquemment, dans des moments de grande tension, elle se confondait, elle, l'enfant qui avait survécu, avec le fœtus qu'*elle* avait supprimé. Guère surprenant qu'après l'avortement elle ait dû être internée plusieurs fois à l'institution psychiatrique de Valkenberg, où, parmi d'autres traitements, on lui fit des électrochocs. Sa fixation sur le suicide devint alors quasiment pathologique.

Ces années sombres (ses derniers mois à Johannesburg, le retour au Cap) accrurent son activité poétique. Une bonne partie d'*Ontvlugting* était écrit en distiques rimés, forme qu'elle utilisa encore longtemps ; mais, peu à peu, notamment sous l'influence d'Uys Krige et de ses somptueuses traductions d'Eluard, de Lorca, de Neruda, d'Andrade et d'autres, elle se tourna vers le vers libre. Bientôt s'organisa le recueil de poèmes destiné à devenir la pierre angulaire de son héritage artistique, *Rook en Oker* (Fumée et ocre), publié en octobre 1963 par Bartho Smit chez APB Publishers, à Johannesburg. Avec une couverture par un jeune artiste du Cap, Nico Hagen.

Je passai le week-end qui suivit notre rencontre dans le petit appartement de Bantry Bay qu'Ingrid partageait avec une amie, Lena Oelofse. En fin d'après-midi, le vendredi, Nico arriva sans crier gare, une jeune femme nerveuse à la traîne. Il annonça à Ingrid qu'il s'était marié le jour même. Elle resta interdite. J'appris qu'ils sortaient ensemble et qu'il lui avait proposé de l'épouser.

"Nous adorerions t'avoir pour amie, déclara-t-il, rayonnant.

— Ton amitié, tu peux te la foutre où je pense ! Fous le camp, Judas !"

Et de se réfugier instantanément dans l'eau chaude et amniotique d'un bain, dans lequel elle passa une heure entière sans prononcer un mot, fumant cigarette sur cigarette. Bien que nous ayons décidé d'aller manger au restaurant, il fut quasiment impossible de l'extraire de son bain. Elle finit néanmoins par accepter de sortir mais pas pour manger : pour boire. "Je veux me pinter", déclara-t-elle.

Devant la porte du restaurant, elle fondit en larmes. Quand, enfin, elle fut calmée, elle se mit à parler sans trêve. Comment Nico avait-il pu lui faire si

mal ? Il n'était d'ailleurs pas le seul. *Tout le monde* profitait d'elle, l'utilisait, l'abusait. Qu'avait-elle donc ? Parce que… ça ne pouvait être que sa faute à elle…

Nous restâmes longtemps devant la porte. Quand enfin nous fûmes attablés et qu'elle eut consenti à manger, elle me raconta l'histoire compliquée de sa vie et de ses amours. Sans cesse, de façon obsessionnelle, elle revenait à Simone, qui se trouvait alors avec Piet Venter à Johannesburg. "Ils vont m'enlever mon enfant. Le tribunal prendra fait et cause pour eux. Parce que je me drogue. Je bois. Je baise. Mais je *veux* mon enfant !" Comme tant d'autres fois pendant ce week-end, elle parla de suicide. Elle me montra les fines cicatrices blanches sur ses poignets, à la suite d'une précédente tentative. Pourtant, lorsque je partis, très tôt le lundi matin, pour faire en voiture le trajet de retour, de près de mille kilomètres, jusqu'à Grahamstown, il y avait un je-ne-sais-quoi d'incroyablement serein et de presque joyeux dans le sourire qu'elle m'adressa en me disant au revoir.

Nous avions tous deux cru que notre week-end ensemble demeurerait comme une bulle hors du temps et de nos vies ordinaires ; nous ne pensions pas qu'il y aurait une suite. Or, en l'espace d'une semaine, tout changea. Nous nous aperçûmes chacun de son côté que nous étions trop épris pour accepter la séparation. Par une étrange coïncidence, je reçus une invitation à retourner au Cap pour donner une série de conférences à la fin mai. Ingrid y vit un nouveau départ inattendu. En même temps, mon apparition avait ravivé l'intérêt amoureux de Jack, qui avait faibli récemment lorsqu'elle était sortie avec Nico. Alors que, dans les derniers temps, il avait gardé Ingrid à distance, ne la voyant que pour le sexe lorsqu'il en ressentait l'envie, pour la jeter du lit, à proprement parler, quand il souhaitait être à nouveau seul, il l'assura tout à coup de son amour éternel et, pour la première fois, n'exclut pas le mariage. Du moins est-ce ainsi qu'elle me présenta les choses.

Je ne peux m'empêcher d'évoquer une scène qui eut lieu lors d'une réunion d'écrivains plutôt farcesque à Paarl, au cours de laquelle il la prit dans un coin pour lui dire : "Est-ce que tu comprends bien que tu es la seule femme que j'aie jamais aimée ?" En réponse, elle lui montra la petite bague avec une pierre rouge que je lui avais donnée le jour même. "Je t'en achèterai une plus grosse", promit-il. Dès que je fus rentré à Grahamstown, il oublia toutes ses promesses.

Incapable de rester longtemps éloigné d'elle, toutes les quelques semaines je descendais en voiture au Cap. J'avais Ingrid dans le sang. C'était une fièvre. Quand nous étions ensemble, le flux ordinaire de l'existence s'interrompait ; le

temps n’existait plus. Nous passions le week-end dans des retraites romantiques : des hôtels à la campagne près de Stellenbosch, Franschhoek, Gordon’s Bay, Hout Bay. Elle était emportée par un nouvel élan créateur. Je me mis aussi à écrire des poèmes, très mauvais, d’une banalité effroyable, mais j’avais besoin de cet exutoire. Notre relation devint une extension de notre écriture. Bientôt, toutefois, se mit en place un schéma fatal : ma vie devint un yoyo oscillant frénétiquement entre Le Cap et Grahamstown. Dès que je rentrais chez moi, la soif de liberté et de sauvagerie représentée par Ingrid me submergeait. Mais je ne retournais vite la voir, dans une frénésie de désir, que pour m’apercevoir qu’en mon absence elle était retournée avec Jack, parfois pour la seule raison qu’il ne voulait pas la laisser en paix, mais tout aussi souvent parce qu’elle ne supportait pas la solitude. Cette valse inhibait mon envie de m’impliquer et je songeais sérieusement à retourner à Grahamstown, à la sécurité et au confort de mon couple. Naturellement, cette décision encourageait Ingrid à retourner près de Jack, alors que, le temps de rentrer chez moi, au ranch, je m’apercevais vite que mon mariage avait bel et bien échoué ; je ne me précipitais à nouveau au Cap que pour découvrir qu’en mon absence… etc.

Nous rompions très souvent, parfois avec un soupir, souvent avec des craquements de tonnerre. Combien de fois ne sommes-nous pas retournés à l’amour qui nous attirait tel un courant sombre et dangereux ! Mais ça ne pouvait pas durer. La culpabilité attachée à mes deux univers qui chacun rétrécissaient comme peau de chagrin fut bientôt insupportable ; le feu de l’incertitude et du doute était dévastateur. Ce fut la seule période de toute ma vie, hormis un moment à Paris en 1968 après le naufrage d’un autre amour, où je songeai sérieusement au suicide.

L’un des moments les plus affreux eut lieu pendant ma visite au Cap en novembre 1963, lorsque, Ingrid étant partie au travail, je trouvai sur son bureau un carnet qu’elle avait laissé ouvert, exprès pour que je le voie, ainsi qu’elle l’admit par la suite. La première page était recouverte de gribouillis tout juste lisibles, en anglais, datant de la soirée précédente, à une heure où j’étais déjà couché. Nous avions dîné au restaurant et nous nous étions querellés ; notre dispute avait en fait suivi un accrochage qu’elle avait eu avec Jack dans la journée : il l’avait traitée de “poète mineure”. Il est ironique, n’est-ce pas, que le problème de Jack ait été justement que, comparé à Nadine Gordimer et à d’autres, il craignait lui-même qu’on se souvienne de lui comme d’un écrivain politique *mineur* d’Afrique du Sud.

En larmes, je recopiai les mots décousus d’Ingrid :

Notre art justifie notre existence mais, quand on perce à jour la justification, peut-on encore exister pour lui ? On essaie de compenser quelque chose mais, quand il n'y a rien à compenser, est-ce encore important ? Question pour l'artiste mineure. Vivre pour l'après ; un don à l'avenir ? Aucune voix n'est vraiment perdue. Aucune voix, si mineure soit-elle, n'est perdue – mais compte-t-elle vraiment ? Quand on est soi-même égoïste et mineur comme son talent ? Non. Ça ne vaut pas le coup. La petite voix meurt. Elle mérite de mourir. La personne égoïste au cœur rabougri mérite de mourir. Elle n'obtiendra pas, ne mérite pas la vie éternelle. Je mérite de mourir.

Les gens qui comptent dans ma modeste existence :

Jack Cope : qui ne veut pas s'encombrer (soit !) de cette modeste voix.

Simone : à qui je ne peux fournir aucune sécurité émotionnelle ou matérielle. Un bon départ. Rien de plus.

André : qui a d'autres obligations.

Bilan.

"Restant de vie à tuer." "Car tout homme tue la chose qu'il aime" – différemment – adieu Jack, Simone, André

Malade malade malade

Comprends-tu, Jack Cope, que je suis privée de Jack, privée de Simone, privée d'André

Le conflit majeur

Le plus important, pour moi

A l'heure de mon départ

– Vers "la liberté enfin" ?

Reste de vie à tuer. *Si on a le sens de "l'organisation".*

Pas moi J'y vais Et ceci n'est rien d'autre qu'un petit problème "personnel" – *"de versmorende ik"* ["le moi suffocant" : cette expression est tirée d'un poème hollandais]. Et quand ce "je", ces obligations d'adulte… il n'y a pas d'issue. Je ne dis pas ça pour t'inquiéter ou te blesser… il y a longtemps qu'il en est ainsi ; cette vie n'est plus utile : je ne peux pas vivre pour moi-même ou pour mon ART ; tout a disparu… tout service, qui est sens et donne du sens. Mets ça sur le compte de mon passé ou quoi que ce soit qui m'a faite, "tout n'est que vanité", dit le Prediker ["prédicateur", en afrikaans] ; j'ai échoué avec tout et tout le monde. Il me reste en effet un reste de vie à tuer, et je le tuerai. Ultime dignité *(sic !)*, selon mes propres termes. Oui, à l'heure actuelle, il y a un élément impur et je vais devoir arrêter. J'ai échoué, ÉCHOUÉ, ce qui est un *begrip* ["concept", en afrikaans] personnel : je ne peux pas être gaie, aimante, généreuse ; je suis mesquine et recroquevillée sur ma propre conscience. Je n'aime pas ça. Ça influe sur ma "santé mentale".

Je suis Ingrid. Dommage, mais c'est comme ça.

C'étaient des lignes d'un désespoir intégral. Néanmoins, dans le contenu de cette confession mais aussi dans sa décision de laisser le carnet ouvert sur la table pour que je la lise, je reconnus, même si cela semble être d'une grande cruauté, son besoin d'"extérioriser" son angoisse, de jouer un rôle qu'elle avait fini par s'approprier, son besoin d'être *perçue* comme l'exclue, la méprisée, la rejetée, l'incomprise qui s'imbibe de la pitié d'autrui afin de nourrir ses émotions et d'en extraire de la poésie. Oui, Ingrid pouvait être d'une cruauté incroyable et, obnubilée par elle-même et ses besoins, se ficher d'autrui (amis, amants, famille, enfant). Pour ceux d'entre nous qui vivaient dans son orbite, ces crises de désespoir théâtral étaient délicieusement équilibrées par des périodes de sérénité où elle se montrait pleine d'égards pour autrui, pleine d'amour et

d’affection ; sans compter les rires, le plaisir de rigoler. Peut-être, au tréfonds d’elle-même, était-elle une enfant du soleil qui aimait taquiner, danser, folâtrer ; certains jours, certaines nuits, son amant et elle pouvaient avoir des crises de fou rire pendant une interminable séance d’amour. Et c’est cela qu’on a tendance à se remémorer : les promenades main dans la main dans les dunes ou les pieds baignés par le délicat lacis d’écume sur la grève ; les courses, nus sur la plage, sur l’impulsion du moment, à minuit, à une heure du matin, à Clifton ou à Llandudno ; les plongeons dans les eaux froides de l’Atlantique qui, littéralement, nous coupaient le souffle, glaçons de l’Arctique déchirant nos veines, puis l’amour sur le sable en sortant de l’eau ; et puis le repos, allongés sur un coteau, le regard levé vers les nuages qui défilaient lentement tandis que nous imaginions des contrées lointaines, fabuleuses, des mondes à jamais inaccessibles pour nous mais qui n’en étaient pas moins dignes qu’on rêve d’eux. Malgré tout, il n’en restait pas moins toujours en fond une noirceur embusquée, un doute de tous les instants, une rage sans cible et sans remède, le besoin de faire mal, de blesser, de détruire.

Je suis Ingrid. Dommage, mais c’est comme ça.

Début 1964, Ingrid reçut la plus haute récompense littéraire d’Afrique du Sud pour *Rook en Oker*. Elle choisit d’employer l’argent pour faire un voyage en Europe, où elle ne s’était jamais rendue, et peut-être aller étudier en Hollande. La première personne qu’elle joignit par téléphone pour lui annoncer qu’elle avait remporté le prix, lui proposant de lui payer son billet d’avion pour qu’il assiste à la remise lors de la cérémonie qui aurait lieu à Johannesburg, ce fut Abraham Jonker. Il déclina fraîchement. Nous décidâmes que, dès que possible, je la suivrais en Europe. Nous irions à Paris, ma ville préférée ; ensuite, l’Espagne. Bien sûr, nos projets devaient rester secrets : Jack ne devait rien en savoir ; mon propre mariage continuait de survivre bon an mal an, même si la conscience de l’échec et de la trahison devenait difficile à supporter.

Fin mars, Ingrid quitta Le Cap pour Southampton sur le *Windsor Castle*. Presque tous les jours, elle écrivit des lettres aux deux amants qu’elle avait laissés sur place, Jack et moi ; à bord, elle rencontra l’écrivain Laurens van der Post, une sorte de légende créée, en grande partie sciemment, de son vivant. Il devint son nouveau mentor et entreprit de la présenter au monde littéraire londonien. En même temps, il était clair, d’après les lettres d’Ingrid, que, si son attitude était, dans l’ensemble, paternelle, elle n’était pas entièrement dénuée de sous-entendus incestueux. Ingrid me révéla que Van der Post, lorsqu’il avait été

prisonnier de guerre, avait été castré par les Japonais dans le camp où ils l'avaient interné : si c'était bien le cas, cela pourrait expliquer les ambiguïtés de leur relation et l'attitude de Van der Post envers les hommes plus jeunes qui s'approchaient d'elle.

Les six semaines qu'elle passa en Grande-Bretagne furent à la fois exaltantes et déconcertantes ; elle ne se sentit jamais vraiment à l'aise là-bas et le mal du pays s'empara d'elle, de plus en plus. Lorsqu'elle déménagea à Amsterdam, il s'accrut encore. Elle était particulièrement déprimée par le fait qu'il n'y avait pas de miroir dans sa chambre. Ingrid était obsédée par les miroirs, elle avait toujours besoin de contempler son reflet. Son rêve était une chambre et une salle de bains tapissées de miroirs du sol au plafond. Il n'y avait rien de narcissique dans cette lubie, et aucune vanité : tout ce dont elle avait besoin, et de plus en plus au fil du temps, c'était d'être constamment rassurée : *oui, je suis bien là*. Avec le temps, plus elle perdit confiance, plus ce besoin s'apparenta à une pathologie.

Son séjour à Amsterdam, à peine rehaussé par sa rencontre d'écrivains et poètes hollandais auprès desquels Jan Rabie et d'autres lui avaient procuré des introductions, se transforma, selon ses propres termes, en "cauchemar". Son poème le plus mémorable, qui résonne comme une *vox clamantis* dans ces ténèbres-là, ce fut *Wagtyd in Amsterdam* (Attendre à Amsterdam), basé sur un cauchemar autour de mon arrivée imminente. L'amant absent revient à une table qu'elle a dressée à son intention mais, au lieu de s'asseoir, il dévisse son pénis, le pose sur la table, et repart sans mot dire. Elle le copia pour Jack et le lui dédia ; elle en fit une autre copie pour moi, et me le dédicaça de même.

Je n'arrivai à Amsterdam le samedi 20 juin que pour découvrir qu'au lieu du secret dont nous devions entourer notre escapade, Ingrid avait organisé des interviews à la radio, soit pour nous deux conjointement, soit séparément, et elle avait averti tout le monde à la NZAV, la Société d'amitié Hollande-Afrique du Sud, de notre "lune de miel" imminente. A cela s'ajouta son désir de dîner dans les restaurants les plus chers, de mener grand train – sans parler de nos attentes exagérées à tous deux eu égard à ce séjour : bref, des tensions se firent sentir dès le départ. Elles ne disparurent pas complètement à Paris, où nous séjournâmes dans un petit hôtel, miteux mais charmant, de la rue Monsieur-le-Prince ; elles furent seulement temporairement atténuées par les sortilèges de la Ville Lumière et par nos rencontres avec des personnalités hautes en couleur et stimulantes, surtout Breyten Breytenbach, un vieil ami d'Ingrid avec lequel je correspondais depuis longtemps sans l'avoir jamais rencontré. Breyten avait épousé depuis une

Vietnamienne, la belle Yolande : cette union étant traitée d'"immorale" par la législation sud-africaine, il ne pouvait pas l'emmener dans son pays.

Nous passâmes des soirées magiques à la Coupole, au Select, sur la place Saint-Sulpice, à Montmartre, sur les berges de la Seine. Mais il y eut aussi des accès de rage, des récriminations, des cris, des larmes. Notre séjour commença à piétiner.

Et puis nous allâmes en Espagne, qui devait être le point culminant de notre voyage. Avant que nous puissions louer une voiture, je dus passer plusieurs jours à Barcelone pour rencontrer des éditeurs au nom de mon éditeur du Cap. Ingrid refusa que je la laisse seule à l'hôtel, et elle avait trop peur pour sortir seule. J'essayai de la raisonner, j'argumentai, je plaidai… Sa réaction consistait à essayer de me retenir, à me titiller, à m'attirer sexuellement, d'abord avec finesse puis de manière de plus en plus éhontée et grossière. En fin de compte, trop conscient de mes obligations auprès des éditeurs qui m'avaient permis de faire ce voyage, je faisais ce que j'avais à faire, à savoir : prendre des rendez-vous et m'y rendre. A mon retour, la porte de la chambre était fermée à double tour. Si j'insistais, Ingrid se mettait à hurler si fort que les gens accouraient pour voir qui l'on attaquait ou égorgeait. Même la direction, quoique sans nul doute habituée à la légendaire *furia española*, commença à s'inquiéter. Notre relation devenait destructive, autodestructive.

Nous connûmes quelques interludes heureux, dont un après-midi à la corrida, un spectacle en soi qui, lorsque l'alchimie opère, allie beauté et cruauté. Mais notre période de lumière et de légèreté, pour autant que celles-ci aient jamais été évidentes dans notre relation, sinon de manière fugace, avait fait long feu.

Dans un moment de désespoir tranquille peu après la corrida, nous nous accordâmes sur le fait qu'il était préférable qu'elle rentre à Paris, où Breyten et Yolande pourraient s'occuper d'elle et où, pensions-nous tous les deux, elle pourrait encore transformer ses vacances en une expérience gratifiante. Incapable de joindre Breyten par téléphone, je l'avertis par télégramme. En chemin pour l'aéroport, Ingrid se montra étonnamment silencieuse. Mais, une fois là-bas, au moment où on annonça son vol, elle devint hystérique, refusa de se présenter à la porte d'embarquement et fit une scène si effroyable que la moitié du personnel de l'aéroport afflua et ne fit qu'ajouter à la commotion. Quelqu'un finit par appeler un médecin, qui lui fit une piqûre. Et nous rentrâmes à l'hôtel, en silence, lèvres pincées et bouillant de ressentiment.

Le lendemain, après avoir dûment prévenu Breyten, l'exercice fut répété, cette fois sur une clé mineure et sans comédie. Ingrid embarqua pour Paris et je partis

pour un mois d'exploration de l'Espagne. Ce n'est que dans les derniers jours de mes vacances que j'appris, avec stupéfaction, par le biais d'une lettre de mon éditeur, qu'Ingrid, en fait, était rentrée au Cap.

Et c'est encore bien plus tard que j'appris les détails de l'affaire. A Paris, son état mental s'était détérioré si soudainement que Breyten avait dû la faire hospitaliser à l'hôpital Sainte-Anne ; grâce à l'intervention de Roy MacNab, attaché culturel de l'ambassade d'Afrique du Sud, on l'en avait fait sortir et placée dans un avion. Il ressortit aussi de sa correspondance et de conversations téléphoniques après mon retour que Jack ne voulait plus la voir ; le seul rayon d'espoir vint du fait qu'elle avait eu ses règles le jour dit et qu'au moins, elle n'était pas enceinte, comme nous l'avions craint à un moment donné.

Cela aurait dû être la fin de notre histoire, mais non… Au bout d'un ou deux mois, notre correspondance recouvra toute sa vigueur. Les moments de désillusion et de rébellion furent balayés par un nouveau vent de passion. Début décembre, j'étais de retour au Cap.

En surface, tout semblait être redevenu comme avant. Mais, en réalité, pas vraiment. Nous avions perdu quelque chose en route ; nous étions la proie de l'urgence, d'un besoin presque frénétique de nous rassurer : tout allait encore parfaitement bien entre nous. Mais nous savions tous deux, et, dans des moments de vulnérabilité, nous le reconnaissions ouvertement, que notre amour ne pouvait plus être ce qu'il avait été. La douleur était quasiment intolérable ; pour Ingrid, ce fut la perte définitive de l'innocence, cette qualité enfantine de l'elfe, du farfadet, à laquelle devrait être épargnée à tout prix la mesquinerie du quotidien.

Un épisode particulièrement orageux hante encore ma mémoire : un soir de décembre, je devais retourner à Grahamstown très tôt le matin. Une dispute éclata entre nous et nous nous engageâmes dans une hideuse surenchère. Vers minuit, hors d'elle, Ingrid sortit de son appartement (dans un immeuble moderne et laid sur le front de mer là où Three Anchor Bay rejoint Sea Point). Elle cria qu'elle allait se suicider. J'étais si las et avais entendu cette menace si souvent que je ne la crus pas. Une heure plus tard, un inconnu la ramena à la porte : elle avait essayé de se jeter sous sa voiture. Nous fûmes tous deux en état de choc. Pendant des heures, nous parlâmes, pleurâmes, avant de, lentement et comme toujours, retrouver le chemin de la sollicitude, du pardon, de l'amour. Epuisé, je m'endormis. Contrairement à Ingrid, qui, sur l'étroite véranda du salon, son petit carnet sur les genoux, écrivit l'émouvant poème *Plant viz my 'n boom André* (Plante-moi un arbre, André). Dans ces lignes, elle imagine un petit paradis où

nous planterions un arbre, où des écureuils viendraient ramasser les glands, où il y aurait un chien à caresser, où, dans notre maison ouverte sur le paysage alentour, les fenêtres donneraient sur une journée vert, or et gris : une journée magnifique.

Pendant quelque temps encore, nous ravivâmes les braises, surtout en travaillant main dans la main pour peaufiner mon roman expérimental *Orgie*, basé sur notre correspondance, notre amour et la vie d'Ingrid. Il aurait dû paraître l'année précédente mais des pressions politiques avaient contraint Bartho Smit à annuler le projet. Un nouvel éditeur, John Malherbe, devait le sortir dans une édition de luxe en mars 1965. Au début de l'année, je retournai au Cap et nous célébrâmes l'occasion, sans savoir que ce serait notre dernier adieu. A peu près une semaine plus tard, je reçus le télégramme habituel m'annonçant le début de ses règles : une fois de plus, elle n'aurait pas de "papillons" dans le ventre. Depuis deux ans, ces missives avaient un caractère particulièrement poignant, la notion de perte et de vide y était très forte, toutes témoignaient de la disparition de l'espoir, d'une nouvelle sorte d'échec, d'un nouvel au revoir, d'une autre petite mort. Néanmoins, tout cela était ambigu car, compte tenu des tensions, la venue d'un enfant aurait été catastrophique.

Ingrid avait déjà rencontré le peintre flamand qui allait devenir ou était déjà devenu l'un de ses derniers amants. Elle avait parlé en termes enfiévrés et suggestifs de "mon peintre". J'aurais dû deviner ; mais non.

Peu après ma dernière visite, fin mars, lors de la publication d'*Orgie*, dans une lettre datée du 18 avril, Ingrid écrivit pour annoncer : *28 jours très précisément, mercredi dernier*. Ce qui coïncidait avec des vacances que j'avais passées avec mes parents ; de Potchefstroom je me rendis à Pretoria, où, de mon côté, je rencontrai une autre femme, tombai amoureux et décidai de me remarier. Fin avril, près de deux ans après notre première rencontre, j'écrivis à Ingrid pour l'informer de mon nouvel amour et de mes projets pour l'avenir. Nous eûmes une ultime et dévastatrice conversation téléphonique ; j'eus l'impression de contempler un désert ; sa réaction fut du genre de celle qu'elle avait eue lorsqu'elle avait jeté Nico Hagen à la porte de son appartement.

Les informations concernant ses derniers mois sont déroutantes et contradictoires. Plusieurs relations grisantes, en parallèle à la relation centrale avec le peintre. Un ou plusieurs avortements. Des ruptures avec des amis chers. Un accident au cours duquel elle se serait cassé la jambe. De grosses difficultés financières (je dus d'ailleurs intervenir et la renflouer).

Le lundi 19 juillet 1965, en visite à Pretoria, je reçus un coup de fil d'un ami

proche, l'auteur Abraham De Vries, m'informant qu'Ingrid s'était suicidée : elle s'était noyée dans l'océan à cent mètres de son appartement. Ingrid, qui nageait comme un scalaire…! Son corps, comme elle l'avait prédit dans des poèmes écrits avant son seizième anniversaire, et répété dans quantité de lettres et coups de téléphone plus récents, des entrées dans son journal, des gribouillis sur des bouts de papier, avait été retrouvé "rejeté sur la grève au milieu des algues et de l'herbe".

Avec le recul, son geste pouvait être prévisible, mais à l'époque le choc fut intolérable, inconcevable. Tout à coup, le monde s'assombrit. Je restai aveugle pendant toute la journée.

Je suis Ingrid. Dommage mais c'est comme ça.

J'eus beaucoup de mal à résister à la tentation de prendre l'avion pour aller assister à son enterrement au Cap ; mais l'idée d'affronter un tas d'inconnus fureteurs, les regards entendus d'amis et de connaissances, Jack, la presse… non, je ne l'aurais pas supporté. Je ne pouvais tourner mon chagrin en spectacle public ; il était trop privé, trop profond. C'est ainsi que je manquai la tragicomédie que fut son enterrement : les sinistres membres de la famille Jonker, sous la protection de la Security Police, mitraillaient du regard les amis proches, écrivains et artistes, réunis de l'autre côté de la fosse ; je n'étais pas là lorsque Jack essaya de se jeter dans la tombe ; je manquai de même, quelques jours plus tard, la seconde cérémonie, pendant laquelle les vrais amis se réunirent autour de sa tombe pour lire ses textes.

Désormais, elle appartient à l'histoire et, tristement mais inévitablement, à l'industrie qui s'est développée autour de sa vie et de sa mort. En dernier recours, tout ce à quoi le monde peut se raccrocher, c'est ce qu'elle a laissé : sa poésie. Quant à moi : il me reste une poignée de souvenirs, dont la plupart sont ambigus, d'années perdues et pourtant le contraire de perdues : dans lesquelles les amants malheureux de Dante, Paolo et Francesca, errent main dans la main dans la bise sombre.

Il y a quelques années vint s'ajouter à l'histoire d'Ingrid un post-scriptum aussi inattendu que poignant, lorsque, Karina, tu m'emmenas en Pologne pour me montrer les paysages des dix premières années de ta vie, avant que ta famille ne fuie son pays dévasté par un régime tyrannique. Nous sommes d'abord allés là où tu as grandi, à Jelenia Góra, jolie ville aux façades pastel à pignons ; nous séjournâmes chez ta tante Zosia, qui était aussi charmante et guillerette que tu me l'avais décrite. Ensuite, nous allâmes à Wrocław, puis à Cracovie, chez ta

tante Iwona dans le bois odorant des environs de Kowary, où tu as passé tant de moments pendant tes jeunes années, à construire des cabanes secrètes dans les arbres rabougris, à dialoguer avec les fées et les anges, échappant à de sombres et dangereuses créatures du sous-bois. La dernière matinée de notre visite, ton oncle Bogusław Michnik arriva en compagnie de son épouse Anna. Il apporta un très joli petit recueil que sa maison d'édition, WitrynArtystów, avait publié en 1993. Sur la couverture, le nom par trop familier : *Ingrid Jonker*. Le premier livre en afrikaans, apparemment, jamais traduit en polonais, de la plume d'un universitaire talentueux et énergique, Jerzy Koch, de l'université de Poznań, qui, au fil des ans, milita en faveur de la cause de la littérature afrikaans en Pologne. Quand, peu après, au Cap, Mandela décida de lire *L'Enfant* (Die Kind) à l'inauguration du premier Parlement démocratiquement élu d'Afrique du Sud, les lecteurs polonais étaient prêts à accueillir Ingrid en leur sein et elle fut consacrée comme un auteur d'envergure mondiale. N'est-il pas remarquable qu'à travers l'intervention de l'oncle de Karina, cette modeste publication maison, sous le titre *Tęsknota za Kapsztadem (La Nostalgie du Cap)*, ait permis d'assurer la diffusion de sa poésie à des milliers de kilomètres de l'Afrique du Sud, tout en la gardant "dans la famille", pour ainsi dire ? D'une certaine façon, rencontrer Bogusław Michnik par son entremise, c'était boucler un cercle très spécifique de mon existence.

C'est cela : l'enfant innocente n'est pas morte, elle est en train de devenir une géante, elle continue à parcourir le monde. Sans passeport.

LE BUFFET DE MON PÈRE

Je travaillais sur la construction d'un modeste *shadouf*, la toute simple mais fort ingénieuse invention des Egyptiens pour puiser l'eau du Nil et la transporter jusqu'à un système d'irrigation sur les rives plus haut. C'était, inutile de le préciser, une entreprise effectuée sous la contrainte, un projet scolaire d'Olga, l'exquise enfant de notre bonne, qui tient aujourd'hui une place très spéciale dans nos vies. Je n'y travaillais pas moins avec dévouement, voire panache. Hélas, c'était loin d'être un triomphe de maîtrise et de professionnalisme ; Toutankhamon ou Ramsès m'auraient sûrement fait écarteler pour incompétence. Je ne sais vraiment rien faire de mes dix doigts. Et même pas avec cinq ou quatre ou trois ou deux.

Cela dit, mon incompétence n'a jamais altéré ni mon enthousiasme ni ma détermination. Au contraire. Je raffole des outils de menuiserie. Plus ils sont chers et inutiles, plus ils me plaisent. Des plus sophistiqués, comme les meuleuses d'angle, perceuses, tournevis électriques ou scies à chantourner, aux plus simples comme les pinces, marteaux et burins de base. Je les respecte, je les révère, je les adore. Le seul problème, c'est que je ne sais pas m'en servir. En théorie, oui. Mais pas en pratique. Qu'à cela ne tienne, je n'ai pas peur d'essayer.

C'est la raison pour laquelle je n'ai pas levé les yeux au ciel lorsque Olga a mis sur le tapis la question du *shadouf*. En réalité, j'ai sauté sur l'occasion. Elle m'a assisté loyalement. Une fois le *shadouf* construit, il a été soumis à l'appréciation de la maîtresse d'école, qui nous a accordé la plus haute note pour le choix des matériaux, pour l'idée et la planification de la réalisation, un peu moins pour la réalisation en soi et rien du tout pour la fonctionnalité de l'objet…

Lorsqu'il a été terminé, je me suis rappelé que j'avais déjà fait l'expérience de ce genre de chose. A quatorze ans, je m'étais entiché des cochons d'Inde. Si j'avais pu juguler le taux de reproduction de ces rongeurs, l'affaire aurait pu marcher. Mais je commençai trop fort et ne pris pas suffisamment en compte les tendances naturelles de ces petites créatures. La première cage fut vite trop exiguë. La seconde fut construite sur une grande échelle. Elle était censée contenir trente ou quarante cochons d'Inde et être assez haute pour que je puisse y tenir debout. Elle était pourvue de caisses de reproduction, d'aires de jeu, de mangeoires, d'une clinique et de tout ce à quoi j'avais pu penser. Il fallait un mur en briques, que je construisis moi-même. Quoique pas tout à fait droit, il passa

mon inspection et celle, plus stricte, mais encore indulgente, de mon père. Lequel se proposa même de me payer le ciment et de me faire une avance sur le grillage et la tôle ondulée nécessaires. Hélas, j'avais omis de penser au bois qui serait requis pour les cadres, sur lesquels serait tendu le grillage, et qui devaient constituer les trois autres côtés de la cage fixée au mur de briques. Cela dit, notre vaste *stoep*, qui nous protégeait de la chaleur torride du soleil de l'été du Griqualand-Ouest, courait sur trois côtés de la maison… et il était entouré par une structure en bois faite de poutres solides et de treillage. Je me dis que, si je coupais en deux certaines poutrelles dans le sens de la hauteur, je ne mettrais pas en danger la solidité de la toiture recourbée de la véranda, tandis que les moitiés de poutrelle ponctionnées correspondraient exactement à ce dont j'avais besoin pour ma cage. J'attendis un samedi que mon père soit parti à la chasse pour commencer à démanteler la structure du *stoep*. Ce fut plus délicat que je ne l'avais imaginé et je requis l'aide d'une fille de cuisine, Rebecca.

Fidèle à elle-même, Rebecca réclama une partie des dividendes à venir sur la vente des cochons d'Inde et, ensemble, nous fîmes quelques progrès louables quoique inégaux. Quand mon père rentra en fin d'après-midi, deux côtés de la cage n'attendaient plus que d'être grillagés. Les poutrelles du dernier côté étaient déjà en partie coupées. De son côté, la véranda, même pour un regard partisan comme le mien, paraissait avoir souffert de mon intervention. Mes fesses souffrirent aussi lorsque mon père eut inspecté les lieux. Comme les dégâts avaient déjà été commis, il fut impossible de sauver les montants du *stoep*, et mon projet put continuer. Pour rendre à César ce qui est à César, je dois préciser que, le lundi après-midi, mon père m'aida à fixer le grillage et, ainsi, à terminer la cage.

Des mois plus tard, nous atteignîmes l'étape suivante, lorsque les commandes de cochons d'Inde affluèrent, à la suite d'une lettre parue dans un magazine pour enfants ; tous les jours, je devais passer des heures à assembler de petites cages branlantes pour envoyer les petites bêtes par le train. Après avoir payé le matériel pour les cages, le coût de transport des cochons d'Inde et Rebecca, il ne restait pas grand-chose pour moi. L'absence de profit et l'accroissement de plus en plus incontrôlé des bestioles dans la cage précipitèrent la fin de l'entreprise. Je dus donner plusieurs dizaines de cochons d'Inde à des amis consentants (et à d'autres qui l'étaient moins) simplement pour m'en débarrasser. Comme à l'accoutumée, mon père intervint tout à fait à la fin, en noyant les dix ou vingt derniers cochons d'Inde sans m'avertir, pour m'épargner un chagrin inutile.

Ai-je besoin de préciser que je renonçai à jamais à investir dans les animaux ?

Hormis un plan grandiose consistant à monter une organisation internationale pour la protection et la préservation des bêtes sauvages, qui, Dieu merci, ne dépassa jamais le stade du projet. Mais je me tournai avec enthousiasme vers les légumes. Une fois de plus, rien de modeste ou ne fût-ce que gérable ne m'intéressait. Notre maison à Douglas était entourée d'une dizaine d'hectares de *veld* aride, où seuls survivaient les pierres les plus dures et les épineux les plus résistants. C'est là que je décidai de planter un hectare de courges, de pastèques, de *mealies*, de betteraves, de carottes, de radis, de salades, et même des produits exotiques tels que les asperges et les artichauts. Avec l'aide de Rebecca (encore en échange d'une rétribution qui, de façon symptomatique, se révéla dépasser mes propres profits), je binai ce lopin de terre ingrat, à la terre dure comme du béton, y dessinai des carrés et le fertilisai avec du fumier fourni en grande partie par la vache de mon père : en bref, je le préparai pour son splendide avenir de paradis verdoyant.

Le problème, c'était l'eau. A l'exception d'une citerne rouillée devant la cuisine, dont les parois menaçaient de se percer d'un jour à l'autre, il n'y avait en tout et pour tout qu'un robinet près de la porte arrière de la maison. Cela suffit-il à me décourager ? Alors qu'on apercevait déjà le plan de mon jardin potager à une centaine de mètres à l'arrière de la maison ! Que nenni ! Avec l'aide de la toujours loyale Rebecca, à partir du robinet, je creusai une tranchée à travers le gravier de l'arrière-cour jusqu'à l'hectare rébarbatif de buissons, d'ardoise et de roc nouvellement retourné là où pousserait notre eldorado. De là, nous creusâmes tout un réseau de caniveaux qui alimenteraient le jardin potager à venir.

C'est seulement à cette étape qu'apparut une certaine erreur de calcul : du robinet au potager, le terrain était en pente. Pas dans le bon sens. L'inclinaison n'était pas très marquée. Mais tout de même… Inutile d'espérer que l'eau puisse être amenée à remonter goutte à goutte cette déclivité pour irriguer les parterres de légumes que j'imaginais déjà dans mon fol enthousiasme.

Qu'à cela ne tienne ! Rebecca et moi transporterions d'innombrables seaux dans une brouette de la porte arrière de la maison au potager. Il n'y avait pas d'autre solution. Cela ne pouvait pas être aussi difficile que ça en avait l'air !

Hélas, ça l'était.

Rechignant à abandonner un plan aussi grandiose et prometteur, nous nous battîmes courageusement, pendant des jours, dès la fin de la classe jusqu'à l'apparition des étoiles au firmament : nous tentâmes d'arroser l'immensité de notre futur potager. Par la suite, mon père m'obligea à terminer tous mes devoirs

avant d’aller me coucher. La loi, c’était la loi.

Cela dura environ trois semaines, jusqu’au moment où les premières pousses percèrent à la surface de la terre poussiéreuse et stérile. Et puis, sans autres palabres (hormis le fait que, tout bas, Rebecca me rappela que j’avais contracté certaines dettes envers elle), une autre vision de paradis fut effacée sans plus de cérémonie.

Je dois le reconnaître, il y a quelque chose que mon père ne m’a jamais, *jamais* dit, c’est : “Je te l’avais dit.”

Avant que je m’embarque dans un nouveau projet, il en discutait avec moi, soulignait les écueils et les embûches, me prévenait des risques lorsque c’était requis ; mais, s’il voyait que j’étais déterminé, il m’apportait tout le soutien dont j’avais besoin, même lorsqu’il devait lui paraître évident que je courais au désastre. Il s’assurait que j’étais préparé à prendre non seulement des risques mais toute la responsabilité de l’affaire. Quand tout se cassait la figure, il s’assurait que j’en subisse pleinement les conséquences. Mais il ne me reprochait jamais rien. Pas une once d’ironie non plus. Ah ça, non, il ne me disait jamais, *jamais* : “Je te l’avais dit !”

Je suis sûr qu’en son for intérieur, même quand un projet paraissait clairement voué à l’échec, il espérait tout de même que je réussisse. Parce que j’ai la conviction que cela satisfaisait chez lui un besoin profond. Quelque chose dont il ne parlait jamais à personne, pas même à ma mère.

Quelque chose qui, de toute évidence, courait dans nos gènes.

Peu ou prou, ces gènes ont été transmis à mes enfants, mais avec quelles permutations, quelles modifications ! J’ai l’impression que sur tous les plans ils se sont même améliorés.

D’abord il y a Anton, qui est né en 1962, juste après qu’Estelle et moi sommes rentrés de Paris. Depuis son plus jeune âge, il témoigne d’une créativité époustouflante, notamment dans le domaine visuel. Qu’il fut difficile, au moment du divorce, lorsqu’il n’avait que trois ans, d’accepter de ne plus l’avoir auprès de moi… Il choisit la voie scientifique, se lança dans des études de physique ; après sa thèse, il devint maître de conférences à l’université de Wits. Spécialisé dans le traitement de l’image, il excellait dans ce domaine mais, juste au moment où son avenir semblait être assuré, il décida d’opérer un revirement net et brutal. Déclarant que sa véritable passion avait toujours été la peinture, il démissionna de son poste et devint peintre à plein temps. Décision courageuse s’il en est ! Elle m’emplit d’une immense fierté. Il obtint deux fois une bourse de

la Cité des Arts, à Paris ; il eut du mal à garder la tête hors de l'eau mais l'expérience a été très gratifiante ; sans compter qu'elle nous a rapprochés. Après des années de galère, il vient enfin de percer et ses toiles sont recherchées. Au moment où j'écris ces lignes, il vient de se construire un atelier aux environs de Grahamstown, où il a emménagé avec sa compagne, Athinà, après la naissance de leur premier-né, Ilyo. En voilà un qui peut construire tous les *shadoufs* qu'il veut !

Mon autre fils, Gustav, intelligent et grave, est un critique-né. Fin 1968, à mon retour en Afrique du Sud après mon séjour en France, il avait deux ans. Un jour je le vis arriver chez mes parents, où je passais les vacances, perché en équilibre instable sur son tricycle posé sur le siège avant de la voiture de sa mère. J'écrivais une pièce. Il m'interrompait sans cesse car il tenait absolument à ce que ses couches soient changées toutes les demi-heures. Un jour, je préparais son repas dans la cuisine lorsque j'entendis un silence anormal. Allant vérifier ce qui se tramait, je le trouvai perché sur ma table de travail. Il avait démembré mon manuscrit avec méthode, froissant chaque page pour en faire une boule, et construit avec une pyramide, sur laquelle il s'était juché pour accomplir l'une de ses fonctions les plus primaires. J'aurais pu m'exclamer, tel Sir Thomas Beecham après qu'un éléphant eut défèqué sur scène à la fin d'une mauvaise répétition d'*Aïda* : "Ses manières sont exécrables mais, bon Dieu, quel critique !"

Les manières de Gustav se sont nettement améliorées. Après avoir été un brillant étudiant en droit, il s'est impliqué dans la traque du dumping commercial ; son épouse, l'ingénieuse Marie-Jean, lui a donné trois beaux enfants extrêmement doués ; il passe son temps à courir du Mexique au Bangladesh, à la France (c'est un francophile comme son père), à l'Italie, à la Bosnie, toujours et partout dans le monde, à l'affût de dumpings.

Autre glorieux constructeur potentiel de *shadoufs* dans la famille, Danie est le premier de mes deux enfants avec Alta. Depuis quelques années, je ne le vois pas beaucoup car il a troqué une paisible existence d'informaticien en Afrique du Sud pour les joies du grand large et s'est installé à la Grenade. Il n'en est pas moins venu de là-bas assister à mon mariage avec Karina ; avant cela, je l'avais vu sur l'île de Carriacou, un minuscule point de la Caraïbe, où j'avais passé deux journées de rêve avec ma compagne d'alors, H., avant de poursuivre vers la

Martinique. (Carriacou, m'informe Danie, signifie quelque chose comme "Pays des Récifs" dans l'un des plus de deux cents dialectes des Indiens arawaks, qui furent les premiers occupants de l'île, bien avant l'arrivée des Caraïbes.) Danie n'avait que dix ans quand nous avons navigué dans l'archipel de Stockholm avec mon ami et éditeur Bertil Käll, lequel lui proposa de prendre la barre : à ma grande surprise et pour ma plus grande fierté, Danie releva le défi et nous sortit d'une mauvaise tempête. "C'est ce jour-là, déclara-t-il des années plus tard, que j'ai décidé que je voulais vivre en mer." Sa ténacité, sa volonté d'airain lui ont permis de garder le cap à travers plusieurs traversées tumultueuses de Charybde en Scylla.

Quand nous vivions tous à Grahamstown, Anton et lui étaient très proches. Mais, lorsque Gustav débarqua de Pretoria, la découverte d'un frère déjà grandet fut une révélation pour lui. Pendant au moins un an après cette visite, il désigna du doigt chaque garçon que nous croisions dans la rue pour demander : "Celui-là, c'est aussi mon frère ?"

C'est le genre de fils qui remplit un père d'orgueil : en lui se mêlent de grands talents pratiques (dont, je suis certain, la construction de *shadoufs* si l'occasion se présentait), une grande sensibilité, le sens de la loyauté, de fortes convictions dans le domaine de la justice et de l'équité, le souci d'autrui et la croyance en la fraternité universelle.

Et puis il y a Sonja, le deuxième enfant que j'ai eu avec Alta. L'été 1981, tous les quatre, nous fîmes un voyage en Scandinavie, jusqu'à Kakslauttanen, en Finlande, pour voir le soleil de minuit. Danie avait dix ans, Sonja pas tout à fait huit. Depuis leur plus tendre enfance, ils aiment voyager. Mais Sonja a toujours mis une condition : dans tous les hôtels où nous passions, elle devait d'abord choisir un coin de la chambre qu'elle délimitait à l'aide de chaises et de couvertures : dans cet enclos, elle installait ses poupées, ses oursons et le petit chien en peluche qui, jusqu'à ce jour, un quart de siècle plus tard, trône chez elle. Une fois qu'elle avait établi son campement, autarcique et inviolable, et ainsi exorcisé l'Inconnu, elle se sentait en sécurité et à l'aise, heureuse de nous accompagner partout.

Cela reste emblématique de sa vie. Bien avant mon premier mariage, je savais déjà que je voulais des enfants des deux sexes. Mais le lien père-fille m'attirait particulièrement. Qui dresse un portrait plus dévastateur de cette relation que Halldór Laxness dans *Sjálfstaett Fólk* (Gens indépendants) ? Je savais aussi que je n'arrêterais pas de faire des enfants avant d'avoir une fille. Chacun de mes fils

occupe une place spéciale dans ma vie et je ne peux imaginer le monde sans eux. Mais, à la naissance de Sonja en 1973, j'eus la sensation que mon existence prenait enfin tout son sens. Quoi de plus naturel, donc, que nous partagions une proximité qui demeurera à jamais inviolée et inviolable ? Avec sa volonté, sa belle obstination, son empathie naturelle, son ouverture au monde, son rayonnement intérieur, sa relation avec sa famille, ses innombrables animaux de compagnie, ses nombreux talents, y compris ses dons culinaires et son sens de l'humour, c'est l'un des individus les plus positifs que je connaisse et apprécie ici-bas. Pour elle, avec elle, je construirais un *shadouf* n'importe quand.

Les gènes que j'ai transmis à ces quatre enfants, pour le meilleur et pour le pire, remontent tous à mon père. Il avait beau, en surface, être calme, réservé, placide et imperturbable, je sais que c'était aussi un planificateur de plans et un rêveur de rêves. Rien ne le prouva mieux que le buffet qu'il construisit pour ma mère.

Cela se passait dans le petit bourg de Sabie, dans les monts de ce qui était alors le Transvaal-Oriental. Il pensait des mois à l'avance à l'anniversaire de son épouse. Le plus souvent, il commandait un cadeau sur catalogue (argenterie, vaisselle, bijou, vêtement…) Très souvent, elle était déçue : le bijou ne ressemblait pas exactement à l'image scintillante du catalogue ; le vêtement n'était pas vraiment à la bonne taille ; la vaisselle n'était assortie à rien de ce qu'elle avait déjà ; l'argent n'était pas de bonne qualité. Mais ma mère prétendait toujours le contraire, feignait d'être surprise et de beaucoup aimer son cadeau. Plus tard, seulement, elle se confiait à Elbie ou à moi : non, son cadeau ne lui avait pas fait autant plaisir qu'elle l'avait prétendu. Parfois, la surprise n'était pas celle qu'elle attendait, souvent parce que, connaissant l'incorrigible curiosité de son épouse, mon père devait si bien cacher le cadeau qu'il oubliait où il l'avait dissimulé. Un jour, plus d'un an après l'anniversaire pour lequel elle avait été achetée, elle découvrit une boîte de chocolats qu'il avait dissimulée dans une boîte en métal d'aliments pour poulets. Le chocolat avait fondu dans la chaleur de l'été avant de se solidifier à nouveau plus tard dans la saison.

Vers ma vingtième année, il se mit donc en tête de lui fabriquer un buffet. Cette fois, il ne se contenterait pas d'un achat par correspondance. Il n'achèterait rien dans le bourg même ou dans la ville voisine, dans un magasin de meubles où les promotions étaient exposées en vitrine. Non. Comme une série d'allusions toutes plus "subtiles" les unes que les autres depuis un bon bout de temps ne pouvait manquer de le lui avoir fait comprendre, ma mère avait besoin d'un beau

buffet ; il le construirait lui-même. Un mercredi après-midi, elle était partie à une réunion de la Force féminine auxiliaire ou des dames patronnesses ; il rentra du travail plus tôt que d'habitude et m'emmena dans une quincaillerie. Il avait emporté plusieurs feuilles de papier sur lesquelles il avait esquissé des croquis, des dessins incompréhensibles et tracé des multitudes de colonnes de calculs.

Il refusa de discuter du plan ou d'aucun de ses détails avec moi. C'était un secret. Je dus me contenter de l'aider à tout transporter à l'arrière de sa vieille Hudson grise de 1938 avant le retour de ma mère.

Cela se passait pendant les vacances de juin ; l'anniversaire de ma mère était le 16 octobre. Pendant quatre mois, il passa tous ses après-midi hormis le dimanche dans l'appentis où il avait mis sous clé outils et matériaux. Il avait tendu une vieille nappe sur l'unique fenêtre. Sachant que ma mère aimait fouiner et qu'elle n'avait pas le moindre scrupule en la matière, il gardait toujours la clé sur lui, même au tribunal. Le buffet devait être un chef-d'œuvre dressé à la gloire de ses dons de menuisier. Pendant les courtes vacances de septembre, je lui demandai où il en était. Ça avance bien, répondit-il en grommelant. Mais il refusa de divulguer toute autre information. N'empêche, son expression satisfaite suggérait qu'il était content de ce qui se passait dans l'appentis fermé à double tour.

J'étais absent lors du grand finale en octobre mais Elbie me tint au courant. Tôt dans la matinée du 16, mon père se leva, s'habilla et, prenant d'infinies précautions, demanda à ma mère de l'imiter. Ensuite, il la prit par la main et la fit sortir dans la cour pour l'emmener jusqu'à l'appentis, qu'il ouvrit avec tout un tralala. Il entra le premier, retira la nappe de la fenêtre et alluma la lumière. Du seuil de la porte, il invita ma mère à entrer.

"Je savais que tu voulais un buffet, annonça-t-il, incapable de contenir sa joie. Le voici."

Ma mère entra. Mes frère et sœurs, Elbie, Marita et le petit Johan, né juste avant notre déménagement à Sabie, la suivirent.

Notre mère écarquilla les yeux. Et déglutit.

"Alors ?" demanda notre père. Pour quelqu'un d'aussi calme et maître de lui qu'il l'était d'ordinaire, son excitation était presque palpable. "Qu'en penses-tu ?"

Elle approcha du meuble, caressa le bois au vernis quelque peu irrégulier, puis ouvrit les deux portes, une puis l'autre.

"Il… Il est… Il est… grand", répondit-elle après un long silence.

Sans nul doute. Trop grand, apparut-il bientôt, pour passer par la porte.

Le buffet resta dans l’appentis, pendant toutes les années que nous passâmes à Sabie. Lorsque notre famille déménagea à Bothaville, à l’époque où j’étais à Paris, il resta sur place et dut être vendu aux nouveaux propriétaires : il “faisait partie des meubles”.

REMOUS POLITIQUES

Mes souvenirs de la guerre tournent principalement autour de deux bidons de paraffine dans la dépendance où mes parents rangeaient les provisions qui manquaient le plus à l'époque : bougies, farine blanche, beurre de cacahuètes, quelques boîtes de conserve. D'un côté, adolescent, je n'avais aucune conscience politique ; de l'autre, je baignais dans la politique depuis toujours.

Le point de vue de mon père sur le monde était incontestablement façonné par le fait que, pendant la guerre des Boers, son père, alors jeune homme, avait combattu les Anglais aux côtés du commando de Boksburg. C'est là un épisode à part entière, qu'il consigna, en haut néerlandais, dans sa belle graphie. Ils avaient louvoyé d'un côté et de l'autre, dans le Transvaal, dans le Natal, pour revenir au Transvaal, suivant les comptes rendus ou les rumeurs concernant telle ou telle bataille décisive, mais réussissant toujours à manquer de justesse les affrontements vraiment importants (Spioenkop, Colenso, Dalmanutha, Elandslaagte). A mes yeux, mais pas aux siens, tout cela était devenu une sombre comédie des erreurs. Je fus donc nourri au lait du courage boer et au vinaigre de l'exécration de la lâcheté et des atrocités britanniques : d'où un nationalisme exacerbé et un rêve : restaurer l'indépendance des Afrikaners. Bref, une version de l'histoire dont les Noirs étaient, en gros, absents, quasiment négligeables.

En sa qualité de magistrat, donc de fonctionnaire, mon père n'avait pas le droit de se mêler ouvertement de politique. Ses opinions personnelles étaient connues de tous mais, dans l'exercice de ses fonctions, il respectait à la lettre la neutralité de sa charge. C'était aussi une conséquence de son choix de carrière. Plongeant dans ses études de droit avec passion, il avait conditionné son esprit et moulé sa vision du monde en analysant, aussi objectivement que possible, ce qui était bon et ce qui ne l'était pas dans toute situation donnée, en toute personne, dans toute question humaine.

L'une des premières démonstrations que j'eus de sa méthode, un épisode qui définit encore pour une bonne part l'image que j'ai de lui, remonte à 1948. J'avais treize ans, j'entrais au lycée et c'est cette année-là que le National Party, parvenant au pouvoir, introduisit l'apartheid comme sa ligne politique officielle. Nous nous en réjouîmes. Dès 1938, mes parents avaient pris part aux festivités qui avaient marqué sur tout le territoire le centenaire du Grand Trek ; mon père s'était même fait pousser la barbe pour l'occasion et ma mère arborait un

*kappie** et une robe longue à la *voortrekker* ; en compagnie d'autres dignitaires du cru, ils partirent sur l'une des charrettes qui sillonnèrent le pays en direction de Pretoria, où l'on devait poser la première pierre du Voortrekker Monument. Je me rappelle parfaitement que, pendant les élections de 1948, quand on apprit que le Premier ministre, Jan Smuts, avait perdu son siège de Standerton, j'étais déjà couché ; mais le remue-ménage dans le salon, augmenté soudain par un bruit retentissant, me fit sursauter. Courant voir ce qui se passait, je découvris ma mère enfoncée jusqu'à la taille dans un trou au milieu de la pièce, devant la radio. En entendant la nouvelle, elle avait sauté si haut et avec une énergie telle qu'en redescendant, elle avait transpercé le plancher. Pendant des années, "le trou de maman le soir de l'élection" fut conservé tel quel, comme un souvenir sacro-saint de cette soirée inoubliable.

Quelques semaines à peine après les élections, au lycée, je dus prendre part à mon premier débat du groupe de discussion. Le sujet était "Le gouvernement doit appliquer sa politique de ségrégation". Mon rôle était de m'opposer à la motion.

Je ne comprenais même pas le terme "ségrégation" et ignorais totalement les règles du groupe de discussion. Bien entendu, j'allai demander de l'aide à mon père. Je compris seulement des années plus tard combien ma requête avait dû contrarier tout ce qui avait forgé ses convictions d'Afrikaner nationaliste, fils d'un vétéran de la guerre des Boers, dont toute l'existence avait baigné dans la méfiance de quiconque et de tout ce qui était susceptible de menacer les aspirations politiques et la survie des siens.

Pendant une heure précieuse, mon père mit de côté son jardinage afin de retracer à mon intention l'histoire de l'*Afrikanerdom* depuis la guerre des Boers. Il m'expliqua tous les tournants et détours empruntés par les Afrikaners pour contrecarrer ou trahir les aspirations des Noirs et menacer l'avenir du pays. Il comprenait tout et me l'expliqua rationnellement même si cela allait à l'encontre de toutes les fibres de son corps : le *Land Act* de 1913 qui expropria les Noirs, la destitution de leurs droits civiques dans les années 1930. Intellectuellement, il pouvait expliquer comment seul le holisme* de Smuts pourrait assurer, à long terme, une société multiraciale juste, libre et sûre. Mais ses tripes s'y opposaient et il soutenait avec feu le gouvernement de l'apartheid, et continuerait de le faire jusqu'à la fin de ses jours : en fait, bien que, en sa qualité de magistrat, cela lui ait été officiellement interdit, en temps voulu, il rejoignit l'organisation secrète afrikaner, le Broederbond, la "Bande des frères".

A la session du groupe de discussion, je m'évertuai à plaider la cause d'une

société sans ségrégation et d'un avenir non raciste de l'Afrique du Sud. Mais, cela va de soi, le cœur n'y était pas ; pour mon plus grand soulagement et celui de mon père lorsqu'il apprit le résultat, mon parti perdit le débat à une écrasante majorité. Mais j'avais appris à cette occasion quelque chose en quoi je reconnaîtrais et chérirais par la suite un élément vital de mon approche du monde ; j'y aurais recours à chaque bifurcation de ma longue route, même s'il me fallut des années pour en comprendre pleinement le sens et la nécessité. La nécessité d'une analyse non seulement verticale mais aussi horizontale de la réalité. Une analyse "cubiste" : aborder tout sujet "de tous les côtés" ; essayer de comprendre pourquoi les autres pensent ce qu'ils pensent et sont ce qu'ils sont ; imaginer les pensées d'autrui de l'*intérieur*.

Pendant longtemps, je demeurai sur le côté droit de la route du salut nationaliste. Je me rappelle une conversation avec ma mère juste avant mon départ pour l'université. Je lui révélai combien j'étais excité à l'idée de rencontrer des gens de différentes convictions politiques, morales et religieuses. Elle réagit avec une véhémence rare : "Tu pourras faire tout ce que tu voudras et être qui tu voudras. Tu peux même devenir communiste, c'est ton affaire. Mais sache une chose : si tu tournes SAP, je te renierai." Un SAP était un membre de l'ancien South African Party du maréchal Smuts, devenu ensuite United Party, celui qui avait perdu les élections de 1948 face au pesant ex-*dominee* et nationaliste : le Dr Daniel Francois Malan. Pour être équitable, je dois préciser que lorsque je tombai amoureux de la jolie Esther aux yeux en amande, qui repoussa fermement toutes mes avances et dont les parents étaient SAP, c'est ma mère qui sans relâche négocia pour moi un rendez-vous avec elle.

C'est dans les premiers mois de ma première année de fac qu'eut lieu la fatale réélection du Dr Malan au poste de Premier ministre, cette fois avec une majorité suffisante pour déployer tout l'effroyable arsenal de l'apartheid : *Group Areas Act*, *Separate Amenities Act*, *Mixed Marriages Act*, *Population Registration Act*, *Immorality Act*, en veux-tu en voilà. Chacune de ces lois fut accueillie par le personnel et les étudiants de mon université, y compris moi-même, avec un enthousiasme et des élans d'une ferveur quasi religieuse : elles furent perçues comme des étapes sur le chemin de la réappropriation de son identité par l'homme afrikaner et, à long terme, de sa destinée républicaine – je dis bien "l'homme" car c'était un concept et un idéal éminemment masculins. A quiconque avait connu le destin de l'Allemagne des années 1930, ces événements durent paraître tristement familiers.

Au Cap, le Dr Malan prit place à bord du Train de la Victoire en direction du

Nord. Le convoi s'arrêterait à chaque gare et halte afin qu'il "rencontre le *volk* *" et reçoive ses hommages. Un jour, nous apprîmes (la nouvelle se répandit comme la poudre) que l'élu de Dieu ferait une halte à la gare de Potchefstroom à onze heures ou midi un certain jour de semaine. Ce jour-là, nous avions cours. D'histoire, notamment. Notre professeur était connu, pas seulement comme historien mais aussi comme membre du parti. Nous ne pensions donc pas qu'il y aurait le moindre problème. Mais nous prîmes la précaution de lui envoyer une modeste délégation pour lui demander une permission d'absence. Nous fûmes catastrophés lorsque le professeur Krüger, universellement connu, et avec raison, sous le sobriquet de Daantjie Donder (Daantjie Tonnerre), nous opposa un refus catégorique. En tant que professeur d'université, déclara-t-il, il n'avait pas le droit de nous autoriser à manquer un cours. J'eus la distincte impression que, si nous avions simplement séché, il aurait fait mine de ne rien voir ; mais, en le prévenant, nous ne lui laissions aucune marge de manœuvre – même si je me rappelle l'avoir supplié avec feu au nom de toute la classe : en tant qu'étudiants en histoire, on pouvait arguer que nous avions le devoir de ne pas manquer une occasion d'être témoins de l'histoire en marche. Un vague sourire détendit son expression fermée mais il refusa de céder. Tout membre de la classe qui manquerait le cours en question serait sévèrement puni.

Nous fûmes tous surpris par sa réaction. Jeunes calvinistes, nous cultivions un respect malsain des structures du pouvoir. Au niveau de l'université, nous acceptions le fait qu'en ultime recours, un professeur tenait son autorité de Dieu. Que faire, donc ?

Nous défiâmes l'autorité.

Pas tous : la moitié de la délégation assista au cours le lendemain matin, comme un bon nombre de nos autres camarades. Mais, après avoir pesé le pour et le contre et décidé de répondre à l'appel de l'histoire (qui pouvait bien, au fond, coïncider avec la volonté de Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit), plusieurs d'entre nous enfourchèrent leurs bicyclettes et se rendirent à la gare.

Nous y fûmes témoins d'une scène à marquer d'une pierre blanche. Des centaines de gens avaient envahi le quai. Les rues étaient bordées de véhicules de toutes catégories : pas seulement des voitures, des camions, des tracteurs et des remorques mais aussi des charrettes tirées par des chevaux, des mules ou des ânes. Certains étaient venus de fermes lointaines et de districts perdus au fin fond du *veld* ; quantité de vieillards, en habits du dimanche couverts de poussière, les femmes tenant dans leurs mains noueuses des bouquets de fleurs fanées et cendrées, les pipes des hommes rayées et mâchonnées, tous avaient fait

le trajet de nuit pour arriver à l'heure dite. La plupart pressaient contre leur poitrine une Bible ou un missel. Ils étaient venus assister au Retour du Messie.

Le train eut une bonne heure de retard, retard qu'il avait accumulé au fil des haltes. Mais personne n'y trouva rien à redire. Il finit par arriver. L'oint du Seigneur apparut tel un prophète, vêtu solennellement de noir, sur une passerelle entre deux voitures, flanqué par sa volumineuse épouse en tailleur et chapeautée, ainsi que sa petite fille, une orpheline allemande que le couple avait adoptée. Il parla environ une minute avant qu'un secrétaire ou un laquais les invite à rentrer dans le wagon. Mais ses quelques pains et poissons malodorants furent bien multipliés et suffirent pour rassasier la horde affamée. Longtemps après que le train eut disparu dans une nuée bien plus grande qu'une main d'homme et qui recouvrit de suie la plupart d'entre nous, je me rappelle avoir croisé un vieillard à la longue barbe blanche maculée de traînées jaunâtres de jus de tabac, aux joues ridées striées de larmes, dont le regard avait un éclat tout droit venu d'En Haut.

Pour le cours d'histoire suivant, le professeur avait préparé un devoir sur table, sur le sujet traité dans le cours précédent. Les fervents fidèles qui avaient assisté au cours et été dûment prévenus n'eurent aucun problème ; les hérétiques parmi nous qui étaient allés rendre hommage au Prophète bien portant faillirent. Nous pensâmes tous que nous avions été traités injustement mais personne ne se plaignit. Certains, dûmes-nous croire, étaient récompensés ici-bas, d'autres le seraient dans les cieux. Des années plus tard, le professeur Krüger me demanda de vérifier une traduction anglaise qu'il avait faite de *Die Hond van God* (La Meute de Dieu), un long monologue dramatique du roi sans couronne de la poésie en afrikaans, N. P. van Wyk Louw ; à cette occasion, il admit, avec un sourire pince-sans-rire, que le jour de notre absence, il avait été habité par un désir ardent : il aurait voulu se trouver avec nous sur le quai de la gare. A ce moment-là, je m'étais depuis longtemps libéré des fers du calvinisme et du nationalisme chrétien. Mais je ne pus m'empêcher d'avouer mon admiration perverse pour son indéfectible loyauté aux diktats de sa conscience calviniste. Je l'avais entendu discourir sur les parallèles entre l'Ancien Régime et l'Afrique du Sud sous le règne dévastateur de l'apartheid ; j'étais en mesure d'apprécier la façon dont, à l'instar de mon père tant d'années plus tôt, il pouvait adhérer tragiquement aux diktats de ce qu'il *croyait* être juste alors que, au tréfonds de lui, il *connaissait* la réalité.

Pendant tout le restant de mes années de fac, m'acheminant vers l'une des bifurcations majeures de mon parcours, je réussis bon an mal an à suivre deux

directions simultanément : en surface, j'adoptais la ligne officielle calviniste, souvent avec ardeur et un sens certain de la "vocation", alors que, *sous* la surface, je faisais de mon mieux pour la subvertir.

Dans ma dernière année, quelques mois avant de partir à Paris, la voie officielle sembla brièvement avoir triomphé. Un jour, je fus convoqué chez le recteur, surnommé "Œil de Pierre" par les étudiants car sur son visage de granit on n'avait jamais vu flotter l'ombre d'un sourire. Il m'invita à rejoindre un groupe très secret, très sélect de jeunes gens triés sur le volet, destinés à devenir les "leaders de l'avenir" : ce groupe, connu sous le nom de Ruiterwag (Garde montée), était généralement considéré comme la branche cadette du Broederbond. Le soir dit, un petit groupe, pas plus de cinq ou six d'entre nous, fut réuni sur la pelouse de la résidence du recteur et, chacun à notre tour, nous fûmes appelés à apparaître (yeux bandés ?) devant un cercle de professeurs émérites ; au cours d'une cérémonie solennelle, nous fûmes intégrés aux rangs de l'élite politique du pays dans le but d'assumer la responsabilité de l'avenir des nôtres, petite bande d'Israélites entourés par un noir océan de païens.

Parmi ceux qui furent appelés à rejoindre les hautes sphères, je ne me souviens que d'un autre collègue : F. W. De Klerk, le futur président.

Je crois qu'il était déjà secrétaire général du SRC*, hormis quoi il ne me parut guère briller par son originalité. Son trait le plus frappant semblait être un grand désir de plaire et une certaine propension, voire une promptitude certaine, à s'abaisser bien bas pour y parvenir.

L'une des premières choses que je fis en rentrant de Paris deux ans plus tard, après Sharpeville et à un moment où il semblait que le pays était sur le point de changer, de *changer de fond en comble*, fut d'écrire une lettre à De Klerk pour lui rappeler les événements qui, en France, m'avaient amené à réviser tout ce que, jusque-là, j'avais pris pour argent comptant. Je proposai que soit organisée une séance de notre section du Ruiterwag à Potchefstroom, afin de discuter des possibilités d'une nouvelle Afrique du Sud, et l'assurai que j'étais prêt à prendre part à un tel débat. Je n'ai jamais reçu de réponse.

EN FRANCE

C’était comme si j’avais connu Paris bien avant de m’y rendre. D’abord, il y eut, vers ma treizième année, ma passion pour Jeanne d’Arc. Je ne me rappelle plus comment et où je la rencontrai la première fois mais c’était une éternité avant que, en hommage à l’une des femmes les plus significatives de mon existence, je l’introduise dans *Tout au contraire* et, plus sommairement, dans plusieurs autres de mes romans. En temps voulu, je lus et relus sa biographie sous de nombreuses formes différentes mais plusieurs moments-clés restent fixés de façon indélébile dans mon esprit. D’abord, bien sûr, la première fois qu’elle entend les Voix, ce qui ne me paraissait absolument pas loufoque puisque, depuis mon plus jeune âge, je me promenais volontiers dans le *veld* en haranguant les acacias, les rochers, les lézards à la carapace écailleuse, voire, de temps à autre, un serpent à la peau lustrée, et j’imaginais leur réponse ; ensuite, la longue route jusqu’à Chinon, où elle reçoit son premier engagement officiel, après quoi elle coupe ras ses cheveux et arbore des habits d’homme pour rejoindre les rudes soldats du roi, en route vers Orléans.

Ces détails de son périple furent renforcés dans mon esprit par un épisode de la guerre des Boers, sans nul doute apocryphe, que je ne pus m’empêcher d’intégrer à *Tout au contraire* ; il contribua rétroactivement au processus de formation dans mon esprit d’une image claire de Jeanne. Une fille de dix-sept, dix-huit ans souhaitait accompagner son père et ses frères lors d’une expédition contre les Anglais. Comme il se doit, les hommes firent la sourde oreille. Elle prit donc son mal en patience et, à la première occasion, se coupa les cheveux, revêtit une chemise, les veste et pantalon en velours côtelé de son plus jeune frère, prit un Mauser dans le couloir et s’enfuit avec le seul cheval qui restait au domaine. Lorsqu’elle se joignit au premier groupe de Boers qu’elle croisa en chemin, elle découvrit que la vie de commando ne ressemblait guère à l’aventure qu’elle espérait. On s’y ennuyait beaucoup. La chaleur, le froid, la boue, la misère étaient difficilement supportables. Ce qui ne l’empêcha pas de s’acharner obstinément. Puis un incident prit tout le monde de court. Un soir, installés en un large cercle autour du feu de camp, tous les hommes prenaient leur maigre collation, assis en tailleur. D’abord, elle ne remarqua pas que le vieillard assis en face d’elle avait le regard rivé sur le V de ses jambes écartées, d’un regard si vorace qu’il ne s’aperçut même pas que sa pipe s’était éteinte. Elle ignorait que

son pantalon était déchiré tout le long de la couture. Néanmoins, après un moment, elle prit conscience, gênée, du regard du patriarche. Ne voulant pas attirer l'attention, elle n'osa bouger. Enfin, elle ne put plus contenir sa gêne. "Qu'as-tu, *oom* ? demanda-t-elle, exprimant ouvertement son agacement. Que regardes-tu donc ?" Le bonhomme hocha la tête puis, tapotant sa pipe pour vider le fourneau d'un geste lent et théâtral, sans quitter du regard son entrejambe : "*Opperman**, dit-il, mâchonnant ostensiblement le tuyau de sa vieille pipe refroidie, *opperman*, pardonne-moi de dire ça mais, de ma vie, je n'ai jamais vu un homme avec une raie du cul aussi longue."

Il était miraculeux que Jeanne sorte indemne de ses pérégrinations avec l'armée. Je la suivais d'Orléans à Patay, en passant par Reims où elle assistait au couronnement de Charles VII, jusqu'à Paris, à Compiègne, à la haute tour du château de Beaurevoir d'où elle tentait en vain de s'échapper, à son donjon gris et aux cruels interrogatoires de Pierre Cauchon, jusqu'au bûcher sur l'ancienne place du marché de Rouen. Lorsqu'elle était brûlée par les Anglais, ennemis traditionnels de mon peuple, le lien intime entre nous était scellé à jamais.

Une fois enflammée, plus jamais mon imagination ne relâcha la France. Mon amour pour l'histoire, après un certain nombre d'années de leçons répétitives sur le passé de l'Afrique du Sud, fut d'abord avivé par un professeur, Mr Rousseau, qui, dans ma première année de lycée, transforma miraculeusement, à l'instar d'Hérodote, l'histoire en *une histoire* ; avec toute la sensibilité d'un homme qui parlait d'expérience, il évoqua Socrate et Xanthippe. Pendant les trois années où je l'eus comme professeur, il nous emmena dans l'Egypte ancienne, à Sumer, en Palestine, en Grèce, à Rome, et puis au Moyen Age, à la Renaissance, à l'époque du Saint-Empire romain, aux débuts de l'Europe, à la Révolution française, à Napoléon. Lorsqu'il découvrit ma passion pour Jeanne d'Arc, il se mit à m'abreuver d'ouvrages sur la France. Non seulement ces ouvrages me fascinèrent en tant que tels mais ils favorisèrent une découverte immensément gratifiante, cruciale pour presque tout ce que j'ai écrit dans les années suivantes : grâce à eux, je découvris qu'il pouvait exister de nombreuses variantes d'une même histoire. Tout nouveau livre sur un sujet donné (disons, Jeanne d'Arc, Napoléon ou les pyramides) ajoutait de nouveaux faits, relativisait les précédents, transformait l'histoire en une série variable à l'infini de comptes rendus et de possibilités, en lieu et place de la répétition rigide et rébarbative de la même version de l'histoire de l'Afrique du Sud dont on nous avait gavés à l'école primaire, et, Dieu me vienne en aide, jusqu'aux premières années du secondaire. C'est ainsi que j'appris à étudier le passé grâce au prisme de ce

qu’on a appelé avec bonheur “l’œil démultiplié de la mouche”. Avec ces livres et les énergiques discussions qui les accompagnaient, Mr Rousseau me pilota à travers les guerres de Religion et la nuit de la Saint-Barthélemy, me décrivit toute la gloire du Roi-Soleil et son odieux manque d’hygiène personnelle, le triste Louis XVI avec son gros nez, flanqué de sa frivole princesse autrichienne. Il m’initia de même aux qualités dont étaient dotés les écrivains qui changèrent le monde : la sagesse et l’humour de Montaigne, la science de Montesquieu, l’esprit de Voltaire, le romantisme et l’inventivité de Jean-Jacques Rousseau tout voué à un vice secret… (dont je n’appris ce qu’il était que des années plus tard, alors, je l’avais déjà découvert par moi-même, et avais rattrapé le temps perdu). Et puis l’explosion de la Révolution : l’ascétique Robespierre qui manquait d’humour et de clémence ; Danton le géant audacieux, Marat dans sa baignoire, Charlotte Corday, prévisible héritière de ma Jeanne bien-aimée. Tous ceux-là suivis enfin par l’ange vengeur, Bonaparte, qui, parti de rien, s’éleva jusqu’à une gloire immense et termina de nouveau avec rien à Sainte-Hélène… rien hormis quelques bouteilles de vin de Constance, de notre bonne ville du Cap. Aujourd’hui, Napoléon est sans doute l’une des pires raisons qu’on ait d’admirer la France mais, adolescent, je fus un fan impénitent. Sous l’influence de Mr Rousseau, pendant plusieurs années, je traversai une longue phase d’adulation pour les grands hommes. A l’université, c’est Carlyle qui enflamma mon imagination. La teneur de cette phase fut largement inspirée par la France.

La littérature eut une importance décisive dans mon histoire d’amour avec la France. Il se trouve qu’un certain nombre de classiques français furent traduits, très mal, en afrikaans à l’époque où j’étais au lycée, et mes parents furent heureux d’abreuver ma soif vorace. J’en lus en anglais plusieurs autres qui n’étaient pas disponibles en afrikaans. En première année d’université, dès que j’eus maîtrisé les rudiments du français, je me plongeai dans les originaux. Chacun de ces livres m’aida à peaufiner mon image de la France et, plus spécifiquement, de Paris. Encore aujourd’hui, il suffit que je ferme les yeux pour me rappeler l’odeur de ces ouvrages et me mettre à réciter des vers, des passages entiers, dont l’ensemble constitua à l’époque un collage, un palimpseste qui finit par forger dans mon esprit une image de Paris et de la France.

Hugo me fit toucher du doigt les dimensions souterraines, tacites et souvent indicibles des lieux, qu’elles soient cachées dans les alcôves et les couloirs secrets d’une cathédrale, ou submergées dans les égouts. Balzac déroula pour moi toute la comédie humaine et m’apprit à réagir aux défis de Paris : “*A nous deux maintenant* !” A travers toute la constellation des Rougon-Macquart, Zola

me fit pénétrer dans le Ventre de Paris et provoqua, avec sa Nana, quelques érections aussi secrètes que délicieuses, tout en ne cessant jamais de me surprendre par le sourire entendu avec lequel, derrière toute cette misère, l'écrivain pouvait observer les petits travers et folies de son personnage ou un brusque déversement de lumière liquide lorsque le soleil sortait et illuminait une chaussée luisante. Ces romans complétèrent à merveille les tableaux de Monet ou de Le Nain. En lisant et relisant les poèmes de Baudelaire et de Verlaine, je *sus* que le Paris du spleen, comme celui de l'extase, était ma véritable patrie. Je savourai l'ironie de Simenon, le vagabondage de Colette, la rébellion adolescente de Françoise Sagan, l'innocence perdue illuminée par Anouilh, la prose limpide de Gide. Je n'oublierai pas non plus les pièces et les nouvelles de Sartre, qui m'attirait sur le plan intellectuel mais avec qui je ne me suis jamais senti d'atomes crochus.

Et, naturellement, Camus. Qui devint promptement et demeure l'un des phares baudelairiens de mon existence. Je fais plus qu'admirer Camus : je l'aime. Lourmarin fut l'un des pèlerinages les plus émouvants que j'aie jamais faits, plus de vingt ans après avoir découvert *La Peste*. Je m'y suis recueilli devant la simple pierre tombale envahie par le romarin sous l'implacable soleil de Provence. Camus : l'infatigable persistance de Sisyphe, la révolte sans fin, le combat, littéralement jusqu'à la mort, contre l'injustice, contre le mensonge, contre la non-liberté. Il me procura une carte pour mes explorations de Paris, de la France mais aussi un modèle pour le reste de ma vie.

Tel était l'état d'esprit dans lequel je me trouvais lorsque, comme un naufragé sur une plage lointaine, j'arrivai à Paris, début octobre 1959, à temps pour la reprise des cours à la Sorbonne : curieux, intimidé, mû par une multiplicité d'envies et de désirs que j'étais encore incapable de nommer.

Paris. Déjà décrit lors d'un débat au Parlement pendant la Révolution comme "la plus belle ville du monde", "la patrie des arts et des sciences". Je m'y étais déjà rendu une fois, à la fin de ma deuxième année d'université, quand mes parents m'avaient proposé de m'envoyer en Europe avec un petit groupe emmené par un professeur de Johannesburg, d'origine flamande, Jacques van Oortmerssen.

Pour moi, le facteur décisif avait été que mon meilleur ami, Christie, avait réussi à persuader ses parents de le laisser se joindre au groupe. Un groupe très hétérogène, allant du riche fermier de l'aride Nord-Ouest et sa famille jusqu'à une poignée de jeunes enseignants et une autre d'étudiants. Plus deux ou trois filles fraîchement émoulues du lycée ; l'une d'entre elles était une citadine

mignonne mais plutôt gâtée, espiègle, vive. Cheveux courts. Jeannette. Christie et moi tombâmes tous deux quasi instantanément amoureux d'elle. Qu'imaginer de pire ! Notre amitié fut mise à mal. Mais, en fin de compte, elle eut le dessus. Vers le milieu de notre périple, Christie et moi eûmes une longue discussion et négociâmes une stratégie : nous nous accorderions l'un à l'autre quarante-huit heures d'affilée pour tenter notre chance auprès de la donzelle, après quoi l'autre prendrait la relève pendant les prochaines quarante-huit heures. Je dois préciser que "tenter notre chance" se bornait à essayer, par exemple, de tenir la main de la belle pendant un dixième de seconde : pas même l'ombre d'un baiser. A la fin de chaque journée, Christie et moi nous réunirions (de toute manière, nous partagions presque toujours la même chambre) pour discuter de nos progrès et projets.

Je fus touché qu'il propose, sachant combien je rêvais de Paris depuis toujours, de concevoir notre planning de telle sorte que, pendant les quelques jours que nous y passerions, Jeannette serait "à moi". J'entretins des visions fébriles d'une promenade le long de la Seine à la nuit tombée, d'un baiser volé sur le pont des Arts, d'une messe à Notre-Dame, d'une coupe glacée gigantesque sur la terrasse du café de la Paix, d'une visite en barque des égouts. Ces visions ne se révélèrent pas très réalistes. A Paris, début janvier, la Seine en crue léchait les parapets du Pont-Neuf ; le pont des Arts était fermé. Les quais étaient inondés. Notre programme de visites interdisait l'éventualité d'aller écouter une messe à Notre-Dame. Les égouts étaient inaccessibles. Certes, le café de la Paix était ouvert mais sa terrasse fermée et embuée n'avait rien de romantique et les glaces hors de prix n'avaient franchement rien d'extraordinaire. Je disposais d'un budget de soixante livres pour notre tournée de deux mois, qui devait nous emmener d'Angleterre en Hollande, en Belgique, en France et en Italie, de sorte que, vers la fin des vacances, je dus fourguer plusieurs achats inestimables à d'autres membres de l'expédition pour me permettre d'aller chez le coiffeur à Florence, me payer une rondelle d'ananas confite beaucoup trop sucrée à Pise, et un ou deux cafés à Venise. Quant à Jeannette, elle faisait la moue. Après le premier jour, j'invitai Christie à se joindre à nous ; à partir de quoi, en dépit de tout ce qui avait mal tourné, Paris fut aussi magique qu'il l'avait été dans mes rêves.

Nous avions été bien préparés pour Paris et les autres villes sur notre parcours. Mr Van Oortmerssen était un conférencier charismatique et, pendant les deux semaines de traversée, il nous avait donné plusieurs conférences sur l'histoire, l'art et la culture de tous les pays inclus dans notre itinéraire. La plupart du

temps, ses conférences étaient le point culminant de la journée sur le bateau. Mais il y eut d'autres moments inoubliables au cours de cette traversée bleu ardoise du Cap à Southampton : traits argentés des poissons volants observés depuis le pont de notre navire, le paquebot hollandais d'immigrants *De Groote Beer*, qui fendait lourdement la houle ; des parties de rire ; des festins à rassasier Tom Jones ; des bals, follement appréciés par les jeunes professeurs et certains étudiants. A bord se trouvait un aréopage de filles d'une école chic, cible de désirs débridés pour la plupart des autres jeunes gens de notre groupe ; beaucoup se révélèrent aguicheuses et provocantes sur la petite piste de danse pleine à craquer. Mais Christie et moi, mauviettes l'un et l'autre, fîmes tapisserie, incapables que nous étions de prendre la décision de ne pas assister à ces soirées (il faut dire que Jeannette y dansait !). J'ai honte d'avouer que, dans notre université, la danse était mal vue : elle était même considérée comme à peu près le pire péché de la chrétienté. Selon une formule qui y circulait : il était interdit de faire l'amour debout car on risquait de finir par danser.

Tout pendant la traversée ne fut pas rose. Une nuit, il y eut même un drame. Je fus réveillé un peu après minuit par des coups répétés sur la cloison qui séparait notre cabine de la voisine, occupée par six ou huit sirènes de l'école de filles. Le tambourinage était accompagné par ce qui ressemblait à des voix féminines haut perchées qui hurlaient, étouffées, en fond. Etourdi par le sommeil, incapable de comprendre ce qui se passait vraiment, je me déroulai de ma couchette supérieure et réveillai Christie. Ne sachant pas vraiment de quoi il retournait, tout ce que nous pûmes penser, c'est que quelque chose avait dû très mal tourner. Nous essayâmes de réagir au tambourinement persistant en tapant à notre tour sur la cloison. Pendant un moment : silence complet. Puis les coups reprirent, encore plus frénétiques, nous sembla-t-il. Et cette fois nous fûmes à peu près sûrs de distinguer dans le concert de cris et de hurlements étouffés quelque chose comme : "Au secours ! A l'aide !"

Laissant Christie s'occuper de l'urgence sur place, je courus, pieds nus et en pyjama, le long des coursives du paquebot plongées dans une obscurité quasi totale, vers la section où Jacques van Oortmerssen, son épouse et leur enfant avaient leurs quartiers, nettement plus salubres que les nôtres. Dans le labyrinthe du ventre du navire, il me fallut un long moment pour trouver la section que je cherchais. Plusieurs minutes plus tard, un Van Oortmerssen tout aussi hébété que moi me rejoignit pour partir à la recherche du seul policier à bord. Ensuite, tous les trois, le policier en tricot de corps et caleçons mais coiffé de sa casquette réglementaire et brandissant une matraque disproportionnée, nous nous

dirigeâmes vers la scène du crime, où régnait le plus grand chaos.

Une fois que tout fut terminé, nous pûmes reconstituer les morceaux du puzzle. Au nombre des passagers se trouvaient quatre Allemands plutôt patibulaires extradés d'Afrique du Sud, où ils avaient commis une série de méfaits assortis de violences. Mais les autorités avaient négligé d'alerter le capitaine et son équipage : en conséquence de quoi, aucune mesure n'avait été prise pour restreindre leurs mouvements à bord ; ils n'avaient même pas été placés sous surveillance. Nous apprîmes que les quatre truands, installés dans la cabine de l'autre côté de celle des filles par rapport à nous, les avaient importunées de multiples façons pendant la première semaine de traversée. Au cours de la nuit en question, ils avaient tenté de forcer leur porte mais elles avaient réussi à se barricader à l'intérieur. Sur quoi, les mécréants s'étaient emparés d'une hache pour pratiquer une ouverture dans la cloison entre leur cabine et celle des filles. A peu près au moment où nous arrivâmes sur les lieux (le policier, le professeur et moi-même à la traîne, livide et tremblant de la tête aux pieds), les Allemands réussissaient à renverser le dernier obstacle et déboulaient dans la cabine des filles. Dans un tourbillon de membres nus et de chemises de nuit courtes et légères, un flot de filles se déversa, hurlant et hystérique, de la cabine dans la coursive, où Christie et les autres occupants de notre cabine essayaient de former une barrière défensive tout à fait inefficace.

Tout cela dura environ cinq secondes. Sur quoi, le policier passa à l'action. Au premier coup qu'il donna avec son énorme matraque, les Allemands essayèrent d'escalader à toute allure le court escalier qui menait à l'étage supérieur. Le policier les dépassa en deux ou trois enjambées d'une longueur inhumaine et se retrouva avant eux au sommet de l'escalier. Là, il se saisit d'eux, un par un, leur asséna une série de coups retentissants, avant de les renvoyer d'un seul coup de pied à l'étage inférieur, où ils atterrirent, sonnés et en sang. Dans un tourbillon de gestes, le policier réussit à leur passer les menottes à tous à la fois. Par la suite, les quatre hommes furent emmenés dans les cellules du navire, où ils restèrent enfermés pour tout le restant de la traversée. L'incident insuffla un nouvel élan de camaraderie dans nos deux cabines et c'est avec un regret non feint qu'à l'arrivée à Southampton, les deux groupes se séparèrent, les filles prenant la direction de l'Ecosse, nous-mêmes celle de Londres, avant les Pays-Bas puis Paris.

Inondations ou pas, j'emportai de ce premier séjour parisien assez de souvenirs et d'impressions indélébiles pour prendre la décision très ferme d'y retourner dès que j'aurais terminé mes études en Afrique du Sud. Lorsque, de

fait, je mis mon projet à exécution en octobre 1959, je ne retournai pas dans un endroit que des souvenirs et des rêveries m'auraient rendu familier : je retournai *chez moi*.

Ce "chez-soi" n'avait rien d'un cocon douillet et joyeux. On était en pleine guerre d'Algérie : sur les Champs-Elysées, tous les cinquante mètres étaient postés des soldats armés de mitraillettes ; déjà, à certains signes, on comprenait que même de Gaulle ne réussirait pas à panser les plaies (alors que, dans mon esprit, depuis qu'il avait si majestueusement annoncé qu'il était prêt à prendre la tête de la République, il incarnait un nouveau Napoléon). Estelle et moi nous étions mariés à peine une quinzaine de jours avant de nous envoler pour Paris ; quelques mois après notre arrivée, les nouvelles d'Afrique du Sud devinrent si abominables qu'il ne sembla plus exagéré d'imaginer nos grandes villes, Le Cap, Pretoria, Johannesburg et Durban, transformées en camps militaires à l'image de la capitale française. Paris devint alors à mes yeux le revers de la réalité sud-africaine : image persistante de ce que notre pays *pourrait* devenir, n'était la grâce de Dieu.

L'impression d'être en sursis, d'être des inconnus dans un monde pas tout à fait réel, de vivre au jour le jour sans but, transforma jusqu'à des moments qui parfois touchaient au sublime, des moments de découverte et de bonheur, en aperçus de la mortalité et de l'absurdité de la vie. Plus besoin de *lire* Camus ou même Sartre, d'ailleurs, ou bien Marcel (j'étais encore très porté sur la religion) pour comprendre ce qu'il en était de l'existentialisme : je le *vivais* chaque jour, chaque nuit. Tout ce que j'avais découvert, médusé, avant d'arriver à Paris, dans *L'Etranger*, *La Peste*, *L'Homme révolté* ou *Le Mythe de Sisyphe*, prenait désormais l'apparence de la réalité. Finies les certitudes acquises jusque-là. Je ne savais plus qui j'étais. A l'université, en Afrique, je savais où je me "situais" en ce monde : même si je me rebellais poliment contre l'idéologie dominante, j'étais accepté. Paris, de son côté, se moquait totalement de moi, se moquait même que je sois là ou pas. Paris n'avait pas *besoin* de moi. Comment donc, d'un point de vue existentiel, ne pas se remettre en question ?

Et puis voilà que Camus, ma bible, mon bréviaire, mourut dans un absurde accident de voiture, sur la route nationale aux environs de Pont-sur-Yonne, à 13 h 54 le 4 janvier 1960. Au moment même où le voile de dépression sous lequel il s'était enfoncé depuis qu'il avait reçu le prix Nobel (et même avant) semblait commencer à se dissiper, au moment où il semblait retrouver le chemin de l'écriture, où la vie semblait non point retrouver tout son sens, loin de là, mais

du moins être à nouveau digne d'être vécue (absurdité digne qu'on vive pour elle), c'est la mort, totalement gratuite, qui eut brutalement le dernier mot. Pour moi, à cette étape de mon évolution, rien n'aurait pu confirmer la signification de l'œuvre de Camus d'une façon plus définitive que cette mort-là. Elle a conféré une gravité, voire une profondeur à chaque lecture ou relecture de Camus pendant les près de cinquante ans qui se sont écoulés depuis. A cause de cette mort, je ne serais jamais sans son ombre, sans l'ombre projetée de sa lumière.

Dix-sept ans plus tard mourut un autre homme, avec un effet dévastateur comparable sur mon esprit, ma vie, même si le décès fut totalement différent et les circonstances tout autres. Steve Biko1. Un lien étrange relie ces deux morts.

Fin mars 1960, alors que j'étais encore abasourdi par la mort de l'homme qui avait défini pour moi Paris et la France, me parvinrent les nouvelles des dernières atrocités en Afrique du Sud. J'ai souvent raconté comment, ce matin-là, assis sur une chaise au bord du bassin du jardin du Luxembourg, j'avais sur les genoux un exemplaire jaune vif de la *Philosophie positive* de Comte. Le livre n'était qu'un prétexte. Mes pensées m'emmenaient très, très loin du parc verdoyant. Telles des abeilles, elles vrillaient autour d'une réalité à dix mille kilomètres au sud, une réalité où, dans une localité dont je n'avais jamais entendu parler, Sharpeville, soixante-neuf Noirs avaient été tués et beaucoup d'autres blessés par des policiers qui avaient ouvert le feu sur un cortège de manifestants pacifiques venus protester contre une nouvelle loi étendant aux femmes l'obligation de porter constamment sur elles un laissez-passer alors que, jusque-là, cet impératif ne s'appliquait qu'aux hommes.

J'avais grandi au milieu de toutes sortes de violences ; ma génération avait hérité de siècles de contacts violents entre peuples et individus, notamment entre Noirs et Blancs. Mais ce massacre passait la mesure et, dans ce contexte, dépassait l'entendement. Comparé aux grandes effusions de sang de l'histoire de l'humanité, l'Holocauste, les Britanniques en Inde, Cortés et Pizarro en Amérique du Sud, Jules César à Munda, le bon roi Léopold dans le Cœur des Ténèbres, Lothar von Trotha dans l'Afrique orientale allemande, ce n'était sans doute qu'une goutte dans l'océan. Mais, dans l'Afrique du Sud moderne, dans le cadre du déploiement de l'apartheid, c'était l'événement le plus massif, le plus pernicieux, effectué avec le sang-froid le plus choquant, que nous ayons eu à affronter. Son côté apocalyptique était aggravé par le fait qu'il survenait à un moment où le continent africain dans son ensemble était, après plusieurs siècles,

en train de se libérer des fers de la soumission coloniale et où le monde entier avait les yeux tournés vers notre pays. L'Occident souhaitait exorciser ses sentiments persistants de culpabilité raciale en les projetant sur un bouc émissaire. Toutefois, l'Afrique du Sud était beaucoup plus qu'un bouc émissaire : elle était prête à offrir à l'opinion occidentale de réelles atrocités, pas un semblant de mauvaise foi. Son engagement raciste était entier et non feint. Rien, jusqu'à cet événement désastreux, ne l'avait démontré avec une plus grande conviction, un tel abandon, une arrogance aussi stupéfiante.

Pour moi, le choc fut d'autant plus fort qu'il me procura une étrange impression de *déjà vu*, du genre : *Mais oui, c'est ça. Bien sûr. Voilà ce que nous attendions*. Estelle et moi nous étions déjà doutés de quelque chose lorsque, un mois après notre arrivée à Paris, nous nous étions rendus à la salle de lecture de l'ambassade d'Afrique du Sud pour vérifier les nouvelles dans les journaux de chez nous : histoire de suivre les événements au jour le jour, comme un collage journalistique aveugle de moments disparates, sans lien les uns avec les autres. Or, soudain, en l'espace d'un mois, à la juxtaposition hasardeuse succéda la cohérence : les articles se mirent à suivre un schéma, un plan, révélèrent une direction discernable, prévisible. Tout un ensemble de procès pour "immoralité". Des émeutes à Paarl. Et, surtout, un drame judiciaire à Pretoria où un policier, le brigadier Nic Arlow, héros aux quatorze mille arrestations à son crédit, comparaissait au tribunal pour vingt accusations de meurtre. Toutes ses victimes étaient noires. Plus nauséeuse encore que les faits bruts, il y avait la façon dont était rapporté l'intérêt du grand public, blanc, pour son procès. On avait lancé une souscription à l'intention des milliers de gens qui souhaitaient contribuer aux dépenses judiciaires de l'accusé. Derrière tout ceci rôdait, avec une limpidité inattendue, la *crainte* que les Sud-Africains blancs éprouvaient face aux Noirs, crainte qui ne pouvait s'exprimer qu'à travers la haine. On devinait, et on ne pouvait s'y tromper, que soufflait là-bas un vent de panique, dont je n'avais pas été conscient avant de venir à Paris. Panique, terreur, spasme mortifère. Avec quelle énergie du désespoir ne tentai-je pas, dans les notes que je rédigeai pendant ces mois convulsifs, de découvrir je ne sais quoi d'héroïque dans le combat d'une petite nation qui se retrouvait dos au mur, face à la colère montante et à l'incompréhension du monde entier. Sharpeville défiait toute tentative de justification. Le hasard voulut que le verdict du cas Arlow fut annoncé presque en même temps que les informations sur le massacre. Le brigadier héroïque fut déclaré coupable non pas de meurtre mais de treize cas d'homicide involontaire. Il écopa en tout et pour tout d'une amende de soixante-

quinze livres, qui furent collectées rapidement parmi ses nombreux admirateurs. Dans les comptes rendus du verdict, on évoqua même la possibilité de tirer un film de sa vie.

Tout cela tournait et virait dans ma tête. J'avais du mal à me concentrer sur les nouvelles du pays, sur les événements de surface. J'avais la sensation que tout allait à vau-l'eau, qu'une ancre, une fixation, avait lâché, à dix mille kilomètres d'où je me trouvais, assis dans ce jardin parisien : le terroir dont j'étais issu et qui m'avait formé, mes compatriotes, que je connaissais si bien et en qui j'avais placé toute ma confiance pendant si longtemps, sombraient, sombraient dans les sables mouvants de l'histoire.

Pour moi, assis sur ma chaise verte au jardin du Luxembourg par cette matinée de début de printemps, cet événement ne se déroulait pas quelque part très loin : les assassins étaient *mes semblables* ; le régime qui non seulement avait rendu cela possible mais l'avait orchestré activement et avec enthousiasme était ce même gouvernement auquel, à peine quelques mois plus tôt, j'avais avec empressement juré allégeance en adhérant au Ruiterwag.

Qu'il est étrange, aujourd'hui, avec le recul, de penser que l'une de mes premières pensées, ce matin-là, fut que, si mon pays était effectivement en train de s'autodétruire et de descendre en enfer, si ce vieux rafiot méprisable, irrécupérable était en train de couler, alors je devais rentrer là-bas et couler avec lui. J'éprouvai le besoin d'une purification apocalyptique et globale qui ne pourrait être effectuée que par une oblitération radicale : de l'Afrique du Sud, de son peuple, de moi-même.

Parmi les notes que je gribouillai dans mon carnet pendant ces sombres journées figure la brève entrée suivante :

Il est déjà assez rude d'appartenir à un peuple confronté à son extinction mais c'est infernal d'appartenir à un peuple qui mérite *de disparaître*.

Ce matin-là au jardin du Luxembourg, je fus sauvé de ce sort par un incident à la fois grotesque et d'une grande banalité. Une vieille bonne femme vêtue de noir s'approcha de moi en tendant une main aux doigts crochus, réclamant le paiement de trente centimes pour l'utilisation de la chaise bancale. Il ne faisait aucun doute que, pour elle, mon pays pouvait bien être rayé de la surface de la terre par un cataclysme, du moment qu'elle récupérait ses trente centimes. Pris d'une rage sans commune mesure avec la situation, je refusai de payer. Dans ce cas, dit-elle, je devais libérer la chaise. *Illico*.

Arrivant à un moment où je sentais ma vie basculer, cette intrusion était d'une telle absurdité que je perdis mon sang-froid. Mais que pouvais-je faire ? Non

loin, un gendarme, cape noire au vent, semblait déjà approcher et je savais qu'à la moindre provocation, la vieille harpie l'appellerait à sa rescousse. C'est ainsi que je quittai l'esplanade du bassin pour aller me réfugier sur un banc marron, solide et gratuit, sous les marronniers, où je revins à la vie.

Difficile aujourd'hui de résumer en quoi cette renaissance individuelle consista vraiment. Sans nul doute : l'horreur de découvrir ce que "les miens" faisaient depuis toujours, sur quelles atrocités et perversions notre fière civilisation blanche avait construit son édifice de moralité et de lumière chrétiennes. Je pris peu à peu conscience que, dans tout ce bourbier, il me faudrait impérativement redéfinir mon propre positionnement. Je ne choisis pas, je fus incapable de choisir, le déni. Il se passait des choses et il continuerait de s'en passer ; à un moment donné, je devrais décider comment assumer le fardeau de ma responsabilité individuelle. Or, pendant un temps, je ne pus rien faire qu'admettre l'effet dévastateur de cette découverte et tenter de m'en accommoder. Au moins, je n'étais pas forcé de rentrer tout de suite en Afrique du Sud. J'étais à Paris, je pouvais explorer tout ce que la ville avait à offrir : la nouveauté de mon mariage et toutes les surprises qui l'accompagnaient, mes recherches à la Sorbonne, la musique, la peinture, les philosophies, les intuitions qui explosaient tout autour de moi comme en moi : peu à peu, j'essayai de cerner toute la profondeur de ce que Sharpeville avait déterré.

Mes interrogations furent exacerbées lorsque les premières lettres de nos familles après l'explosion de violence commencèrent à nous arriver : *Ici, la situation n'est pas aussi mauvaise que ce que les journaux racontent. Les marchands d'armes de la ville n'en ont plus une à vendre mais il n'y a aucune raison de s'inquiéter : tout retournera bientôt à la normale*.

Je sus alors que mon point de vue avait changé : je n'observais plus le monde depuis *là-bas*, depuis la lointaine Afrique du Sud, mais, sans l'ombre d'un doute, d'*ici*, c'est-à-dire l'Europe, Paris.

A peine deux ans plus tard, de retour en Afrique du Sud, quand j'écrivis pour la première fois sur cette illumination, j'y vis tout simplement une scène impressionniste : une heure au soleil, au début du printemps, au jardin du Luxembourg ; atmosphère délicate, interrompue par une vieille harpie. Sans parler de tout ce qui m'avait amené au jardin du Luxembourg, du choc de la découverte, de Sharpeville… A ce moment-là, je ne voulais plus avoir quoi que ce soit à faire avec l'Afrique du Sud. Tout simplement, j'avais trop honte pour affronter le problème.

Aurais-je réagi différemment *si je n'étais pas allé à Paris*, si j'avais été en Afrique du Sud au moment de Sharpeville ? J'espère que j'aurais été choqué de la même manière. Mais qui sait à quel point les mécanismes de défense de l'Afrikaner type face à de tels événements auraient pu brider ou du moins *retarder* ma réaction ? En France, une certaine expérience avait déjà commencé à beaucoup m'influencer dès avant Sharpeville : elle avait facilité en moi une évolution qui, pour le moins, m'avait *préparé* à l'événement. En soi, cela pouvait paraître insignifiant, pourtant ce fut capital. Cela avait à voir avec notre fréquentation des restaurants étudiants du Quartier latin.

Pendant un mois après notre arrivée, nous fûmes logés dans une grande chambre à la résidence d'écrivains du PEN international : un vieil appartement délabré mais une adresse chic à deux pas des Champs-Elysées, qui l'eût cru ! Par la suite, nous emménageâmes dans une minuscule chambre sombre et encombrée, au-dessus d'une cour d'école bruyante de la rue d'Assas, dans un meublé pour étudiants tenu par une vieille fille minuscule. *Vieille fille* : le terme n'a pas bonne presse de nos jours, et à juste titre ; Mlle Domecq correspondait pourtant en tout point à l'archétype. Sévère et l'air pincée, elle était totalement dénuée d'humour et de chaleur humaine ; ses deux femmes de chambre moroses savaient détecter l'odeur d'un poulet cuit dans la clandestinité à deux étages de distance. La vieille dame nous autorisait à prendre un bain par semaine, soigneusement mesuré (non compris dans le prix de la location). Elle faillit avoir une apoplexie quand, pour des raisons à la fois d'économie et de délectation pécheresse, Estelle et moi insistâmes pour le prendre ensemble.

Pour des raisons d'économie, nous prenions au moins un repas par jour dans un restaurant universitaire, grâce aux coupons que je recevais en tant que boursier du gouvernement français. Dans ces "restaus U", notamment celui de la rue de Vaugirard que nous fréquentions le plus régulièrement, la nourriture s'écartait beaucoup des règles reconnues de la gastronomie française ; variant entre le passable et l'atroce, elle était principalement basée, comme dans certains établissements immortalisés par Zola et Balzac, sur le chou trop cuit, le porc trop gras et des épinards qui avaient l'aspect et le goût de la bouse de vache. Mais c'était là une merveilleuse occasion de croiser d'autres étudiants. Même pour deux étudiants étrangers timides comme nous l'étions, un monde insoupçonné nous attendait lors de ces repas par ailleurs indigestes. Nous côtoyions des collègues espagnols, anglais, allemands, scandinaves, sud-américains… et africains. Pour la première fois de ma vie, je mangeai à la même table que des Noirs. Ce fut un choc culturel d'une telle amplitude que, la première fois, j'eus

du mal à avaler une bouchée.

Très vite, tout changea. L'étrangeté se dissipa en quelques jours. Cependant, je dus assimiler d'autres chocs… pas déplaisants, d'ailleurs. Côté études, je ne me faisais guère d'illusions, mes prétentions étaient limitées. Mais, après mes années à Potchefstroom, j'en étais venu à supposer (ou du moins à espérer) que, s'il y avait un sujet que je maîtrisais un peu, c'était la littérature. Or, je découvris que de nombreux étudiants en connaissaient bien davantage que moi. Et beaucoup étaient *noirs*. Cette prise de conscience fut à la fois dévastatrice et stimulante. Son sens profond avait peu de rapport avec l'université : il relevait d'une évidence aux implications extraordinaires. C'était une simple question d'humanité : l'humanité que nous partagions. Et même si, souvent, elle ne s'exprimait qu'à travers nos récriminations contre la nourriture et, tandis que l'automne se transformait lentement en hiver, contre le temps exécrable qu'il faisait à Paris, la similarité de nos réactions et de nos commentaires favorisa entre nous une camaraderie inédite. Il n'importait plus d'être blanc ou noir. Nous étions tous des étrangers dans un pays étranger. Nous nous battions tous pour survivre. Nous avions tous un ennemi commun : le cafard. Nous étions tous résolus à affronter de nouveaux défis. Lorsque l'un d'entre nous recevait de mauvaises nouvelles de chez lui, nous compatissions tous. Lorsque l'un d'entre nous fêtait son anniversaire, nous buvions tous à sa santé.

Ainsi, au moment de Sharpeville, il nous fut impossible de penser que les soixante-neuf victimes étaient *soixante-neuf Noirs*, comme nous l'aurions fait en Afrique du Sud. C'étaient soixante-neuf *êtres humains*. Ils auraient pu être assis avec nous dans ce restau U lugubre et malodorant de la rue de Vaugirard.

Ce type d'expérience fut souvent répété au cours de nos premiers mois à Paris. En janvier 1960, dans une mine près de Coalbrook, dans l'Etat-Libre, à la suite d'un affaissement de terrain, quatre cent quatre mineurs furent ensevelis à près de deux mille mètres sous terre. Des journalistes des principaux journaux affluèrent sur place ; ils interviewèrent les quatre épouses des mineurs blancs tués lors de la catastrophe, publièrent des photos et des biographies de chacun, et firent à peine allusion aux quatre cent femmes noires qui pleuraient aussi la perte de leur époux. L'Armée du Salut organisa deux réunions de prière, l'une pour les Blancs, l'autre pour les Noirs.

Noir et blanc ; noir et blanc. De combien de variations de ce scénario fus-je témoin ? Un scénario injecté dans ma vie en Afrique du Sud : il commença seulement à Paris à acquérir un poids, une cohérence, une prégnance qui

m’avaient échappé jusque-là. Et sans doute rien n’eut un impact plus profond, ne nous influença davantage que nos samedis soir chez “grand-père Maurice”.

Au bureau des boursiers étaient toujours affichées des annonces : offres de vente, propositions d’excursions en autocar le dimanche, locations, occasions de rencontrer des Français chez eux. Une note écrite dans une graphie soignée attira immédiatement mon attention : adressée à des étrangers solitaires en manque d’atmosphère familiale, de repas maison et de conversations amicales, elle les invitait à contacter M. Maurice Perceval au 93, rue Lemercier, 17e arrondissement. J’en parlai avec Estelle et nous décidâmes de tenter notre chance, surtout parce que, depuis Sharpeville, nous ressentions un besoin pressant de chaleur *familiale*. Après avoir hésité pendant quelques jours, je téléphonai dans mon français encore très approximatif et, le samedi suivant, nous prîmes le métro pour la station Brochant, près de la place de Clichy, sans trop savoir à quoi nous attendre. Or ce fut un tournant dans notre existence. Pendant deux ans, nous manquâmes rarement un dîner du samedi soir chez grand-père Maurice. Nous découvrîmes bientôt qu’un grand-père était exactement ce dont nous avions le plus besoin.

Nous étions rarement les seuls invités, car “grand-père”, comme il tenait à ce que nous l’appelions, semblait attirer les jeunes étrangers comme un chien attire les puces. Certains étaient boursiers comme nous et il “ramassait” simplement les autres dans la rue, sur les places, dans les églises, les cimetières, au marché, au Louvre et dans d’autres musées, au concert et au théâtre. Si son assortiment d’invités, quatre, six au plus à la fois, pouvait paraître étonnant, la “folie” du vieil homme n’était pas dénuée de méthode. Pour équilibrer notre présence, à Estelle et à moi, il y avait toujours au moins un Africain noir à table ; un Américain était équilibré par un Russe ou un Coréen ; un Français par un Algérien ou un Allemand ; un Israélien par un Arabe. Ainsi était constituée une mini-assemblée des Nations unies.

Parfois, les discussions étaient bon enfant et divertissantes, comme lorsque le sarcastique René racontait ses voyages dans le Midi ou son service militaire en Algérie. D’autres fois, comme lorsque les jumeaux musiciens de Madagascar tenaient le haut de l’affiche, la légèreté l’emportait. Mais, souvent, nous nous enflammions : par exemple, lorsque Mario l’Argentin s’en prenait aux Sud-Africains. Ou lorsque Tai-Kun Lee, le Coréen, mince aux yeux noirs, promenait son regard satirique sur les événements mondiaux, sourire aux lèvres comme s’il avait ri intérieurement d’une plaisanterie que personne d’autre n’aurait comprise. Il pouvait venir littéralement n’importe qui, Japonais, Espagnol, Autrichien,

Australien, Chilien ou Islandais. Grand-père Maurice en savait assez sur nos pays respectifs pour intervenir avec ses petits commentaires pleins de sagesse ou d'humour. Toujours avide d'en apprendre davantage, il nous encourageait à apporter des livres et des photographies qui pouvaient favoriser l'entente mutuelle. C'était sa réponse personnelle aux tensions et aux incompréhensions qui déchiraient la planète. Après ces rencontres avec de jeunes hommes (à ma connaissance, Estelle était la seule femme qui fût jamais invitée chez lui) tous issus de milieux, de races et de cultures différents, nous rejoignions nos pénates, la plupart du temps fort tard et invariablement munis d'une compréhension plus grande du monde et de plus grandes espérances.

A chaque invité était attribuée une grande serviette blanche avec une étiquette portant son nom, qu'il roulait délicatement à la fin du repas. Quand il revenait dîner, il retrouvait sa serviette personnalisée parmi les centaines qui attendaient là, bien rangées dans l'énorme armoire du petit salon, à telle enseigne qu'on était ainsi chaque fois accueilli nominalement. Un soir, je retournai chez grand-père Maurice après une absence de plusieurs années : il n'en alla pas moins instantanément à l'armoire, dans laquelle il retrouva ma serviette, qui n'attendait que mon retour.

Son appartement était encombré, plein à craquer de mobilier, d'objets, de livres et de tableaux. Dans le petit salon, c'était une vraie course d'obstacles au milieu de fauteuils qui allaient du Louis XIV aux galbes prétentieux du Napoléon III, de guéridons recouverts de grimoires, de pièces de monnaie, de dentelles fines. A côté de la porte qui ouvrait sur le couloir se trouvait, dans une vitrine, une robe en satin qui avait appartenu à une dame de compagnie de Marie-Antoinette. Et au-dessus, un portrait de la dame en question : visage poupin et rose, d'une vague joliesse mais plutôt insipide, encadré par un édifice capillaire ostentatoire. Sur l'autre mur, son époux, un architecte qui avait apparemment réussi à survivre à la Révolution, vous lançait un regard suffisant, du haut de son jabot et de sous sa perruque rousse attachée en catogan à l'aide d'un nœud en satin.

"De temps en temps, avant de me coucher, je sors du tiroir mon jeu d'échecs, dit grand-père Maurice un soir, en nous adressant un clin d'œil. J'installe sur le guéridon les vieilles pièces en ivoire, je me mets au lit et j'éteins la lumière. Une ou deux fois, j'ai dû me lever subitement en pleine nuit : les cadres étaient vides, l'architecte et sa femme jouaient aux échecs."

Le guéridon paraissait bien impassible avec ses deux siècles révolus, les instruments de l'architecte disposés minutieusement à côté de l'ancienne et

massive grammaire française.

Les murs étaient recouverts du sol au plafond de tableaux, d'assiettes et de gravures de prix, de photographies et des mille et un souvenirs que ses jeunes amis avaient envoyés à grand-père Maurice des quatre coins du monde au fil des ans.

Juste avant huit heures, notre hôte se retirait dans la cuisine, où il avait passé l'après-midi à cuisiner. Il ne se faisait jamais aider par quiconque et refusait catégoriquement qu'on le rejoigne au fourneau. Après quinze ou vingt minutes, il réapparaissait, sa longue barbe de père Noël tachée de délicates touches de lumière, comme des coups de pinceau, et un grand tablier blanc passé sur la robe de chambre marron dont il était immanquablement vêtu pour nous recevoir.

"Madame est servie !" lançait-il alors.

Dans la salle à manger nous attendait la table ronde en bois foncé, avec ses lourdes assiettes en faïence, l'argenterie et les bougies joliment disposées, comme dans un restaurant chic, chaque objet luisant d'avoir été méticuleusement astiqué. Le dîner, jamais gargantuesque mais chaque fois inoubliable, durait toujours plus de deux heures. C'était un rituel, un acte de contemplation, de méditation. Au fil du temps, le simple spectacle de la cuiller plongeant dans la saucière, parcourue de reflets changeants, finit par nous apparaître, à Estelle et à moi, comme une sorte d'épiphanie. De même la sensation éprouvée à chaque nouvelle bouchée, en se concentrant sur la texture, l'arôme, le goût, lorsqu'elle se fondait dans notre corps. Notre personnalité tout entière était investie dans le moindre mouvement, dans le moindre geste.

L'entrée était accompagnée d'un bon vin blanc (un pouilly-fuissé ou un bordeaux), un rouge encore meilleur (un brouilly ou un nuits-saint-georges) accompagnait la viande, souvent un rôti de bœuf ou de veau (toujours le meilleur morceau), préparé dans son jus, avec un minimum d'ingrédients, plus délicat, plus succulent, dois-je avouer en toute honnêteté, que tout ce que j'ai jamais goûté dans aucune autre maison. Suivaient un légume, la salade, un dessert accompagné d'une autre bouteille de blanc, d'ordinaire un domaine peu connu que grand-père Maurice avait sélectionné avec l'expérience de toute une vie d'amateur passionné. Le repas se terminait systématiquement avec du fromage, accompagné par encore un autre verre de rouge, un café serré, du cognac ou une liqueur, et des fruits.

Les invités étaient servis en premier même si grand-père Maurice était de loin notre aîné à tous. Inutile de protester. "Je me sers toujours en dernier, insistait-il, même quand je suis seul."

Ensuite seulement on passait au troisième acte de la soirée. Au premier, grand-père Maurice nous permettait de parler, de développer nos arguments, de discuter. Le deuxième était dévolu à la méditation culinaire. Le troisième lui était réservé. Il ne suivait aucun schéma préétabli. Certains soirs, il prenait le mince volume de son recueil de poèmes publié quarante ans auparavant et lisait, de sa voix pleine et sonore, parfois les mains tremblantes et des larmes dans les yeux, la lueur des bougies se reflétant sur sa barbe blanche chaque fois qu'il tournait la tête. D'autres soirs, il sortait un recueil de Baudelaire, de Valéry, voire de Ronsard ou de Villon. Quand il n'ouvrait pas un épais album dans lequel il avait réuni des lettres et des coupures de presse reliées à son long passé : de la Première Guerre mondiale, où il avait été infirmier ; des nombreuses années qu'il avait passées dans le milieu de la finance ; de ses voyages en Europe, notamment en Espagne ; des gens nombreux, connus ou obscurs, qu'il avait rencontrés au cours de son existence. D'autres soirs, il sortait des photographies qu'il collectait en vue d'un guide qu'il souhaitait publier sur une petite église de Marly où Louis XIV avait souvent assisté à l'office, ou sur le parc royal où, après des années de bataille avec la bureaucratie, il avait réussi à faire restaurer l'ancienne fontaine. Ou bien il nous régalait simplement d'anecdotes sur ses interminables accrochages avec l'administration et les autorités de tout acabit. Si la rame censée arriver à sa station de métro à une heure dite n'arrivait pas à cette heure dite, il n'hésitait pas à entamer une correspondance qui pouvait durer des mois, jusqu'à ce que sa plainte remonte enfin au ministre des Transports, et qu'il puisse faire enregistrer ses doléances ; un annonceur à la radio se trompait-il d'un seul mot en citant les classiques, un autre échange interminable débutait. Chacune de ses lettres était un petit chef-d'œuvre d'esprit français, de sarcasme et d'imagination poétique.

Vers minuit, il s'apercevait soudain de l'heure tardive. Il possédait un nombre effarant d'horloges, disséminées dans tout l'appartement, chacune tictaquant à son propre rythme, chacune indiquant une heure différente. En partie parce que grand-père aimait entendre la voix de chacune mais aussi parce qu'il pouvait ainsi s'adonner au plaisir typiquement français de faire fonctionner ses méninges en cas d'insomnie : il pouvait jouer à deviner l'heure. Supposons que la numéro 1 sonnât sept heures, suivie par la numéro 2 qui sonnait quatre heures, son calcul était le suivant : la numéro 1 avait trois heures et vingt minutes d'avance, la numéro 2 x heures de retard ; quand la numéro 3 sonnait onze heures, il pouvait faire un calcul qu'il vérifiait en le confrontant à l'heure donnée par la numéro 4, et attendre pour s'assurer que toutes les autres étaient bien "à

l’heure”.

Quand il était temps de prendre congé, chaque invité était rituellement embrassé sur les joues ; la barbe blanche de grand-père Maurice nous piquait le cou. Sur quoi nous nous dispersions dans les rues obscures, Israéliens et Arabes, Irlandais et Anglais, Sud-Africains blancs et Nigérians noirs, Turcs et Grecs, tous rendus à notre humanité commune dans un monde éclaté.

M’immergeant dans la culture européenne, temporairement du moins, je tournai le dos à l’Afrique. Cela ne me sembla pas être une perte, à ce moment-là, en tout cas. Au contraire, j’échappai ainsi à la claustrophobie. Un univers nouveau se présentait à moi, un univers que j’avais déjà croisé mais qui n’avait existé qu’à travers les livres : un univers artistique composé de peinture, de musique et de théâtre, un univers où la vie se jouait dans une clé différente.

La peinture s’insinua dans nos vies dans les tout premiers temps de notre installation à Paris, lorsque nous logions encore à la résidence du PEN. Dans la vitrine d’une galerie au coin de notre rue, le portrait d’une très jeune fille attira notre attention ; dans la grisaille oppressante du début d’hiver, elle apporta soudain un rayon de soleil presque choquant qui nous médusa. Nue, le visage détourné pour contempler le lointain infini d’un bleu et blanc impressionniste, longue chevelure retenue mollement par un ruban d’un bleu vif sur la nuque et couvrant à moitié un petit sein ; elle agrippait, un brin trop anxieuse peut-être, une infime étoffe blanche sur le doux bombement de son bas-ventre. Avec le recul, je dois avouer que ce tableau faisait un peu couvercle de boîte de chocolats ; mais, en même temps, le modèle représentait vraiment la beauté parfaite. A l’époque, je lisais *Lolita* et, bien que la jeune tentatrice de Nabokov soit dure, dégourdie et provocante, loin de la douceur éthérée de cette icône lumineuse exécutée par un peintre polonais inconnu, du nom de Talwinski, elle confirmait un stéréotype qui rôdait dans les recoins les plus profonds de mon esprit : l’innocence personnifiée, mais l’innocence près du point de rupture, à deux doigts de la Chute. Une indication, dans l’inclinaison de la tête, de l’inviolable, de l’à jamais inaccessible, de l’éternellement juste hors de portée. Démentie, peut-être, par l’angoisse avec laquelle elle agrippait sa mince serviette ? Mais d’une manière qui ne faisait que confirmer son air d’être consciente d’elle-même, son assurance. D’être *au-delà*.

Elle était ruineuse. Cent vingt mille anciens francs : l’équivalent de trois mois de séjour à Paris. Impossible ne fût-ce que d’imaginer de l’acheter. Pourtant, nous osâmes demander au propriétaire de la galerie, un petit homme tout rond,

de nous la mettre de côté pendant une semaine. Estelle et moi nous convainquîmes l'un l'autre que cela suffirait. Elle resterait ainsi en vitrine, nous pourrions lui rendre visite et la contempler. Pendant une semaine, elle serait à nous. Le petit point blanc marqué *Réservé* dans le coin supérieur droit confirma un secret que nous étions seuls à partager.

Une semaine de discussions et calculs fiévreux. Nous allâmes jusqu'à vérifier dans la Bible la parabole du marchand qui avait vendu tous ses biens pour acquérir une unique perle d'une grande beauté, et celle du laboureur qui se débarrasse de tout ce qu'il a au monde pour acheter un champ dans lequel il a découvert un trésor.

Mais non. Aucune chance, pas la moindre, que nous puissions réaliser notre rêve. Confronter cette Lolita aux voyages que nous pourrions entreprendre dans le Sud (l'Espagne, l'Italie…), aux concerts auxquels nous pourrions assister ou tout bonnement à la nourriture que nous pourrions acheter avec cet argent, tous ces calculs ne firent que confirmer combien il serait effarant, combien il serait impossible, combien il serait *désastreux* de l'acheter.

C'est pourquoi c'est exactement ce que nous fîmes.

Toutes nos rencontres artistiques parisiennes ne furent pas aussi dispendieuses. Souvent, nous nous promenions rue Bonaparte, rue de Seine ou dans les ruelles de Montmartre, pour explorer méticuleusement les petites galeries et découvrir ce qui se passait à Paris sur le plan pictural. Une grande partie de la production était déprimante, redondante, banalement décorative. Je m'inscrivis à un cours de peinture sur le vif à la Grande Chaumière mais, quand il s'agit de m'y mettre pour de bon, ma timidité m'empêcha de faire le pas. Dans le domaine de la peinture comme dans celui de la musique des années auparavant, je savais que je n'étais pas dans mon élément.

Restaient les grands musées : le Jeu-de-paume, parfois l'Orangerie, fréquemment le musée d'Art moderne. Et, très souvent le dimanche, parce que l'entrée était alors gratuite, le Louvre, qu'au cours de nos deux années parisiennes, nous explorâmes avec méthode et avec un dévouement total, section par section, salle par salle, une galerie après l'autre. Quelquefois, nous passions tout le dimanche à absorber deux ou trois tableaux et, la semaine suivante, nous retournions en voir d'autres. C'était un luxe, un investissement pour l'avenir, un voyage de délices et de surprises sans fin.

Toutefois, notre illumination esthétique de ces années-là nous vint non pas de Paris, mais de Londres. Je connus à la Tate Gallery, en août 1960, l'une des

expériences les plus intenses, les plus émouvantes de ma vie. J'avais vu des Picasso à Paris au cours des mois précédents mais je n'en étais pas pour autant préparé à ce que je peux appeler maintenant un ouragan spirituel. Jamais jusque-là je n'avais compris que l'impact de Picasso avait la force de celui de Michel-Ange, de Rembrandt ou de Beethoven.



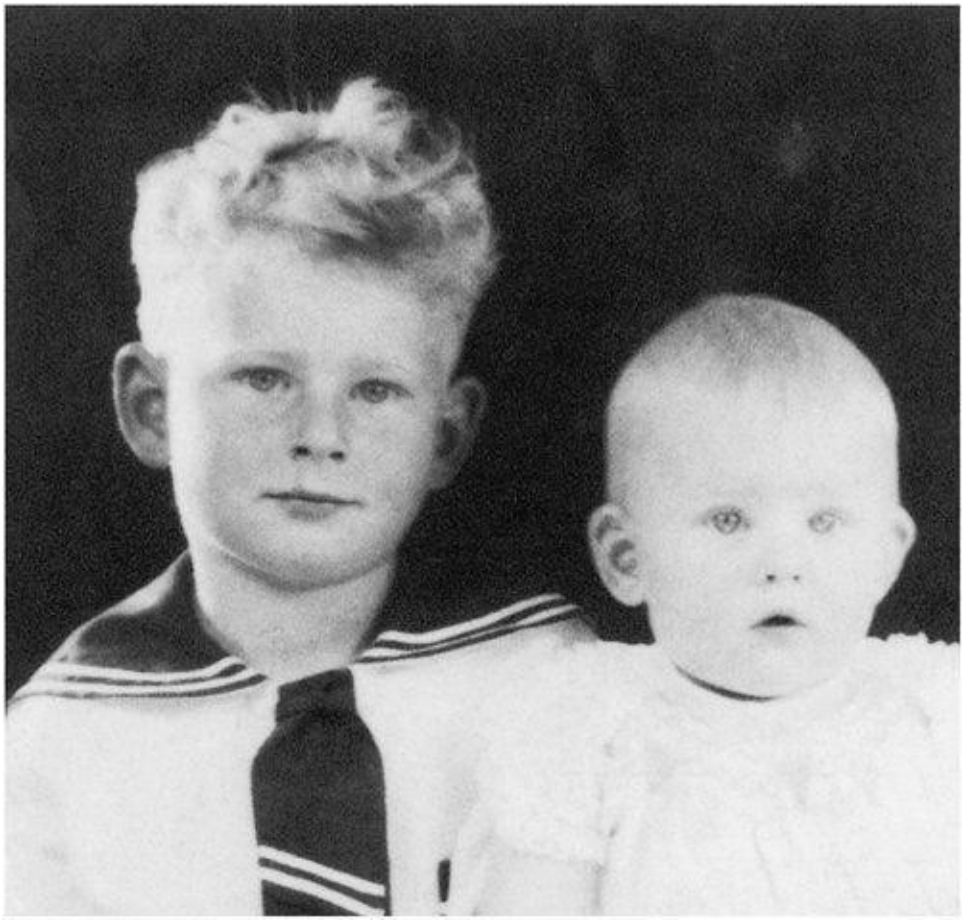
1935, à six mois, assis sur les genoux de mon père.



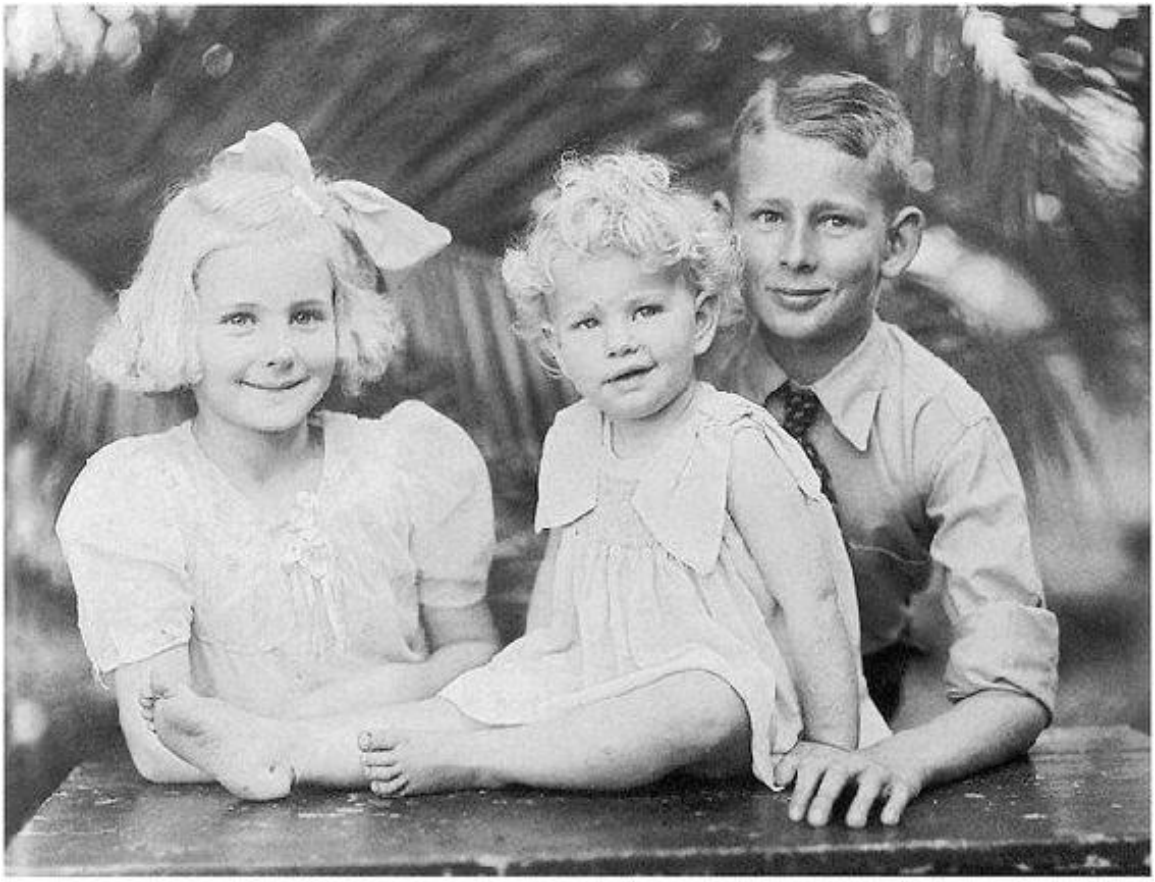
1936, certaines habitudes se prennent de bonne heure.



1938, avec ma nounou sotho Aia qui, la première, m’a fait prendre conscience des caractéristiques du langage.



1938, avec ma sœur Elbie, le jour de son premier anniversaire.



1945, avec mes sœurs Elbie et Marita.



1950, ma famille du côté paternel. Mes grands-parents, tante Ouma et tante Anna (dernière rangée à droite). Je suis dans la même rangée, le second en partant de la gauche. Mon père au premier rang à gauche, avec ma sœur devant lui et Johan à sa gauche.



1950, un radeau fait maison sur l'étang de la ferme d'*oom* Jannie et tante Dolly. Mes parents sont tout à fait à gauche, et c'est moi qui rame.



1949, juste avant un match de tennis.



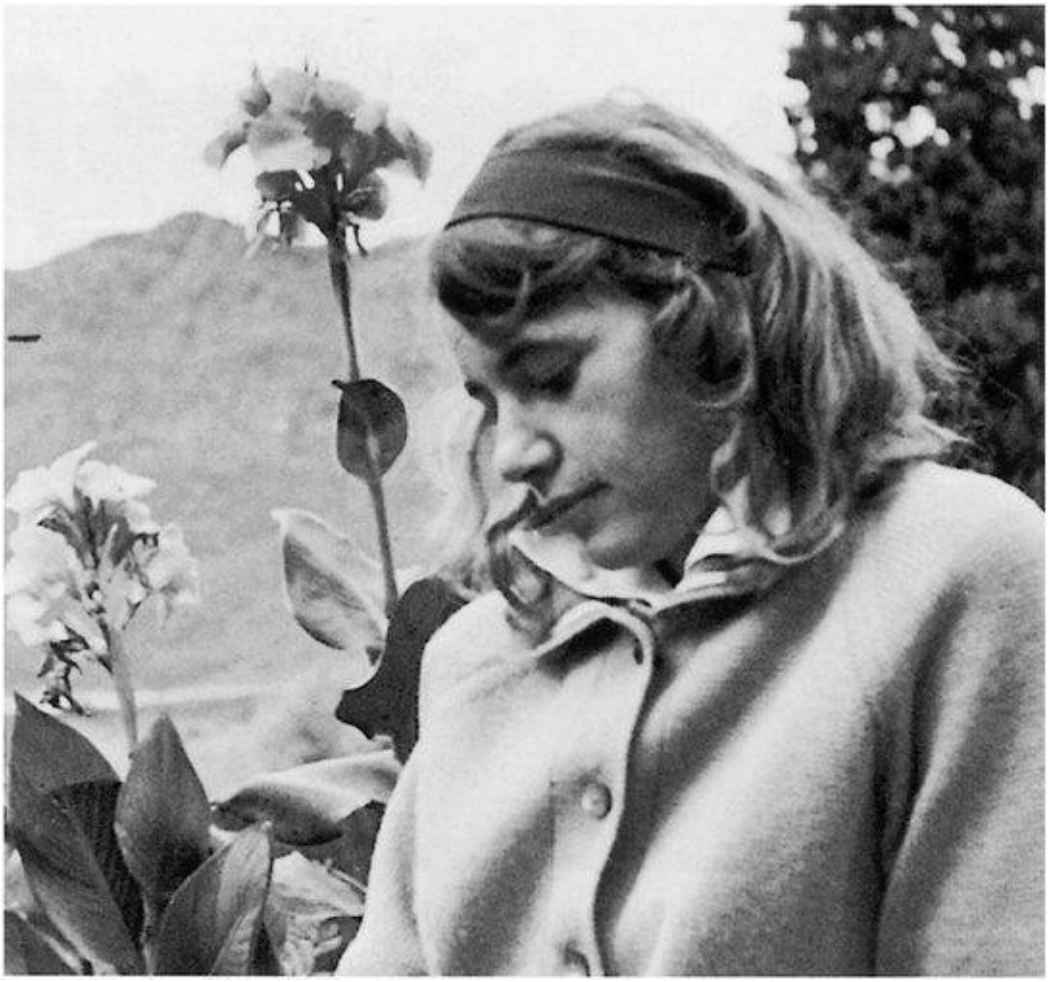
1953, pianiste, avant que je n’apprenne à accepter mes limites.



1959, place de la Concorde à Paris.



1963, avec Etienne Leroux, Ingrid, Jan Rabie et Marjorie Wallace à Somerset West, près du Cap.



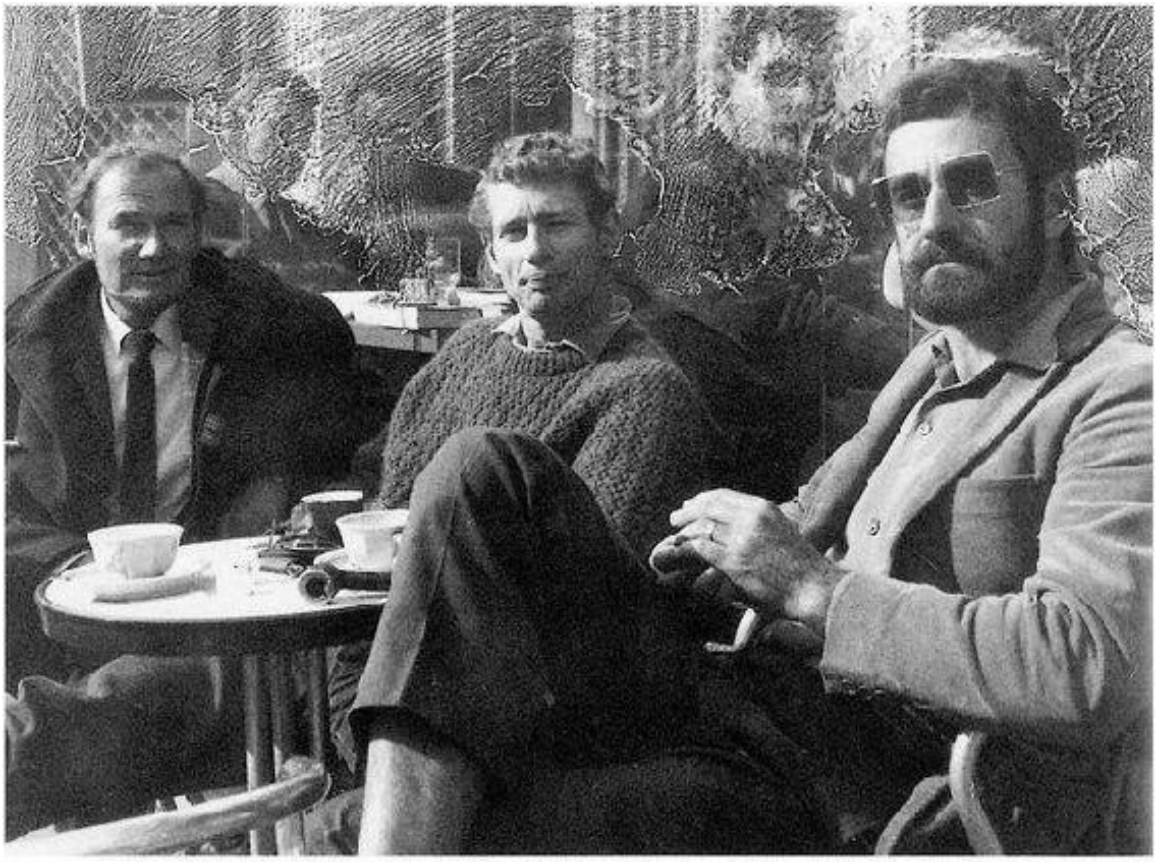
1963, Ingrid dans une ferme-auberge à Franschhoek.



1963, au même endroit.



1965, les funérailles d’Ingrid, sa famille à gauche. Quelques amis empêchent Jack Cope de se jeter dans la tombe (© Cloete Breytenbach).



1966, avec Etienne Leroux et Breyten, rue Soufflot à Paris.

Des mots tels que “beau” ne suffisent tout simplement pas à exprimer ce à quoi je fus confronté ce jour-là, à la fois admiratif et intimidé. Si c’était du beau que je contemplais là, alors il s’agissait d’une beauté terrifiante dans sa magnificence. L’approfondissement, l’élargissement du propos de Picasso à ses débuts n’a rien d’hésitant : déjà dans son travail d’adolescent, on discerne une assurance, une maîtrise, une conviction exceptionnelles au fil de son exubérante mais fervente exploration des styles et des influences. Et puis vient la “période bleue”, aperçu d’un univers fait d’un chagrin et d’une mélancolie qui traversent la toile comme une pluie, avec, déjà, néanmoins, l’annonce de la puissance à venir. La progressive affirmation des forces de vie dans l’aisance trompeuse de *la vie en rose*, les jaunes et les bruns d’une puissance sinueuse, la conscience des possibilités plastiques du nu. C’est alors que *ça* le saisit vraiment : il lui faut remodeler le corps, l’éprouver de l’intérieur, apprendre à le *connaître*, le sonder, l’ouvrir afin d’explorer chaque possibilité d’échelle et de volume.

Puis le cubisme, qui se développe jusqu'à ce que la fascination de la figure commence à envahir la toile.

Suivi par l'une de ses périodes les plus touchantes : le retour, la violente replongée dans un réel redéfini – les fragments de journaux, les mots hallucinatoires jetés à la face du spectateur : le nom d'une maîtresse, un air enjoué, un village. De telle sorte qu'à l'intérieur de la construction de l'ensemble, ces moments uniques et concrets heurtent le spectateur comme un cri hurlé dans ses oreilles. Le tout fait partie d'une recherche tourbillonnante d'*essences* dans le cadre de la création de sa nouvelle réalité globale.

Et puis la reconstruction, la quête de ce qui se cache derrière les façades, les immédiatetés, dans le lent mouvement vers la terreur, les cauchemars, l'enfer et les exultations de l'Afrique, de la guerre d'Espagne. L'omniprésence du cri, le cri en couleur, et *au-delà* de la couleur.

Enfin, si quoi que ce soit chez Picasso peut jamais être définitif, les dernières séries, la redécouverte enfantine de la vie somptueuse : pigeons blancs et ciels bleus.

C'est une descente aux enfers, une ascension vers les cieux, pas une progression inévitable, comme chez Dante, mais une simultanéité fracassante.

Un instant saisi dans les heures de confrontation avec cette force de la nature : hébété par le bombardement des sens, épuisé, submergé, je m'affaisse sur une banquette au milieu d'une longue galerie – j'ai besoin de repos, de recouvrer mon équilibre physique et mental. La banquette n'a pas de dossier. Impossible de se reposer vraiment. Soudain, un dos vient se coller au mien. Je devine que c'est une jeune femme. Impossible de savoir à quoi elle ressemble. Je ne le saurai jamais. Mais, pendant plusieurs minutes, dans ce monde chaotique, en chute libre, inondé de lassitude et d'émotion : ce contact passager. Epaule contre épaule, un bref moment de partage. Ensuite, je retourne à la foule.

Un jour, lors d'une pétillante séance de questions-réponses à la suite d'une conférence, Doris Lessing évoqua le genre de livre qui vous laisse une impression indélébile, qui change complètement et irrévocablement le cours de votre vie… *au moins pendant quinze jours*. Mais l'effet qu'eut sur moi cette expérience-là à la Tate ne s'est pas effacé avec le temps. Cette illumination reste, avec une poignée d'autres souvenirs, l'un des grands changements radicaux de mon existence.

Je ne pus plus écrire comme j'écrivais avant. Je ne pus plus *être* qui j'étais avant.

Depuis mon tout premier jour à Paris, je savais que cette période de ma vie

modifierait mon style littéraire. Elle ferait plus que le “marquer” : elle déciderait une fois pour toutes si oui ou non j’allais réellement devenir écrivain, comme j’avais de façon si téméraire décidé de l’être à l’âge de neuf ans. Après deux mois, je commençais déjà à composer dans une autre clé. Une pièce, autour du personnage de Jules César, auquel je m’intéressais depuis des mois. Une pièce en vers, pas moins. Je la terminai en une semaine, travaillant jour et nuit. J’étais convaincu que la littérature, peut-être pas mondiale mais au moins la littérature en afrikaans, en ressortirait transformée à jamais. Aujourd’hui, cette pièce me hérisse. Elle était vraiment mauvaise. Prétentieuse, banale, forcée. Mais c’était un nouveau départ. Les vers n’ont jamais été mon médium. Le problème, c’était que je n’avais aucune idée de la façon dont il fallait aborder la prose. Jusqu’à ce fameux jour à la Tate…

De retour à Paris, mon plan n’était pas encore formulé clairement mais j’étais conscient que Picasso avait libéré une profusion de possibilités. A supposer qu’à son instar, je puisse ouvrir la langue, pour vérifier ce qui la faisait pulser ! Reconstruire le langage de manières nouvelles et inattendues. Dire des choses neuves, innovantes. La révélation vint au cours d’une phase très spécifique de mon expérience parisienne : je me retrouvai dans une impasse, devant un horizon bouché. Côté études, je traversais une période difficile : je m’y attelais sans vraiment y croire ou réussir à éprouver le moindre enthousiasme. Des tentatives de changement de cap, d’abord vers le néerlandais puis l’anglais, notamment George Eliot et son “destin littéraire” en France, n’augmentèrent en rien mon intérêt pour la fac. Pour nous permettre de survivre, Estelle avait accepté un poste de secrétaire à notre ambassade avenue Hoche : or elle aussi, de son côté, se trouvait dans l’ornière. La situation se ressentait dans mes écrits. Je doutais sérieusement de l’expérience *César*. J’avais envie de nouveauté. Mais je ne voyais rien qui n’eût été déjà dit, et incomparablement mieux, par d’autres, dans de nombreuses langues. D’un autre côté, comment aurais-je pu arrêter d’écrire ? C’était une occupation futile mais je n’en connaissais pas d’autre. *Hélas, cela ne servait à rien !* Même le désespoir n’offrait rien d’inédit. La langue même semblait être vaine, un vêtement d’occasion porté par tant d’autres avant moi… S’évertuer à être original ? Cela aussi ne menait nulle part.

Et puis voilà que Picasso me fit sortir de ma torpeur. Je fonçai. Le livre s’appela d’abord *Naakfiguur, kers en ruit (Nu, bougie et fenêtre)*. Ce n’était pas un bon titre. Quand j’en fis une pièce radiophonique, je le changeai pour *Lobola vir die Lewe*. *Lobola* pour la vie. *Lobola* signifie en gros “dot”, le prix payé, dans certaines sociétés noires, par le jeune homme pour sa future épouse.

Sagement, mon éditeur me conseilla de garder ce titre en réserve pour le roman que cela deviendrait plus tard. J'étais comme possédé. Je l'écrivis en quinze jours. Après quoi, je fus épuisé. Le livre connut plusieurs versions et sa publication devint en soi toute une histoire. Mais, au moins, au moment de l'écrire, ne m'inquiétai-je pas de savoir s'il était bon ou mauvais : je savais que je *devais* l'écrire, voilà tout. Qu'il trouvât un éditeur ou pas… c'était une autre affaire : pour l'heure, je savais que je devais payer ma propre dot, une dot à vie… à Picasso.

Naturellement, je pensais bien que je retournerais à une prose "normale" par la suite, même si j'allais découvrir à la dure que la langue dite "normale" peut être incomparablement plus difficile à écrire qu'une langue supposément expérimentale. A l'époque, tout ce qui m'importait, c'était que, pour la première fois, je m'apercevais que les écrivains n'étaient pas fabriqués par les histoires qu'ils portent en eux, leurs thèmes favoris ou leurs idées, leurs croyances ou je ne sais quoi mais par leur rapport intime à la langue. Tel était mon engagement personnel (terriblement intime, en fait), exubérant, provocateur et aventureux auprès de l'ange linguistique. Depuis lors, même dans le texte le plus simple, le plus "ordinaire", ce goût de l'aventure m'habite toujours. S'il devait se dissiper, si l'aventure devait s'affadir, alors, très tranquillement, très résolument, comme l'amant dans le magnifique poème d'E. E. Cummings2, "pétale par pétale" ma vie se refermerait très joliment, et, soudain, je cesserais d'être.

Les beaux-arts à Paris, au cours de ces deux années-là, ne se limitèrent pas aux tableaux, aux sculptures, aux expositions et aux musées. Tout un milieu *enveloppait* les découvertes qui nous attiraient dans leurs rets. Des artistes, des individus. A l'époque, j'avais un ami intime, un peintre anglais de Wolverhampton, Frank Ward, rencontré un jour à déjeuner dans un restaurant universitaire, lorsque, sortant de table, tous deux dégoûtés par la nourriture, nos regards se croisant, nous avions éclaté de rire. Il m'avait invité à prendre un café dans sa chambre de bonne, rue de Condé.

Ses toiles me plurent sur-le-champ : en majorité, des scènes de rues parisiennes : étals de marché, places populeuses un jour de fête ou troublantes parce que désertes, silhouettes de bouquinistes sur les quais de Seine, marchés aux puces de Clignancourt ou du Kremlin-Bicêtre. Le tout très stylisé, exempt de toute redondance ou coïncidence, à la limite de l'abstrait, construit avec des symétries architecturales nettes et des à-plats de couleurs propres, épurées : bleus, verts sombres, bruns, de loin en loin une irruption de vermillon. Un sens

maîtrisé de l’espace. Quelques portraits, des nus stylisés. Je reconnus bientôt dans plusieurs de ces études sa petite amie, la brune Margith, au visage d’un étonnant blanc de craie, grande bouche incarnate, de grands yeux noirs : elle avait déboulé dans sa vie sans cérémonie quand, réveillé par des coups à sa porte aux petites heures de la nuit, il l’avait découverte sur le seuil, échevelée, quasiment nue et tremblante de froid. Son petit copain l’avait littéralement jetée dehors. Frank l’avait donc invitée à prendre un verre et elle n’était pas repartie avant le lendemain midi, en lui empruntant des habits.

Un jour, nous déjeunions frugalement chez un marchand de sandwiches sur le trottoir en bas de chez Frank lorsque nous perçûmes un vague mouvement à une fenêtre dans l’immeuble en face de chez lui, un étage plus bas, directement en diagonale par rapport à sa fenêtre à lui. “Ah, dit-il. Je *voulais* te la présenter. Regarde-la.” Une silhouette féminine se détacha de l’intérieur sombre. Elle portait en tout et pour tout une combinaison blanche vaporeuse et un soutien-gorge noir. Nous la regardâmes. Elle nous regarda. Puis elle monta les mains dans le dos et, très posément, dégrafa son soutien-gorge. Elle le jeta par-derrière et, se penchant en avant, s’accouda à la balustrade. Pendant un long moment, elle resta immobile, hormis, de temps en temps, un mouvement de la tête pour rejeter sa crinière brune dans son dos. Sur quoi, d’un air presque grave, avec un certain sens du décorum, elle baissa les mains et, avec une grâce quasi intolérable, ôta sa combinaison. Elle ne portait pas de culotte. Depuis le trottoir, on distinguait nettement son petit triangle noir. Et de reprendre la pose, appuyée sur la rambarde. Je n’ai aucune idée du temps qu’elle passa ainsi, à nous toiser. Enfin, esquissant un geste infime, comme pour dire au revoir, elle se détourna et disparut.

“Mesdames et messieurs, c’est tout pour aujourd’hui”, déclara Frank sans ciller.

Je ne le savais pas encore mais, empruntant à ces deux éléments (la chambre de bonne de Frank, d’un côté de la rue de Condé, et la fille de l’immeuble d’en face), Nicolette, la protagoniste de *L’Ambassadeur*, naquit… parée déjà de quelques détails personnels.

La bourse de Frank arrivait à son terme cette semaine-là et il devait rentrer en Angleterre. Il était furieux : “Quand j’en vois à qui on renouvelle leur bourse alors qu’ils branlent toute la journée, qu’ils foutent rien, je trouve ça scandaleux ! Regarde tout ce que j’ai peint ces derniers mois…” D’un geste ample, il désigna sa mansarde crasseuse, le lit défait, le plancher couvert de piles

de livres de poche, le moindre centimètre carré encombré par des tableaux et des esquisses. “Songe à tout ce que j’aurais pu encore faire à Paris ! Alors que je dois rentrer dans ce trou perdu et essayer de peindre sans une étincelle d’inspiration…!”

Le jour dit, il partit. Au port, à Calais, il acheta trois ou quatre bouteilles de whisky pour des amis chez lui mais, fou de rage, se mit à boire et n’arrêta pas avant de les avoir bues jusqu’à la dernière goutte. Il sombra dans un coma éthylique et, à l’arrivée à Douvres, tout ce qu’il transportait, ses vêtements, ses minables ustensiles de cuisine, ses livres, toutes ses esquisses et ses tableaux, tout avait disparu. Il arriva à Londres les mains vides.

Mais Frank avait l’esprit invincible des jeunes révolutionnaires (l’audace, de l’audace, toujours de l’audace !) et, en quelques mois, il s’était aménagé un nouvel atelier à Wolverhampton avec un groupe dynamique de jeunes peintres, sculpteurs, acteurs et musiciens ; avec acharnement, il s’attacha à ouvrir les beaux-arts aux classes laborieuses. Je le revis à Londres, quelques mois plus tard : tout feu tout flamme. En raison de son travail mais aussi à cause d’une liaison tumultueuse qu’il entretenait avec une grande romancière anglaise. Hélas, peu après, il cessa de peindre. Quand nos chemins se croisèrent à nouveau, de nombreuses années plus tard, à Stockholm, il était négociant en vins, marié et père de famille.

Quelles qu’aient été les pérégrinations de Frank après les mois que nous avions partagés à Paris, son héritage est demeuré avec moi par le biais de *L’Ambassadeur*, sans doute celui de mes livres qui ressemble le plus à un roman à clé. Je me rappelle comme j’étais inquiet lorsque mon ami Broder vint nous rendre visite à Grahamstown peu après la publication du roman : le parallèle entre lui et le personnage du troisième secrétaire Stephen Keyter était si évident ! Nous n’avions pas plus tôt quitté l’aéroport de Port Elizabeth qu’il se mit à évoquer le livre, les frénétiques séances de devinettes qu’il avait suscitées à notre ambassade à Paris, tout le personnel s’étant évertué à se reconnaître. Certaines tentatives d’identification avaient été plutôt déplaisantes, ainsi lorsqu’une secrétaire avait cru se reconnaître dans tous les traits de caractère les plus négatifs et grotesques d’Anna Smit. Plus gênant, le fait que l’ambassadeur de l’époque, Stephanus Du Toit, confia à des amis proches que j’avais dû m’inspirer de lui pour construire mon personnage de Paul Van Heerden. Dans mon esprit, Van Heerden était un personnage bien plus sympathique que Du Toit, qui n’était qu’un rhinocéros, un rustre dont la carrière diplomatique ne laissa

dans son sillage que des ornières fangeuses.

Je fus surpris et content lorsque Broder, ravi de la consternation de certains de ses collègues qui s'identifiaient à des personnages de mon roman, m'assura, avec une emphase que je trouvai exagérée, avoir été soulagé par ce qu'il prenait pour une décision consciente de ma part de ne l'impliquer d'aucune manière (moi qui avais craint que le personnage de Stephen Keyter lui ressemble trop). Toutefois, peu après, l'affaire prit une tournure aussi inattendue que macabre lorsque Broder sembla s'inspirer de Keyter, en se suicidant : il se tira une balle dans la tête devant les siens. Il arrive que la vie imite l'art d'une façon troublante.

Dans une veine plus légère même si, par moments, j'en eus froid dans le dos, notons la réaction de notre ministre des Affaires étrangères, le redoutable Eric Louw : il fit faire une enquête sur de supposées "fuites" d'informations classées secrètes, censées se retrouver dans le roman. Bien sûr, une grande partie de ma connaissance du fonctionnement de notre service diplomatique et, notamment, de notre ambassade à Paris venait de mon observation des membres de son personnel de 1959 à 1961, surtout ceux avec qui j'entretenais des contacts réguliers, soit personnellement, soit par le biais d'Estelle lorsqu'elle y travaillait. Mais il y avait un aspect que j'avais inventé : le genre d'affaires top secret qui aurait pu occuper notre ambassadeur pendant la crise de Sharpeville et ses séquelles. J'imaginai des négociations avec les Français sur des ventes d'armes clandestines ; or, telle était exactement la nature des tractations à l'époque entre l'Afrique du Sud et la France. Eric Louw avait donc ses raisons d'être inquiet. Mais c'était oublier que la fiction peut rattraper, voire dépasser la réalité.

Le personnage-clé de *L'Ambassadeur*, c'est, naturellement, Nicolette – esprit libre et provocateur, à la réputation quelque peu sulfureuse ; dans les premiers stades du manuscrit, le titre du livre soulignait cela. En allemand, le roman fut d'ailleurs publié sous le titre *Nicolette und der Botschafter* (Nicolette et son ambassadeur). A l'époque, il existait à Paris une Nicolette en chair et en os, mannequin chez Dior avant de se fondre dans des recoins plus glauques, et sans nul doute plus intéressants, de la capitale. J'en entendis parler par Broder, qui me raconta la liaison intermittente et tempétueuse qu'il avait entretenue avec elle. Issue d'une famille très aisée, elle avait atterri à Paris très jeune après une enfance dont elle préférait éviter de parler ; elle s'était alors plongée dans un univers fascinant de projecteurs aveuglants et d'ombres ténébreuses. Broder l'avait rencontrée un jour où elle était venue à l'ambassade discuter d'une affaire consulaire sans importance. A l'époque, notre ambassade se trouvait encore

avenue Hoche, alors que, quelques années plus tard, elle déménagerait au Quai d'Orsay. A ce propos, d'ailleurs, je me laisserai entraîner vers une autre anecdote. Cela se passa au cours de la période la plus sombre, la plus sinistre de l'apartheid ; le jour dit, un camion blindé arriva pour transporter à la nouvelle adresse, en catimini et sous escorte, tous les documents secrets de l'ambassade. Mais, au lieu d'arriver au Quai d'Orsay, à quelques centaines de mètres à peine, le camion s'égara. Il disparut. Pendant une journée entière. Il ne parvint à destination que le lendemain. Où fichtre était James Bond quand on avait besoin de lui !

Broder régla l'affaire de Nicolette en quelques minutes. Mais le lendemain elle était de retour, avec une autre petite question sans importance. Elle n'était pas belle au sens conventionnel du terme mais elle avait du chien et il la trouva excitante. Il l'invita à dîner. Il lui sembla que le courant passait bien entre eux mais, comme elle était souvent accompagnée d'un fiancé, environ six différents sur une période de deux ans, les choses ne paraissaient jamais mener nulle part. Or, un soir, d'une humeur trop vive qui seyait mal à un diplomate en herbe, Broder plongea les mains un peu trop profondément dans les larges poches du manteau de la dame et elle lui flanqua une gifle retentissante. Il perdit son sang-froid, recula sur son siège, l'attira sur ses genoux, le tout en présence du fiancé de l'heure, et lui donna une raclée. Le fiancé trouva cela formidablement amusant mais Nicolette partit en claquant la porte. Une fois dans la cour, les yeux levés vers la fenêtre de Broder, elle lui envoya un baiser et cria : "On se verra à l'arbre de Noël !"

Quelques semaines s'écoulèrent. Un week-end, Broder alla à Londres. A son retour, le dimanche à minuit, il trouva sa porte complètement bloquée par une montagne de sacs, de valises, de malles de toute sorte. La rage montait en lui tandis qu'il contemplait la scène lorsque la porte de l'appartement voisin s'ouvrit. Nicolette apparut.

"Ah, vous êtes enfin rentré…, dit-elle d'un air badin.

— Que se passe-t-il donc ?

— J'emménage chez vous." Elle avait dit cela de la façon la plus naturelle du monde, devant le voisin tout ouïe, yeux exorbités.

Au bout de deux semaines, l'appartement de Broder était sens dessus dessous, le plancher jonché de bagages entrouverts, de bas, de jupes, de robes, de sous-vêtements transparents, de rouges à lèvres, de vernis à ongles, de tampons, de chaussures, de sandales, de sacs, de ciseaux, de rubans, de feuilles de papier froissées et de revues de luxe déchirées. Elle avait pris possession des lieux, sans

la moindre considération pour les besoins ou le confort de son hôte. Il lui arrivait de paresser dans le bain pendant des heures, sur quoi elle étudiait son reflet dans la glace, soit nue, soit à moitié dévêtue, soit habillée, essayant drapés, foulards ou boas, n'importe quel vêtement ou accessoire qui lui tombait sous la main. Parfois, elle ne se levait pas de la journée, d'autres fois, elle prenait ce qu'elle avait sous la main et sortait, ne revenait qu'après plusieurs heures, quelquefois après plusieurs jours seulement ; l'incertitude rendait Broder fou de jalousie et d'inquiétude. A son retour, elle ne donnait jamais un mot d'explication, qu'elle arrivât à midi, tard dans l'après-midi ou à trois, quatre ou sept heures du matin.

Régulièrement, l'envie lui prenait de se plonger dans la lecture à corps perdu : revues, romans populaires, manuels de maquillage, de menuiserie, de soudure, tout y passait ; et même, une fois, quelque improbable que cela puisse paraître, une énorme encyclopédie sur les grands philosophes, de Platon à Nietzsche : elle la lut d'une traite de A à Z. Quand Broder osa l'interroger sur la raison de cet engouement, elle haussa les épaules et répondit : "Oh, ils croyaient tous détenir toutes les réponses, mais ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ?"

Quant au sexe ? Elle tournait la tête de côté ou suçait une mèche de ses longs cheveux noirs et répondait d'un air nonchalant : "Oh, j'aime quand la baise est bonne. Parfois, j'aime ça même quand elle est mauvaise. Mais, vois-tu, je préférerais faire une partie de tennis." Le jour où Broder l'invita à faire une partie de tennis, il s'aperçut qu'elle ne savait même pas tenir une raquette et n'en avait jamais possédé une. Au lit, elle pouvait inventer et perpétrer les actes les plus honteux. Cela dit, elle traversait aussi d'horripilantes périodes de chasteté : elle refusait alors d'être embrassée. Ce qui ne l'empêchait pas de le titiller et de le provoquer précisément quand elle n'avait pas la moindre intention de satisfaire son désir ardent de quelque façon que ce soit. Souvent, quand elle acceptait qu'ils fassent l'amour, elle prenait une pomme et restait allongée à la grignoter tandis qu'il caracolait et se démenait sur elle : il devait en avoir fini au moment même où elle avait terminé sa pomme.

Guère étonnant qu'à ce régime-là, au bout de plusieurs semaines, il n'en put plus et la jeta dehors. Elle boucla ses bagages d'un air absent et il l'aida à tout charger dans le taxi qu'il avait appelé à son intention ; elle partit donc, une pomme entre les dents. Pour revenir quelques jours plus tard. Il l'accueillit à bras ouverts et ils firent l'amour : mieux que jamais.

Un jour, lors de son deuxième ou troisième séjour chez lui, Broder organisa une sortie cinéma avec deux autres couples. Nicolette arriva avec, à sa traîne, un bellâtre que le groupe ne connaissait ni d'Eve ni d'Adam. Broder refusa de

laisser l'inconnu se joindre à eux. Nicolette haussa les épaules et repartit séance tenante avec son cavalier. La semaine suivante, elle revint, pour annoncer qu'elle l'avait épousé. Quand il perdit son travail, elle s'installa chez lui, où logeaient déjà la mère et la grand-mère du monsieur. En temps voulu, ils eurent une petite fille. Bientôt, Nicolette laissa l'enfant à sa belle-mère et retourna en Afrique du Sud vivre chez ses parents, qui lui avaient coupé les vivres (des vivres *considérables*).

C'est à ce moment-là qu'Estelle et moi arrivâmes à Paris et rencontrâmes Broder. Cette liaison l'avait fragilisé. Il était encore amoureux de cette femme et ne s'en remettrait pas aisément. Sa vulnérabilité explique-t-elle que je me sois pris de sympathie pour lui ? Nous devînmes amis. Peut-être même, d'ailleurs, Estelle et moi étions-nous ses seuls amis à Paris ? Pour de multiples raisons, il était très difficile à supporter. Ses complexes, ses fixations sur la religion et le sexe, son côté obsessionnel : il parlait des heures sans discontinuer ou boudait pendant des journées entières ; sa façon d'aller voir vingt ou trente fois le même film (entre autres, *La Chatte sur un toit brûlant*) pour en discuter ensuite d'une manière compulsive, citant de mémoire de longs passages du dialogue, chaque syllabe, chaque intonation imprimée à jamais dans son esprit ; par-dessus tout, son habitude de s'enfermer dans son appartement pendant tout un week-end, à écouter tous les enregistrements des discours de Hitler nuit et jour, à plein volume… Tout cela mettait à mal nos défenses et notre patience. Pourtant, c'était une âme en peine et, quand il était en forme, il pouvait être si généreux, amusant et avide de partage qu'on ne pouvait s'empêcher de vouloir lui tendre une main secourable et l'aider à soulager sa terrible solitude.

Un jour, quand nous étions à Paris, Nicolette revint. Personne ne savait ce qu'il était advenu ni de son (ex ?-) mari ni de son enfant. Broder évitait de plus en plus la société des hommes et, lorsqu'il éclatait, il était de plus en plus humiliant et se comportait de façon de plus en plus absurde. Il voulut nous faire rencontrer Nicolette. Ce fut une erreur. Je m'étais fait une idée si claire de cette femme fatale, de ses humeurs changeantes, de ses incessants titillements, taquineries et provocations, de sa nature mystérieuse, que la rencontre du personnage en chair et en os qui se cachait derrière l'image me déçut. Forcément. Pas très intéressante, voire ennuyeuse, elle donnait l'impression de vouloir à tout prix choquer en parlant fort, en fumant à la chaîne et en buvant comme un trou, sans parler du caractère "plastique et néon" de ses vêtements et de son maquillage. Cette femme-là pouvait-elle être la créature qui avait tourneboulé la vie de Broder et l'avait poussé sur la voie de son effroyable

mort ? Qui sait, peut-être inspiré par l'Yvette de Simenon dans *En cas de malheur*, par les brillants commentaires philosophiques sur Brigitte Bardot qui avaient coulé de la plume de Simone de Beauvoir, par les effusions de Henry Miller, et par certaines inventions lyriques de Lawrence Durrell dans *Le Quatuor d'Alexandrie*, qui sait, peut-être, en écrivant *L'Ambassadeur*, me suis-je mis en quête d'une image perdue en chemin…? L'image d'une femme mais aussi celle d'une ville ; d'une femme-ville ou d'une ville-femme, située dans le cœur noir du Bois sacré de Dante, à mi-chemin entre ciel et enfer.

Le théâtre et la musique nous procuraient, à Estelle et à moi, un refuge et une échappatoire mais, et c'était tout aussi important, ils magnifiaient le monde. De multiples façons, la musique me devint encore plus indispensable que le théâtre. A l'université déjà, Christie avait été mon guide et mon interprète ; or, quand je lui avais succédé à la tête de la Société de musique, ma passion avait pris de l'ampleur et de la profondeur. A Paris, la plus grande partie de notre budget passait dans les concerts. La variété était inimaginable : les voix, Seefried ou Schwarzkopf, les pianistes, Kempf, Brailowsky, Rubinstein ou Arrau, des ensembles tels que le Trio Pasquier, Karl Münchinger et l'Orchestre de chambre de Stuttgart, sans parler de chefs comme Markevitch, Cluytens, Furtwängler, Kubelik ou Karajan. A ce stade de mon évolution, ma période romantique tardive, il était sans doute inévitable que celui qui m'ait le plus marqué alors ait été Herbert von Karajan. Flamboyant, certes ; histrion, soit ; égocentrique, c'est acquis. Mais, dès qu'il montait sur scène, sans partition, et écartait le monde extérieur avec ostentation en fermant les yeux pour contempler, comme il devait le calculer de façon très délibérée, un paysage intérieur infini, il me tenait sous sa coupe, moi mais aussi, apparemment, la plus grande partie du public. Je n'avais pas l'impression qu'il dirigeait un orchestre mais plutôt qu'il incarnait la musique : du caractère ineffable, délicat et serein de l'andante de la *Sixième* de Beethoven à la gloire soutenue, passionnée, incomparable de la *Neuvième*. Il vint à Paris deux fois quand nous y étions : la première avec le Philharmonique de Berlin, à la tête duquel il donna l'ensemble du cycle des symphonies de Beethoven ; la seconde, en plein hiver, avec le Philharmonique de Vienne, pour un programme Dvořák, Richard Strauss, Beethoven, Mozart et Schumann. C'était pour moi à l'époque le *nec plus ultra* en musique. Je ne pouvais désirer plus, je ne pouvais rien *imaginer* qui frise d'aussi près le sublime.

Sublime, Piaf ne l'était pas. Mais elle fut inoubliable à sa façon, entraînant la musique dans une tout autre direction. Nous allâmes l'écouter lors d'un de ses derniers récitals à l'Olympia. Tout juste capable de marcher, une femme insecte apparut, boitillant, à l'arrière de l'immense scène, prise dans les projecteurs comme un phalène à l'agonie, plantée sur ses jambes flageolantes, livide, la bouche une cicatrice de sang, affrontant les vagues successives d'ovations qui déferlèrent sur elle. Derrière le rideau de fond, on devina le contour de mains qui, quasi frénétiquement, la rattrapèrent pour la faire tenir d'aplomb, avant de la pousser en avant et de la lâcher sur scène. Pendant l'éternité que durèrent les quelques premières secondes de son apparition, il parut évident qu'elle allait tomber, s'effondrer en un pitoyable petit tas d'os. Mais elle alla jusqu'au microphone à l'avant de la scène, et s'en saisit. Son orchestre entonna la musique trop fort. Le tonnerre d'applaudissements commença à diminuer. Et Piaf commença à chanter. Ses succès. *Milord. La Vie en rose*. D'une voix qui était un cri sorti d'outre-tombe, un mugissement triomphal, dont on n'arrivait pas à comprendre comment il pouvait sortir d'une carcasse aussi frêle et branlante, la voix de la vie même qui refusait de mourir, d'être réduite au silence, la voix de l'humanité, indéracinable, inextinguible. *Non, je ne regrette rien*.

Dans la fête perpétuelle qu'était le Paris d'alors, le sublime se dissimulait souvent dans les coins et recoins les plus inattendus. Un jour, en descendant la rue Lepic depuis la place du Tertre, Estelle et moi fûmes attirés par une vitrine emplie d'une collection colorée de céramiques : des assiettes, des bols, des tasses, des cendriers sur lesquels étaient peintes les paroles de chansons françaises, anciennes ou paillardes, des rimes ambiguës et des illustrations délicieusement osées. L'intérieur de la boutique était sombre ; une porte donnait sur un atelier où clignotaient les flammes orange vif d'une cheminée et dont les murs étaient couverts de tout un tas de vieux objets : verreries, céramiques, crucifix en bois, gravures mangées par l'humidité, un masque mortuaire de Beethoven, des tableaux religieux dont les personnages disparaissaient presque sous la patine. Au milieu de ce bric-à-brac, voûté dans un grand fauteuil aux ornementations contournées qui aurait pu être un trône, le maître des lieux, l'artiste, au visage hâlé comme un chef-d'œuvre endommagé, le vieux Platon Argyriades.

C'était un merveilleux hâbleur, un raconteur, et il ne fallait pas grand-chose pour mettre en branle le moulin à paroles. Quand il apprit que nous venions

d’Afrique du Sud, ses yeux d’un bleu à l’éclat surprenant s’illuminèrent au souvenir d’un passé lointain : il se rappelait la Foire internationale de 1900 où, enfant, il s’était joint à la foule pour acclamer dans les rues le vieux président de la république du Transvaal, le vénérable Paul Kruger, barbe blanche, gibus et boucle à l’oreille.

Platon avait toujours suivi de près les mouvements qui avaient déferlé successivement, telles des marées, sur l’océan des beaux-arts : fauves, cubistes, expressionnistes, Nabis, abstractionnistes ; il avait rendu visite au jeune Picasso lorsque celui-ci travaillait dans son atelier du Bateau-Lavoir à deux pas ; avec son ami intime Modigliani, il avait passé de nombreuses soirées à discuter quand, jeune homme, ce dernier avait fui l’ire de sa belle-mère et trouvé refuge chez les Argyriades ; il avait connu Gide, Malraux jeune et, plus tard, le flamboyant Saint-Exupéry et le taciturne Céline ; avant la Seconde Guerre mondiale, il avait même rencontré brièvement Fitzgerald. Parler au vieux Platon, c’était ouvrir le XX^{e} siècle comme si ç’avait été un grand livre illustré. Les beaux-arts, la littérature et l’histoire n’étaient plus des sujets d’étude mais des mondes réels et vécus intensément, un train qui avait démarré son périple bien avant qu’aucun d’entre nous ne soit monté dedans dans une gare oubliée depuis longtemps, un train qui poursuivrait mêmement son voyage lorsque nous en serions descendus.

Au cours des nombreuses visites que nous lui rendîmes par la suite, souvent il prenait un recueil de poésies sur une étagère ombreuse de son saint des saints et lisait au hasard une strophe de Ronsard, de Verlaine ou de Valéry ; ses lèvres se mettaient à trembler, ses yeux bleus s’embrumaient de larmes comme ceux de grand-père Maurice. C’était un vrai romantique, à sa façon le dernier d’une génération, d’un mode de vie. Il nous présenta à son épouse, un petit piaf qui cachait ses cheveux gris sous un bonnet noir bien serré – mais la bonne femme n’était pas amène et je crois que c’était une compagne indigne : impatiente, sans scrupules, avare. Combien de fois, quand Estelle ou moi prenions une assiette en céramique ou un coffret pour examiner une inscription, ne nous l’arracha-t-elle pas des mains sans ménagement, en grognant : “Pas la peine, disait-elle, vous êtes étrangers, vous comprendriez pas.” Mais, dès qu’elle partait s’occuper d’autres clients ou alimenter le feu, Platon prenait l’objet en question pour expliquer, posément et avec un sourire, un jeu de mots qui nous avait échappé ou une expression que nous n’avions pas vraiment saisie. Quelle ironie : souvent, je songeai que c’était elle qui était déplacée dans cette boutique, elle qui n’avait pas compris qui était vraiment son vieux compagnon : le plaisir qu’il éprouvait à

confectionner de ses mains des objets, en prenant son temps, avec de l'argile, certes, mais aussi avec amour, compréhension et patience, avec une sagesse, aussi, accumulée au fil des générations et des siècles. Un univers que Proust comprenait et qui existe au-delà de la sentimentalité et de la nostalgie.

Les Argyriades n'avaient pas d'enfants. "Après moi, se plaignait régulièrement le vieux monsieur, ce sera fini." Je crois qu'il faisait allusion non pas à sa famille mais au vieux Montmartre, au vieux Paris, à un monde révolu, qui mourait à petit feu, pour laisser la place au progrès, à l'industrie, à la technologie. Estelle et moi avions manqué les derniers beaux jours de l'ère bohème, celle de Picasso, de Hemingway et de Gertrude Stein, mais quelle chance n'avons-nous pas eue de pouvoir assister au crépuscule de cet univers, humer ses derniers effluves, happer au passage les derniers échos de ses mélodies de plus en plus discrètes !

Notre séjour à Paris touchait à sa fin. Début janvier arriva de l'université une note succincte m'informant que ma bourse ne serait pas reconduite l'année suivante. Estelle avait démissionné de son travail temporaire à l'ambassade. Brusquement, la conscience de la fin imprégna tout ce que nous faisions, tout ce que nous pouvions envisager. Retour à l'*Angst* existentiel des premiers mois, même si, cette fois, au moins, nous bénéficiions du confort relatif de notre mansarde de la rue Vieille-du-Temple. Nous fîmes de notre mieux pour combattre le cafard mais nos efforts n'étaient pas toujours couronnés de succès. Nous disposions de moins en moins d'argent pour le théâtre et la musique, de sorte que nous dûmes, littéralement, retourner à la rue pour nous divertir. Fidèle, toujours accrochée au mur, *Lolita* nous procurait un piètre semblant de certitude mais, dans les moments de doute, quand il était difficile de ne pas voir la vérité, elle commençait vraiment à ressembler à une illustration de couvercle de boîte de chocolats plus qu'à un chef-d'œuvre immortel.

Certains dimanches, surtout le printemps et l'été venus, nous n'allions pas au Louvre, préférant nous promener d'un lieu à l'autre en plein air : places, halles, coins de rue où des acteurs en herbe, tels d'étranges phalènes, surgissaient de leurs secrètes chrysalides, déployant leurs ailes mouillées. Les avaleurs de sabres et de feu, les briseurs de chaînes, les jongleurs, les prestidigitateurs, les magiciens, les funambules, les dompteurs de chiens, de singes, de lapins, de perroquets et de puces.

Je me rappelle un après-midi au début du printemps. Au carrefour de l'Odéon, un homme d'âge mûr, baraqué et rubicond, se produisait au centre d'un important cercle de badauds dépenaillés. A côté d'une table verte bancale, sur laquelle était posé un petit aquarium, se tenait une jeune femme à l'air las qui évitait nerveusement de regarder la foule, comme si elle avait trouvé la scène trop humiliante. Lorsqu'un nombre suffisant de spectateurs se fut réuni autour d'eux, l'artiste des rues annonça qu'il avait besoin de quinze pièces de cinquante francs pour commencer son numéro. La femme fit le tour de l'assistance en tendant un chapeau mou. Il fallut un bon moment pour réunir la menue monnaie car les spectateurs n'étaient pas particulièrement disposés à donner leur obole. Ceux qui l'étaient lançaient parfois leur pièce à ses pieds, ce qui l'obligeait à se baisser pour la ramasser. J'avais du mal à regarder son visage défait, qui devait avoir été beau, naguère.

Enfin, l'homme prit sur la table une bouteille pleine d'eau et se tourna vers l'aquarium. Les gens s'approchèrent, tendirent le cou. D'un geste habile, il retira une grenouille de l'aquarium et la plongea dans sa bouche. Il fit le tour des badauds, entrouvrant la bouche plusieurs fois brièvement pour nous permettre de voir le batracien qui agitait ses longues jambes. Une fois que l'assistance fut convaincue que le petit amphibien s'y trouvait bien, il but plusieurs gorgées au goulot et faillit se décrocher la mâchoire pour montrer que la grenouille avait bien disparu.

La chose fut encore répétée à deux reprises, avec deux autres grenouilles, après des entractes longuets pendant lesquels sa triste partenaire fit encore le tour des badauds avec son chapeau mou. La réaction du public se fit un tantinet plus encourageante. Pour terminer le premier acte du spectacle, le rituel fut répété avec trois poissons rouges. La jeune femme pâle à l'expression éteinte fit à nouveau la quête avec le chapeau défoncé. Cette fois, la réaction fut quasiment enthousiaste.

Vint alors le clou du spectacle : le retour des locataires de l'aquarium. Il n'existait qu'une méthode, évidente : ils devaient être régurgités. Ce qui fut fait de façon assez bruyante, à l'aide de mouvements et d'effets sonores face auxquels plusieurs membres de la foule ne purent se retenir d'avoir un haut-le-cœur et de vomir. Et l'affaire ne se passa pas particulièrement bien, de sorte que l'homme fut contraint, hors d'haleine et cramoisi, réseau de veines palpitant aux tempes, d'avaler le contenu d'une autre grande bouteille d'eau. Mais, en fin de compte, la dernière des petites créatures, gigotant avec bien moins d'énergie qu'auparavant, fut restituée au bocal. Un seul poisson rouge ne réussit pas son

retour. Les autres paraissaient plus ou moins vivants.

Le chapeau passa une dernière fois dans les rangs mais la plupart des badauds étaient déjà partis. Il commençait à faire frais. La jeune femme épuisée versa les pièces dans un coffret sous la table, qui était désormais entourée de grosses flaques. Dans le bocal, poissons rouges et grenouilles nageaient avec une vitalité surprenante ; seul le poisson malchanceux flottait, ventre retourné, à la surface.

Un autre jour, un hercule de foire qui avait la taille et l'aspect d'un gorille, torse nu pour faire admirer son ventre ballonné et ses pectoraux qui, à une époque, avaient dû être imposants, faisait faire des numéros à un petit lutin en tenue de clown, juché sur une bicyclette à l'envers sur la selle, tête en bas dans la paume de l'hercule, faisant la chandelle sur ses biceps flasques… Après chaque numéro, il se mettait au garde-à-vous, de façon mécanique, comme la marionnette d'un ventriloque, saluait les spectateurs, visage tiré en une grimace tendue par la concentration sous les énormes lèvres rouges de clown peintes sur sa fine bouche tremblante, le ridicule point rouge de son nez de travers et tout sale, le regard rivé sur le colosse. Sur un simple hochement de tête de son maître, le gamin attrapa un vieux gibus pour récolter les aumônes, qu'il rangea dans une boîte avant de recommencer. Le tout était exécuté sans un soupçon de sourire. On s'attendait à ce que ses piles lâchent à tout moment.

La nuit tombait quand nous quittâmes les lieux. En silence, nous descendîmes vers la Seine, contemplant les premières lumières artificielles qui perçaient les fusains enchevêtrés des arbres sur un fond d'eau lisse et mate. Notre-Dame était une tache noire sur l'intense fond orange pâle du ciel qui rasait les toits, virant, progressivement, plus haut, au lilas sale. Les hautes arches d'un pont se reflétaient dans l'eau vert émeraude, les reflets rouges des feux de circulation plus loin s'allongeaient et rétrécissaient à la surface de l'onde.

A cette heure-là, tous les vieux, les bancals, les décrépits de Paris semblaient se donner rendez-vous dans les rues tels de tristes insectes décharnés attirés par les lumières du soir. Un vieillard quasiment plié en deux avec son pot à lait ; une vieille femme ébouriffée, traînant les pieds, brandissant un parapluie cassé ; un invalide boitillant comme un criquet amoché.

Enfin, nous nous retrouvâmes dans notre modeste chez-nous, la chambre trop chauffée, encombrée, le dos droit de Lolita fier et vulnérable à la fois dans son cadre chantourné, ruban bleu vif dans les cheveux. Chocolat chaud fumant dans deux grands bols. Le délicat clapotis de gouttes de pluie contre les vitres. Puis les accueillants bouillons de notre grand lit.

Restait une occupation dans laquelle nous étions prêts à investir le maigre pécule qui nous restait : les voyages. Ignorant totalement le nombre d'années qui s'écouleraient avant que nous pussions nous permettre de revenir en Europe, nous décidâmes de voir tout ce que nous pouvions emmagasiner pendant ce séjour-là. Lorsque la mère d'Estelle vint en voyage organisé, nous balayâmes même nos réticences quant aux circuits de groupe et nous l'accompagnâmes en Espagne, en autocar. Ce ne fut pas une décision très sage mais il y eut de bons moments, surtout après avoir faussé compagnie aux excursionnistes pour passer quelques jours sur la Costa del Sol avec des amis sud-africains. Un autre voyage, en Allemagne, se termina abruptement après un incident regrettable à la cathédrale de Cologne : Estelle et moi marchions main dans la main dans une nef sombre, plongés dans une humeur de fervente religiosité, lorsqu'un gros prêtre en soutane noire flottant au vent fondit sur nous comme un diable vengeur de l'enfer, nous attrapa par le bras et nous sépara sans ménagement. Il cracha son venin avec une telle furie que nous fûmes éclaboussés de postillons : *"Das ist keine Promenade !"* Intervention qui nous éloigna de l'Allemagne pendant longtemps et marqua un tournant dans ma relation déjà ténue avec l'Eglise.

Plus mémorable fut notre long voyage en Italie au printemps 1961, que nous entreprîmes grâce à un billet qui nous permettait de monter dans les trains et d'en descendre à notre guise. Mon amour pour l'Italie au fil de ces quarante dernières années doit beaucoup à ce premier itinéraire.

Nous pûmes aussi inclure dans notre planning deux excursions en Provence : la route Napoléon, Serres, Sisteron, Grenoble, Castellane, pour finir à Nice à Mardi gras ; puis Avignon, Nîmes, Arles et Saint-Rémy-de-Provence. Avec le temps, je dois avouer que c'est vraiment la région de France que je préfère.

A plusieurs reprises, nous traversâmes la Manche, une fois à l'occasion d'un long périple en Ecosse, dans les Highlands, mais le plus souvent, pour aller à Londres chez mon meilleur ami de l'époque, Naas, et sa femme Sarie. Nous nous étions rencontrés à la fac. Il avait embrassé la carrière diplomatique et était devenu le secrétaire privé de notre haut-commissaire à Londres. Nous avions ainsi un pied-à-terre en Angleterre, et ces séjours conférèrent une nouvelle dimension à nos expériences théâtrales, de Tchekhov à *West Side Story*, en passant par Shakespeare et Harold Pinter. Après *Godot* à Paris, *The Caretaker* (Le Gardien) déclencha quelque chose en moi et canalisa mon intérêt pour l'écriture dramatique dans une direction plus clairement définie. Cela m'aida aussi à mettre en forme le roman que j'écrivais alors à la suite de l'exposition Picasso, car le personnage principal me permit de mieux visualiser le clochard

sordide qui devint le catalyseur de la trame d'*Adamastor*.

Naas fut l'un des premiers à qui je demandai de lire *Adamastor* quand le roman en était encore à un stade très vulnérable. Plus tard, quand j'eus commencé à rassembler mes notes et souvenirs de Paris, c'est lui qui m'aida à leur donner une cohérence. Quand il remarqua que le milieu diplomatique m'intriguait, il s'arrangea pour me faire rencontrer le plus possible de diplomates, certains brillants, d'autres stupides, quelques-uns mus par l'ambition, leur amour des femmes, le dévouement (mal dirigé ou pas) ou la frustration, des bureaucrates, des technocrates, des faucons, des colombes, des opportunistes, des carriéristes, des magouilleurs, des bûcheurs, des inventeurs, des hommes d'action et des rêveurs. A cette époque, les femmes n'avaient pas encore accès au corps diplomatique. Je dois à Naas le plaisir douteux d'avoir rencontré une femme aussi stupide que charmante, épouse d'un troisième secrétaire à Berne, également aussi charmant que stupide. Un jour, elle se lança à corps perdu dans une discussion très intense sur la résurgence de l'antisémitisme. Elle avança sa propre opinion très mûrie : "Voyez-vous, j'ai beaucoup réfléchi à ce problème et je crois que l'antisémitisme tient beaucoup à la haine qu'ont les gens pour les juifs." Je dois aussi à Naas d'avoir été présenté au haut-commissaire d'Afrique du Sud à Londres à l'époque de Sharpeville. Au moment où les manifestations contre l'apartheid battaient leur plein, alors que Trafalgar Square était envahi par des manifestants furieux et vociférants, ce vieux Boer ventripotent venait le matin dans le bureau de Naas pour lui demander : "*Ag man*, pouvez-vous m'acheter encore un de ces sacs d'oranges que vous m'avez apportées la dernière fois ? Elles sont *si* sucrées !" Un jour, il quitta la table d'un banquet à Buckingham Palace pour se rendre aux cuisines et réprimander le personnel parce que le plat suivant se faisait attendre. Il est évident que Naas fut un informateur et conseiller primordial lors de la rédaction de *L'Ambassadeur*, comme il le fut plus tard pour certains autres de mes livres. Je pouvais compter sur son esprit et sa sagesse ; il décelait la plus infime coquille, une erreur de style ou une information erronée ; il lui appliquait le sel de sa compréhension narquoise. "Le prix de l'intelligence, dit Carlos Fuentes, est le désenchantement." La qualité la plus frappante de Naas était sans doute sa capacité à être désenchanté sans jamais renier son penchant romantique.

Peu après notre retour en Afrique du Sud, quand je parlai de me remarier (avec Ingrid), Naas eut pour seul commentaire : "Je comprends pourquoi quiconque, à un moment donné, aurait envie de divorcer. Mais, fichtre, je ne comprendrai jamais pourquoi on voudrait se *remarier*." Lorsque Karina et moi

annonçâmes notre mariage, Naas envoya un courriel intitulé *Le Triomphe de l'espoir sur l'expérience.* Il compara notre décision à Mandela retournant à la nage à Robben Island.

Cela dit, malgré la violence de ses opinions sur telle personne ou tel sujet, il me laissait tirer mes propres conclusions. Et notre amitié donna une couleur particulière à ce séjour parisien (à nos nombreuses visites à Londres et à celles que Sarie et lui nous rendirent à Paris).

A ce propos, un petit mystère : après une visite à Londres, je tombai sur un bout de papier sur lequel j'avais gribouillé une note (mauvaise mais indispensable habitude dont la plupart des écrivains sont atteints). J'avais écrit : *le grain de beauté de Sarie*. J'avais dû griffonner ça un soir de beuverie car je n'avais pas le moindre souvenir de l'avoir fait et de la raison pour laquelle je l'avais fait. Néanmoins, la phrase était tellement étrange qu'elle me turlupina pendant des jours entiers. N'y tenant plus, je finis par envoyer un télégramme à Naas :

QU'EST-CE QUE C'EST, CETTE HISTOIRE DU GRAIN DE BEAUTÉ DE SARIE ?

Quelques jours plus tard vint la réponse :

COMMENT SAIS-TU QU'ELLE EN A UN ?

Je ne sais toujours pas de quoi il retourne.

Appendice à ces deux années parisiennes : le fait que tant de choses restèrent en suspens. Un chapelet de questions plutôt que de réponses. Certaines, enrichissantes et gratifiantes en soi, mettaient l'eau à la bouche. Mais d'autres, beaucoup trop, ne débouchèrent sur rien. Dont la politique. A cause de la désillusion et de l'écœurement que je ressentis à la suite de Sharpeville, mes convictions et irrésolutions connurent maintes fluctuations. Par moments, je me demandai même s'il n'y avait pas, après tout, de l'héroïsme dans l'attitude des Afrikaners face au monde, un côté salvateur dans leur acharnement. Pour ma plus grande honte, je dois avouer que l'un de ces moments eut lieu en 1961, lorsqu'une horde d'Afrikaners venus de toute l'Europe convergea sur notre ambassade à Paris pour un match de rugby entre les Springboks et l'équipe tricolore. A cet élan de patriotisme atavique était mêlé un terrible élan d'un enthousiasme mélodramatique pour une cause perdue. Mais, dans l'ensemble, j'étais déprimé par les ondes de choc persistantes de Sharpeville, par des pensées le jour et des cauchemars la nuit. Ma décision de rentrer au pays m'emplit de

dégoût de moi : elle était suscitée moins par une profonde résolution ou la défense d'une bonne cause que par quelque chose de fort prosaïque : le manque d'argent.

En gros, j'avais dans l'idée que je retournerais à un monde déjà perdu et qui *méritait* son sort. Je ne *voulais pas* rentrer au pays. Désormais, je honnissais l'Afrique du Sud. Je savais qu'après tout ce que j'avais vu, vécu et découvert en France, je ne pourrais plus écrire sur elle. Si je continuais à écrire, il faudrait que ce soit une prose radicalement, positivement *différente*. Mais comment y parvenir ? Et *quoi* écrire ? L'avenir m'apparaissait comme un horizon d'une morosité sans fin. La seule résolution que je pus prendre, la seule promesse que j'osai me faire, c'était de revenir un jour en France. Dès que je pourrais me le permettre, je reviendrais. Et, cette fois, je *resterais*.

D'une façon bizarre, sous-marine, ce qui me fit honorer ma promesse, ce fut, entre autres, le souvenir d'un après-midi à la Sorbonne. En me glissant vers le siège inconfortable de l'amphithéâtre où j'écoutais d'ordinaire le cours du professeur Dédéyan sur la fin du XIX^e^ siècle, je remarquai un jour une inscription sur le bureau de devant. Simple et directe :

MOI

Je la reçus en pleine figure. Sa simplicité, son austérité et, en même temps, son exubérance et son affirmation de soi scandaleuses. Le cri du nouveau-né. La source de tout art.

Je suis passé par ici. Donc je suis.

---

1 En 1977, l'assassinat en prison de Steve Biko, par les autorités sud-africaines, déclencha une polémique internationale qui déboucha sur la condamnation du régime de l'apartheid. *(N.d.T.)*

2 E. E. Cummings, poème LVII, *Somewhere I Have Never Travelled*, III, 1926.

CAP DES TEMPÊTES ET DE BONNE-ESPÉRANCE

Pendant toute mon enfance, les lieux n’ont cessé de changer. De façon déconcertante, chacun se fond dans l’autre : Vrede, Jagersfontein, Brits, Douglas, Sabie, Lydenburg, Potchefstroom, Bothaville. Nouvelles têtes, nouveaux amis, nouveaux maîtres, nouvelles écoles, nouveau tout, environ tous les quatre ans. Mais un lieu demeurait, auquel nous pouvions retourner comme vers un foyer de substitution à la fin de chaque interminable année scolaire. Le Cap. Cape Town. Mais j’hésite encore à expliquer l’attrait que cette ville exerce sur moi. Un amour qu’on peut expliquer n’est pas un amour.

Mon amour pour Le Cap s’étend à la fois à la ville et à sa région. Mais il s’étend aussi à des vies. La mienne, pour commencer. Et à la biographie de la ville, depuis ses balbutiements, avec ses troupeaux de moutons à queue épaisse et de bovins à longues cornes paissant au bas des pentes de la montagne de la Table sous la surveillance de bergers khois, aux signes agressifs du début de l’âge mûr, avec ses panoramas contemporains de gratte-ciel, ses voies rapides et ses échangeurs dont l’un reste stoppé abruptement en plein envol, ses panneaux, ses embouteillages, ses aspirations de béton, ses échecs et, certes, quelques rares succès architecturaux, ses hôpitaux, ses immeubles résidentiels qui sont comme des excroissances malignes, les nuées brunes de la pollution urbaine.

Même si j’ai passé mon enfance dans un chapelet de communes modestes de l’intérieur des terres profond et brun, Le Cap a toujours figuré pour moi en toile de fond, veillant telle une énorme mère poule sur mes jeunes années. Au début des vacances d’été, tous les ans, nous nous entassions dans la Hudson 1938 de mon père et filions vers le Sud. Quand, de son côté, mon ami Christie partait dans la même direction avec sa famille, dont trois garçons, leur père s’arrêtait régulièrement au bout de quelques centaines de kilomètres et donnait une raclée à chacun de ses fils : même s’ils n’avaient rien fait de mal, il prévoyait qu’un châtiment serait bientôt nécessaire. Mon père était plus patient ; nous ne faisions que des arrêts pipi ou pique-nique ; le café chaud dans un thermos sentait le thé et l’eau froide sentait la toile du sac enroulé autour du radiateur. Pendant deux journées entières, parfois trois, nous poursuivions notre avancée acharnée à travers les plaines et les crêtes de l’intérieur, suivis par de bouillonnantes traînées de poussière. Puis nous grimpions enfin la dernière montée sous la chaîne des Boland et, contemplant l’immense cité coincée entre ses deux océans

bleu nuit, nous savions qu'une fois de plus, nous étions parvenus à destination.

Quand nous ne prenions pas la voiture, nous prenions le train. Les grands trains européens d'aujourd'hui sont fascinants : rien ne surpasse le TGV, bien sûr, mais même les plus modestes ont un charme qui manque à tous les autres moyens de transport. La transition fluide, silencieuse, quasi imperceptible, de l'immobilité au mouvement ; la suave et murmurante séduction d'une vitesse discrète, le paysage qui commence à défiler de part et d'autre : c'est comme pénétrer dans une autre dimension. Les trains de ma jeunesse étaient très différents ! Le raffut, les balancements, la sensation d'une vitesse dangereuse, les soubresauts dans la nuit, la poussière qui venait inévitablement se loger dans l'œil, l'odeur de pet que dégageait le charbon. C'était une véritable ode à la joie, qui ne devait rien à Beethoven, sinon la sensation d'atteindre au sublime. L'odeur du cuir vert des banquettes, le tambourinement de la clé du contrôleur frappant à la porte, le lustre des boiseries, le tourbillon de l'eau dans le lavabo, le bleu foncé des couvertures et le blanc immaculé des draps amidonnés la nuit. Mais, avant tout : voir le monde autour de soi s'estomper sous le ciel embrasé par un feu crépusculaire dans le Karoo, le paysage s'assombrissant mystérieusement jusqu'à ce qu'il ne restât que le bruit du train dans le silence et l'immensité, et le chatoiement du firmament tout là-haut ; puis se réveiller à l'aube d'un nouveau jour et voir combien tout a changé, changé du tout au tout, de la rude immensité de l'intérieur à la luxuriance des montagnes bleues et des vallonnements des vignobles verdoyants de la chaîne des Boland. On aurait dit que le monde avait été réinventé en une nuit. Transformé en une nouvelle, merveilleuse et enivrante expérience visuelle, auditive et olfactive. On était débarrassé de l'année juste passée comme de la mue d'un serpent : finis le quotidien domestique, les trimestres scolaires, les visages familiers, effacés pour révéler sous la surface l'inédite et lumineuse qualité des vacances ; que le reste de l'année n'a pas et qui regorge d'indicibles opportunités.

Ce mois passé chaque année dans la province du Cap-Occidental fut l'unique point d'ancrage de ma jeunesse. Une villégiature de vents fantasques et de soleil caniculaire, où l'on se battait avec ses cousins, tombait amoureux, en tout bien tout honneur, de leurs sœurs (Annatjie aux cheveux châtains, Stella la brune, Miemie aux taches de rousseur) ; il y avait aussi les oncles conteurs, les tantes bien rembourrées, les fruits, les raisins, le goût du vin interdit d'*oom* Jannie, les emplettes dans des édifices impressionnants dont les escaliers, comme par magie, avançaient tout seuls, les glaces et les crêpes du Koffiehuis, la rencontre chez Fletcher & Cartwright's d'étranges inconnus que seuls connaissaient nos

parents ; nous donnions à manger aux écureuils des Company's Gardens, prenions le téléphérique jusqu'aux portes des cieux, allions nager dans les eaux bleu marine et glaciales de Melkbos. C'était un univers si éloigné de notre environnement familier qu'il paraissait aussi lointain et imaginaire que Jérusalem, Gomorrhe ou le Bagdad de Schéhérazade.

C'était l'unique lieu de mon enfance où tous les fils et filaments épars de nos vies étaient rassemblés et où, de loin en loin, nos familles des deux côtés se réunissaient et se mêlaient plus ou moins.

Nous vénérions ma grand-mère maternelle, petite et bien en chair, avec ses bésicles ronds et sa poitrine faite pour réconforter les petits enfants. Hélas, nous n'eûmes pas l'occasion de bien la connaître car elle mourut prématurément. Mon principal souvenir d'elle remonte à un rituel familial : tous les dimanches après le café, nous faisions un pèlerinage à sa tombe, déjà creusée, couverte d'une tôle ondulée, à côté de celle de mon grand-père. Visiter "la tombe d'*ouma*" pendant nos séjours à Bedford, dans le Cap-Oriental où elle vivait, est l'un des souvenirs les plus tenaces de mon enfance. Ce rituel n'avait rien de macabre. Au contraire, à nos yeux, c'était un rappel réconfortant de la présence de la mort dans la vie, du fait qu'on n'y échappait pas ; quand *ouma* finit par mourir, il y eut un je-ne-sais-quoi de très sain dans le fait de savoir où elle reposait, dans sa tombe à côté de celle de l'*oupa* que nous n'avions pas connu.

Une affaire délicate m'attacha *ouma* à jamais. Quand j'étais très petit, j'avais le droit de dormir avec elle dans son lit. Ce n'était pas n'importe quel lit, car il était doté d'un énorme *bulsak** rebondi et empli de plumes d'oie, qui vous étouffait presque sous sa chaleur suffocante. Mais mon problème, ce n'était pas tant respirer que vider ma vessie. Il était quasiment impossible de s'extraire du *bulsak* pour atteindre le pot de chambre en temps voulu. Avec les conséquences prévisibles. Mais je me rappelle encore avec une immense gratitude qu'*ouma* n'en dit jamais rien au reste de la famille. Elle se contentait de faire remarquer, à la table du petit-déjeuner, d'un air absent, que les nuits étaient si chaudes que je transpirais abondamment.

Les frères et sœurs de ma mère nous demeurèrent pour ainsi dire étrangers ; pour rencontrer plusieurs d'entre eux, il fallait faire un détour par le Cap-Oriental. Ils étaient treize enfants en tout, dont plusieurs que nous n'avons jamais vus ; ma mère, née quand sa sœur aînée, la tante Johanna, avait déjà quitté le foyer paternel, connaissait peu ses autres frères et sœurs. Nombre d'entre eux, surtout les oncles, avaient, faut-il dire, la fâcheuse habitude de

mourir comme des mouches. Cette partie de la famille fut donc toujours auréolée d'un voile de mystère. Un matin, je me réveillai tôt en entendant du bruit dans la salle de bains. Je devais avoir une dizaine d'années. Devant la glace se tenait un homme chauve que je n'avais jamais vu de ma vie ; il se rasait. Je me rendis sur la pointe des pieds jusqu'à la chambre de mes parents. "Si tu viens à cause du monsieur dans la salle de bains, dit ma mère, sache que c'est ton oncle Piet." Je ne l'ai jamais revu. Je crois qu'il est mort un mois plus tard.

Certaines de mes tantes survécurent assez longtemps pour laisser un souvenir plus marquant, la plupart grâce à leur robuste sens de l'humour, leur tendance soit à rire aux éclats, soit à rester assises dans un coin à trembloter, prises de muettes et joyeuses convulsions : gigotant comme des *jellies*, tant elles appréciaient des plaisanteries fines que nous ne pouvions comprendre et que, la plupart du temps, nous n'avions même pas le droit d'écouter. La plus pittoresque de nos tantes était tante Sally, qui vivait dans une propriété de la côte ouest ; nos vacances chez elle étaient parmi les plus mémorables de toutes celles que nous passions en famille. Un été, elle nous emmena à la station balnéaire de Strandfontein, qui, envahie aujourd'hui par les nouveaux riches, n'est plus qu'un amas prétentieux de constructions hideuses ; mais, à l'époque, c'était un idyllique trou perdu où les bâtiments en dur étaient encore rares : les propriétaires terriens des environs n'y convergeaient qu'aux alentours de Noël pour installer des bicoques primitives mais très efficaces, à l'aide de roseaux qui laissaient circuler la brise marine par temps sec et, gonflant par temps de pluie, assuraient un merveilleux confort intérieur quand le besoin s'en faisait sentir. La technique, sans doute empruntée aux premiers habitants des côtes, les Khois, rappelle aujourd'hui encore un passé ancien où la survie dépendait de la capacité des humains à s'adapter le plus naturellement possible aux caprices et aléas du climat.

Je me souviens des longs crépuscules qui succédaient aux splendeurs outrancières du coucher de soleil (qu'Ingrid définit un jour comme les "menues vulgarités de Dieu"). Les familles se réunissaient alors sur la grève et l'on jouait, faisait les fous ou racontait des histoires ; quant aux amoureux, ils allaient se perdre dans la pénombre et tentaient de se croire invisibles.

C'est alors que tante Sally nous attrapait tous dans les rets de ses contes du bon vieux temps ou de ses commentaires sur telle ou telle connaissance. Un jour, elle avait remis à sa place un opposant politique particulièrement vaniteux en disant que quelqu'un comme lui aurait dû s'abstenir de s'impliquer dans la vie publique. "Que voulez-vous dire ?" s'enquit-il avec une grimace méprisante. "Il

est évident, rétorqua-t-elle (entre autres, elle était sage-femme), qu'à votre naissance, ils ont enterré l'enfant et élevé le placenta."

Tante Bessie et tante Frances avaient aussi des personnalités pittoresques, la première plus morose, la seconde aussi débordante que l'immense propriété sur laquelle elle régnait dans un paysage semi-désertique. Et puis il y avait tante Dollie, mélange déroutant de générosité et d'étroitesse d'esprit. Son meilleur atout était son époux, *oom* Jannie, l'un des premiers Sud-Africains à être allés suivre des études à l'étranger. S'écartant des sentiers battus, il n'avait choisi pour ce faire ni la Hollande, ni l'Angleterre, ni l'Allemagne mais le royaume impie de *France*. Pour étudier la viticulture. A ce que nous pouvions deviner quand, en l'absence des femmes, il baissait sa garde, pendant ces études, il n'avait pas été insensible aux charmes d'une demoiselle ou deux. J'étais persuadé que son mariage avec tante Dollie était le châtiment le plus cruel qu'il avait pu s'infliger en punition d'une transgression à peine imaginable et dont on ne pouvait prononcer le nom, même si, de temps à autre, ce souvenir scandaleux faisait pétiller d'un regard espiègle ses yeux d'un bleu surnaturel. C'était un érudit, un homme d'esprit mais par-dessus tout un passionné, qui aimait éperdument la vie. De son côté, tante Dollie, qui, comme je l'ai dit, n'était pas exempte elle-même d'une certaine générosité d'esprit, éclatait de rire aux moments les plus inattendus et aimait la bonne chère. Mais quelque chose avait endommagé son esprit et l'avait changée en un coup de vent glacial par un jour d'été : sévère, renfrognée, perpétuellement mécontente, grondant, désapprouvant toujours tout, c'était l'incarnation du *Geist der stets verneint*, l'esprit qui nie toujours, de Goethe. Pour je ne sais quelle raison, toute sa négativité se canalisait dans sa haine féroce de l'alcool. Or, du fait qu'*oom* Jannie, l'un des meilleurs viticulteurs d'Afrique du Sud, avait choisi le vin pour exprimer tout son goût pour la vie, il avait dû être évident dès le départ que leurs trajectoires se contrediraient. A moins qu'il n'y ait eu, qui sait, dans les premiers temps de leur union, un intérêt partagé, une passion commune ? Qu'avait-il pu arriver pour transformer cela en son opposé ? Ce serait un bon sujet de roman. *Oom* Jannie a inspiré l'un de mes personnages préférés de *L'Amour et l'Oubli*, le père de Driekie, la fille ensorceleuse avec laquelle le protagoniste partage un inoubliable après-midi d'été dans un mûrier. Mais je n'ai toujours pas résolu le mystère.

La croisade de tante Dollie contre le péché mortel de la boisson déboucha sur l'arrachage de tous les pieds de vigne de la propriété d'*oom* Jannie, la destruction de sa raison d'être, de tout ce qui faisait que sa vie valait la peine d'être vécue. Hélas, les vergers qu'elle lui avait ordonné de planter après

l'éradication des succulentes vignes connurent un immense succès : les vergers rapportèrent encore plus que les vignobles, ce que tante Dollie interpréta comme un signe que Dieu était de son côté.

Malheureusement, leur fille unique, Bettie, n'était pas Driekie. Elle mourut jeune, tout comme Willem, mon cousin préféré parmi leurs quatre fils. Il avait hérité de l'incorrigible joie de vivre de son père. Mais il n'avait pas la fibre terrienne. Il étudia le théâtre, ce que, très pieuse, sa mère n'apprécia guère. En novembre 1956, il prit la scandaleuse décision de se rendre en Autriche pour y rejoindre une brigade internationale de jeunes volontaires dans un château à la frontière hongroise où, à la suite de l'invasion soviétique, on recevait des réfugiés et les soutenait dans leur transition hasardeuse vers une vie nouvelle en Occident. Je passai des heures à écouter les récits de Willem sur l'hiver qu'il avait passé au château : l'excitation, l'ennui, le boulot éreintant, les aventures, la jeune et timide Hongroise qui avait brièvement partagé sa couche dans la haute tour ronde où étaient logés les volontaires, les intrigues, les subterfuges, l'exploitation, les brimades, les chicaneries, les moments d'espoir et les autres, de désespoir, le dévouement, la cruauté, la trahison, la générosité inattendue, les brèves flambées de passion. Plus tard, je transposai une bonne partie de tout cela dans la vie de Philip, le cinéaste du *Mur de la peste.* En écriture, tout sert.

La famille du côté de ma mère était suffisamment stimulante, haute en couleur et théâtrale pour imprimer durablement cette époque-là dans ma mémoire. Mais c'est la famille de mon père qui fournit une structure narrative à ces souvenirs. Ses membres étaient plus unis ; ils n'étaient pas treize frères et sœurs, seulement cinq, tous des garçons ; nous les voyions plus fréquemment que le clan maternel des Wolmaran, atypique et anarchique même s'il n'en restait pas moins redoutable.

Comme il se doit, au centre du clan paternel trônaient mes grands-parents, deux des personnes les plus adorables que j'aie jamais connues. Personnages bibliques à leur manière. Mais plus Nouveau Testament qu'Ancien.

Oupa n'était que commis dans une épicerie de Malmesbury. Mais il avait connu son jour de gloire, ainsi que je l'appris en découvrant le récit de ses expériences pendant la guerre des Boers, qu'il avait consigné en haut néerlandais, d'une belle écriture calligraphiée, dans un grand livre épais à couverture rigide. A l'âge de douze ans, je le traduisis respectueusement en afrikaans. En vain ; aucun éditeur ne montra le moindre intérêt pour l'ouvrage. Sans doute n'était-ce guère surprenant. La guerre d'*oupa* n'était pas à proprement parler une succession de hauts faits. Je la métamorphosai en une

sorte de tragicomédie dans la section historique d'*Au plus noir de la nuit*, et la pillai encore davantage pour les passages sur la vie quotidienne du commando d'*Un acte de terreur. Oupa* avait le sens de l'observation du quotidien, de la face ordinaire de la guerre cachée derrière les masques de sang et de gloire. Aurait-il été moins scrupuleux quant au respect de la réalité de ses expériences, et pourvu d'un peu plus d'imagination, il aurait pu écrire un *Brave soldat Chveik* à la Jaroslav Hašek. Il y avait quelque chose de touchant dans sa détermination opiniâtre à revenir sur la guerre. Par la suite, il baptisa même l'un de ses cinq fils en l'honneur du général Christiaan Beyers. Pour tout ça, je l'adorais.

Après l'armistice, il épousa Miemie Kotzé, la fiancée qu'il avait laissée en partant au front. C'était une lointaine descendante de l'illustre famille Kotzebue et mon unique et ténue prétention à une filiation française. Ils s'installèrent à Malmesbury, où ils achetèrent une maison tout en haut de Hill Street. Il obtint un poste à l'épicerie et ils vécurent heureux et eurent cinq fils.

Souvent, au cours de nos jeux pendant nos vacances de Noël au Cap-Occidental, nous mettions en scène les exploits guerriers d'*oupa* : ses pérégrinations dans les luxuriantes collines du Natal et le haut *veld* pelé du Transvaal. Quand Elbie se plaignait de devoir jouer à être mon ordonnance (mon *agterryer*), je me retirais dans mes rêveries. Une variation de ce jeu devint particulièrement agréable. Le *stoep* chez *oupa* courait tout le long de la façade : si on passait le bras par-dessus la rambarde, à l'extrémité du *stoep*, et qu'on le laissait pendre de l'autre côté, il était facile de se prendre pour ce qui à mes yeux était encore mieux qu'un cavalier dans un commando boer, à savoir : un chauffeur de train sur sa loco. Je rêvai donc très tôt d'en devenir un. A défaut de réaliser cette ambition, ce que je considère encore aujourd'hui comme une faille dans ma biographie, je me tournai vers l'écriture, qui n'est qu'une autre façon de voyager. Toute histoire n'est-elle pas une resucée de voyages précédents : l'*Odyssée*, *Gilgamesh*, la *Commedia* de Dante, *Don Quichotte*, *Voyage au bout de la nuit* ?

Nos séjours chez mes grands-parents étaient autant d'occasions de découvertes et de redécouvertes. Ma séduisante cousine Stella fut mon premier amour, dans la catégorie adoration à distance. Je fus à deux doigts de lui témoigner l'intérêt tout particulier que j'éprouvais pour elle quand, à l'heure du coucher, la veille de son retour à Johannesburg avec sa famille, je l'assurai que je ferais en sorte de me lever à temps le lendemain, "pour t'embrasser et te dire au revoir". Le matin venu, la donzelle, toutefois, ne se laissa pas embrasser et, dans le tohu-bohu de leur départ, je ne trouvai même pas l'occasion de m'isoler un

instant avec elle. Peut-être fut-ce là la première fois où je fus confronté à une idée pénible : *le simple fait qu'un amour existe présuppose sa fin*. Cela dit, nous nous rencontrâmes régulièrement au cours de maintes vacances de fin d'année et nous échangions parfois des courriers. Etudiant, je passai quelques jours dans sa famille. Mais ce n'était plus la même chose.

Chez *oupa,* il n'y avait pas assez de place pour que tout le monde vienne au même moment, mais nous étions toujours assez nombreux pour que l'atmosphère soit à la fête ; comme j'étais le plus âgé des petits-enfants, j'avais souvent le privilège de dormir avec les grands-parents dans leur chambre, sur un matelas étroit à rayures, fourré de feuilles de maïs qui faisaient un tel raffut quand on bougeait qu'il était difficile de s'endormir.

Le temps que nous passions à Malmesbury était truffé d'aventures, dont une grande partie découlait spontanément des interactions d'une telle tribu de cousins. On avait le choix entre le garde-manger d'*ouma*, véritable caverne d'Ali Baba dans la mesure où l'on ne jetait jamais, jamais rien dans cette maison, et le jardin d'*oupa*, où les poulets grattaient la terre, où les dindes se pavanaient, où les canards musqués chuintaient : de ce jardin sortait une provision inépuisable de légumes et de fruits qui se retrouvaient sur la table monumentale où l'on tenait aisément à dix-huit ou vingt, et même, lors d'occasions particulières, vingt-quatre. Sous le plateau de cette table mon père avait gravé son nom lorsque, en qualité d'aîné, il avait été convié à faire son choix parmi les meubles de famille ; hélas, des parents peu scrupuleux, arrivés les premiers à la mort d'*ouma* quelques mois après celle d'*oupa*, emportèrent tout ce qui leur plaisait avant que quiconque ait pu revendiquer son dû. C'est ainsi que tante Kochie, la plus pieuse de tous, partit avec une grosse part du butin. C'était la personne la plus stricte et la plus ordonnée que j'aie jamais connue, souriant du sourire des élus de Dieu quand elle aiguisait les couteaux de ses yeux bleu acier. Incapable de supporter la moindre trace de saleté sous quelque forme que ce fût, tous les soirs avant d'aller se coucher, elle passait des heures à s'assurer que la maison reluisait de fond en comble : "Juste au cas où le Seigneur viendrait pendant la nuit : je ne veux pas qu'il nous prenne au dépourvu."

Quand nous n'étions pas à la maison ou dans ses environs immédiats, c'est que nous étions en pique-nique, dans un site ombragé du village, le cimetière, par exemple ; ou alors nous nous rendions dans une propriété de la campagne voisine, où nous attendaient d'autres plaisirs champêtres. Et, bien sûr, très rarement mais de façon inoubliable, il y avait nos excursions le samedi sur les flancs de la montagne de la Table. Ou à la mer, à Melkbos, au bord de

l’Atlantique glacial. La sœur d’*ouma*, la grand-tante Anna, pataugeait dans les flots en *kabaai*, une volumineuse chemise de nuit blanche qui bouillonnait et gonflait autour d’elle dans la brise : le spectacle était tellement cocasse que je le revois encore. En son vieil âge (elle était réellement vieille, “deux ans de plus que Dieu”, aurait dit mon ami Daantjie), la pauvre grand-tante Anna fut atteinte de démence : un jour, elle attaqua *ouma* avec un couteau de cuisine. Il fallut l’interner à l’asile de Valkenberg, au Cap. L’incident instilla en moi pour toujours la crainte de la profusion de forces sombres et profondes censées être à l’œuvre juste sous la surface des expériences les plus ordinaires, les plus ennuyeuses ou les plus amusantes.

Moments bruyants, interrompus par de bons et profonds silences, le tout baignant dans la torpeur de la région du Swartland surtout en fin de saison. Un jour venait où quelqu’un nous emmenait à la gare du Cap et nous mettait dans le train du retour, lequel nous entraînait dans les abîmes de la nuit, vers la flamboyante explosion d’une nouvelle aube à l’intérieur des terres.

La première fois que cette réalité s’imprima dans ma conscience, car tout au long de mon enfance et de mon adolescence je n’avais tout simplement jamais analysé cela, ce fut à la fin de juillet 1961, lorsque j’arrivai, avec mon épouse d’alors, Estelle, à Table Bay à bord du *Château* je ne sais plus quoi (*Château Warwick* ? *Château d’Edimbourg* ? *Château de Windsor* ?). Nous venions de passer deux semaines dans la grisaille ardoise du grand large, que la vaste majorité des passagers gris eux-mêmes avait passées à fumer dans des fumoirs gris. Aux premières heures du jour de notre arrivée apparut dans le ciel une bande de rouge criard, comme si une main gigantesque avait pris un crayon pour effacer les mots erronés du passé immédiat, tourner la page et repartir à zéro. Sur cette page s’inscrivit peu à peu la masse noir de jais de la montagne au-dessus des embruns de l’océan bleu de jais ; tandis que le paquebot s’approchait et que le ciel s’illuminait, la ville tentaculaire prit une forme reconnaissable sous les ailes des mouettes qui faisaient des loopings. C’était l’une de ces incomparables journées d’hiver où les nuages chargés de pluie se dissipent pour révéler le spectacle bleu et or qui avait frappé jadis Sir Francis Drake, comme il avait dû frapper Dias et Vasco de Gama avant lui, et, bien plus tôt encore, les Phéniciens voguant vers des horizons nouveaux, inimaginables. Le tableau prit vie sous nos yeux. Sur quoi la “capitude” du Cap explosa à mes oreilles : par le biais des voix vibrantes des employés de couleur du port qui, joyeusement, nous accueillirent sur le quai. “R’garde-moi ces *outjies* pâlots qui descendent la pass’relle ! cria

l’un d’eux à un ami à quelque distance de lui. Blancs comme de foutus vers de terre. *Aitsa !* Sors le soleil pour leur donner un brin de couleur, *man*.”

Aitsa : cette exclamation dérivait du nom jadis révéré de Heitsi-Eibib, dieu-chasseur des Khois.

A cet instant, éprouvant une impression de familiarité si violente qu’elle m’en laissa pantois, je sus que j’étais, oui, rentré chez moi. *Chez moi,* un concept que je n’avais jamais si bien saisi jusque-là : ni pendant mes années d’études à Paris ni dans les bourgs du cœur poussiéreux de ce pays où l’on n’osait jamais trop s’attacher à quiconque ou quoi que ce soit, car il y avait toujours des au revoir dans l’air. Rilke : *Ces choses qui se repaissent des départs*. Or voilà que, soudain, c’était : *chez moi*.

Je me dirigeais vers l’intérieur des terres ; j’avais accepté un poste à Rhodes, à Grahamstown. Mais chez moi, c’était *ici*. C’était là que je voulais être.

Il me fallut trente ans pour franchir enfin le pas. Mais, quand j’emménageai enfin au Cap en 1991 après que l’université du Cap m’eut trouvé une niche, même si cela signifiait de passer d’une section afrikaans et hollandais, où j’enseignais depuis trente ans, à une section anglais, j’eus vraiment l’impression de pénétrer plus profondément en moi-même. Nulle part ailleurs je ne me sentais plus naturellement *chez moi*.

Cette conscience-là fut révélée par les exubérantes voix de l’aube dans le port du Cap, bavardages ou cris de manœuvres qu’on n’appelle toujours pas par leur nom. On ne dit d’ailleurs même pas “de couleur” mais “*dits* de couleur”. Un peuple qui commença à émerger environ neuf mois après l’arrivée des premiers colons hollandais, lesquels apportèrent avec eux : le drapeau de la Compagnie des Indes orientales hollandaise, la VOC ; plusieurs dialectes ; et une branche très primaire de l’intégrisme calviniste, bientôt fortifiée par le tout aussi grand intégrisme de huguenots français : quel dommage, ai-je souvent pensé, que, lorsque la France décida de se décharger sur nous de certains de ses citoyens, ceux-ci n’aient pas été plus représentatifs de la majorité catholique, sans oublier au moins une poignée de “païens” et d’athées sur le modèle voltairien. Lorsque, cela dit en passant, je me permis de faire cette remarque lors d’une interview à la radio peu après notre arrivée, je déclenchai à mon insu un processus qui dura plus de trente années, pendant lesquelles la South African Broadcasting Corporation me traita comme *persona non grata*.

Quoi qu’il en soit, on demanda aux hardis Hollandais de planter un jardin en vue de l’approvisionnement des navires de passage, de mater les franges de l’Afrique sauvage et d’introduire dans ces parages le métissage comme sport

national. Il n’y avait rien d’homogène dans la nouvelle génération d’habitants du Cap que l’on connaissait davantage alors sous le nom d’“Afrikaners”, sauf peut-être les nombreuses nuances de bruns qui séparent le noir du blanc. Qu’il est approprié, qu’il est emblématique que le nom même d’“Afrikaner” ait été forgé en opposition à la classe dirigeante, comme un signe d’hérésie. En 1707, le *landdrost* * tenta de réduire au silence le jeune Hendrik Bibault qui, indiscipliné et aviné, bambochait dans les rues de Stellenbosch pour célébrer le rappel en Hollande du très honni gouverneur Willem Adriaen van der Stel. Le jeune homme répliqua :

“Je ne partirai pas ! Je suis afrikaner, même si le *landdrost* me bat à mort ou me jette en prison, je refuserai de me taire : non, je ne me tairai plus jamais.”

Très vite, la *langue* devint une marque de différence. S’essayant à parler la langue des maîtres, c’est-à-dire le néerlandais, les *bredie*, peuples indigènes et esclaves venus d’ailleurs (d’Indonésie, de Malaisie, de Malabar, de Madagascar, du Mozambique, d’Amboine et d’Angola), la transformèrent en un idiome nouveau, une invention locale, bientôt connue sous le nom d’*afrikaans*. Pendant un siècle et demi, elle fut la marque distinctive des gens du cru, de la sous-classe, en grande partie métisse, qui parlait un patois que d’autres traitaient de “hollandais de cuisine”.

Ce fut à la fois la force et la faiblesse de ce groupe social. Faiblesse parce qu’il était aisé de le reléguer ainsi aux marges de la “bonne” société. Force parce que la langue resterait identifiée aux démunis et aux opprimés et que, plus tard, la nouvelle Afrique du Sud croîtrait à partir de ces racines-là. Vers la fin du XIX^{e} siècle, la langue fut hélas détournée et transformée en outil politique par une bande de Blancs décidés à défier la domination britannique et hollandaise au Cap ; lorsque, au prix d’humiliations et de tribulations révoltantes, ils parvinrent au pouvoir, l’afrikaans devint à son tour la langue du pouvoir et de l’oppression : la langue de l’apartheid. En même temps, la communauté des gens de couleur continua de parler l’afrikaans car c’est à travers lui qu’elle parvenait à exprimer son humanité et, en temps voulu, sa résistance. Quelle pitié, donc, que, lorsque fut élu démocratiquement un gouvernement de majorité noire, l’afrikaans ait continué à être soupçonné d’être un instrument de pouvoir, alors que sa longue association avec les plus démunis des gens de couleur continuait à être en grande partie ignorée par une grande portion de la nouvelle élite. Plus triste encore : le fait que le nouvel establishment refuse de reconnaître ceux qui ont assuré la survie de l’afrikaans, d’abord face aux bataillons du pouvoir politique et militaire, puis contre les pirates qui tentèrent d’établir un nouveau langage de

domination. Autrefois, ils étaient jugés trop noirs pour être admis dans le *laager* du pouvoir ; aujourd'hui, hormis en période électorale lorsque leurs votes sont utiles, ils sont souvent jugés trop blancs pour être acceptés comme des concitoyens à part entière. Or, en Afrique du Sud, il n'est pas un être de couleur, homme, femme ou enfant, dont on ne puisse faire remonter l'ascendance jusqu'à un acte initial d'abus de pouvoir, littéralement à un *viol*. La chose est vraie aussi de l'histoire des premiers temps de l'esclavage aux Etats-Unis : c'est la "blessure originelle", dans la terminologie du grand critique des récits d'esclaves, Ashraf Rushdy. Cette plaie suppurante dans la conscience collective de l'Afrique du Sud n'a pas encore été convenablement exorcisée, aucun régime ne s'y est confronté.

Les hommes de couleur trouvèrent à s'intégrer surtout dans le Cap-Occidental, dont Le Cap était le centre effervescent. C'est ce qui, à mes yeux, par-dessus tout, donna sa tonalité à mon retour au pays en 1961. Peu après, j'eus la joie d'être initié au cœur même du Cap de couleur, le District Six. A cette époque, les bulldozers avaient déjà commencé à dévaster le bas du flanc de la Montagne, où, depuis des siècles, "The Six" accueillait une population grouillante. Il restait cependant des poches de l'ancienne communauté. Mon ami Daantjie Saayman m'emmena faire de longues promenades dans ce quartier jadis très animé, qui me fournirait plus tard la matière d'*Au plus noir de la nuit* et une grande partie du *Mur de la peste*. Daantjie servit de modèle au protagoniste, le père d'Andrea, pêcheur plus grand que nature, bien avant qu'un cancer du côlon ne l'emporte. Le Six, le quartier malaisien sur le flanc de Lion's Rump (la croupe du Lion) : voilà, à mes yeux, le vrai Cape Town : sa façon indomptable, bruyante, rebelle d'affirmer son altérité hérétique, de dire *non*, pas seulement à l'apartheid mais à tout ce qui a tenté de domestiquer et d'inhiber son humanité, sa liberté sauvage, positive, son rire, sa compassion. Et aussi sa façon extravagante et jubilatoire de dire *oui* à la vie. Un *oui* d'autant plus remarquable qu'il dut traverser de longues ténèbres pour retrouver le soleil.

L'esclavage conditionna une bonne partie de ces ténèbres, les ténèbres qui confèrent relief et contours au paysage émotionnel et moral du Cap. Longtemps, les historiens blancs entretinrent l'illusion qu'avait existé au Cap une forme relativement bénigne d'esclavage, depuis 1658, date de l'arrivée des premiers hommes, femmes et enfants captifs, jusqu'à l'abolition de cette pratique barbare en 1834. Nous savons aujourd'hui que l'esclavage était à la fois beaucoup plus répandu, beaucoup plus violent et beaucoup plus varié qu'on ne le prétendait naguère. Même lorsque, en 1982, à l'occasion de la parution d'*Un turbulent*

silence, j'écrivis un article sur la révolte des esclaves dont le roman était inspiré, *Argus* publia une lettre furibonde et sarcastique d'une lectrice qui trouvait que c'était une perte de temps d'écrire sur le sujet à notre époque, puisque, prétendait-elle, l'esclavage n'avait pas vraiment laissé sa marque en Afrique du Sud. Son attitude était l'exacte démonstration de ce qui avait mal tourné dans la race sud-africaine, et dans les relations interpersonnelles – en droite ligne des arguments développés par les propriétaires d'esclaves au Cap en 1830. Pendant trop longtemps, les historiens de l'apartheid ont couvert les cicatrices de cette pratique inique en avançant que l'Afrique du Sud avait institué une forme particulièrement bénigne d'esclavage : cette théorie est contredite par une abondance de preuves.

Au Cap, le châtiment des esclaves commençait avec ce qu'on appelait les "pratiques douces". Il s'agissait de couper le nez, les oreilles ou les chevilles jusqu'à ce que l'esclave connaisse une longue agonie, prolongée quelquefois jusqu'à six, huit ou douze jours, l'esclave restant attaché à la roue après avoir eu tous les membres brisés, ou empalé sur un long bâton remonté dans l'anus et ressortant à la nuque, quand il n'était pas écartelé par quatre chevaux.

Tel fut le châtiment réservé en 1714 à la jeune Trijntje, originaire de Madagascar, lorsqu'on apprit qu'elle avait été contrainte d'avoir une relation avec le brasseur Willem Menssink, personnage violent qui, afin de la soumettre, donnait le fouet à sa propre épouse Elizabeth, en s'exclamant : "Ne sais-tu pas que la coutume au Cap est de vivre suivant les préceptes de l'Ancien Testament ?" Poussée au désespoir par les avances du brasseur et la cruauté de son épouse, Trijntje avait tenté d'empoisonner sa maîtresse et tué l'enfant qu'elle avait eu de Menssink. Elle fut emmenée sur le lieu d'exécution à l'angle sud-est du Château, où elle fut étranglée ; on attacha son cadavre à un poteau fourché ; il resta exposé là, "afin qu'il soit consommé par le temps et les volatiles des cieux". Menssink, comme il était blanc et, en outre, indispensable à la Compagnie en sa qualité de brasseur, sortit du tribunal libre comme le vent.

L'infatigable Nigel Penn a retrouvé cette histoire et l'a publiée dans sa merveilleuse étude intitulée *Rogues, Rebels and Runaways* (Lascars, rebelles et fuyards) ; je me rappelle encore le vague sourire qu'il eut, lorsque, m'offrant son ouvrage, il déclara : "Tu trouveras bien quelque chose là-dedans." En effet, j'y trouvai *Les Droits du désir.*

Dix ans après la mort de Trijntje, en mars 1725, les instigateurs de l'unique rébellion (manquée) d'esclaves du Cap furent pendus et/ou torturés au même endroit. Parmi eux, le jeune Galant, coupable d'avoir tué deux fils Van der

Merwe, Nicolaas et Barend, aux côtés desquels il avait grandi.

Ce ne sont là que deux histoires d'esclaves du Cap, parmi tant d'autres qui font que la ville est ce qu'elle est. Il y en a tant qui attendent d'être racontées ! Dont l'émouvant récit du séduisant esclave Titus du Bengale, accusé, en 1714, d'avoir eu une relation avec sa maîtresse blanche Maria Mouton et tué son époux, Frans Joosten, sur son instigation. Maria fut d'abord quasiquement étranglée mais pas tout à fait, brûlée et, enfin, soumise au supplice du garrot jusqu'à ce que mort s'ensuive. Titus fut empalé ; on le laissa mourir avant de lui couper la tête et la main droite, qu'on exposa sur un poteau dans la propriété de son maître.

Les souvenirs persistent, telles les formes indistinctes de poissons dans une mare boueuse. Fantômes qui n'ont pas encore trouvé le repos. Guère surprenant, dans ce cas, que Le Cap soit une cité de fantômes, d'ombres, de spectres, de revenants. Où que l'on aille, on entend des histoires de lieux hantés, dont bon nombre sont répertoriées brillamment dans un essai de Willemien Brümmer, arrière-petite-fille de l'un des plus célèbres auteurs d'histoires de fantômes en afrikaans. De nos jours, le sévère Château est le point de départ de ce genre d'exploration. Un autre lieu recherché est Slave Lodge au sommet d'Adderley Street – de nos jours, l'endroit est plutôt imposant alors que, naguère, il était lugubre : des fonctionnaires influents de la Compagnie hollandaise des Indes orientales et de robustes bourgeois y bénéficiaient d'heures de visite pour assouvir leur luxure réprimée et faire des enfants aux femmes esclaves, de sorte, précisait-on avec une vertu toute calviniste et un sens du devoir tout patriarcal, à "améliorer la qualité du cheptel d'esclaves dans la colonie". Au début du XIX^{e} siècle, déjà, on racontait que Lord Charles Somerset, alors gouverneur de la colonie, avait importé un jeune gaillard écossais, dans le même but et assurant la même fonction. Ils durent ajouter une ou deux teintes à la population spectrale du cru.

Les fantômes fréquentent aussi volontiers le quartier malaisien, qui dissimule encore ses lugubres souvenirs derrière des façades colorées désormais transformées en pièces de musée pour les gens à la mode ; à Robben Island, il arrive que la figure vaporeuse d'une religieuse noyée perce la brume ; dans la demeure seigneuriale de Kronendal à Hout Bay, une belle femme abandonnée par son amant revient régulièrement réarranger le mobilier. Citons aussi les nobles et vénérables vignobles d'Alphen et de Constantia ; l'Admiralty House de Simonstown, encore hantée par une "dame tout en blanc" qui se pendit dans la

“pièce du pêcheur” il y a deux siècles déjà ; et, cela va de soi, les musées de Simons Town, où les fantômes sont presque aussi à l’aise que les ombres. Au nombre des visiteurs réguliers on compte la bienveillante Eleanor, vêtue de soie noire : elle laisse invariablement dans son sillage un parfum de lavande ; mais au sous-sol errent les fantômes plus menaçants d’esclaves prisonniers d’un passé turbulent avec lequel le présent n’a pas encore pactisé.

Les fantômes désignent une évidence : ici, passé et présent ne sont pas opposés, pas même les termes d’une juxtaposition. Non, le passé est *dans* le présent. Certains lieux du Cap exsudent une sensation d’intemporalité. Les musées entrent tout naturellement dans cette dimension. Aujourd’hui, il y en a beaucoup plus qu’autrefois, les plus émouvants, parmi ceux qui ont ouvert il y a peu, étant ceux du District Six, de l’Holocauste et de Robben Island. L’expérience que procure ce dernier, de l’instant où le bac quitte le quai jusqu’au moment du retour, appartient moins au temps et à l’espace qu’à un état d’esprit, dans lequel le présent et le passé le plus récent (le séjour dans l’île de chefs de l’ANC* et du PAC* tels que Mandela ou Sobukwe) rejoignent une histoire plus ancienne : l’incarcération de grands meneurs tels que Makana, et jusqu’aux premiers temps de l’implantation hollandaise, période évoquée avec une finesse remarquable par Dan Sleigh dans son roman monumental *Islands* : l’époque à laquelle, à Robben Island, étaient détenus des prisonniers, des lépreux et tous les “éléments indésirables” de la colonie. Parmi lesquels une femme exceptionnelle et désespérée, Eva (ou Krotoa), la première messagère lors des négociations entre Hollandais et Khois, qui fut également la première femme indigène à épouser légalement un Hollandais, l’une des premières victimes aussi de la chaîne de malentendus qui ont construit les relations raciales au Cap.

Dans mon enfance, il n’existait que le musée des Gardens, où je passais des heures à croquer dans un petit carnet tous les mammifères empaillés ; ensuite, je contemplais les Bochimans dans leurs vitrines, persuadé qu’eux aussi étaient empaillés et qu’on les avait mis dans des postures d’un réalisme troublant.

Néanmoins, il n’est pas au Cap de monument plus intemporel, plus massif et majestueux que la montagne de la Table. L’exquise terreur ressentie lorsque, enfant, on monte pour la première fois dans le téléphérique. Les *dassies* * sur les rochers au sommet. La fierté que nous éprouvions lorsque, quelques garçons parmi nous réussissant à tromper la surveillance de leurs parents, nous pissions dans le précipice et observions la fine écume s’évaporer dans le vent. Le port avec ses navires, ses grues et ses promesses de départs vers les pays les plus éloignés du globe. La côte, indolent tableau bleu et blanc. Les ondulations des

monts, au-delà des Douze Apôtres vers Cape Point, le monument pétrifié du titan Adamastor puni pour l'éternité car l'arrogant a tenté de séduire l'éminemment séduisante nymphe Thétis. Bien que l'on sache que le cap Agulhas plonge plus au sud dans l'océan que ce grêle coccyx du continent, on *croit* vraiment se trouver aux confins de la terre, point de rencontre de deux océans rageurs, l'un chaud, l'autre froid, où tout se réduit aux éléments, terre, air, roche et parfois, l'été, le feu aussi. Sur des milliers de kilomètres, aucun obstacle ne se dresse entre notre incertain ici et maintenant, et le lointain, le glacial Antarctique.

Toutefois, Le Cap n'est pas un assemblage de quartiers, de monuments, de sites et de lieux historiques : c'est une entité créée par ses habitants, concrétion, fidèle à la sociologie d'Auguste Comte, de tous ceux qui sont passés par là, de nous tous qui y sommes maintenant et de ceux qui sont encore à venir. Les pionniers, les grands hommes, les battants, les illustres, certes. Mais aussi, et surtout, les hôtes de l'ordinaire, les terre-à-terre, les quelconques : ceux qui, en gros, ne font pas l'histoire mais la subissent, ceux que Brecht a immortalisés dans le poème *Questions que se pose un ouvrier qui lit* !

Qui a construit Thèbes aux sept portes ?
Dans les livres, on donne les noms des Rois.
Les Rois ont-ils traîné les blocs de pierre ?
Babylone, plusieurs fois détruite,
Qui tant de fois l'a reconstruite ? Dans quelles maisons
De Lima la dorée logèrent les ouvriers du bâtiment ?
Quand la muraille de Chine fut terminée,
Où allèrent, ce soir-là, les maçons ? Rome la grande
Est pleine d'arcs de triomphe. Qui les érigea ? De qui
Les Césars ont-ils triomphé ? Byzance la tant chantée
N'avait-elle que des palais
Pour ses habitants ?

Au Cap, les premiers habitants de l'ancien Château ne sont pas les seuls à hanter la mémoire des lieux : beaucoup d'autres aussi. Les bergers avec leurs moutons aux queues épaisses ; les bourgeois qui tentèrent de survivre le long de la Liesbeek ; les victimes khois de l'expansion colonialiste, les victimes coloniales de la vengeance des Khois, les mères de ribambelles d'enfants : ceux et celles qui survivent ou tentent de survivre, dans le vent et la poussière des Cape Flats, dans les cahutes le long des dunes ; les gamins morveux des rues, avec leurs grands yeux et leurs paumes tendues, qui, quémandant l'aumône,

savent, par leurs invectives, arracher des éclairs bleus à un ciel clair ; les *bergies** qui poussent leurs chariots Shoprite ou Pick’n Pay jusqu’à des points de ralliement dans les souterrains ou les parcs, empestant le Blue Train et la fumée des feux de bois, la mortalité et l’humanité. Ce sont tous ceux-là qui, innombrables, anonymes, assurent la survie du Cap. Sans oublier ceux qui ont porté mon nom, des premiers Andries Brink débarqués de Woerden en Hollande, après une migration antérieure du Danemark, et plus avant encore jusqu’à l’aube de l’humanité, jusqu’à un certain Jardin hanté par un homme, une femme et une pomme qui devrait plutôt être une figue. Les traces de l’histoire se mêlent à celles de notre famille, histoire privée quelquefois fière mais souvent infâme. Des hommes qui cultivaient des vergers, des hommes qui violaient les esclaves afin de planter une nouvelle nation, brune sous le soleil. Ceux dont les noms figurent dans les manuels d’histoire et ceux qui ne survivent que dans les mémoires. Le rire de tante Sally. Les yeux bleu glacier d’*oom* Jannie quand il observait les vergers là où avaient d’abord poussé ses vignes. La barque faite maison que nous avons prise pour faire un tour sur la retenue d’eau de la ferme un dimanche après-midi quand j’étais censé lire dans ma chambre un ouvrage insupportablement pieux : la barque a chaviré et nous avons tous reçu le fouet parce que nous avions souillé le jour du Seigneur. Stella et ses paupières lourdes le matin où nous ne nous sommes pas embrassés au moment de nous séparer. Elbie tombant d’un prunier et se cassant le bras. Toute une adolescence tient dans une poignée de souvenirs. L’histoire de toute une nation dans une ville au pied d’une montagne. Belle et hideuse, danger et cocon, déconcertante et rassurante. Cape Town. Le Cap. Le plus beau cap à la surface de la terre.

LE NOIR ET BLANC EN CRISE

Même si le débarquement fut marqué par mon extase éphémère face à l'exubérance des voix des manœuvres de couleur sur les quais du port du Cap, et par le sentiment que j'avais retrouvé mon port d'attache, mon retour de Paris fin 1961, mon retour au bercail resta entaché par un ressentiment écrasant contre l'Afrique du Sud qui avait perpétué le massacre de Sharpeville. Ce ressentiment persista. En gros, *je n'avais pas envie de me trouver là*. Cela se traduisit dans mon écriture, baromètre fiable s'il en est. Dans *L'Ambassadeur*, je demeurai fermement implanté à Paris, même si l'Afrique du Sud y est très présente. Tous les personnages, jusqu'à Nicolette, sont des Sud-Africains mais leurs racines se perdent dans les hauts-fonds. Le roman expérimental en afrikaans *Orgie* se passe au Cap mais le décor est quasiment anecdotique : l'histoire est très étroitement liée à ma relation malheureuse avec Ingrid. S'il faut lui chercher un cadre plus vaste, c'est l'ancienne mythologie sumérienne. Dans les années 1960, nous étions tous, chacun à notre façon, des faiseurs de mythes. *Miskien Nooit (Peut-être jamais)* me vit retourner à Paris, pour analyser une relation inachevée qui remontait à l'été que j'avais passé là-bas en 1966. Cette fois, la structure mythologique venait de Scandinavie. Mais, à mes yeux, mon texte le plus significatif des années 1960, c'était un roman qui, Dieu soit loué, ne fut jamais publié, bien que, de plus d'une façon, il ait préparé le chemin pour une grande partie de ce que je produirais ultérieurement. Il s'appela d'abord *Ninety Days* (Quatre-vingt-dix jours), référence à la nouvelle législation draconienne qui, votée au début des années 1960 dans le sillage de Sharpeville, autorisait la détention policière sans permis pour une période de quatre-vingt-dix jours, renouvelable par périodes de trois mois selon le bon vouloir de l'Etat.

Dans une seconde version de 1967, complètement réécrite, le roman fut rebaptisé *The Saboteurs* (Les Saboteurs) ; dans la troisième tentative qui suivit bientôt, le titre fut à nouveau changé, cette fois pour *Back to the Sun* (Retour au soleil) ; je n'ai aucun exemplaire de cette version finale : en 1968, je donnai le manuscrit à Breyten dans l'espoir, heureusement jamais réalisé, qu'il pourrait le lire un jour et me faire part de ses commentaires. Mais, à l'époque, il avait un ami marxiste grand teint, un architecte qui avait abandonné sa carrière pour devenir maçon, charpentier et homme à tout faire ; contre de nombreux repas et un toit temporaire sur sa tête (bien qu'il dormît la plupart du temps dans son

appartement en piteux état), il se lança dans la rénovation de l'appartement de Breyten et de Yolande rue Malebranche. Le résultat fut sensationnel, sauf qu'il n'avait prévu presque aucun espace pour les livres. "Personne n'a besoin de plus d'une douzaine de livres", avait déclaré Jean avec toute l'obstination de sa conviction prolétaire. Il avait donc prévu dans le mur du salon une modeste étagère sur laquelle pouvaient tenir en tout et pour tout douze ouvrages de taille moyenne, dont *Le Capital*. Tout le reste, y compris mon unique manuscrit de *Back to the Sun*, fut éliminé.

Le déclic qui me poussa à commencer la rédaction du roman fut l'arrestation au Cap de très jeunes gens, en majorité des étudiants, accusés de tentatives de sabotage et, selon la logique toute particulière de la Security Branch, d'avoir voulu renverser le gouvernement. Le jeune et brillant avocat Albie Sachs, très proche du groupe, épousa ensuite la férocement rebelle et obstinée Stephanie Kemp. Je rencontrai Albie à l'époque. J'avais d'abord été fasciné par le parcours de son père, Solly Sachs, lequel, pendant des années, avait joué au chat et à la souris avec le gouvernement dans sa chasse aux (supposés) communistes ; plus tard, à Londres, je passai encore du temps avec lui et Stephanie, que je trouvai aussi captivante, en chair et en os, qu'elle l'avait semblé dans les articles de journaux. Longtemps, la "Révolte" fut incarnée à mes yeux par cette jeune rebelle : sa version de l'absolutisme, sa promptitude à sacrifier son confort, son univers, jusqu'à *elle-même*, sur l'autel de ses convictions – irrationnellement, d'une façon insensée, suivant avec passion son idée fixe. Aujourd'hui encore, j'ignore si ce portrait lui correspondait vraiment. Mais c'était en tout cas ce qu'elle incarnait à mes yeux. Or, souvent, quand on écrit, la perception est tout. Il y avait aussi Spike De Keller, que je n'ai jamais rencontré en personne mais ce qu'en disait la presse m'avait beaucoup impressionné : à la différence de certains autres, il paraissait avoir une approche réaliste et rationnelle, il semblait avoir pesé le pour et le contre, et puis, seulement alors, avoir décidé de prendre le risque – avant d'en payer le prix en prison. Des années plus tard, je rencontrai sa mère et eus droit à sa vision personnelle de l'homme. Et n'oublions pas Adrian Leftwich, qui finit par céder à la torture et trahir ses amis, après avoir, lors d'interrogatoires simulés, supporté la pression beaucoup mieux que tous les autres ; nombreux furent ceux qui l'accusèrent d'être un lâche et un traître, notamment Andrew Beyers, juge intraitable et personnage en technicolor, plus grand que nature et par maints aspects effrayant. Vingt ans plus tard, je rencontrai Adrian en Australie et me sentis immédiatement attiré par sa personnalité, ses sentiments profonds, sa pensée lucide, un homme qui, par le

biais du sacrifice personnel et de la souffrance, avait mis sa vie en jeu – et avait perdu. Mais, au fait, a-t-il vraiment “perdu” ? Qu’est-ce que *signifie* gagner ou perdre dans un contexte pareil ? Même un athée peut trouver une certaine vérité dans la Bible : Adrian était pour moi l’incarnation même de l’interrogation de saint Marc : *Quel profit un homme tirera-t-il du fait de gagner le monde entier en perdant son âme du même coup ? Qu’est-ce qu’un homme donnera en échange de son âme ?* Adrian Leftwich devint à mes yeux l’incarnation de l’homme prêt à sacrifier le monde pour gagner son âme. Et l’âme de la cause à laquelle il croyait. *Cela*, il ne le trahit jamais. A sa manière, qui sait, il en vint pour moi à représenter le difficile concept du “héros” et me força à revoir mes idées toutes faites, mes préjugés.

Qu’est-ce qui, dans ce groupe, me fascina tant pour qu’il me pousse à écrire un roman sur ce genre d’expérience ? Les êtres, sans l’ombre d’un doute. Mais aussi le choix philosophique qu’ils illustraient : dans un pays comme l’Afrique du Sud de l’apartheid, qu’est-ce qu’une jeune femme ou un jeune homme blanc pouvait faire pour s’opposer à la violence du pouvoir brut, massif de l’Etat ? D’innombrables jeunes Noirs déployèrent un courage et un héroïsme infinis en relevant le défi, sacrifiant leur vie pour le combat de la liberté. Mais sans vouloir d’aucune manière dénaturer ou sous-estimer les sacrifices qu’ils étaient prêts à faire, et, en tout état de cause, *firent*, ils se battaient pour *leur propre liberté*, *pour leur survie*. De leur côté, quelque romantiques ou “malavisés” qu’ils aient pu paraître, les jeunes militants blancs étaient prêts à faire le sacrifice suprême *pour autrui*. Ils auraient très bien pu poursuivre leur vie facile, qui alliait confort, sécurité et prospérité. Dans un pays comme l’Afrique du Sud, tout leur était permis. *Ils étaient blancs.*

Voilà ce que je tentai d’affronter dans mon livre. Par l’écriture, je voulais découvrir ce qui les motivait, ce qui rendait possibles leurs décisions et leurs actions, ce qui, en Afrique du Sud, en ce temps-là, les rendait possibles, eux.

Ce fut un échec. Je crois que j’étais tout simplement mal équipé pour comprendre ce qui était en jeu. Je n’avais pas vécu, ressenti ou fait l’expérience de quelque chose d’assez profond pour bien analyser la situation. Mais la rédaction de ce livre me fit prendre conscience du dilemme que représentait le fait d’être blanc dans un tel pays. Il remit en question ma propre existence. La sympathie, même l’empathie, ne suffisait plus. Il me fallait plus d’expérience. Raison pour laquelle je dus m’y confronter à nouveau, quarante ans plus tard, dans *L’Amour et l’Oubli*. Il est possible que je n’aie pas davantage réussi la seconde fois.

Nul doute que *Ninety Days/The Saboteurs/Back to the Sun* me fit comprendre tout le sens de cet échec. Or l'échec signifie, au niveau personnel, une découverte et une révélation infiniment plus importantes que le succès.

Ce fut davantage qu'une expérience littéraire, que je ressentis et *vécus* intensément. C'est peut-être pourquoi, entre 1960 et 1970, tandis que j'explorais les notions de blancheur et de noirceur (la *blancnoirceur*), ma vie, en surface, put paraître relativement étale, exempte de moments forts, et sans doute de ligne directrice. Mais je sais désormais que, sous la surface, je tâtonnais, j'évaluais ou simplement essayais de mieux *comprendre* l'extraordinaire complexité de mon pays. Sans faire même beaucoup d'expériences mais simplement en *étant là*. Emmagasinant pour l'avenir, si l'on peut dire.

La personne qui joua le rôle le plus décisif dans la formation et la structuration de ma conscience politique, notamment dans la façon dont elle redimensionna ma perception des questions raciales, ce fut H. Dès notre première véritable rencontre à Grahamstown en octobre 1966, nous devinâmes tous les deux, même si, au début, elle essaya fièrement de résister, que nos existences en seraient chamboulées. Notre relation mit des mois à acquérir l'ampleur et la richesse d'un véritable amour ; ma vie en serait métamorphosée à jamais.

Lorsque je n'eus plus un sou et que je dus rentrer de Paris, je n'étais tout simplement pas prêt à affronter l'Afrique du Sud. Je n'écris pas "chez moi", car, à l'époque, il n'y avait aucun endroit, sauf Paris, avec lequel je pouvais suffisamment m'identifier pour dire : C'est "chez moi". J'avais l'intention de retourner en France à la première occasion. Ce que je fis fin 1967. Mais, entre-temps, il fallait vivre, "vivre à moitié", comme T. S. Eliot l'a écrit.

L'Afrique du Sud à laquelle je retournai était celle de Rhodes, université anglophone, ancrée dans une longue tradition de libéralisme ; or, et c'est intéressant, les gens qui me marquèrent le plus pendant cette période parlaient afrikaans : le chef de mon département, le Belge Rob Antonissen, d'une érudition et d'une humanité hors du commun ; le philosophe Daantjie Oosthuizen, confident de Beyers Naudé, qui devint une telle épine dans le pied de l'establishment ; le professeur d'allemand Helmut Erbe, qui, rentrant un jour en Afrique du Sud après un séjour sabbatique à l'étranger, avait été arrêté par les douaniers et s'était vu confisquer une série de photographies de sculptures de Michel-Ange qu'ils prenaient pour de la pornographie ; un professeur, Laurie Graham, d'une culture encyclopédique et voyageur invétéré. Tous avaient depuis longtemps brisé les liens avec le *laager* afrikaner. Tous honnissaient l'apartheid

et soutenaient activement des initiatives viables d'opposition politique, notamment le Liberal Party d'Alan Paton. Ils fréquentaient, avec naturel, aisance et enthousiasme, des amis noirs, chose impensable dans ma vie antérieure. De telles fréquentations rendirent la transition non seulement supportable mais souvent excitante et stimulante. Ils me poussèrent à revenir sur des sujets avec lesquels mon séjour à Paris m'avait familiarisé mais que je n'avais pas approfondis. Mes nouvelles fréquentations me permirent, pour la première fois dans ma vie, de me lier d'amitié avec des Noirs.

De plusieurs manières, le fait de ne pas avoir à retourner à l'univers afrikaner qui avait modelé mon image de l'Afrique du Sud me facilita la tâche ; mais, d'un autre côté, cela m'éloigna de mes origines et dressa entre "les miens" et moi des barrières que rien ne lèverait plus. Je vécus dans un sas, entre Paris et Paris. Je retournai au pays avec un point de vue totalement différent sur ce qui s'y passait mais sans aucune volonté de m'impliquer. Je gardai mes distances parce que j'étais alors sous l'influence de l'existentialisme mais aussi à cause de tout ce à quoi on est soumis quand on doit gagner sa vie. Probablement cela me convenait-il. D'une certaine manière, c'était ce à quoi je me préparais depuis le temps de mes études à Potchefstroom : j'aimais vivre en prenant le contexte "à rebrousse-poil".

Pourtant, dans mes écrits, test ultime, j'étais encore incapable de m'identifier suffisamment avec l'Afrique du Sud pour écrire à son sujet, alors que, tel un tournesol, je me tournais vers le soleil révélateur de Paris. C'est que j'avais encore un long chemin à parcourir. Je le répète, je ne me sentais pas encore *chez moi* en Afrique du Sud. Et je n'avais pas *envie* de m'y sentir chez moi.

J'étais dans cet état d'esprit lorsque, fraîchement débarquée de Londres, H. fit irruption dans ma vie, avec son regard libre de tout bagage sur l'Afrique du Sud, sa foi sans faille en la justice, l'équité, la vérité. Même si, à l'époque, elle était une marxiste convaincue, pour elle des notions telles que la "liberté" n'étaient pas théoriques ou idéologiques : elles émanaient de l'expérience d'individus en chair et en os. Elle n'était ni doctrinaire ni obstinée : elle abordait le monde avec générosité, avec la volonté d'apprendre, de sonder, de comprendre, une exubérance et une *joie de vivre* juvénile à laquelle personne ne semblait résister. Tous ceux qui la croisaient, hommes et femmes, tombaient amoureux d'elle. On faisait sa connaissance, et on se sentait déjà mieux avec soi-même. Confrontée à l'hypocrisie, à la duplicité, aux mensonges, à la mauvaise foi, elle pouvait être impitoyable, cinglante, dévastatrice – elle honnissait l'apartheid et ceux qui l'appliquaient. Mais, en son for intérieur, elle était chaleureuse, aimante, elle se

souciait d'autrui, sans compter qu'elle avait un sens de l'humour irrésistible. Elle était enthousiaste. Elle était habitée par la joie. Quand nous nous sommes rencontrés, elle avait vingt-quatre ans.

Certes, elle était hantée par certaines craintes et incertitudes, ses propres préjugés et son manque d'assurance. Comme tout le monde, elle avait ses failles et ses blocages. Hérités en partie de son éducation bourgeoise, même si j'ai rarement rencontré quelqu'un qui semblait s'être détaché avec une telle conviction et une telle exubérance des restrictions de son milieu social et politique d'origine.

Pour elle, la couleur ne comptait pas. La classe sociale non plus. Elle pouvait s'asseoir sur le trottoir et parler avec une mendiante noire comme elle aurait discuté avec un professeur émérite ou un prêtre blanc grand teint. Elle ne regardait personne de haut et ne s'abaissait devant personne. C'était déjà un petit miracle en soi dans l'Afrique du Sud des années 1960 encore sous le choc de Sharpeville (et où, sans que, bien sûr, personne s'en aperçoive, couvait déjà le Soweto de 1976). Précisément parce qu'elle ne mettait aucune condition et n'arrivait avec aucun préjugé. Elle aimait quelqu'un, noir ou blanc, parce qu'elle voyait en lui un *individu*. De la même façon, elle pouvait tout aussi bien détester quelqu'un, noir comme blanc. Il n'y avait chez elle aucune hypocrisie faiblarde, "de gauche", aucun vernis ou faux-semblant concernant la couleur de peau des gens qu'elle côtoyait. Un individu, homme ou femme, noir ou blanc, pouvait être formidable ou une merde (ou n'importe quoi entre les deux) sans que la couleur intervienne d'aucune manière.

Ceci n'est pas un panégyrique. J'essaie simplement de situer H. dans un contexte, d'expliquer pourquoi elle me fit l'effet d'une bombe, pourquoi elle rendit possibles *The Saboteurs* à ce moment précis de mon existence, pourquoi le fait de l'avoir rencontrée modifia ma façon de voir les Noirs, dans mes écrits comme dans ma vie.

Quelques mois seulement après son arrivée à Grahamstown, elle entama comme prévu sa traversée du continent, en stop pour la plus grande partie. Avant son départ, nous nous rendîmes en voiture au Swaziland et au Mozambique pour y passer quelque temps avec Breyten et Yolande qui y étaient venus dans l'espoir d'entrer en Afrique du Sud : cela se révéla impossible parce que, comme je l'ai déjà signalé, Yolande, qui était vietnamienne, entrait dans la catégorie "non-Blancs".

Notre excursion se transforma en voyage initiatique. Dès le début, elle fut placée sous le signe de l'"échappée". Rentré d'Europe à peine quelques mois

plus tôt, j'étais déjà déboussolé par la réalité sud-africaine. Peu avant notre arrivée avait eu lieu un incident qui, loin d'être exceptionnel, devenait la norme : un groupe de Noirs s'était rassemblé sur une plage d'East London pour voir une célébrité. Or cette célébrité ne vint pas ; le ton monta ; la police arriva et leur ordonna de se disperser. Un événement qui avait débuté dans un esprit festif, soudain, tourna mal. La police leur tomba dessus avec des molosses, des bâtons et des fusils. Survint alors l'"incident" : une petite fille de trois ans fut attaquée par un chien policier qui lui infligea de sévères blessures ; on dut lui faire seize points de suture. L'officier de police qui commandait l'opération déclara publiquement que les parents de la fillette l'avaient poussée exprès vers le chien pour provoquer une attaque.

Par comparaison, le Swaziland et le Mozambique étaient des havres de paix. Breyten et H., chacun à sa façon, liaient facilement connaissance. Partout, nous faisions des rencontres, de manière tout à fait impromptue : dans des halls d'hôtel, à des coins de rue, dans des marchés populeux au milieu des fruits, des légumes, du porridge, du maïs, des pois, des vers mopanes, de cosses à l'aspect douteux, de saucisses, de paquets de tripes, de têtes de mouton, de queues de bœuf, de langues, de récipients de boissons âpres. Quelquefois, nous nous engagions, tous les quatre, plus d'innombrables parents, amis et parasites, dans des discussions qui se prolongeaient tard dans la nuit : sur la situation en Afrique du Sud et d'autres pays de l'Afrique australe, mais aussi plus au nord, et en Amérique, et en Europe… Ou bien nous parlions musique, de nos familles, de nos généalogies. Plusieurs fois, notre maître de séance fut l'éloquent et dynamique Chicks Nkosi, optimiste invétéré qui, avec sa voix de stentor et son rire explosif, nous maintenait sous le charme de ses visions de l'avenir, quand les milliers de petites poudrières que constituaient les townships d'Afrique du Sud s'éveilleraient et franchiraient les collines et les plaines pour aller reconquérir leur liberté. Alors, l'assistance applaudissait, riait et criait : *Viva ! Viva !* et : *A luta continua !* Au moment de nous séparer (quand les premières lueurs du jour teintaient déjà le ciel à l'est), nous nous entassions dans nos voitures de location pour retourner à notre immense hôtel de Mantenga Falls. Chacun revivait alors en privé les histoires, les rires, la joie, les slogans de la soirée, et se demandait comment quelqu'un pouvait imaginer qu'un tel événement puisse se produire de notre vivant.

Une grande partie de mes ruminations et écrits des décennies suivantes remontent à ce voyage et à ses découvertes, dont la plupart devaient avoir un lien avec un fait évident et néanmoins magique : nous étions tous africains, nous

appartenions tous à cette terre et *avions envie* d'y appartenir. Pour la première fois depuis mon retour d'Europe, je commençai sérieusement à douter de ma fixation sur Paris. N'était-ce pas sauter du wagon en marche ? fuir ? N'était-ce pas *ici*, dans cet endroit, ce Sud on ne peut plus profond, cette Afrique ultime, que je devais rester et faire germer mes racines ?

Les rencontres furent moins intenses au Mozambique qu'au Swaziland, surtout à cause de la barrière de la langue. Mais ce n'en fut pas moins une rencontre avec l'Afrique. Au début, l'incapacité foncière de H. à dire "non" causa des frictions et des silences entre elle et moi : un jeune qui faisait du stop et dont la destination nous faisait faire un détour de cent kilomètres ; une amie qu'elle avait rencontrée un peu plus tôt et qui voulait savoir si son fils et son meilleur copain pouvaient venir camper avec nous ; un vieux monsieur empressé qui nous demandait d'emporter un paquet pour lui dans le Nord alors que nous nous dirigions vers le Sud.

Ces déviations n'étaient pas toutes ennuyeuses ou une pure perte de temps. Peu à peu, je compris qu'elles participaient à l'indispensable assimilation du "temps africain". Que je n'ai appris à assimiler, hélas, qu'avec le recul. Toute ma vie, je n'ai fait que me presser : faire quelque chose, aller quelque part, même quand je n'avais pas la moindre idée de ce que ce "quelque chose" ou ce "quelque part" pouvait être, comme si, par nature, j'avais peur de rester coincé sans rien pour me stimuler ou m'attirer ailleurs. Mais cette précoce et trop brève initiation à l'Afrique d'au-delà de nos frontières marqua assurément le début d'un changement. Vers quoi ? Je ne suis pas certain d'être capable de le définir : peut-être est-ce par sa nature même indéfinissable. Peut-être est-ce seulement ceci : on n'a pas *besoin* d'avoir un but ou une destination spécifique. H. savait cela d'instinct. Raison pour laquelle, très vite, lors de son "errance" africaine, elle fut capable de se mettre si spontanément au diapason du continent. Tard, un après-midi, nous nous préparions à rentrer à notre hôtel de Mantenga Falls, lorsque, au marché, elle tomba sur un vieillard, un vieillard qui avait l'antiquité et la dignité d'une euphorbe. Toute la journée, il avait attendu un ami ou un parent censé le ramener chez lui, quelque part dans les collines verdoyantes. Personne n'était venu et il était en rade. Il ne paraissait pas indûment perturbé : quelle différence si on ne venait le chercher que le lendemain ou le surlendemain…! Cela va de soi, H. lui proposa de le ramener chez lui. De façon tout aussi prévisible, j'en pris ombrage. Nous nous disputâmes. Le vieillard attendit, serein. Sans doute avait-il deviné qui l'emporterait.

"Tu ne te rends pas compte. Ecoute…" J'argumentai avec colère et déraison.

“Qu’est-ce qu’il y a tant à écouter ? rétorqua H., imperturbable. On le ramène chez lui. Il est fatigué. Il est vieux.

— Et nous nous mettrons en retard.

— En retard pour quoi ?”

Je me tournai vers le vieillard pour essayer de court-circuiter H. “Je suis vraiment navré. Mais nous avons un rendez-vous urgent à notre hôtel.”

Il se contenta de hausser les épaules d’un air tranquille.

“Comprenez-nous, arguai-je, commençant à être persuadé par ma propre impatience. Nous *devons* être de retour à notre hôtel avant la nuit.”

Sa réponse tint en un mot : “Pourquoi ?”

Le coup m’atteignit au ventre. *Pourquoi*, en effet ? Pourquoi aurions-nous dû être où que ce soit à tel ou tel moment donné ? Je pris une profonde inspiration et, évitant le regard sombre de H., répliquai : “Allons-y. Montrez-nous le chemin…”

Nous fîmes environ une heure de route. La nuit tomba. Pendant la plus grande partie du trajet, sur le visage du vieillard creusé de profondes incisions comme un masque makondé, avec ses yeux intemporels aux paupières plissées, flotta un petit sourire grave. Il restait assis très droit, comme un aloès, dans un silence qui paraissait replié en lui depuis des années, si ce n’est des siècles ; mais un silence rayonnant, qui se répandait benoîtement dans l’habitacle, comme quelque chose qu’il aurait voulu partager avec nous. Silence de souffrance, qui sait ; de compréhension, sans doute, de sagesse et de pardon.

Lorsque nous arrivâmes à son village, j’eus l’impression que ma colère, mon inquiétude, mon ressentiment s’étaient évaporés. J’avais appris une leçon, dont je n’étais pas encore capable d’expliquer les termes, qu’aujourd’hui même je ne suis pas encore certain d’avoir saisis pleinement. Cela a à voir avec le fait de n’opposer aucune résistance à la vie sans pourtant être passif : peut-être la reconnaissance d’une complicité, pas de commande ou d’omission, mais une complicité avec l’existence, avec cette heure que, dans *sa* générosité, il avait daigné partager avec nous. J’eus la sensation alors d’apprendre quelque chose de plus sur ce continent qui était le sien, et aussi le mien. Le silence persista entre H. et moi lors du long chemin du retour, mais sans rien de tendu ou d’inquiet cette fois. Nous nous tînmes la main, doigts entremêlés dans une pression légère. Cette fois, nous étions *ensemble*.

Parvenus à Punta do Ouro, notre destination, installés dans le chalet jaune et rouge qui nous avait été imparti, après que nous eûmes tenté les premiers soirs de dormir sur la plage et fûmes dévorés par des armadas de puces des sables, de

petits crabes, de moustiques mangeurs d'hommes et les dix plaies de l'Egypte, ce fut un pur bonheur. Hormis un sombre courant souterrain. Qui prit la forme d'un exemplaire d'un vieux magazine qui traînait là. Surtout un long entretien entre James Baldwin et un certain Schulberg : vaste tour d'horizon dans lequel, quel que fût le point en question à tel ou tel moment, on ne s'éloignait jamais vraiment des douleurs et des affres de la Terre promise, si proche et néanmoins si lointaine.

Nous fûmes confrontés à d'autres rappels du pays d'où nous venions. Tout près des chalets de vacances de Punta do Ouro se trouvait un camp militaire où était stationné un détachement de l'armée du Mozambique : de jeunes Portugais à l'air mélancolique, dont pas un ne semblait avoir plus de seize ans, défilant en godillots trop grands pour eux, armés de fusils automatiques qui leur conféraient davantage encore l'air de gamins qui jouaient aux soldats. Le plus pathétique, c'est qu'ils avaient une mascotte, un petit garçon noir dont les parents avaient été tués dans une escarmouche. Plus poignant encore : lui-même avait sa propre mascotte, un petit singe vervet qu'il emmenait partout avec lui, accroché à lui comme à sa mère, visage noir et ratatiné, plus antique que tous ceux que nous avions croisés jusque-là.

Nous apprîmes que la guerre n'était pas loin ; jamais loin. Le Frelimo*, la Renamo*. Afrique, Europe. La guerre omniprésente entre l'Afrique et ses divers *Autres*. Bientôt, en moins d'un mois, H. et moi serions impliqués dans ces conflits lorsqu'on l'approcherait pour transmettre des messages à des gens qui se révéleraient par la suite être des partisans du Frelimo. En temps voulu, la nouvelle filtra jusqu'à moi, lorsqu'un contingent de la Security Police se présenta à ma porte, désirant savoir ce que je savais d'une certaine Miss H. et de son implication dans les projets d'actions terroristes dans des Etats voisins. L'avertissement fut net : "Nous souhaitons que vous sachiez que nous gardons un œil sur vous. Nous vous surveillons de très, très près." Parce qu'il s'agissait de relations raciales et qu'étant blanc, je n'étais pas censé être impliqué dans ce que les Noirs trafiquaient.

Après ces vacances-là, si l'on peut parler de vacances, le noir ne serait jamais plus tout simplement noir à mes yeux, pas plus que le blanc ne serait tout simplement blanc. L'intensité de ce voyage fut accrue par la folle effervescence que suscitait en moi la question de "la place" d'un Blanc dans un combat de libération des Noirs. Mes questionnements étaient exacerbés par l'entretien de Schulberg, blanc, juif et progressiste, et de Baldwin, noir : Schulberg argumentait sa position avec une clarté et une logique dévastatrices, et tentait de

rester calme et raisonnable. Baldwin se laissait toujours plus emporter par la passion. “En toute logique, n’arrêtait-il pas de répéter, d’accord, en toute logique, *en toute logique*, vous avez sans doute raison mais, Budd, nous vivons dans la douleur et la rage… *dans la douleur et la rage*.” Des années plus tard, l’unique fois où il me fut donné de rencontrer James Baldwin (au Festival d’Edimbourg), il y eut des moments où, à travers les strates de lassitude et de déception qui s’étaient accumulées en lui au fil des ans, cette passion bouillante transparut encore à travers ses paroles et illumina son regard triste. *Nous vivons dans la douleur et la rage… dans la douleur et la rage*. Or, c’est au cours de ces journées lumineuses passées en compagnie de Breyten et de Yolande, vertes dans le Swaziland, dorées au Mozambique, que je compris réellement, en profondeur, ce qu’était l’Afrique du Sud, ce qui s’y était agrégé dans le passé, ce qui marquait son présent meurtri et ce qui pourrait advenir un jour. Quant à mon éventuelle participation à son évolution, j’étais encore incapable de la définir clairement. Mais je savais que le moment du choix se rapprochait inexorablement.

Quelques semaines après ces “vacances”, H. partit pour ses pérégrinations à travers le continent. Je plongeai dans le désespoir. C’était une correspondante incorrigible et il s’écoulait parfois plus d’un mois sans que je reçoive la moindre nouvelle : alors, mes craintes, mes appréhensions, mes doutes prenaient le pas. Lorsque, toujours longtemps après l’événement, elle m’informait enfin de ses déplacements, je m’apercevais que mes craintes étaient infondées, même si ses expériences auraient eu de quoi vous faire venir des cheveux blancs en une nuit. Mais elle repoussait ces vicissitudes d’un simple revers de la main. Pour elle et, par procuration, pour moi, l’Afrique ne serait jamais plus la même. Je ne pouvais hélas que *me représenter* : ses trajets dans des bus brinquebalants sur des routes poussiéreuses, la passagère d’à côté dormant paisiblement ou ronflant à tue-tête, sa tête lourde sur la poitrine ou les genoux de H. ; les nuits passées avec des inconnus dans une minable petite case du *bundu* * ; des jeux sur une plage idyllique de Zanzibar ; de grands gestes quand on pagaye dans une pirogue prenant l’eau en essayant d’attraper le poisson à mains nues ou quand on tente d’éloigner les mouches et les moustiques ; des réunions politiques dans des marchés, à l’issue desquelles il faut s’égailler dans toutes les directions pour échapper à la police ; la course parfois pour échapper à des balles perdues en pleine nuit ; des traversées de gués, de la fange jusqu’aux genoux ; la maladie, les soins administrés par des inconnus marmonnant dans des langues tout aussi

inconnues ; l'enterrement d'un enfant ; des discussions avec des prêtres, le nez et les joues empourprés par l'alcool, sombres comme des marabouts sous leur soutane blanche avec leur col romain ; les neiges du Kilimandjaro tout au loin ; le vol des pélicans qui s'élèvent incroyablement haut en profitant des courants, ou des flamants qui se hissent dans le ciel, roses sur fond d'horizon, telle une aube précoce ; des Européens vêtus, de façon saugrenue, de tenues d'un blanc immaculé, tandis qu'ils jouent au cricket, au croquet ou aux boules sur une pelouse au bord d'un lac ; les mendiants, les lépreux, les éclopés, les affamés et les désespérés : *Mayibuye Africa*.

Je suivis tout son périple, me raccrochant à des souvenirs qui paraissaient de plus en plus improbables, rêvant à un avenir avec elle qui paraissait de plus en plus impossible. L'Afrique se réduisait pour moi à une carte, alors que j'essayais de me débrouiller dans Grahamstown, la modeste ville universitaire dont j'avais fait mon refuge, pas pour échapper au monde mais pour m'immerger dedans à ma manière. Je parlai à des amis blancs dont les tentatives très diverses, superficielles ou plus profondes, pour s'impliquer "pour les autres" avaient laissé des séquelles : Norman, que son expérience d'isolement cellulaire conduisit à se replier de plus en plus sur lui-même ; Terrence, qui se vit interdire de rencontrer plus d'une personne à la fois, après avoir enquêté dans le Transkei sur les activités et les atrocités commises par les sbires de la Security Police lors de leurs vaines recherches pour découvrir les assassins d'une famille de Blancs à Bashee Bridge. Ils avaient réuni tous les hommes et les garçons, du plus jeune au patriarche le plus vénérable ; ils les avaient amenés au seuil de l'étouffement ou de la noyade, leur avaient fait subir le supplice de l'"hélicoptère" avec un manche à balai, quand ils ne les avaient pas emmenés dans de véritables hélicoptères, d'où ils les pendaient par les chevilles, tête en bas dans le vide ; ils les avaient battus, battus, battus, battus. Je m'entretins avec des amis noirs, dont certains, victimes de ces tortures, avaient survécu, Dieu sait comment, et avaient pu raconter leur histoire. Pas brisés, du moins pas tous, mais plutôt enhardis, plus impliqués, plus passionnés en pensant à ce jour, ce jour totalement impossible où la saison blanche et sèche prendrait fin et où "la pluie tomberait pour soulager cette terre assoiffée".

L'après-midi, je donnais des cours de rattrapage à des étudiants noirs. Quelquefois avec des résultats inattendus, comme lorsque l'un d'eux, Prins, grand, doux, toujours souriant, qui avait un contact à la poste, m'avertit que la Security Police avait donné des instructions pour que mon courrier soit ouvert et que je sois placé sur écoute. "Faites attention." Il ne voulut rien dire de plus.

“Faites attention. On vous observe, les murs ont des oreilles. Ne vous laissez pas prendre. Nous avons besoin de vous en liberté. Prenez garde.”

Mais ce genre de complicité était rare. J’en étais encore à m’acclimater, je tâtonnais, j’apprenais.

Pendant les vacances universitaires, je retournais souvent au Cap. La maison de Jan Rabie et Marjorie Wallace à Green Point était un *bazaar* d’artistes de tout acabit. C’était un endroit inhabituel, pour quelqu’un avec mon éducation, dans la mesure où ce devait être l’une des seules demeures afrikaners en Afrique du Sud où la couleur n’importait pas. Je me suis souvent demandé combien d’étrangers avaient débarqué au Cap avec un seul nom et une seule adresse en poche : *Jan Rabie*… Des visiteurs de toutes convictions : tories, républicains, travaillistes, communistes, hommes de loi, femmes de vertu douteuse, agitateurs, universitaires, chercheurs pâlots à l’air grave, aventuriers flamboyants. Guère étonnant que ç’ait été le premier point de chute de H. – c’est chez Jan et Marjorie que je l’avais rencontrée.

Mais ce qui m’ouvrit vraiment les yeux, ouvrit vraiment mes fenêtres sur le monde, ce fut l’occasion que j’eus alors de rencontrer des “gens de couleur” sans aucune inhibition, sans qu’il y ait eu de questions à se poser. Pour nombre d’entre nous, de plus en plus nombreux au fur et à mesure que l’apartheid empirait, il était plus facile de rencontrer un Indien de Durban, un homme de couleur du Cap, un Noir de Johannesburg à Londres, à Paris ou à Cologne que chez nous. A cause de sa tradition, cela pouvait arriver de façon quasiment “normale” dans une ville comme Grahamstown. Dans un contexte anglophone. Là, il était plus ou moins accepté qu’on y franchisse plus aisément la barrière des races. A Cheviot Place, on parlait afrikaans. Là était toute la différence.

Plusieurs de mes amitiés durables démarrèrent dans cette maison, autour d’une tasse de café, d’un verre de vin ou d’un inimitable *bobotie* de Marjorie, qu’elle préparait dans une marmite culottée qui noircissait et dont la capacité rapetissait à chaque utilisation, car Marjorie ne la récurait jamais : elle laissait les incrustations de nourriture s’accumuler au fil des ans et restreindre toujours davantage le petit espace rond en son centre. C’est à Cheviot Place que je rencontrai l’écrivain et universitaire Kenny Parker. Le robuste et toujours volubile Richard Rive. Le poète et dramaturge Adam Small avec son sourire affable, son regard timide mais son esprit acerbe. Et tout cela, pas à pas, peu à peu, m’aida à m’acclimater à mon propre terroir et à redéfinir les paramètres de la “normalité”. A argumenter, raisonner, combattre, découvrir autrui, rire, embrasser, apprendre à avoir foi en l’avenir.

Je connus des revers, bien sûr. Lorsque, à la troisième version, j'eus enfin terminé *Back to the Sun* (Retour au soleil), mon éditeur afrikaans habituel, Human & Rousseau, envoya une réponse négative. Les deux directeurs, Koos Human et Leon Rousseau, m'écrivirent des lettres bien intentionnées, d'une grande sincérité et condamnant le livre irrémédiablement. Nous étions en 1968 et j'étais de retour en Europe. Les deux lettres revenaient au même : j'avais sans doute commis la pire erreur en m'acoquinant avec H. De toute évidence, elle avait eu une influence délétère sur moi et menaçait de me transformer en ce que je ne pourrais jamais être : un écrivain politique. Tous deux écrivirent que cela était en totale contradiction avec ce qui m'avait poussé à devenir écrivain. Ils ne pouvaient guère me conseiller de rompre mais il se trouvait que, par une ironie cruelle et peut-être même grossière, notre relation était justement en train de s'effilocher pour des raisons qui n'avaient aucun lien avec l'écriture.

Hormis le coup dévastateur que les censeurs devaient me porter cinq ans plus tard en interdisant la publication de mon roman *Au plus noir de la nuit*, ce fut là le moment le plus sombre de ma carrière littéraire. Dans les deux cas, chancelant et m'évertuant à garder mon équilibre alors que des courants et contre-courants d'émotions s'évertuaient à me le faire perdre, je pris une résolution : *Non, vous n'arriverez pas à m'abattre. Vous ne gagnerez pas. Je ne m'arrêterai pas d'écrire. Je vais vous montrer, moi !* Attitude de défi mélodramatique, de la catégorie adolescente. Mais, à l'époque, je n'avais rien d'autre à quoi me rattraper. Pendant l'année que je passai à Paris, je fus poussé de plus en plus et beaucoup plus loin dans la direction que Koos et Leon m'avaient jugé incapable de prendre : je devins peu à peu un écrivain politique. L'ironie suprême est, bien sûr, qu'aujourd'hui, je crois qu'ils avaient raison : de tempérament, je n'en suis pas un. Mais, à partir de ce moment-là, je fus incapable d'écrire une ligne qui ne fût pas politique. Ce qui confirma seulement, je crois, que je n'étais pas un "écrivain politique" au sens où l'on entend ce terme le plus souvent. Je ne pense pas avoir jamais écrit "sur" la politique. Si la politique a imprégné tout ce que j'ai jamais écrit, c'est en raison d'une notion mal comprise : la condition humaine. Sa dimension publique ou sociale. J'étais fasciné alors comme aujourd'hui par un autre concept : *l'histoire*. Toutes les histoires, je crois, ont une dimension politique.

D'un autre point de vue, je sais qu'ils avaient tort. Ma liaison avec H. n'était pas en cause : ce fut, je le maintiens encore aujourd'hui, l'une des expériences les plus saines, gratifiantes et nécessaires de mon existence. C'est mon écriture

qui était en défaut, en elle-même et par elle-même. *Back to the Sun* est peut-être le plus mauvais livre que j'aie jamais écrit (et ce n'est pas peu dire !). Mais ce n'était pas la faute de H. : il en fut ainsi *malgré* elle. Je n'étais simplement pas équipé pour ce que j'essayais de faire. Néanmoins, cet échec m'a encouragé à continuer. Pour le meilleur et pour le pire.

Jusqu'alors, avant mon deuxième séjour à Paris, ma vie à Grahamstown, en apparence routinière, avait continué à sa façon à me préparer aux changements à venir. La plupart des événements qui se révélèrent cruciaux par la suite se déroulèrent de manière si discrète que moi-même, je n'ai sans doute pas perçu immédiatement leur entière signification.

Par exemple, mon amitié avec Mr Naidoo. Nous devînmes amis intimes, incroyablement intimes, tout en conservant jusqu'à la fin un décorum de façade. Mr Naidoo. Mr Brink. Nombre de nos contacts quotidiens étaient réduits à l'acte, de son côté, de vendre, du mien, d'acheter ses légumes. C'était, aucun doute à cela, le meilleur marchand des quatre-saisons en ville. Il parlait de ses produits avec une grande expertise. C'était un connaisseur, il adorait les légumes. Il vénérait la vie, toutes les choses qui croissaient. Il était également diplômé d'Oxford.

Certains jours à marquer d'une pierre blanche, quand il n'y avait pas d'autres clients dans la boutique, il me donnait un aperçu de ses deux passions non sans rapport l'une avec l'autre. L'une était son ambition suprême : épouser une Blanche. Mais ce devrait être une blonde nature, aucune autre ne ferait l'affaire. "Partout où il faut", déclarait-il d'un air réfléchi. Il était prêt à attendre jusqu'au jour où ce serait légal. Il ne doutait pas un instant que ce jour viendrait. Même s'il lui fallait attendre longtemps. Il ne se répandait jamais en invectives contre les injustices en Afrique du Sud, contre l'inhumanité de ses lois et de ses interdictions. Posé, calme, imperturbable, soutenu par sa ferme et fervente foi hindouiste, il était prêt à attendre, d'une patience qui dépassait tout entendement.

Son autre passion, intimement liée à la première, c'était Marilyn Monroe. Le culte qu'il lui vouait dépassait l'admiration ou même la vénération. C'était de *l'amour*. L'un des amours les plus effroyablement purs et focalisés dont j'ai jamais été témoin. Il n'épinglait pas sur ses murs des photos d'elle ou des articles de presse la concernant mais il conservait dans son passeport une photo d'elle, une photo d'identité, qui, de toute évidence, avait souvent été manipulée. Il me la montra une seule et unique fois, et jamais il ne m'indiqua comment et où il avait pu se la procurer.

Un matin, au moment même où je pénétrais dans sa boutique, je sus qu'il était arrivé quelque chose de terrible.

"Bonjour, Mr Naidoo, dis-je comme à l'accoutumée. Comment allez-vous aujourd'hui ?

— Bonjour, Mr Brink – il eut un petit mouvement de tête. Pas bien, j'en ai peur…

— Que se passe-t-il ? – j'étais réellement inquiet.

— Elle est morte", répondit-il très doucement.

J'eus un haut-le-cœur. Sa mère ? Sa sœur ? Une amie chère ?

"Qui ? m'enquis-je après un long silence.

— Miss Monroe." Puis il se mit à pleurer. Ses pleurs n'eurent rien de dramatique et absolument rien de mélodramatique. Simplement, des larmes coulèrent sur ses joues. Un unique sanglot.

"Veuillez m'excuser", déclara-t-il en se détournant.

On aurait dit que quelque chose s'était refermé en lui.

Après un long moment, il se retourna vers moi. Son expression était aussi inscrutable qu'une sculpture en bois sombre.

Il dit alors, et je ne l'avais jamais vu et ne le reverrais jamais aussi proche du désespoir : "Maintenant, je sais que je ne me marierai jamais."

Il mourut quelques mois plus tard. Il avait tout juste cinquante ans.

Parlons du chef Albert Luthuli. A l'instar de la majorité des Sud-Africains, mais à la différence de la majorité des Blancs parmi eux, je fus ravi et très ému lorsqu'il reçut le prix Nobel de la paix en 1961. Ce fut, en fait, lors de mon retour au pays après mes études à Paris, le premier signe que vivre en Afrique du Sud pourrait ne pas être si désagréable après tout… Si quelqu'un comme lui pouvait obtenir ce genre de reconnaissance internationale, alors tout n'était pas perdu. Comme on peut se tromper ! Il devint vite évident que, loin de céder, le gouvernement de l'apartheid ne se montrerait que plus implacable dans ses tentatives pour bâillonner et dompter ce grand promoteur de la paix. Dans un pays qui commençait à se polariser à la suite du turbulent épisode de Sharpeville, Luthuli représentait une foi quasiment vieux jeu en la bonté humaine et les relations pacifiées. Il a été prouvé qu'il avait été mis sur la touche par les siens au moment où, en réaction à Sharpeville, l'ANC prit la décision de se lancer dans la résistance violente. Dans l'exil intérieur qui lui fut imposé, assigné à résidence, placé hors de portée du public, il fut contraint de se retirer dans une existence privée, douloureuse, en grande partie restreinte à sa maison du Natal.

Progressivement, il perdit la mémoire, sa capacité à agir et diriger. Ce qui n'empêche que son nom demeura un phare, même s'il ne faisait que rappeler ce que l'Afrique du Sud *aurait pu* devenir si on l'avait écouté à temps.

Début 1967, je fus invité à donner une série de conférences à l'université du Natal, à Durban. Je n'avais fait précédemment qu'une visite de quelques heures dans cette ville, tout de suite après mon premier mariage, lorsque Estelle et moi étions allés déposer son bouquet de mariage sur la tombe de son père. Lorsque l'invitation arriva, ce fut presque comme si on m'avait invité à aller déposer un autre bouquet de fleurs sur une autre tombe. J'écrivis immédiatement aux autorités pour demander la permission de rendre visite à Luthuli. Aucune réponse. Je me résignai à l'inévitable.

Le lendemain de mon arrivée, je reçus un coup de fil d'un haut responsable de la Security Police. Une voix très amicale, qui aurait pu passer pour paternelle, m'informa qu'on avait étudié ma requête mais que, hélas, il était impossible de m'accorder la permission demandée. De toute façon, une telle visite était vaine : le vieux chef n'était plus ce qu'il avait été et il fallait respecter sa retraite. Mon correspondant ajouta (le genre d'addendum dans l'art duquel la Security Police était passée maître) : pour être absolument honnête, la réputation du chef Luthuli était grandement surfaite. Il n'exerçait aucune véritable influence. Il n'était pas autant estimé par les siens qu'on le prétendait.

Si tel était le cas, pourquoi le gouvernement s'évertuait-il à refouler les visiteurs, à bâillonner le frêle vieillard, à nier son existence ? Je compris à ce moment-là qu'il y avait de bonnes raisons d'apprendre à mieux connaître l'Afrique du Sud que je ne le faisais jusque-là.

Il était presque dommage que j'aie été sur le point de retourner à Paris.

SESTIGERS, CENSEURS ET SECURITY POLICE

Pendant les années précédant mon retour à Paris en 1968, la censure empira effroyablement. La situation était d'une complexité surprenante. Au nombre des événements qui me retenaient en Afrique du Sud compta beaucoup l'émergence d'une nouvelle génération d'auteurs de langue afrikaans, les Sestigers ("les soixante-huitards") ; parmi ceux qui me poussèrent à partir, il y eut l'accroissement quasi simultané de la censure. La complication vint du fait que, dans l'Afrique du Sud des années 1960, on ne pouvait imaginer les premiers sans la seconde.

Quelques mois à peine après mon retour au pays en août 1961, je reçus une lettre du jeune auteur Chris Barnard (aucun rapport, dois-je préciser tout de suite, avec le chirurgien qui, quelques années plus tard, acquerrait la célébrité en réussissant la première transplantation cardiaque). Chris était alors responsable des fictions au magazine *Die Brandwag*, pour lequel, à la fac, et même pendant mon premier séjour à Paris, j'avais écrit des nouvelles alimentaires. Il m'offrit la possibilité de vider mes tiroirs de vieux manuscrits qui y dormaient. Plus important, il aborda le sujet de la "nouvelle génération" d'écrivains de langue afrikaans. Cela m'avait beaucoup préoccupé à Paris. J'avais même écrit un essai enflammé pour le magazine *Huisgenoot*, appelant de mes vœux une nouvelle vague littéraire en Afrique du Sud : je m'étais inspiré des écrivains hollandais connus sous le nom de Tagtigers ("les quatre-vingt-huitards"), qui, au siècle précédent, avaient balayé le vieux bois de la littérature hollandaise conventionnelle et établi une gamme de prose et de poésie ardentes qui instilla au mouvement romantique aux Pays-Bas la fougue de l'impressionnisme et du symbolisme. Dans notre contexte, bien sûr, il ne s'agissait plus de romantisme mais de tous les ricochets du modernisme et de l'existentialisme. Mon essai ne serait publié que plusieurs années plus tard, comme une espèce d'évocation nostalgique de la période. Cependant, d'après la correspondance que j'entretins avec Chris, il devint vite évident que nous étions animés par la même vision d'une modernisation radicale de la littérature de langue afrikaans.

Depuis les années 1930, époque à laquelle un groupe de jeunes poètes avait audacieusement établi de nouvelles formes novatrices et individuelles, la littérature en afrikaans tentait de s'écarter des expressions conventionnelles qui la caractérisaient depuis l'époque du First Language Movement à la fin du XIX^{e}

siècle. Par la suite, plusieurs spasmes de renouveau s'étaient toujours restreints à la poésie. Roman et théâtre étaient lamentablement à la traîne ; au moment où la littérature européenne expérimentait déjà de nouvelles formes excitantes, le roman de langue afrikaans était encore pour la plus grande part embourbé dans le naturalisme du XIX^e^ siècle, se faisant l'écho, en seconde voire troisième main, des traits les plus superficiels des tentatives formelles les plus rébarbatives, loin de la maestria des grands écrivains russes ou du génie d'un Hardy ou d'un Hamsun, sans parler d'Undset, de Proust ou de Musil. Notre littérature, ainsi que le poète N. P. van Wyk Louw l'a écrit, était encore enfermée dans un réalisme du cru confortable, dominé par les criquets, la sécheresse et les petits Blancs.

Or voilà qu'une nouvelle génération de romanciers de langue afrikaans attendait dans les coulisses. Nous avions des parcours, des styles et des intérêts très différents mais une passion commune : ramener notre littérature, surtout le roman et le théâtre, au niveau du reste du monde. A ce moment-là, la plupart d'entre nous avaient passé plus ou moins de temps à l'étranger, notamment à Paris. Cette ouverture n'avait fait que renforcer notre conscience du caractère provincial de la scène culturelle sud-africaine. Chris n'avait pas encore pris son année sabbatique mais il s'y préparait en dépit des appréhensions de son épouse d'alors. Je me rappelle les arguments de cette dernière : "Je n'ai pas du tout envie d'aller en Europe. J'ai peur que ça change mon point de vue sur le monde alors que je suis si contente de celui que j'ai d'ici aujourd'hui." Ce commentaire était frappant, en ce qu'il était symptomatique de l'attitude d'un nombre hélas trop important d'Afrikaners à l'époque.

Plusieurs auteurs avaient commencé à percer dans les années 1950. La figure tutélaire du mouvement fut Jan Rabie (né en 1920). Yeux marron, regard perçant, barbiche d'un noir provocant, il avait fortement été influencé par Michaux et les existentialistes lors d'un long séjour à Paris. Ses écrits comptèrent pour beaucoup dans ma décision de m'y rendre moi-même. Il rendit aussi moins pénible mon retour au pays en 1961, par le biais de la passionnante œuvre de pionnier qu'il accomplit en faisant des recherches sur les premiers contacts des Afrikaners avec l'Afrique. Etienne Leroux (né en 1922), figure à la Méphisto, le regard toujours embusqué derrière ses lunettes noires, deviendrait bientôt le romancier phare de cette génération : ses satires scandaleuses dans la veine mythifiante de son époque provoquèrent l'establishment religieux et politique avec son irrespect et son esprit. Il représentait un défi épineux pour ledit establishment : fils d'un ministre respecté du gouvernement nationaliste, il n'était pas facile de l'isoler ou de l'attaquer. L'auteur dramatique Bartho Smit

(né en 1924), aux manières et à l'apparence trompeusement affables, rédacteur inconfortablement établi dans la maison d'édition de droite Afrikaanse Pers-Boekhandel (plus tard Perskor), devint un mentor pour la plupart d'entre nous ; il fut la tête pensante à l'œuvre derrière le trimestriel *Sestiger* qui, au cours des deux années de sa brève existence, devint le porte-parole du groupe. Après avoir écrit dans une veine conventionnelle, quoique charmante, Dolf van Niekerk (né en 1923), solitaire et discret, fit grande impression avec sa version existentialiste de l'histoire afrikaner du début du XX^{e} siècle. Les autres Sestigers étaient plus jeunes. Adam Small (né en 1936), seul écrivain de couleur dans le groupe, exerçait une forte influence par le biais de sa poésie colère et satirique, son virulent rejet de l'apartheid et son excellente pièce de théâtre *Kanna hy kô hystoe* (Kanna rentre à la maison), qui mit le théâtre de langue afrikaans sur un plan d'égalité avec le reste du monde. Il y évoque la vie d'une famille de gens de couleur confrontés au départ de Kanna, son seul membre qui réussisse à s'éloigner du cocon familial et à mener une vie prospère au Canada, jusqu'à ce que la mort de la *mater familias*, Makiet, le force à rentrer. Abraham (Braam) de Vries, né en 1937, dont les yeux, à l'éclat constant derrière des verres à double foyer, ne manquaient jamais rien, se fit bientôt une spécialité de l'exploration de la terreur et de la magie qui rôdent sous la surface du quotidien. Le gentil géant Chris Barnard (né en 1939) témoigna d'un intérêt précoce pour les tabous de l'apartheid avant de rompre avec le réalisme au profit du symbolisme et d'une exploration de l'absurde.

A la frange des Sestigers, l'écrivain le plus important était Breyten Breytenbach. Breyten frappa le milieu littéraire afrikaans avec la force d'un ouragan, déversant un déluge de surréalisme digne du *Black Southeaster* du Cap, et une bonne dose d'existentialisme et de bouddhisme zen sur le paysage sud-africain encore aride. Pendant des années et dans l'esprit de beaucoup, l'appellation de Sestiger s'appliqua avant tout à Breyten. Pourtant, il refusa résolument l'étiquette, avant comme après les années qu'il passa en prison (1976-1983), accusé à tort de "terrorisme".

Parmi d'autres à la périphérie du noyau du "mouvement" des Sestigers figuraient : l'auteur de nouvelles, maître de l'impressionnisme tchékhovien, Hennie Aucamp ; Elsa Joubert avec ses explorations de l'Afrique et ses perpétuelles redéfinitions de l'univers et de l'héritage afrikaners ; Karel Schoeman, qui cultiva de façon plutôt précieuse l'image de l'énigmatique outsider et dont la prose délicate explore la condition humaine dans le contexte sud-africain. Dans ses meilleurs ouvrages, c'est un romancier accompli. Mais il

se tint toujours volontairement à l'écart des Sestigers.

Et puis il y avait Ingrid. Sestiger en tout sauf par l'appellation, elle a écrit la meilleure poésie de son temps en langue afrikaans. Sa prose seule, une poignée d'histoires et d'esquisses exquisément ouvrées, lui donne le droit de figurer dans le groupe. Tout comme sa rupture théâtrale avec l'"ancien régime" représenté par son père, son rejet inconditionnel de l'apartheid et son adoption, sous l'influence d'Uys Krige, du vers libre de Lorca et de ses successeurs sud-américains.

Ce dont avaient besoin ces multiples talents et énergies, c'était un forum public. Bartho Smit utilisa ses contacts dans le monde de l'édition pour avoir accès, en 1962, à un magazine littéraire, le moribond *Tydskrif vir Letterkunde (Pour la littérature)*. A ce moment-là, il était dirigé par un anthropologue, le professeur Abel J. Coetzee, dont les ambitions littéraires étaient inversement proportionnelles à son talent. En 1963, il publia en Hollande un panorama de la littérature afrikaans dans lequel il se présentait au public européen comme le plus grand romancier de notre langue, et un illustre inconnu, Soul Erasmus Smit, comme le monarque incontesté de la poésie en afrikaans. S. E. S., découvrit-on, n'était autre que son pseudonyme. Avide de reconnaissance, Coetzee fut bientôt persuadé, sans doute par le beau parleur Bartho, de transformer sa modeste revue en porte-parole des Sestigers. Le titre devint *60* (*Tydskrif vir Letterkunde* resta en sous-titre), et nous fûmes tous désignés comme membres du bureau éditorial. Coetzee tint cependant à écrire le premier éditorial. Ce fut une catastrophe. Plus catholique que le pape, croyant fermement nous faire une faveur en s'affichant comme le maître du Renouveau, Coetzee présentait gaillardement les Sestigers comme des nihilistes et des iconoclastes. D'où un tollé dans les cercles conservateurs, et la menace, à ne pas prendre à la légère, que les généreuses subventions gouvernementales accordées à la revue soient retirées.

Il fit immédiatement volte-face. Dans son éditorial du numéro suivant, il rejeta tout ce qu'il avait écrit dans le précédent, suggérant que les Sestigers l'avaient soumis à un lavage de cerveau pour parvenir à leurs fins perverses. Il demanda à Bartho de se retirer de *60*. Tout le conseil éditorial suivit et, alors que Coetzee continua de fulminer dans tous les numéros suivants de la même année, Bartho réussit à dénicher un autre éditeur pour notre projet. La nouvelle revue *Sestiger* parut en novembre 1963. Bartho en demeura la principale inspiration mais, en raison de ses liens éditoriaux avec APB Publisher, on me demanda de prendre sa place comme rédacteur en chef pendant deux ans. Il avait été décidé dès le

départ que la publication serait éphémère : nous devrions présenter nos objectifs au public aussi clairement que possible, après quoi chacun reprendrait sa liberté, de sorte à éviter d'être perçus comme un "groupe" ou un "mouvement" qui aurait eu un autre but en tête. Avec le recul, je pense que notre impact aurait été plus fort si nous avions persisté une ou deux années de plus.

Les Sestigers ne se réunirent qu'en deux occasions : la première pour décider du lancement de la revue ; la seconde, quand nous avons décidé de mettre un terme à la publication. Ce furent les seules occasions où je rencontrai Dolf van Niekerk. Les autres demeurèrent tous de bons amis, avec, cela va de soi, les habituelles incompréhensions et crises ponctuelles, jamais assez graves pour remettre en cause nos liens indéfectibles.

Avec le recul, ces temps-là apparaissent inévitablement, à travers la brume romantique de la nostalgie, comme une expérience inoubliable. Nous étions tous jeunes, entre vingt et trente ans pour la plupart ; engagés dans notre propre révolution, nous foncions tête la première contre les forces de notre establishment social et politique ; et, bien que menacés d'effroyables châtiments et de répressions violentes, nous étions emportés par le soutien enthousiaste de la jeune génération. De part et d'autre du fossé des générations, on nous prenait au sérieux, et nous suscitions d'ailleurs des réactions sans commune mesure avec nos talents. L'establishment nous voyait comme l'incarnation de toutes les puissances destructrices de Satan et de l'Antéchrist. Le dimanche, nous étions attaqués du haut des chaires de l'Eglise réformée hollandaise. Nous fûmes cause de débats houleux au Parlement. Nos livres furent brûlés lors d'autodafés sur les places des églises d'East London et d'ailleurs. En temps voulu, la faille politique en Afrique du Sud (entre *verlig*, éclairés, et *verkramp*, réactionnaires) se résuma au positionnement de chacun pour ou contre les Sestigers. Lors de débats publics, de sévères piliers de la communauté dénoncèrent l'ennemi de l'intérieur. La déclaration d'une Mère de la nation eut un grand impact lorsque, d'une voix étranglée, elle avoua avoir été excitée sexuellement précisément soixante-neuf fois en lisant *Seven Days at the Silbersteins (Sept jours chez les Silberstein)*. Lors d'une réunion publique, un *dominee* assura l'assistance que ce même roman charriait la vase, l'anarchie et la mort de la morale, "pas seulement à cause de ce qui est décrit dans ces pages, mais surtout en raison de ce qu'on peut imaginer de ce qui arrive entre les chapitres".

J'eus une longue dispute avec un professeur d'université, l'un de mes anciens mentors à la fac : haussant la voix, il se plaignit du "langage ordurier" utilisé dans le livre. La littérature, beugla-t-il, ne pouvait accorder la moindre place à un

mot tel que *fuck*. Je ne pus que me rappeler la réponse de Brendan Behan à ce genre d'accusation : "Les mots, avait-il répliqué un jour à une femme qui se lamentait, sont d'*innocentes* petites choses (et de serrer le pouce et l'index l'un contre l'autre, pour souligner son propos). L'ordure est dans votre putain de tête !" Pour donner encore plus de poids à sa fulmination, le ponte vertueux tapa du poing sur son bureau : "Dire que vous avez étudié dans cette université ! C'est une université *chrétienne* !" "Pardonnez-moi, professeur, m'exclamai-je, il n'y a pas un mot dans ce livre que je n'aie entendu prononcer mille fois dans ces lieux." "Voyons, ce n'est pas pareil. Ici, c'étaient des paroles. Dans votre livre, ils sont écrits noir sur blanc."

Que vivent les mots écrits, songeai-je à part moi. Et merde au reste.

Les débats, les disputes se poursuivirent sans fin, s'envenimant toujours plus. Il était inévitable que la censure s'en mêle.

Elle a toujours été la servante des régimes à tendance totalitaire, notamment quand ces régimes se sentent menacés. En Afrique du Sud, la censure ne figurait pas sur la liste des priorités quand le gouvernement nationaliste avait accédé au pouvoir en 1948. Non parce qu'il ne se sentait pas menacé mais parce que, à cette époque-là, il était confronté à des menaces plus pressantes. En outre, l'immense majorité de la population noire, susceptible de devenir la menace la plus importante pour un gouvernement blanc qui souhaitait s'inscrire dans la durée, pouvait encore être maintenue à sa place en perpétuant tout simplement la brutalité des pratiques coloniales. Comme une grande partie des Noirs étaient illettrés, le mot écrit n'entrait pas en ligne de compte. Les Britanniques critiqueraient, attaqueraient mais respecteraient probablement les règles du jeu ; dans le cas contraire, à l'époque, aucun Afrikaner n'aurait pris au sérieux une opposition venue de ce côté-là. Les Afrikaners eux-mêmes ne seraient guère susceptibles de s'opposer à leurs leaders. Depuis le First Language Movement à la fin du XIX^{e} siècle, la littérature balbutiante avait toujours affiché sa loyauté à l'égard du pouvoir : la langue même était perçue comme une simple extension du combat politique.

Or, au milieu des années 1950, il devint évident que la littérature de langue afrikaans inventait des modes d'expression indépendants du pouvoir et parfois même hostiles à la ligne idéologique du nouveau régime. Au début des années 1960, les autorités ne purent plus prendre pour acquis le soutien inconditionnel des écrivains et autres travailleurs culturels ; on remarquait une rupture similaire entre littérature et religion. Les politiques nationalistes s'étant

toujours reposées sur le soutien des Eglises réformées afrikaners, la remise en question de la doctrine religieuse, ne fût-ce que par implication, fut de plus en plus perçue comme une menace pour l'autorité de l'Etat.

La vague d'enthousiasme populaire en faveur des Sestigers, surtout chez les jeunes, prit de court le gouvernement, qui se hâta de promouvoir de nouvelles formes de contrôle de la culture : plus spécifiquement, la censure. Au début, du moins, les autorités durent agir avec prudence, afin de ne froisser ni leur base traditionnelle de partisans religieux et conservateurs ni la jeune génération de plus en plus visible, volubile et prompte à s'identifier aux mouvements internationaux issus de l'après-guerre. Elle représentait, après tout, la prochaine génération d'électeurs. Si le gouvernement devait un jour choisir entre ces deux électorats, il était plus susceptible de se tourner vers sa base traditionnelle à droite ; mais il tenta d'abord de louvoyer entre les deux extrêmes. Ce qui nous laissa un peu de latitude. Néanmoins, il devint de plus en plus clair que cela ne durerait pas.

Tentant de tirer profit de cette marge de manœuvre en lançant une campagne vigoureuse contre le Publications Control Act annoncé, nous gagnâmes le soutien quasi unanime à la fois des écrivains anglophones et des auteurs de langue afrikaans. On rougit de se rappeler aujourd'hui que cette campagne ne concernait encore que les Blancs, tout comme la première vague de renouveau de la littérature en langue afrikaans par les Sestigers fut avant tout le fait de Blancs, centrée sur des questions de forme et d'expression plutôt que sur un contenu politique ou un engagement social. Presque tous les poids lourds de la littérature blanche sud-africaine en afrikaans, Van Wyk Louw, Dirk Opperman et d'autres poètes de premier plan, tout comme les anglophones Alan Paton, Nadine Gordimer et d'autres lumières moindres mais néanmoins significatives telles que Jack Cope, rejoignirent le mouvement et demandèrent au gouvernement de ne pas entraver la littérature. Dès 1961, Van Wyk Louw avait été vilipendé par le Premier ministre H. F. Verwoerd lors d'une célèbre confrontation sur une pièce historique traitant de la guerre des Boers : Louw avait eu la "témérité" de remettre en question la notion de nationalité.

Les premières lettres contre la censure que Jan Rabie et moi publiâmes dans le journal du Cap *Die Burger* déclenchèrent un véritable tollé. L'après-midi du 15 avril 1963, certains d'entre nous étaient donc réunis dans le salon de la vieille demeure décatie de Jan Rabie au Cap. Ce jour même où, pieds nus, provocatrice, Ingrid entra dans la pièce. C'est ce jour-là que le mouvement anti-censure fut officiellement lancé. Et le cours de ma vie en fut changé.

La pétition que nous lançâmes cet après-midi-là eut beaucoup d'échos ; les esprits s'échauffèrent et le parrain de la loi sur la censure, le père d'Ingrid, Abraham, s'y prit tellement mal qu'il perdit toute crédibilité et disparut de la scène publique. Nous approchâmes les deux écrivains les plus susceptibles de paraître "acceptables" aux yeux du gouvernement, Bill De Klerk pour l'afrikaans, l'avocat Gerald Gordon côté anglais : nous leur demandâmes s'ils accepteraient de présenter notre pétition. Naturellement, en surface, cela ne fit aucune différence ; mais le mouvement pour la censure avait été complètement discrédité et la loi fut mise en place de façon plutôt bancale. Cédant à la pression montante, le gouvernement nomma comme chef censeur un professeur de littérature respecté, Gerrit Dekker, qui avait été mon principal mentor à l'université ; quand *Sept jours* d'Etienne Leroux et *Lobola* se retrouvèrent parmi les premiers ouvrages à être soumis au Publications Control Board, il devint évident que, pour un temps du moins, nous n'avions rien à craindre. Mais les ouvrages qui risquaient de ne pas être catalogués comme de la "littérature" (la distinction ne pouvait que causer une certaine gêne chez les écrivains) ne devaient compter sur aucune protection. Une fois que les censeurs eurent fait leur première victime, le plutôt inoffensif *Quand le lion a faim*, de Wilbur Smith, il fut impossible de se voiler la face plus longtemps : la chasse était ouverte.

Avant même que les Sestigers et les censeurs se préparent à la bataille, il y avait eu des signes précurseurs : les forces de l'obscurantisme s'organisaient déjà contre tout ce qui était perçu et dénoncé comme "nouveau". Parce que "nouveau" signifiait "inconnu", "étrange" ou "étranger", et, plus précisément, étranger au cœur du *volk*, de la *nation.* L'histoire de la publication de *Lobola vir die Lewe* procure une illustration glaçante mais parfois hilarante de ces forces. Quand le roman fut proposé la première fois, depuis Paris, au principal éditeur de l'"establishment", Nasionale Pers, il fut refusé mais, dans une note personnelle accompagnant la lettre officielle de refus, on me conseillait de le proposer à la nouvelle maison d'édition Human & Rousseau. Le roman y fut accepté mais il se révéla très difficile de trouver une entreprise qui voulût l'imprimer, dans la mesure où la plupart des grands imprimeurs avaient des liens soit avec l'establishment politique, soit avec l'une ou l'autre des Eglises. On dénicha enfin un imprimeur anglais. Mais, lorsqu'on en arriva au stade des épreuves, un préparateur de langue afrikaans s'empara d'un jeu et traduisit à la va-vite et de façon extrêmement crue un certain nombre de passages douteux qu'il montra à ses employeurs.

L'impression fut immédiatement stoppée. Koos Human persuada qui de droit

d’envoyer les épreuves au Dr W.E.G. Louw, rédacteur de la section beaux-arts à *Die Burger* et frère cadet du grand poète N.P. Van Wyk Louw. Louw junior donna son feu vert et promit d’écrire une critique favorable dans *Die Burger*. L’impression reprit. Même dans ce contexte, l’éditeur jugea encore l’entreprise tellement risquée qu’il ne s’attendait pas à vendre plus de quelques centaines d’exemplaires. Il fut donc stipulé dans le contrat que je ne recevrais aucun droit sur le premier mille. J’étais tellement soulagé que le livre puisse paraître que je signai ledit contrat. Or, à la suite de la critique enthousiaste de W.E.G. Louw, le tirage fut épuisé presque du jour au lendemain et sept ou huit réimpressions suivirent en temps voulu. Le contrat fut alors modifié et je reçus mes droits, y compris pour le premier mille.

Mais la sensation de courir un risque, voire d’être en danger, n’en persista pas moins. Tout cela pesa sur ma vie privée. Certains amis intimes du temps de mes études rompirent officiellement les ponts avec moi. A leurs yeux, j’étais un traître, un ennemi, une vipère dans leur cœur. Pire, j’étais un “communiste”, le summum dans le vocabulaire de l’insulte à l’époque. La perte la plus douloureuse fut celle de mon excellent ami Koos Rupert, frère du puissant magnat du tabac et des alcools, Anton : il m’interdit l’accès de sa maison de Stellenbosch. Lors de mon tout premier séjour en Europe en 1954 (avec le groupe d’étudiants), j’avais rencontré Rona, sa future épouse, et nous étions devenus intimes. Des années plus tard, après qu’elle eut rencontré Koos, qu’ils se furent mariés et que j’eus de mon côté épousé Estelle, nous nous étions encore rencontrés à Londres et en Espagne. Nous étions devenus quatre inséparables. De retour en Afrique du Sud, Koos devint manager dans l’affaire de son frère à Stellenbosch, et moi maître de conférences à Rhodes. Nous avions continué à nous voir régulièrement. J’avais même dédié à Rona la première édition de l’un de mes premiers romans, écrit pendant mon premier tour d’Europe quand j’avais dix-huit ans ; après leur mariage, j’avais modifié la dédicace pour inclure Koos. La rupture eut lieu après *Lobola*.

Je venais d’arriver à Stellenbosch, où ils vivaient, pour une série de conférences ; je leur téléphonai tout de suite pour savoir quand je pourrais les rencontrer. C’est Rona qui décrocha. Peu bavarde, ce qui ne lui ressemblait guère, elle demanda très vite à être excusée : leur petite fille était dans le bain et avait besoin d’elle. Koos prit alors le récepteur.

Lorsque, plein d’enthousiasme, je lui demandai quand nous pourrions nous voir, il répondit d’un ton sec : “Je ne crois pas que nous ayons grand-chose à nous dire.

— Qu… qu’est-ce que…?

— C’est mieux comme ça.”

Il me fallut un certain temps pour saisir de quoi il retournait : j’étais devenu un ennemi de l’*Afrikanerdom* ; dans sa position, il ne pouvait risquer d’être perçu comme mon ami. Ce serait mauvais pour le commerce.

Venant de lui, je n’avais d’autre choix que de me résigner. Quant à Rona ? Ce n’était pas son genre. Je me rappelai nos nombreuses conversations enflammées, lors de notre tour d’Europe et par la suite ; toutes les confidences que nous avions échangées, nos rêves pour l’avenir, notre amour de la musique, de la littérature, des beaux-arts. Son rire sonore, son sens de l’humour. Une part de son être fut niée et diminuée par ce qui arriva ce jour-là. Jusqu’à sa mort prématurée, des années plus tard, je n’eus hélas jamais l’occasion de discuter avec elle de notre rupture, des forces ténébreuses qui l’avaient précipitée.

Quoi qu’il en fût, pendant ces premiers temps de la censure, des pertes de ce genre devinrent le quotidien de l’écrivain. Tout n’était d’ailleurs pas déprimant ni même regrettable. Nous savions tous que, tôt ou tard, l’épée de Damoclès nous tomberait dessus. L’intérêt des médias ne faiblit pas et ils ajoutèrent leur *buzz* à la polémique. La presse sud-africaine mais aussi les journaux britanniques et américains, qui, par le biais de leurs reportages, promurent les Sestigers à un douteux statut de quasi-célébrités. Le problème était que parler ne fût-ce qu’à la BBC était le plus souvent considéré en Afrique du Sud comme un acte de trahison, surtout par la presse de langue afrikaans qui soutenait le gouvernement. Notre volonté de provocation n’en fut qu’accrue ; mais, en même temps, c’était une cause de vive inquiétude. Devenir un traître aux yeux de tous n’était pas chose aisée.

Cette mentalité remontait loin dans l’histoire du monde afrikaner. L’image de la petite nation qui se bat pour sa survie contre toutes les adversités imaginables nourrissait la psyché afrikaner depuis ses origines ; elle était inspirée, sans nul doute, par l’exemple des Israélites dans le désert. Le *c’est “nous” contre “eux”* était une composante de notre existence. Le souvenir de la guerre des Boers ne faisait que renforcer cette image. Etre “exclu” était un sort pire que la mort.

Cette image était redéfinie par notre propre expérience. Etudiants à l’université de Potchefstroom, nous avions vu de près le très estimé professeur de droit L. J. Du Plessis tenter de défier l’establishment de l’apartheid sur un plan moral et légal. En retournant contre lui tout le formidable appareil de l’ostracisme, le gouvernement l’avait mis à genoux. Or, à peine quelques années plus tard, une autre forte personnalité de Potchefstroom, le révérend Beyers

Naudé, prit le même risque et, cette fois, le gouvernement ne réussit pas à le mettre à bas : entre autres, parce qu'il avait su trouver des alliances ailleurs, *à l'extérieur* du *laager* afrikaner. Il transforma sa loyauté chauviniste aux "siens" en une loyauté à l'égard d'une notion plus globale : "notre peuple" ; en fin de compte, il devint l'un des grands héros du combat pour la libération. Mais le prix à payer fut presque insupportable : pendant des années, il ne put exercer son métier de prédicateur ; on lui retira son salaire ; il fut la cible de multiples interdictions et fut persécuté de mille façons mesquines. Mais il eut le courage moral de survivre et, en fin de compte, de vaincre.

Quant aux Sestigers, nous fûmes sauvés par le soutien ahurissant que nous continuâmes de recevoir de la part de la jeune génération afrikaner. Plutôt que nous briser, le gouvernement risqua de causer une rupture dans ses rangs. Il survécut. Mais ce fut le début d'une longue et tortueuse hémorragie politique qui, à long terme, contribua à la chute du National Party. Certes, ils firent leur possible pour nous exclure : mais, grâce au soutien dont nous bénéficiions dans le pays, nous refusâmes de l'être. Ce fut une victoire morale, dont la portée ne fut pas perceptible tout de suite. La jeune génération n'était pas la seule à nous soutenir : hormis quelques exceptions notables, l'establishment littéraire dans son ensemble, y compris des poètes et des écrivains qui avaient contribué à définir la notion même d'*Afrikanerdom*, prit fait et cause pour nous. Les divisions qui commencèrent à se faire jour dans toutes les couches et dimensions du *volk* s'amplifièrent lentement mais sûrement, au point que les fondements mêmes de la nation furent ébranlés. Au cœur de cette évolution : la conscience que l'ancienne distinction entre "nous" et "eux" n'était plus aussi perceptible qu'avant. L'ennemi était désormais *à l'intérieur*, comme le suggéra le livre de Jack Cope sur les Sestigers.

Jusque-là, nous étions encore relativement à l'abri des représailles. Le Publications Control Board était dominé par d'éminents et responsables hommes de lettres. De manière significative, aucune femme n'y siégeait. La pression de la frange droitière, surtout des cinglés comme le professeur Hennie Terblanche et l'influent *dominee* Dan De Beer, du mouvement Action Moral Standards, pouvait être réfrénée, même si la rage dans ce camp-là continuait de bouillir dans l'ombre. Hélas, le professeur Dekker fut remplacé par un journaliste, carriériste et écrivain manqué, Jannie Kruger, ex-rédacteur du journal de droite *Die Transvaler* : nous sûmes alors que nous étions en sursis. La corde à laquelle pendait l'épée de Damoclès allait bientôt céder.

En janvier 1974, l'épée tomba. J'avais fait l'expérience de la censure officieuse mais pas d'une confrontation ouverte avec le Publications Control Board. En 1964, comme je l'ai déjà signalé, j'avais écrit un roman en afrikaans, *Orgie*, réaction, aux accents poétiques et mythologiques, à ma liaison avec Ingrid. Le livre était, entre autres, une expérience typographique assez poussée et nous avions passé des heures à configurer la version finale. Je l'avais d'abord proposé à la maison d'édition de Bartho, APB ; en juin 1964, quand je partis rejoindre Ingrid en Europe, le livre en était au stade des épreuves, la jaquette était prête et la production bien lancée. C'est alors que les supérieurs de Bartho étaient intervenus, que le projet avait été annulé et le livre tué dans l'œuf. Mon voyage en Europe ayant repoussé la signature définitive du contrat, l'éditeur s'en sortit sans frais. Par la suite, une maison énergique du Cap, menée par un seul homme, John Malherbe, me proposa de reprendre le livre, me paya une avance de 300 rands (£150) et sortit une belle édition pour bibliophiles. Voilà quel avait été jusque-là mon contact le plus proche avec la censure officielle. Mais tout changea vite.

Au plus noir de la nuit fut le premier de mes écrits ouvertement opposés à l'apartheid. Déjà au cours de la décennie précédente, dans *Lobola vir die Lewe*, plusieurs passages avaient été inspirés par la "situation en Afrique du Sud", notamment les événements que Sharpeville m'avait fait découvrir, et par mes lectures, à notre ambassade à Paris, sur le tristement célèbre sergent Nic Arlow et d'autres de son espèce. Mais la plupart des passages dangereux avaient été coupés par l'éditeur. Cette fois, les choses furent différentes. Le livre présentait l'acteur de couleur Joseph Malan comme un Christ des temps modernes et, par-dessus tout, j'y décrivais sa relation avec une Blanche et son passage à tabac par la Security Police. Le livre avait été enfanté, comme Baldwin aurait dit, "dans la rage et la douleur". Mon éditeur, Human & Rousseau, le refusa par crainte de la censure. Je me tournai donc vers quelqu'un qui était devenu un ami très cher. Daantjie Saayman était un transfuge de chez Human & Rousseau, un bon vivant, un bibliophile invétéré, un rebelle indomptable et un incorrigible aventurier. Il avait traversé l'Afrique de long en large et séjourné chez les Bédouins, avant de rentrer au bercail pour vendre des livres à domicile et finalement devenir éditeur. Jeune, il avait été agent de la circulation au Cap mais avait été viré parce que, pendant ses heures de service, sur sa moto, il lisait Schopenhauer (sans en comprendre un mot, prétendait-il). Au volant d'une fourgonnette, sorte de librairie ambulante, il avait à la fois complété son éducation et utilisé les livres pour séduire toutes les femmes qu'il croisait. Enfin, sans rien perdre de son

esprit indomptable, il s'était fixé et avait désormais une adorable famille qu'il adorait et dont il était adoré.

Quand Daantjie entendit parler de l'impasse dans laquelle je me trouvais chez Human & Rousseau, il proposa tout de suite de reprendre le manuscrit pour sa petite maison d'édition, Buren, nom qu'il avait emprunté à l'un des bastions du château du Cap. Ce fut le début d'une folle et merveilleuse aventure que nous avons vécue ensemble jusqu'à ce que, bien trop tôt, en 1995, il soit emporté par un cancer du côlon.

La réaction au livre fut immédiate et stupéfiante. Quelques romans en langue anglaise nous avaient déjà présenté des histoires d'amour franchissant la barrière des couleurs, dont la plus touchante était *Occasion for Loving* (Une occasion d'aimer) de Nadine Gordimer. Mais, en afrikaans, ce genre d'expérience avait toujours été décrite comme un scandale. Dans mon roman, elle faisait partie, simplement, de l'expérience humaine. En fait, la principale critique négative, qui émana d'un ami, un critique littéraire respecté, me reprochait que l'homme de couleur, Joseph Malan, "se comportât comme un Blanc". C'était plus ou moins ce que j'avais voulu. Sous-jacente à toutes les critiques, bonnes ou mauvaises, rôdait l'interrogation : *Que vont dire les censeurs ?* C'est triste à dire mais, à partir de cette époque, quand de jeunes apprentis écrivains m'envoyèrent leur manuscrit pour que je leur donne mon avis, ils changèrent leur approche. Jusque-là, la question-clé dans leur lettre d'accompagnement avait été : *Pensez-vous que c'est assez bon pour être publié ?* Désormais, la question était : *Pensez-vous qu'il passera la censure ?* Commentaire dévastateur s'il en fut sur l'état des lettres sud-africaines dans les années 1970.

L'annonce que le roman avait été soumis au Publications Board déclencha un vent de folie. Pendant des semaines, nous fîmes la première page. La nouvelle fut relayée à l'étranger par *Time*, *Newsweek*, des journaux britanniques, français, allemands, scandinaves, même au Japon. En quelques jours, partout les tirages furent épuisés. Daantjie voulait réimprimer le livre mais, sachant qu'il pourrait être interdit, il hésita. La situation financière de sa maison d'édition avait toujours été précaire. En cas d'interdiction, il aurait perdu le nouveau stock et les exemplaires déjà sortis et non vendus lui seraient retournés : suivant les termes du Publication Act, aucune librairie ou bibliothèque ne pouvait garder sur ses étagères un livre interdit.

La nouvelle tomba enfin : le comité avait étudié le livre et était parvenu à une décision. Mais l'on devait attendre la sortie de la *Government Gazette* de la semaine suivante pour la connaître. Daantjie était dans tous ses états. Subissant

des pressions de tous côtés, il décida de prendre sur lui et d'agir. Je téléphonai à Jannie Kruger. Lorsque je lui posai la question cruciale, il se mit à ricaner : "Je suis navré, mon ami, répondit-il (avec cette intonation particulière qui peut transformer un *mon ami* en l'une des plus odieuses expressions dans n'importe quelle langue), mais je crains que vous ne deviez attendre comme tout le monde la publication de la *Government Gazette*, vendredi prochain."

Je lui expliquai la situation dans laquelle Daantjie se trouvait : une réponse, rien de plus que "oui" ou "non", pourrait épargner à mon éditeur des milliers de rands.

"Navré, mon ami, répondit-il de sa voix la plus mielleuse. Mais la loi, c'est la loi, voyez-vous."

J'étais exaspéré. "Certes mais, en tant qu'auteur, j'ai le droit de savoir, non ?

— Ah non, non, non, non, non, non… Si vous voulez rester du bon côté de la loi, il n'existe qu'une façon de savoir… *avant* que la décision ne soit rendue publique par la *Gazette*…

— Laquelle ?

— Vous déposez vous-même une plainte contre le livre. Voyez-vous, tout plaignant a le droit d'être informé de la décision dès qu'elle a été prise."

Je tombai des nues. "Vous ne voulez tout de même pas que je porte plainte contre mon propre livre ?

— Pourquoi pas ?" demanda-t-il d'un ton badin.

J'en restai bouche bée.

"Dans le cas contraire, finit-il par dire, il vous faudra attendre la publication de la *Gazette* la semaine prochaine. Ou, ajouta-t-il comme une espièglerie lâchée sur l'impulsion du moment, attendez dimanche et lisez ça dans le *Rapport.* Ils sont toujours au courant de tout, n'est-ce pas ?" Manifestement, il savait que je tenais une colonne dans ce journal du dimanche.

"Merci, *oom* Jannie", répondis-je d'une voix qui dut être étranglée, employant l'appellation familière et légèrement désobligeante par laquelle la presse de langue afrikaans l'appelait souvent.

"Au revoir, mon ami. Transmettez mes salutations à votre famille."

J'étais furibond.

Je téléphonai à mon ami Coenie Slabber du *Rapport*, un journaliste remarquablement intègre, qui m'avait souvent aidé quand je m'étais retrouvé dans une situation difficile. Je lui rapportai cette conversation.

"Nous verrons ce que nous pouvons faire, répondit-il. Mais ce ne sera pas facile."

Au moment où il dit cela, une idée folle me passa par la tête : et si je suivais à la lettre le conseil d'*oom* Jannie ? Mon livre était déjà passé devant le comité ; celui-ci avait pris sa décision ; rien que je pusse faire ne pourrait influencer l'issue de l'affaire.

Je téléphonai à mon ami Naas à Johannesburg. Moins d'une heure après, il appela sa secrétaire, qui était aussi une amie, et discuta avec elle de la possibilité de déposer une plainte contre *Kennis van die Aand*. Avant la fin de la journée, sa plainte était déposée sur le bureau d'*oom* Jannie. Le surlendemain, la secrétaire avait entre les mains sa réponse, le verdict du comité. On me le transmit immédiatement, ainsi qu'à Coenie Slabber, et à son rédacteur en chef. Le dimanche, *Rapport* annonça l'interdiction, joignant une photocopie de la lettre officielle.

Nous eûmes énormément de travail dans les mois qui suivirent. Encouragés par les expressions de bonne volonté et de soutien que Daantjie et moi reçûmes des quatre coins de l'Afrique du Sud, nous décidâmes de nous engager dans ce qui semblait être alors la seule solution digne : porter l'affaire devant la Cour suprême. Des conseillers juridiques nous approchèrent pour plaider notre cas *pro amico* mais les frais d'un procès risquaient d'être rédhibitoires. Nos inquiétudes initiales furent surmontées par les comptes rendus des journaux quant aux contributions et promesses de dons de gens, dans tout le pays, désireux de s'opposer à l'interdiction. La plupart, de petites sommes, émanaient de personnes privées : dix rands, cinq, deux, mais le tout monta vite à des milliers. Parallèlement, des éditeurs à l'étranger manifestèrent leur intérêt. Daantjie, un peu précipitamment, accepta la première offre, de feu W. H. Allen, à Londres. Avec le recul, on peut dire que ce n'était pas un bon choix. Mais il eut un avantage extraordinaire : la directrice des droits à l'époque était Carole Blake, aujourd'hui l'une des meilleures agentes littéraires au Royaume-Uni. En un temps record, elle réussit à vendre les droits étrangers chez plus d'une vingtaine d'éditeurs aux Etats-Unis, en Europe et ailleurs, même en Union soviétique et au Japon. J'étais en passe de connaître un enivrant succès international. Hélas, W. H. Allen ne se révéla pas être un grand ami des auteurs et, en temps voulu, cette association s'acheva de façon désastreuse, triste conclusion qui fit beaucoup de mal à beaucoup de monde.

Cependant, pour l'heure, l'avenir paraissait radieux tant que je pouvais rendre une traduction le plus rapidement possible. Je ne me sentais pas à l'aise en anglais mais les situations d'urgence nous aident à puiser dans des ressources

que nous ignorions posséder. J'étais en tout cas sûr d'une seule chose : je ne favoriserais pas le travail des censeurs en leur permettant de me réduire au silence. Ecrivant dans une langue au public restreint et isolé du reste du monde, j'étais entièrement à la merci des autorités sud-africaines. Je refusai cette situation. Le seul remède était de rendre mon œuvre accessible par le biais d'autres langues.

Par bonheur, plusieurs amis étaient tout prêts à m'aider. Même lorsqu'il s'agit de taper à la machine la version anglaise, une solution se présenta. Toute ma vie, je n'avais tapé qu'avec un seul doigt, ce qui me ralentissait considérablement ; or, dans le cas en question, il était préférable de fournir la version anglaise au plus vite. La fille d'un ami indien (celui qui m'avait inspiré le personnage de Dilpert dans le roman) proposa ses services. Le seul inconvénient fut qu'elle s'identifiait aux personnages et pleura en tapant de nombreux passages ; je récupérais donc souvent des pages tapées tellement humides que je devais utiliser le sèche-cheveux d'Estelle pour les rendre présentables.

Pendant ce temps, notre campagne contre l'interdiction prenait forme. J'engageai dans la bataille légale une grosse partie des revenus venus de l'étranger ; Daantjie, dans un élan très touchant, vendit son petit troupeau de chèvres qu'il gardait sur les terres d'un ami dans le lointain Namaqualand. Ensemble, nous nous préparâmes à affronter tous les moulins à vent que le monde aurait à nous opposer.

Le Publications Control Board nous fournit, ainsi que l'Etat le lui imposait, les justifications de son interdiction. Si l'affaire n'avait pas été aussi grave, il y avait de quoi en rire. Les trois chefs d'accusation étaient les suivants :

– Blasphème : comme preuve d'impiété, la moindre utilisation (déplacée) du nom de Dieu était répertoriée, y compris chaque fois qu'un personnage lâchait une exclamation du genre : "Mon Dieu, qu'il fait chaud !"

– Pornographie : chaque acte d'amour, chaque référence à l'acte charnel ou à la simple possibilité d'un acte sexuel se retrouva sur la liste des censeurs, la place de choix étant réservée à un épisode dans lequel Joseph fait l'amour avec la jeune Hollandaise Annamaria. Agacée par son pédantisme, celle-ci s'exclame : "Pour l'amour de Dieu, Joseph ! Tais-toi et baise-moi !"

– Atteinte à la sécurité de l'Etat : le simple fait de présenter un homme de couleur et une femme blanche osant s'aimer sexuellement était une attaque frontale contre la politique du gouvernement de l'apartheid et mettait en danger les fondements mêmes de l'idéologie qui le sous-tendait. En outre, la description de la Security Police était jugée fallacieuse, insultante et offensante.

Notre défense était assurée par trois avocats qui tous, en temps voulu, furent nommés juges : Ernie Grosskopf, Hennie Nel et Gerhard Kuhn. En dernier recours, tout dépendrait des juges. Nous nous réjouîmes d'avance lorsqu'il transpira que le procès serait présidé par Helm van Zyl, un homme aux idées larges, très bien disposé à l'égard de la cause littéraire et artistique. Hélas, nous apprîmes ensuite que le président du barreau du Cap, le juge Theo van Wyk, intervenant de façon tout à fait irrégulière (affirmèrent nos contacts), s'était arrogé la présidence du procès. La présence de cet homme de droite archiconservateur, esprit borné s'il en fut, avec à son passif plusieurs raisons personnelles d'en vouloir aux progressistes en général et de s'acharner dans cette affaire en particulier, rendit l'issue prévisible. Tous nos espoirs reposaient désormais sur ses collègues : le juge Diemont, qui avait la réputation d'être juste mais de suivre la lettre de la loi de façon pointilleuse ; et le juge Jan Steyn, un homme de culture, compréhensif, aussi perspicace qu'humain. Avec un peu de chance, nous pouvions espérer un verdict de deux contre un en notre faveur ; au pire, deux contre un en notre défaveur.

Lorsque la décision fut enfin annoncée, six mois plus tard, elle nous fit l'effet d'une bombe : l'unanimité en faveur de l'interdiction. Le juge Steyn avoua par la suite qu'en son for intérieur, il penchait pour nous mais que les termes de la loi ne lui avaient tout simplement pas permis de défendre un autre verdict que celui du Publications Control Board.

Nous pouvions encore porter l'affaire devant la Cour d'appel à Bloemfontein. Mais, compte tenu du verdict, nous avions peu de chances d'avoir gain de cause. Nous ne pouvions risquer de perdre davantage d'argent. Le procès sonna le tocsin de Buren Publishers. On pouvait considérer comme une victoire morale le phénoménal soutien des citoyens ordinaires ; le succès à l'étranger d'*Au plus noir de la nuit*, puis d'autres romans, accrut l'intérêt pour la littérature sud-africaine dans le monde entier ; la façon dont les écrivains de langue afrikaans commencèrent à organiser la résistance contre de futures censures (à travers la fondation de la maison d'édition "informelle" Taurus et l'établissement de la Guilde des auteurs de langue afrikaans en 1975), tout cela favorisa la cause littéraire. Mais, dans l'immédiat et de façon pragmatique, nous avions bel et bien perdu. L'avenir était sombre.

Il parut encore plus sombre lorsque, dans la foulée du procès, toujours en 1974, la censure fut durcie. L'évolution dut d'ailleurs beaucoup au futur président F.W. De Klerk. Le comité se fit plus draconien, les recours furent

supprimés et les pouvoirs directs du ministre renforcés. On nomma un nouveau président du comité d'appel : un petit homme odieux, le juge Lammie Snyman. Dans cette nouvelle configuration, les causes du nationalisme extrémiste et du fondamentalisme religieux furent bien servies ; la littérature devint une proie facile. Le tristement célèbre *Jakobsen's Index* des publications interdites, qui comprenait les œuvres de centaines des plus grands noms de la littérature mondiale, dont Nabokov, Sartre, Steinbeck et quantité d'autres, fut complété. Il finit par dépasser les vingt mille titres.

La censure n'opérait pas dans le vide. Comme j'allais le découvrir bientôt, le fait qu'un livre ait été interdit attirait inévitablement l'attention de la Security Police sur son auteur – notamment lorsque figurait sur la liste des griefs qui lui étaient reprochés le fait de "menacer la sécurité de l'Etat". Depuis l'interdiction de *Kennis*, je n'étais plus libre d'aller et venir à ma guise en Afrique du Sud ; même mes voyages à l'étranger étaient surveillés. Je fus placé sur écoute et mon courrier, au départ comme à l'arrivée, était ouvert – toujours d'une manière si évidente qu'il était clairement dans l'intention des autorités de bien me faire savoir que j'étais surveillé. Cela dit, au départ, du moins, les gars de la Special Branch – la SB* – se montrèrent discrets. Jusqu'au 27 octobre 1975. Ce jour-là, ils ôtèrent les gants.

Tout arriva par la faute d'une interview radio de l'ambassadeur d'Afrique du Sud à Washington et aux Nations unies, Pik Botha. Fidèle à son style bravache, il défendit la politique raciste de son pays et nia avec désinvolture l'existence de l'apartheid. Cela se passait bien avant les explosions de 1976 et 1977 ; ce qui ne m'empêcha pas d'être suffisamment scandalisé pour affronter l'ambassadeur. Or, il était homme à se venger.

Le 27 octobre, donc, le *New York Times* publia la lettre suivante, que j'avais envoyée en réaction aux déclarations éhontées de Botha :

> La presse sud-africaine a rapporté ce que l'ambassadeur de ce pays aux Etats-Unis et aux Nations unies a déclaré aux Américains lors d'une longue interview radiophonique : "Vous parlez tout le temps d'apartheid… apartheid, apartheid. Le développement multinational n'est pas l'apartheid dans le sens où le gouvernement séparerait les peuples… Tous ceux qui veulent se joindre à nous sont libres de le faire."
>
> Sans doute Son Excellence aurait-elle dû apporter quelques précisions à son affirmation. Sur le plan individuel, les gens de couleurs différentes en Afrique du Sud peuvent en effet communiquer ou se "joindre à nous", pour autant qu'ils ne prient pas dans les mêmes églises ; pour autant qu'ils ne fréquentent pas les mêmes écoles ou universités ; pour autant qu'ils n'utilisent pas les mêmes toilettes ou les mêmes transports en commun ; pour autant qu'ils ne profitent pas ensemble des mêmes activités culturelles ou sportives, des mêmes loisirs (à moins qu'ils n'obtiennent une

permission ou un permis spécial) ; pour autant qu'ils ne construisent pas leurs maisons dans les mêmes quartiers ; pour autant qu'ils ne partagent pas les mêmes administrations, les mêmes syndicats, les mêmes institutions scientifiques ou artistiques ; pour autant qu'ils ne tombent pas amoureux et ne veuillent pas se marier.

C'est, a dit l'ambassadeur, "un mode de vie mûrement réfléchi, décidé volontairement par tous les principaux leaders de mon pays". Soulignons que ce mode de vie totalement volontaire est sévèrement imposé par ce qui est sans doute l'arsenal de législation raciale le plus formidable du monde et, entre autres, par la gigantesque organisation de la Security Police dont le volontariat inclut la détention, la torture et des morts inexplicables. "Tous les principaux leaders de mon pays" font partie, cela va de soi, de la hiérarchie du Nationalist Party ou sont nommés par elle.

Je ne mets pas en doute le droit de l'ambassadeur à défendre son pays. Mais je m'oppose à l'idée qu'il a manifestement que cela doit se faire par le mensonge et la distorsion des faits.

A partir de là, mon expérience de la censure fut inextricablement liée aux "bataillons de mensonges et [aux] armées de la haine" que la SB pouvait réunir pour écraser tout individu qui osait défier son autorité comme véritable pouvoir de l'Etat de l'apartheid. La censure révéla alors son vrai visage, dont Jannie Kruger et Lammie Snyman n'étaient que les masques stupidement grimaçants.

Entre-temps, les choses avaient évolué au sein des Sestigers. Bien avant, pendant mon séjour à Paris, en 1968, Bartho Smit et Chris Barnard avaient lancé à Johannesburg une nouvelle revue, *Kol* (dont le titre pouvait signifier soit "tache", soit "cible"), avec la collaboration d'amis, dont l'auteur dramatique P. G. Du Plessis, le romancier et auteur de nouvelles John Miles, et le critique Ampie Coetzee. Elle ne parut pas longtemps et n'eut pas un gros impact mais elle causa une scission chez les Sestigers : le groupe de Johannesburg eut tendance à s'en tenir à l'art pour l'art de la première vague d'écrits sestigers, alors que Breyten et moi, et bientôt Braam De Vries, fûmes rejetés à cause de notre approche plus ouvertement engagée. Toutefois, en temps voulu, et très certainement après la débâcle de *Kennis van die Aand*, presque tout le groupe évolua vers un engagement plus ouvertement politique.

Après l'interdiction de *Kennis*, les censeurs n'eurent plus aucun scrupule à s'attaquer à des livres en afrikaans. Ils parurent même plus enclins à éliminer des textes afrikaans que des textes anglais ; des auteurs comme Welma Odendaal, André Le Roux, John Miles et le satiriste Pieter-Dirk Uys, entre autres, pâtirent de cette évolution. Au théâtre, les bureaucrates s'en donnèrent à cœur joie : à l'exception de celles qui se produisaient dans les lieux les plus intéressants, comme le Space au Cap et le Market à Johannesburg, la plupart des compagnies étaient placées sous la tutelle des autorités provinciales qui pouvaient interrompre une pièce dès qu'une seule plainte était déposée par un membre du

public ; or, plus d'une fois, ces plaintes furent habilement et délibérément introduites par les autorités politiques.

Plus que tout autre, Bartho pâtit de cette censure. Il dut attendre des années que ses pièces soient présentées ; en raison de sa position de maître universellement reconnu parmi nous, ce fut très douloureux pour lui ; l'une de ses pièces fut interdite le matin même où la première devait avoir lieu. P. G. Du Plessis, aimé du grand public et toujours soucieux de ne pas faire de vagues, ne rencontra aucun problème. Mais, de mon côté, je fus pris dans les mailles du filet. Ma pièce *Pavane* fut stoppée avant que les répétitions commencent ; après une tournée donnée à guichets fermés en Namibie, ma production de *Taraboemdery*, de Chris Barnard, fut interdite dans la province du Cap.

Mais la nouvelle phase de censure, la période Lammie Snyman, soit après l'interdiction de *Kennis van die Aand*, toucha le gros lot avec *Magersfontein, o Magersfontein*, d'Etienne Leroux. La pièce parut en 1976 et fut présentée au comité en 1977. Après quoi elle fut examinée par trois juges de la Cour suprême. A cette époque, les termes du *Publications Control Act* avait déjà été amendés pour permettre de prendre en compte l'avis du "lecteur éventuel" et à un comité de supposés "experts littéraires" de conseiller la Cour. Avec cette nouvelle donne, Lammie Snyman ayant été remplacé par le jeune Kobus van Rooyen, qui avait l'esprit ouvert, *Magersfontein* fut déclaré, selon la belle formule des jugements de censure, "non indésirable". L'attribution du prix Hertzog de littérature, la plus haute récompense de l'Académie des arts et des sciences d'Afrique du Sud, entérina la fin de la censure. Hélas, il y a peu, le gouvernement de l'ANC, sous la férule de Thabo Mbeki, de plus en plus totalitaire, a annoncé des mesures qui menacent de faire régresser le contrôle du cinéma et de l'édition aux temps les plus sombres du règne des nationalistes. Sur ce plan comme sur d'autres, les libertés chèrement acquises que nous avons célébrées en 1994 sont aujourd'hui sujettes à une érosion de plus en plus insidieuse.

Il restait à *Kennis van die Aand* deux autres obstacles à affronter. En 1979, cinq ans après l'interdiction, l'ouvrage fut de nouveau soumis à l'appréciation du comité. A cette époque, le Comité d'expertise littéraire était entré en fonction. J'approchai le révérend Izak de Villiers, qui était également poète et qu'on jugeait progressiste, pour qu'il témoigne en ma faveur. Il déclina, soulignant que, puisqu'il siégeait au comité d'experts, il serait mieux à même d'agir, ainsi, "de l'intérieur". Or, quand le verdict tomba, on annonça que le jury avait pris sa décision à l'unanimité. Je fus outré : Villiers m'avait donné sa parole ! Je lui

téléphonai pour lui demander pourquoi il m'avait menti, ce qui n'était guère seyant pour un homme de foi. Incapable de me donner une explication cohérente, il répondit en marmonnant qu'il était en pleine dépression et n'avait pas les idées claires. Des années plus tard, il s'excusa de son attitude. Mais, encore à ce jour, je considère que c'est l'une des trahisons les plus douloureuses dont j'aie souffert pendant mon existence.

Il y en avait eu d'autres. Pendant mes études, l'un de mes mentors en littérature était T. T. Cloete. C'est en grande partie grâce à son enseignement que je me suis engagé dans la voie de la théorie littéraire. Mon chemin de Damas dans le domaine politique à Paris, mon sentiment de révolte face à Sharpeville, puis, de façon beaucoup plus radicale, ma réaction aux soulèvements des étudiants, tout cela l'avait heurté parce qu'il avait cru que j'avais embrassé la cause communiste et étais devenu un ennemi de l'Etat. Après *Kennis van die Aand*, il rédigea à l'intention du Broederbond un document secret sur la menace idéologique que représentaient des écrivains comme Nadine Gordimer, Breyten Breytenbach et moi-même ; ce document fut distribué dans les sections d'afrikaans de plusieurs universités. A l'université de Port Elizabeth, un certain Humphrey Du Randt, une non-entité littéraire de mèche avec des hommes politiques au pouvoir, conçut tout un cours de première année de littérature afrikaans autour des "révélations" de Cloete. C'était, à n'en pas douter, un signe clair que l'Etat allait intervenir. Breyten était déjà en prison mais Nadine et moi restions vulnérables. Nous décidâmes de faire un procès à Du Randt afin de nous prévenir contre toute nouvelle action de la SB.

J'approchai un ami avocat, Neville Borman, qui abhorrait le régime de l'apartheid et fut ravi d'avoir l'occasion de poursuivre Du Randt pour diffamation. Ce docte professeur, déjà la risée des érudits littéraires, nous avait frappés dans le dos parce qu'il se trouvait protégé par le Broederbond mais il était trop pleutre pour exprimer ses convictions au tribunal. Il vint donc me trouver personnellement à Grahamstown. Rarement entretien fut plus déplaisant. Il se mit à genoux sur le tapis vert bon marché de mon bureau à Rhodes et, éclatant en sanglots, réclama mon indulgence au nom de sa femme, qu'il prétendit malade, et de ses pauvres enfants. Il fut tellement abject que je cédai, ce qui fut sans doute une erreur. Il promit de publier des excuses adressées à Nadine et à moi-même, de mettre un terme à son cours diffamatoire de première année et de payer tous nos frais de tribunaux. (Comme de bien entendu, par la suite, il tenta de revenir sur sa promesse.) J'intercédai en sa faveur auprès de

Nadine. A contrecœur, celle-ci consentit à abandonner les poursuites mais refusa de renoncer aux excuses publiques, dont elle dicta le contenu. Bêtement, de mon côté, je laissai la formulation des excuses à l'appréciation de ce quadrupède rampant. Il les exprima donc dans les termes le plus vagues possible et me fit longtemps attendre le remboursement des frais du procès, jusqu'à ce que je le menace de faire envoyer par Neville une nouvelle convocation à comparaître.

Des années plus tard, entre Cloete et moi les choses s'améliorèrent, dans un esprit de compréhension et de générosité, à la suite des bouleversements politiques survenus en Afrique du Sud. En temps voulu, je fus invité à donner une conférence sur T. T. Cloete à l'université de Potchefstroom.

Pendant ce temps, la censure commençait à changer de l'intérieur. Mais, comme c'est souvent le cas des formes les plus néfastes de maladies, il fallut que les choses empirent avant qu'elles ne s'améliorent. A peu près à la même époque que l'interdiction du livre d'Etienne Leroux *Magersfontein,* Nadine Gordimer et moi fûmes confrontés à des interdictions, Nadine avec *Fille de Burger* et moi avec *Une saison blanche et sèche*. Ce fut plus ou moins le chant du cygne de Lammie Snyman. L'année précédente, l'édition anglaise de *Rumeurs de pluie* avait été saisie à l'arrivée en Afrique du Sud et mise sous embargo pendant des mois ; mais lorsque, début 1979, il fut annoncé que le livre avait remporté le prix CNA, le principal prix littéraire en Afrique du Sud, l'embargo fut levé à la hâte. C'est ce genre de comportement bâclé et lâche qui permit de sceller le sort du système de la censure avant qu'il ne soit officiellement démantelé.

La rédaction de *Rumeurs de pluie* avait été interrompue inopinément lorsque, début 1977, un contingent de sept hommes de la Security Police, se présentant à ma porte, avait foncé dans le couloir sans prendre le temps de présenter un mandat de perquisition. Ils déclarèrent être venus fouiller l'appartement. Pourquoi ? osai-je m'enquérir. Le responsable, un officier du nom de Siebert, étique, l'air affamé, se contenta de plisser les yeux, répondant que ce n'étaient pas mes oignons : ils sauraient ce qu'ils étaient venus chercher quand ils le trouveraient.

M'ordonnant sans cérémonie de m'asseoir, ils requirent la présence de ma femme, Alta, qui travaillait alors dans son atelier, "pour l'empêcher de prévenir les voisins". Tous les sept se mirent à saccager mon bureau : tiroirs, classeur, étagère, tout y passa, même si je n'eus pas l'impression que leurs préoccupations

aient été littéraires. Quand je suggérai que, s'ils voulaient bien me dire tout simplement ce qu'ils cherchaient, je pourrais les aider à le trouver, *Herr* Siebert me répondit, d'un ton très sec, de la fermer. "Nous trouverons ce que nous cherchons, ne vous inquiétez pas, même si ça signifie détruire cette maison jusqu'à la dernière brique." A regarder la pile croissante de livres, de dossiers, de coupures de presse, de notes et de manuscrits réunis par les Sept Samouraïs, je me forgeai peu à peu une idée assez claire de ce qui les intéressait. Quelque temps auparavant, Breyten Breytenbach était revenu brièvement en Afrique du Sud, plus ou moins dans la clandestinité, sous un déguisement et un nom d'emprunt, Christian Galaska ; il était en mission et sa mission pouvait, ou non, avoir eu trait à des activités antigouvernementales. Pendant les mois qui avaient suivi, le gouvernement avait déterré quantité de preuves spectaculaires, dont l'annonce de l'arrivée de sous-marins russes dans une cache secrète quelque part sous Robben Island. La Security Police, mise au courant de sa mission, qui avait déjà été annulée par l'ANC et son organisateur, Johnny Makhatini, l'avait suivi dans tout le pays, pour ne fondre sur lui qu'au moment où il remontait dans l'avion de Paris.

Mes visiteurs importuns avaient déboulé chez moi juste après le séjour de Breyten. Ils m'escortèrent à mon bureau de Rhodes, coincé entre deux officiers sur le siège arrière de leur voiture, deux autres devant. Ils me retinrent plusieurs heures. Les trois autres étaient restés à la maison, sans doute pour surveiller d'éventuelles actions subversives de la part de mon épouse et de nos deux enfants de cinq et trois ans. En fin de compte, ils partirent avec une volumineuse caisse de livres et de documents, dont mes notes pour *Rumeurs de pluie* et mes deux machines à écrire.

Ils omirent d'emporter le premier jet du roman, qui se trouvait dans notre chambre à l'étage, où j'étais en train de le corriger. Ce fut un miracle. A cette époque, à cause d'une superstition stupide, je ne faisais jamais de double d'un manuscrit en cours d'écriture : j'étais persuadé que ça me porterait la poisse. A partir de ce jour-là, je m'assurai toujours de faire plusieurs copies carbone de tout ce que j'écrivais ; j'en envoyais une par semaine à des amis en Europe.

Après le départ du commando de la SB, je me sentis bizarrement exalté. Je ne parlai à personne de leur visite. Mais je me rendis chez un collègue pour lui emprunter une machine à écrire ; avant la tombée de la nuit, j'avais écrit plus du double de mon quota quotidien. En fin de compte, *Rumeurs de pluie* fut terminé bien avant la date butoir que je m'étais fixée. Toutefois, obéissant aux suppliques d'Alta – pour le bien des enfants –, après cette visite, je gardai par-devers moi

toute une année le manuscrit achevé. Entre autres raisons, l'inquiétude d'Alta fut suscitée par la découverte troublante, quelques mois plus tard, que nos Samouraïs étaient ceux-là mêmes qui avaient torturé et assassiné Steve Biko. L'homme qui conduisait la camionnette dans laquelle Biko, nu, avait été transporté de Port Elizabeth à Pretoria était ce Siebert qui avait menacé de détruire notre maison jusqu'à la dernière brique.

J'avais assisté au procès de Breyten à Pretoria et profité de l'occasion pour jeter un œil à deux autres procès à la Cour suprême pour encourager les accusés ; la Security Police me permit même de passer quelques minutes seul avec Breyten. Celui-ci me transmit une information que je trouvai particulièrement touchante : dans les cellules au sous-sol du tribunal, il avait remarqué une inscription parmi les innombrables graffiti sur le mur : le titre de mon livre *Kennis van die Aand.*

Il écopa de neuf ans. Après tout juste une année, on le sortit de prison pour le faire passer en jugement une nouvelle fois, pour une supposée tentative d'évasion. Parmi les documents qu'il avait fait sortir de la prison avec la "complicité" d'un jeune gardien connu sous le nom de Lucky Groenewald, se trouvaient des copies de lettres adressées à plusieurs amis, dont je faisais partie. Je me rappelle fort bien la seule que je reçus, des mains mêmes de Lucky !

Le ton de cette lettre témoignait de l'effet dévastateur de la détention solitaire sur Breyten. Tout ce que je compris, c'est qu'il avait besoin d'aide. Dès le premier abord, je n'eus guère de doute que toute l'affaire n'était qu'un coup monté. Pas un instant je ne fis confiance à ce "Lucky", avec sa fausse naïveté, son apparente innocence boer. Mais Breyten n'en avait pas moins besoin d'aide, désespérément. Je ne m'arrêtai pas sur sa requête spécifique énoncée dans sa lettre : trois cents rands pour une "cavale". Je dois avouer que, dans l'état de confusion où je me trouvais à ce moment-là, je n'imaginai pas un instant que cette *cavale* faisait référence à une tentative d'évasion ; je ne songeai même pas à regarder dans le dictionnaire. Même si j'avais compris ce que mon ami voulait, je n'aurais pas agi différemment.

Lucky insista pour que je détruise la lettre sur-le-champ, ce que je fis en sa présence. Mais je la mémorisai du mieux que je pus, pour la recopier plus tard. Lucky et moi décidâmes de nous revoir quelques heures après, le temps que je réunisse la somme.

Je devais prévenir Breyten que je pensais que Lucky était une balance. Je me rendis de l'autre côté de la rue chez un très bon ami. Nous débattîmes pendant

une demi-heure. Cet ami confirma mes craintes mais fut d'accord avec moi que je ne pouvais refuser d'aider Breyten. Nous nous accordâmes sur deux points : j'enverrais à Breyten une réponse aussi utile et compatissante que possible, mais tenterais de lui faire comprendre que je me méfiais de son messager ; je devrais m'assurer, en mettant un magnétophone dans ma voiture, d'avoir une preuve du double jeu de Lucky dans l'affaire, au cas où il se révélerait effectivement être un espion et où il serait nécessaire de le prouver au tribunal.

La rédaction de la lettre me prit un certain temps. Des années avant cela, en 1964, dans le premier volume de prose publié par Breyten, *Katastrofes*, il avait écrit un conte sur un homme qui s'achetait une courge pour son anniversaire, le 16 septembre, date de l'anniversaire de Breyten. La courge croît de façon incontrôlée et dévore tout alentour, y compris l'homme qui l'a achetée. Au fil des ans, ce conte était devenu le point de départ et le prétexte de nombre de lettres que nous avions échangées. Il me parut convenir parfaitement pour la lettre que je devais lui écrire en prison, sans nul doute la plus délicate de toute notre correspondance. Je ne suis pas certain, compte tenu de la tension du moment, d'avoir réussi mais je fis de mon mieux pour inventer une histoire dans laquelle une courge sert à transmettre un message introduit par des forces légumières hostiles afin de sauver la vie d'une pomme de terre, d'une betterave et d'un poireau innocents. J'incorporai cela dans une réponse apparemment directe à la requête de Breyten. Je joignis aussi les trois cents rands. Puis, dans ma voiture, je glissai mon magnétophone sous le siège du passager, m'assurai qu'il fonctionnait et me rendis à la maison de l'"oncle" chez qui Lucky était censé vivre.

Juste avant de descendre de voiture, je mis le magnétophone en marche.

L'instant d'après, j'ouvrais la portière pour faire entrer Lucky. Il s'assit mais repoussa le siège aussi loin que possible en arrière, ostensiblement pour faire de la place pour ses longues jambes. Il était évident qu'il savait à quoi s'en tenir et souhaitait m'en informer. En repoussant le siège, il révéla la présence du magnétophone sur le plancher. C'est ainsi que notre conversation se déroula magnétophone en vue, tous deux faisant comme si de rien n'était.

Situation comique, oui, j'imagine… Mais, vu les circonstances, alors que Breyten risquait sa vie, à l'époque je la trouvai plutôt lugubre. Après le départ de Lucky, je tentai pitoyablement de me consoler en me disant qu'au moins, je possédais une preuve que j'avais été victime d'un coup monté. J'espérais, mais j'étais aveugle, que, Dieu sait comment, le simple fait que les gars de la SB sachent que j'étais au courant de leurs agissements les découragerait de

s’acharner sur Breyten.

Espoir vain, bien sûr.

Quelques mois plus tard, Breyten comparut à nouveau devant la Cour suprême. Contrairement à ce qui s’était passé au premier procès placé sous la houlette d’un juge de droite qui faisait manifestement des courbettes au régime de l’apartheid, le nouveau juge tenta, dans les limites étroites définies par le système en vigueur, de permettre à la justice de prévaloir. La sentence ne fut pas alourdie et les représentants de l’Etat se firent tancer sévèrement. C’est en grande partie grâce à ce verdict que rien ne fut tenté par la suite soit contre Breyten, soit contre ceux d’entre nous qui étaient impliqués dans le procès. Quelques semaines avant, je m’étais rendu à Johannesburg pour m’entretenir avec le nouveau et brillant avocat de Breyten, Johan Kriegler ; je lui avais demandé ce à quoi je pouvais m’attendre, à la suite de la comparution de Breyten. Kriegler avait croisé les mains et, me regardant dans le blanc des yeux, avait répondu : “Vous êtes dans un beau merdier.”

Avant ce second procès, j’avais encore été confronté à la Security Police. Un jour, je me trouvais à Pretoria pour faire appel au nom de Breyten contre l’interdiction par le Publications Control Board de son recueil de poèmes *Skryt*. Comme Breyten était en prison, il ne pouvait pas s’occuper en personne de l’appel. L’attirail légal m’empêchait d’agir en son nom, à moins que je n’obtienne son autorisation écrite, ce qui n’était possible que si la Security Police acceptait de lui transmettre ma demande écrite. On me conseilla de me rendre au QG de Pretoria. Le matin voulu, je me présentai au Wachthuis. Inutile de préciser que j’étais dans un état second. Précaution futile, j’avais amené deux amis de l’université de Wits : on leur ordonna de rester dehors tandis que je passais l’épaisse porte qui se referma lourdement dans mon dos. Je ne pus m’empêcher de réciter mentalement, dans une veine plutôt mélodramatique : *Toi qui entres ici, abandonne tout espoir*.

Je suivis quelqu’un le long d’un couloir mal éclairé, jusque dans les entrailles de l’édifice caverneux. On me fit entrer dans un bureau. Son aspect ordinaire et morne était choquant.

“Des amis m’attendent”, informai-je d’entrée de jeu le brigadier en faction, un homme trapu en pantalon de flanelle grise et veste sport bleue ; il sentait la fumée ; ses dents et ses mains étaient jaunies par la nicotine. “Pourriez-vous me dire à quelle heure je dois leur dire de revenir ?”

Son visage ne trahit aucune expression. “Ça, répondit-il à voix basse, une voix étale, ça dépend entièrement de vous.”

Il m'ordonna de m'asseoir et plusieurs autres hommes, tous vêtus de vestes sport, rejoignirent le brigadier autour de son bureau d'une banalité sans fond. Je ne pus m'empêcher de me rappeler le récit que mon ami John Miles m'avait fait d'une visite à la SB quelques mois avant, également en rapport avec Breyten, dans le lugubre bâtiment bleu de John Vorster Square, à Johannesburg. L'un de ses interrogateurs avait passé tout son temps debout le dos contre le chambranle d'une porte sans prononcer un mot ; il avait une orange à la main, qu'il lançait, rattrapait, lançait à nouveau et ainsi de suite, la palpant dans la paume de sa grosse main, avant de recommencer son jeu exaspérant : lancer, rattraper, lancer et ainsi de suite.

Plusieurs heures durant, dans la salle d'interrogatoire, bientôt enfumée par des volutes bleues qui tourbillonnaient lentement, les gars du QG me questionnèrent sur ma relation avec Breyten. Où et quand l'avais-je rencontré ? M'avait-il présenté un certain Johnny Makhatini ? Je niai tout, chassant de ma mémoire le petit bistro de la rue Malebranche où, lors de ma première rencontre avec Johnny, j'avais été informé des complexes stratégies élaborées pour communiquer avec un contact à Paris, des détails d'horaires d'avions, de trains et d'autobus ; tout cela n'avait eu aucun sens pour moi, j'avais l'impression qu'on jouait aux gendarmes et aux voleurs ; je ne trouvais pas ça sérieux. Pas plus que la longue liste de noms, que, très honnêtement, je n'avais jamais entendus auparavant. Croyais-je à la violence comme solution aux problèmes politiques ? Non. D'après moi, Breyten pourrait-il avoir recours à la violence ? Non. Et ainsi de suite, sans relâche, la plupart du temps nous tournâmes en rond. J'avais une impression curieuse, troublante : calme et détachement. Je me rappelle que je me disais : Si nous en sommes là, qu'il en soit ainsi. Je ne puis qu'accepter que je suis assis là.

Lorsque je tentai d'expliquer que je voulais simplement demander à Breyten sa permission pour m'occuper de son appel contre les censeurs, on me répondit que c'était hors de question. L'un des hommes ajouta, plutôt poli, que j'étais censé répondre à leurs questions, pas en poser. Puis nous repartîmes pour un tour. Je dus beaucoup les décevoir. A la fin, qui arriva de façon plutôt inattendue, on m'informa tout bonnement qu'ils "me contacteraient, au besoin". Tandis que cette dernière phrase flottait encore dans les tourbillons suffocants de fumée, on me fit sortir dans le long couloir et me reconduisit à la porte d'entrée. La lourde porte se referma dans mon dos avec un bruit métallique. Je retrouvai bientôt mes amis.

L'appel nous fut refusé : il fallait attendre la fin du procès. On en resta donc là.

Au procès de Breyten, le verdict sur mon implication ou non-implication, plutôt, fut inattendu. A Grahamstown, une fois de plus, je rendis visite à l'avocat. Dans son capharnaüm, avec plus de cran que beaucoup, Neville téléphona promptement au chef de la Security Police de Pretoria, le général Johan Coetzee. En équilibre instable sur le bord de mon siège, je me rongeais les ongles.

"Général, dit Neville, trois cents rands appartenant à mon client confisqués par les hommes de vos services ont servi à la Cour suprême de Pretoria comme preuve contre Breyten Breytenbach. Le procès s'est terminé la semaine dernière et Breytenbach a été déclaré non coupable. Vous avez dix jours à compter d'aujourd'hui pour faire livrer cet argent à mon bureau, sans quoi des procédures seront engagées contre vous. A la même date ou avant, je veux voir dans mon bureau tout le matériel saisi dans la demeure de mon client, dont deux machines à écrire, des livres et des documents." Sur quoi il raccrocha au nez de son interlocuteur.

J'étais pétrifié. Je m'attendis au pire.

Neuf jours après, jour pour jour, Neville téléphona pour m'annoncer que je pouvais aller récupérer mes biens aux bureaux de la SB, dissimulés derrière une porte marron plutôt anodine au-dessus d'*OK Bazaars*. Il se proposa de m'accompagner.

A la grille en fer derrière la porte, on lui refusa l'accès et je dus continuer seul. Allaient-ils avoir le dernier mot, après tout ? Bien qu'on me reçût avec une démonstration glaciale d'impolitesse, à des années-lumière de la civilité qu'on m'avait témoignée à Pretoria, on me rendit tout mon matériel, y compris les machines à écrire et, à ma grande surprise, les trois cents rands en liquide, de la main à la main au-dessus d'un bureau marron tout maculé. Quand j'eus signé un reçu manuscrit, on m'ordonna de déguerpir.

Pendant toutes ces années-là, la Security Police s'immisçait jour et nuit dans l'inconscient de notre vie quotidienne. Souvent, la nuit, ma fille, Sonja, qui avait alors quatre ans, faisait des cauchemars qui la réveillaient, et je devais dormir avec elle ; je la tenais dans mes bras, me demandant combien de temps cela pourrait durer. Quand les coups à la porte tant redoutés nous réveilleraient-ils tous en pleine nuit et me précipiterais-je à nouveau dans le couloir envahi par des brutes, pour, cette fois, être emmené…? Je me souviens d'une nuit où j'entendis des coups à la porte, à trois heures, exactement, l'heure la plus redoutée. Je regardai par la fenêtre de Sonja et vis un gyrophare sur le toit d'une camionnette garée devant chez nous. *Cette fois, ça y est*, me dis-je. Un calme étrange, surnaturel, s'empara de moi tandis que je passais ma vieille robe de

chambre rouge pour aller ouvrir. Exactement comme je l'avais imaginé mille fois, plusieurs molosses foncèrent dans le couloir, me poussant sur le côté en criant : "Où est le cadavre ? Où est le cadavre ?" Il me fallut un certain temps pour comprendre que c'étaient des infirmiers envoyés chercher un mort à la mauvaise adresse.

La Security Police s'insinuait partout : bruits et voix étranges sur la ligne téléphonique, menaces de mort anonymes et harangues obscènes aux petites heures du jour, lettres arrivant enveloppe déchirée ou bien ouverte au coupe-papier, quand elle n'avait pas tout bonnement disparu : puisque le but n'était pas d'intercepter le courrier discrètement mais de toujours rendre l'interception très visible. Même fermée à clé dans mon garage, on crochetait la serrure de ma voiture et la saccageait de multiples façons avec une maladresse voulue. Un soir, Alta et moi fûmes réveillés par un drôle de sifflement, à temps pour voir une bombe incendiaire décrire un arc lumineux dans l'obscurité et atterrir sur notre toiture, d'où elle dévala sans causer de dégâts le côté pentu pour retomber dans le jardin à l'arrière.

Où que nous allions, nous étions suivis. En fait, cette surveillance incessante nous conférait une curieuse impression de sécurité. En ville, lors de conférences à l'université, au Cap, à Johannesburg, une fois à Durban, où nous passâmes des vacances avec nos amis Braam et Hannie. Même quand nous emmenions les enfants pour une journée à la plage ou à l'aquarium, nous étions suivis. Un matin, nous partîmes en famille au Kruger National Park pour la fin des vacances. Notre limier n'avait avec lui que les vêtements qu'il portait pour une journée à la plage : short, sandales et une chemise bigarrée avec un motif de perroquets et d'arbres tropicaux. Vers la fin du troisième jour, il nous parut être au bout du rouleau. Dans l'un des merveilleux sites de pique-nique entre les camps, nous nous arrêtâmes pour préparer un *braai* *. Notre oiseau de paradis approcha tel un perroquet déplumé, rescapé d'un ouragan.

"Excusez-moi, Mr Brink, dit-il, étudiant ses orteils poussiéreux qui dépassaient de ses sandales marron. Ecoutez, *man*, je sais que vous savez pourquoi je suis ici mais je veux que vous compreniez… j'applique simplement les ordres. C'est un gros malentendu. Mais maintenant je suis ici, je n'ai pas le choix, je dois rester. Alors, si vous pouviez me supporter.

— Faites comme chez vous", répliquai-je. Nous lui offrîmes du *boerewors* * et un sandwich, qu'il eut la décence de manger à quelque distance de notre petit groupe familial. Pendant les jours suivants, nous nous fîmes régulièrement un petit signe discret de la main pour confirmer que nous nous voyions bien.

Entre-temps, mon ami Braam avait été convoqué par la SB de Durban pour une “entrevue” concernant ma visite. Il s’aperçut que la SB avait un rapport époustouflant, et plutôt amusant, sur mon séjour à Durban, dans lequel on m’avait confondu avec l’universitaire de Stellenbosch André Du Toit. Mais l’aspect le plus comique de la convocation de Braam vint de sa condition de fumeur : toutes les quelques minutes, il se sentait forcé de nettoyer sa pipe et de la rallumer. Chaque fois qu’il tapait le fourneau contre le gros cendrier au centre de la table, l’officier tressaillait et pâlissait. Cela dura jusqu’à ce que le pauvre homme n’y tînt plus ; se penchant vers Braam, il cria d’une voix tremblante d’émotion : “Pour l’amour de Dieu, *man*, arrête de faire ça ! Tu me bousilles mon micro.”

Les scènes de ce genre n’étaient pas toujours aussi plaisantes, les gars de la SB pas toujours aussi ineptes. J’étais éberlué par la façon dont maladresse, perspicacité et sophistication allaient de pair chez eux. Si on ne pouvait jamais vraiment risquer de sous-estimer l’intelligence de ceux de la SB, il était aussi aisé de les surestimer. Une seule chose était certaine : leur opiniâtreté. Une fois qu’ils étaient persuadés de tenir une piste, même s’ils se trompaient du tout au tout, jamais ils ne lâchaient prise. Ce qui vous ramenait toujours à la réalité, c’était la conscience basique et terrifiante que ces hommes, même (et souvent surtout) les plus lourdauds, étaient capables de tuer pour la cause à laquelle ils croyaient et pour les chefs auxquels ils obéissaient comme des chiens. Ce pouvaient être des gens très ordinaires, avec femme, enfants, des habitudes réglées comme du papier à musique (messe tous les dimanches), vivant en harmonie avec leurs voisins, jouant avec leur chien, goûtant une plaisanterie autour d’un *braai*. Mais un point les distinguait des milliers d’autres gens “ordinaires” : c’étaient des tueurs. Ils pouvaient très bien rester debout autour d’un barbecue, un verre de bière dans une main et une côtelette d’agneau calcinée dans l’autre, alors qu’à quelques mètres de là un Noir étouffait dans son sang.

Je trouvais particulièrement atroce que d’autres soient happés dans cette violence à leur corps défendant, en toute innocence et toujours de manière inattendue. Une jeune femme professeur d’une vingtaine d’années, à George, bourrée de talents et très intelligente, démarra une correspondance avec moi sur sa poésie. C’est le fléau de la plupart des écrivains : les exigences de ceux qui vous volent du temps, de l’énergie, de la patience tout en s’imaginant avoir des droits sur vous. Une femme d’âge mûr de Somerset East m’envoya un jour un manuscrit de plus de trois cents pages de poésies, assorties d’une requête : elle exigeait tout simplement que je commente chacune en détail. Au fil du temps, je

crois que je suis devenu moins gentil mais, à l'époque, comme j'avais encore fraîches à l'esprit mes propres galères, je faisais de mon mieux pour soutenir les aspirations juvéniles… et moins juvéniles ; je m'appliquai à étudier ces trois cents et quelques poèmes, dont plusieurs faisaient cinq ou six pages, et les lui renvoyai avec des commentaires circonstanciés. J'attends toujours, quarante ans plus tard, ne fût-ce qu'une petite note de remerciements. Mais la jeune prof de George était différente. Ses textes étaient bons, originaux, courageux, inventifs. Ses lettres étaient un pur bonheur, ses commentaires pénétrants et pleins d'humour sur ses collègues, ses élèves, son meublé, son emploi du temps rébarbatif. Par-dessus tout : l'esprit intarissable qui illuminait sa correspondance, ses rêves d'avenir, son ambition d'être publiée un jour. Et puis tout s'arrêta. Abruptement. Je continuai d'écrire, je lui fis part de mon inquiétude, j'essayai de sonder son silence. Rien. Pendant plusieurs mois. Jusqu'à ce qu'un jour, on glisse une lettre dans la fente de ma porte d'entrée : pas de timbre, pas de tampon. Au moment de la retirer, j'entendis une voiture démarrer dans la rue mais il était trop tard pour l'identifier.

La lettre de ma jeune correspondante de George était rédigée à la main ; elle témoignait d'une certaine hâte, d'une certaine agitation. Pour me dire simplement que, Dieu sait comment, quelqu'un avait eu vent de notre correspondance. Elle ignorait pourquoi, comment et quand (je n'eus, quant à moi, aucun doute). Elle avait découvert l'affaire quand elle avait été appelée par son principal, qui lui avait mis sous le nez une des lettres qu'elle m'avait adressées. Elle contenait des poèmes, des notations personnelles et littéraires – et quelques remarques peu respectueuses, quoique spirituelles, sur son école et ses collègues. On lui avait intimé d'interrompre cette correspondance sur-le-champ. Son correspondant était un communiste et menaçait l'Etat. S'il transpirait qu'elle continuait à lui écrire, elle perdrait son poste sur l'heure. J'aimerais pouvoir dire qu'elle eut un jour le courage de m'écrire à nouveau, de m'apprendre qu'elle entretenait encore quelque espoir pour l'avenir. Mais non, rien. Je ne pus que me demander combien de ces jeunes talents avaient été étouffés dans l'œuf, combien de potentiel créatif ce pays avait perdu, enténébré qu'il était par des atrocités spectaculaires, dont tout le monde était au courant.

Dans au moins un autre épisode, la SB persécuta une femme pour m'atteindre. Il s'agit de l'adorable Lise, qui fit une entrée si fracassante dans ma vie lorsque mon ami François le théâtreux me força à partager ma chambre avec elle. Après cette introduction, nos chemins se séparèrent jusqu'à ce que, plusieurs années

plus tard, je me trouve à Pretoria, où nous eûmes tous deux envie de nous revoir. Ce que nous fîmes dans un hôtel de la périphérie ; après un bon repas, nous nous laissâmes emporter par le torrent de notre conversation et ne nous rendîmes compte de l'heure que lorsqu'il était déjà trop tard.

Environ une semaine s'écoula avant que je reçoive un coup de fil de Pretoria. C'était Lise. Elle était consternée. Elle venait d'avoir la visite d'un lieutenant de la Security Police. Il avait tiré une photo d'une grande enveloppe ; il la lui avait montrée ; il avait refusé de lui montrer les autres. Sur la photo figuraient deux personnes. Elle et moi. Dans ce qu'on appelle d'ordinaire une "position compromettante". Le lieutenant avait été très aimable, il avait même paru s'excuser et l'avait assurée qu'il n'avait aucune intention de lui causer la moindre "gêne". Tout ce qu'il voulait, c'était qu'elle signe un affidavit stipulant que nous avions bien pratiqué "l'acte sexuel".

Et à supposer qu'elle ne fût pas disposée à le faire ?

Il était persuadé qu'elle n'avait pas envie que ces photos tombent dans les mains de la presse. (Etant elle-même journaliste, elle était convaincue qu'aucun journal n'aurait risqué de publier des photos aussi explicites.) Les autres dans l'enveloppe kraft, déclara-t-il, étaient encore plus "parlantes".

Au début, j'essayai de la persuader de le prendre au mot. Mais, après une nouvelle visite du sympathique lieutenant, nous comprîmes que la publication des photos n'était pas leur seule option. Ils pouvaient l'atteindre à plusieurs niveaux et il commençait à saper les défenses de Lise.

A la fin, je reconnus que la meilleure, la seule façon de se débarrasser de cet homme serait qu'elle signe ce foutu affidavit. En fait, lorsqu'elle l'eut fait, nous nous sentîmes libérés. Mais l'affaire avait jeté une ombre sur nos deux vies. Même si des occasions se présentaient à l'avenir, nous ne succomberions pas à la tentation. Nous avions la sensation que notre espace vital se rétrécissait de façon quasi tangible autour de nous, nous devenions claustrophobes.

Il y eut tant d'autres signes, infimes, moins spectaculaires, mais si destructeurs…! N'arriver à Port Elizabeth, comptant prendre l'avion du Cap, que pour s'entendre dire : "Mais vous êtes déjà parti il y a une heure…"

Voyons, c'est impossible. Puisque je suis ici *maintenant.* Voici mon coupon de réservation délivré par l'agence de voyages. Pour le prochain avion.

Je suis désolée, monsieur, mais ce vol est complet.

Arriver en Australie pour les festivals littéraires de Melbourne et Sydney, à l'époque où il n'y avait qu'un vol hebdomadaire entre les deux pays, et

s’entendre dire que votre vol de retour avait été annulé. L’annulation avait été faite par la SB.

Tout cela contribua, pour dire les choses gentiment, à compliquer ma vie dans les années 1970 à 1980. Ils ne relâchaient jamais la pression. Pas même lors de mes voyages à l’étranger.

La première fois que cela arriva remonte à 1974 ; une boîte de cinéma m’emmena à Londres et à Paris comme conseiller et interprète. Depuis mon séjour d’un an à Paris, en 1968, je n’étais pas retourné en Europe ; après la pression constante des années intermédiaires, surtout après l’interdiction d’*Au plus noir de la nuit*, qui m’avait promu “menace pour la sécurité de l’Etat”, enfin je pouvais respirer. Croyais-je. Jusqu’à ce que le vol du retour atterrisse à Johannesburg et que mon voisin, d’âge mûr et d’apparence banale, se mette à me faire la conversation. Les habituelles questions anodines : qu’est-ce que ça faisait de rentrer au bercail ? Où avais-je été ? Combien de temps avais-je été absent ? Lorsque j’eus cité Londres et Paris, il s’enfonça contre son dossier et, sans me regarder, déclara, tranquillement et l’air satisfait :

“Oui, oui, je sais.” Puis, d’une voix basse et monocorde, il récita ce qui suit : “Vous avez quitté Johannesburg le 28 mars, sur le vol SA210. A Londres, vous avez séjourné au West-Two Hotel, à Bayswater.” C’était d’autant plus surprenant que j’avais ignoré jusqu’au dernier moment où notre groupe devait être logé : notre séjour avait été organisé par un contact à l’étranger. Mon voisin insista : “Le 3 avril, vous êtes parti pour Paris sur le vol BA186 et êtes descendu à l’hôtel de Vaugirard.” Autre surprise, car il y avait eu une erreur dans la réservation faite par l’organisateur et, du boulevard Saint-Michel, nous avions dû nous mettre en quête d’un hôtel : nous étions tout bonnement tombés sur celui-là au coin de la rue de Vaugirard.

Mon infatigable compagnon me réservait d’autres surprises de ce genre. Il sortit de sa poche un calepin et se mit à égrener les noms de tous les gens que j’avais rencontrés lors de mon séjour, dont la plupart m’étaient inconnus avant. A la fin de cette litanie, il glissa le carnet dans sa poche. Alors, seulement, il me regarda. Esquissant un sourire, il dit :

“Bienvenue en Afrique du Sud.”

Alors, je sus que j’étais vraiment rentré au pays. Et ce que cela signifiait.

L’accumulation de toutes ces brimades constitua bientôt un fardeau que je ne

fus plus capable de supporter. A moins de trouver un moyen d'en faire un sujet de roman, la situation dans mon pays menaçait de me submerger, de me paralyser. Un événement-clé me procura un sujet possible : la mort en détention d'un habitant du Cap-Oriental, Mohapi. Depuis environ le milieu des années 1960, les morts en prison étaient devenues un symptôme de la dégradation de la situation, et leur nombre avait crû depuis les nouvelles lois sur la détention sans procès, d'abord pendant quatre-vingt-dix jours, puis cent quatre-vingts. De plus en plus sévère et arbitraire, tout comme le serait, quarante ans plus tard, le duo infernal Bush-Blair, le gouvernement sud-africain fut obsédé par le "terrorisme". En 1969, l'assassinat par la Security Police d'un imam du Cap, Abdullah Haron, fit la première page dans le monde entier, grâce en particulier à la ténacité d'une députée de l'opposition, Catherine Taylor. L'affaire n'eut pas de suite mais un nombre croissant de Sud-Africains exprimèrent leur malaise face à ces récits de détenus qui mouraient après avoir glissé sur un pain de savon, être tombés dans un escalier ou d'une fenêtre du dixième étage, quand ils ne se pendaient pas aux barreaux de leur cellule avec un lacet ou des cordes de fortune.

La mort de Mohapi devint une nième cause célèbre lorsque Donald Woods, rédacteur du *Daily Dispatch* d'East London, décida d'enquêter sur lui. Woods était un enquêteur redoutable, ainsi qu'il le démontra lorsqu'il se pencha sur la vie et la mort de Steve Biko. Je dois avouer qu'ayant rencontré Woods plusieurs fois avant et après la mort atroce de Biko, je n'appréciai guère le personnage. Je saluai les causes qu'il défendait mais pas son ego. Mon impression d'alors, peut-être fausse d'ailleurs, était que, chez lui, l'arbre Woods cachait la forêt de ses sujets d'investigation. Beaucoup plus tard, après sa fuite controversée d'Afrique du Sud, nous passâmes quelque temps ensemble à Londres et il me parut bien plus sympathique. Une autre personne qui joua un rôle crucial en me procurant les centaines de pages de documents dont j'avais besoin pour *Une saison blanche et sèche* fut l'avocat Griffiths Mxenge de Durban ; quelques années plus tard, il fut assassiné par la SB sous les yeux de sa famille. Je n'ai appris que très récemment, de source on ne peut plus sûre, que l'homme qui avait photocopié les documents et me les avait fait passer était son clerc, Bulelani Ngcuka, qui, en temps voulu, devint procureur général. Il est aujourd'hui marié à la vice-présidente d'Afrique du Sud, Phumzile Mlambo-Ngcuka.

Au bout du compte, rien n'est "inventé" dans *Une saison blanche et sèche*. Le roman devint le reposoir de ma vie, des vies de nombre de mes amis des années 1970, et des informations glanées au cours des principaux procès et

enquêtes de la période.

Ce ne fut pas une partie de plaisir : à cause notamment du caractère atroce du matériau brut à partir duquel je travaillais. Seule la rédaction d'un autre de mes livres, *Au-delà du silence*, se révéla plus ardue. Mais c'était dû aussi à un événement qui eut lieu le 18 août 1977, très peu de temps après que j'eus commencé la rédaction du roman, et qui bouleversa tant le processus de création que je faillis abandonner. L'événement qui mena, quelques semaines plus tard, à la mort de Stephen Bantu Biko.

La veille de son arrestation, dans le salon de thé de Rhodes, j'avais eu une longue conversation avec des amis de la section d'études politiques : ils connaissaient bien Biko et (alors que c'étaient des réalistes endurcis, voire des cyniques), lorsqu'ils discutaient de l'impact de ce jeune homme charismatique sur la politique noire, notamment dans le Cap-Oriental, ils étaient dithyrambiques. Or voici qu'il avait été arrêté, à Grahamstown même, à quelques centaines de mètres de la maison dans laquelle je travaillais sur un roman traitant d'un personnage de fiction, noir, arrêté, torturé et tué, non par des ombres grises et anonymes de la Security Police, mais par des gens que j'avais croisés. Les jours suivant l'arrestation de Biko furent chaotiques et les rumeurs allèrent bon train. Il fallut attendre le 13 septembre pour qu'une information sûre émerge de cette confusion : Steve Biko était mort. Les premières déclarations émanant du bureau du non regretté ministre de la Justice Jimmy Kruger annoncèrent qu'il était décédé des suites d'une grève de la faim. Un intervenant au congrès du National Party qui se tenait au même moment dans le Transvaal, un certain Christoffel Venter, se leva pour féliciter le ministre qui, déclara-t-il au milieu des applaudissements, était un leader tellement démocratique qu'il allait jusqu'à "accorder aux détenus le droit démocratique de choisir de mourir de faim".

C'est à ce congrès que Kruger émit son commentaire notoire, qui fit le tour du monde : "La mort de Biko me laisse froid." Par la suite, il prétendit que l'expression afrikaans *Dit laat my koud* n'avait pas ce sens-là, qu'elle signifiait en fait : "Je suis désolé, je reste neutre dans cette affaire." Le mois suivant, aux assises annuelles de la Guilde des auteurs de langue afrikaans, je proposai une motion, adoptée à l'unanimité, qui confirma que, tout bonnement, "me laisse froid" signifie bien "me laisse froid".

La vérité filtra lentement. En novembre, lors de l'enquête sur la mort de Biko, fut présentée la version officielle des événements : elle commença par un compte rendu de l'"importante lésion cérébrale" subie par Biko, avec "abrasion de la

partie gauche du front” et de “nombreuses autres blessures superficielles”. Malgré le brillant et émouvant contre-examen de Sydney Kentridge et George Bizos, le magistrat déclara : “Au vu des seules preuves disponibles, la mort ne peut être attribuée à aucun acte volontaire ou omission pouvant suggérer que quiconque ait commis un crime punissable par la loi.” N’empêche, l’affaire demeure un moment charnière de l’histoire contemporaine de l’Afrique du Sud ; quelles qu’aient été les déclarations officielles, c’était la première fois que les machinations de la Security Police étaient mises au jour de cette manière.

Je n’en demeurai pas moins paralysé dans ma rédaction d’*Une saison blanche et sèche*. Je trouvais obscène de m’y remettre. Comment pouvais-je me laisser aller à l’élaboration d’un roman, même s’il était fidèlement basé sur les faits, alors que tout près de moi un homme avait été torturé et tué d’une manière atroce ? Ce fut l’un des rares moments de mon existence où j’eus envie d’approuver Adorno : après l’Holocauste, la littérature était impossible. Pendant de longs mois, je fus incapable d’écrire. J’étais tellement vidé et dégoûté de tout que je ne pus même pas prendre part aux manifestions à la suite de la mort de Biko et à la décision du gouvernement d’interdire près de vingt organisations politiques, religieuses et culturelles, rendant ainsi presque impossible toute résistance à l’apartheid. Je n’émergeai lentement de cette paralysie que lorsque Nadine Gordimer me téléphona pour m’inviter à signer avec elle et Athol Fugard une déclaration protestant contre la façon dont l’affaire avait été menée. Très lentement, je revins à la vie. Au cours de nombreuses discussions avec mes proches et, par-dessus tout, ma femme, Alta, j’en vins à penser qu’écrire, et, de manière on ne peut plus pertinente, écrire *Une saison blanche et sèche*, n’était pas obscène ou déplacé mais une nécessité.

Dans une large mesure, la presse, tous les médias publics étaient bâillonnés. Les manifestations étaient désormais illégales. La plupart des organisations qui avaient jusque-là orchestré la résistance à l’apartheid étaient réduites au silence. Mais, dans ce silence oppressant, il restait une voix qu’on pouvait encore entendre, même si elle était diabolisée ou devenue suspecte pour un grand nombre : la voix de l’art. Dans mon cas, la voix romanesque.

A cette époque, un groupe d’étudiants de Rhodes me demanda de faire une conférence sur l’avenir. Je répondis à Lynette, la jeune femme qui était venue me trouver à ce sujet, que je ne voyais pas vraiment à quoi cela rimait. C’était l’une des jeunes femmes les plus persuasives, les plus positives, les plus courageuses que je rencontrais depuis longtemps, et jusque-là j’avais toujours accepté ce genre d’invitation. Mais, cette fois, j’avais envie de décliner. Les obstacles

étaient trop grands. Elle se leva et me regarda droit dans les yeux. “Si c’est vraiment votre sentiment, je vais aller le leur dire. Et, lors de notre prochaine réunion, nous choisirons comme sujet de débat : « Que faire quand même des gens comme Brink ne veulent plus s’adresser à nous ? »”

J’acceptai.

Le lendemain matin, des membres du personnel et des étudiants, en nombre, se réunirent dans la cour. Je parlai de la nécessité de ne jamais s’arrêter de protester, de ne jamais baisser les bras, de ne jamais accepter de se taire. Sans doute, comme toujours, invoquai-je Camus. Et, m’inspirant d’Artaud, j’élaborai une conclusion plutôt mélodramatique, trop exaltée :

> Nous crierons notre résistance sur les toits. Quand on nous interdira de hurler nos vérités, nous les exprimerons à voix haute. Quand on nous interdira de les exprimer à voix haute, nous les chuchoterons. Quand on nous interdira de les chuchoter, nous les transmettrons en agitant des couvertures sur des feux de camp.

Démagogie, prose ampoulée s’il en est. Mais j’étais désespéré.

Après quoi, peu à peu, mais emporté par une résolution féroce, je retournai à l’écriture d’*Une saison blanche et sèche*.

Ce n’est pas la fin de l’histoire. Quand le roman fut terminé, je l’envoyai à mon éditeur de langue afrikaans, Human & Rousseau. Compte tenu du sort d’*Au plus noir de la nuit*, il fut décidé (et l’avenir montrerait que la direction avait raison) que, dans le climat ambiant, on ne pouvait se permettre de publier un livre tel qu’*Une saison blanche et sèche*. Je me tournai donc vers mes trois amis de l’université du Witwatersrand, Ernst Lindenberg, Ampie Coetzee et John Miles, qui avaient fondé Taurus, maison d’édition alternative *ad hoc* ; ils avaient déjà sorti l’édition clandestine d’*Un instant dans le vent*. Ce roman n’avait pas rencontré de problèmes avec les censeurs, sans doute parce que, même si, comme *Au plus noir de la nuit*, il traitait de l’amour entre un homme de couleur et une Blanche, l’action était située dans un passé lointain. *Une saison blanche et sèche* était un roman contemporain sur un sujet plus explosif que le sexe interracial : l’indécence de la Security Police, la tentative d’un Afrikaner lambda pour porter à la lumière les ténèbres et la violence institutionnelle qui sous-tendaient l’apartheid.

Au moment de l’impression, Ernst, Ampie et John ne purent se permettre de prendre le moindre risque. Ils avaient conservé la liste des souscripteurs dressée à l’époque de la distribution d’*Un instant dans le vent*. Mais ils devaient

s’assurer qu’il n’y aurait pas de fuites chez l’imprimeur. Ils choisirent donc une petite imprimerie indienne où personne ne comprenait l’afrikaans. Comme sécurité supplémentaire, ils fournirent le manuscrit sans titre et sans nom d’auteur. Ils ne donnèrent ces informations qu’au tout dernier jour d’impression.

Il y eut d’autres embûches. Je devais être en contact régulier avec mes rédacteurs, de préférence par téléphone, pour répondre à leurs éventuelles questions. A cause de précédentes expériences difficiles ou comiques, nous connaissions tous la vulnérabilité des conversations téléphoniques : nous décidâmes donc d’utiliser comme référence une thèse sur la poésie de Breyten Breytenbach écrite peu avant sous ma direction par Annari van der Merwe, aujourd’hui éditeur dans la prestigieuse maison Umuzi. Nous crûmes naïvement que cela suffirait à éliminer les problèmes. Certains, hélas, n’étaient guère prévisibles. La plupart découlèrent de la tendance qu’avait John d’oublier des bribes d’informations capitales. En conséquence de quoi, lorsque nous étions convenus qu’on m’appellerait au numéro d’un téléphone public ou chez des amis, disons, à huit heures du soir, il téléphonait à dix heures du matin ou à trois heures de l’après-midi. J’entendais au bout du fil un cafouillis, une voix déguisée : “Euh, je suis désolé, mec, j’ai oublié à quel numéro je dois t’appeler ce soir. Euh, tu peux me le redonner, s’te plaît ?” D’où une nouvelle série d’explications, diversions et nouveaux aiguillages.

Surprenant, dans ces conditions, que le livre ait fini par paraître, apparemment sans pépins. Pour l’occasion, je pris l’avion de Johannesburg. Dans la librairie d’un ami commun, nous nous rencontrâmes longtemps après l’heure de fermeture, pour glisser les deux mille exemplaires dans des enveloppes molletonnées et inscrire les noms et adresses de la liste. Nous ajoutâmes une note imprimée pour informer les destinataires du prix et les assurer que, s’ils ne voulaient pas le livre, ils pouvaient, bien sûr, le retourner à l’expéditeur.

Autant que je le sache, un seul exemplaire fut retourné et personne ne manqua de payer.

La semaine suivante, le livre était interdit mais tout le tirage avait été distribué et l’imprimeur, qui ignorait tout, était réglé rubis sur l’ongle.

Dernier rebondissement piquant de l’affaire, environ deux semaines après, je me rendis à Londres pour le lancement du livre au Royaume-Uni. J’attendais d’être appelé pour l’embarquement lorsque deux hommes vêtus des habituels pantalon de flanelle et veste sport, chaussés des inévitables souliers gris, arrivèrent à ma hauteur et m’invitèrent à les suivre. Ils m’emmenèrent jusqu’à

une cloison en bois encastrée dans un mur. Derrière se trouvait une porte, si astucieusement dissimulée qu'elle était indécelable. A l'intérieur se trouvaient six ou sept hommes. Au milieu de la pièce, genre salle d'attente, sur une longue table basse était posée la Samsonite noire que j'avais enregistrée quelques instants plus tôt.

Je fus *invité* (mot qu'ils employèrent à plusieurs reprises) à écrire la liste complète du contenu de ma valise. Ils étudièrent la liste, avant de m'*inviter* (ce mot, encore) à réfléchir, au cas où j'aurais oublié quelque chose. J'acceptai leur *invitation*, réfléchis derechef, ajoutai quelques mouchoirs et des slips, et leur tendis à nouveau la liste. *Da capo*. Un autre moment de réflexion. J'ajoutai à la liste un jersey rouge. Rien de plus ? Rien de plus. Etes-vous bien certain ? Certain. Vous en mettriez votre main au feu ? Je le crois. Etes-vous vraiment, absolument sûr ? Il me semble bien. Le *primus inter pares* s'approcha de la valise, défit les deux fermoirs, se redressa et se retourna vers moi.

"Une dernière fois, dit-il, en êtes-vous certain ?"

Je poussai un soupir et fis oui de la tête.

Il ouvrit la valise et recula d'un pas. (On ne sait jamais, avec les terroristes…)

Comme il n'y eut pas de détonation, plusieurs autres approchèrent de la table et lui prêtèrent main-forte. Ils retirèrent jusqu'au moindre article. Ils inspectèrent chacun sous tous les angles, l'évaluèrent de leur coup d'œil professionnel avant de le placer sur la table basse à côté de la valise. Une fois qu'il fut clair que celle-ci ne renfermait ni objets de contrebande, ni explosifs, ni pièges au milieu de mes insignifiantes affaires, le chef de meute fit signe à l'un de ses acolytes de le suivre et ils disparurent par la porte qui faisait semblant de ne pas en être une.

Ils revinrent dix minutes plus tard.

"Vous pouvez y aller", dit le gradé. Il m'*invita* à refaire ma valise. Je ravalai la rage qui montait en moi inexorablement et m'exécutai.

J'attendis le moment où, ma valise fermée, je m'apprêtais à partir pour oser demander : "Pourriez-vous me dire pourquoi j'ai été retenu ici ?

— Vous n'avez pas été retenu, répondit le *numero uno*. Vous avez simplement été invité à…

— Je sais. A vous indiquer le contenu de ma valise. Mais j'aimerais vraiment savoir ce que vous recherchiez."

Un long silence. Puis, manifestement irrité, le porte-parole s'expliqua : "Tout ce que je peux dire, c'est que nous avons reçu un tuyau.

— Sur quoi ?"

Il me dévisagea. "Vous étiez censé essayer de sortir en fraude de ce pays des

exemplaires de votre livre.”

J’étais exaspéré : “Pouvez-vous m’expliquer, je vous prie, rétorquai-je, pourquoi quiconque voudrait faire sortir en douce des exemplaires d’un livre interdit dans ce pays vers un autre pays où il ne l’est pas et où il est déjà disponible ?

— Vous pouvez y aller maintenant”, rétorqua le Grand Inquisiteur.

Je jugeai sage de m’exécuter, tant qu’il était encore temps d’attraper mon avion.

En 1984 aurait pu avoir lieu une redite de l’interdiction qui avait frappé *Au plus noir de la nuit*, mais, cette fois, il n’y eut pas de problème. Kobus van Rooyen, qui était monté en grade dans la nouvelle configuration de l’arsenal de la censure, n’hésita pas à autoriser le livre, même si la vente en fut restreinte aux plus de dix-huit ans. Toutefois, la décision ne fut pas exempte d’un petit coup de queue revanchard. Lorsque l’éditeur qui publiait mes livres en collection de poche, Fontana, demanda au Publications Appeal Board la permission d’exporter en Afrique du Sud son édition anglaise, la maison reçut le rapport suivant :

> Le Comité d’expertise littéraire a déclaré que l’ouvrage ne pouvait pas, sur la seule foi de ses caractéristiques ou mérites littéraires, être soustrait à l’accusation d’indésirabilité.
>
> – On recherche en vain dans le roman des qualités qui compenseraient les défauts majeurs signalés dans le rapport.
>
> – Pages 187 et 393, on trouve des exemples de la crudité de l’association du sexe et de la religion.
>
> – On ne peut promettre à l’éventuel lecteur doué de raison qu’il trouvera dans cet ouvrage une quelconque sophistication ou une quelconque profondeur littéraire ou théologique.
>
> – Ce roman n’est pas seulement d’une grande médiocrité, c’est par moments un non-roman, de la non-littérature. On ne peut imputer ce défaut à de la maladresse ou à un quelconque bâclage de la part d’un écrivain amateur mais plutôt à une sophistication de la sorte la plus banale et à un certain genre de manipulation superficielle *(sic !)*.
>
> – Ce qui a profondément choqué, c’est la façon dont le matériau biblique et religieux est employé pour s’approprier un soupçon de plausibilité et conférer un sens artistique au roman.
>
> – L’attitude de l’auteur et du narrateur se résume à la haine et au ressentiment.
>
> – Attendre de ses lecteurs qu’ils acceptent que les dernières saintes expériences de la vie de Jésus-Christ deviennent les symboles, les métaphores d’une satiété sexuelle comme dans ce roman, vraiment, c’est dépasser les bornes.

Ils n’avaient renoncé à leurs accusations de pornographie, de blasphème et de menace pour la sécurité de l’Etat que pour s’improviser critiques littéraires.

Hélas, il ne serait pas entièrement juste de considérer la fin de la censure comme une victoire totale de la littérature ou des arts en général. L’élément

déterminant fut plutôt la situation générale en Afrique du Sud, notamment après la rébellion de Soweto en 1976 et le meurtre de Steve Biko un an plus tard, avec sa conséquence immédiate : l'interdiction de dix-neuf organisations et la disparition de la liberté de la presse. Comme c'était prévisible, toutes les formes d'opposition furent réprimées et la répression s'amplifia partout visiblement, notamment à travers les divers états d'urgence qui ponctuèrent les années 1980, jusqu'à ce que P.W. Botha, même lui, ne puisse plus contenir les élans du pays et sombre dans l'apoplexie. Le gouvernement donna des signes croissants de panique dans ses tentatives effrénées pour renverser la situation. Les sanctions internationales commençaient à nuire au régime. Sur place fut créé l'United Democratic Movement, façade de l'ANC en exil ; autorisés par le gouvernement dans sa tentative pour endiguer les pressions accumulées dans le monde du travail, les syndicats organisèrent dans les usines une opposition frontale ; manifestations et différentes formes d'opposition prirent de l'ampleur dans les églises et à l'université. La Security Police manquait tout bonnement de bras pour affronter simultanément tous ces défis. Les excès et les mesures désespérées auxquelles elle fut acculée, y compris les tortures et les pires répressions que le pays ait connues, trahirent la faillite du système. Au milieu de cette effervescence, les arts perdirent leur statut de menace sérieuse… surtout pour un régime qui ne brillait pas par son goût de la lecture ! Le bruit courait que P. W. Botha ne lisait même pas les journaux.

L'Afrique du Sud fut enfin prête à affronter les enjeux de la démocratie. Hélas, la démocratie est rarement établie une fois pour toutes, à moins que l'électorat ne reste constamment sur le qui-vive. Quel dommage qu'aujourd'hui, après tout juste dix ans de cette expérience nouvelle, les vieux réflexes paraissent près de revenir, ravivés par ceux-là mêmes qui, sous l'apartheid, souffraient le plus de l'absence de liberté de parole. Mais nous savons, hélas, qu'un enfant battu a de grandes chances de devenir un parent bourreau.

COURRIER DES LECTEURS

Jette ton pain sur l'onde, dit le prédicateur, car après plusieurs journées il te sera retourné. Le poète Uys Krige était plus cynique : "Si tu jettes ton pain à l'eau, ne t'attends pas à ce qu'il revienne sous la forme d'une bûche de Noël." Comment ne pas me le rappeler lorsque je songe aux réactions inattendues qu'ont suscitées mes écrits au fil des ans.

L'une des lettres les plus touchantes que j'aie jamais reçues, une dizaine d'années après la publication d'*Un instant dans le vent*, me fut envoyée par une Ecossaise qui joignait à son envoi plusieurs billets d'une livre, me demandant d'acheter des fleurs, à déposer sur les tombes d'Aob/Adam et d'Elisabeth. Il me fut presque douloureux de lui expliquer que j'avais *inventé* ces personnages.

Je reçus un jour une lettre bouleversante d'une Belge. Elle ne divulguait pas son adresse mais le tampon indiquait qu'elle avait été postée dans une ville des environs de Charleroi. Elle précisait que je n'avais pas à lui répondre. Elle avait simplement besoin de quelqu'un à qui écrire et, Dieu sait pourquoi, mes livres l'avaient convaincue que j'étais la personne la plus indiquée pour ça. Sa vie était sens dessus dessous et elle devait absolument se confier à quelqu'un, sinon elle deviendrait folle. Pendant plus de deux ans, elle me bombarda de lettres. De temps en temps, je bénéficiais d'un répit d'une semaine ou deux, et même une fois de deux mois, mais, dans l'ensemble, je recevais trois ou quatre lettres par semaine, de cinq, huit, dix, voire vingt ou trente pages, sur un papier bleu très fin, d'une écriture qui fluctuait entre le compassé et une folle extravagance. Le contenu variait tout autant. Elle était mariée mais venait de prendre un amant ; en temps voulu, un second se mit à apparaître et disparaître alternativement. Elle avait des doutes sur les infidélités, réelles ou présumées, de son mari. Ses histoires devinrent aussi compliquées qu'une sitcom à la télé. Je m'attendais toujours à recevoir une lettre annonçant une conclusion quelconque, demandant des conseils (dont elle avait manifestement et désespérément besoin), ou m'informant simplement que nous étions parvenus à la FIN. Laquelle ne vint jamais. Je finis tout bonnement par ne plus recevoir de lettres d'elle.

Les réactions de mes lectrices au portrait d'Andrea dans *Le Mur de la peste* furent variées. Je fus la cible d'attaques et de dénonciations exacerbées ; parallèlement, il fut gratifiant de recevoir de la part de lectrices des

encouragements parmi les plus enthousiastes de tous ceux que j'aie obtenus pour mes romans. La réaction d'une jeune correspondante française me toucha beaucoup – m'émut profondément, en fait : elle s'était tant et si bien identifiée au personnage d'Andrea qu'elle avait été amenée à me raconter l'histoire de sa vie. Sa lettre faisait un peu plus de trois cents pages. Je tentai de la persuader de trouver un éditeur mais je n'entendis plus jamais parler d'elle.

Une autre réaction qui me laissa muet de gratitude me vint d'une jeune Sud-Africaine noire, qui avait passé en exil la plupart des années de l'apartheid : après avoir lu *Le Mur de la peste*, elle avait décidé de suivre l'exemple d'Andrea et de rentrer au pays pour affronter ses propres démons.

Et puis il y eut Herr Böhlke. Fin 2000. Ses pattes de mouches laissaient à penser que mon correspondant était très âgé, ou subissait un certain stress. La lettre, postée à Hanovre, était porteuse d'une nouvelle plutôt inattendue. Rainer Böhlke avait atteint un âge où il lui fallait commencer à penser à la mort et à son héritage ici-bas. Il était seul au monde, n'avait pas d'enfants ou de parents vivants ; comme il aimait mes livres, il se demandait si j'accepterais d'être son unique héritier.

Je dois avouer que mon imagination me fit instantanément et très indignement miroiter une grosse fortune dans un avenir point trop lointain. Je me représentai un *Schloss* sur le Rhin. Je répondis pour exprimer toute mon empathie et mes remerciements, en précisant que, eh bien, oui, naturellement, si c'était son souhait, j'accéderais à sa généreuse requête…

Il s'écoula un certain temps avant que je reçoive des nouvelles, puis les aléas de la poste causèrent des interruptions répétées. Mais notre correspondance se poursuivit néanmoins. Un jour arriva une nouvelle requête : compte tenu de la haute opinion qu'il avait de mon travail, et compte tenu de notre arrangement des plus satisfaisants, serais-je prêt à lui envoyer le manuscrit original de l'un de mes livres ?

Je pesai longtemps le pour et le contre. Mais, en fin de compte, qu'était donc un manuscrit comparé à un *Schloss* sur le Rhin ?

Je lui envoyai donc par avion un manuscrit de *Tout au contraire*.

Puis le silence.

Environ six mois plus tard, mon agente m'appela de Zurich pour me rapporter une conversation très étrange qu'elle avait surprise entre une collègue et un auteur de romans policiers américain, Henry Slezar. Il venait de publier un nouveau livre, dont la dédicace avait intrigué l'agente. En réponse à sa question,

il lui avait raconté une histoire bizarre concernant un vieux monsieur allemand, un lecteur qui l'avait contacté quelque temps auparavant pour lui demander s'il consentirait à être son unique héritier. Et cetera. Le mystérieux correspondant avait quémandé obséquieusement une dédicace et non un manuscrit.

L'agente fit venir Henry Slezar au téléphone. Lui et moi eûmes une conversation plutôt passionnée au cours de laquelle il jura de faire circuler cette histoire sur l'Internet. Comment savoir ? Peut-être Rainer Böhlke avait-il fait ses héritiers de dizaines, voire de centaines d'écrivains ! Je les imaginai tous fondre sur sa tombe et clamer à cor et à cri qu'ils étaient chacun le digne propriétaire du *Schloss*. Une scène digne de Dame Agatha Christie.

Slezar n'eut pas plus tôt remis les pieds aux Etats-Unis qu'il mourut d'une mort subite. Quant à moi, je continuai de fulminer et me mis à envoyer de nombreuses lettres, toutes recommandées, à Hanovre. Inutile de préciser que je ne reçus pas la moindre réponse.

Mais, en dernier recours, les écrivains disposent toujours d'une carte maîtresse : le dernier mot. Dans le livre que j'écrivais à l'époque, *Au-delà du silence*, je rebaptisai le personnage le plus méprisable que j'aie jamais créé… Böhlke.

RETOUR EN FRANCE

Tout au long des années 1960, je rêvai de retourner à Paris et c'est seulement en 1968 que la possibilité d'un séjour de longue durée se présenta mais, mi-1966 déjà, j'entrepris un voyage qui, quoique plus bref, n'en fut pas moins déterminant. Après cinq ans à Rhodes, il était temps que je prenne une année sabbatique. J'avais envisagé ce retour en France comme une célébration de ma seconde naissance, laquelle avait eu lieu à Paris. Hélas, les les choses tournèrent différemment. Après la désintégration de mon deuxième mariage, j'étais déprimé. Mais je refusai de modifier mes projets parisiens. J'avais *besoin* de retourner en France. Cela aurait pu virer au désastre, or je passai l'un des étés les plus fournis de toute mon existence. Il me suffit de fermer les yeux pour revoir, en premier lieu, les visages d'alors. Visages d'artistes de toute sorte. Plus particulièrement Jan Rabie et Marjorie Wallace, qui séjournaient chez Breyten. Je dénichai, à deux pas de chez eux, une chambrette nichée dans les combles du petit hôtel de Senlis, où j'habitai pendant la première quinzaine. Quelques années plus tard, j'y passai encore quelque temps : seule occasion où nous avons manqué de tomber en disgrâce auprès de la patronne du Senlis. Une fascinante jeune peintre et militante hollandaise, Connie, vint rendre visite à Breyten. Aux petites heures du jour, je proposai de la raccompagner rue du Dragon chez une amie commune, Marion, dont je parlerai en temps voulu. A mi-parcours, je la persuadai que le Senlis pourrait valoir la peine qu'elle y dorme. Nous rebroussâmes chemin. Après quelques vins chauds au Mahieu, au coin du Boul'Mich et de la rue Soufflot, nous prîmes donc le chemin de l'hôtel. Comme, à Paris, les hôteliers ont tendance à regimber quand vous ramenez des hôtes occasionnels dans votre chambre, je fis d'abord monter Connie discrètement puis grimpai les quatre étages jusqu'à ma chambre. Il serait exagéré de dire que celle-ci était *petite* : elle était *minuscule*, guère plus grande qu'une grande valise ; mon lit à une place remplissait plus ou moins sa largeur. La seule façon de nous caser tous les deux, ce fut de sortir le lit sur le palier et d'installer le matelas par terre. Même le *Kama Sutra* ne fut plus d'aucun secours dans l'exécution de nos manœuvres dans cet infime rectangle. La nuit fut pourtant couronnée de succès ; il faut dire que nous n'eûmes pas particulièrement envie de dormir.

Connie partit à l'aube. Je l'entendis descendre les quatre étages. Mais

lorsqu'elle passa devant la loge de la concierge survint une explosion, du genre éruption du Krakatau.

Je sortis tant bien que mal sur le palier, tirai vite mon malheureux lit à une place dans ma chambre, mis en tas les draps dessus, me glissai en gigotant à toute allure dans mes vêtements et dévalai l'escalier pour aller empêcher le meurtre d'une jolie étrangère. Or, je n'avais dévalé que deux étages lorsque le silence se fit. Soit Connie était morte, soit elle avait réussi à échapper aux griffes de la concierge. Priant pour que la seconde hypothèse fût la bonne, je remontai en vitesse dans ma chambre, me dévêtis derechef et me remis au lit. L'instant d'après, des pas retentirent sur les marches et puis, sans frapper, la patronne fit irruption dans mon nid d'aigle, essoufflée comme si elle venait de courir un marathon dans les Alpes.

Levant ma tête ébouriffée comme si je venais à peine de me réveiller, je m'enquis, comme hébété : "Qu'y a-t-il, madame ?"

Elle regarda autour d'elle, se mit à genoux pour regarder sous le lit, avant de se lever, hochant la tête, éberluée.

"Est-ce que vous avez… est-ce qu'il y a eu… est-ce que vous avez vu une fille passer par ici ? demanda-t-elle, bégayant, d'une rage impuissante et confuse.

— … passer par ici ? Venant du toit ? Ou y remontant ?"

Elle reflua sur le palier, leva les yeux vers le vasistas, hocha encore une fois la tête, lança un "Merde !" retentissant et redescendit l'escalier d'un pas lourd mais sans piper mot.

Pour en revenir à mes affaires : Jan et Marjorie occupaient la chambre d'amis de l'appartement de Breyten, et je séjournais au Senlis. Je n'assistai donc pas en personne au spectacle stupéfiant de leur départ. Mais je fus informé de l'évolution du processus pendant les dix jours, pas un de moins, qu'il dura.

Ils devaient prendre le train à la gare du Nord. Organisateur méticuleux (dernier vestige, sans doute, de sa stricte éducation calviniste), Jan voulait être certain que rien, absolument rien, ne puisse mal tourner. Aux aurores, dix jours avant le jour J, Breyten fut réveillé par ce qui ressemblait à un tremblement de terre dans l'escalier. Quand il arriva à la porte d'entrée, Jan et Marjorie étaient déjà sortis avec cinq grosses valises (leur séjour à Paris suivant un périple de plusieurs mois aux Etats-Unis et en Europe, ils avaient accumulé une montagne de bagages). Vers le milieu de la matinée, ils revinrent de la gare du Nord. Comme leur train devait partir à huit heures *(dix jours plus tard)*, ils s'étaient levés à cinq pour attraper le premier autobus, direction gare du Nord, où ils

étaient arrivés une heure et demie à l'avance.

Le lendemain matin, ils répétèrent l'expérience, descendant avec fracas les six étages, mais, cette fois-ci, à six heures moins le quart. Le troisième jour, ils partirent à cinq heures et demie. Ensuite, il ne leur resta qu'à peaufiner leur performance, ajoutant ou soustrayant quelques minutes tous les jours, jusqu'à ce que, la veille de leur départ, ils soient parfaitement rodés. Le dernier matin, nous nous retrouvâmes tous sur le trottoir de la rue Malebranche et leur fîmes nos adieux. Tout était fin prêt pour un départ exemplaire.

Or, ils revinrent un peu après dix heures : les cheminots étaient en grève et leur train n'avait pas pu partir.

La grève fut suspendue trois jours plus tard, les trains roulèrent à nouveau, et Jan et Marjorie purent partir.

Le reste de cet été 1966 fut un véritable carrousel. Une liaison insensée avec une jeune Anglaise dont la ressemblance avec Ingrid était troublante. Un épisode singulier avec une sylphide suédoise, Mia, qui s'appelait en fait Gunilla. Elle accepta de partager ma couche pendant une quinzaine à condition qu'il ne soit pas question de sexe entre nous. Je tombai éperdument amoureux d'elle mais, en homme d'honneur, je respectai strictement notre contrat. Ce fut une vraie période de folie car elle se mit à fréquenter une bande de hippies sur les bords de Seine, et d'autres personnages interlopes, dont un Marocain borgne qui alimentait la jeune génération en herbe et alcools. Je passai la plupart des nuits à rechercher Gunilla et à l'extraire de situations potentiellement dangereuses, dont elle semblait vouloir ne rien voir. Après notre quinzaine de brûlante chasteté, elle partit pour l'Italie, la Tchécoslovaquie et je ne sais où. Note de bas de page à ajouter à cet épisode : en 1988, je fus invité à un festival littéraire à Göteburg ; dans la queue d'une centaine de gens qui attendaient que je signe mon livre, une très belle femme d'âge mûr posa son exemplaire sur la table devant moi sans prononcer un mot. Elle attendit le moment où, lorsque j'eus signé son exemplaire, elle tournait les talons et repartait, pour dire : "Peut-être *jamais*." Levant la tête, je reconnus la Gunilla d'autrefois. Je l'appelai par son nom. Elle regarda en arrière, m'adressa un bref sourire et continua son chemin. Le lecteur suivant attendait son autographe. Impossible de courir après Gunilla. Ce qui était resté si péniblement inassouvi au cours de cet été désormais lointain était destiné, en effet, à ne *jamais* être assouvi.

Autres histoires inachevées de cet été 1966 : ayant vu un soir une jeune actrice d'une beauté spectaculaire, Elyane Giovagnoli, dans une pièce de Ionesco à Montparnasse, je tombai, qui l'eût cru, amoureux d'elle. Toutefois, comme je devais aller à Londres le surlendemain, ma marge de manœuvre était faible. Le lendemain, je me rendis chez un fleuriste près du théâtre et lançai ma petite guerre des Roses : le fleuriste devrait déposer une rose rouge à l'entrée des artistes pour Elyane tous les jours jusqu'à mon retour. Quand je rentrai un mois plus tard, je me rendis immédiatement au théâtre. Cette fois, je laissai tout un bouquet de roses, avec une note fixant un rendez-vous le lendemain après la représentation.

Je me présentai au théâtre très à l'avance, ignorant si Elyane viendrait ou pas. Elle vint. Elle était encore plus belle que je ne me le rappelais. Les premiers instants de notre conversation furent assez hésitants. Mais, après avoir commandé un verre, nous entamâmes ce qui promettait d'être une soirée pleine de possibilités. Pétillante, pleine d'esprit, elle souriait, riait, ses yeux presque noirs s'illuminaient de tout un festival de lumières.

Juste au moment où je jugeais que le temps était venu de lui proposer de nous revoir, un vendeur de journaux passa sur le trottoir. Même de loin, je ne pus manquer de déchiffrer la manchette :

Verwoerd assassiné

Je fis signe au vendeur et lui achetai un journal. Pour incroyable que cela ait pu paraître, la nouvelle était vraie.

"Elyane, je vais devoir te demander de m'excuser", bégayai-je. L'excitation me fit bafouiller. Et je la plantai là.

La rue Malebranche, où j'avais alors ma chambre chez Breyten et Yolande, était à plus d'un kilomètre mais je courus tout du long. Je déboulai dans l'appartement. Breyten était assis dans le salon étroit avec un vieil ami rhodésien, le sculpteur Keith MacKenzie. Yolande était déjà couchée.

Nous la réveillâmes, nous lûmes le journal plusieurs fois. Je proposai d'arroser ça. Dès que les verres furent emplis, sombre et l'air suspicieux, Keith demanda : "Que fêtons-nous, exactement ?"

C'est alors seulement que la vérité nous atteignit en pleine figure, Breyten et moi : Keith, qui penchait nettement à droite, admirait Verwoerd. (Quelques jours plus tard, il assista même à la cérémonie religieuse organisée par l'ambassade d'Afrique du Sud. Comme il n'avait pas de costume adapté, il emprunta le costume noir que Breyten avait mis pour son mariage six ans plus tôt ; il ne lui

allait pas du tout mais il planta une plume d'autruche dans son chapeau et y alla pieds nus.) Pendant un instant, l'atmosphère fut chargée d'électricité. Keith nous fusilla du regard, attendant que nous osions nous réjouir ouvertement. Il faisait deux fois notre taille, Breyten et moi réunis.

Breyten, avec sa diplomatie légendaire, sauva la situation : "Buvons à l'Afrique du Sud", proposa-t-il. Ce que nous fîmes tous, avec gravité.

Pendant ce séjour fou, les dîners se succédèrent, impromptus ou prévus, à la fraîche, dans le jardin d'un hôte en banlieue au plus fort de l'été ou sous les feuilles qui tombaient des platanes en fin de saison ; s'y trouvait toujours un assortiment hétéroclite de peintres, de sculpteurs, de metteurs en scène, de cinéastes, d'acteurs, d'écrivains, de poètes, publiés ou pas, assortis d'un aréopage de pique-assiettes de la catégorie mangeurs de feu, avaleurs de sabres, briseurs de chaînes, minimalistes, maximalistes, tisserandes, lithographes, musiciens, chanteurs, danseuses sinueuses et peu vêtues, mimes aux longs doigts ; tous mangeaient des pâtes et buvaient du vin, moulins à paroles prompts à se chamailler, se peloter et, quelquefois, faire l'amour, en silence ou avec grand bruit, à l'écart.

Un soir, dans le jardin entouré de murs et de volets gris et bleu de la villa de Corneille, le peintre de Cobra, dont le sourire et les yeux répandaient toujours et partout leur éclat et leur bienveillance. Souvent dans l'appartement tout en coins et recoins que le maigre, pâle et anguleux Pierre Skira partageait avec sa compagne chilienne aux yeux sombres, Cholie, dans ma rue préférée de Paris, la rue Mouffetard. Déjeuner de rêve un jour d'été : promenade un dimanche matin tout du long de la Mouff, zigzaguant avec ivresse mais non sans but d'un étal ou d'une boutique à l'autre, où partout l'on est un habitué, engageant une véritable conversation avec chaque marchand, réunissant les ingrédients du déjeuner : terrine, foie gras, plusieurs fromages, surtout un soleil recouvert de raisins secs, poulet rôti à la broche ou tranches de rôti d'agneau, un bon rouge avec un poème écrit à la main sur l'étiquette, des tomates, une baguette ou un pain de mie, des fruits, un millefeuille ; puis on remonte vers le jardin du Luxembourg pour se régaler de ce festin sur un fauteuil en fer près de la fontaine des Médicis, bercé par le son de l'eau qui coule, charmé par la sculpture monumentale des deux amants lisses et sensuels, Galatée et Acis, aux pieds du sombre et menaçant Polyphème, qui se prépare à les écraser sous son terrifiant rocher noir.

Certaines figures qui n'étaient que des ombres planant aux franges de nos cercles familiers laissèrent néanmoins une impression indélébile. Une silhouette

anguleuse allant furtivement d'une ombre à l'autre, puis tapie dans une entrée sombre tandis que sa compagne tout aussi ascétique cherchait un café qui ne fût pas infesté de connaissances : Samuel Beckett. Deux petites silhouettes rondouillardes, Tweedledum et Tweedledee, désespérément bourgeoises, émergeant d'un théâtre en échangeant une remarque ou deux, pleines d'humour ou banales, avant de disparaître dans la nuit : Eugène Ionesco et sa femme. Sartre, orateur peu convaincant, juché sur une estrade pendant les révoltes estudiantines, engoncé dans une veste en alpaga, fixant son public d'un air renfrogné à travers les verres à double foyer de ses lunettes qui grossissaient ses yeux comme un aquarium. Des années plus tard, je pensai à lui lorsque mon ami George Weideman me raconta comment un clochard, s'approchant de lui dans une rue du Cap, lui dit : "Pardonnez-moi, monsieur, je voulais juste dire que vous devez avoir de drôles de bons yeux pour regarder à travers des verres épais comme ça !"

D'autres visages et souvenirs sont beaucoup plus acérés. L'un d'eux est Gerard Sekoto, le vieux maître de la peinture africaine. Mais quelle mélancolie dans cette rencontre ! C'était le type même de l'homme dont l'avenir est derrière lui. Il ne semblait pas avoir peint depuis des lustres, depuis… Dieu sait à quand cela remontait… depuis qu'un avion transportant un grand nombre de ses tableaux destinés à une exposition s'était écrasé en plein vol. Depuis, il avait toujours été persuadé que toute exposition qu'il ferait serait sabotée par des forces invisibles. Naturellement, cela court-circuite l'éventualité des échecs artistiques. Il me sembla deviner qu'il était l'un des grands corrompus de Paris : excellent musicien de jazz, l'alcool l'avait quasiment tué à Montmartre mais, tels certains de ses prédécesseurs à La Nouvelle-Orléans, il avait la réputation de donner ses meilleures performances quand il était ivre. Pendant sa période d'errance, il avait été ramassé un soir par une femme qui l'avait emmené chez elle et gardé fermement sous son aile. Aucun de ses amis n'avait jamais vu cette créature : quand on frappait à la porte, elle murmurait devant le judas : "Qui est là ?" avant de se retirer et d'appeler Gerard. Quand il ouvrait, toutes les autres portes de l'appartement étaient fermées. On l'entendait se déplacer en savates mais personne, non, personne ne l'avait jamais vue. Je ne pus m'empêcher d'imaginer l'histoire d'une femme qui n'existait pas mais qui dominait complètement la vie de son mari de par sa présence invisible.

Pendant des années, il avait renoncé à l'alcool, sur les injonctions soit de son médecin, soit de cette femme. Mais la semaine avant notre rencontre, il avait

renoué avec la bouteille, parce qu'on lui avait enfin proposé de faire une nouvelle exposition. Pendant la soirée que nous avons passée ensemble, son discours fut la plupart du temps incohérent. Cela aurait pu m'inspirer une pièce fascinante, quoique déroutante : qu'importe le sujet évoqué dans la conversation ou la question qu'on pouvait lui poser, il poursuivait obstinément son propre raisonnement, le regard porté au loin, avec ses yeux tout ronds et humides, la barbe déjà poivre et sel ; régulièrement, ses mains, qui savaient brandir un pinceau chargé de si belles couleurs, avec une telle maîtrise et tant d'imagination, se resserraient en un poing farouche, puis il relâchait la pression. Possédé par ses visions ou ses cauchemars ésotériques, il marchait sans but, dans les rues autour de la place de la Contrescarpe, marmonnant, engoncé dans sa solitude comme dans une couverture africaine : bref, c'était l'un de ces zombies que l'apartheid a lâchés dans le monde, spectres errants, rêveurs tristes et terrifiants.

Autre âme en peine (mais celle-là était encore susceptible d'être sauvée car les braises d'un antique feu africain couvaient derrière ses yeux souvent striés de rouge), Mazisi Kunene était responsable à Londres et en Europe de la plus grande partie de l'ANC proscrit au pays. Des années plus tard, à l'époque où Mandela fut libéré et où commença notre transition vers la liberté, il rentra de plusieurs décennies d'exil et nous devînmes intimes ; je lui ai dédié *Les Imaginations du sable*. Le moment le plus émouvant de notre amitié remonte au jour, juste avant les élections de 1994, où il m'invita à l'accompagner chez lui, au Natal, là où, sur les hauteurs d'une colline verdoyante, il avait passé son enfance et où ses parents avaient été enterrés pendant ses années d'exil. Il retournait là-bas pour la première fois. Le moment où il s'agenouilla pour saluer ses morts fut empreint de sacré. Sa poésie lui avait permis de survivre pendant toutes ces années. C'était le poète le plus zélé que j'aie jamais rencontré. Au cours des années où il fut le représentant de l'ANC à l'étranger, et plus tard, poète adulé dans de nombreux festivals dans de nombreux pays, il enchaînait les rendez-vous mais, quel que fût son emploi du temps, tous les matins, il se levait avant l'aube et, de son écriture élégante, noircissait carnet sur carnet de poèmes en zoulou. Si cette séance d'écriture devait être interrompue par le petit-déjeuner ou un visiteur, avec un sourire mélancolique, Mazisi fermait le volume, rangeait son stylo, quelquefois à la fin d'un vers mais tout aussi bien au beau milieu, pour le reprendre, sans un instant d'hésitation, le lendemain matin.

Après son retour en Afrique du Sud, il fut une présence beaucoup plus influente dans ma vie, en tant que proche, que dans les années 1960 à Paris. Mais

déjà, dès l'instant où il avait pénétré dans mon petit appartement mansardé de la rue Malebranche, j'avais senti que c'était un être exceptionnel. Un genre unique de dignité. Peut-être, me dis-je souvent à l'époque, une dignité *zouloue* ? Discernable même lorsqu'il était triste et abattu : alors, il venait me voir, mettait un disque *kwela* des townships sur mon minuscule tourne-disque dans le salon ; il fermait les yeux et se mettait à danser, sur place, et, très lentement, il tournait, tournait, et des larmes coulaient sur ses joues ridées. Même en ce temps-là, bien avant que ses cheveux prennent la blancheur des neiges du Bokkeveld, ses joues étaient creusées de sillons. La souffrance laisse des traces. L'exil laisse des traces. Après avoir dansé ainsi, il retrouvait le sourire, son petit sourire indomptable, et repoussait en arrière ses larges épaules (son corps avait un côté massif, dont il ne se départait pas, même en temps de grande détresse). Sa dignité restaurée, il pouvait à nouveau affronter le monde.

Quand l'un d'entre nous succombait à la dépression, Mazisi était le premier à lui passer le bras autour des épaules et à lui dire : "Te fais pas de bile, mec. Demain on rentre chez nous." Chaque fois qu'il prenait congé de nous, il disait : "Demain on rentre chez nous."

Sa fierté et sa dignité de Zoulou se manifestèrent dès son arrivée à Paris. Gare du Nord, avec rien d'autre pour le guider qu'un bout de papier sur lequel était écrite la seule adresse qu'on lui avait donnée, il avait suivi méticuleusement les indications et pris le métro jusqu'à la station la plus proche de l'adresse de son contact. Se retrouvant ainsi dans l'incroyable labyrinthe de rues du quartier de Denfert-Rochereau, regardant de toutes parts, il avisa un agent au loin. Allant le trouver, il fourra son bout de papier froissé dans la main du gendarme, qui se révéla très serviable. Il pointa en effet instantanément le long bras de la loi vers l'embouchure d'une rue étroite et dit : "Là-bas."

Mazisi ne connaissait pas un traître mot de français mais crut reconnaître le mot zoulou *lapa*, qui signifie aussi "là-bas".

Plus tard, il expliqua qu'il n'avait pas été surpris que le gendarme lui parle en zoulou : de son point de vue, c'était tout naturel. Ce qui l'avait surpris, et lui avait fait plaisir, c'est que le Français ait immédiatement reconnu dans son interlocuteur un Zoulou. A compter de ce jour, Mazisi aima les Français.

La mélancolie de Mazisi se retrouvait aussi, à un degré moindre, chez Lewis Nkosi. Mais nous ne sommes jamais devenus intimes. A la différence de Mazisi, la bouteille n'eut jamais une influence lénifiante, humanisante sur Lewis : il avait le vin agressif et odieux. Mais j'ai l'impression que l'âge a arrondi les

angles et le mordant avec lequel il protégeait sa vulnérabilité ; depuis quelques années, j'apprécie davantage l'étendue de son humour et la finesse de son esprit.

Nous passâmes des soirées entières à parler, passionnément ; je fus impressionné par ses facultés critiques : c'était à n'en pas douter le critique sud-africain le plus pénétrant de ces années-là. Mais notre méfiance mutuelle datait, me semble-t-il aujourd'hui, de la publication d'*Au plus noir de la nuit* en 1974. A Londres, Lewis vint à l'une des discussions qui suivirent le lancement, mais partit avant que nous ayons eu le temps de parler. J'appris par la suite qu'il détestait le livre. Je fus d'autant plus surpris de découvrir, à la sortie de son roman *Mating Birds (Le Sable des Blancs)*, des parallèles inquiétants avec *Au plus noir de la nuit*.

A Paris, lorsque tout cela était encore à venir, j'étais simplement conscient d'une sorte de froideur entre nous ; nous n'étions pas capables de nous embrasser, comme Mazisi et moi le faisions. Sa tristesse était, à l'époque, teintée d'une trop grande arrogance pour laisser quiconque approcher. Il est donc d'autant plus satisfaisant que, ces dernières années, la relation soit plus facile et souligne enfin davantage ce qui nous unit que ce qui nous sépare.

Au moins un autre artiste sud-africain marqua ma vie du sceau de la tristesse de l'exil. Le peintre Nico Hagen, que je croisai une fois que j'eus emménagé chez Ingrid, peu après avoir connu celle-ci en avril 1963. La rencontre eut lieu quand Nico, avec lequel Ingrid venait d'avoir une liaison, arriva chez elle sans crier gare pour lui présenter sa future épouse. Il partit bientôt pour Paris. Il divorça et épousa alors une jeune femme dont il eut un enfant. Pendant mon séjour parisien de 1966, j'entendis des rumeurs sur le couple dans son nouvel environnement : le samedi soir, ils mettaient le bébé dans un couffin et faisaient la fête toute la nuit, d'un lieu à l'autre, jusqu'à ce qu'au moment de rentrer chez eux, aux petites heures du jour, ils s'aperçoivent qu'ils avaient oublié le bébé quelque part. Ils revenaient donc sur leurs pas, ce qui pouvait prendre des heures, jusqu'à ce qu'ils retrouvent le couffin égaré. Ils perdaient pied. Une ou deux fois, Nico tomba malade juste avant le vernissage d'une exposition pour s'autoriser à ne pas terminer les toiles à temps. Si nombre de gens reconnaissaient son talent, il était incapable de s'extraire de la spirale de scoumoune dans laquelle il s'était engagé et trouvait du réconfort dans la dive bouteille. Son épouse le quitta et emmena le bébé. J'avais souvent entendu parler des malheurs de Nico. Mais ce n'est que vers la fin de 1968, environ un mois avant mon retour en Afrique du Sud, que nos chemins se croisèrent à nouveau.

De nombreuses années plus tard, après qu'il fut lui aussi rentré en Afrique du Sud, nous nous revîmes. Le contact, alors, passa immédiatement. Enfin je pus vraiment apprécier sa peinture à sa juste valeur. Mais, en 1968, à Paris il allait très mal ; c'était évident au premier regard.

Comme je venais tout juste de rompre avec H., je n'avais guère dormi quand, au matin, je fus réveillé par des coups violents à ma porte. Je n'avais pas envie de recevoir qui que ce soit. Je n'eus pas plus tôt ouvert à contrecœur que, titubant, Nico tomba en avant, trébucha sur mon petit *flokati** et alla finir à quatre pattes contre le mur. Jeune homme massif, anguleux mais en piètre état : un Viking échevelé.

"Merde, qu'est-ce qui se passe ?" s'exclama-t-il, se remettant maladroitement sur pied et reprenant son équilibre contre ma table, chancelant, tentant de river son regard fou sur un point fixe. Il avait à la main une bouteille de vin rouge à moitié vide.

"Bon après-midi, lâchai-je en marmonnant, l'esprit encore embrouillé parce que je me battais contre un méchant mal de tête.

— Ce n'est pas un bon après-midi. C'est même un après-midi de merde.

— Eh bien, bon après-midi de merde, alors.

— Pourquoi tu es si guindé ? demanda Nico, agressif.

— Désolé. Un instant, j'ai cru que tu étais quelqu'un d'autre." Il est vrai qu'il ressemblait comme deux gouttes d'eau à un collègue de la section d'afrikaans à Rhodes.

"C'est un con, alors.

— Non, en fait, il est très sympa.

— Je te dis que c'est un con", répéta-t-il d'un air dédaigneux, à moitié tourné vers la table qui lui servait de point d'appui. D'un geste ample, il envoya valdinguer tous mes papiers sur le plancher. "C'est quoi, tout ça ?

— Une traduction." Je faisais tout mon possible pour ne pas perdre patience.

"Tu traduis quoi ?

— Un roman pour adolescents.

— J'emmerde les adolescents. Tu as rien de mieux à faire ?

— J'ai besoin de fric.

— J'emmerde le fric. Tu vends ton âme au diable, voilà ce que tu fais." Il avança, un pas ou deux de trop dans ma direction, tanguant dangereusement. "Ecoute, dit-il, s'efforçant de trouver les mots justes. Ecoute, mec. T'es un génie, t'entends ce que je te dis ?

— Conneries !

— Je te le dis, t'es un génie. T'es un grand écrivain. J'ai jamais rien lu de ce que t'as écrit mais je sais que t'es un grand écrivain. Alors comment ça se fait que tu traduises cette merde ?" Il renversa du vin sur les pages éparpillées par terre.

Je plongeai en avant pour sauver ce qui pouvait l'être mais il m'évita, renversa encore du vin, cette fois sur le *flokati* blanc, perdit l'équilibre et atterrit à plat ventre sur mon lit.

Il resta ainsi, muet, pendant un long moment, tandis que je m'agenouillais pour réunir les vestiges de mon manuscrit.

"C'est un tourne-disque, ça, sur l'étagère ? s'enquit-il soudain. Pourquoi tu ne mets pas un peu de musique ?"

Je mis un concerto pour violoncelle de Haydn.

"Mmmm, fit-il avec approbation. Mozart. Le double concerto pour violons."

Je commis une erreur fatale : "Nico, je ne crois pas que Mozart ait écrit de double concerto pour violons. En fait, c'est un concerto pour violoncelle de Haydn." J'allai chercher la pochette et la lui tendis. "Tu vois ?

— Vois toi-même." Il la jeta avec un geste brusque, me repoussa et se mit à gesticuler comme un chef d'orchestre, renversant encore plus de vin sur le petit tapis blanc. Ensuite, s'arrêtant au milieu d'une phrase, il me demanda, d'un air accusateur : "Merde, pourquoi tu écoutes Mozart ?

— J'écoute Haydn parce que je le trouve sublime.

— Sublime, mon cul. Tu ne devrais pas écouter de la musique, tu es censé écrire une prose immortelle." Avant que j'aie le temps de répliquer, il me tendit sa bouteille. "Tiens, prends ça. Un cadeau pour toi. Ça t'aidera à affronter le syndrome de la page blanche."

Je me hâtai d'agripper le goulot de la bouteille avant qu'il puisse renverser davantage de vin.

"Alors, tu ne vas pas t'en verser une goutte ? demanda-t-il. Ou alors t'es trop bégueule ?"

J'évitai sa poigne et pris un verre sur le lavabo dans le coin de la pièce, me versai dûment une dose, levai mon verre et bus une gorgée.

"Bon Dieu ! fit-il. Tu m'en offres pas un ? C'est *mon* vin. Sale merdeux. Tu me méprises, c'est ça ?"

Je lui versai vite un verre et essayai de garder la bouteille hors de sa portée. Il se leva pour trinquer mais perdit l'équilibre et termina à genoux : la plus grande partie du vin trempa les longs poils naguère immaculés de mon *flokati*.

Il n'en revint pas moins à l'attaque : "Alors, pourquoi t'écris pas ?

— Je viens de terminer un livre sur la Provence.

— Qu'est-ce qu'elle a à faire là-dedans, la Provence ?

— Je viens d'y aller pour écrire un guide.

— Quelle idée ?

— Eh bien, je pensais…

— Merde, mec, hurla-t-il. Me mens pas.

— Pourquoi te mentirais-je ?"

Il se pencha vers moi. "Laisse-moi te dire quelque chose, mon gars. Je suis au haut commandement. Tu piges ? Je suis au haut commandement et toi et ceux de ton espèce seront les premiers qu'on éliminera.

— Eh bien, élimine-nous. Je continuerai à écrire.

— Oh bon Dieu", dit-il en gémissant, se prenant la tête dans les mains et renversant son verre à moitié vide. "Toi. Toi. *Toi !* Tu sais ce que tu es ? Tu sais ce que tu peux faire, hein ? Alors, pourquoi perdre ton temps à écouter Mozart et à écrire de la merde ?" Interrompant sa tirade, il se mit à chanter. "Tu écris sur la Tchécoslovaquie." Il se ressaisit. "Ou la Provence. Sur n'importe quoi. *Pourquoi ?!!!*

— Je te l'ai dit. J'y suis allé récemment.

— Je sais que tu y étais récemment. Arrête de toujours répéter la même merde. Pourquoi tu fais pas *enfin* quelque chose de ta vie ?"

La scène était d'une étrangeté difficilement descriptible, hilarante par moments, exaspérante le reste du temps, surtout parce que Nico n'arrêtait pas de renverser du vin. Troublante d'une façon qui était à peine supportable. Comme si, malgré l'incohérence de ses propos, malgré ses sauts du coq à l'âne, malgré ses menaces insensées, ses accusations, il déchiquetait ma vie, me brisait, mettait au jour toutes mes incertitudes, mes doutes, mes vulnérabilités enfouies.

"Que veux-tu que je fasse ? lui demandai-je lorsque, au désespoir, je n'en pus plus.

— Prends un fusil et rentre au pays. La guerre de libération a commencé."

Je tentai de le calmer. "Si c'est ce que tu veux, déclarai-je, je le ferai.

— Parfait", applaudit-il, avant de verser les dernières gouttes de vin dans son verre, qu'il renversa promptement sur le plancher. Il m'offrit sa main gauche. "Félicitations. Bienvenue au front. T'es un type bien, un véritable ami et une saloperie de merde. N'essaie pas de me niquer, mec."

Je croyais que ça ne finirait jamais. C'est alors que j'entendis les pas de Breyten dans l'escalier ; je me précipitai pour aller lui ouvrir et solliciter son aide. Risquant nos vies ensemble et séparément, nous fîmes descendre à Nico les

six volées de marches. Il fut presque impossible de le dissuader d'aller chercher du ravitaillement dans un bistro ; du moins, sous le prétexte de vouloir voir ses tableaux, nous parvînmes à lui faire accepter de monter dans la petite 2CV rouge de Breyten pour le reconduire chez lui. Mais nous ignorions où il habitait et nous dûmes nous fier à ses indications. Au bout d'une heure, il nous ordonna abruptement de nous arrêter dans un quartier que nous ne connaissions absolument pas. Nous dûmes ensuite le prendre chacun sous un bras tandis qu'il nous montrait le chemin. Non loin de l'endroit où nous avions garé la voiture, un vieux clochard qui avait du mal à tenir sur ses jambes se joignit à nous en lançant un joyeux : "Salut, les copains !" Il lui fallut une bonne demi-heure pour comprendre que nous ne finirions pas dans un bistro et qu'il nous laisse enfin tranquilles. Quelle descente aux enfers ! Nico avançait de quelques mètres puis se mettait à haranguer chaque passant qui croisait notre progression titubante :

"Frères, amis ! Ecoutez-moi. Je vous le dis, si j'étais un homme, je vous parlerais dans la langue des anges."

Chaque fois, redoublant d'efforts et bien que d'humeur de plus en plus massacrante, nous réussissions à l'entraîner. Aux moments les plus inattendus, il nous échappait et essayait de se jeter sous une voiture. Un concert de klaxons et de jurons ponctua notre progression d'une rue à l'autre.

Il s'arrêtait pour nous demander : "Pourquoi vous êtes si pleins de merde ? Putain… vous êtes pas humains. Vous avez pas assez de couilles pour gueuler ? Dites au monde d'aller se faire foutre !" Sur quoi il faisait exactement cela, s'adressant aux passants, hommes, femmes ou enfants.

Je perdis la notion du temps. Il dut nous falloir encore une bonne heure avant de réussir à lui arracher son adresse ; il nous traîna jusqu'à l'avenue de Breteuil. Il réussit une dernière fois à nous échapper pour foncer dans une parfumerie avec l'intention d'acheter du vin, avant de menacer de tout casser lorsqu'il découvrit qu'on n'en vendait pas. Au pied de son immeuble, il se libéra de notre poigne ; avec force mouvements de poignet, il réussit enfin à glisser sa clé dans la serrure et nous escorta à l'intérieur. Bizarrement, c'était un immeuble chic, tout marbre et miroirs, où de vieilles femmes en fourrures, assises au milieu d'aspidistras en pots, regardaient la télévision derrière des portes vitrées ; Nico passa son chemin, traversa la cour et s'engagea dans un couloir gris et miteux, grimpa deux étages d'un escalier crasseux en béton, jusqu'à sa chambre, un taudis dont l'unique mobilier était une étroite civière de guingois, recouverte de couvertures sales. Dans un coin, le lavabo était plein de pinceaux. Au pied des murs étaient alignés quantité de toiles vierges, de tableaux, de dessins, achevés

ou pas, certains drapés de vêtements.

Je remis droite sa couche. Comme j'essayais de prendre un tableau inachevé, il se précipita, voulut me plaquer, manqua son coup et fonça tête la première dans le mur. Appuyé contre la civière, du sang et des larmes plein le visage, bafouillant, il déclina notre aide.

Nous restâmes un certain temps chez lui, à essayer de le raisonner, mais il se mura dans un silence buté. Nous étions entourés par ses œuvres, la plupart inachevées. Parmi elles, un tableau de grandes dimensions, une toile obsédante, un monstre anatomique comme un fœtus à moitié formé qu'on aurait fait tomber de la cuiller sur une assiette vide : le titre était éclaboussé sur la toile en lettres inégales :

Viens dogdog

Et un sous-titre, entre parenthèses :

Ça aurait pu être tellement différent

"Vous savez quoi ?" Tout à coup, il leva le regard vers nous : "Vous savez ce qui va pas chez vous ? Vous êtes trop humains, merde. C'est pour ça que vous écrivez de la merde."

Il semblait s'être calmé.

Breyten s'approcha de lui pour essuyer le sang de son visage mais Nico secoua vigoureusement la tête pour l'en empêcher.

"C'est pas du sang, déclara-t-il. C'est des larmes rouges."

Il fit un pas de côté pour nous permettre de sortir.

Lorsque nous fûmes dehors, il lâcha soudain : "Ecoutez !"

Nous nous retournâmes.

"Je vais tout vous dire sur les Afrikaners…"

Nous attendîmes.

Il fit un mouvement, comme s'il avait voulu se lever, mais se ravisa. "Ecoutez-moi bien." Il se mit alors à articuler de façon exagérée : "Je chie… vous m'en-ten-dez ?… je *chie… sur ces pu-tains…* c'est ex-ac-te-ment ce que je fais… sur ces pu-tains de *cons…* vous me comprenez ? C'est ex-ac-te-ment ça… les *cons*." Il dodelina de la tête et poussa un soupir. "Maintenant, vous pouvez y aller."

Récemment, lors d'un long périple en Afrique du Sud avec mes grands amis

Gerrit et Marina, nous avons découvert, à Burgersdorp, un charmant restaurant dans un bâtiment bien restauré : *Nico's House.* Nous avons appris qu'il avait appartenu à Nico Hagen. Et que ce dernier était mort.

Ça aurait pu être tellement différent.…

Un écrivain camerounais devint vite un excellent ami : Mbella Sonne Dipoko. J'adorai son roman *A Few Days and Nights* (Quelques jours et quelques nuits). En dépit de sa légèreté de ton, il cache des profondeurs inattendues. Ce que j'aimais chez Mbella (car c'était inhabituel, à l'époque, chez un auteur africain exilé à Paris), c'était son manque d'intérêt pour la politique. "L'amour est tellement plus important, ne crois-tu pas ? dit-il plus d'une fois. Voyons, il faut toute une vie pour saisir ce que c'est, l'amour… On n'a pas le temps de s'occuper de politique !"

Mbella est mort, beaucoup trop tôt. Il était jeune, fort, avait la carrure et les larges épaules d'un boxeur, mais il était charmant, doux et avait le cœur et les yeux d'un enfant. Venu à Paris faire son droit, il avait bientôt abandonné ses études pour se dévouer corps et âme à la vie de café, qui est une université à part entière – et aux femmes. Pas en Casanova, et certainement pas en scientifique, non : en véritable *amateur*, dans le meilleur sens du terme.

Il eut du mal à trouver une chambre. Toujours la même histoire : il composait un numéro pioché dans un journal ou sur un panneau de petites annonces à l'université. La propriétaire montrait tout de suite un certain intérêt, voire de l'enthousiasme, ils prenaient rendez-vous. Et, lorsque madame voyait arriver cet Africain, elle se rappelait soudain qu'elle venait juste de louer la chambre. Après plusieurs mois de galère, la bonne humeur de Mbella commença à s'émousser. Pendant un temps, un ami lui permit de dormir sous son lit dans sa piaule à la Cité universitaire – parfois seul, parfois avec une fille.

Mais cet ami allait devoir rentrer au pays et Mbella trouver un nouvel abri. Panique à bord, jusqu'à ce que l'ami suggère que Mbella reste là, tout simplement, sous le lit, sans prévenir le nouveau locataire. Cela marcha pendant quelques nuits, mais le nouvel occupant se trouvait être un militant acharné. Tous les soirs, on s'affrontait dans sa chambre lors de débats animés, dont certains piquèrent Mbella au vif. Pendant la première semaine, il réussit à se contenir mais, même pour un pacifiste comme lui, cela devint trop dur et, un soir, il leva la main de dessous le lit et exprima sa totale opposition à ce qui venait d'être dit. S'ensuivit un sacré tohu-bohu. Une fois passé l'effet de surprise, on laissa Mbella s'exprimer. Les participants furent tellement séduits qu'on lui donna tout de suite l'autorisation de rester. Et, lorsque le nouveau

locataire dut partir à son tour, chacun s'accorda pour dire que Mbella méritait de monter d'un cran, d'être promu occupant du lit. On n'informa pas les autorités et, pendant plusieurs mois, Mbella dormit comme un roi et reçut royalement une impressionnante série de jeunes Françaises. Il ne fut contraint de partir que lorsque l'une d'entre elles, une nuit, cria trop fort.

Un soir d'avril 1968, beaucoup de choses se mirent en place. A la Mutualité fut organisée une manifestation contre le régime des colonels en Grèce. Voici une caractéristique qui explique en grande partie la fascination qu'exerce Paris : pas seulement son côté cosmopolite mais le fait que rien, absolument rien ne peut arriver ailleurs dans le monde sans que les gens s'impliquent *passionnément*. Cela dit, c'était une soirée spéciale. Les colonels nous menaçaient, nous tous. Toutes les libertés dont nous jouissions à Paris étaient remises en question par la menace qui pesait sur un coin du monde apparemment éloigné et pourtant d'une proximité, d'une intimité effroyables. Quatre-vingt-dix pour cent des présents devaient être grecs. Les autres représentaient le reste du monde. A peine un mois plus tard, nous défilions tous dans les rues, criant notre soutien à Daniel Cohn-Bendit : *Nous sommes tous des juifs allemands ! Nous sommes tous des juifs allemands !*

La plupart des interventions furent intenses et fougueuses. Le débat fut inauguré par une jeune fille qui paraissait s'être trompée de meeting, car elle se lança dans une défense passionnée du Black Power et une condamnation féroce de l'assassinat de Martin Luther King. Pas un mot sur la Grèce. Mais un cri de révolte : "Nous avons eu assez de martyrs. Maintenant, nous avons besoin d'*autre chose* : la violence de Stokely Carmichael est notre dernier recours." Comme cette intervention parut prophétique le mois suivant ! La *solidarité* de la résistance contre l'autorité autocratique : dans le monde entier, les étudiants se lancèrent dans la protestation, contre l'oppression en Espagne, contre la tyrannie au Portugal, contre les atrocités américaines au Viêtnam.

Puis Melina Mercouri prit la parole. Ceux qui, dans le public, ne la connaissaient qu'à travers *Jamais le dimanche* furent stupéfiés par le feu de sa présence, sa passion, la conviction de sa rage :

> Je suis venue parler de la Grèce. Pas de la Grèce intemporelle, pas de la Grèce du soleil, mais de la Grèce déchirée d'aujourd'hui. Pas des pierres du Parthénon, mais des pierres des prisons. Les fils des dieux sont esclaves.

Jusqu'à un extatique *La mort ou la liberté !* Cri de Thanatos qui fit vibrer la

salle entière.

Après les discours, encore de la musique. L'orchestre de Theodorakis, qui joua sur des instruments de feu avec des expressions stoïques. Une jeune infirme, Maria. Sa voix paraissait surnaturelle : comme si la terre entière surgissait de ce corps féminin menu et mutilé pour monter aux cieux ; c'était la voix possédée par le *duende* que Lorca a décrit dans un essai immortel sur une chanteuse de flamenco andalouse qui fait suivre une représentation ordinaire par un déchaînement d'une énergie inégalable :

> La Niña de los Pienes a dû se déchirer la voix parce qu'elle savait que les plus fins connaisseurs l'écoutaient, qu'ils ne voulaient pas de formes mais la moelle des formes, de la musique pure qui réduit le corps à ce qu'il faut pour rester en suspens. Elle a dû appauvrir son savoir-faire et son assurance ; donc, elle a dû éloigner sa muse et demeurer sans défense, pour que son *duende* vienne et qu'il daigne se battre à mains nues. Et il faut voir comment elle a chanté ! Sa voix ne jouait plus, sa voix était un flot de sang, digne, par sa douleur et sa sincérité, de s'écarter comme une main à dix doigts sur les pieds cloués mais pleins de tourmente d'un Christ de Juan de Juni.

A Maria succéda un chanteur. Puis l'incendiaire Melina revint : théâtrale, ardente, poitrine en avant, séduisant le micro, ondulant sur scène, rejetant ses cheveux en arrière, les projetant en avant, fermant les yeux, écartant les bras. Sans le *duende* de Maria, mais avec un sens inégalé du théâtre et du spectacle, qui enthousiasma le public et encouragea toute la salle en délire à crier : *Thanatos !*

J'eus alors une pensée extatique, que je mis noir sur blanc dans mon journal avant de me coucher ce soir-là : imaginons qu'un jour, nous puissions tous, des milliers d'entre nous, nous réunir à la Mutualité, et que nous entonnions spontanément *Nkosi sikelel' iAfrika*, avec la même passion que les Grecs ce soir ont entonné *Thanatos…*!

Dans la nuit lancinante, le visage brûlant sous les assauts de la bise, je me rappelai un ami qui m'avait demandé un jour ce qui à mes yeux était le bien *ultime* : que resterait-il, qu'est-ce qui importerait par-dessus tout, le jour où l'on courberait la tête aux pieds du bourreau ? J'avais toujours imaginé qu'en un tel moment, ce serait la présence d'une femme, une dernière caresse, l'expression de son amour. Mais, ce soir-là, il m'apparut soudain que la liberté était aussi chaude, physique et *nécessaire* que l'amour ; et que le bien suprême *in extremis*, ce serait elle.

LE POUVOIR EST DANS LA RUE

Et puis vint 1968. Un moment de l'histoire difficile à expliquer à quiconque n'y était pas mais un moment incontournable néanmoins. Par-dessus tout, c'est un épisode crucial du passé que je *dois* revisiter, en premier lieu, pour ma propre gouverne. Naturellement, une grande partie de mes souvenirs de l'époque sont directement liés aux événements. Dans mon journal, dans les pages consacrées à cette période turbulente, je trouve cette note :

> Mon Dieu, quelle année. La plus extraordinaire de ma vie. La plus belle, la meilleure, la pire, la plus riche, la plus vide, la plus significative, la plus déroutante.

Cette année-là commença avec ma quête de H. Après les mois de son errance africaine, je la suivis en Europe en décembre 1967, espérant que sa longue absence susciterait une redécouverte mutuelle et confirmerait ce que nous espérions. Ce miracle ne se produisit pas. Ce qui n'empêche pas que ce fut une année merveilleuse pour nous. Week-ends ou semaines à Paris, à Londres, en Ecosse et, enfin, un périple apparemment sans fin dans le Languedoc et la Provence – lectures, lectures derechef, conversations interminables, dans des chambres minables ou sur des terrasses ensoleillées, dans des champs vert émeraude ou sur les coteaux gris et rocailleux des Alpilles, assis au milieu d'une placette sur des bancs marron à l'ombre chamarrée des platanes, attablés à un guéridon dans un bouiboui, dans des villages perdus dont les noms paraissaient tirés de poèmes ; trempés par une averse dans le Roussillon : au loin, les collines ocre qui paraissaient se dissoudre et couler vers nous en traînées entremêlées de rouge et d'ocre : nous dûmes retirer nos vêtements qui nous collaient à la peau pour nous sécher au soleil revenu ; concerts estivaux à Avignon, à Orange ou à Carpentras ; dîners sur une terrasse engoncée dans les plis de la Montagne noire près de Carcassonne, l'incomparable ratatouille de Mme Marinette ou son tendre caneton, ou bien encore l'agneau au thym et au romarin cueillis dans les collines ; nous écoutions les nouvelles sur une antique radio dans un fort modeste hôtel Côte-d'Azur situé très loin de la Côte d'Azur, lorsqu'on annonça que les Russes avaient envahi Prague ; une nuit dans les gorges du Tarn, à La Malène, dans les herbes folles au bord de l'eau qui coulait vite sur les galets ; arc-boutés contre le vent enivrant sur les pentes du mont Ventoux ; nous débattant contre les raids des moustiques sous le moulin de Daudet à

Fontvieille ; blottis l'un contre l'autre dans un petit cirque à Sault ; rentrant à notre hôtel de la Poste et le retrouvant fermé à clé, de sorte que, pour rejoindre notre chambre, nous dûmes entreprendre une périlleuse escalade le long des gouttières et du lierre trompeur, pour nous retrouver à la mauvaise fenêtre et atterrir au lit avec une vieille femme qui fut la proie d'une crise d'hystérie et réveilla tout l'hôtel avec ses cris.

H. arriva à Paris un jour après moi et instantanément nous eûmes la sensation, renouvelée chaque fois que nous nous retrouvions, de reprendre là où nous nous étions arrêtés, comme s'il n'y avait pas eu d'interruption. Mais je commis l'erreur, devais-je m'apercevoir beaucoup plus tard, d'être trop gourmand : de ne pas me satisfaire du passé, certes bref, mais exaltant, que nous avions en commun, et du présent que nous explorions à Paris : je voulus aussi l'avenir, mû par une insécurité fondamentale et, qui sait, par la crainte de la solitude. Bien sûr, ça ne pouvait pas marcher – compte tenu de l'intransigeante honnêteté de H. dans ses relations. La seule solution fut de se résoudre à ne pas être aveuglé ou restreint par des attentes qui, dans les circonstances, ne pouvaient être qu'irréalistes. Nous envisagerions donc le reste de l'année avec un esprit ouvert, vivrions au jour le jour aussi pleinement que possible mais sans nous embarrasser mutuellement de présomptions ou d'espoirs qui pèseraient trop sur le présent.

D'une certaine façon, nous fûmes soulagés. Nous passâmes ensemble des moments merveilleux. Beaucoup furent inoubliables. Certains comiques : ainsi le jour où, allant à la salle de bains, je n'émergeai, nu, de sa petite chambre londonienne que pour tomber dans le vaste salon victorien sur son formidable père assis à un guéridon près de la fenêtre, penché sur ses dossiers. Nous ne savions absolument pas qu'il était rentré un jour à l'avance de la propriété familiale des environs d'East Grinstead. Il me tournait le dos, mais j'étais déjà au milieu de la pièce. Jamais distance si courte ne m'avait paru aussi longue tandis que je rebroussais chemin sur le plancher qui craquait malicieusement, jusqu'à la précaire sécurité de la chambre de H. A ce jour j'ignore s'il m'avait vu. Son sens britannique – victorien – du décorum et de la décence me sauva sans doute d'un sort pire que la mort.

D'autres moments atteignirent au sublime. Des concerts ; des pièces de théâtre (celles de D. H. Lawrence au Royal Court, *Oh les beaux jours* de Beckett à l'Odéon) ; l'*Oratorio de Noël*, de Bach, salle Pleyel ; des couchers de soleil sur la Seine ou la Tamise, des enfants jouant dans le jardin du Luxembourg ou sur Hampstead Heath.

Pourtant, pendant toute cette année-là, tout fut imprégné par la sensation que la fin était proche ; impression soulignée par diverses séparations, le plus souvent pour deux ou trois semaines d'affilée mais, parfois, pour plusieurs mois, tandis que nous nous préparions, consciemment ou pas, à la rupture. Puis la découverte miraculeuse, lorsque, littéralement, tout fut fini, que ce que nous avions envisagé comme une fin se révélait être en fait un nouveau départ : comme un morceau de musique qu'on transpose dans une autre clé.

Voilà pourquoi les événements de Mai 68 m'affectèrent autant. Je me trouvais alors à Londres pour un bref séjour afin de chercher à savoir, après notre première séparation, si H. et moi devions essayer de relancer notre relation. Je quittai Paris le vendredi 3 mai, dans une nuée de gaz lacrymogènes : la fermeture de la faculté de Nanterre et l'invasion de la cour intérieure de la Sorbonne pour la première fois depuis sept siècles (à l'exception de la violation de son espace par les nazis) avaient provoqué de violentes manifestations estudiantines.

Depuis plusieurs années, la faculté de Nanterre flambant neuve brillait de tous ses feux dans la proche banlieue – complexe ultramoderne de bâtiments aux aménagements du dernier cri, mais sans aucune infrastructure prévue pour les besoins des étudiants en dehors des cours. Les pétitions, rapports, discussions, envois de députations, négociations, meetings et manifestations n'y avaient rien fait, la bureaucratie française broyant son grain, comme on sait, plus lentement que les moulins de Dieu. En 1968, le système éducatif français fonctionnait encore suivant les règles et le rythme fixés par Napoléon en 1804. A la Sorbonne, plus de trente mille étudiants en humanités disposaient d'une bibliothèque de quatre cents sièges ; pour assister à une conférence, il fallait faire la queue pendant plus d'une heure, et encore avait-on de la chance si on trouvait à s'asseoir par terre ou sur un rebord de fenêtre ; les thésards s'estimaient heureux s'ils pouvaient s'entretenir avec leur directeur de thèse pendant cinq minutes une fois par mois.

Pendant des générations, les gouvernements avaient fait la sourde oreille ou, du moins, les protestations n'avaient-elles pas eu de résultats tangibles ; mais, en cette année de grâce là, apparut sur le campus ce spécimen particulier de Jeune Homme en Colère : le roux et turbulent Daniel Cohn-Bendit. En début d'année, il s'était déjà attiré des ennuis : un ministre étant venu à Nanterre inaugurer la piscine dont la construction était attendue depuis trop longtemps, Cohn-Bendit réclama que les étudiants exercent plus de responsabilités dans le fonctionnement de l'université ; comme d'habitude, le gouvernement se déroba.

Deux semaines avant l'explosion du mois de mai, les étudiants demandèrent l'autorisation d'organiser un meeting dans un amphithéâtre. Permission refusée. Ils boutèrent le professeur hors de la salle et continuèrent seuls. Alors le recteur ordonna la fermeture de l'université et fit déployer des forces de police à l'extérieur. Cohn-Bendit et cinq autres leaders des étudiants devaient comparaître devant un conseil disciplinaire le lundi 6 mai.

C'est ce qui déclencha les protestations du vendredi 3, le jour de mon départ pour Londres. A combien de meetings houleux n'avais-je pas assisté sous l'imposante coupole de la chapelle de la vénérable université et sous les nobles arcades qui encadrent sa cour ! Mais, ce vendredi-là, la foule était atteinte d'un nouveau type de malaise. Enflammée par ce qui s'était passé ailleurs dans le monde pendant les derniers mois : à Madrid, à Barcelone, à Rome, à Tokyo, aux Etats-Unis, en Amérique latine et, plus récemment, en Allemagne. Soudain fut lancée l'idée d'envahir les salles de conférences et de "prendre le contrôle". Puis commencèrent à circuler des rumeurs selon lesquelles un groupe d'extrême droite marchait sur la Sorbonne, armé de bâtons et de pieds-de-biche, et même, dans un cas, d'un couperet de boucher. Au même moment, de tous côtés retentit le braillement familier des voitures de police. En un instant la Sorbonne fut encerclée, officiellement pour séparer manifestants d'extrême droite et gauchistes.

Le recteur donna l'ordre de pénétrer dans la Sorbonne et de "nettoyer les lieux". Quelques minutes après, les premiers nuages de gaz lacrymogène, d'un jaunâtre sale, se mettaient à bouillonner sur les trottoirs. La nouvelle se répandit à une vitesse faramineuse et des étudiants arrivèrent de partout pour prendre part aux confrontations. Ils vinrent à pied, en autobus, en train et en métro. Cet après-midi-là, ils furent dix ou douze mille sur le Boul'Mich. Sans oublier la police : pas les gendarmes mais la police anti-émeutes, les CRS, vétérans de la guerre d'Algérie, anciens mineurs et gibier de potence, des "durs", des gars qui ne plaisantaient pas. Quand ils frappaient, c'était avec l'intention de faire mal.

Ils bouclèrent les rues les unes après les autres. Interdiction aux autobus et aux voitures de passer. De petits groupes de protestataires furent arrêtés et escortés vers les longues files de paniers à salade. Obligation de garder les mains en l'air ; lorsqu'ils s'approchaient des véhicules de police, un flot noir de CRS les submergeait. Les CRS arrêtèrent une voiture qui descendait la rue Cujas, arrachèrent les portières, la fille au volant fut extraite de l'habitacle par cinq hommes armés de matraques. Il se passa une éternité avant qu'elle tombe, la bouche et le nez en sang ; lorsqu'elle s'effondra finalement, un CRS lui donna un

dernier coup dans le dos.

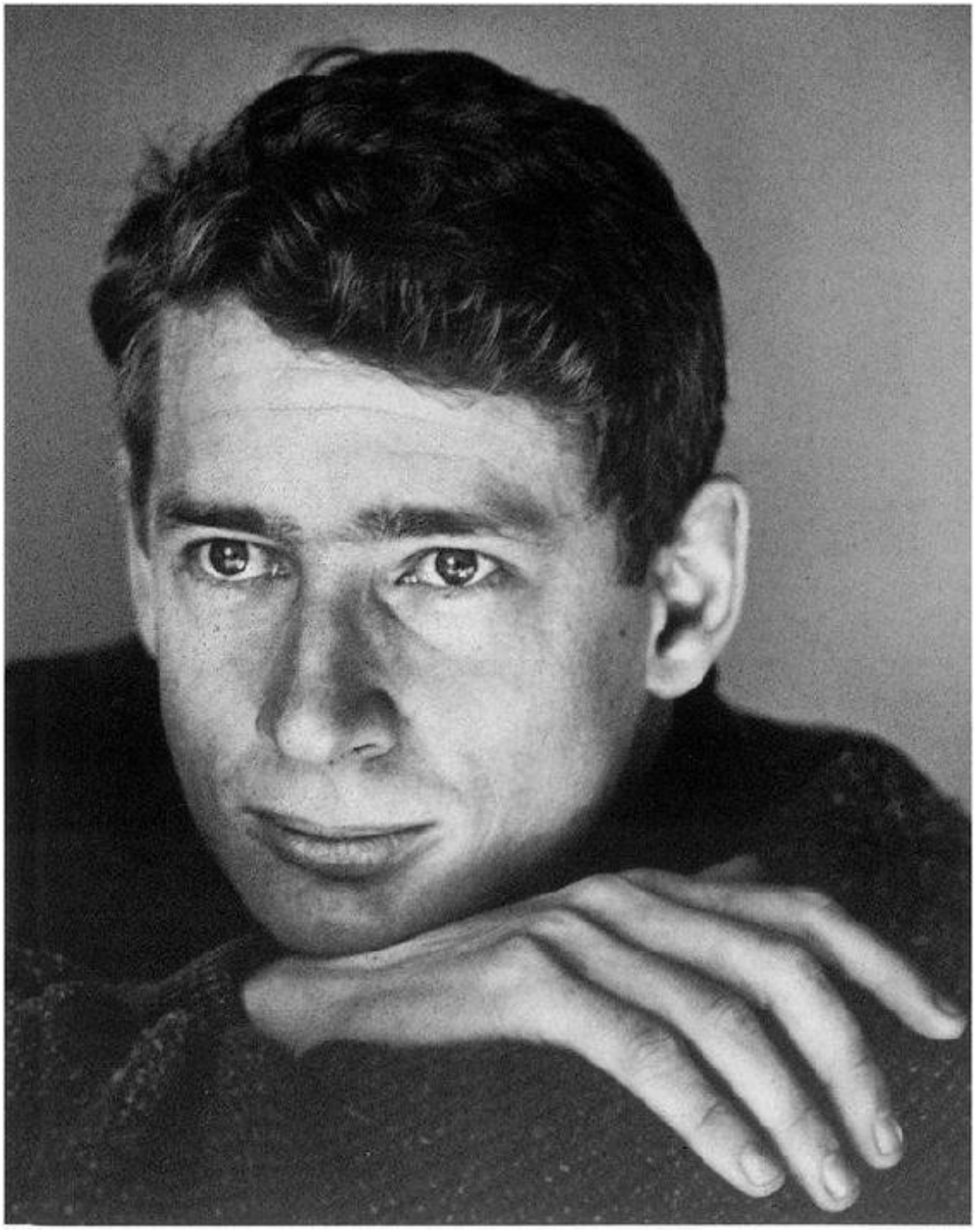
De toutes parts fusaient les cris : “Libérez nos camarades !” Une nouvelle attaque aux gaz lacrymogènes força pendant un moment les étudiants à refluer. C’est alors que de petits groupes de jeunes se mirent à arracher les grilles au pied des arbres des boulevards. On continua avec les poteaux de signalisation et les grilles des vitrines. Un groupe commença à desceller les pavés, mettant au jour la couche de sable au-dessous.

“C’est la plage ! se mit-on à hurler.

— Sous les pavés, la plage !” cria la foule. Jean-Jacques Rousseau était ressuscité des morts.

S’ensuivit une nouvelle offensive de la police : dix ou vingt paniers à salade fusèrent sur le boulevard, forçant les étudiants à plonger où ils purent, puis de nouvelles colonnes de CRS lancèrent à nouveau des grenades de gaz lacrymogène. Et ainsi de suite pendant une bonne partie du week-end. Quand je revins de Londres, tard le lundi 6 mai, le Quartier latin était dévasté. Les environs immédiats de la Sorbonne étaient bouclés par des CRS armés de pistolets-mitrailleurs et de matraques, portant casques et boucliers, guerriers médiévaux empêtrés dans leurs armures, secondés par un hélicoptère qui, tel un vautour, tournait au-dessus de nos têtes.

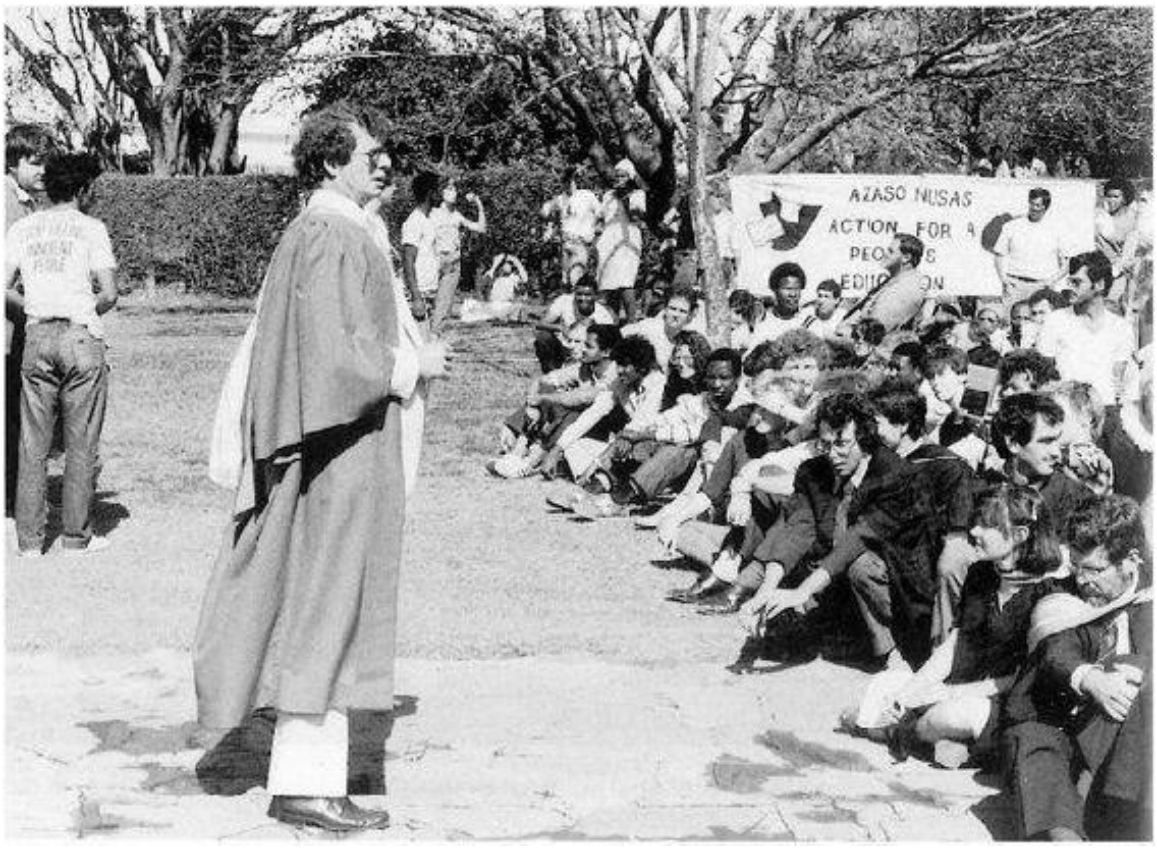
Un jeune Américain vint à moi, haletant, essuyant le sang qui coulait de sa blessure au front. Il se démenait fébrilement pour trouver d’autres pavés dans les rues éventrées ; il me demanda : “Au fait, pour quoi on manifeste ?”



1967, après la mort d’Ingrid, à Grahamstown.



1980, séance inaugurale du Soweto Pen Centre, avec Ahmet Essop, Es’kia Mphahlele, Nadine Gordimer et Sipho Sepamla.



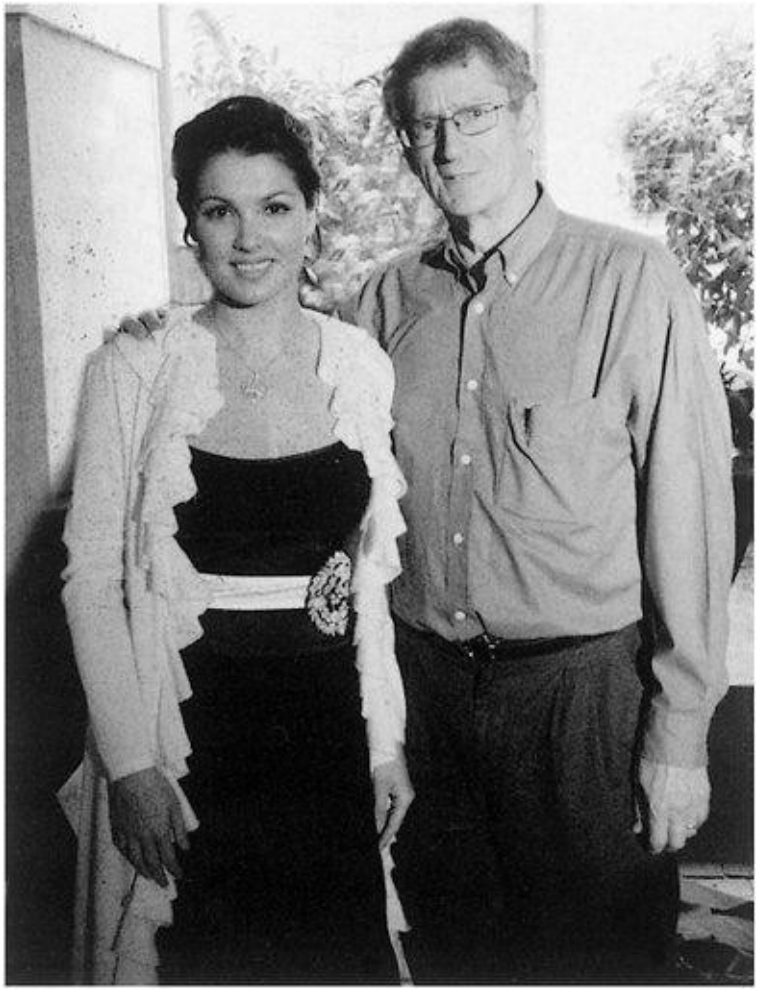
1986, lors d’un meeting d’étudiants anti-apartheid à l’université de Rhodes.



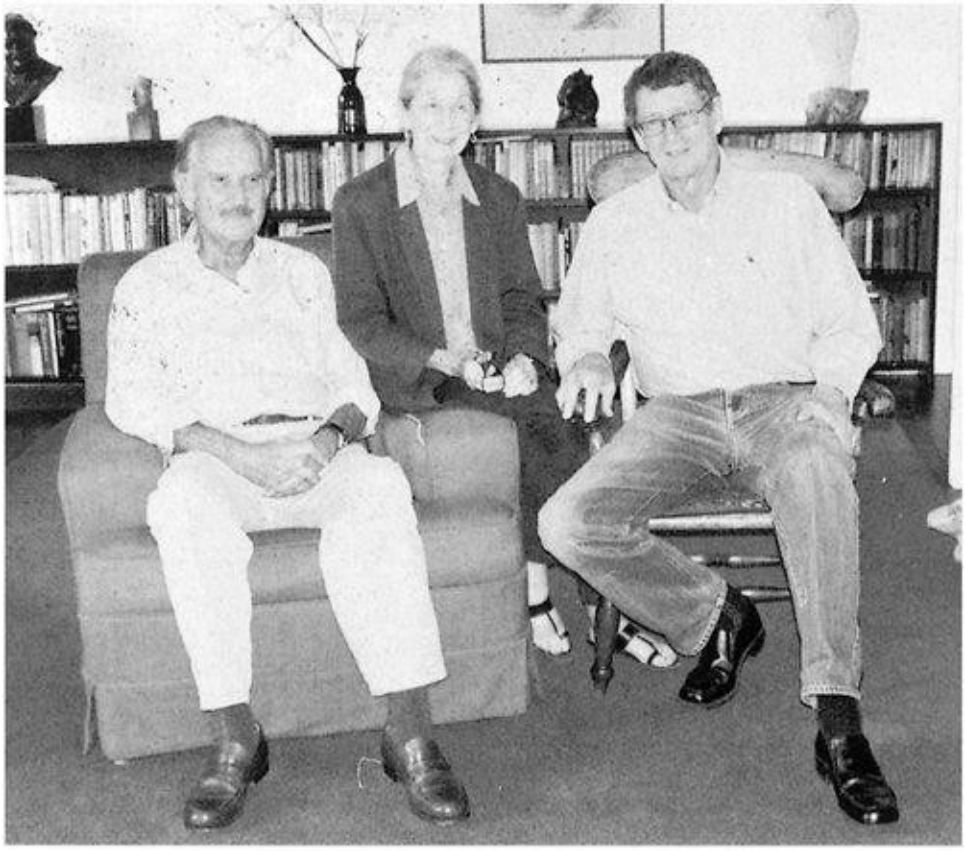
1987, visite à Dakar avec un groupe d’Afrikaners pour rencontrer l’ANC en exil. Je suis au deuxième rang en partant de la droite.



1998, avec Ariel Dorfman dans la cellule de Mandela à la prison de Robben Island.



2006, avec Anna Netrebko, la soprano russe, à Salzbourg.



2007, avec Carlos Fuentes et Nadine Gordimer à Johannesburg.



2006, à Sarajevo avec Antjie Krog (en pull rayé) et M. et Mme l’ambassadeur de France, Geneviève et Henry Zipper de Fabiani.



1998, avec Olga.



2006, avec mes fils Anton et Danie au restaurant de la Cock House de Grahamstown, la maison des colons anglais où nous vivions dans les années 1970.



2006, mariage avec Karina. A l’arrière-plan, mes enfants Sonja, Danie et Gustav. Malheureusement, Anton n’a pas pu se joindre à nous.



2008, Karina.



2006, mon anniversaire avec Karina.



2007, avec Karina et Nelson Mandela dans sa maison au Cap.

Pour quoi, en effet ? Nanterre, les infrastructures obsolètes et inadaptées de la Sorbonne… tout cela était oublié depuis longtemps. La révolte était beaucoup plus vaste et porteuse de sens, elle concernait toute la jeunesse. Je trouve donc fascinant de feuilleter, aujourd'hui, mon journal de l'époque. Environ une semaine après mon retour à Paris, dans un moment de réflexion entre deux explosions de bruit et de fureur, j'écrivais ceci :

> Je ne peux cautionner la violence, le vandalisme ou le chaos gratuits. Mais je trouve effroyable qu'on en soit arrivé au point que des jeunes gens par ailleurs sérieux et responsables ont été amenés à voir dans le recours à la violence le seul moyen efficace de protestation.
>
> Presque par définition, les jeunes générations ont toujours été révolutionnaires. Sans quoi, il y a longtemps que le monde se serait fossilisé, pétrifié. On se rappelle les mots du poète Van Wyk Louw : le véritable danger pour toute société réside dans le passage d'une génération qui vienne et disparaisse sans jamais protester. Mais le genre de protestation auquel on assiste aujourd'hui diffère radicalement des "conflits de générations" de nos grands-pères. Elle passe par la violence, elle a son origine dans un désespoir généralisé.
>
> Bien sûr, nombre de ces manifestations sont enracinées dans des conditions "locales" : système d'éducation dépassé en Espagne et en Italie ; protestations antinazies face au monopole de la presse d'Axel Springer en Allemagne de l'Ouest ; ressentiment contre le communisme absolutiste du régime Novotný en Tchécoslovaquie ; aux Etats-Unis, rage contre l'administration Johnson et son grotesque dérapage au Viêtnam, et ainsi de suite. Mais rien de cela n'explique la passion particulière qui caractérise toutes ces explosions.
>
> La nature de la société dans laquelle la jeune génération a grandi a accentué le fossé entre son mode de vie et celui de ses parents, plus qu'à n'importe quel autre moment de l'histoire. La jeunesse d'aujourd'hui vit dans un monde situé de l'autre côté du déluge, au-delà des certitudes traditionnelles et des baumes lénifiants de la conscience représentés par la religion et la miséricorde : la génération de l'après-Seconde Guerre mondiale ne peut plus être surprise ou choquée par quoi que ce soit. Dans un monde où les camps de Hitler, les atrocités au Congo, l'horreur hongroise, les massacres au Viêtnam, les exterminations au Nigeria sont monnaie courante, il ne reste guère de place pour l'espoir ou la patience. Ne rien opposer ou n'opposer qu'une résistance passive ou non violente ne fait que favoriser la propagation du mal autour de soi. Les Martin Luther King qui tentent d'enrayer la violence avec raison ou douceur sont assassinés. Ainsi toute une génération ne peut que retourner à la lucide et touchante dialectique de Camus : certes, dans un monde utopique, la violence n'aurait pas sa place ; mais nous ne vivons pas dans un tel monde et, pour nous, dans certaines situations, il devient nécessaire d'assumer la violence avec audace et responsabilité afin de nous approcher un tout petit peu plus de la paix. Notre monde n'est pas absolu, il est relatif : nous n'éliminerons jamais l'injustice mais on peut toujours diminuer ses effets. La violence est donc parfois nécessaire. La liberté véritablement responsable ne nous est jamais offerte : on doit la revendiquer, la conquérir. (Ici, en France, aujourd'hui : les exigences raisonnables, les plaidoyers, les manifestations pacifiques, depuis un siècle, n'ont rien changé : il est temps de prendre sa liberté de force.)
>
> Dans une autre société, il aurait encore été possible d'opérer un changement sans recourir à la violence. Mais tout être raisonnable doit comprendre que les "canaux corrects" du changement

pacifique dans notre société sont désormais irrémédiablement bloqués. Aucun parti politique ne propose plus aux besoins et aux aspirations de la jeunesse en colère l'espace qui leur est nécessaire. L'impossible bureaucratie dans laquelle à la fois capitalisme et communisme se sont embourbés n'offre que la possibilité d'une lente suffocation. Le temps est venu de clamer que cette révolte qui fait rage dans les rues de Paris depuis plusieurs semaines est dirigée avec autant de feu contre le totalitarisme communiste de Moscou que contre l'impérialisme des Etats-Unis ou le despotisme dépassé d'un Franco ou d'un de Gaulle.

Les caractéristiques essentielles de la société "désorganisée" d'aujourd'hui, ainsi que l'a souligné l'un des prophètes de la présente révolte, Marcuse, sont qu'elle est devenue une société de consommateurs : comme à telle fête nationale en Afrique du Sud, on exige de plus en plus de nous que nous restions tranquilles et nous gavions. L'influence positive et créatrice de l'individu a presque totalement disparu : à l'université, on demande à l'étudiant de se conformer ; le travailleur n'a plus de lien avec le produit à la production duquel il participe. Ce danger, déjà clairement relevé par Marx, est devenu une réalité étouffante.

Tout cela a été aggravé par ce qu'Ortega y Gasset, prenant la chose par l'autre bout, définissait comme la "révolte des masses" : notre planète surpeuplée n'a tout simplement plus la place d'accueillir l'individu en nous. Cela signifie aussi que, désormais, il n'existe plus de problèmes purement nationaux ; ce qui arrive en Afrique, en Bolivie, au Biafra ou au Viêtnam concerne directement le reste de la planète. Chaque Européen est totalement impliqué par la moindre convulsion ressentie dans le Tiers Monde, ce qui explique pourquoi cette révolte parisienne est dirigée autant contre le scandale du Viêtnam que contre la constipation du système éducatif français.

L'accroissement exponentiel de la population mondiale n'est pas seul en cause, il y a aussi tout ce qui s'y rattache : l'accroissement de la longévité, qui contraint les jeunes générations à attendre davantage pour prendre leur place dans la société. Les jeunes de moins de vingt-cinq ans constituent dans certains pays 50 % de la population ; prisonniers d'un système dans lequel ils n'ont pas voix au chapitre, il est tout à fait naturel que leur frustration ait atteint ce point de saturation. Sans compter que les membres de cette jeune génération ont pu assimiler leur environnement beaucoup plus vite que leurs prédécesseurs : par l'intermédiaire des médias de masse, ils connaissent beaucoup mieux ce monde. Ils ont moins d'inhibitions et sont plus impatients. Grâce à la pilule, les comportements sexuels ont changé irrémédiablement. Or c'est cette génération-là, qui a mûri tellement plus vite, qui est prête à assumer la responsabilité de cette mutation, alors qu'on la traite aujourd'hui comme des enfants.

Naguère, on lui aurait tout simplement intimé de se taire ; les jeunes n'auraient pas été conscients que leur frustration était partagée. Ayant aujourd'hui accès aux médias de masse, ils savent. C'est pour cette raison-là que leur résistance est devenue spectaculaire et a eu un tel impact. Ils trouvent leur inspiration dans la conscience, comme a dit Eluard, qu'ils ne sont pas une poignée mais une foule.

Tous les Etats doivent apprendre à accepter un certain degré de protestation. Mais cette maigre marge de manœuvre fait elle-même partie du système d'endiguement contre lequel est dirigée la colère qui s'exprime aujourd'hui. Il faut qu'elle éclate. Il est tout à fait logique que, sur le plan moral, la jeune génération actuelle s'aligne sur le Tiers Monde, asile des damnés de la terre cités par Fanon.

Tout cela dépasse la surface "politique" des choses. La présente génération est consternée par la surcharge de lois, d'institutions, de réglementations et de procédures qui viennent d'en haut et étouffent toute initiative ou vision à long terme. C'est pourquoi la jeunesse ressent le besoin de se précipiter et d'agir. Sans doute n'a-t-elle pas de "programme" ; elle ne sait peut-être pas exactement où elle va. Mais, pour l'instant, il suffit de savoir et de proclamer que ce monde n'est plus acceptable. Au milieu du chaos et de la misère, elle lance le "Non !!!" rebelle et scandalisé d'Antigone. Elle ne se satisfait plus de "jouer le jeu" : elle saute du train. C'est elle qui va devoir vivre dans le monde de demain : qu'on lui donne au moins le droit d'exprimer son opinion sur lui.

Il suffit de voir sa galerie de héros : Mao, Ho Chi Minh, Fidel Castro, le charismatique Che

Guevara. Il est facile de regimber face à ces noms mais les objections ne changent rien au fait qu'ils jouent un grand rôle en ce printemps de mécontentement. Pour la jeunesse, ces héros ont tous en commun : la volonté de résister à des structures sociales et politiques obsolètes ; la volonté de combattre l'impérialisme (même si le vieux Mao ne s'y entend pas mal dans la fabrication d'un impérialisme chinois) ; la volonté de se concentrer sur le changement social, que l'on accepte ou pas les formes et la direction des changements qu'ils prônent. En bref, il s'agit de la "révolution continue" dérivée en gros de Trotski et exprimée, sur le plan philosophique, par la notion camusienne de "l'homme révolté" : à savoir la conviction que l'être humain ne peut manifester son humanité qu'en se rebellant constamment contre tout ce qui menace l'humanité. La rébellion ne vise pas un idéal à atteindre, elle vise à réaliser une vertu déjà présente dans l'individu et qu'il faut affirmer.

Je me révolte, donc je suis, proclame Camus. Voilà où réside la remarquable conscience de la responsabilité, de la dimension sociale, de l'implication altruiste de cette nouvelle révolution. Mais, en même temps, c'est, cela va de soi, une révolte absurde, parce qu'elle ne pourra jamais déboucher sur un résultat concret : elle ne peut que se redéfinir, indéfiniment, au fil même de son évolution. De nouvelles structures émergent de l'acte même de destruction. D'où le fait que, notamment de l'extérieur, elle puisse paraître romantique ou malavisée. Mais je dois avouer que ce à quoi j'ai assisté cette dernière quinzaine, la façon dont les étudiants ont organisé leur microcosme, en évitant une violence ou des dégâts inutiles, la façon dont ils ont entraîné toute une communauté dans leur mouvement, m'ont procuré de manière tout à fait inattendue la vision d'un nouvel état du monde qui pourrait tout juste se profiler à l'horizon, et d'un nouvel être humain qui ne serait plus aussi inconcevable qu'il y a quelques jours encore.

La nouvelle génération a connu toutes les horreurs qui menacent un véritable mondialisme, or le mondialisme (du moment qu'il prend le local et l'individu comme point de départ) est la seule "politique" possible sur une planète qui doit faire face à l'actuel accroissement exponentiel de la population. Ces horreurs peuvent toutes se résumer aux deux systèmes de contrôle que sont la race et la classe : raison pour laquelle notre révolte parisienne, comme celle de la jeune génération ailleurs dans le monde, s'est d'abord concentrée sur les manifestations de ces deux systèmes. Raison pour laquelle elle concerne aussi, de façon intime et immédiate, l'Afrique du Sud.

Tel était le Paris, donc, vers lequel je retournai au soir du lundi 6 mai. Les rues du Quartier latin et des environs ressemblaient à un champ de bataille : autobus renversés sur les trottoirs ; sur le boulevard Saint-Germain, les épaves de quatre voitures incendiées fumaient encore ; tout le quartier empestait les gaz lacrymogènes.

Un meeting était prévu pour le mardi soir place Denfert-Rochereau, organisé conjointement par les étudiants et les syndicats, ce qui s'était rarement, sinon jamais, produit avant. La tension montait, pourtant il régnait une atmosphère de carnaval dans les rues. Partout où, de-ci de-là, on avait érigé des barricades, les rangées de CRS affrontaient les jeunes protestataires. Ce qui me frappa, c'est qu'ils se ressemblaient de bien des façons, hormis la différence d'âge. D'un côté, les manifestants : des adolescents exaltés, frais émoulus de l'école, animés par le goût de l'"aventure" ; le genre studieux, lunettes à monture épaisse, ravis d'avoir l'occasion de mettre en pratique leurs concepts philosophiques ; les jeunes que leurs hormones lançaient en quête d'un coup rapide ; les travailleurs en salopette

bleue, qui voyaient ça les uns comme un pique-nique, les autres comme un bras de fer avec les représentants d'ordinaire invisibles de l'establishment politique ; les graves, qui prévoyaient l'Apocalypse et l'Epiphanie ; les légers qui aimaient le spectacle, le divertissement.

Face aux masses lentes qui affluaient vers Denfert-Rochereau, les phalanges policières : étude de contrastes sans fin – les plus jeunes rongeant leur mors tels des poulains pas encore dressés ; les plus vieux, aguerris, cyniques, attendant les ordres avec une patience sinistre ; certains dévisageant les jeunes passantes avec leurs alléchants balancements de cheveux longs et de jupes courtes ; d'autres les yeux gonflés par le manque de sommeil.

Signe que je demeurais pour l'instant extérieur aux événements, je fus incapable de rester au meeting jusqu'à son paroxysme : j'avais en poche un ticket de théâtre et ne voulais pas manquer la pièce en question. A peine une semaine plus tard, je ne songerais même plus un instant à faire l'école buissonnière. En réalité, le meeting n'atteignit aucun paroxysme : les manifestants se dispersèrent dans l'ordre, toutes les terrasses des bistros du coin s'emplirent de jeunes gens lancés dans de grandes discussions ou levant un verre à ce qui venait de se passer ou de ne pas se passer ou qui pourrait encore se passer. Mais il était clair, à l'heure où je revins du théâtre, que rien n'était résolu. Tout au long de cette semaine-là, on sentit que, peu à peu, irrésistiblement, couvait une confrontation d'envergure.

Le jeudi, lors d'un sit-in massif devant la Sorbonne, un rapprochement fut tenté entre les manifestants et le parti communiste, après l'alliance inattendue des ouvriers et des étudiants, qui avait tant troublé le parti. Le vieux et vénéré poète Aragon fut envoyé haranguer la jeune génération qui avait compté parmi ses soutiens et admirateurs. Mais pas ce mardi-là.

Je n'ai jamais assisté à une telle humiliation, à un tel rejet d'un personnage jusque-là tant admiré. Il fut hué lorsqu'il tenta d'expliquer la répugnance du PC à se lancer plus tôt dans la mêlée (avant que les grandes usines françaises se mettent en grève en soutien aux étudiants). "Trente ans de trahison ne peuvent être effacés par un discours de dix minutes !" cria son public dissipé. Quand il partit, c'était un vieillard brisé, fière crinière chenue réduite à du foin triste, larges épaules courbées.

Puis vint le meeting de l'après-midi du vendredi 10, encore sur la place Denfert-Rochereau. L'événement fut étonnamment festif ; nous en revînmes paisiblement, trente ou quarante mille étudiants et jeunes ouvriers descendant le boulevard Saint-Michel, chantant, riant, criant des slogans, joyeusement résolus

à “occuper” le Quartier latin le temps qu’il faudrait : c’est-à-dire jusqu’à ce que la police ait retiré ses cordons autour de la Sorbonne. Entre-temps, Cohn-Bendit et un groupe d’étudiants et de professeurs (dont deux prix Nobel) partirent discuter avec le recteur, négocier une résolution pacifique à l’impasse. L’humeur était si légère que je n’imaginai pas un instant que quoi que ce fût de menaçant ou même d’intéressant pourrait ressortir de tout cela ; je me rendis donc tranquillement dans le 6e arrondissement voisin chez une fille que j’avais rencontrée peu avant. Originaire de la Caraïbe, de Trinité. Menue, longs cheveux noirs, un corps de danseuse. Un tempérament de feu, des convictions politiques affirmées : j’avais été attiré en partie par sa haine farouche de l’Afrique du Sud. Lors de notre première rencontre, elle avait tenu à me tirer les cartes avec son jeu de tarots ; le stratagème fut dès le départ si évident que j’aurais dû me méfier (“Tu viens de rencontrer une jeune femme brune originaire d’un lointain coin du monde, qui va jouer un rôle important dans ta vie…”). Oscar Wilde : “Je peux résister à tout, sauf à la tentation.” Séduisante, Marion m’intriguait assez pour éveiller en moi un intérêt prudent. En outre, ce n’était pas le genre de personne à qui on pouvait facilement dire non. Et, de mon côté, je n’étais pas d’humeur à refuser quoi que ce soit. Mais il fut bientôt clair que cela ne pouvait pas coller entre nous : nous prîmes donc la très peu sage décision de rester simples amis. Cela dit, cette soirée-là se passa merveilleusement bien : conversation charmante, quelquefois enflammée, bon vin, calypso entrecoupé de Mozart ; il était beaucoup plus de minuit quand je rentrai au Quartier latin.

Mon journal continue ainsi :

> Me suis absenté à peine quelques heures mais tout a changé du tout au tout. Impossible de rentrer par le boulevard Saint-Germain, ai dû couper par la rue Monsieur-le-Prince. Puis tout le Boul’Mich’, rue Soufflot, rue Saint-Jacques. Résidence universitaire barricadée. Beaucoup de jeunes de quatorze ou quinze ans. Organisation extraordinaire : certains arrachent les pavés, les signaux de circulation, les auvents des magasins, tout ce qui leur tombe sous la main, d’autres construisent les barricades. Ils vont jusqu’à pousser ou tirer des voitures pour les intégrer aux monticules. Des centaines de garçons et de filles font la chaîne pour acheminer les matériaux de construction. Devant chaque barricade, un étroit no man’s land, et puis les rangées de CRS armés, casqués et brandissant leurs boucliers. Episodiquement, un affrontement bref mais violent. Partout le service d’ordre est prêt à intervenir. “Au travail ! Pas de provocation !” Au travail, au travail comme des fourmis ou des abeilles. J’essaie de passer avec, sous le bras, un manuscrit que Marion m’a donné. Je dois faire un détour inimaginable, rue Gay-Lussac, plusieurs barricades. Puis rue d’Ulm, encore une barricade, un cordon de CRS vers la rue Saint-Jacques, une dernière barricade, puis rue Malebranche. La police a déployé un cordon, un cercle irrégulier tout autour de la Sorbonne. Les barricades des étudiants forment désormais un second cercle concentrique autour du premier. Dante aurait aimé ça. Je dépose mon manuscrit dans ma chambre et prends mon appareil photo. Au cas où.
>
> Régulièrement, les étudiants entonnent un air. *La Marseillaise*, *L’Internationale*. Certains se mettent à scander : “CRS = SS.” Le service d’ordre les interrompt. Sous l’exubérance de surface

quelque chose couve.

Plusieurs minutes s'écoulent et la nouvelle commence à circuler : la délégation de Cohn-Bendit est revenue bredouille du bureau du recteur.

"Alors, c'est j'y suis, j'y reste !" lance un chœur de voix sur la barricade voisine.

Les habitants du quartier sortis pour la soirée sont coincés entre les deux armées : les barricades sont trop hautes pour qu'ils puissent les escalader et, de leur côté, les CRS refusent de les laisser passer. De nombreux vieillards et de jeunes enfants. Beaucoup s'assoient tout simplement sur le trottoir, sur un seuil de porte ou bien ils s'appuient contre un mur, parcourus de frissons ; dans la fraîcheur de la soirée, ils sont perplexes, ils ont peur.

Cinquante mètres plus loin, un mouvement de mauvais augure agite les rangs des CRS. Pas grand-chose : un simple raidissement, une tension passagère. Presque immédiatement, la première volée de grenades lacrymogènes explose, emplissant la rue de nuées jaunâtres qui se mettent à bouillonner entre les façades. L'attaque de la rue Le Goff est lancée. En l'espace de quelques minutes, c'est au tour de la rue Saint-Jacques, où je me suis embusqué dans l'entrée sombre de notre débit de vin. L'attaque est lancée de même dans toutes les rues adjacentes.

Les étudiants entonnent *La Marseillaise*.

Dans la légère brise nocturne naissent de petites rafales, des tourbillons. Un instant, la fumée est repoussée vers les CRS. Leur cordon sombre vacille, recule puis se reforme. S'ensuit un silence pesant tandis que les deux armées font du surplace. A dix, vingt mètres de moi, sur la droite, du sommet de la barricade, quelqu'un lâche un morceau de papier froissé (emballage de bonbon ? liste de courses ? numéro de téléphone erroné ?). Le papier vient voleter dans la rue plongée dans la pénombre, fait des embardées, se balance d'un côté et de l'autre, avant d'atterrir sur le pavé sale. Personne ne semble le remarquer. J'y vois pourtant un augure menaçant.

Comme à un signal, le signal décisif, tout explose.

Soudain, de derrière les rangées de CRS émergent dans la nuit deux camions noirs. Les rangées de CRS se scindent pour les laisser passer ; ils avancent très lentement, tels des insectes monstrueusement disproportionnés, vers les barricades. Dans la masse des jeunes, les cris et les hurlements fusent, de même que les pavés. Des fenêtres en hauteur de part et d'autre de la chaussée, des habitants commencent à lancer sur la police tout ce qui leur tombe sous la main : contenus de poubelles, de vases, de pots de chambre. Sans crier gare, les deux camions se mettent à déverser de puissants jets d'eau sur la foule, envoyant valdinguer en arrière quantité de corps. Simultanément, les CRS lancent des salves répétées de bombes incendiaires. Le ciel n'est plus qu'une masse bouillonnante de fumée jaune et noir à travers laquelle clignotent des flammes rouge et orange. La banne du magasin de fruits et légumes prend feu. Les canons à eau maîtrisent l'incendie. Par essaims de fourmis guerrières démesurées, des milliers de CRS, semble-t-il, prennent d'assaut la barricade. Le rythme des explosions de grenades s'accélère. Dans la rue Gay-Lussac, à cent mètres à peine, les premières voitures enflammées par les grenades des policiers éclatent, avec des détonations de tonnerre qui font trembler tous les immeubles du quartier.

Les barricades tombent l'une après l'autre. Les étudiants battent en retraite, incendiant toutes les voitures sur leur passage pour tenter d'endiguer l'avancée de la police.

Sur les barricades et à travers la plupart des fenêtres donnant sur la rue, des postes radio : volume à tue-tête, tous réglés sur la même longueur d'onde. C'est le professeur Monod qui parle. Nous reconnaissons sa voix car nous l'avons entendue lors des meetings de ces derniers jours. Il supplie les policiers d'évacuer les blessés et de laisser passer les habitants prisonniers entre les deux armées. Toutes les quelques minutes, le programme est interrompu pour diffuser des messages urgents adressés aux médecins et aux infirmières, on réclame des médicaments, des bandages, des ambulances…

Les policiers empêchent celles-ci de passer. Et les véhicules de la Croix-Rouge aussi. Parfois, ils arrachent même leurs portières, tirent les chauffeurs et les infirmiers de l'habitacle et les matraquent dans la rue. Des étudiants et de simples passants blessés tentent de se réfugier dans des immeubles de

part et d'autre de la chaussée mais les policiers les suivent et les tirent dehors *manu militari*. Matraques fouettant l'air, bras, jambes, muscles animés de mouvements irréels et angoissants dans la nuit enfumée. Les cris, les hurlements, les plaintes des sirènes, les lamentations des blessés, de filles matraquées auxquelles les CRS donnent des coups de pied avec leurs godillots, le tonnerre ronflant des grenades de gaz lacrymogène et les mortiers plus dangereux métamorphosent la nuit en un cauchemar à la Daumier, à la Gustave Doré.

A la pointe du jour, les rues surgissent dans toute leur dévastation, dénudées. Au haut de la rue Royer-Collard, de petits groupes d'étudiants se battent encore ; ailleurs, c'est le désert. De loin en loin, des gens accroupis sur les trottoirs défoncés se tiennent la tête entre les mains : tête ensanglantée, mains ensanglantées. Tout le long de la rue Gay-Lussac, de haut en bas, jusqu'au jardin du Luxembourg, les carcasses noircies de voitures brûlées sont éparpillées de-ci de-là comme si un bébé gargantuesque avait brisé tous ses jouets. Une fille en larmes se promène dans les ruines en quête de Dieu sait qui.

Les longues files de véhicules de police noirs attendent que soient embarqués les blessés et les étudiants arrêtés (la plupart ont d'abord été traînés dans les cours et les entrées d'immeuble pour y être matraqués). Sorti de son immeuble en chemise de nuit blanche, un vieillard s'approche des CRS pour se plaindre : ils l'empoignent sans ménagement par le devant de la chemise de nuit et l'envoient valdinguer dans l'amas de corps entassés à l'intérieur. Sur quoi, une petite fille toute pâle arrive à son tour pour ajouter sa plainte : est-ce sa nièce ? sa petite-fille ? Elle aussi est empoignée par les bras et les jambes, sa robe carmin remontée jusqu'aux hanches, et elle est lancée dans le camion au milieu des hourras et des railleries des fous furieux en charge de l'opération. L'un après l'autre, les camions démarrent.

Du haut de la longue et large rue Gay-Lussac, un gendarme approche, cape noire au vent. Bramant comme un taureau solitaire, il tient des deux mains sa longue matraque, qu'il fait tourner d'un côté et de l'autre, tapant sur toutes les portes et les fenêtres chemin faisant, puis il disparaît au coin du boulevard Saint-Michel.

Ensuite, le silence.

Ereinté, je reviens à mon immeuble, où un étrange spectacle m'attend dans la cour : les occupants, en bigoudis, robe de chambre ou pyjama rayé, se disputent, gesticulent et crient comme des demeurés : certains veulent qu'on barricade l'immense porte cochère pour empêcher d'entrer les intrus ou les CRS enragés ; d'autres veulent la laisser grande ouverte pour offrir un refuge aux fuyards et aux blessés – ou simplement pour laisser passer le courant d'air. Au milieu de tout cela, notre vieille concierge, hystérique, son dentier dans une main, interrompt chaque acteur de cette comédie macabre pour raconter à la galerie et à tue-tête l'histoire de sa vie, et détailler toutes les fleurs qu'elle faisait pousser dans son jardin bien avant de venir s'enterrer dans cet immeuble de malheur.

Dans ma chambre, j'essaie de me reposer. Mais je suis trop épuisé. Impossible de dormir. Je ressors, hébété. Une foule nouvelle se reforme déjà, essaim par essaim, sur le Boul'Mich', criant avec une rage qui fait froid dans le dos : "Libérez nos camarades ! Libérez nos camarades !" Et : "Gestapo ! Gestapo !"

Lundi 13 : hier, la bourgeoisie est arrivée des banlieues chic, endimanchée et curieuse, pour voir ce que les indigènes surexcités ont encore fait.

Une nouvelle manif est prévue pour ce soir. Ensuite, les étudiants occuperont la Sorbonne, les ouvriers leurs usines. Plusieurs professeurs de renom ont démissionné en protestation. Ministres et leaders syndicalistes se précipitent d'une réunion à l'autre. Il y a plus d'un million de citoyens dans les rues : plus seulement des étudiants et des ouvriers mais aussi des universitaires, des hommes de loi, des acteurs, des médecins, des industriels, des paysans, des femmes au foyer.

Le pouvoir est dans la rue ! entonne-t-on. L'imagination au pouvoir !

Samedi 25. A huit heures, hier soir, la France entière a retenu son souffle pendant dix minutes. Dans les maisons, les cafés, les bistros, dans les usines assiégées, au coin des rues, sur les trottoirs, partout les Français se sont agglutinés autour des postes de télé et des radios pour écouter, comme à d'autres moments de crise dans l'histoire récente du pays, la réaction du général de Gaulle aux événements. Après des semaines de violence où on a frôlé le chaos, après toutes les tentatives de Pompidou et d'autres pour trouver une issue, l'heure est venue pour que le Général intervienne personnellement.

Quelle contre-performance ! Ce n'était pas le de Gaulle de la Libération, de la guerre d'Algérie ou du putsch qui parlait. C'était un vieillard perdu. Jamais son "Vive la France !" n'avait été empreint de tant de pathos et de lassitude.

Ça a tout l'air d'être la fin de l'ère de Gaulle. Le Général réussira peut-être à rester au pouvoir pendant quelque temps. Rusé comme il est, il parviendra sans doute à tourner la situation à son avantage. J'imagine bien la nation, fatiguée, hébétée par l'anarchie, se rallier, en dernier recours, au panache du vieillard. Mais ça ne pourra pas durer. Hier soir, nous avons assisté à sa chute. L'année dernière encore, ça aurait été impensable.

Un renversement similaire ne pourrait-il arriver, dans un avenir point trop lointain, en Afrique du Sud ? Si le miracle se produisait, où serais-je ? Ici, à des milliers de kilomètres… ou là-bas, où il aura lieu ? De plus en plus, au cours de ces jours chaotiques, je me demande à quel endroit j'appartiens.

Je n'ai pas peur d'être pris dans une échauffourée avec les CRS. Mais à quoi cela servirait-il ? Je suis très préoccupé par ce qui se passe ici. Mais ce n'est pas ma société. Je m'en suis encore davantage rendu compte lors des événements d'hier.

Après une longue nuit passée dans les rues, plusieurs d'entre nous se trouvaient dans un petit restaurant de la rue des Ecoles lorsqu'un autre combat de rue démarra ; le patron nous aida à nous enfuir par l'arrière ; mais nous n'avions aucun moyen de rentrer chez nous et nous dûmes rejoindre la masse des manifestants et continuer de nous battre pendant toute la nuit. Puis brève pause le matin avant de nous rendre place de Clichy à la grande manif (plus d'un million de manifestants) contre la décision du gouvernement d'interdire le territoire national à Cohn-Bendit. Une impression de folie : Nietzsche, *Umwertung aller Werte*. Le gouvernement semble avoir abandonné tout espoir de reprendre le contrôle de la situation : presque toutes les exigences des protestataires ont été acceptées, mais ça continue. Parce que les doléances n'étaient que les symptômes d'angoisses plus profondes : besoin d'une société différente, d'un nouvel ensemble de valeurs. (Espérons qu'on nous épargnera les gardes rouges de Mao !) Nous avons traversé longuement le cœur de Paris. En scandant des slogans. Dont la plupart étaient extravagants ou rigolos. D'autres pas si amusants. De Gaulle en galère ! Pour revenir régulièrement au leitmotiv : Nous sommes tous des juifs allemands ! Logique, vu les circonstances. Exclure Cohn-Bendit des négociations signifiait nous exclure, nous tous : nous rabaisser, nous humilier. Je ne pouvais pas m'empêcher, toutefois, de ressentir une impression de gêne. Ce que je ne supporte pas dans les grandes manifestations : les simplifications faciles. La négation d'une chose qui compte beaucoup : les existences individuelles, les sensibilités, les besoins, les espoirs de chacun.

Et puis le discours de De Gaulle. Et une autre nuit de folie. A deux heures du matin, la foule envahit le poste de police de notre quartier, où une flottille d'automobiles et de paniers à salade faisaient office de rempart. Quand le premier véhicule explose, tout reprend des airs d'anciennes représentations de l'enfer. Bientôt, tous les véhicules partent en flammes. Crépuscule cramoisi à travers les nuées noires des fumées. Après quoi, des douzaines de fourgonnettes de la police chargent depuis l'arrière et la contre-attaque commence. Un cortège d'ambulances de fortune (pour la plupart des voitures privées avec des croix rouges scotchées sur le côté) parvient à transporter les blessés vers les hôpitaux improvisés à l'intérieur de la Sorbonne. Même les policiers blessés sont transportés pour y être soignés par les étudiants : une fois encore, je suis éberlué par la discipline dans les rangs des étudiants. Quand des bagarres éclatent de temps à autre, un membre du service d'ordre est toujours disponible pour calmer les esprits.

> Une fois de plus, le jour se lève sur une terre ravagée de rues éventrées, d'arbres aux branches cassées, de cabines téléphoniques et de kiosques à journaux renversés et détruits. Même le soleil paraît hésiter à percer à travers les nuages. Il pleut sur la cité brûlée. Des larmes de pluie lavent trottoirs et pavés de leur sang et de leur suie. Les chaussées sont jonchées de journaux mouillés et maculés : ceux-là mêmes qui reprenaient la futile allocation du chef de l'Etat. Sur une barricade démontée, une porte sortie de ses gonds tient pourtant encore debout ; l'inscription qu'elle arbore se lit comme un slogan arrogant : W.-C. DAMES.

Lentement, très lentement, la ville se remit sur ses pieds malgré le chaos. Deux semaines plus tard, la grève générale paralysait tout le pays, des banques aux services postaux, aux transports publics, aux stations-services ; Paris devint une Amsterdam de vélos et de piétons. Tout le monde faisait grève, des prostituées de la rue Saint-Denis aux fossoyeurs du Père-Lachaise et autres immenses cimetières où de macabres monceaux de cercueils s'accumulaient. Les prostituées proposèrent généreusement de prodiguer leurs services gratis les soirs de grandes manifs. Les rats couraient partout. Le *Journal de l'année de la peste*, de Defoe, et *La Peste* de Camus prenaient vie sous nos yeux. C'était effrayant. Tous les soirs, nous nous réunissions dans la cuisine de Yolande afin de compter, maussades, nos vivres qui réduisaient comme peau de chagrin : boîtes de conserve, paquets de pâtes, berlingots de lait longue conservation, biscuits secs, vin. Plus de sucre. Plus de pain. Sans compter la privation singulière de vivre sans courrier. Pas de lettres du pays. Pas de mandats. Le bon côté des choses : pas de formulaires d'impôts à remplir, pas de relevés de comptes, pas de tirades d'amis se plaignant que je leur dois des lettres. Pas de journaux. De temps à autre, je devais téléphoner à H., à Londres, pour savoir ce qui se passait à Paris.

Dans *Le Monde*, Robert Escarpit écrivait : "Pas de courrier, pas de transports, bientôt plus de radio ou de télévision. La France approche de son âge d'or."

L'armée commença à nettoyer les grandes artères, à enlever les squelettes carbonisés d'autobus et de voitures, mais, dans les petites rues, personne ne s'occupa des anciens champs de bataille. Pas de camions pour ramasser les ordures, pas de balayeurs pour éliminer les décombres, les détritus et les saletés, des quartiers entiers étaient envahis par les poubelles, les cartons, les sacs de tout acabit. Après plusieurs journées de soleil estival, suivies par une bruine omniprésente, la ville commençait à succomber à des relents de mort.

De loin en loin, des moments plus légers. Quelque part dans la banlieue sud, une centaine de footballeurs occupèrent leur stade pour témoigner de leur solidarité avec les grévistes. Un soir, les peintres ne menacèrent d'occuper et de

fermer le musée d'Art moderne que pour découvrir à leur arrivée qu'il était déjà fermé ; ils renoncèrent. Les écrivains occupèrent un bâtiment et se mirent à parler – ce qui n'est jamais une sage décision de leur part.

Parler, pourtant, était devenu l'occupation préférée de la population parisienne. Pour une fois dans leur longue histoire, les Français avaient enfin tout le temps de parler. Chacun parlait : dans les rues, dans les squares, dans les bistros, dans les usines et les bureaux occupés, à la Sorbonne et, par-dessus tout, au théâtre de l'Odéon.

> Ce doit être l'occupation la plus courue de tout ce mois de mai, depuis que les étudiants ont pris le contrôle du théâtre et que Jean-Louis Barrault le leur a remis avec un geste théâtral et une phrase mémorable : "Aujourd'hui, Jean-Louis Barrault est mort !" Le théâtre est transformé en "tribune permanente". Qu'on y aille à l'heure du déjeuner, tôt le soir, à deux ou quatre heures du matin, il est toujours plein, de centaines de gens qui pendent comme des tisserands aux balcons tarabiscotés ; des débats ont lieu vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept. Sur la Révolution culturelle. Sur le Tiers Monde. Sur le Viêtnam. Sur les étudiants. Sur la culture de la pomme de terre en Bretagne. Sur la politique extérieure du président Johnson. Sur l'art moderne. Sur les dernières découvertes en psychologie. Sur Sartre, Marcuse, le Che, Mao et de Gaulle. Sur le ciel, sur la terre, sur les océans, sur les entrailles de la terre. Avec un sérieux absolu. Avec humour. Avec rage. Avec fougue. Avec esprit, finesse et des gestes d'histrion. Parfois, un ministre se lève pour parler : il en a le droit, pourvu qu'il attende son tour, car il n'y a pas de priorités dans cette tribune libre. Un mineur aux mains noires a autant droit à la parole qu'un homme d'Eglise ou un disciple du président. Paysans, enseignants, hommes de loi, étudiants, stripteaseuses, ouvriers, chacun a son mot à dire.
>
> Un paysan tout en muscles, qui ressemble à une pomme de terre qui a trop grossi. Il se lève : "Camarades, voilà ce que j'ai à dire. Je veux dire… là d'où je viens, on travaille tous d'arrache-pied. Et on produit beaucoup de patates. J'ai rien d'autre à dire." Il se rassoit.
>
> Un autre est plus pertinent : "Camarades ! Ça m'inquiète, toutes ces histoires de révolution et de changement. Comment vous croyez faire la révolution avec les Français ? On aime trop nos habitudes. En Auvergne, par exemple, d'où je viens. On a quatre lits dans une chambre et tout le monde dans la baraque se lave les pieds dans la même bassine. C'est comme ça aujourd'hui et c'était comme ça hier. C'était comme ça la semaine dernière. Et c'est comme ça depuis des mois, des années, des générations et des siècles. Vous allez faire comment pour changer ça ? Et puis qui *veut* que ça change ?"
>
> Très haut au-dessus des orateurs, une bannière attachée au proscenium proclame, en lettres immenses :

MÊME UN POT DE CHAMBRE PEUT FLEURIR

C'était là, qui sait, à longue échéance, le sens de notre révolution : la redécouverte et la célébration de l'imagination.

> On a ouvert une véritable foire aux slogans et aux idées, dont la manifestation la plus visible est la prolifération d'affiches qui se sont multipliées sur les murs des bâtiments publics de Paris. Il y en a plus qu'il n'en faut pour emplir une anthologie. Manifestes des trotskistes, des maoïstes, des marxistes, des anarchistes, des fétichistes, des naturistes, des gaullistes, des philatélistes : tous les "istes" de l'époque. Et des citations. De Valéry : *Le vent se lève : il faut tenter de vivre*. De Victor

Hugo : *La vérité se cache sous les mots comme un champ sous les mouches*. Quantité de formules spirituelles : *Toute vision du monde qui n'est pas étrange est fausse. Si un fou persiste dans sa folie, il parvient à la vérité. Seule la vérité est révolutionnaire !* Au-dessous, quelqu'un a ajouté : *Seule la révolution est vraie !*

C'est une excellente soupape de sécurité pour une société sous pression. Mais, après un certain temps, cela induit une sorte de claustrophobie. Il y a *tant* de mouches. Et la vérité demeure si obscure et modeste sous le soleil écrasant.

Et ça parle, ça parle, ça parle : c'est un happening perpétuel. Cette logorrhée permanente est terrifiante alors que : les poubelles s'amoncellent alentour ; les carcasses de voitures carbonisées jonchent les rues ; les queues devant les banques et les épiceries s'allongent. Au milieu des tas de pavés, des jeunes femmes font la manche pour venir en aide aux victimes des violences policières, aux ouvriers qui ont perdu leur travail, et aux nombreux blessés. Dans les cabanes des démunis, les enfants pleurent de faim.

Au milieu des convulsions de Paris, j'ai du mal à rester en paix avec ce qui se passe *en mon for intérieur*. Tout ce que je perçois, à travers les vagues successives d'une fatigue qui ne cesse de s'accumuler, c'est que, dans un recoin de mon esprit que la raison et la logique ne savent pas encore sonder, ces événements sont en train d'installer, d'une manière obscure, une gêne politique et morale face à ce qui a été mis en branle par le Viêtnam, par le meeting des Grecs, par les tentatives du gouvernement français pour mater les protestations par la force brute. Jusque dans mes rêves, j'entends les cris : *CRS… SS ! CRS… SS !* Au moment où les lignes téléphoniques ont été coupées, les étudiants sont entrés dans les églises et se sont mis à sonner les cloches pour accompagner les cadences : Ta-ta-ta ta-ta ! Ta-ta-ta ta-ta ! Les cloches ont résonné dans la ville entière. Tout ce que je tiens pour acquis, c'est que, dans ce processus, je suis devenu, et c'est irrévocable, un animal politique. Désormais, il serait hypocrite de ma part d'imaginer que la politique puisse rester un territoire distinct, nettement démarqué au sein de mon expérience globale de l'existence. Elle est partout, imprègne tout. On ne peut la séparer du reste.

Au milieu de cet amas d'impressions, ma mémoire gardera-t-elle une petite place au souvenir de la brunette qui, dans un coin du café Malebranche, pleure devant son ballon de vin, après que son petit ami l'a quittée avec pertes et fracas ?

D'une certaine façon, c'est précisément ce qui distingue ce cataclysme : si, d'un côté, chaque individu, chaque groupe ou groupuscule, chaque faction politique, chaque élément de l'expérience (étudiants, peintres, musiciens, acteurs, fossoyeurs…) est en mesure d'apporter sa petite touche personnelle, un souvenir ou un espoir plus ou moins subjectif, une petite amertume privée, ce qui, d'un autre côté, rend remarquable l'édifice en entier, c'est le fait que tout arrive en même temps et que cette coïncidence contraint ces éléments divers à fusionner dans un mouvement social plus vaste et plus massif. Une poignée d'étudiants juchés sur des barricades a mis en branle quelque chose que la société entière devra inclure dans ses futures évaluations de son univers. Je suis certain que tout ça va se dissiper. Mais je suis tout aussi certain que toute personne ayant été mêlée à l'aventure, fût-ce de manière fugace, ne peut oublier ce moment où l'on a esquissé la *possibilité* d'une société nouvelle : une société *participative* et spontanée, qui n'attendrait pas qu'une Assemblée nationale ou un dictateur exige l'approbation publique de décisions prises "au sommet".

Puisque même notre vieille concierge bourrue m'arrête à la porte cochère un matin avec un chaleureux "*Dis, camarade*[1] *!*", je suis bien forcé de reconnaître que le monde a changé.

A la lueur de ce qui reste dans ma mémoire comme une bulle hors du temps ordinaire, les turbulences continuèrent avec d'imprévisibles fluctuations. La stupéfiante décision des membres du gouvernement de nier à Cohn-Bendit le droit de revenir sur le territoire français après son départ en catimini pour aller

chercher du soutien ailleurs déclencha un nouveau cycle de violence ; mais, à l'instar de l'insaisissable Mouron Rouge de la baronne Orczy, auquel il se mit à ressembler de plus en plus, il montra qu'il pouvait leur rendre la monnaie de leur pièce à tout moment : il promit de revenir ; et il revint, en effet : il réapparut dans la cour de la Sorbonne le soir du 28 mai, fidèle au rendez-vous, exactement comme il avait menacé de le faire. Pourtant, une autre flambée de violence secoua la capitale. Quelquefois, on commençait même à penser que Paris allait brûler.

En pleine éruption, de Gaulle disparut. Tout simplement. Sans doute la France n'avait-elle jamais frôlé l'abîme d'aussi près depuis 1870. Les maintes tentatives de clarification ou d'explication auxquelles nous eûmes droit par la suite, y compris la propre version du vieillard, n'ont jamais vraiment élucidé la question. Coup de maître d'un stratège ? Tentative désespérée pour filer à l'anglaise et refiler le bébé aux autres ? Pendant les quelques jours que dura son absence, en tout cas, les rumeurs allèrent bon train : de Gaulle avait pris la fuite et se préparait à démissionner, de Gaulle avait fui en Allemagne, de Gaulle consultait ses généraux et préparait un coup d'Etat militaire…

Et puis il revint. A nouveau avec une allocution à la nation. Cette fois, il n'était pas le vieillard du précédent discours, las et au bord du désespoir. Il avait recouvré une part de l'ancienne flamme qui avait inspiré son peuple pendant l'Occupation puis apporté de nouveaux espoirs à un pays déchiré et loqueteux, malade de la guerre et du chaos, lorsque, en 1959, il avait déclaré être prêt à assumer la charge de la République. Tous ne furent pas dupes, néanmoins, en entendant ce dernier discours : avec le recul, il faut bien avouer que (même s'il ne voulait pas le reconnaître) c'était en fait ses adieux au pouvoir. Un an plus tard, il avait quitté le devant de la scène : comme l'a dit Thackeray, il était temps de ranger les marionnettes et de fermer le coffre, car la pièce était jouée. Mais quelle représentation ! L'une des démonstrations les plus mémorables du *sic transit gloria mundi* dans notre monde de l'après-guerre. L'Afrique du Sud, qui étouffait encore dans le carcan de l'apartheid, aurait dû voir là un rappel modeste mais glaçant de la façon dont tous les régimes totalitaires finissent. Lors de nos propres révoltes estudiantines de 1969, j'eus l'occasion de rappeler à notre Premier ministre John Vorster les événements de Mai 68 en France. Sa réponse, ainsi que je l'ai signalé ailleurs, fut désinvolte et, à sa manière obtuse, apocalyptique : *Je vous souhaite une bonne nuit, malgré les bigoudis*. Il n'en est pas moins satisfaisant de souligner que le sable de notre sablier sud-africain s'écoulait lui aussi à son rythme lent mais sans retour.

A la mi-juin, le gouvernement français reprit la Sorbonne. Un policier en civil escalada le fronton de l'Odéon, déchira les drapeaux rouges et noirs et hissa le drapeau tricolore. La poignée de jusqu'au-boutistes qui se faisaient appeler les Katangais, commandés par un ex-mercenaire connu sous le nom de Lucien, fut délogée de son bastion dans une aile de la Sorbonne. Lentement, la vie dans la cité épuisée revint à la normale et chacun reprit ses occupations.

Nous fûmes la proie d'une profonde désillusion, d'une conscience exacerbée de la futilité des choses. Néanmoins, "la vie continue", n'est-ce pas ? Mais était-ce là vraiment la seule issue possible ? Le jeu en avait-il valu la chandelle ? Au moment où j'écris ces lignes, quarante ans plus tard, la France souffre encore des affres de la constipation sociale. Tant de questions de 1968 restent sans réponse. Lassitude, désillusion, résignation cynique : voilà où l'on en est.

Et pourtant…!

Tous ceux qui ont vécu ces jours-là, de folie, d'exaltation, de rêves, d'espoirs impossibles dans lesquels nous réalisions notre propre *Hymne à la joie*, ont gardé ça en mémoire, dans leur sang. Quelque forme qu'ait prise leur implication. Construire une barricade, jeter des pavés sur une phalange de CRS, faire l'amour avec une fille rencontrée dans le feu de l'action, escalader des murs, arracher des panneaux de circulation, braver les obstacles pour aller transmettre un message, tirer une victime ensanglantée jusqu'à la sécurité de l'appartement d'un inconnu, haranguer la foule au théâtre de l'Odéon ou se laisser simplement emporter par le flux d'une manif, arpenter les rues désertes à quatre ou cinq heures du matin, traverser les sombres arches de ponts gardés par de noires rangées de CRS, inspiré par des perspectives amoureuses ou chérissant leur souvenir en se rendant dans la chambre ou l'appartement de l'amie ou bien en en repartant, avec, en fond, au loin, les rumeurs de la guerre des rues : oui, tout cela coule dans notre sang, dans notre mémoire. Tout comme la découverte, étincelle dans la nuit, que tout n'est jamais entièrement perdu : l'impossible peut devenir réalité, l'acte politique le plus manifeste peut aussi être le plus intime. Sans doute la monotonie de la routine estompera-t-elle l'éclat de cette flamme, la masquera-t-elle, l'étouffera-t-elle un temps, mais elle ne peut être soufflée, niée pour toujours. *Oui, c'était là. Oui, c'est arrivé. Etant arrivé, cela peut arriver encore.* Peut-être pas d'une manière aussi spectaculaire mais au moins est-ce là, dans l'esprit, modeste braise prête à s'embraser, ravivée par le souffle du monde.

Pendant toute la durée des "événements", je n'ai pas cessé d'écrire. Avec de multiples interruptions, bien sûr. Mais, derrière la scène, entre les divers

épisodes dans la rue, ma petite machine à écrire portable était toujours prête à recevoir mes assauts. Pendant les premiers mois de l'année, je produisis un roman. Grâce à Dieu jamais publié ; je l'appelai d'abord *Ballad of the Boer* (Ballade du Boer), puis *Death of a Bee* (Mort d'une abeille). Il m'avait été inspiré par le célèbre essai de Jean Paulhan sur les abeilles – Paulhan, l'auteur du célèbre aphorisme "Tout ne mérite pas d'être connu". Dans cet essai, il avance que, si vous prenez une abeille dans la main et essayez de l'étouffer, elle vous piquera avant de mourir. En soi, le fait est négligeable mais, sans lui, il ne resterait pas une abeille au monde. L'idée de mon roman n'était pas mauvaise mais l'exécution était exécrable. La trame dérivait d'*Antigone*. Mon protagoniste était un sinistre fermier qui tue son fils parce que celui-ci ose remettre en cause son autorité paternelle ; il interdit ensuite à sa fille d'enterrer le corps ; elle lui désobéit, il la tue, sur quoi on découvre qu'elle est enceinte de l'employé noir. Le livre s'inspirait aussi du long poème d'Eliot *La Terre gaste* ; mais il était trop "littéraire" et artificiel. Comme, à ce stade, après l'échec de *Back to the Sun*, je perdais confiance, j'avais éprouvé le besoin urgent de produire ce court roman comme une bouée de sauvetage. Il fut rejeté, de manière plutôt cinglante, par mon éditeur sud-africain Human & Rousseau. Une fois encore, on me dit que H. m'avait donné le baiser de la mort : tant que je resterais avec elle, je serais incapable d'écrire quoi que ce soit de publiable.

Même l'acte physique, *écrire*, devint problématique. En pleins événements, ma petite machine déclara forfait et je n'avais aucun moyen de la réparer. Marion eut la gentillesse de me prêter la sienne (certes, elle avait des idées derrière la tête). Or, juste au moment où je reprenais ma vitesse de croisière, cette autre machine refusa aussi de fonctionner. De sorte que je dus retourner au stylo, pendant un bon moment. Du moins, enfin, je me remis au boulot. Cela dit, il n'en sortit pas grand-chose. Si seulement j'avais su décrypter les signes, j'aurais laissé l'histoire mourir de sa mort naturelle (et, avec le recul, amplement méritée). Mais je gardai l'espoir jusqu'au verdict final avant d'accepter de lâcher prise.

J'envisageai d'écrire un essai sur la révolte des étudiants ; H. accepta de m'aider. Mais, cette fois encore, mon éditeur tua le projet dans l'œuf. Le climat en Afrique du Sud était totalement adverse aux événements et l'on ne se priva pas de préciser que la maison souscrivait pleinement à la notion que toutes ces révoltes au niveau planétaire faisaient partie d'un "complot ourdi par les communistes" : jamais un tel livre ne serait publié.

J'avais mes propres doutes quant au communisme. J'avais été attiré par

plusieurs aspects de la vision marxiste de l'histoire et de la littérature, mais j'avais toujours été rebuté par les connotations utopistes et les pratiques dévastatrices du stalinisme. En 1956, l'invasion de la Hongrie avait fait table rase de mes derniers doutes. L'apparition d'Aragon face aux étudiants en mai 1968 avait encore renforcé ma désillusion. S'il y avait besoin d'une preuve, elle fut apportée par la brutale répression du Printemps de Prague en août 1968, au moment même où H. et moi prévoyions un voyage en Tchécoslovaquie.

En 1968, année de l'intensification de l'offensive des Etats-Unis au Viêtnam, on révéla aussi un nombre croissant d'atrocités commises par l'armée américaine ; mon admiration romanesque pour Ho Chi Minh ne fit que croître. J'avais un poster de lui dans ma mansarde. J'écrivis un long poème contre l'implication criminelle de Lyndon Johnson dans l'ex-Indochine : il parut dans une revue littéraire plutôt collet monté, *Standpunte.* Je faisais partie du bureau éditorial : il fallait donc bien qu'on imprime mes contributions ! Quelques jours après, la Security Police fit une razzia dans les bureaux des éditeurs et confisqua tout le tirage. L'establishment politique fut confronté à un dilemme car plusieurs ministres appartenaient au conseil d'administration de la maison d'édition. Puis l'oncle Ho soutint l'Union soviétique et j'arrachai le poster du mur de ma chambrette. Ainsi s'effrita un autre petit coin du rocher politique sur lequel j'avais recherché un appui. Il devenait de plus en plus évident que je ne trouverais jamais un système de pensée et de croyance qui pourrait m'inspirer une confiance telle qu'il pourrait répondre à toutes mes incertitudes et à mes désirs. Le monde dans lequel je vivais était en train de s'effondrer. Je devais accepter qu'il était vain d'essayer de découvrir *en dehors* de moi-même une plateforme ou un point de départ. Toute implication, toute action future devrait venir de l'intérieur.

Depuis le déclenchement de la révolte des étudiants, je savais que, tôt ou tard, je devrais me décider à rentrer en Afrique du Sud. Mon séjour à Paris était, en soi, une récompense précisément parce que j'étais originaire de là-bas : Paris me procurait une sensation de liberté que je n'éprouvais tout simplement pas au pays. Or, la révolte des étudiants avait tout remis en question. Quantité d'interminables discussions à l'Odéon et ailleurs avaient tourné autour de l'interaction entre l'individu et son contexte social. Soudain, je découvris qu'il y avait quelque chose de creux dans ma situation : je me trouvais à dix mille kilomètres de l'endroit qui avait pétri ma personnalité. Honnêtement, je ne crois pas que l'Afrique du Sud ait eu besoin de moi. A l'échelle nationale, j'étais

négligeable. Je n'étais pas et ne pourrais jamais être, au sens plein du mot, un "combattant de la liberté". Je disposais, tout au plus, d'une plume, d'une machine à écrire cassée : ce qui, cependant, paraissait préférable à rester sur la touche, aussi loin.

Pourtant, que pourrais-je vraiment réaliser en retournant là-bas ? Toutes les nouvelles qui filtraient d'Afrique du Sud me bouleversaient. L'étroitesse de l'esprit provincial. La myopie. L'arrogance nauséabonde. Même dans le domaine très limité de mon intérêt immédiat, l'écriture romanesque, rien ne m'attirait en Afrique du Sud : dans quel but retourner là-bas pour faire ce qui presque partout ailleurs dans le monde était déjà dépassé depuis longtemps ? Je n'avais pas les tripes nécessaires pour mener les batailles d'avant-hier.

D'un autre côté, que pouvais-je vraiment faire en Europe, où je serais en compétition, dans une langue étrangère, avec des écrivains de dix ans mes cadets et qui, dans leur propre contexte, avaient déjà infiniment plus d'expérience ? Devais-je abandonner l'écriture ? Or, c'était précisément la seule chose que je n'envisageais pas. Peu importait l'impasse dans laquelle je me trouvais, je voulais continuer à écrire. Je ne savais rien faire d'autre.

A Paris, je commençai à douter de la légitimité d'une majorité quelconque dans une démocratie. D'un point de vue éthique, était-il acceptable que seulement 51 % de la population décide de la gestion des affaires d'une nation présente et à venir ? (C'était bien pire en Afrique du Sud, où ce n'était pas une minorité qui était exclue de la prise de décisions mais l'immense *majorité* !)

Extrait de notes en vue de l'écriture de mon journal à cette époque :

> Mon beau pays, maudit, méprisable. Déjà la peste s'est insinuée si profond dans ses fibres et ses muscles que tout salut semble exclu. L'effroyable mal de l'intolérance. Ces derniers mois, je me suis totalement et irrévocablement libéré de cette vie-là. Je ne puis plus supporter la mesquinerie, la méchanceté, la stupidité de cet univers. Tout cela menace chaque particule de créativité en moi et chez "les miens". Je ne suis plus intéressé. Je ne peux même plus imaginer de pouvoir écrire mon livre sur la révolte des étudiants : on y verrait, au mieux, de la "propagande communiste".
>
> Dans quelle mesure le simple fait ne fût-ce que de songer à écrire dans ce contexte, dans cette langue, n'est-il pas malhonnête ?
>
> Cependant, qu'ai-je d'autre à offrir ? Je ne sais pas tenir un fusil, faire sauter un bâtiment ou blesser des enfants.
>
> La seule alternative demeure l'écriture. Mais comment y songer si rien de ce que je pourrais vouloir exprimer ne sera toléré ou si l'on refuse même que je l'exprime ? Ce n'est plus une question de désirer se prononcer en faveur d'une alternative et encore moins de la défendre. La notion même d'alternative est niée.
>
> Bref : dois-je rester ici et me taire parce que je n'ai pas les moyens et le talent de dire quelque chose qui en vaille la peine ?
>
> Ou dois-je rentrer là où même la velléité d'exprimer une opinion valide court le risque d'être étouffée dans l'œuf ?

Pauvre vieux Hobson.

“Pourquoi, demanda Marion un soir, n’arrêtes-tu pas de *planifier* ton avenir ? Pourquoi n’arrêtes-tu pas de te planifier et de te déplanifier toi-même tout le temps ? Pourquoi n’essaies-tu pas, pour changer, de simplement *être* ce que tu es ?”

Sans doute était-ce là en effet un aspect du problème : l’“extase masochiste” dont a parlé l’essayiste politique Stanley Uys. L’idéal héroïque afrikaner : seul contre le monde entier. Même lorsqu’on s’écarte du système, du *laager*, on trouve encore nécessaire de se définir par rapport à ce système. C’est pourquoi nous, les Afrikaners, sommes si tordus.

Je trouvai quelque réconfort dans les haïkus de Basho :

Sous le vent d’automne
Restera au moins
Un lotus pour s’installer
Dans la longue paix

La rupture avec H., inévitable depuis si longtemps, s’effectua finalement peu après le retour de notre merveilleux voyage dans le Midi. Je ne saurais trouver les mots pour exprimer les ravages qu’elle causa en moi. Elle apporta en même temps une illumination surprenante. Songeant à la violence dont j’avais fait l’expérience au cours de cette longue année 1968 et aux révolutionnaires qui l’avaient inspirée (le Che et les autres), je commençai peu à peu à dépasser la notion du militantisme pur et dur. Peu à peu mais de façon irrémédiable (peut-être parce que, en qualité d’écrivain, je n’avais pas d’autre moyen d’appréhender la chose ?), je me mis à réfléchir pas seulement aux actions qui instillent le changement ou marquent les révolutions, mais aussi au *contexte* dans lequel de telles actions deviennent possibles. Au fil des ans, j’ai souvent réduit cela à une formule toute simple : pour un qui agit ou meurt, il doit y en avoir un autre qui *se demande pourquoi.* Formule *trop* simple sans doute mais je crois qu’elle renferme une parcelle de vérité. Et bien que, naturellement, des gens doués puissent assumer ces deux attitudes, dans l’ensemble, les écrivains appartiennent plutôt à la seconde catégorie. De ce fait, rentrer au pays ne représenterait pas *forcément* une défaite ou un échec. Le retour au pays pourrait être synonyme de créativité.

Et s’il y avait une autre façon de voir les choses ? Fin novembre, plusieurs d’entre nous projetèrent un voyage à Amsterdam pour assister au vernissage d’une grande exposition de Breyten. Nous hésitions quant à l’endroit où passer la nuit en chemin : en Belgique ou dans le Nord de la France ? Pierre Skira eut le dernier mot : “Bah, la nuit, tous les chats sont gris.”

Peut-être, au fond, n’y avait-il pas une telle différence entre partir et rester ?

Même à ce stade, j’essayai encore d’imaginer des moyens d’éviter l’irrévocabilité d’une telle décision. Mais, le 16 novembre, nous reçûmes deux visiteurs, Prins et Marais, qui mirent brusquement un terme à toutes mes tergiversations. Ils n’étaient mandatés par aucun groupement ou organisation sud-africain : ils étaient simplement venus assister au test-match entre les Springboks et les tricolores. L’un était un homme d’affaires, l’autre un journaliste et ils approchaient de très près l’establishment. Pendant le repas que nous prîmes ensemble le samedi soir, le lendemain du match, ils me procurèrent une vision très claire de ma position à Paris. Compte tenu du climat qui régnait au pays, mes relations avec Breyten pourraient bientôt limiter très sensiblement mes choix. Damné d’avance par notre amitié, je pourrais vite ne plus avoir aucune garantie de pouvoir jamais mener une action efficace en Afrique du Sud.

Cela me permit de comprendre que, parallèlement, ma présence devait commencer à représenter une entrave aux agissements de Breyten. Je suis certain qu’au cours de cette année-là, il avait eu amplement l’occasion de s’apercevoir que je n’étais pas du bois dont on faisait les “révolutionnaires”. Son affection pour moi, notre amitié intime, pourrait finalement se révéler un fardeau pour lui. C’était là une raison suffisante pour me décider. Mais il fallait aussi que je prenne en compte égoïstement ma propre existence.

Pendant une brève période, je songeai à aller m’installer à Amsterdam : après le vernissage, je m’y attardai pendant plusieurs semaines pour explorer les possibilités ; l’Université libre était prête à m’accueillir. Je fus, en outre, brièvement attiré par une polissonne qui vivait sur une péniche avec neuf chats : une peintre avec des traînées de peinture sur le visage, des doigts sales et un tempérament de feu.

Je m’aperçus que ce n’était reculer que pour mieux sauter. Ma place, pour le meilleur et, très certainement, pour le pire, je le savais désormais, était en Afrique du Sud. Je ne me laisserais pas à nouveau glisser dans un désespoir penaud, j’assumerais le fardeau et, par-dessus tout, la responsabilité d’une décision prise en toute lucidité. *Etre là-bas*. Même, et peut-être surtout, si *être là-bas* signifiait vivre sur un navire qui coulait.

Mon choix ne fut donc pas, comme en 1961, réticent, plein de ressentiment : je ne rentrais pas au bercail parce que je n'avais pas le choix, parce que l'argent aurait manqué. Je *voulais* rentrer. Moins parce que j'espérais une "victoire" de quelque ordre que ce fût, ou parce que j'aurais été soit assez masochiste pour sombrer avec le navire, soit assez déterminé pour essayer d'"agir", mais parce que c'était ce que je devais et souhaitais faire : ma décision venait des tripes, elle n'était plus imposée de l'extérieur.

A nous deux maintenant ? Peut-être. Mais le défi n'avait guère sa place là-dedans. Ma détermination était mûrie. J'éprouvais même une nouvelle et étrange sensation… comme du bonheur. Enfin, enfin, l'écriture allait s'intégrer dans la trame, la texture de mon existence. J'étais impatient de relever le défi.

Je me rendis à Londres une dernière fois, pour une semaine, et H. revint à Paris la semaine suivante. Tout cela avait été prévu depuis notre séparation d'octobre. Nous savions que ce pourrait être catastrophique. Ou, simplement, une erreur. H. avait déjà entamé une autre relation. Mais, et c'est difficile à définir, nous avions l'impression que nous nous le devions. Certains jours furent extrêmement douloureux. Mais, par-dessus tout, nous croyions d'arrache-pied à la nécessité de cette décision. Elle nous apporta une sorte de bonheur bizarre. Une liberté intime telle que ni l'un ni l'autre n'en avions connue depuis longtemps. Si c'était une rupture, nous savions aussi que nous ne pourrions jamais plus être vraiment séparés. Nous nous étions assimilés mutuellement ; chacun était devenu une partie intégrante de l'autre. Quarante ans plus tard, nous sommes encore certains d'avoir pris la bonne décision. La seule possible.

---

1 En français dans le texte.

HOME SWEET HOME

Par-dessus tout, 68 m'avait appris que l'écrivain devait, certes, être solitaire mais que, en tant que *personne*, il était irrémédiablement lié aux autres, à toute une société. Même si sa relation avec cette société est antagoniste, hostile, rebelle, rageuse ou destructrice, son existence ne peut être niée et fera toujours partie de ce qui sortira de sa plume. Cette fois, je *voulais* découvrir d'où je venais, ce qui m'avait formé, ce qui avait fait que ma société d'origine était ce qu'elle était.

Le premier roman à émerger de cet état d'esprit fut *Au plus noir de la nuit.* Cela dit, il me fallut plusieurs années avant de me résoudre à écrire les premières lignes.

Je commençai avec le titre, qui, dans l'afrikaans d'origine, était inspiré par saint Jean de la Croix, aux écrits duquel Breyten m'avait initié ; dans l'une de ses méditations, il distingue, d'un côté, le savoir nocturne *(noticia vespertina)*, connaissance de Dieu à travers ses différentes manifestations dans le monde temporel, le genre de savoir qu'un amant peut avoir de son aimée par le biais de l'entrelacement des corps, et d'autre part le savoir diurne *(sabiduría matutina)*, immédiate et totale communion avec Dieu, hors de portée des simples mortels. Je fus inspiré par le savoir nocturne ou, plus littéralement, "vespéral" ; et parce que, à peu près au même moment, je lisais *L'Idiot*, ces deux univers se mêlèrent bientôt dans mon esprit. Je voulus explorer la notion de l'idiot telle que Dostoïevski la définit, en l'assortissant, entre autres, de la fusion du Christ et de Don Quichotte dans un seul esprit et une seule figure, sans oublier un soupçon d'Erasme et d'autres éléments inspirés par la magistrale étude de Flaubert qu'a écrite Sartre dans *L'Idiot de la famille*. Le premier paragraphe devint une variation des premières lignes de Sartre :

> Savoir qui je suis. Me définir à travers le pourquoi et le comment de sa mort. Tout énumérer et nommer, en tentant de déterminer non pas ce qu'un homme peut savoir de l'homme mais simplement ce que j'ose savoir de moi-même…

J'eus d'abord l'idée d'écrire un roman sur un Christ qui renaîtrait au XX^e^ siècle. Pas très original en soi. Mais j'étais fasciné par les possibilités d'une naissance survenue dans l'Afrique du Sud sous l'apartheid. Or, vu les circonstances, ce Christ ne pourrait être blanc. Ce *devrait* être un opprimé, l'un des damnés de la terre chers à Fanon. Je me référais plus spécifiquement à l'émouvant passage d'Isaïe, LIII : "Sans beauté ni éclat ni aimable apparence,

objet de mépris, rebut de l'humanité, homme de douleurs connu de la souffrance comme ceux devant qui on se voile la face…"

De toute évidence, je ne pouvais tourner le roman en un sermon politique ou moral. Je voulais évoquer mon enfance, ma jeunesse, les histoires et les gens qui avaient façonné ma personnalité, pas sous la forme d'une autobiographie ou de Mémoires, mais dans le cadre d'une fiction : un univers vécu de l'intérieur puis transposé par l'imagination. En écrivant la vie d'un homme de couleur, rejeté par l'establishment politique blanc, mais aussi non reconnu par la majorité noire qui se battait pour sa libération, j'espérais établir la distance adéquate face à mon implication subjective, ma propre vie, et analyser plusieurs grands problèmes de mon époque et de mon pays.

Comme, après mon retour, je m'impliquai beaucoup dans le théâtre, le choix d'en faire un acteur s'imposa.

Parce que je souhaitais raconter une *histoire* et non pas écrire un essai ; parce que, à mes yeux, quoi qu'on fasse, une histoire tourne toujours autour de l'amour, clé de la vie d'un individu, l'un des moteurs de l'action du roman devait venir de ce moteur-là : l'amour. Je crois que le moment de la vie de Joseph où il touche vraiment du doigt le sens de la vie est celui où, confronté à sa mort imminente, il songe à ce que serait son dernier désir : faire une dernière fois l'amour avec sa chère Jessica.

Jessica. De plusieurs points de vue, *Au plus noir de la nuit* était un moyen de faire mes adieux à Ingrid. Mais la Jessica du livre n'est pas Ingrid et n'a jamais été censée l'être. Elle ressemble davantage à une autre femme. Parmi les trésors que je rapportai de Paris : le souvenir de H. Quand j'écrivis le roman, le déroulement de notre amour me revint. Les quelques premiers mois tout en circonspection lorsque tous les deux nous nous recroquevillions sur nous-mêmes afin de nous prémunir contre les bleus à l'âme… Jusqu'au jour lumineux et magique, à Bainskloof, où nous pénétrâmes dans une dimension où l'amour devint enfin une éventualité. Les plages infinies de sable blanc du Cap-Oriental à Kenton-on-Sea, où l'on pouvait marcher pendant des kilomètres, à poil, sans croiser personne ; les promenades dans la forêt aux abords de Grahamstown : un soir incroyable où, au clair de lune, entourés par les feux follets des lucioles, au milieu des arbres, je tins sa tête entre mes mains et déclarai, car c'était la plus intense découverte de l'Autre que j'eusse jamais faite : "Ça, c'est toi" ; les jours où elle revenait du Hogsback, où elle allait souvent voir un prêtre remarquable, le père Mark, au fait non seulement des affaires spirituelles mais aussi des besoins et de la place primordiale du corps dans notre vie ; les heures

innombrables passées à parler, à rire, à nous caresser, à être ensemble dans le silence : tout cela s'est retrouvé dans le roman.

Ensuite, ses longs mois d'errances pendant lesquels elle parcourut l'Afrique. Puis le retour à Londres. Suivi par notre année passée là-bas et à Paris, jusqu'au moment dévastateur où nous prîmes la décision de nous séparer. Avec le recul, sans doute n'était-il guère sage de construire un livre autour de notre amour. L'expérience était encore trop fraîche, j'étais encore trop tourneboulé pour rendre justice au personnage de Jessica. Plus tard, dans *Un instant dans le vent*, j'eus la distance nécessaire pour laisser Elisabeth "me donner la réplique". Pendant de longues années, je tombai amoureux, de façon quasi compulsive, de tous les personnages féminins de mes romans : il est donc probable qu'une bonne part d'instinct possessif machiste a restreint leur liberté et leur plénitude de *personnes*, d'*individus* ; mais, du moins, à partir d'Elisabeth, ils gagnèrent une certaine indépendance. Jusqu'à Hanna qui, dans *Au-delà du silence*, complète leur émancipation en rendant quasi impossible, physiquement, le fait que je puisse tomber amoureux d'elle. J'aime à penser que je ne tombai pas "amoureux" de Hanna : j'ai appris, plus simplement, et c'est capital, à l'aimer. Pas en dépit de ses infirmités, mais *à cause* de son humanité fondamentale.

Dans ce livre, je rompis avec un schéma d'écriture établi de longue date. Mon inclination naturelle, lorsque je commence à travailler sur un roman, est d'écrire le premier jet aussi vite que possible. Si c'est un fouillis indescriptible, comme c'est souvent le cas, je peux arranger ça plus tard : à ce premier stade, mon seul but est de faire sortir la matière. J'écris alors entre douze et dix-huit heures par jour. Dans les tout derniers stades, après les quatre, cinq ou douze stades intermédiaires, la cadence peut encore augmenter. Mais, pour *Au plus noir de la nuit*, je m'imposai un rythme de trois pages par jour. C'était deux ans après mon retour de mon deuxième long séjour à Paris. H. et moi avions rompu, j'étais rentré en Afrique du Sud, étais tombé amoureux d'Alta, et nous nous étions mariés. Nous rénovions la vieille maison coloniale que nous avions achetée, et je savais que cela occuperait le plus clair de mon temps. Comme Alta était enceinte et attendait Danie pour la fin juin, je savais aussi que je ne pourrais pas m'astreindre à des horaires réguliers.

Ce régime me convenait. Il me laissait assez de temps tous les jours pour la contemplation et, même s'il allongea effroyablement le temps de rédaction du premier jet, je goûtai l'occasion qu'il me donnait de m'imprégner vraiment du roman. Il allongea aussi le texte bien plus que je ne l'avais prévu, car je découvris que je pouvais ainsi m'attarder sur chaque phase et facette de la vie de

Joseph. Laquelle, dans une grande mesure, devint la mienne.

Comme je sortais tout juste de la mise en scène des *Justes*, l'expérience théâtrale s'inséra tout naturellement dans la rédaction. Mais, pour certains passages, notamment ceux qui concernaient les années de Joseph au Cap, dans le District Six, j'eus recours au savoir enthousiaste de Daantjie Saayman. D'une certaine façon, on peut donc voir une certaine justice poétique dans le fait que Human & Rousseau ait refusé de prendre le risque de publier mon manuscrit et une certaine logique dans le fait que je le confie à Daantjie, qui depuis le début parrainait le projet.

Un délai interminable s'ajouta à cela : mon très cher ami et chef de département Rob Antonissen, mon mentor depuis mon arrivée à Grahamstown, avait un cancer et je ne pouvais supporter l'idée de soumettre le manuscrit à Daantjie avant qu'il l'ait lu. Le jour où je compris qu'il en serait incapable fut l'un des plus affreux de ma vie ; la promesse qu'il m'avait faite de le lire commençait d'ailleurs à lui peser. En même temps, je savais, et je savais qu'il savait, que lui demander de me rendre le manuscrit équivaudrait à une trahison, une condamnation à mort ; car cela signifierait que j'aurais perdu tout espoir qu'il guérisse. La situation devint insupportable. Je voulais le libérer, le dégager de son obligation ; mais ce serait aussi une condamnation à mort, de la part d'un ami dont il avait désespérément besoin qu'il croie à son rétablissement.

J'en parlai à la femme de Rob, Liesje, et à sa fille, Rike. Elles savaient exactement ce qui était en jeu. Elles étaient d'accord avec moi : la présence de mon manuscrit chez eux devenait un poids insupportable pour lui.

Je reste persuadé que le retrait de ce gage de confiance fut une sentence de mort. La fin ne fut pas longue à venir.

Je ne pus qu'espérer être en mesure un jour de lui dédicacer le livre, même s'il n'en saurait rien. Ce serait, du moins pour nous qui lui survivrions, l'affirmation d'une amitié qui avait énormément compté pour moi à une époque.

Quand j'avais dédié *L'Ambassadeur* à Ingrid, ç'avait été une consécration de notre amour. Six mois après la publication du roman, elle était morte ; il fallut modifier la dédicace. Dans le cas de Rob, l'*In memoriam* fut, depuis le début, un acte de piété et de dévotion.

Le bouillonnement d'énergie créatrice que je rapportai de Paris me poussa à explorer d'autres formes d'expression que l'écriture et le théâtre. Pendant plusieurs années, la photographie fut l'une de mes préoccupations majeures. Adolescent, je ne m'étais lancé dans la peinture que pour découvrir, après

plusieurs expositions trop ambitieuses, que l'enthousiasme ne pouvait en rien remplacer le talent. Mais la photographie m'offrit des perspectives pour assouvir mon approche visuelle des choses, qui sous-tendait déjà une bonne partie de mon écriture et mon intérêt pour le monde. Je me mis à passer entre douze et quatorze heures par jour dans la chambre noire. A l'époque, je travaillais presque exclusivement en noir et blanc, parce que je trouvais que c'était ce qui s'apparentait le plus à la poésie que j'aurais voulu écrire. La couleur est une composante majeure de notre perception de l'environnement ; en l'excluant, on ôte à ce qu'on voit son caractère "naturel". On peut ainsi souligner d'autres attributs : de ton, de forme, de perspective, de texture. Tout comme en poésie, la langue, dans une certaine mesure, perd de son "naturel" quand on repousse la syntaxe à l'arrière-plan et qu'on fait passer au premier des caractéristiques telles que le rythme ou l'imagerie. Pour dire les choses différemment : l'unité de base dans la prose est la phrase, alors qu'en poésie, c'est le vers. Il me semblait qu'en photographie, la ligne et la forme, éloignées de leur contexte quotidien, gagnaient en intensité et pouvaient être utilisées d'une manière quasiment *plastique*. Je ne suis pas certain qu'à l'époque, j'aie fait cela consciemment : il m'a fallu des années, en m'immergeant dans l'œuvre des grands photographes, Cartier-Bresson, Ansel Adams, Capa, Salgado… ou, en Afrique du Sud, Paul Alberts, Chris Jansen, Cloete Breytenbach et, par-dessus tout, David Goldblatt, le maître au Leica cabossé ; je suis fier de le compter parmi mes amis. Je changeai de sujets aussi. A l'origine, quand j'étais encore envoûté par la couleur, je photographiais surtout des paysages. A Paris, les formes abstraites commencèrent à prédominer. Bientôt, une certaine fascination pour le corps, notamment féminin, prit la relève. Je retournai d'abord aux négatifs d'Ingrid ; mais bientôt d'autres modèles firent leur apparition. Je produisis même un livre d'anatomies, *A Portrait of Woman as a Young Girl* (Portrait de la femme en jeune fille). Puis j'arrêtai, repliai mon équipement et, pendant de nombreuses années, ne touchai presque plus jamais à mon appareil.

Pourquoi ? Cela avait peu de rapport avec la photographie en soi et beaucoup avec l'étroitesse d'esprit de mes concitoyens. La jeune fille que j'avais utilisée comme modèle pour "L'Après-Midi d'une nymphe", la principale histoire du recueil, était issue d'une famille où la nudité faisait autant partie du quotidien que la musique. Dans la séquence d'images où elle se promène dans un paysage sylvestre, une flûte à la bouche pour toute vêture, tout est empreint de musicalité. Elle apporta un enthousiasme, une inventivité et une innocence radieuse à nos séances de travail. Mais ni elle, ni moi, ni ses parents n'étions préparés aux

conséquences. Dès la publication du recueil, les librairies des environs furent assiégées par des adolescents qui, dépassés par leurs hormones, vinrent reluquer leur camarade de classe. Elle devint la cible de plaisanteries salaces et du genre de méchanceté dont seuls les jeunes sont capables. Ce fut l'une des plus amères déceptions de ma vie.

La meilleure amie de mon modèle devint aussi une victime à son tour. Une ou deux fois, elle était venue assister à des séances de pose, comme la sœur du modèle ou l'un de ses frères nous avaient accompagnés en d'autres occasions ; or, un matin, sur l'impulsion du moment, je l'invitai à se joindre à nous car je me dis que l'histoire de la nymphe se terminerait bien si on voyait la jeune fille, avant de s'endormir, tendre sa flûte à une autre créature. Sans hésiter un instant, l'amie se dénuda et nous fîmes de très bonnes photos. Lorsque les négatifs furent développés, je donnai à la fille plusieurs épreuves. J'avais oublié que son père était un prêtre presbytérien. Lorsque, en toute innocence, toute fière et joyeuse, elle lui montra les photos, il frisa l'apoplexie. Il ne vint jamais me trouver, préférant aller voir les parents de mon premier modèle. Il fulmina, parla de péchés de la chair, de corruption des mineurs, et menaça de m'intenter un procès. Heureusement, les parents étaient plus que capables de l'en dissuader et je n'appris sa réaction que beaucoup plus tard. Ce qui me mit en colère à ce moment-là, avant tout, ce fut de découvrir qu'une occupation pure et joyeuse, une innocence juvénile, gaie et pure, avait été rétroactivement souillée et corrompue par la piété mal placée d'un homme de Dieu. La comparution de *Kennis van die Aand* devant les censeurs confirma mes pires doutes quant à l'état d'esprit dans lequel baignait le système.

Mon abandon de la photographie eut une autre raison moins dramatique : en publiant mes photos sous forme de recueil, j'avais transformé mon passe-temps préféré en annexe de ma profession. Ce n'était plus une façon d'échapper, de prendre du plaisir. La magie qui m'avait attiré au début n'était plus. Le prochain pas était inévitable.

Les premières années après mon retour au pays me procurèrent d'autres aventures dans le territoire du noir et blanc. Lors de mon voyage au Brésil en 1970, dont j'ai déjà parlé, nous fîmes une petite excursion dans les quartiers les moins salubres de Rio : je considérai ça comme un hommage à H., qui, depuis des années, faisait des recherches sur les églises africaines charismatiques à Londres. Nous prîmes part à une soirée inhabituelle et, de plus d'une façon, troublante : une séance de *macumba* dans les faubourgs de Rio. Elle eut lieu au

fond d’une cour dans une salle aux airs de grange ; l’autel avait été décoré de chromos bon marché de Jésus, de la Vierge, de Joseph, des Rois mages et d’un assortiment de saints et d’anges.

Sous l’œil acéré d’une sorte de meneur, casquette bleue, longue tunique jaune à la Nehru et sandales blanches, un livre blanc à la main, l’assistance se met à danser. Tout le monde, meneur compris, s’arrête plusieurs fois pour fumer des pipes toujours entretenues, sans doute bourrées de marijuana. Des “prophètes” en robe blanche se joignent aux danseurs pour soutenir des individus dans un état apparemment proche de l’orgasme tandis qu’ils attendent d’être possédés par l’Esprit. La musique se fait de plus en plus pressante. Des danseurs sont pris de folie, s’effondrent par terre, leurs membres sont agités de mouvements apparemment incontrôlables. Jusqu’à ce qu’une jeune brune perde tout contrôle de soi et, chevelure retombant sauvagement sur son visage, se mette à pousser des cris aigus de volatile ; les autres applaudissent, frappent des pieds, gesticulent avec frénésie, tournoient comme des derviches. La fille au beau visage déformé écume, hurle jusqu’à plus soif, se précipite d’un côté, de l’autre, heurte tous ceux qui se trouvent sur son chemin. Puis voilà que le meneur, impassible, s’approche d’elle, retire l’un des nombreux colliers qui ornent son cou décharné et le lui passe par la tête. Instantanément, elle s’arrête, prend un air serein. On dirait qu’elle rayonne, littéralement, comme illuminée de l’intérieur. Très discrètement, elle retourne à son siège. D’autres l’imitent à leur tour, parviennent au paroxysme, avant de se taire soudain ou de se mettre à pleurnicher en silence, de se rasseoir sagement.

Enfin, tout le monde s’incline devant les bougies qui se consument tout autour de la salle, s’agenouille devant le meneur, s’incline devant les prophètes et se retire. Des filles sont rejointes par leur petit copain et les couples disparaissent dans de modestes vestiaires où l’on passe ses vêtements de tous les jours. Sur quoi on part sans faire de bruit, emportant les robes de l’extase dans un petit sac. Nous nous dispersons aussi. Sur le trottoir de l’hôtel, des bougies de vaudou se consument dans la nuit.

CLAUSE D’OPTION

Mes relations avec mes éditeurs ont toujours énormément compté. Il s’agit de beaucoup plus que de simples relations commerciales. La décision, au début des années 1980, de passer de W. H. Allen à Faber & Faber fut donc délicate. Certes, j’avais été gêné par l’approche sensationnaliste d’Allen concernant leur édition d’*Au plus noir de la nuit* mais j’avais passé plusieurs bonnes années avec cette maison, grâce, surtout, au merveilleux travail de Carole Blake dans son rôle de directrice des droits étrangers, et aux relations cordiales que j’entretenais avec Robert Dirskovsky du département des relations publiques, ainsi qu’avec plusieurs membres du service éditorial. Plus tard, lorsque l’adorable Amanda Girling devint mon *editor*, je me sentis vraiment à l’aise ; et encore davantage lorsque je me liai d’amitié avec un autre Sud-Africain, Aubrey Davis, qui se chargea de mes relations avec la maison côté éditorial. L’apartheid avait chassé Aubrey d’Afrique du Sud, nous avions énormément en commun (du rejet de la ligne politique du gouvernement de l’époque à notre attachement nostalgique au pays) : mes liens avec W. H. Allen paraissaient donc assurés. La seule source de gêne était la vitesse étourdissante à laquelle le personnel changeait. Plus d’une fois j’arrivai au 44 Hill Street pour m’apercevoir que, hormis Aubrey, je ne connaissais plus un visage dans tout cet imposant immeuble.

Et puis voilà qu’Aubrey partit aussi. Il rejoignit l’agence de Hughes Massie. Il n’eut pas besoin d’exercer la moindre pression pour que je considère les avantages qu’il pouvait y avoir à être représenté par un agent. La rupture se produisit fin 1979, lorsque W.H. Allen “oublia” de soumettre *Une saison blanche et sèche* au Booker Prize, après que ses deux prédécesseurs, *Un instant dans le vent* et *Rumeurs de pluie*, eurent figuré sur la liste de présélection et que *Rumeurs de pluie* eut été l’un des finalistes.

Je me rappelle l’air consterné avec lequel Francis Bennett, qui venait d’être nommé gérant de la maison, m’annonça la nouvelle. Je m’entendais très bien avec Francis et nous sommes encore amis mais sa sollicitude m’amena à songer à changer d’éditeur, surtout après qu’il eut lui-même évoqué la chose en toute franchise.

“Je veux que tu saches, dit-il, qu’après ce qui est arrivé, si tu décides d’aller ailleurs, je le comprendrai parfaitement et respecterai ton choix.”

Il n’en restait pas moins un problème, dont je lui parlai : “Et la clause

d’option ?”

Cette satanée clause d’option !

A l’époque, et peut-être encore aujourd’hui, le contrat que signe un auteur stipule qu’il doit d’abord proposer tout nouvel écrit à son éditeur avant de le montrer à d’autres. Tous les éditeurs que je consultai à l’époque (dont W. H. Allen) m’assurèrent que “personne n’y attache la moindre importance”. De sorte que, lorsque Faber & Faber approcha Aubrey, je ne m’y attardai guère moi-même. Cela dit, j’en reparlai à Francis, juste avant qu’il ne s’engage sur le joyeux manège de W. H. Allen. Comme les autres, il m’assura que la clause d’option n’avait aucune validité légale. Il ajouta que, si jamais j’avais besoin d’une confirmation écrite stipulant que, en sa qualité de gérant, il m’avait autorisé à quitter W. H. Allen, il serait heureux de me la procurer. Peu après, suivant une requête de mon conseiller, je lui demandai cette confirmation et il me la fournit sans problème.

Je ne voulais pas contacter d’éditeurs avant d’avoir un roman en main, c’est pourquoi il se passa quelque temps avant que je donne à Aubrey le manuscrit d’*A Chain of Voices (Un turbulent silence)* pour qu’il autorise Faber à le publier. A ce stade encore, je lui suggérai de contacter W. H. Allen par écrit afin de s’assurer qu’il n’y aurait aucune complication : une fois de plus, il répéta que la clause d’option n’engageait personne et que nous devions simplement aller de l’avant. Une lettre d’Allen vint bien me rappeler l’existence de la clause, mais Aubrey me dit de poursuivre sans m’en soucier.

C’est lorsque le roman sortit chez Faber en 1982 que les Athéniens s’atteignirent. Allen avait un nouveau gérant, un certain Bo Tanner, connu dans le métier sous le sobriquet de “Un-Shilling-Six-Pence” ; je montrai sa lettre à Aubrey, qui, une fois de plus, n’en fit aucun cas : Tanner débarquait tout juste chez W. H. Allen et n’avait pas été mis au fait de la situation.

Tanner m’envoya néanmoins un courrier m’apprenant que W. H. Allen m’attaquerait en justice. C’est du bluff, du vent, m’assura Aubrey. Croyant qu’il parlait avec l’autorité d’une agence respectée comme Hughes Massie, je suivis son conseil d’ignorer la lettre.

W. H. Allen, qui, à ce moment-là, avait perdu la plupart de ses locomotives à l’exception de Bernice Rubens, semblait avoir besoin de redorer son blason. La maison porta plainte. Le procès aurait lieu en janvier 1983. Je fis le déplacement à Londres. L’affaire prit alors un tour sérieux. En premier lieu, Hughes Massie refusa de me rembourser mes frais de transport et de séjour pendant le procès : tout cela ne concernait pas l’agence. C’était une affaire entre W. H. Allen et moi.

On me proposa généreusement les services du conseiller maison, à mes frais ; personne ne prit la peine de me signaler que cela pouvait déboucher sur un conflit d'intérêts, compte tenu que cette personne travaillait pour Hughes Massie depuis des années. Aubrey, cheville ouvrière des négociations qui avaient mené au procès, fut dessaisi de l'affaire et licencié peu après (aucun rapport avec le cas W. H. Allen, cela va de soi, se hâta-t-on de préciser) : pure affaire de restructuration interne. J'étais donc dans de fâcheux draps. Le conseiller de Massie me conseilla vivement d'accepter un arrangement à l'amiable, ce qui aurait bien sûr satisfait l'agence. Les frais s'amoncelaient : W. H. Allen réclamait la somme exorbitante de trente mille livres de compensation, à quoi s'ajoutaient les frais de procès. Je courais à la ruine. Dans ces circonstances, et sans conseiller impartial vers qui me tourner, je cédai à la pression et acceptai un règlement à l'amiable.

A l'ouverture du procès, W.H. Allen organisa un cocktail faramineux pendant lequel, avant même que l'encre ait séché sur les documents, on célébra la victoire avec une hâte inconvenante.

Le plus triste dans toute cette triste histoire, c'est que je n'ai jamais revu Aubrey. Il ne retrouva pas de poste dans le monde de l'édition et dut se résoudre pour gagner sa vie à préparer des sandwiches dans une chaîne de fast-foods. Peu après, Herta Ryder, qui avait quitté Hughes Massie pour sauvegarder son intégrité et avait créé de son côté une agence pour livres d'enfants, m'apprit une nouvelle désarmante : Aubrey avait été assassiné dans des circonstances effroyables. J'en eus le cœur brisé. Ma fille Sonja aussi, car elle était copine avec la fille d'Aubrey, la délicieuse petite Victoria.

L'une des bonnes choses à émerger de cette catastrophe fut ma longue amitié avec Herta Ryder, à qui je dédierais plus tard *Un acte de terreur*.

J'avais rencontré Herta à l'agence, dans son minuscule bureau où elle disparaissait presque entièrement derrière les monceaux de livres et les tableaux. Elle éprouvait pour la peinture le genre de compulsion qu'un joueur éprouve pour les paris ; son peintre préféré était le Britannique Bernard Dunstan. La plus grande partie de ma propre collection, huiles, gouaches et eaux-fortes de ce peintre, vient d'elle. Elle entreposait toujours ses nouvelles acquisitions dans son bureau déjà surchargé, jusqu'au jour où elle pensait pouvoir les rapporter chez elle à l'insu de son mari, John, un typographe qui avait passé chez Bodley Head ses plus belles années créatrices. Lui aussi s'y connaissait en comportements impulsifs. Il me racontait souvent ses souvenirs de guerre ; certains vous

faisaient froid dans le dos, comme la fois où il avait été lâché derrière les lignes ennemies en Belgique ; mais il n'hésitait pas à affirmer que son expérience la plus excitante pendant la guerre avait été la découverte, dans une vieille librairie, d'un spécimen de la lettre *A* dans une casse quasiment défunte.

L'amitié qui se noua rapidement entre Herta et moi reposait sur une bonne raison. Elle me dit qu'en 1935, alors qu'elle vivait encore en Allemagne, son fiancé était ss. Elle était juive ; lorsqu'elle était tombée enceinte, son jeune officier l'avait forcée à avorter. Dans des circonstances plutôt sordides, une opération tellement bâclée qu'il lui avait été impossible par la suite d'avoir des enfants : ce fut le plus grand vide de sa vie. L'affaire mit un terme à leur relation et elle s'enfuit bientôt en Suisse, puis de là en Angleterre, où elle avait rejoint le monde de l'édition.

Lorsque Herta apprit que j'étais né en 1935, l'année où elle avait perdu son enfant, je devins à ses yeux l'enfant qu'elle n'avait jamais eu. Elle se mit à me donner des tableaux chaque fois que nous nous rencontrions : elle avait la charmante habitude de me réserver ses préférés. Un jour, elle et John m'emmenèrent dans un petit village du Surrey, près de Glyndebourne, où des amis stockaient le surplus de sa collection. Je fus invité à dresser la liste de tous les tableaux dont j'aimerais hériter. Il y avait là des chefs-d'œuvre inestimables. Je me rappelle surtout qu'en plus des Dunstan, il y avait un Vuillard et un Augustus John.

Ces souhaits furent dûment enregistrés dans son testament. Hélas, après la mort de Herta, son testament ne fut pas exécuté et je n'osai en parler à John lors des nombreuses visites que je lui rendis par la suite. Lorsque John mourut à son tour, je m'informai discrètement de la situation mais personne ne sut me dire ce qu'il était advenu des tableaux. Je me suis souvent demandé où étaient passés les trésors qu'ils avaient amassés dans leur petit appartement de Richmond, les œuvres d'art, la musique, les premières éditions d'*Ulysses*, de Thomas Hardy, de Lewis Carroll, d'Oscar Wilde… je ne puis qu'espérer qu'ils ont trouvé les asiles aimants qu'ils méritaient tant.

Ce qui me préoccupa, ce ne furent pas les livres, la musique ou les tableaux en tant que tels, en tant qu'objets, mais le fait que l'existence de Herta demeurait pour ainsi dire incomplète, ses souhaits n'ayant pas été respectés à sa mort. Tant d'autres affaires restèrent en suspens pour elle. Au moment où elle fut frappée par le cancer qui devait l'emporter, l'unique chose qu'elle espérait encore était que le gouvernement allemand se chargerait un jour de dédommager sa famille pour la perte de la propriété confisquée par les nazis. Tableaux et livres mis à

part, les voyages étaient la grande passion de Herta ; mais elle n'avait jamais eu assez d'argent pour voyager autant qu'elle l'aurait souhaité. Même si, de son côté, John ne raffolait pas des voyages, Herta avait encore toute une flopée de destinations en vue. Quand elle eut enfin l'argent pour satisfaire son envie, il était trop tard. Cette sensation que trop de ses projets étaient restés en suspens la minait. Pour ceux d'entre nous qui la connaissaient et l'aimaient, ce côté "non abouti" de sa vie était particulièrement injuste. J'eus une consolation : après qu'elle eut accompagné plusieurs de mes livres jusqu'à leur publication, même si quelqu'un d'autre s'en attribua le mérite, du moins, avec *Un acte de terreur*, je pus exprimer une part de l'affection et de la gratitude que je ressentais pour elle depuis si longtemps.

Après le procès, autant que je sache, l'attitude du monde de l'édition envers la clause d'option ne changea guère ; mais j'espère qu'on est un tantinet plus prudent. Je sais que plusieurs éditeurs supprimèrent tout bonnement dans leurs contrats cette clause inique. Pour moi, l'affaire se termina sur une note positive lorsque Faber, magnanime, décida de prendre mes dettes à son compte. Pendant plusieurs années, jusqu'à ce que je rejoigne le giron chaleureux de Secker & Warburg, Matthew Evans, Robert McCrum et tout particulièrement le brillant, l'avisé, le généreux, l'adorable directeur des droits étrangers et vice-président, le légendaire Tony Pocock, veillèrent joyeusement sur mes destinées éditoriales. Ainsi se conclut le seul chapitre noir de ma carrière d'écrivain à l'étranger.

ÉCRIRE LE GRAND BLEU

J’ai rencontré Ariel Dorfman plusieurs fois, au Cap, à Stockholm, à Galway, à Duke University, et nos rencontres ont toujours été particulièrement stimulantes. Deux d’entre elles, notamment, restent gravées dans ma mémoire. Elles commémoraient l’une une vie, l’autre une mort. La première fut une visite à Robben Island, avec les parents d’Amy Biehl, en compagnie d’un petit groupe guidé par Achmat Kathrada, qui avait été proche de Mandela en prison. Me retrouver avec Ariel dans la petite cellule rudimentaire de Mandela fut l’un des grands moments de ma vie. Nous fûmes confrontés non seulement à l’esprit de “Madiba”, mais aussi à des profondeurs insoupçonnées en nous-mêmes. Quelque temps après, un voyage au Chili nous procura une riche occasion de sonder d’autres profondeurs de notre amitié.

Les autorités avaient réuni des écrivains de trois des pays les plus méridionaux de la planète : le Chili, l’Afrique du Sud et l’Australie. Le colloque était intitulé *Ecrire le Grand Bleu*, même si quelqu’un à notre hôtel de Santiago l’annonça par erreur comme *Escribiendo el Azul Profundo* (littéralement *Ecrire le Bleu foncé*) au lieu d’*Escribiendo el Sur Profundo.* L’initiateur en avait été Ariel et le maître d’œuvre était Jorge Heine, à l’époque ambassadeur du Chili en Afrique du Sud. Ils avaient envisagé d’organiser trois colloques annuels, dans chacun des trois pays. Mais, lorsque Jorge fut rappelé au Chili après sa mission en Afrique du Sud, nos organisateurs du cru massacrèrent le travail la seconde année et le projet dut être abandonné. La délégation chilienne comprenait Ariel, Antonio Skármeta, auteur d’*Une ardente patience*, dont s’inspire le beau film *Le Facteur*. La délégation australienne comprenait, entre autres, Peter Carey, l’auteur aborigène Roberta Sykes et Helen Garner. Les Sud-Africains étaient Nadine Gordimer, Wally Mongane Serote, Zakes Mda et moi-même. En chemin, nous fûmes rejoints par un poète mapuche, Leonel Lieulaf, qui attira l’attention sur la poésie de son peuple et sa “géographie alternative” : entre autres, les rivières qui coulent des cieux pour nous transmettre leurs contes ancestraux. Après avoir considéré toute une série de thèmes et de problèmes, Wally suggéra ce qui devint le thème-clé de toutes nos délibérations : *les affaires qui restent en suspens.*

Nadine était accompagnée par un jeune Antillais inconnu, Ronald Suresh Roberts, qu’elle avait choisi comme biographe. Ce personnage odieux semblait s’être autoproclamé délégué et interrompait Nadine chaque fois qu’elle ouvrait la

bouche, même lors de conversations privées. Par exemple, elle se remémorait un détail, disons, de septembre 1958. D'un air impérieux, il l'interrompait en disant : "Non, non, Nadine, c'était en octobre 1959…" Sa présence devint vite insupportable et tous les délégués sans exception trouvèrent qu'il gênait notre colloque itinérant. Personne ne fut étonné lorsque, en 2004, Roberts rompit de façon éhontée les termes de leur accord et que Nadine dut le licencier. En guise de représailles, il écrivit une biographie scandaleuse qui ne visait qu'à insulter et humilier son sujet.

Je fus outré par l'ouvrage et n'aurais jamais dépassé les premiers chapitres si je n'avais dû en écrire une critique. Cette biographie devint l'un des événements littéraires les plus déplaisants de l'année en Afrique du Sud. Depuis, ayant reporté ses attentions littéraires sur Thabo Mbeki, Roberts a publié une hagiographie embarrassante à laquelle le brillant humoriste Zapiro a réagi avec un dessin de Roberts tellement enfoui dans le derrière de Mbeki qu'il semble impossible de l'en extraire sans intervention chirurgicale. De toute évidence, le statut de Nadine est tel que cette traîtrise n'a entamé en rien sa réputation, alors que Roberts est devenu la risée de tous.

Le colloque démarra à Santiago, se déplaça à Valparaíso, prit la route de Concepción au sud, longea les Andes jusqu'à l'endroit où la *cordillera* se scinde en un chapelet de volcans enneigés et fumants, vers Valdivia. Sur la route de Valparaíso, nous avons consacré une matinée à Isla Negra, où Neruda passa une importante partie de sa vie. La façade de la maison avait été modifiée, de façon consternante mais, j'imagine, inévitable, afin de répondre aux besoins du tourisme. Mais, une fois franchis le restaurant, la boutique et les espaces publics, la maison est restée telle quelle. Le moindre recoin de l'édifice tout en longueur est encombré par le bric-à-brac que le poète a amassé de façon compulsive tout au long de sa vie : bouteilles tarabiscotées et de toutes les couleurs, sculptures sur bois, une série d'imposantes proues récupérées sur des épaves, des images et des ornements d'Asie, d'Afrique, d'Amérique du Sud, d'Inde, de Dieu sait où, couvrant jusqu'au dernier centimètre carré des murs interrompus par des fenêtres qui surplombent l'océan turbulent, bordé par une plage de sable ponctuée d'empilements de rochers noirs aux formes bizarres. A l'étage se trouve la chambre qui, relativement sobre, offre un immense panorama de la baie depuis le grand lit.

Dehors, on voit encore l'embarcation dans laquelle Neruda buvait avec ses amis : il agitait l'énorme cloche pour avertir ses hôtes qu'il était d'humeur à boire. Quand il désirait boire seul, il hissait son pavillon de pirate. Sa tombe se

trouve un peu plus loin, après le drapeau, qui flotte doucement dans la brise.

Face au vent du large, je récite en mon for intérieur deux de mes vers préférés de Neruda :

[…] Je veux faire avec toi
ce que le printemps fait avec les cerisiers.

Tandis que nous sommes encore réunis autour de l'embarcation, déboule tout un autobus d'enfants de huit à dix ans. Ariel engage la conversation, leur donne un superbe cours de géographie, d'histoire et d'anthropologie. Il leur montre des journaux dans lesquels sont parues des photos de notre groupe. Et soudain nous devenons tous des stars, nous devons signer des autographes. Les enfants qui n'ont pas de papier nous demandent de signer sur leurs petites mains. Je n'oublierai jamais cet instant : planté sur le promontoire au-dessus de l'océan, apposant ma signature et encore, et encore… sur des menottes en forme d'étoile de mer.

De retour à Santiago, Ariel nous a emmenés au cimetière. C'est là qu'a lieu une seconde épiphanie en sa compagnie. Nous dépassons les rangées d'énormes et ostentatoires sarcophages baroques où sont enterrés les membres des grandes familles. Parmi eux, la tombe monumentale de Salvador Allende, sans doute trop grandiose pour un homme de sa réputation, bien que l'on comprenne tout à fait la volonté de la rendre imposante. Nous empruntons une volée de marches qui descend sous terre. Nous sommes réunis devant la grille lorsque arrive une modeste procession : un vieillard de Valparaíso, retraité des chemins de fer, apprendrons-nous plus tard, sa sœur et sa fille. Sans nous prêter la moindre attention, il agrippe la grille et harangue la tombe d'Allende :

"Compañero !"

Nous nous immobilisons tous pour l'écouter. Il continue, malgré les efforts de sa sœur pour l'en empêcher, car elle est manifestement conditionnée par des années d'autocensure en présence d'inconnus. "C'est moi, *compañero*. Je suis venu te dire qu'ils ont attrapé ce salaud. Enfin il va payer…!"

Une fois encore, sa sœur, terrifiée, tente d'intervenir, nous désignant d'un geste craintif. Ariel s'avance et le prend par l'épaule : "Ne crains rien, *compañero*, nous sommes des amis. Nous sommes avec toi."

Le vieillard se met à pleurer. A moitié retourné vers nous, il se met à raconter comment il a été torturé. Et l'histoire d'une femme de sa famille, enceinte de

neuf mois, torturée aussi. Pendant les douleurs, elle donna naissance à son enfant, entourée par ses bourreaux. Sur quoi (il lui faut un certain temps pour avoir le courage de prononcer les mots), le bébé, aussi, fut torturé à mort. L'histoire n'en finit pas. Nous sommes tous en larmes. Bref aperçu de l'intimité d'une nation encore déchirée. Ce dont nous sommes témoins, c'est la souffrance d'un peuple tout juste capable maintenant de faire face à son terrible passé. Il est rassurant de songer que, malgré des erreurs flagrantes, malgré tout ce qui demeure sans réponse, la commission Vérité et Réconciliation en Afrique du Sud a du moins *essayé* de regarder son passé en face.

Après avoir fait nos adieux à l'ancien cheminot et à sa famille, Ariel nous entraîne vers le monument aux disparus, les *desaparecidos* : un long mur tout simple, sur lequel sont écrits les noms de milliers de victimes. D'un côté, contre une grille, quelqu'un a déposé une feuille de papier et des roses ; dessus est écrit, en grosses capitales maladroites : *Il y a vingt-deux ans que je cherche un endroit où laisser une fleur pour toi*.

Est-ce que cela n'a pas été aussi la découverte la plus dramatique de la commission Vérité et Réconcialiation ? Le nombre de mères qui, à ce jour, ignorent encore où leurs morts sont enterrés. La supplique la plus fréquente : *Montrez-moi seulement ses ossements, que je puisse retrouver le sommeil*.

Et puis la phrase passionnée qui résonne partout dans le monde où des atrocités ont été commises : *Nunca, nunca, nunca más ! – Jamais, jamais, jamais plus !*

Résolution prise entre nous pendant ce voyage : en qualité d'écrivains, nous n'avons rien à opposer aux horreurs de l'histoire, hormis des mots. Mais ne sous-estimons pas leur pouvoir. Dans une société assiégée, comme l'Afrique du Sud le fut si longtemps, tant que les mots sont de notre côté, notre humanité est confirmée. Même après l'effacement de l'obscurantisme, nous avons encore besoin du verbe pour continuer à découvrir ou redécouvrir les vérités cachées dans les ténèbres.

LE SOULIER ROSE

A une heure de la charmante ville de Cracovie se dressent les bruts miradors de l'enclos entouré de barbelés devant lequel s'immobilisaient les convois à bestiaux et où, au-dessus du large portail, trône encore la devise *Arbeit Macht Frei*. Oświęcim. Auschwitz. Ce lieu dépasse l'entendement. Je dus combattre tout ce qui en moi voulait se révolter mais une compulsion morbide me contraignit à affronter la chose.

J'étais venu à Dachau vingt ans avant, faire des recherches pour une commande de *Stern*. Le journal m'avait donné carte blanche. Parce que nous étions en 1986, au beau milieu de la série d'états d'urgence qui marqua le pire cycle infernal de l'apartheid, je n'avais pu résister à la tentation de suivre, pas à pas, la macabre ascension du parti nazi et la progression de Hitler vers la folie et la mort. Ça n'avait pas été facile : sauf en Bavière, les gens répugnaient à évoquer le passé ; à Nuremberg, il fut quasiment impossible de dénicher le *Zeppelin-Feld* où s'étaient tenues les grands-messes nationals-socialistes et le tribunal de la Fürther Strasse où s'étaient déroulés les célèbres procès à la fin de la guerre. Une fois que nous eûmes localisé le numéro 625, qui semblait avoir été déplacé exprès, suivit la troublante découverte, dans la salle même, que tous les tribunaux avaient la même odeur : ceux où mon père officiait dans mon enfance, celui de Pretoria où Breyten avait été jugé, celui-ci, où Goering, Hess, Kaltenbrunner, Donitz et leurs semblables avaient comparu sur les bancs des accusés. Poussière et fiel, tabac refroidi et transpiration d'avant-hier et puis, qui sait : l'odeur de la peur ? Une odeur tellement humaine.

Dachau. La plupart des baraquements ont été démolis, contrairement à Auschwitz, où ils sont intacts. Ce qui domine ici, c'est l'espace. Immense, neutre, vide. C'est un choc, un choc d'une logique parfaite, d'apprendre que, pendant les années de fonctionnement du camp, il était interdit de laisser la moindre trace, nulle part : mur, poutre, couchette, chaise ou table. N'est-ce pas l'un des besoins qui caractérisent les êtres humains, ce besoin de laisser des signes dans leur sillage ? N'est-ce pas notre souhait ultime, le plus définitif, lorsque tout le reste faillit ou nous est refusé : laisser une marque ? Affirmer : *J'ai été ici* ? Lorsque même *cela* nous est refusé, nous sommes privés de la toute dernière occasion que nous ayons de témoigner de notre présence, de notre passage ici-bas.

Il est donc d'autant plus choquant dans un endroit comme Dachau de voir une telle prolifération de graffiti récents. Le silence du passé, la cacophonie d'aujourd'hui. Au milieu de toutes les autres obscénités, dans un baraquement restauré, accompagné par l'affirmation hardie d'une date, *28.6.86* (à peine deux mois avant ma visite), le blasphème suprême : le swastika.

Dans le musée, on est confronté, à tout instant, à des photographies géantes illustrant la moindre étape du processus qui mena des premières et exubérantes manifestations du national-socialisme et du renouveau de l'identité germanique après la dévastation de 1918, *via* les célébrations de l'ordre et de la loi, *via* la terrifiante logique du système (dont chaque infime ramification trouvait sa réplique dans l'Afrique du Sud de mon époque), jusqu'à Nuremberg et Dachau. Cela devient vite insupportable. Cela vous donne la nausée. Pourtant, comment y échapper ? Lorsque la claustrophobie me gagna, lorsque je devins physiquement et moralement incapable de regarder une autre photo, un autre instrument de torture, un autre lambeau de vêtement, j'allai à une fenêtre respirer l'air frais et contempler l'extérieur. Je fus alors confronté à tout ce qu'il reste à voir : l'espace, la brute et simple réalité de l'espace où l'horreur est arrivée, où chacune de ces atrocités a eu lieu. A l'intérieur, les souvenirs, les témoignages, les reconstitutions – dehors, la chose pour de vrai.

Tout devait être différent alors. D'après tous les témoignages, toutes les photos, l'impression accablante demeure celle d'un amoncellement de *corps*, des milliers et des milliers d'êtres dans les ateliers, à l'appel, dans les fosses communes, dans les baraquements : les couchettes superposées, si étroites qu'elles ne paraissent pas suffire pour une personne, alors que trois, quatre, cinq, six s'y entassaient. Et aujourd'hui, soudain, ce vide, ce simulacre de sérénité qui me rappelle, et c'en est choquant, le calme d'un jardin bouddhique, dans lequel le passé lance ses échos sans fin.

A quoi tout cela rime-t-il ? Quel "sens" ont la torture, l'atrocité d'endroits comme Dachau ou Auschwitz ? Brusquement me revient le souvenir d'un voyage que je fis plus tard à Prague, où j'allai admirer l'austère beauté du cimetière juif et visiter le modeste musée, avec ses documents sur les enfants déportés à Treblinka : les dessins des enfants du camp ; celui que je ne pourrai jamais oublier : un papillon chatoyant, dessiné par un petit Hollandais, accompagné par une phrase écrite d'une écriture enfantine : *Hier heb ik geen vlinder gezien – Ici je n'ai pas vu de papillons*. Le "sens" qui nous échappe serait-il, justement, *là* ? La torture est-elle comme on le dit souvent la négation ultime de l'humanité d'autrui, car, sans cette négation, on ne peut probablement

pas la pratiquer ? D'où, en présupposé, la nécessité de définir autrui comme non humain, déviant, mécréant, juif, Noir ou je ne sais quoi ? A moins que ce ne soit l'inverse ? En agissant de façon inhumaine avec l'autre, je confirme mon humanité et exprime le dégoût qu'elle m'inspire… Parce que je *sais* ce que la douleur signifie, je peux torturer quelqu'un et, ainsi, goûter le fait qu'elle ne m'est pas imposée, à moi ? Est-ce la raison pour laquelle dans un acte ou un système de torture rôde toujours un idéal d'absolu, de pureté, d'une entité qui nous dépasse : une justice ultime, christianisme, aryanité, blancheur de peau…?

Certains transcendent ce cercle vicieux ou y échappent. J'ai pensé à eux (comment aurais-je pu m'en empêcher ?) lorsque, récemment, Karina et moi avons rendu visite à Mandela. Le contraire de ce que le mari de Barbara Masekela, Henry, déclara après sa libération, après la prison, après la torture, à savoir : *La seule chose que la souffrance m'a apprise, c'est l'inutilité de la souffrance*. Nombreux sont ceux qui pensent et réagissent ainsi : parvenant à des positions de pouvoir, ils se vengent de ce qu'ils n'ont pas appris. La souffrance étant inutile à leurs yeux, ils peuvent l'infliger à autrui. Ce qui non seulement distingue Mandela mais en fait le contraire de cela, c'est que la souffrance a révélé chez lui un espace où il a découvert l'humanité qu'il peut partager avec autrui. On ressent la même chose chez Desmond Tutu. Chaque fois qu'on le quitte, même après un bref instant partagé avec lui, on se sent plus pleinement humain, on sent qu'on a bénéficié d'un aperçu de ce qu'être "humain" peut vraiment signifier. Mandela y a réussi en sondant dans sa chair les profondeurs de ce qu'il a souffert avec d'autres ; Tutu en partageant si profondément la souffrance d'autrui que, pour ainsi dire, il la fait sienne.

Auschwitz prend et teste la mesure de la souffrance, les limites et les possibilités de la douleur. De l'endurance. Bien sûr, il est impossible de tout engranger de ce qu'on voit dans ces rangées bien nettes et précises de baraquements (car les nazis étaient d'une incroyable méticulosité, des maîtres du rangement ; ils devaient tous être obéissants comme des enfants modèles) ; l'esprit ne peut en faire le tour. Ne sont donc restés fixés dans ma mémoire que des détails. A Dachau, une couchette sur laquelle les prisonniers étaient attachés, jambes écartées, pour être fouettés ; et une canne fendue posée dessus. A Auschwitz, à cause de la façon dont les gens (femmes, enfants, hommes) qui étaient passés par là sont aujourd'hui représentés par les objets les plus prosaïques : *des choses*. Montagnes de chaussures, de vêtements d'enfants, de lunettes, de peignes, de pots de chambre, de petites valises avec des noms écrits

en capitales grasses, de cheveux dépassant de sacs en toile. Mais, de tout ce que je me rappellerai toujours d'Auschwitz, le souvenir de deux objets me hantera jusqu'à la fin de mes jours : un soulier rose ; une longue et épaisse tresse blonde qu'on aura coupée sur la tête d'une femme. Encore la semaine dernière, en cherchant je ne sais quoi, je tombai sur une revue des années 1970 consacrée à la maison de Grahamstown où nous vivions à l'époque. Le reportage se termine sur une évocation de Sonja :

La petite Sonja Brink s'en alla, trottinant avec ses petits souliers roses. Elle nous adressa un grand sourire, refusa de parler ou d'être photographiée, et disparut.

Une autre petite fille eut le regard pétillant jadis, avant de partir, laissant derrière elle un soulier rose. Partie, probablement, pour la chambre à gaz. Soixante-dix ans plus tard, elle refuse encore de parler. Mais qu'il est éloquent, le silence de ce petit soulier rose ! Je me rappelle un philosophe qui parlait un jour de "l'interminable silence des choses". Une tresse de cheveux blonds qui dut faire la fierté d'une jeune vie – réduite au silence. Amassant la poussière et parvenant néanmoins à luire à travers elle.

Par l'intermédiaire de deux "choses", deux témoignages d'un monde jadis réel, jadis vécu, infimes derniers instants de joie, d'être, d'existence, Auschwitz a concentré, à jamais, toute l'insupportable légèreté de l'être. Le soulier d'une enfant, la natte d'une jeune femme.

Ce qui reste en fin de compte, c'est toujours, et seulement, des mots.

Les vers de Rilke me reviennent à l'esprit :

Aber weil Hiersein viel ist, und weil uns scheinbar
alles das Hiesige braucht, dieses Schwindende, das
seltsam uns angeht. Uns, die Schwindendsten. Ein *Mal*
jedes, nur ein *Mal. Einmal und nichtmehr. Und wir auch*
ein Mal. Nie wieder. Aber dieses
ein *Mal gewesen zu sein, wenn auch nur* ein *Mal :*
irdisch gewesen *zu sein, scheint nicht widerrufbar.*

Mais parce qu'être ici est faveur, et parce que
nous nous sentons indispensables
à toutes choses ici :
vouées à disparaître, bizarrement
elles nous interpellent,
nous, bien plus tôt qu'elles disparaissant.

Une fois, chaque chose, une seule fois.
Une fois, jamais deux. Et nous aussi,
une seule fois.
Mais avoir une fois été, même si ce n’est qu’une fois,
avoir été terrestre,
c’est – semble-t-il – une fois pour toutes.

TERRA INCOGNITA

Il est sans doute inévitable qu'au fur et à mesure qu'on avance en âge, notre vie soit de plus en plus jonchée de décès. Quand on est jeune, ce sont de simples hoquets à la surface de l'existence. Des moments, des occasions où l'imprévu, même l'impensable fait irruption dans le quotidien et le soumet à une autre lumière, un nouveau contexte. Mais, peu à peu, quasi imperceptiblement, les morts s'intègrent de plus en plus aisément au flux de la vie. Je ne veux pas que ce chapitre devienne une errance au milieu de tombes même si je dois avouer que, lorsque je voyage, je ne manque jamais une occasion de visiter un cimetière : je lis les inscriptions, je m'interroge sur les gens qui reposent en ces lieux et j'imagine leur existence.

Apprendre la mort d'une ancienne maîtresse, ça fait toujours un choc. Un corps autrefois si proche que ses contours sont inscrits en nous, soudain, n'existe plus. C'est comme perdre une partie de soi, un membre. Son fantôme, cependant, continue de nous hanter. Ingrid fut la première. Il y a des années que je ne suis pas retourné sur sa tombe. J'aurais peut-être du mal à la retrouver aujourd'hui. Mais je ne puis oublier le jour de sa mort : la cécité dont je fus frappé, le monde devenu soudain un lieu inconnu, comme si un gouffre s'était ouvert quelque part, invisible, et avait laissé passer une bise venue d'ailleurs, que plus rien n'aurait pu arrêter désormais.

En temps voulu, d'autres la suivirent. Parfois, j'apprenais la chose avec des mois de retard, des années : Stephanie, son grand sourire, les taches de rousseur sur ses épaules. Paddy, ses dessins sur le sable ; nous nous endormions sur la grève et ne nous réveillions que lorsqu'une vaguelette venait chatouiller nos pieds… ah, le contour de ses mains et la musique de sa voix. Lise : brillante, lumineuse, toujours à argumenter, à poser des questions, jamais satisfaite des réponses toutes faites ; frémissant dans le vent qui charriait l'odeur douceâtre de la pinède, alors que le froid bleuissait ses cuisses de sylphide. Il doit venir un temps où le nombre des morts autour de nous excède celui des vivants. Et puis, un jour, en douceur ou violemment, on la rejoint : la congrégation des défunts. Il n'y a pas que des maîtresses et des êtres chers. De simples amis, des connaissances, des ennemis. Des gens qui étaient là et ne sont plus. Peut-être y en a-t-il parmi eux dont je n'ai pas encore été mis au courant qu'ils nous ont quittés. Alors qu'il y en a dont je n'ai appris la disparition, je ne sais plus où et

comment, que pour découvrir beaucoup plus tard que c'était une fausse nouvelle. Cela peut être troublant. Je peux citer au moins une personne, il y a peu, à qui j'avais déjà fait mentalement mes adieux ; or, voilà qu'un jour, sans crier gare, cet homme reparaît, parmi les invités, à une conférence, un lancement, je ne sais plus quoi, comme si rien de fâcheux ne lui était arrivé ; lorsqu'il s'approcha et me serra la main (pas une main glacée ou réduite aux ossements : une main bien chaude et moite comme je me la rappelais), je fus si surpris que je ne pus m'empêcher de lâcher : "Mais je vous croyais mort depuis longtemps !"

Certaines morts ne pourront jamais s'effacer de ma mémoire. En octobre 1993, je reçus un coup de fil du centre de soins de la maison de retraite où résidait mon père, âgé de quatre-vingt-huit ans. Il avait été victime d'une série d'infarctus et était dans le coma. Je pris l'avion pour Johannesburg et conduisis ensuite jusqu'à Potchefstroom, où je le trouvai dans un piteux état. Depuis la fin de la cinquantaine, il avait eu plusieurs attaques (un jour, j'avais même dû revenir en catastrophe de Finlande parce que nous pensions sa fin prochaine) mais il avait toujours récupéré. Cette fois, ça semblait sérieux. Pendant cette semaine que je passai dans la maison de retraite, la plupart du temps assis à son chevet, je compris que c'était là nos adieux. Comme il ne reprit jamais conscience, nous n'eûmes pas l'occasion d'échanger quelques dernières paroles. Qu'aurions-nous dit dans le cas contraire ? Il était gêné, il avait mal : du moins, c'est ce qu'il nous sembla. Qu'il fut douloureux de le voir souffrir et se débattre, impuissant ! Régulièrement, je prenais sa main dans la mienne. Noueuse et brûlée par des années de plein soleil, à biner frénétiquement son jardin, tellement déplacée sur les draps d'un blanc éclatant : c'étaient plus des griffes que des mains. Pas une seule fois il ne fit un signe qui aurait pu indiquer qu'il était conscient de ma présence. Si : une fois, très brièvement, il ouvrit les yeux et me regarda ; il me sembla alors voir passer l'ombre d'un sourire sur son visage. Mais c'était peut-être le fruit de mon imagination. Pour le reste, il resta allongé là, sombrant, sombrant peu à peu, souffrant, de toute évidence, mais incapable de lâcher prise.

La situation devint insupportable. Puis, un matin, je me rendis de l'appartement où ma mère vivait encore jusqu'au centre de soins. La porte de la chambre de mon père était fermée. Je l'ouvris ; deux infirmières se trouvaient avec lui. Il s'était fait dessus : elles le lavaient, lui changeaient son pyjama et ses draps. Alors que ma mère avait toujours milité pour une certaine conception de la "décence", mon père s'en moquait, se promenait souvent nu à la maison et ne

voyait rien à y redire. Mais cette scène-là me transperça le cœur. Son impuissance aux mains des infirmières. Réduit à n'être qu'un corps. Son corps souillé. Pas même un corps, juste un pauvre paquet d'os recouvert d'une pellicule de peau. Recroquevillé comme un fœtus, absolument sans défense et lamentable, gémissant de façon presque inaudible tandis que les infirmières le manipulaient avec leur brusque efficacité.

La vision ne dura donc que quelques secondes. Je battis en retraite dans le couloir pour laisser les infirmières achever les soins. Lorsqu'elles ressortirent enfin, elles m'adressèrent un sourire et me laissèrent la place.

J'allai me poster au chevet de mon père. Il était allongé sur le dos, griffes de fermier serrant involontairement puis relâchant les draps blancs, yeux fermés, un soupçon de grimace sur les lèvres, un incessant gémissement, à peine un murmure, montant de ses entrailles.

Lentement mais inéluctablement, toute ma vie avec lui et ma mère se mit à défiler devant mes yeux. La façon dont il me tenait contre lui quand j'étais petit. La force, le caractère rassurant de ses bras musculeux. L'époque où il m'apprenait à nager. A jouer au tennis. Il n'avait jamais été démonstratif. Il avait une façon très particulière, quand je me débrouillais bien à l'école, de m'effleurer très discrètement l'épaule ; mais même ce geste était excessif à ses yeux. Cependant, de sa part, la moindre expression de satisfaction, et *a fortiori* de fierté, me ravissait. Toute ma vie j'avais attendu de lui des signes d'affection. Ils venaient, de loin en loin, rarement, toujours *sotto voce*, retenus, jamais francs et éclatants.

Bon an mal an, nous avions mené notre cohabitation avec distance et réticence. Parfois, notamment pendant les vacances, nous riions et chantions tous ensemble. Mais lorsque nous n'étions que tous les deux, lui et moi, nous étions incapables de trouver les mots, les gestes pour nous dire combien nous étions proches l'un de l'autre. J'exagère peut-être, pourtant je crois pouvoir affirmer que cela remonte à mon tout premier souvenir. Nous vivions encore à Vrede. Je ne pouvais guère avoir plus de deux ans et demi, parce que ma mère était enceinte d'Elbie, qui naquit peu avant mon troisième anniversaire. C'était la raison pour laquelle, un jour où elle voulait me donner une raclée, elle ne put pas me rattraper. Je m'enfuis vers le jardin, puis sur la terre rouge du carré potager de mon père, sous un grillage, jusque dans la rue, puis une autre, jusqu'au bâtiment en briques rouges où se trouvait le bureau de mon père, devant lequel un policier noir se chauffait au soleil en montant la garde. Il désira savoir ce que je cherchais. Me retournant, je vis ma mère approcher au loin : je le pris par le

bras. “Où est mon père ? Je veux voir mon père !

— Viens avec moi.” Le policier me précéda dans un long couloir.

J’étais sauvé !

Ce fut, inutile de le préciser, une victoire à la Pyrrhus. Certes, mon père m’accueillit à bras ouverts, sourit et, même, me semble-t-il me souvenir, me tint brièvement dans ses bras.

Sur quoi il demanda au policier de me reconduire auprès de ma mère.

J’aurais dû m’y attendre. Qu’aurait-il pu faire d’autre ? Mais ce sentiment de sécurité et de traîtrise mêlées m’a hanté toute ma vie. La plupart du temps, je l’oubliais. Toutefois, il y eut des moments où le souvenir me revint, notamment lorsque, il y a quelques années, Athol Fugard m’interrogea sur mon plus ancien souvenir. C’est alors que je me suis aperçu que ce souvenir était demeuré au plus profond de moi pendant tout ce temps. Je présume qu’il me revint, le jour terrible qui me marqua tant, où l’homme noir vint chez nous demander de l’aide après avoir été battu par son maître et par la police ; mon père, qui rentrait d’une partie de tennis, lui avait répondu qu’il ne pouvait pas l’aider. L’homme devait retourner voir les policiers : les policiers mêmes qui l’avaient molesté.

Quantité d’autres souvenirs remontèrent à la surface quand je restai planté là, au chevet de mon père, sur son lit aux draps changés de frais : mon père à la chasse, ou dépeçant un *springbok* avec les mouvements précis de son couteau bien aiguisé ; mon père sur son fauteuil surélevé de magistrat, inscrivant les détails d’un procès sur ses feuilles de papier ministre ; mon père bêchant ou arrosant son carré de légumes ; mon père dans le poulailler, où j’apprenais aux poules à pondre un œuf en m’asseyant sur leur nid ; le lob de mon père sur le court ; le petit chapeau de soleil flasque que mon père portait lors de ses promenades quotidiennes de dix ou quinze kilomètres : voulait-il mettre de l’ordre dans ses pensées ou était-ce un simple exercice physique, ou un moyen de s’éloigner de la maison ? (le doute ne s’installa en moi que des années plus tard) ; mon père en redingote noire et col blanc en compagnie des anciens au temple ; mon père, lors d’une de nos promenades en famille le dimanche après-midi, s’agenouillant pour façonner un petit barrage sur une piste pour que ma sœur Elbie fasse pipi dedans ; mon père, pris dans le halo de la lampe de lecture dans ma chambre, quand il vérifiait mes déclinaisons et conjugaisons latines ; mon père nous racontant des histoires le soir avant de nous coucher, avec ses merveilleuses cadences et codas qui nous faisaient hurler de rire ; mon père, son journal sur les genoux devant la cheminée ; sa patience infinie, ses traits d’esprit et plaisanteries aussi pince-sans-rire qu’inattendus. Or voilà que tout cela était

réduit à ce petit paquet de peau et d'os…

Plus que tout, je fus bouleversé par l'indignité de sa situation. Même quand nous avions eu du mal à communiquer, même quand un continent nous séparait, j'avais toujours redouté son sérieux, sa gravité, sa dignité tranquille : le fait même d'être incapable de faire un geste et de le toucher avait toujours confirmé pour moi qu'il était quelqu'un de spécial, un être littéralement *hors du commun*. Or cette dignité avait été minée, brisée au point qu'il n'était plus qu'un misérable petit paquet de peau et d'os, exposé impitoyablement aux yeux d'autrui.

Encore aujourd'hui, j'ignore comment cela s'est passé. Mais, à un moment donné, je me suis retrouvé au-dessus de lui, un oreiller à la main, à deux doigts de l'étouffer. Peut-être se serait-il débattu, quelques instants, faiblement, mais il aurait vite succombé, et tout aurait été fini. Je ne pouvais supporter plus longtemps la situation. J'étais certain que, si j'avais pu lui poser la question et s'il avait pu me répondre, il m'aurait supplié de l'aider à mettre un terme à son agonie, à trouver la paix de la mort.

J'étais prêt à le faire. Personne dans les parages. Je pourrais ressortir dans une minute ou deux et aller trouver une infirmière ; alors, on confirmerait qu'il était, grâce à Dieu, *mort*. Rien ni personne ne m'en empêchait. Pourtant, je fus incapable de passer à l'acte. Je laissai retomber l'oreiller. Je tremblais comme une feuille. Je pleurais. Mais je n'ai rien fait.

Je suis parti une heure ou deux après. Les infirmières avaient confirmé que son état était "stable" : son état pourrait bien perdurer pendant des jours, des semaines. J'aurais pu lui éviter ça mais je ne l'avais pas fait. Je retournai à l'aéroport, pris l'avion pour Le Cap. A mon arrivée, je trouvai un message de la maison de retraite m'annonçant qu'il était mort. Non, pas mort : il avait glissé tranquillement hors de notre portée. Je repris l'avion le lendemain pour assister à son enterrement.

Souvent, au cours des années qui se sont écoulées depuis, je me suis remémoré cet instant charnière, j'ai tenté d'interroger son silence, de m'expliquer à moi-même ce qui s'était passé, et ce qui ne s'était pas passé ; ce qui m'avait poussé jusqu'à ce moment en suspension puis m'avait retenu d'agir.

Aujourd'hui, je pense que si notre amour avait été simple, sans complications, je serais probablement passé à l'acte. Pour son bien. Pour lui faciliter les choses. Pour lui épargner la douleur et l'indignité. Mais, si je l'avais réellement fait, c'eût aussi été, dans une certaine mesure, pour moi-même. Parce que je ne supportais plus la situation. J'aurais peut-être même éprouvé une certaine amertume. Du ressentiment. Ou de la honte. Qui sait, cela peut paraître absurde,

mais peut-être aurais-je imaginé que j'avais agi dans un esprit de revanche : sur la vie qui ne nous avait pas permis d'accomplir certaines choses ensemble ; à cause de ce qui n'était pas arrivé, n'avait pas été dit entre père et fils. Tout cela m'avait empêché de passer à l'acte.

L'épisode me fit comprendre, en tout cas, me contraignit à reconnaître que, en dernier recours, je *pourrais* commettre un crime. J'en étais capable. Mais je découvris aussi qu'il y avait des barrières intimes que je ne pouvais franchir. Des barrières que, ironie de l'histoire, mon père, avec son code strict de la justice, du bien et du mal, m'avait inculquées.

Ma sœur Elbie était connue en Afrique du Sud sous son nom de plume, Elsabe Steenberg, merveilleux auteur de livres pour les jeunes. Elle mourut trois ans après mon père ; elle n'avait pas même soixante ans. Elle souffrait depuis longtemps d'une sclérose en plaques. Mes meilleurs souvenirs d'elle remontent à notre enfance. Tous les jeux pendant lesquels elle était censée aller chercher et porter des choses, me servir, me soutenir, m'avertir, veiller sur moi… Tous les secrets qu'elle était censée garder. Tous les chemins sur lesquels elle était censée me suivre… Mais tant que ça lui plaisait. Si je la poussais trop, à coup sûr elle se rebellait et mettait le holà sans tarder. Capable d'être aussi calme et réfléchie que mon père, elle avait également hérité de son sens de l'humour caustique et pouvait rire avec une joie débridée si elle avait une bonne raison de le faire.

Quelle plume ! A quinze ans, elle termina son premier roman. Aucune invention abracadabrante ou grand-guignolesque comme dans mes propres efforts de jeunesse : c'était une histoire adulte sur les relations, les plaisirs tranquilles de l'existence et le sens de la perte. Ayant contacté une dactylo pour qu'elle lui tape le manuscrit, elle s'aperçut que son seul argent de poche ne suffirait pas à payer le tarif syndical. Nos parents la houspillèrent pour son imprudence mais elle me demanda mon aide et je tapai discrètement le texte tout en révisant mon bac. Lorsqu'il fut retourné par l'éditeur, sans un instant d'hésitation, elle se lança dans la rédaction d'un deuxième manuscrit. Elle avait une volonté de fer.

Quand nous étions enfants, le seul moyen de l'amadouer si elle m'opposait un refus, c'était de jouer à un jeu de notre invention : *Tata Paya*. Disons que c'était mon invention plus que la sienne, et je m'étonne d'ailleurs encore aujourd'hui qu'elle ait consenti à s'y plier. Elle devait mettre un chapeau et une robe de chambre de notre mère pour jouer le rôle d'une somptueuse figure maternelle qu'on ne devait approcher qu'en cas de catastrophe : pour cette raison, elle ne

pouvait refuser aucune requête, quoi qu'il lui fût demandé. Sans le moindre scrupule, je m'en servais pour obtenir tout ce que je voulais ; et parce qu'elle avait un respect sacré de la loi, quoique mécontente, elle me donnait tout ce que je la suppliais de me donner : une poupée, des chocolats, son oreiller préféré, parfois même de l'argent, dont j'étais toujours à court. Mais, en toute équité, je dois préciser que, lorsque je savais qu'*elle* avait follement envie de quelque chose, mon grand plaisir était de lui faire la surprise de le lui offrir.

Hélas, après mon retour de Paris, nous nous éloignâmes l'un de l'autre, surtout à cause de nos divergences politiques et religieuses, ou sur des sujets comme le divorce et le remariage. Lorsque, sa maladie progressant, en butte au désespoir, elle fit appel à toutes sortes de charlatans et d'escrocs, le fossé entre nous se creusa encore, pour n'être comblé que lors d'occasions très spéciales, comme lorsqu'un petit groupe d'amis intimes apprit que son dernier désir, alors qu'elle était déjà grabataire, était de monter une dernière fois au sommet d'une montagne près de la résidence secondaire de la famille dans l'Est de l'Etat libre ; ses amis accomplirent le quasi-impossible en la portant au sommet dans sa chaise roulante. Ils réussirent non parce qu'ils en avaient décidé ainsi mais parce qu'Elbie avait *cru* que c'était possible. Sa foi inébranlable inspirait à l'occasion jusqu'à des sceptiques comme moi.

Curieusement, elle ne lisait jamais mes livres et je ne lisais pas les siens ; pourtant, nous venions chacun au secours de l'autre, bec et ongles, dès que nous ressentions le besoin de nous unir contre le monde. Nous restâmes unis par les liens du sang même lorsqu'il nous devint impossible de parler ouvertement de nos divergences. Dans les dernières années de sa vie, nous recouvrâmes l'innocente confiance mutuelle que nous avions l'un dans l'autre, cette confiance qui avait fait de notre enfance un cocon miraculeux dans lequel vivre et auquel retourner.

Ma mère est morte récemment : quand j'ai commencé la rédaction de ces Mémoires elle était encore en vie et nous attendions, d'une attente non pas solennelle mais sereine, son centième anniversaire. Environ un an avant, en se réveillant un matin, elle avait dit à l'infirmière venue lui faire ses soins que Dieu était venu lui rendre visite pendant la nuit et l'avait avertie qu'il reviendrait la chercher bientôt… il avait simplement quelques affaires à régler avant. A l'époque, j'étais à Johannesburg ; lorsque la chef du service de soins en informa ma sœur Marita par téléphone, nous avons pris la voiture pour aller à Potchefstroom lui faire nos adieux. Avec elle, on ne pouvait jamais savoir.

Difficile de prendre Dieu au pied de la lettre (il lui avait souvent fait faux bond) mais juste en cas…

Lorsque nous arrivâmes à la maison de retraite, elle avait toute sa tête, était d'humeur joyeuse et ne paraissait ni déprimée ni même assoupie. En fait, l'infirmière de service nous raconta que, lorsqu'elle était arrivée dans la chambre tôt ce matin-là avec son plateau de petit-déjeuner, ma mère avait été contente qu'elle l'installe dans la position assise ; mais, quand elle s'était retournée un instant pour s'occuper de sa voisine, ma mère avait tiré discrètement sur la ceinture de son pantalon et lui avait versé tout le contenu de sa tasse de café sur les fesses. Nos adieux furent badins. Elle goba gaiement le bol de yaourt qu'elle mangeait avec grand plaisir à chacune de nos rares visites. La journée entière parut baigner dans une lumière douce et bienveillante.

Mais ce ne fut pas la fin. Dieu avait dû s'embrouiller dans son calcul. Sans doute lui aussi était-il cacochyme. Bref, il ne se présenta pas à l'heure dite. Plusieurs mois plus tard, alors que la routine avait repris ses droits et que nous avions tous plus ou moins résolu entre nous que rien n'arriverait avant le 16 octobre, date de son centenaire, subrepticement, malicieuse comme à son habitude, ma mère n'attendit pas Dieu et tira sa révérence avant que nous ayons pu la rejoindre.

Ce soir, en rédigeant ce chapitre, je reste bloqué sur trois morts. Trois morts que j'ai le plus grand mal à accepter. La première est celle de Rob Antonissen. Ce Flamand était chef de la section de hollandais et d'afrikaans à Rhodes quand j'y débarquai avec Estelle par une morose journée d'août 1961, après nos deux années passées à Paris. Rob faillit nous manquer : il travaillait sur un article et avait attendu la toute dernière minute pour se précipiter à la gare. Comme le train n'avait qu'une heure de retard au lieu des deux ou trois d'ordinaire, il avait couru comme un fou et était passé *in extremis* sous la barrière du passage à niveau. Le chef de gare et plusieurs acolytes arrivèrent en courant pour l'admonester, alors que, démonté, gesticulant, dans tous ses états, les basques de son long manteau flottant au vent, il s'excusait et essayait de nous expliquer la raison de son retard tandis qu'Estelle et moi sortions nos bagages du compartiment. Il fallut un bon moment pour tout sortir, sur quoi nous éclatâmes tous de rire. J'avais hésité à accepter le poste car je ne connaissais de Rob que sa réputation de critique littéraire le plus virulent d'Afrique du Sud ; mais j'étais aux abois, j'avais vraiment besoin d'un boulot. Je m'étais donc résolu à tirer le meilleur parti possible de la situation, jusqu'à ce que je trouve une occupation

moins exigeante. En fin de compte, je suis resté à Rhodes pendant trente ans et Rob devint un ami intime. D'une érudition époustouflante, il pouvait lire dans le texte huit ou neuf langues, dont le grec et le latin ; mélomane (il rêvait de devenir chef d'orchestre), il était également amateur de peinture et de sculpture, et féru de théâtre.

Sans parler de son sens de l'humour, qui pouvait être extraverti et grivois comme un tableau ou un écrit flamands. Bosch, Bruegel et Ensor se retrouvaient tous dans ses éclats de rire, comme Timmermans, Streuvels et Van de Woestijne. Je l'entends (et le vois) encore rire : plié en deux, les larmes aux yeux, lunettes embuées, nez déformé, chaque pore de son visage suintant la joie. Seul un être qui avait beaucoup souffert pouvait trouver la vie aussi risible.

Sa famille était adorable. Sa charmante et dynamique épouse, Liesje, et ses trois filles, Rike, Helga et la petite Elsje. Ils avaient aussi eu un garçon, le seul dans la famille depuis une génération, le seul capable de transmettre le patronyme : Antonissen. Dirk était né peu après leur arrivée en Afrique du Sud et toute la famille belge était impatiente de faire sa connaissance. Ils avaient dû attendre longtemps pour que Rob puisse s'offrir une année sabbatique. Enfin, Rob et Liesje embarquèrent pour l'Europe. Le jour de leur arrivée, tous les membres de la famille belge, jusqu'à de lointains cousins, oncles et tantes, se trouvaient sur le quai pour faire la connaissance du petit garçon de quatre ans. Or, Dirk n'était pas là. Il était mort pendant la traversée et avait dû être enseveli dans les flots ; les communications étant ce qu'elles étaient à l'époque, dans l'immédiat après-guerre, il avait été impossible d'informer la famille. Personne ne s'en remit jamais vraiment, même si leur foi catholique les aida à affronter ce que beaucoup d'autres auraient été incapables de supporter.

Dès notre rencontre à Grahamstown, Rob et moi devînmes amis. Avec lui, j'eus l'impression de redécouvrir le monde. La profondeur de sa conception du bien et du mal était insondable. Il fut l'un des seuls croyants qui m'aient fait penser que la religion pouvait ne pas être un vain mot.

Il lut tous les manuscrits que je produisis dans ces années-là, avec une attention et une compréhension qui m'étonnèrent toujours. Il n'était pas tendre. Il ne laissait jamais passer une virgule ou un point suspect sans exiger une motivation ou une explication qui le convainquît. En même temps, il savait se montrer généreux dans ses louanges. Mais l'important, ce n'étaient ni les compliments ni les critiques négatives mais le fait qu'il *comprenait* mon propos. La plupart du temps, il me faisait même comprendre ce que j'avais vraiment voulu dire. Il partageait avec moi ses intuitions littéraires et bien davantage : la

plénitude de son humanité. Au cours des onze ans et un mois où nous avons été proches, j'ai plus appris sur l'écriture et l'existence que pendant tout le reste de ma vie.

Et puis il est mort. Du cancer. Il avait cinquante-trois ans. N'essayez pas de me convaincre qu'il y a de la justice dans ce monde.

Comme cela arrive si souvent, il connut une période de rémission. Les médecins le déclarèrent "guéri". Plus aucun signe du mal. Nous avons organisé une petite fête chez nous pour son retour parmi les vivants. Tous ses amis les plus proches étaient là. Le cancer fit sa réapparition la semaine suivante. La chute fut rapide et brutale.

Pour les courtes vacances de septembre, Alta et moi devions aller chez ses parents à Gordon's Bay. Je rendis visite à Rob juste avant mon départ. Il était extrêmement faible. Mais son lit était jonché de partitions et, quand il parla de Bach et de Mozart, ses yeux brillèrent d'un feu ardent.

Quatre ou cinq jours plus tard, je réveillai Alta dans la nuit.

Je lui dis : "Rob est mort.

— Comment le sais-tu ?" Elle était effarée.

"Parce qu'il est venu me dire au revoir."

Ce n'était pas un rêve. La scène était bien trop nette. Je savais qu'il était entré dans la chambre. Sa visite n'avait rien eu de triste ou de sombre. Il lui fallait partir, avait-il déclaré. Il ne voulait pas qu'on le pleure. Partir, c'était une bonne chose.

Liesje téléphona dans la journée. Rob était mort à l'heure exacte où j'avais réveillé Alta.

Et puis Daantjie. Un homme plus grand que nature. Un rire plus grand que nature. Daantjie pouvait prendre dix ou douze accents différents sans trahir son origine. Gourmet du sexe faible. Amateur de mots. Personne ne savait mieux que lui retourner la langue comme un gant. Quand il ne trouvait pas de mot existant pour exprimer ce qu'il souhaitait dire, il en inventait un ou bien trois, quatre, dix… En actes comme en paroles, il ne donnait pas dans la demi-mesure. C'était un spécialiste de la grossièreté et des mouvements de colère. En même temps, il était passionné de littérature et pouvait citer Shakespeare, Donne, Whitman, Dylan Thomas, Joyce ou Zola pendant des heures… oui, *littéralement*, pendant des heures.

Dans sa jeunesse, sillonnant le pays, comme je l'ai déjà signalé, à bord d'une camionnette pleine de livres, il avait eu régulièrement recours à ces auteurs pour

attirer les filles dans sa cabine encombrée mais accueillante.

Mais la grande passion de Daantjie, c'étaient les activités physiques. Marche, vélo, nage. Passionné de mer. Passionné de montagne. Un jour, il m'emmena dans le Cederberg. Il connaissait le nom de tous les sommets, de toutes les pentes, de toutes les formations rocheuses. Fort comme un bœuf. Il vivait sa vie pleinement, avec témérité.

Un jour, il me raconta une marche sur le mont Jonkershoek, près de Stellenbosch, qu'il avait faite un dimanche matin, avec son fils Neel. En redescendant, il avait trébuché sur une racine, avait perdu l'équilibre et s'était mis à rouler sur la pente.

"Je suis tombé, et j'ai roulé, roulé, roulé… sans fin. Je me rappelle m'être dit : Si j'avais un livre, je pourrais le lire jusqu'à la dernière ligne avant d'arriver en bas. Et je continuais à débarouler. A un moment donné, j'ai vu mon cul dépasser mes oreilles. Et je débaroulais toujours. Je crois d'ailleurs que, si on y réfléchit, je n'ai pas arrêté de débarouler depuis."

Pour ses amis, il se mettait en quatre ; je suis d'ailleurs certain que sa famille a dû pâtir de son incroyable générosité. Il ne pouvait supporter l'hypocrisie et la prétention. Face auxquelles il était intraitable. Il honnissait l'apartheid et ses exécutants. Comment aurait-il pu en aller autrement ? Il était très fier d'être le descendant du premier mariage mixte jamais célébré au cap de Bonne-Espérance. Je l'ai entendu parler à un groupe de pêcheurs de couleur de Hout Bay ou à une équipe de maçons dans ce qui garda son nom de District Six après que les habitants de couleur en furent chassés et que leurs maisons furent détruites au bulldozer : je redécouvris alors une langue mais aussi toutes les joies, les tristesses, les excès qui vont avec.

Le cancer a eu raison de lui aussi. Fidèle à son personnage, il s'est battu comme un lion. Mais, en fin de compte, il a succombé. Le voir dépérir (pâle pour la première fois de sa vie, je suis sûr), chercher ses mots, fermer les yeux quand la lumière était trop forte : c'était apprendre ce que la mort a de plus triste. La seule consolation que je puisse trouver lorsque je pense à la sienne, c'est que ses cendres ont été éparpillées dans le Cederberg. Daantjie Saayman sut vivre et aimer à pleins poumons. Il a maintenu en vie une parcelle de la psyché de l'Afrique.

La troisième mort fut tout autre. Elle ne concerne pas quelqu'un qui a vécu longtemps et pleinement. C'était un enfant de quelques mois.

A l'époque, au début des années 1970, nos grands amis Gerrit et Marina

venaient souvent nous rendre visite dans le Cap-Oriental. Parfois, nous allions ensemble à la bicoque de bord de mer pas très confortable que nous avions à Kleinemonde, à une cinquantaine de kilomètres de Grahamstown. D'autres fois, ils y allaient seuls. Un jour, ils y ont emmené leurs deux petits garçons, Luka, qui avait alors quatre ans, et le bébé, Gerrit comme son père, que nous n'avions pas encore vu. Ils attendaient ces vacances depuis longtemps. Gerrit était un excellent pêcheur, il l'est encore, d'ailleurs ; ils venaient de passer plusieurs mois mouvementés au théâtre. Ils avaient vraiment besoin de cette coupure.

Mais, le troisième ou quatrième jour, tôt le matin, ils revinrent : ils cherchaient un médecin, le bébé était malade. Je les emmenai chez le nôtre, qui déclara qu'il fallait le conduire d'urgence à l'hôpital. Ce matin-là, je devais faire une conférence. A mon retour, le bébé était mort.

Certaines choses nous dépassent. Même avec le recul.

Je me rappelle être allé dans l'après-midi avec Gerrit trouver l'entrepreneur de pompes funèbres, Mr Inggs. Mr Inggs collectionnait les voitures anciennes ; dans la cour de son établissement décati s'entassaient des carcasses de vieux modèles. Nous dûmes nous frayer un chemin au milieu de ce fatras, contourner des épaves, en escalader d'autres, avant de monter l'escalier délabré, jusqu'à une véranda où étaient empilés des cercueils apparemment en aussi mauvais état que les voitures. Nous frappâmes à la porte ; s'ensuivit un long silence. Puis la porte s'entrouvrit. Un visage rond, très pâle, émergea à peu près à la hauteur de mon nombril. La conversation qui suivit eut lieu entre Mr Inggs et mon diaphragme. C'était un personnage dickensien : tout petit et rondouillard, une expression de tristesse chronique arrimée à son visage, vêtu de noir des pieds à la tête, jusqu'au chapeau melon. On aurait dit qu'il n'avait pas de voix : il parlait dans un murmure sifflant.

Tendant sa main ronde et douce, à moi puis à Gerrit, il lâcha dans un soupir : "Mes condoléances, messieurs."

J'expliquai la raison de notre venue. Si Mr Inggs avait pu se permettre de rayonner de bonheur, il l'aurait fait.

Ensuite, nous dûmes trouver des vêtements adéquats pour l'enterrement. Comme ils étaient en vacances, Gerrit et Marina n'avaient emporté aucun vêtement de ville ; Gerrit et moi n'avions pas du tout le même gabarit. Après avoir fait le tour des amis, nous rentrâmes à la maison pour assortir les vêtements. Alta, qui avait été costumière, fut d'un grand secours. Le lendemain matin, nous fîmes de notre mieux pour avoir l'air grave et digne dans des vêtements d'emprunt. Gerrit portait une veste noire dont les manches s'arrêtaient

aux coudes, et il n’avait pas réussi à boutonner sa chemise. Il avait dû se résoudre à porter des sandales.

Il pleuvait, il faisait un temps affreux. Sous des trombes d’eau, nous nous rendîmes en voiture au cimetière. Nous n’étions que quatre, Marina, Gerrit, Alta et moi. Et Mr Inggs, bien sûr, qui arriva avec, dans ses bras, un petit cercueil blanc, grand comme une boîte à chaussures. Gerrit le lui prit des mains. Pendant un moment, nous restâmes plantés là à attendre, ne sachant trop que faire. Puis Gerrit rendit le cercueil à Mr Inggs, et le petit trou fut empli de boue. La pluie continua de tomber sans trêve.

Nous n’eûmes pas le courage de rentrer directement à la maison. Je roulai donc au hasard. La pluie cessa sans crier gare. Sous le soleil qui se mit à luire d’un éclat gênant, nous sortîmes de la ville. Nous aperçûmes bientôt un bord de rivière, un bosquet d’arbres dont les branches dégouttaient doucement. Je me garai. Le sol était trop détrempé pour mettre le pied dehors. Nous restâmes assis dans l’habitacle, en silence. Qu’aurions-nous pu dire ?

Or, le simple fait de rester ensemble dans l’habitacle fut incroyablement apaisant. La conscience de la forte amitié qui nous unissait condensa tout le temps que nous avions déjà passé ensemble et passerions encore dans les années à venir. L’image du trou boueux, glissant, sombre, autour duquel nous nous étions réunis au cimetière… Le souvenir à moitié réprimé du bébé que nous avions enterré. La conscience que cela resterait en nous, jusqu’à ce que la mort nous sépare.

NOIR ET BLANC APRÈS LA CHUTE

A la dernière Foire du livre du Cap, j'ai bavardé un bon moment avec Fred Khumalo, le rédacteur de la rubrique "Idées et opinions" du *Sunday Times*. Pendant des années, l'un des aspects les plus déprimants du retour au pays après un voyage à l'étranger, c'était de se retrouver confronté au niveau lamentable du journalisme du cru. Cela a considérablement changé ces dernières années ; Fred est l'une des étoiles les plus brillantes du nouveau firmament. Il s'est tourné vers le journalisme après avoir passé une grande partie de son adolescence au milieu des criminels, des fumeurs de *dagga** et des charognards de tout acabit : "dans un tourbillon fou d'alcool, de drogue et de sexe", comme l'explique son éditeur dans la quatrième de couverture de son autobiographie, *Touch My Blood* (Touche mon sang).

Fred se distingue par sa capacité à mêler le grave et l'hilarant. Dans ses essais, dans sa colonne hebdomadaire pour le *Sunday Times*, dans son autobiographie ou dans son roman *Bitches' Brew* (Potion de sorcière), les passages les plus sombres sont illuminés par des flashes d'un comique volontiers irrespectueux, alors que son humour tangue souvent sur un fond de cupidité humaine.

Lors de notre conversation à la Foire du livre, un détail réveilla un souvenir qui me fit prendre conscience combien l'Afrique du Sud avait changé ces dernières années. A mon retour de Paris fin 1968, je tins absolument à remettre en question mes rapports avec les Noirs. Et, cela va de soi, j'étais particulièrement intéressé par le milieu de l'édition et du journalisme. En moins d'une semaine, juste après la publication de ma première interview concernant cette année-là en France, se présenta une occasion que je ne pouvais manquer sous aucun prétexte. Une demande d'interview de la part d'un journaliste noir, Harry Tshabalala, du *Star* de Johannesburg. En parlant à Fred Khumalo, ce souvenir m'est revenu avec une violence inouïe. Ce qui, désormais, était si facile et décontracté, si naturel, en fait, qu'on n'avait pas à y réfléchir deux fois, relevait, fin 1968, d'un tour de force. D'abord, Harry Tshabalala et moi ne pouvions nous donner rendez-vous dans un lieu public : impossible de se rencontrer, entre autres, dans un salon, un hall d'hôtel, un restaurant ou un café. Il était noir, j'étais blanc. Impossible de prendre un verre ensemble. Nous devions donc nous rencontrer chez des amis. Comme Harry pensait qu'il était peu sage que je me rende à Soweto, je dus me tourner vers les rares amis que je

connaissais à Johannesburg. Des écrivains, des éditeurs, des journalistes, des gens de culture à l'esprit ouvert. Croyais-je. Jamais je n'aurais imaginé qu'il pourrait y avoir un problème. Lorsque le premier ami que je contactai se mit à se tortiller de gêne, je compris que rencontrer Mr Tshabalala pourrait ne pas être aussi simple que je l'avais cru. Les excuses fusèrent : la famille ("Comprends-nous, nous avons des enfants en bas âge à la maison. Ils ne comprendraient pas", ou : "Ecoute, tu me connais, moi, ça ne me dérange pas. Mais ma femme…") ; certains recevaient des connaissances à ce moment-là ("J'espère que tu comprendras : si mes amis découvraient le pot aux roses, nous serions dans la panade" ; voire : "Je ne suis pas certain de pouvoir expliquer une telle visite à ma bonne. Comment pourrais-je lui demander de servir un *Noir* ?") ; quelquefois, la raison invoquée avait trait à leur travail ("Tu comprends, je bosse dans les relations publiques. Nous dépendons de nos clients. Je pourrais perdre mon poste").

Il y a peu, j'ai relu la magnifique autobiographie du juriste spécialiste des droits de l'homme George Bizos ; elle m'a atteint au ventre : comme il lui avait été facile, *naturel*, dans les circonstances où il avait abordé la société sud-africaine, arrivant de Grèce, de se battre pour les victimes de l'apartheid, de se retrouver entouré par d'autres militants engagés dans la même révolte contre l'oppression. C'était vrai de beaucoup d'autres encore, par exemple des universitaires ou écrivains britanniques. Des amis très chers comme Nadine Gordimer et Athol Fugard. Je ne sous-estime pas un instant l'effort qu'il dut leur en coûter pour s'identifier à la majorité de démunis et de persécutés d'Afrique du Sud. Les obstacles qu'ils durent franchir, les humiliations qu'ils durent supporter. Mais, quel qu'en fût le coût pour eux, tout ce qu'ils durent faire, ce fut de suivre leur penchant naturel. La notion de "droits de l'homme" les avait accompagnés chaque jour de leur vie. Le système, certes, leur mit sans cesse des bâtons dans les roues. Mais ils pouvaient compter sur la solidarité de leurs pairs. A l'opposé, être afrikaner, venir d'une famille, d'un environnement social où l'apartheid n'était pas un concept odieux ou étranger mais la base même des paramètres de la "normalité" : voilà qui était très différent. Les Afrikaners se sentant tellement menacés dans leur identité, tellement menacés que la discussion, le débat étaient quasiment impossibles.

Cela dépassait ce que les théoriciens ont appelé la "soumission coloniale" : à cause du contexte, l'existence même de l'individu afrikaner était remise en question à chaque discussion, chaque tentative de raisonnement, chaque tentative de compromis. Au fil des ans, l'*Afrikanerdom* avait élaboré des moyens

diaboliquement efficaces d'affronter l'"aberration". Pendant la guerre des Boers, on traitait les dissidents de façon sommaire – souvent ils étaient tout bonnement exécutés. Etre accusé de "traîtrise envers le *volk*" était calamiteux. Notre identité étant liée au *volk* et déterminée par lui, être exclu de ce cocon était une forme de mort. Rares étaient ceux qui avaient la force de risquer un tel rejet. C'est pourquoi il devint de plus en plus difficile pour un homme tel que l'Afrikaner Bram Fischer de militer pour les opprimés ; infiniment plus que pour un homme comme Sydney Kentridge. Si Nadine voulait parler à un écrivain noir, elle l'invitait chez elle. A mon retour de Paris, à Johannesburg, une ville que je ne connaissais pas, cela m'était tout simplement *impossible*.

Finalement, nous trouvâmes une solution. Si je me rappelle bien, c'est mon ami Naas qui nous proposa de nous rencontrer chez lui. Tout se passa au mieux. Harry Tshabalala et moi passâmes un après-midi chaleureux et riche en enseignements. Il m'informa de tout ce qui était arrivé en Afrique du Sud pendant mon absence. Je lui parlai de Paris, de Mbella, de Gerard Sekoto. Harry était très intéressé par la révolte estudiantine. Les événements eux-mêmes mais aussi l'inspiration qui les sous-tendait. Les écrits de Che Guevara, de Régis Debray, de Fidel Castro. Marcuse, Camus. Je lui parlai d'Amiri Baraka, qui écrivait encore sous le nom de LeRoi Jones, et de son recueil d'essais *Home* (Chez soi), tout juste publié à l'époque.

Cette rencontre avec Harry fut le prélude d'un nouveau chapitre de ma vie qui fut inauguré par mon retour en Afrique du Sud. J'étais déterminé à ne pas laisser se diluer mon énergie parisienne. Par la suite, il devint plus aisé de franchir la frontière vers un territoire où la notion d'"appartenance" n'était pas déterminée par les préjugés politiques ou raciaux mais par un intérêt commun, par un *choix* personnel. Néanmoins, cela demeura difficile. Je perdis plusieurs amis, dont certains que je croyais "amis intimes" ou "de bons amis". Ce fut le prix à payer et j'étais prêt à le faire : ayant pris ma décision à Paris, je savais ce à quoi je retournais, je savais que tout ne serait pas rose.

Ma famille posa problème. Mes frère et sœur Johan et Marita exprimèrent presque immédiatement leur compréhension et leur sympathie. Ce ne fut pas le cas d'Elbie. Entre nous, la politique demeura une pierre d'achoppement jusqu'à la fin. Mes parents furent mortifiés par ma métamorphose parisienne. L'attitude plus souple, plus libérale de ma mère facilita les choses. Mais mon père, membre du Broederbond, fils d'un Boer qui avait combattu contre les Anglais et dont la vie entière était intimement liée au combat pour l'identité afrikaner, demeura inébranlable. L'idée qu'il se faisait de ce qui était juste et de ce qui ne l'était pas,

qui avait étayé sa carrière de magistrat, lui permettait de me comprendre sur le plan intellectuel. Mais absolument pas d'accepter mon choix, sur le plan émotionnel. A mon retour de Paris en 1968, je représentai, tout simplement, tout ce qu'il détestait. Comme ça avait été le cas dans de nombreuses familles, cela aurait pu nous déchirer. Mais nos liens affectifs furent les plus forts. En fin de compte, après un long et pénible processus, nous en arrivâmes à la seule décision envisageable : ayant évoqué toutes les implications de nos positions respectives, nous acceptâmes l'idée que nous ne pourrions jamais plus nous accorder sur la politique en Afrique du Sud. La seule solution rationnelle, pour combler le gouffre qui nous séparait, consistait à ne plus discuter politique à la maison. Le sujet était et resterait tabou. Ainsi nous réussîmes à louvoyer sagement entre les écueils.

Je me rappelle la seule occasion où mon père, par la suite, évoqua un de mes livres avec moi. A jamais fidèle, il continua de les lire tous dès leur parution. Mais il n'en parlait jamais alors que, de son côté, ma mère le faisait aisément. Elle n'était pas forcément d'accord, elle pouvait même être d'une opinion furieusement opposée à la mienne mais cela ne constituait pas un obstacle entre nous. L'exception, du côté de mon père, fut *Une saison blanche et sèche*. En sa qualité de magistrat, il avait collaboré avec la police toute sa vie : il fut donc ébranlé par le portrait que je faisais de la SB dans le livre. "Il n'y a qu'une chose que je veux savoir, me demanda-t-il. Tout ça est-il vrai ou l'as-tu inventé ?" "C'est un roman, répondis-je. Mais le moindre fait est basé sur la réalité. Tout est documenté, tout est passé devant les tribunaux." Il ne m'en reparla plus jamais.

Telle était la situation dans ma famille. Côté travail, les choses furent facilitées par le fait que Rhodes jouissait d'une longue tradition libérale : le contact entre classes et races n'y était pas automatiquement mal vu, loin de là. Si Rhodes ne jouissait pas de l'ouverture d'esprit de grandes universités comme Wits, UCT ou même, peut-être, Natal, différentes idéologies pouvaient s'y côtoyer, s'y rencontrer, échanger ; comme l'opposition à l'apartheid y était majoritaire, les gens avaient conscience qu'ils partageaient un intérêt commun. Le fait que certains esprits parmi les plus éclairés, dont les opposants les plus farouches à l'apartheid, étaient afrikaners favorisait l'acceptation de vues divergentes. L'un d'eux, Daantjie Oosthuizen, professeur de philosophie, provoqua l'ire de l'*Afrikanerdom* plus que personne ne l'avait jamais fait, en divulguant dans un article savant un fait dont on s'accorda par la suite à reconnaître qu'il était "historique" : le bien-aimé président de la république du Transvaal, Paul Kruger, qui avait lancé les Boers dans la guerre contre les Britanniques au tournant du

siècle, avait un ancêtre noir. J'imagine aisément que nombre d'Afrikaners blancs puissent un jour se démener pour prouver leur "authenticité" africaine en se découvrant des ancêtres noirs. Je m'y suis moi-même employé. Et, bien que, jusqu'à présent, je n'aie découvert que de fort intéressants ratages de justesse, je n'ai pas encore abandonné ma quête.

Il restait à Rhodes, d'un côté, de vieux coloniaux qui méprisaient les "locaux" et plus encore les "indigènes" ; et, de l'autre, un bon nombre d'irréductibles Afrikaners extrémistes qui, brandissant héroïquement le flambeau des élus de Dieu, étaient bien décidés à défendre leur petit territoire blanc menacé par les masses étrangères, noires, indigènes, athées. Les deux extrêmes perpétuaient donc la guerre des Boers au quotidien. Mais entre les deux s'ouvrait un vaste espace de tolérance, voire de générosité, où la discussion était encore possible, et acquise la résistance à la politique gouvernementale, résistance fondée d'un point de vue éthique et philosophique : on pouvait envisager des négociations sur un avenir commun dans une nation sud-africaine qui appartenait encore au domaine du rêve. Au sein de cet espace figuraient même quelques Noirs. Tous ne faisaient pas encore partie du personnel universitaire, tous n'étaient pas étudiants. Mais au moins certains étaient accessibles. On pouvait les inclure dans la discussion. Leurs opinions et contributions étaient vitales.

Bien sûr, pendant longtemps, les contacts demeurèrent limités ; mais, du moins, une fenêtre était ouverte sur le paysage de l'autre face de la lune sud-africaine, chose impensable sur un campus de langue afrikaans.

J'étais régulièrement frappé de morosité : pourquoi devait-il être si difficile pour un Blanc de rencontrer des Noirs ? Après la publication d'*Au plus noir de la nuit*, cela changea de façon spectaculaire, sans aucun effort de ma part. Avant, déjà, plusieurs événements avaient jeté une lumière nouvelle, parfois très troublante, sur la "situation sud-africaine". L'un des premiers fut une invitation, au second trimestre 1970, à prononcer la conférence annuelle en souvenir du Mahatma Gandhi au Phoenix Settlement dans les environs de Durban.

L'invitation émanait de Mewa Ramgobin, un homme doté d'une très forte personnalité. Il avait épousé la petite-fille du Mahatma Gandhi. Pour maintes raisons, je ne pouvais manquer cette occasion. Elle revêtirait, en outre, pour Alta et moi, un caractère festif, puisque c'était le premier week-end que nous passerions loin de chez nous depuis notre mariage. (Notre fils Danie fut d'ailleurs conçu lors de ce déplacement.)

De plusieurs points de vue, le séjour fut étrange et déroutant. Nous ignorions que Mewa était assigné à résidence et n'avait pas le droit de recevoir des

visiteurs. De ce fait, hormis cette conférence, il avait peu d'occasions de rencontrer des gens à l'extérieur du Settlement. Mewa portait d'évidentes cicatrices émotionnelles infligées par son isolement. Quinze ans plus tard, au moment de la publication de son roman *Quand Durban sera libre*, j'y retrouvai une grande part de l'émotion et de la colère rentrée que nous avions perçues de l'extérieur, de loin, pendant ce week-end de 1970. Mais, à l'époque, il n'y avait que l'inéluctable dureté d'une rage encore irrésolue. Je me rappelle avoir pensé : Ça, peut-être plus encore que la souffrance manifeste infligée par l'emprisonnement, la persécution, la torture, l'humiliation et même la mort, ça, c'est sans doute le témoignage le plus cruel de tous sur l'apartheid : le fait qu'il interdit à un nombre incalculable de gens, dans tout le pays, une vie émotionnelle ; la façon dont il restreint et inhibe la palette de leurs possibilités humaines.

La réaction de Mewa à ce qui lui avait été infligé se mua en dureté et en autoritarisme dans ses relations avec autrui ; son besoin d'être toujours aux commandes, de prendre des décisions pour les autres, d'inhiber *leur* liberté. Dans la journée, il ne nous autorisa, à Alta et à moi, aucun moment d'intimité, pas un instant. Il tint absolument à lire mot à mot le contenu de la conférence que j'avais préparée ; il voulut m'imposer des modifications, des ajouts et fut vexé lorsque je refusai. Vaille que vaille, répondis-je, c'était *mon* intervention, pas la sienne.

Gandhi a passé au Phoenix Settlement une bonne partie de son séjour en Afrique du Sud. On y retrouve un peu de son esprit : la très mal comprise "résistance passive", *satyagraha*, la non-violence, *ahimsa*. Mais ce week-end déprimant ne fut guère marqué par sa grandeur d'esprit, son humilité, son allégresse, son sens de l'humour. Son souvenir, ressentis-je avec une certaine gêne, était désormais réprimé pour alimenter une cause prévisible et limitée, une interprétation étroite et personnelle d'une doctrine de résistance. J'ai toujours pensé qu'une part du secret de Gandhi résidait dans le fait qu'il ne se cantonnait pas à *s'opposer* : il pouvait aussi, entièrement, positivement, voire avec exubérance, s'engager *pour* les choses auxquelles il croyait. De plusieurs points de vue, c'était un précurseur de Tutu.

Ce qui, d'une certaine manière, s'imprima davantage dans mon esprit que la colère bouillante de Mewa, ce furent les réactions différentes de ses deux jeunes fils, de huit et six ans, aux conditions dans lesquelles ils étaient contraints de vivre en tant que Noirs dans un pays dominé par une minorité blanche. Avant qu'il ne soit contraint à l'exil intérieur, me raconta Mewa, un jour ils avaient fait

une promenade en famille sur la plage de Durban, où des enfants s'amusaient sur les balançoires. Les deux garçons avaient voulu les rejoindre. Mewa les en avait empêchés.

"Vous ne pouvez pas faire de la balançoire ici.

— Pourquoi, papa ?

— Parce que ces balançoires sont réservées aux enfants blancs."

Ce jour-là s'était éveillée la conscience politique du cadet, assortie d'une haine virulente à l'encontre des Blancs. Un jour, il avait même demandé à son père de ne pas lui offrir de jouets pour son anniversaire.

"Pourquoi ?

— Achète-moi un fusil, je veux tuer un Blanc."

La réaction de l'aîné avait été tout autre. "Tu sais quoi ? avait-il dit à son père en partant de la plage. Quand on rentrera à la maison, je veux que tu nous fabriques une balançoire. On invitera tous les enfants, les Blancs aussi pour leur montrer qu'on n'est pas aussi mauvais que ça."

Après cette conversation, je m'aperçus que je ne pouvais reprocher ses idées à Mewa. La réaction du cadet sur la plage me permit de mieux comprendre le père.

La conférence attira énormément de monde. J'y rencontrai Griffiths Mxenge, l'avocat qui me procurerait les centaines de pages de documents juridiques sur les morts en détention, dont je me servirais pour *Une saison blanche et sèche* ; son épouse Victoria, passionnée et impressionnante dans sa dignité ; Rick Turner, un militant et conférencier charismatique, assassiné quelques années plus tard par la Security Police sous les yeux des siens ; et de nombreux autres qui, au fil des ans, contribueraient à forger ma conscience politique. La conférence commença comme une exploration de la philosophie de Gandhi : la façon dont elle avait façonné son existence, sa possible application aux horreurs de notre époque. Vers la fin, elle se concentra sur Bram Fischer, qui était en train de mourir en prison ; j'ajoutai ma voix à celle de tous les autres qui avaient commencé à réclamer sa libération. Je déclarai que ce dont l'Afrique du Sud avait besoin était précisément quelqu'un comme Fischer : quelqu'un d'intègre qui croyait en ce que Noirs et Blancs partageaient dans ce pays, qui transcendait les différences raciales, qui avait une foi indestructible dans la dignité humaine et dans la liberté qui, inévitablement, glorieusement, serait accordée un jour à cette terre bénie.

La conférence eut des conséquences inattendues. Un peu plus tard, à la mort de Fischer, qui avait été libéré afin de pouvoir aller mourir chez son frère, je fus invité par ses filles, Ruth et Ilse, à prononcer son oraison funèbre à

Bloemfontein. Je ne pus accéder à leur souhait à cause d'une intervention de mon père que je n'ai jamais pu lui pardonner. Il se plaignait depuis quelque temps de douleurs à la poitrine ; depuis vingt ans, il avait fait plusieurs crises cardiaques, dont deux graves. Au moment de la mort de Fischer, il avait pris rendez-vous chez le médecin. Or, apprenant que j'avais été invité à me rendre à Bloemfontein, il annula son rendez-vous. Si nous déclinions l'invitation à assister à l'enterrement, déclara-t-il d'un ton calme mais ferme, il prendrait un nouveau rendez-vous. Sinon, je serais seul responsable de ce qui pourrait lui advenir.

Je n'eus d'autre choix que de faire transmettre par des amis le texte de l'oraison à la femme de Fischer. En voyant s'éloigner leur voiture, j'éprouvai un immense ressentiment envers mon père et me sentis traître à la cause de Bram Fischer.

En ce jour marqué par une pierre noire, où l'on pleura Fischer et célébra sa vie autour d'une tombe virtuelle (l'Etat ayant refusé de restituer à la famille les cendres du défunt), je me rappelai notre week-end à Phoenix. Les deux jeunes garçons et leurs réactions face à l'interdiction de jouer à la balançoire parce qu'ils étaient noirs. Et Mewa Ramgobin. L'homme qu'il était devenu. L'homme qu'il aurait pu être.

Pleure, mon bien-aimé pays.

Le week-end dans ce qui était encore le Natal ajouta au sentiment croissant de malaise en moi. L'exaltation qui avait marqué mon retour de Paris commençait à retomber. La réalité de l'Afrique du Sud à laquelle j'étais revenu se révélait trop forte face aux espérances et à l'idéalisme qui m'avaient soutenu au cours des premiers mois. J'avais repoussé un temps la désillusion en m'impliquant dans le théâtre, en mettant en scène *Les Justes* de Camus ; la rencontre avec Alta, notre mariage m'avaient lancé sur une nouvelle voie. Mais la réalité décourageante du monde quotidien devenait trop insistante pour être ignorée. La situation était sous-tendue par un immense désespoir. La réception de la conférence Gandhi avait ravivé ma foi en l'avenir. Mais l'assignation à résidence de son organisateur, corroborée par tant d'autres preuves de l'impasse dans laquelle l'Afrique du Sud semblait se trouver, le durcissement du racisme des Blancs, le désespoir et la colère qui couvaient chez les Noirs, notamment dans la jeune génération, tout cela, la *réalité*, me vidait de mon énergie et étouffait mon optimisme. Dans mon journal de ces mois-là s'accumulent les commentaires sur une "paralysie intérieure" qui rongeait mon désir d'*agir* et mon besoin de plus en

plus urgent d'*écrire*. "Cette colère impuissante et insupportable face à ce qui se passe autour de moi, la stupidité brute, l'inhumanité établie et la cruauté rituelle de la société blanche ; plus j'observe les gens et moins je peux croire en eux, plus j'ai besoin de trouver refuge dans l'« humanité », ce qui peut être une dangereuse illusion…" La visite du Phoenix Settlement fut un jalon important sur ma route.

Les ténèbres ne commencèrent à se dissiper que lorsque je fus en mesure de me lancer dans la rédaction d'*Au plus noir de la nuit*. S'ensuivit l'incroyable tintamarre provoqué par l'interdiction du livre. Ma vie quotidienne en fut tout de suite affectée. Je reçus une avalanche de lettres et de coups de téléphone ; de tous les coins du pays mais aussi de Stockholm, de Stuttgart, de Seattle, de Santiago, de Tokyo, de New Delhi, d'Aix-en-Provence, du Laos, de Yaoundé, de Buenos Aires et ainsi de suite. Mais j'étais aussi abordé par des inconnus dans la rue, qui voulaient me serrer la main et me souhaiter bonne chance. D'autres vinrent me trouver chez moi, à mon bureau à l'université. Certains correspondants et visiteurs, de vulgaires profiteurs, croyaient que je devais disposer de richesses intarissables et que j'adorerais les partager avec eux. D'autres étaient réellement dans le besoin. De vieilles connaissances écrivirent pour m'annoncer qu'elles souhaitaient rompre toute relation avec moi car elles ne désiraient pas être associées à quelqu'un comme moi. Je reçus la plupart de ces missives avec soulagement, quelques-unes firent mal.

La plupart des inconnus qui me contactèrent étaient des Noirs. L'interdiction semblait avoir brusquement levé toutes les barrières. Pour une personne qui me tournait le dos, je récupérais cinq nouveaux amis. Pour chaque Blanc irrité ou offusqué, cinq Noirs montraient de l'intérêt pour moi. Qu'on ne se méprenne pas, mon lectorat noir ne crût pas exponentiellement en un clin d'œil. Mais la nouvelle de l'interdiction du livre se répandit comme une tache d'huile dans la communauté. Des gens qui ne le liraient jamais apprirent son existence. Les obstacles étant levés, mes possibilités d'entrer en contact avec mes concitoyens sud-africains devenaient tout à coup illimitées.

Cela serait confirmé quelques années plus tard par la publication d'*Une saison blanche et sèche*. Tous les contacts stimulés par les publications et les interdictions n'étaient pas, loin de là, "normaux". Mais, du moins, la possibilité de relations personnelles était là. Ma vie dans les décennies suivantes fut en grande partie déterminée par ces balbutiements.

L'une des conséquences de l'interdiction d'*Au plus noir de la nuit* puis de sa

publication dans de nombreux pays fut un accroissement sensible de mon travail au niveau international. Même en limitant mes engagements au strict nécessaire, je dus voyager beaucoup plus, effectuer huit ou neuf voyages à l'étranger par an, pour me rendre à des conférences, des symposiums, des lancements, des festivals littéraires ou des universités en Europe, aux Etats-Unis, en Amérique du Sud et en Australie. Je rencontrai des auteurs dont j'étais familier et qui figuraient aux meilleures places dans mes lectures et mes conférences depuis des années. Le Congolais Tchicaya U Tam'si, dont la sagesse était toujours rehaussée par l'humour ; Amiri Baraka, avec sa verve et son exubérance ; James Baldwin, chez qui un douloureux fond de tristesse sous-tendait tout le reste ; le paternel Chinua Achebe, tel un aloès qui aurait pris racine dans une terre étrangère et dont la passion principale était les livres pour enfants : "Il est vain de croire que nous pouvons enseigner quoi que ce soit à nos enfants. En fait, ce sont eux qui nous apprennent tout. Ils nous apprennent à voler. Parce que les enfants volent, vous savez… *Nous*, nous sommes encombrés par nos biens" ; Ngugi wa Thiong'o, alerte et inébranlable comme un aigle ; plus récemment, j'ai rencontré la belle Chimamanda Ngozi Adichi, à la silhouette assurée et gracieuse comme sa prose. Je croisai également des Sud-Africains en exil, comme Bessie Head, avec qui je devins ami en Australie : une amitié particulière et parfois très touchante ; le souvent truculent mais toujours stimulant Lewis Nkosi. Et tant d'autres. Et puis je rencontrai, de plus en plus souvent au fil des ans, les représentants de l'ANC en exil : à Melbourne, Amsterdam, Londres, Dublin, Edimbourg, Copenhague, Helsinki, Stockholm et même à Moscou, et ce qui était encore à l'époque Leningrad. Ces rencontres commençaient souvent de manière officielle, voire prudente, avant de devenir invariablement chaleureuses et exubérantes, si ce n'est festives ; dans de nombreux cas, elles marquèrent le début d'amitiés qui ont survécu aux épreuves du temps.

En Afrique du Sud, les années 1970 et 1980 se firent de plus en plus douloureuses. J'eus de plus en plus de mal à trouver le temps d'écrire. Rares étaient les jours où quelqu'un ne frappait pas à ma porte pour me demander de l'aide. La plupart du temps, ces visites avaient trait à des questions d'ordre privé ou domestique : quelqu'un avait besoin d'argent pour payer l'école ou les frais d'université d'un enfant ; quelqu'un d'autre était menacé d'expulsion s'il ne payait pas le loyer ; une femme avait besoin d'argent pour vêtir ses enfants ; un homme devait être hospitalisé après s'être effondré dans la rue ; un garçon avait été abandonné par ses parents ; un vieillard cacochyme, ratatiné, venait de perdre son fils unique et n'avait plus personne pour s'occuper de lui… Il y eut, bien sûr,

comme je l'ai déjà signalé, les opportunistes, les profiteurs. Une adolescente, une parfaite petite actrice, se pointait au moins une fois par semaine, prétendant être une personne différente, avec de nouvelles requêtes chaque fois ; un petit homme tiré à quatre épingles, Milton, qui s'exprimait dans un anglais parfait et arrivait d'ordinaire chargé d'un panier de fruits, essaya à plusieurs reprises de me vendre des prunes ou des citrons qu'il venait de cueillir dans notre verger à l'arrière de la maison ; une femme imposante, forte en gueule, se présenta un jour à notre portail au milieu d'un orage, bien abritée sous un vaste parapluie alors que je me trempais jusqu'aux os sous la pluie torrentielle. "Pouvez-vous me donner, je vous prie, l'argent pour acheter un magasin ? exigea-t-elle d'un ton impérieux. Comme ça je n'aurai plus à vous embêter." "Je suis désolé, m'excusai-je, mais je trouve ça plutôt exorbitant." Elle haussa les épaules et me regarda comme si elle me faisait une grande faveur : "Ou des *roues*, alors ?" "Des roues ?" m'enquis-je, éberlué. "Une voiture", expliqua-t-elle. Quand, à mon grand regret, je déclinai, elle déclara d'un air condescendant : "Bon d'accord, alors : donnez-moi juste l'argent pour mon trajet en bus." Une autre fois, elle devait payer des souliers pour que ses enfants n'aillent pas pieds nus à l'école. Je téléphonai au magasin pour m'enquérir du prix, et lui donnai la somme exacte. Elle refusa net. "Ça, c'est le prix chez Ackerman. Vous, vous pouvez acheter les souliers de vos enfants chez Ackerman si vous voulez. Mais *moi*, je les achète chez Cartwright."

J'aiguillai la plupart de ceux qui étaient vraiment dans le besoin vers des organisations susceptibles de leur venir en aide, comme le Black Sash, des organisations caritatives locales. Ou des médecins, des hôpitaux, des hommes de loi. Quand c'était possible, j'essayai d'intervenir moi-même. Parfois, en aidant des élèves ou des étudiants dans leurs études. A l'occasion, j'épluchai avec un apprenti écrivain son manuscrit. Un jeune homme, Raymond, rêvait de devenir photographe. Pendant plusieurs semaines, je lui donnai des cours, puis je lui offris un appareil photo afin qu'il puisse se débrouiller tout seul. Parfois, mes visiteurs se présentaient sans raison particulière : des amitiés se nouèrent ainsi de façon spontanée, poursuivant tranquillement leur cours, mues par leur dynamisme propre. Ainsi, Kenneth Mdana vint à moi après l'interdiction d'*Au plus noir de la nuit.* Nous nous mîmes à parler – et notre conversation continua jusqu'à mon départ de Grahamstown, près de quinze ans plus tard. Kenneth était entreprenant, plein de ressources, il mijotait toujours quelque chose, un nouveau projet… ouvrir un magasin, monter une briqueterie, devenir journaliste. Chaque fois, je m'impliquai dûment. Mais ses plans foiraient presque toujours, en partie

parce qu'il refusait de faire chaque chose en son temps. Il voyait toujours tout en grand. Me rappelant mes propres débuts difficiles, je tombais dans le panneau chaque fois. J'ignore combien de milliers de rands s'évaporèrent ainsi. Malgré tout, Dieu sait comment, Kenneth réussissait toujours à me persuader que ses projets en valaient la peine : même s'il subissait un échec de temps en temps, voire à chaque tentative, il me jurait que ça marcherait la prochaine fois.

Son ultime projet fut la traduction d'*Une saison blanche et sèche* en xhosa. Cela commença avec le prêt ou, plutôt, le don d'une machine à écrire. Puis d'une autre. Et continua avec une longue période pendant laquelle je dus lui permettre de "joindre les deux bouts", lui payer son temps d'écriture. Cela dura des années. Mais il parvint au bout de ses peines. En fin de compte, sa traduction fut publiée, sous le titre *Umqwebedu*. Ce ne fut pas un succès commercial. Mais je lui serai toujours reconnaissant de m'avoir fourni des aperçus sur sa vie et la vie des siens, sans compter l'équanimité (non, disons : la bonne humeur et la drôlerie) avec laquelle il réussissait à surmonter tous les obstacles. Mon déménagement au Cap fin 1990 mit un terme à notre amitié : ce fut une perte irréparable. Il ne me contacta qu'une fois, pour m'informer de la mort de sa femme ; il avait besoin d'argent pour l'enterrement. Le reste fut silence.

Il n'était pas toujours possible de réagir positivement aux sollicitations et appels au secours. Certains requérants traversaient des moments difficiles : dettes, problèmes juridiques, administratifs ou professionnels ; mais d'autres se trouvaient dans des situations carrément impossibles, tout simplement parce qu'ils vivaient dans le mauvais pays au mauvais moment. Plusieurs fois, je fus impliqué dans la vie de familles où tout tournait mal. Dont une que je ne pourrai jamais oublier.

Je le vois encore : le mari, plus tout jeune, debout devant moi, tremblant de rage. Il paraît voûté par la douleur alors que ses larges épaules suggèrent la confiance d'un homme convaincu que Dieu est de son côté. Avachie sur une chaise contre le mur, sa femme, poule dérangée dans sa couvée, pleure silencieusement ; sur le bord du lit étroit, un jeune homme, pâle, tête blonde baissée, mais corps raidi dans une posture de défi. "Ç'aurait été plus facile d'apprendre que mon fils était mort, déclare le père, la voix tremblante. Plutôt que *ça*." Je me sens intrus dans une horrible scène de famille commencée en mon absence. Je suis témoin d'un drame qui dépasse le simple conflit des générations : c'est, au niveau familial, la chute d'un système de valeurs et l'affirmation d'un autre ; la destruction d'une image qu'on a longtemps prise pour acquise : celle du monolithe afrikaner. Il y a une demi-heure, le jeune

homme, étudiant de troisième cycle dans mon département, m'a téléphoné pour me demander de venir dans son meublé. Il venait d'informer ses parents qu'il était amoureux d'une fille dont le père était comme le sien ministre de l'Eglise de langue afrikaans, si ce n'est que, selon les termes des lois raciales sud-africaines, il est blanc alors qu'elle entre dans la catégorie "dite de couleur".

"Que va-t-il advenir de nous ? demande le mari horrifié. Je vais perdre mon poste au sein de l'Eglise. Nos amis ne voudront plus jamais nous adresser la parole." Ce qui semble beaucoup plus important pour lui que ce qui peut arriver à son fils.

"C'est encore notre fils", dit la mère tout bas, dans son discret désespoir ; son époux ne semble même pas l'entendre.

Je supplie le père de ne pas faire voler sa famille en éclats mais il refuse obstinément de lâcher un centimètre de terrain. La Bible nous interdit, avance-t-il, de nous accoupler avec les animaux du *veld*. J'ai l'impression que la mère pourrait être plus ouverte ; mais, au cours de la conversation, de toute évidence, elle prend le parti de son époux ; lorsque, enfin, ils partent, la rupture semble être consommée. Tant qu'il ne rejettera pas la fille qu'il aime, le jeune homme ne sera plus considéré comme le fils de ce foyer.

Je fus satisfait de voir qu'à sa manière, il était aussi entêté que son père. Il ne renia pas sa petite amie ; en temps voulu, ils se marièrent. Quelques années plus tard, il devint professeur à l'université. Son père démissionna de son poste. J'ignore s'ils se sont jamais réconciliés. Peut-être, au moment où survinrent les changements politiques en Afrique du Sud, était-il trop tard pour ce foyer-là.

Au milieu des années 1980, je fus confronté à quantité d'épisodes de ce genre. Pour la première fois de ma vie, je dus renoncer à écrire pendant plusieurs années : ma vie quotidienne ne me le permettait plus. Les cas les plus ardus étaient ceux des familles où un père, un frère, un cousin, un enfant emmenés par la Security Police avaient "disparu". Ma marge de manœuvre était faible ; seul, en tout cas, j'étais impuissant. Je devais faire appel à d'autres : des organisations comme le Black Sash, des contacts au Parlement ou proches des milieux politiques. Un ami avocat était souvent prêt à s'occuper de telles affaires. A titre bénévole. En deux ou trois occasions, je m'essayai à affronter seul la SB. J'appris à connaître plus intimement que je ne l'aurais souhaité l'intérieur des tristement célèbres bureaux gris dissimulés derrière des portes d'apparence banale au-dessus d'*OK Bazaars* dans le centre-ville. Derrière la porte en bois se trouvait une intimidante grille en métal ; une fois que celle-ci se refermait derrière vous, il était impossible de savoir si elle se rouvrirait jamais. Ces visites commencèrent

bien avant que j'y sois convoqué personnellement (pour "répondre à quelques questions" ou récupérer les documents et les deux machines à écrire que la SB avait confisqués chez moi, et dont j'ai parlé plus haut).

Inutile de préciser que de telles interventions ou tentatives d'intervention n'étaient pas toujours couronnées de succès. C'étaient des moments pénibles.

Je me rappelle un samedi après-midi où un jeune homme éperdu vint me voir. Au cours de notre conversation, il fondit en larmes ; ses pleurs furent si violents que son discours devint incohérent. Après avoir bu plusieurs tasses de thé, enfin il reprit suffisamment ses esprits pour pouvoir raconter son histoire. Troisième de sept enfants, il était étudiant en première année à Rhodes. Depuis sa plus tendre enfance, il souhaitait poursuivre des études mais, venant d'un township, il lui était impossible d'accéder à l'université. Sa famille n'en avait pas moins compris qu'il était très doué et, après de longues discussions avec son professeur et le directeur de son lycée, ils s'étaient préparés au grand saut. Depuis ses douze ans, pour se constituer un petit pécule, il avait passé tout son temps libre à faire des petits boulots : laver des voitures, faire du jardinage, des courses pour des ménagères blanches, tenir les comptes pour des boutiquiers et des organisations caritatives. Deux ans avant la fin de ses études secondaires, il avait enfin assez économisé pour s'inscrire à Rhodes, et il prévoyait de faire son droit. C'était dur mais toute la famille était prête à gratter tous les fonds de tiroir pour lui permettre de continuer, et deux Blancs bien intentionnés, un professeur et un homme de loi, s'étaient portés garants pour qu'il puisse demander un prêt et voir venir.

Trois semaines avant de passer chez moi, il avait reçu la visite de deux inconnus blancs qui l'avaient emmené au Jardin botanique afin de lui parler de ses études. Ils étaient étonnamment bien informés sur son milieu, la situation de sa famille, ses projets et ses rêves d'avenir. Ils étaient aussi étonnamment amicaux. Après environ une heure, ils en étaient venus au fait. Ils suivaient ses progrès à Rhodes et étaient impressionnés par son potentiel. Conscients des difficultés qu'il devait affronter pour réussir, ils étaient prêts à lui proposer un travail. Ils prendraient en charge toutes ses dépenses à l'université pendant cinq ans, jusqu'à ce qu'il ait obtenu son LLB ; en outre, ils lui paieraient un acompte mensuel, assez pour que sa famille puisse en vivre ; il aurait même assez d'argent de poche pour se permettre un peu de superflu.

En échange de quoi ?

Oh, pas grand-chose. Vraiment pas grand-chose. Cela lui prendrait très peu de temps. Quelques heures par semaine.

Quel genre de travail envisageaient-ils donc ?

Ils avaient tourné autour du pot avant d'en venir au fond de l'affaire. Il devait savoir, n'est-ce pas, que certains étudiants de Rhodes (une poignée, pas plus) étaient impliqués dans toutes sortes d'activités susceptibles de nuire à autrui. Ces mécréants étaient bien connus des autorités mais il n'était pas toujours aisé d'obtenir des preuves tangibles et pertinentes contre eux. Il était d'une importance vitale pour toute la communauté estudiantine, et la société en général, que de telles activités néfastes soient signalées aux autorités. Il ne courrait aucun risque, absolument aucun. Il poursuivrait ses études et personne n'en saurait rien. Tout ce qui était requis de lui, ce serait, de temps à autre, de faire un rapport à ces deux messieurs sur certains individus. Ce qui se disait dans certains cours. Qui assistait à quelles réunions. Rien d'extraordinaire. Aucun risque. Le genre de choses qu'il remarquait par lui-même de toute façon. Le seul effort qui lui serait demandé serait un modeste rapport de temps à autre. Qu'il réfléchisse seulement à ce qu'il obtiendrait en retour…

Il avait senti sa gorge se contracter. Mais il était impossible de refuser séance tenante. Quelque chose dans leur attitude, sous la surface, quelque chose dans le regard, l'avait fait hésiter. Il leur avait répondu qu'il lui fallait du temps pour réfléchir.

Bien sûr. Prends tout ton temps. Nous ne te pressons pas. Réfléchis. Pense à tes études. Pense à ta famille.

Ils étaient revenus la semaine suivante. Aussi généreux et amicaux qu'avant. Cependant, cette fois, il avait noté que leur attitude avait changé, de façon imperceptible… Bien sûr, il avait encore tout le loisir de prendre son temps ; mais il viendrait un moment où ils auraient besoin de sa réponse. Ils comptaient sur sa coopération.

C'est alors qu'il avait osé leur demander franchement : "Vous me demandez d'espionner mes amis ?"

Ils avaient pris un air offusqué. Ce n'était pas le mot qu'ils auraient employé. Il s'agissait d'observer, rien de plus, de signaler les comportements susceptibles de nuire à autrui. Pour empêcher qu'il n'arrive quoi que ce soit de fâcheux. Rien de plus. Ne se souciait-il pas de la sécurité de sa communauté, de leur assurer, à sa famille et à lui-même, un environnement dans lequel ils pourraient vivre une vie décente et dans laquelle toutes ses ambitions seraient satisfaites ? Il devait réfléchir à ses parents qui travaillaient si dur… à ses frères, à ses sœurs. Ils bénéficieraient tous de sa décision.

Ils reviendraient le voir la semaine suivante. Cela lui allait-il ?

Il aurait voulu pouvoir leur répondre de foutre le camp et de ne jamais revenir. Mais il avait trop peur.

La veille de notre rencontre, il avait essayé de demeurer introuvable. Pour la première fois de l'année, il n'avait pas assisté aux cours. Mais, dans l'après-midi, en ville, près de la cathédrale, tout à coup, les deux hommes s'étaient retrouvés à ses côtés. Surgis de nulle part. Un instant il se promenait seul, le suivant ils l'encadraient, souriants et amicaux comme toujours.

Retour au Jardin botanique. Alors…? Sans doute cette fois avait-il eu tout le temps de réfléchir ?

Il avait essayé de se dérober. Mais ils avaient leur manière spéciale de tourner autour du pot, avec leurs remarques, leurs questions, et puis de soudain fondre sur lui.

Alors…?

Il avait besoin de plus de temps. La décision était difficile à prendre.

Rien de difficile si ses études et son avenir comptaient pour lui ! S'il se souciait du bien-être de sa famille. Et du sien.

Et qu'en serait-il, avait-il osé demander, s'il refusait leur proposition ?

Ils étaient certains qu'il ne serait pas aveugle à ce point. Toujours le même sourire dérangeant.

Mais vraiment…, avait-il insisté, avec l'énergie du désespoir. Non, il avait bien réfléchi. L'offre était tentante. Mais non. Ça lui était impossible. Il respectait ses professeurs. Il était proche de ses amis. Qu'ils veuillent bien l'excuser, mais non…

"Peut-être n'as-tu pas vraiment évalué les autres solutions, avait répliqué le plus âgé des deux hommes, auréolé d'une odeur de tabac froid d'avant-hier. C'est pour ton bien, tu sais.

— Quelles sont les autres solutions ?"

On ne pouvait pas dire que l'homme souriait, à proprement parler. Son expression évoquait plutôt la commisération.

"Je suis sûr que tu n'aimerais pas envisager ces solutions-là."

Un ultime hoquet de hardiesse : "Donc, vous ne me laissez pas vraiment le choix, n'est-ce pas ?

— Mais si. Tu décides tout seul. Absolument. Nous n'aimerions pas avoir à te forcer la main."

Et de se lever. Ils reviendraient le voir le surlendemain. Ils espéraient que ça ne le gênerait pas mais, vraiment, ils ne pourraient attendre plus longtemps.

Il était donc venu me trouver. Il n'avait personne d'autre vers qui se tourner.

Mais que pouvais-je faire ? Il serait vain d'aller à la SB. Ils nieraient le connaître. Demander à mon ami avocat Neville d'intervenir aggraverait la situation de l'étudiant. Je pourrais approcher d'autres amis, dans d'autres disciplines : psycho, socio, sciences politiques. Ce serait peine perdue.

Les deux hommes reviendraient le lendemain.

Je me suis rarement senti aussi impuissant, aussi inutile. Tout ce que je pouvais faire, c'était l'encourager à continuer à refuser. Puis de revenir me trouver. Mais à quoi cela servirait-il ? Ces gens pouvaient tout se permettre, tout.

Quand je reconduisis mon jeune visiteur à la porte, une Toyota bleu clair démarra à l'extrémité de notre rue.

Je restai un moment sur le seuil, à regarder l'étudiant s'éloigner.

Il n'est jamais revenu.

Il ne m'avait donné que son prénom, ce qui ne facilita pas les recherches. Mais je réussis à retrouver sa trace grâce à deux de ses professeurs. Tout ce qu'ils purent me dire, c'est qu'il avait cessé de venir en cours. Je réussis à me procurer l'adresse de ses parents, où je fus reçu avec hostilité, avec une suspicion non déguisée. Il était "parti" : sa mère refusa d'en dire davantage.

Le pire de tout, oh oui, ce fut, par la suite, la pensée nauséabonde que tout cela n'avait peut-être été qu'une ruse. Et s'il avait été envoyé par la SB, qui espérait en retirer je ne sais quoi ?

N'empêche : je n'oublierai jamais l'expression de total désespoir que j'avais vue sur son visage.

Ma propre situation devenait de jour en jour de plus en plus complexe. Au cours des années 1980, le gouvernement, menacé de toutes parts, modifia la loi de conscription militaire. A l'époque où j'étais entré à l'université, seul un nombre restreint de nouvelles recrues étaient absorbées dans l'armée ; leurs noms étaient tirés au sort. Le hasard voulut que je ne fis pas partie du nombre. Mais, au fil des ans, le service militaire fut rallongé : de quelques mois, à mon époque, à deux années complètes, suivies par un camp annuel obligatoire pendant de nombreuses années. Dans les années 1980 fut décrété que même les hommes de cinquante-cinq ans pourraient être appelés ; nous fûmes tous invités à nous inscrire sur les listes. Le choix serait encore soumis au hasard. Jamais je n'avais imaginé qu'une telle chose pourrait arriver. Mais je savais que je refuserais ce genre de conscription, toute forme de conscription. Et je n'allais pas attendre patiemment qu'un ordre d'incorporation arrive par le courrier. Je n'avais pas le choix. J'écrivis une lettre ouverte au ministre de la Défense et au

président P. W. Botha pour rendre public mon refus de me soumettre à toute incorporation sous les drapeaux.

L'ordre (faut-il y voir une relation de cause à effet ?) ne vint jamais.

Le chemin fut semé de quantité d'autres embûches. La campagne anti-conscription gagna du terrain partout dans le pays, notamment dans les universités ; on me demanda de plus en plus souvent de m'adresser aux opposants du système. Quel dilemme ! Dissuader quiconque de se soumettre au service militaire était assimilé à une trahison et était puni par une lourde peine de prison. D'un autre côté, à mes yeux, refuser d'entendre les suppliques des jeunes gens qui avaient besoin d'encouragement aurait été une trahison pire encore. Je ne vis qu'une solution, si on peut appeler cela une solution : accepter ces invitations à parler aux dissidents partout dans le pays où ils se trouvaient. Tout ce que je pouvais raisonnablement, et en toute légalité, leur offrir, c'était un discours sur la nature de la responsabilité individuelle. Je ne pouvais les encourager à refuser de rejoindre l'armée. Mais je pouvais faire une chose et c'est ce que je fis : je leur rappelais que personne ne pouvait les obliger à agir à l'encontre de leur propre volonté. *Vous avez le choix*. Ne l'oubliez jamais. Vous avez le choix. Sachez cependant que tout choix a un prix et que ce prix peut être douloureux et élevé. En fin de compte, le choix est entièrement vôtre. La seule chose qui vaille qu'on s'en souvienne, c'est ceci : *vous avez le choix*. Si vous ne pouvez pas relever le défi, cela ne regarde que vous. Mais quelque décision que vous preniez, n'oubliez jamais que c'est vous et seulement vous qui l'aurez prise.

J'ignore l'effet qu'eurent mes interventions, et même si elles en eurent un. Mais je reçus un bon nombre de lettres émanant de jeunes gens qui avaient émigré en Hollande, au Canada ou ailleurs plutôt qu'accomplir leur service militaire. Je ne les ai peut-être influencés en rien. Mais j'ai essayé. Que pouvais-je faire d'autre ?

Nous nous trouvions dans une situation où l'action individuelle, même bien intentionnée, même parfaitement ciblée, était devenue totalement futile. Raison pour laquelle, parmi d'autres, la célèbre rencontre de Dakar, en juillet 1987, marqua un tel tournant. Peu avant, une ou deux délégations d'hommes d'affaires influents en Afrique du Sud s'y étaient rendues pour engager des discussions avec des membres de l'ANC en exil ; mais, cette fois, le but de l'Institut pour une alternative démocratique en Afrique du Sud (IDASA) était de mettre l'ANC en contact avec des Afrikaners issus de plusieurs milieux : hommes politiques,

artistes, écrivains, journalistes, universitaires, juristes, éducateurs, théologiens, hommes d'affaires, leaders d'étudiants, un capitaine de rugby. En grand secret, de sa prison, Mandela avait commencé à s'entretenir avec plusieurs représentants du gouvernement, dont les ministres de la Justice, des Affaires constitutionnelles, des Affaires étrangères et même un récalcitrant et volatil président P.W. Botha. Le fait n'est pas anodin, il ne rencontra pas F.W. De Klerk, encore jugé trop droitier pour être fiable. "Pour nous, écrit Mandela dans ses Mémoires, Mr De Klerk était une énigme… Il paraissait être l'homme de parti type, rien de plus, rien de moins." Mais aucun d'entre nous et sans doute très peu de membres de l'ANC en exil étaient au courant. De tous ceux qui se retrouvèrent à l'aéroport Jan-Smuts le 6 juillet, personne ne savait en compagnie de qui il voyagerait. Le gouvernement fit tout son possible pour nous intimider et nous discréditer. Lors de notre retour à Johannesburg le 20 juillet, après un itinéraire qui nous avait menés à Dakar puis Ouagadougou au Burkina Faso et Accra, plus un détour par Paris, on nous confisqua nos passeports : on nous dit que P. W. Botha avait donné l'ordre de nous arrêter. Seule l'intervention énergique de Pik Botha, le ministre des Affaires étrangères, nous sauva d'un tel sort. Cela dit, quelqu'un avait averti l'AWB, le Mouvement de résistance afrikaner de l'extrémiste blanc Hennie Terblanche, pour s'assurer que, même si on nous autorisait à rentrer dans le pays, nous serions accueillis par une populace de militants excités. Si on ne nous avait pas escortés, un ou deux à la fois, à travers la foule de manifestants, la situation aurait pu dégénérer.

Hormis quoi nous eûmes d'amples preuves que, pendant l'attente à l'aéroport, nos bagages avaient été fouillés avant de nous être restitués. Je découvris de mystérieuses boules de billard rouges dans ma valise. Plus significatif, le journal dans lequel j'avais pris de nombreuses notes sur le voyage avait disparu. Heureusement, j'avais prévu ce genre d'intervention lors de notre halte à Paris, où j'avais laissé un jeu complet de photocopies chez mon éditeur. Dès que je m'aperçus de l'absence de l'original, un fonctionnaire des Affaires étrangères françaises envoya les copies par la valise diplomatique au Cap, d'où on me les transmit par coursier à temps pour la série de conférences sur la rencontre de Dakar où j'intervins, parfois seul, parfois en compagnie du député Errol Moorcroft.

Pendant des mois avaient eu lieu des consultations secrètes entre les membres de la délégation et les deux principaux organisateurs, Frederick van Zyl Slabbert et Alex Boraine, ex-leaders de l'opposition au Parlement, plus tard fondateurs de l'IDASA. A Paris, leur contact et coorganisateur était Breyten. Le voyage était

placé sous la houlette de Danielle Mitterrand. On nous avait bien sûr enjoint de garder le secret. Aujourd'hui encore, il me semble miraculeux qu'il ait été suffisamment gardé pour que la SB ne puisse pas faire avorter le projet.

Nombre des voyageurs eurent, au début du moins, d'autres inquiétudes : il était révélateur et amusant de noter qu'au cours des premières quarante-huit heures du voyage, la question qui turlupinait ces cœurs braves, tous éminents dans leur domaine, des gens qui comptaient, était : *Que dira ma mère si elle l'apprend ?* Je ne me rappelle pas un seul homme qui se soit inquiété de l'opinion de son père. Mais il doit être significatif de la psyché afrikaner que nous ayons tous été très inquiets de la réaction *de nos mères*.

La délégation de l'ANC était présidée par un jeune et confiant Thabo Mbeki, pressenti, déjà en ces temps-là, comme le "prince héritier" de l'organisation. A Dakar, il se présenta ainsi : "Je suis Thabo Mbeki. Je suis afrikaner." Un brin *Ich bin ein Berliner*. Je me liai d'amitié avec plusieurs délégués. Essop Pahad, aujourd'hui ministre1 au bureau du Président. Etaient aussi présents le bouillant Steve Tshwete et le brillant intellectuel Mac Maharaj, qui parlait un anglais impeccable. Il fut très touchant lorsque nous nous mîmes à parler tout simplement d'où nous venions : "De toute ma vie, le lieu de résidence où j'ai séjourné le plus longtemps, ça a été Robben Island." Parmi nous se trouvait la chaleureuse et exaltante Barbara Masekela, ma candidate préférée au poste de première présidente d'Afrique du Sud : elle devint ambassadrice à Paris, puis à Washington. La Washington Residence m'accueillit lorsque Franklin Sonn y officiait : autre amitié qui date de Dakar – même s'il faisait à l'origine partie du "groupe interne". Lindiwe Mabusa, autre poétesse, faisait aussi partie de la délégation de l'ANC et fut du nombre des exilés que je revis à Lusaka l'année suivante ; aujourd'hui haut-commissaire à Londres, elle, aussi, m'offrit l'hospitalité à la Résidence. J'avais rencontré plusieurs d'entre eux lors d'autres visites à l'étranger, principalement, à Dublin, l'attachant Kader Asmal ; son érudition, son amour des arts, sa façon de parler flamboyante gagnèrent et réchauffèrent mon cœur dès le départ. Désormais, nous sommes voisins.

Les discussions à bâtons rompus, les mots d'esprit, les échanges de fond (pas seulement pendant les sessions officielles mais aussi lors de réunions nocturnes où nous analysions nos différences), les signatures et la célébration d'accords, les amitiés durables qui débutèrent là : tout cela fut, pour beaucoup d'entre nous, l'occasion d'ajouter à nos expériences des dimensions inédites, de nouvelles façons de voir et de penser. Au nombre des exceptions, je citerais l'historien Hermann Giliomee, qui me dit, au cours des premiers jours : "On ne peut pas

faire confiance à ces gens-là” ; ou Lawrence Schlemmer et un ou deux autres, qui (chacun selon son point de vue) refusèrent d’être “dupes” : ils repartirent de la rencontre plus méfiants encore qu’avant. Avec le recul, je suppose que d’aucuns pourraient les considérer comme les premiers du groupe à “y voir clair”, à perdre leurs illusions quant à un éventuel futur gouvernement ANC. Mais je ne crois pas que la situation ait été aussi simple et évidente. Au fil des ans, plusieurs membres du “groupe interne” ont modifié leurs positions, à moins qu’ils n’aient “mûri” ou n’aient “évolué” ? Il me semble, d’ailleurs, qu’on peut dire la même chose du groupe externe de l’ANC. Quelqu’un comme Mbeki ne peut être la même personne qu’en 1987 (on ne peut attendre de lui qu’il le soit). Je crois encore aujourd’hui qu’à ce moment-là, il y avait assez de gens dignes de foi dans chaque camp pour nous permettre de croire à un renouveau radical de la société sud-africaine et que nous avions un rôle à y jouer.

Pour nombre d’entre nous, ce fut le premier véritable aperçu d’une nouvelle Afrique du Sud. Le rêve n’était plus une illusion. Malgré les obstacles, il devenait atteignable. N’oublions pas qu’à ce moment-là, le pays avait sombré dans le chaos : la rapide ascension de l’United Democratic Movement avait rendu l’Afrique du Sud pratiquement ingouvernable ; l’extrême violence avec laquelle le gouvernement essaya de garder le cap témoigna de son désespoir croissant. Jamais le terrorisme, sous une forme ou une autre, ne s’était répandu aussi spectaculairement en Afrique du Sud (et jamais il n’a atteint ce niveau depuis) : en effet, le gouvernement de l’apartheid appliquait alors son programme de torture systématique et universelle, mâtiné d’assassinats et de crimes commandités par l’Etat sous P. W. Botha et son successeur. Même ceux d’entre nous qui se révoltent contre les vagues de violence auxquelles l’Afrique du Sud est confrontée aujourd’hui devraient se rappeler qu’en 1987, nous étions au bord du gouffre.

Un détail m’a toujours frappé lors de mes voyages à l’étranger, et ce bien avant la rencontre de Dakar : dès que deux Sud-Africains, l’un noir, l’autre blanc, se croisaient sur un sol étranger, entourés par des gens venus de tous les pays imaginables du monde, au cours d’une soirée par exemple, ils finissaient toujours par se rapprocher, insensiblement, et se reconnaître comme *pays*. Lors d’une occasion mémorable à Londres, un expatrié sud-africain noir, rencontrant un compatriote blanc de passage, lui lança : “Putains de Boers ! En Afrique du Sud, vous me méprisez, vous me rabaissez, vous me tabassez et vous me jetez en prison. Vous m’interdisez l’accès de vos restaurants, de vos hôtels, de vos cinémas, vous refusez de boire avec moi, vous me faites descendre du trottoir

quand vous me croisez, vous m'humiliez, vous m'insultez à la moindre occasion et de toutes les façons imaginables ! Et, après tout ça, vous espérez que je vous aime encore ?!" Alors, il marqua une pause et ajouta, sur un ton plus mesuré : "Et, en plus, oui, c'est vrai, je vous aime !"

La rencontre de Dakar fut une illustration vivante de ce lien quasiment fatal qui, malgré tout, nous unit. Nous arrivâmes au Sénégal comme membres de deux délégations distinctes, divisées par une bonne dose d'hésitation et de suspicion ; mais, lorsque nous repartîmes, à l'exception, peut-être, d'une poignée de cyniques renfrognés du "groupe interne" et de deux ou trois manipulateurs parmi les exilés, nous étions devenus les membres d'un groupe soudé de Sud-Africains. Nous avions eu droit à une vision d'un avenir partagé. Nous avions réussi à prouver que la violence n'était pas la seule option : la négociation était devenue une alternative viable ; parler, discuter était désormais la voie évidente. Ainsi que Thabo Mbeki l'a montré quelques années plus tard : *ensemble*, nous avons atténué la peur du changement chez les Noirs comme chez les Blancs.

Dakar reste imprimé dans ma mémoire pour quantité de raisons. Ses odeurs, ses spectacles : saleté, poussière, merde, fleurs, ozone, oiseaux, marchés aux couleurs chatoyantes, multitudes et brusques trouées d'espace, panoramas d'un océan omniprésent, d'un bleu profond, textiles multicolores, spectaculaires, agneaux rôtis au tournebroche dans les rues ou les arrière-cours, essaims de poulets et chiens galeux, hommes de haute taille en boubous blanc immaculé, femmes hiératiques aux tresses et aux couvre-chefs colorés empilés sur le crâne, enfants rieurs au large sourire, aux cascades de rires. Des soirées et des réceptions avaient été organisées en notre honneur (dans des halls, sur des terrasses, dans des cours enfouies sous les ombrages, au palais présidentiel) mais toujours nous retournions à nos réunions et discussions, dans une tumultueuse et infinie célébration de nos découvertes et de l'affirmation de tout ce que nous avions en commun, qui était tellement plus que ce qui nous divisait.

Le moment-clé fut une excursion en bateau, de l'autre côté du mince détroit qui sépare le continent de l'île de Gorée. Dans ces parages, il y a longtemps, comme Toni Morrison le rappelle dans *Beloved*, plus de soixante millions d'esclaves furent incarcérés avant d'être déportés aux Amériques. Des milliers d'entre eux périrent en sautant des embarcations qui les transportaient du porche de la maison des Esclaves aux navires négriers. Cela équivalait à une mort quasi instantanée dans la gueule des requins. Mais ceux-là furent les plus fortunés. Car pour les autres s'ensuivit une vie (et des générations) d'esclavage. Profondément secoués, larmes aux yeux, entassés dans l'étroite entrée principale, dans

l'étreinte étouffante de deux volées de marches, nous ressentîmes une émotion plus forte que tout ce que la plupart d'entre nous avaient jamais éprouvé jusque-là. Certains exprimèrent l'espoir presque impossible que, comme cette maison de la mort des rêves, Robben Island pourrait un jour devenir une station sur la route de l'espoir de l'humanité, ce *long chemin vers la liberté* que Nelson Mandela rédigeait déjà en secret dans sa cellule, en préparation du jour où il en sortirait, chemin dont il ne douta jamais mais qui, pour nous, là-bas, même après la découverte de notre nouvel espoir commun, paraissait si improbable, si éloignée…

Il y eut donc d'autres arrêts en route. A Ouagadougou, l'expérience intimidante d'être transportés dans des bus ouverts, escortés par des phalanges de motards qui écartaient de notre chemin sans ménagement tout le reste de la circulation : intimidant non seulement à cause de la course folle en soi mais aussi en raison des milliers de gens qui, sur les bas-côtés, dansaient, hululaient et criaient, nous accueillant comme les "libérateurs de l'Afrique". Quelle ironie ! Rien n'aurait pu être aussi atterrant et humiliant. Ce sentiment fut aggravé par une réception aussi monstrueuse que somptueuse au palais du président Sankara. Assourdis par une musique étourdissante, pour la plupart des chants de la liberté dans lesquels le nom de Mandela semblait être répété à chaque ligne, nous fûmes nourris et célébrés pendant des heures, me sembla-t-il. Après quoi Son Excellence prit en charge les festivités. Il nous harangua pendant une éternité, interrompant son discours tonitruant avec des cris de rage ou de joie ; puis il nous ordonna de danser pour lui ; ce n'était pas une invitation mais un ordre. Même un farouche calviniste tel que Beyers Naudé reçut l'ordre impérieux de s'exécuter. Etait-ce, me demandai-je, la seule fois de sa vie où *oom* Bey est contraint de danser ? Je dois admettre que je ne trouvai pas en moi le courage d'obéir. Je ne crois pas avoir dansé plus de cinq ou six fois dans toute ma vie, et encore (poussé davantage par l'ivresse que par une quelconque conviction, un quelconque talent)… J'en suis tout simplement incapable. Mais à Ouagadougou, j'en fus empêché en outre par l'inhibition supplémentaire que constitue mon incapacité innée à obéir aux ordres, d'autant plus qu'ils venaient de quelqu'un qui avait l'air d'un fou furieux. Défiant l'ordre présidentiel, je me dissimulai au milieu d'arbres au beau feuillage massif, sous des branchages horizontaux. Bien que plusieurs personnes m'aient assuré que je m'étais complètement trompé sur les intentions et la nature du président Sankara, je dois avouer que je ne fus ni surpris ni très attristé lorsqu'il fut assassiné dans des conditions terribles

quelques mois à peine après notre visite.

Mais il y eut au moins deux moments inoubliables pendant notre séjour au Burkina Faso.

Le premier lorsqu'on nous conduisit dans nos bus ouverts à une cérémonie au cours de laquelle nous fûmes tous invités à planter des arbres dans ce qui semblait être un terrain fertile perdu au milieu d'une plaine percluse de sécheresse. Nous fûmes invités à boire un breuvage entêtant, présenté dans d'énormes poteries et qu'il fallait faire décanter dans des calebasses après avoir écarté, sans trop d'efficacité, l'épaisseur de mouches mortes qui recouvrait sa surface. Je me suis souvent demandé ce qui était arrivé à ces rangées d'arbres après la mort de Sankara. Peut-être le désert a-t-il fleuri depuis. J'en doute.

La seconde occasion fut le moment où nous posâmes la première pierre d'un futur monument de la Liberté. Je ne sais absolument pas s'il a jamais été construit. Sans doute Sankara n'était-il pas exactement la personne pour commanditer une entreprise aussi importante. Mais le concept était touchant, et à voir Thabo et *oom* Bey essayant ensemble de sceller la pierre plutôt anodine avec quelques truellées de ciment, on ne pouvait qu'être ému. Ce sentiment fut quelque peu gâché ensuite, lorsqu'une poignée de membres de notre groupe demandèrent que soit organisée une réunion pour signifier notre opposition au symbolisme du monument de la Liberté, notamment aux chants qui avaient accompagné la cérémonie. Ils étaient particulièrement mortifiés par un chant qui avait été répété dans la liesse, *Botha au poteau*. Je dois avouer qu'il m'avait plutôt enthousiasmé.

Accra fut une expérience moins outrancière, et une longue discussion dans le décor fané de la House of Assembly de Nkrumah, pelotonnés derrière des piliers et des monuments qui n'évoquaient rien tant que l'architecture de Hitler à Nuremberg, fut parsemée de grisants moments de dialogue. Mais, à Accra, nous eûmes un problème : la plupart des membres de la délégation souffrirent de violents maux d'estomac. Je les imputai immédiatement à la mousse de mouches sur la bière du Burkina. Notre groupe faisait triste mine. J'ignore comment j'échappai de justesse pour l'heure à cette malédiction. Elle me rattrapa à Paris, sur le chemin du retour, et j'arrivai à l'aéroport Jan-Smuts en mauvais état pour affronter l'ire spectaculaire de Botha.

Le vol Air Afrique de Dakar à Paris fut un cauchemar. L'appareil accusa un retard de plusieurs heures, de quoi laisser le temps à un employé d'aller chercher un manuel pour que le mécanicien accroupi sur l'aile essaie de déchiffrer les

instructions ; il ne fut guère rassurant de s'apercevoir qu'il tenait le livret à l'envers. Mais au moins le vol fut relativement sans histoire, à la différence de celui entre Dakar et d'abord Ouagadougou, puis Accra : les sièges n'étaient pas numérotés et des centaines de passagers, envahissant l'appareil, s'installèrent selon la règle du "premier arrivé, premier servi". En plus des valises et des cabas, il fallut caser plusieurs petites baignoires et bassines en fer, de gros coffres en bois, sans parler de plusieurs volailles attachées en bouquets par leurs pattes jaunes, et même une chèvre assez indisciplinée.

Ce ne fut pas la fin de l'expérience de Dakar. Ses effets se prolongèrent longtemps, souvent sous des formes inattendues. Moins de deux mois après notre retour, je partis pour Moscou. Le voyage était organisé par l'ANC et Barbara Masekela en avait été, dans les coulisses, la cheville ouvrière. Au Sénégal, elle avait suggéré que je pourrais apprécier de me rendre à la Foire du livre de Moscou en septembre. Pour la SB, j'allais voir mes éditeurs à Londres. Mon cher ami Tony Pocock, qui aimait tout ce qui était lié de près ou de loin aux histoires de cape et d'épée, m'emmena au bureau d'Aeroflot sur Piccadilly : là, en tirant quelques ficelles, nous évitâmes les légendaires files d'attente du consulat soviétique à Bayswater. Nous fûmes accueillis par un certain camarade Pruntov. Avec une cordialité surprenante, il me présenta un formulaire et prit mon passeport. Ensuite, il disparut derrière des tentures rouges qui révélaient une énorme grille noire en fer chaque fois que quelqu'un entrait ou sortait. Moins d'une demi-heure plus tard, il était de retour. Mon visa était accordé.

Je m'étais préparé à attendre plusieurs jours. Je sautai sur l'aubaine. Ce temps libre me donna l'occasion de voir une production particulièrement intéressante de *Père et fils*, de Tourgueniev, prélude adapté à mon séjour en Russie. Le lendemain, j'eus le temps de déjeuner avec Essop Pahad et sa famille. Dakar nous avait rapprochés mais nous ne nous étions jamais vus qu'en public. Chez lui, avec sa femme Meg et ses deux jolis enfants, Amina et Govan, l'atmosphère fut autrement plus décontractée et conviviale. Mandla Langa se joignit à nous : ainsi débuta une autre amitié, poursuivie dans de nombreuses autres cités et, en temps voulu, au pays.

Tel du pop-corn dans une poêle chaude, notre conversation à bâtons rompus se mit à sauter dans toutes les directions. La bonhomie d'Essop est contagieuse ; mais elle est sous-tendue par une indéniable mélancolie. Au mur se trouvait une lithographie saisissante dont la légende est une citation de Neruda :

Vous allez demander […] : pourquoi sa poésie ne parle-t-elle pas du rêve, des feuilles, des grands volcans de son pays natal ?

Venez voir le sang dans les rues, venez voir le sang dans les rues, venez voir le sang dans les rues !

Inévitablement, une bonne partie de notre conversation tourna autour de l'Afrique du Sud : le retour, comment reprendre une existence interrompue tant d'années auparavant… Depuis longtemps Essop et Meg débattaient de l'endroit où ils voudraient s'installer. Essop penchait pour Johannesburg. Meg n'était pas d'accord : elle en avait assez des jungles de béton. Avant de s'installer à Londres, ils avaient passé dix ans à Prague. Elle préférait Le Cap. Mais ils pourraient, littéralement, couper la poire en deux et opter pour Knysna, où, enfant, Essop avait passé de nombreuses vacances. Ou bien Plettenberg Bay.

Lorsque je les quittai, des heures plus tard, cet après-midi-là, ils m'offrirent un paquet de café ANC du Kenya.

"Nous le boirons ensemble là-bas, dit Essop.

— Il risque d'avoir perdu son arôme alors.

— Qu'est-ce à dire ! s'exclama-t-il, feignant l'indignation. Ça sera un sacré jour, *man*, je te le dis. Un sacré jour. Et le café aura gardé tout son arôme, crois-moi."

Mandla m'accompagna jusqu'au métro. Après notre après-midi tellement animé, le vrombissement régulier de la circulation automobile dans la rue parut morne et monotone. Nous nous retirâmes en nous-mêmes. J'avançais pour ainsi dire recroquevillé sur le petit paquet de café que je portais comme un butin précieux sous le bras. Mandla marchait incliné vers moi comme s'il avait voulu réclamer sa part. Peut-être imaginions-nous tous deux l'arôme de ce café : l'arôme du lendemain. *Un de ces jours.*

L'après-midi suivant, j'atterris à l'aéroport Cheremetievo tout juste assez éclairé pour qu'on puisse discerner les bois de bouleaux qui marquaient l'extrémité du tarmac. On me remit entre les mains de ma guide attitrée, Irina Filatova, du département d'histoire à l'université d'Etat de Moscou, accompagnée par le sous-directeur de la Foire du livre, un grand balourd blond qui suintait la bonne volonté mais ne parlait pas un traître mot d'anglais. De son côté, Irina s'exprimait fort bien, était accorte et extrêmement savante : une guide inestimable, quoique sévère et grave. Pendant la semaine que je passai en sa compagnie, je ne la vis jamais sourire, et elle semblait froncer les sourcils au

moindre soupçon de légèreté. Je me rappelle un soir où nous retournions à l'hôtel Rossiya après une représentation du *Tsarskaya Neveska* de Rimski-Korsakov : je m'amusai du nombre de soldats soviétiques qui, autour de nous, faisaient leur promenade du soir par trois ou quatre, ou bien par dix ou douze. Ils devaient être bien plus d'une centaine en tout. "Toute l'Armée rouge est de sortie sur la place Rouge ce soir !" m'exclamai-je. Irina me fusilla du regard.

"L'Armée rouge, répliqua-t-elle d'un air indigné, compte beaucoup, beaucoup plus d'hommes que ça !"

Après un repas déprimant (au chou) dans l'un des restaurants de l'hôtel, Irina prit congé. Je montai dans ma petite chambre terne du dixième étage ; terne mais jouissant d'une vue spectaculaire de Saint-Basile tout illuminée sur la place Rouge. Pour regagner sa chambre, il fallait passer devant l'omniprésente *matriona* qui montait la garde dans le couloir tel un Cerbère avachi. Elle avait d'énormes jambes poilues, des savates marron, des bas en maille grise remontés jusqu'aux genoux, un foulard, et un visage comme un morceau de pâte à pain que n'animait jamais l'ombre d'un sourire. J'étais épuisé mais trop excité pour penser à me coucher. Sans grande conviction, je disposai quelques affaires dans l'armoire branlante et ressortis. Je passai Madame Cerbère, descendis au rez-de-chaussée, longeai le mur d'enceinte du Kremlin, jusqu'à la place Rouge. A ce moment-là, Saint-Basile était plongée dans l'obscurité et il ne restait plus grand monde dehors : un petit groupe à l'autre extrémité de l'étendue déserte de la place, près du magasin Goum aux ornementations grotesques ; un autre devant le mausolée de Lénine avec ses gardes figés comme des statues.

Sur le chemin du retour, alors que je succombais cette fois à la fatigue, je fus accosté par deux jeunes filles très cordiales. Elles ne pouvaient pas avoir plus de seize ou dix-sept ans et dirent s'appeler Anna et Svita. Toutes deux étaient très maquillées, d'un maquillage qui exagérait leurs beaux yeux noirs. Elles parlaient quelques mots d'italien et pas du tout anglais. Elles m'invitèrent à monter dans un taxi pour nous rendre chez elles. Je fus intrigué et plus que suspicieux : elles étaient trop jeunes pour être des prostituées, tout de même !? Mais que pouvaient faire deux jeunes filles sur la place Rouge après minuit ? Et pourquoi *deux* ? J'expliquai que j'étais attendu par des amis. Demain soir, alors ? Donnez-moi votre numéro de téléphone, proposai-je. Je vous appellerai demain soir à six heures. Elles me donnèrent leur numéro volontiers – trop volontiers – et, perplexe mais soulagé, je retournai à l'hôtel Rossiya.

Les jours suivants, je récoltai un fatras d'impressions. La Foire du livre. L'université d'Etat. Plusieurs instituts et départements, tous plus ou moins liés à

l’Afrique. Plusieurs de mes interlocuteurs parlaient un afrikaans guindé mais correct. Hormis la Hollande, ce doit être le seul pays où mes livres sont traduits non pas de l’anglais mais de l’afrikaans. Je vis l’Association des écrivains, logée dans un hôtel particulier dont Tolstoï est censé s’être inspiré pour le palais des Rostov dans *Guerre et paix*. Le Théâtre d’art où eut lieu la première de *La Mouette*. Le merveilleux métro. Le Kremlin.

Et aussi l’université Lumumba où, depuis vingt-sept ans, des étudiants sud-africains, soutenus par l’ANC, venaient étudier.

J’étais impatient de les rencontrer et ce fut, de fait, l’une des rencontres les plus poignantes de mon voyage. Mais d’abord je devais être accueilli, si tel est le mot, par le recteur, le camarade Vladimir Stanis. Irina, éperdue, m’avait averti que c’était un tyran mégalomane et insupportable, qui, dans tout “dialogue”, tenait à être le seul interlocuteur. Avec un tel recteur, me dis-je, qui a besoin d’un Staline ?

Dans la chair, cette chair par trop massive, il était bien pire que tout ce que j’aurais pu imaginer. Lors de mes voyages, je n’ai rencontré qu’un autre homme aussi répugnant que Vladimir Stanis : l’attaché culturel français à Sarajevo, Francis Bueb. Lorsque Stanis déboula par une haute porte matelassée dans le vestibule avec ses sièges orange, ses pots aux arêtes agressives et une longue rangée de boutons électriques disposés irrégulièrement sur le mur, ma première pensée fut qu’il aurait fait bonne figure dans une photo de groupe du gouvernement sud-africain.

Flanqué par son assistant et un adjoint maladroit et transpirant qui essaya désespérément de traduire la conversation, le recteur se lança dans un discours souligné de grands effets comme s’il s’était adressé à une foule de cinquante personnes. Tout en parlant, il gardait ses yeux porcins, rosâtres, rivés sur moi, ne s’interrompant que pour demander si j’avais assez de papier pour écrire tout ce qu’il disait.

Sa harangue consista principalement en un panégyrique de son institution, du nombre de ses étudiants et de ses diverses facultés. Une des principales composantes des cours dans toutes les facultés, claironna-t-il, était l’exaltation du patriotisme et l’étude de son interaction avec l’internationalisme. Après environ une heure et demie de ce régime, j’interrompis son discours en demandant à Irina de lui rappeler ce que nous lui avions déjà expliqué au départ, à savoir que nous avions rendez-vous avec nos étudiants à quatre heures. Nous avions déjà dix minutes de retard.

“Ils peuvent attendre !” tonna-t-il.

Moment que nous choisîmes pour nous lever et nous diriger vers la porte la plus proche. Il nous regarda d'un air ahuri, de ses petits yeux roses, tout ronds et perplexes.

Un petit groupe d'étudiants sud-africains attendait dans une classe. L'un d'eux, un jeune homme, avait sur les genoux un bébé d'une incroyable beauté. Ils étaient tous jeunes. Certains n'étaient arrivés que le mois d'avant alors que d'autres étaient à Moscou depuis six ans ou plus. Je fis quelques remarques introductives sur l'état du pays ; et puis nous nous engageâmes dans une discussion exubérante, voire turbulente. Je n'oublierai jamais l'élan de sympathie et de passion qui émana d'eux lorsqu'ils parlèrent de *notre* pays, *notre* passé, *notre* avenir, *nos* rêves. Tout ce qu'ils voulaient savoir, c'était quand je pensais qu'ils pourraient rentrer, *quand* nous pourrions tous nous revoir *là-bas*.

J'appris qu'à leur arrivée à Moscou, ils avaient été accueillis comme des guérilleros. Pour les Russes, déclara Irina par la suite, c'était la forme de vie la plus élevée. On les avait traités en héros. Mais, en dépit de cette adulation, personne ne semblait les considérer comme *des êtres humains*. Ils étaient réduits à n'être simplement que des expatriés loin de chez eux, dévastés par la solitude, la nostalgie, assoiffés de contacts humains.

Je noircis des pages et des pages de mon carnet, pour enregistrer leurs requêtes les plus urgentes ; ils voulaient des photocopies des lois votées par le Parlement : *Group Areas Act*, *Black Authorities Act*, *Citizenship Act*, *Aliens Act*, *Bantustan Citizenship Act*. Ils avaient besoin d'exemplaires des Constitutions des différents bantoustans, les régions réservées aux Noirs en Afrique du Sud. De livres comme *The Interpretation of Statutes*. De publications sur le sida. De romans, de nouvelles, n'importe quel ouvrage écrit par des auteurs sud-africains. "Et, *ag man*, *sommer* * n'importe quoi en afrikaans, *man*." N'importe quoi qui puisse leur transmettre les sons, les odeurs, les goûts de chez nous.

Tout cela fut empreint d'une tristesse à la limite du tolérable. Mais, en même temps, demeurait un grand espoir, un espoir *contre tout espoir*, que cette misère, en fin de compte, n'aurait pas été en vain. Qu'un jour, un jour, tout cela se terminerait et qu'ils rentreraient au pays. Le jeune homme avec le bébé sur ses genoux, pressant l'enfant contre ma poitrine (sur laquelle celui-ci pissa aussi promptement que joyeusement), répéta cent fois, des larmes coulant sur ses joues : "On rentre chez nous. Je te le dis. On rentre." Tous ces rudes guérilleros, ces surhommes, ces héros du Combat : oh oui, oh oui, pour sûr, ils rentreraient un jour ! Et le régime qui leur avait fait cela devrait rendre des comptes. Une fois de plus, comme souvent par le passé, je devinai, tandis que nous nous

retrouvions pelotonnés comme dans une mêlée, pressés les uns contre les autres pour partager la chaleur de nos corps, que ce n'étaient pas les meurtres, les atrocités, les mutilations et les tortures que l'on considérerait, en fin de compte, comme le pire mal perpétré par l'apartheid, mais *ceci* : la violence faite aux esprits, les émotions mises à nu, la souffrance abrutissante infligée aux individus et aux générations, à ces jeunes hommes anonymes dans cette salle de cours : des gens dont les noms furent tout à coup marqués au fer rouge dans ma mémoire : ce Thabo, ce Mikluho, ce James… chacun avec son histoire, sa biographie, archive vivante et litanie d'expériences.

Deux autres rencontres furent organisées dans la foulée de celle de Dakar. En juillet 1988, un groupe d'universitaires et d'écrivains sud-africains de langue afrikaans rencontrèrent leurs homologues de l'ANC à Victoria Falls ; fin novembre 1989 eut lieu une autre grande réunion à Marly-le-Roi. La première rencontre survint lors d'un des moments les plus sombres des ultimes convulsions de l'apartheid, la seconde quelques mois seulement avant l'annonce historique de De Klerk le 2 février 1990 sur le moratoire des exécutions, la fin de l'interdiction des mouvements pour la liberté et la libération des prisonniers, dont Nelson Mandela ; bien sûr, nous n'avions aucune idée de l'imminence de ce dénouement.

La rencontre de Victoria Falls eut lieu dans une atmosphère quasiment festive. Pour la plupart des participants qui arrivaient d'Afrique du Sud, ce fut une expérience très émouvante car c'était la première fois qu'ils entraient personnellement en contact avec l'"ennemi" de naguère, avec qui ils se découvraient des intérêts communs : professionnels, littéraires et moraux. De "notre" côté, nous nous heurtâmes à certains problèmes mineurs : ainsi la présence d'un universitaire suspecté par beaucoup d'être un agent de la SB. De même, nous n'échappâmes pas, comme cela arrive invariablement dans les milieux littéraires, aux animosités et querelles anciennes opposant plusieurs participants. Il était amusant de voir certains participants "internes" faire étalage de leurs qualifications dans le but de prouver qu'ils étaient plus marxistes que quiconque à l'ANC, alors que plusieurs membres de l'ANC s'évertuaient à montrer leur profonde compréhension de la psyché afrikaner et leur admiration pour la littérature de langue afrikaans. Les difficultés rencontrées pour parvenir à une résolution commune satisfaisant tout le monde donnèrent une indication des différences qui persistaient mais, dans l'ensemble, la rencontre fut un triomphe de la raison, de la créativité, de l'inventivité et de la bonne volonté. Une fois

encore, la possibilité d'un avenir commun sembla devenir plus qu'une simple éventualité ; nous versâmes des larmes au moment des adieux.

Le débat le plus polémique tourna autour du point suivant : fallait-il soutenir le boycott culturel de l'Afrique du Sud ? J'y avais toujours été fermement opposé : boycott économique, certes. Boycott des investissements étrangers : oui, absolument. Boycott des rencontres sportives impliquant des équipes sud-africaines : parfait. Mais un boycott culturel ? Si on pense que la culture produit du sens, si on croit à sa capacité à changer les esprits et les attitudes, alors je suis encore persuadé que les autres nations devraient bombarder de culture un pays récalcitrant, pas se résoudre à son isolement. Mais, à l'époque, je finis par être convaincu que, comme mesure d'urgence à court terme, comme moyen de démontrer la solidarité internationale des ouvriers noirs et blancs de la culture, il pourrait être judicieux de soutenir aussi un boycott culturel.

Au nombre des contributions les plus mémorables de la rencontre, je rappellerai celle de l'excellent et adorable poète Willie Keorapetse Kgotsisile, par la suite couronné premier Poète Lauréat de la nouvelle Afrique du Sud, et celle d'Albie Sachs, dont les premières réussites comme avocat, le parcours impeccable pendant la lutte pour la libération et les séquelles de l'attentat à la voiture piégée dont il avait été victime au Mozambique lui valurent d'être nommé à la Cour constitutionnelle après la libération du pays. Albie est l'une de ces rares personnes qu'on peut revoir après plusieurs années et avec lesquelles on peut tout simplement reprendre là où on s'est arrêté. Au fil de longues années, son amour de l'art, son goût pour les femmes, son esprit net et incisif, son sens de l'humour me l'ont rendu très cher. Quant à Willie, la réunion de Victoria Falls marqua le début d'une amitié durable. Je n'oublierai jamais ce qu'il raconta des réactions d'amis de l'ANC à certains de ses écrits. Un poème, notamment, dédié à sa femme et centré autour de l'image de la lune, lui avait valu une certaine hostilité. Comment pouvait-il, avaient dit ses amis, écrire sur la lune, sur une femme, sur l'amour, alors qu'il portait sur son corps et dans l'esprit les cicatrices de la prison et de la torture, de sa fuite d'Afrique du Sud au Botswana, d'inimaginables privations et souffrances ? C'était encore le vieux dilemme défini par Brecht : comment écrire sur les fleurs si cela signifie passer sous silence ceux qu'on torture et qu'on tue. (Neruda, encore et toujours : *Venez voir le sang dans les rues*…)

Je ne passe pas ces gens sous silence, répliqua Willie. A mes yeux, être poète signifie être capable d'écrire sur la lune et dire à une femme que je l'aime d'une manière qui fait que tout le reste, la souffrance, la torture, les morts, le désespoir,

tout ce dont j'ai été témoin ou dont j'ai fait l'expérience directe, peut se *ressentir* dans ce que j'écris. Ce que je mets noir sur blanc doit porter tout le poids de ce que je n'ai pas explicité.

Mon éditeur, qui est également celui de Coetzee, m'a raconté que, des années plus tard, lors d'une lecture pour le lancement de *Disgrâce*, quelqu'un dans le public demanda à l'auteur : "Mr Coetzee, ne trouvez-vous pas étrange que nous soyons en train de discuter littérature alors que des bombes tombent au Kosovo ?" Laconique, John répondit : "Franchement, non."

L'année suivante, à la rencontre de Marly-le-Roi, c'est Albie Sachs qui reprit ce thème avec brio dans ce qui était à l'origine un texte prévu pour un débat interne de l'ANC : *Preparing Ourselves for Freedom (Pour nous préparer à la liberté)*. S'ensuivit l'une des polémiques sur la culture les plus enflammées de la transition vers la nouvelle Afrique du Sud. "Pourquoi nous battons-nous, s'interroge Albie dans ce texte fondateur, sinon pour le droit d'exprimer notre humanité sous toutes ses formes, y compris notre sens de l'humour, notre capacité à aimer, notre tendresse, notre appréciation de la beauté du monde ?… Les membres de l'ANC sont pleins d'humour, de romantisme, de rêves, nous goûtons les beautés de la nature et les merveilles créées par l'homme, nous nous extasions devant elles, or, à étudier notre art et notre littérature, on croirait le plus souvent que nous vivons dans l'univers le plus morne et le plus sombre qui soit, complètement prisonniers de l'apartheid."

A Marly-le-Roi, nous croisâmes plusieurs nouveaux visages : l'effervescente, la délicieusement positive Cheryl Carolus, notre future haut-commissaire à Londres ; le raffiné et souriant Trevor Manuel, avec son esprit acéré et son détecteur interne de conneries ; Stuart Saunders, vice-chancelier de l'université du Cap, avec son énorme bagage culturel, son analyse chirurgicale des détails : l'année suivante, il me permit d'intégrer son université.

Bien sûr, cette rencontre n'eut pas le lustre et la nouveauté de la première mais, avec le recul, elle semble avoir été parcourue par un dynamisme qui instilla à toutes les discussions une sorte d'électricité intellectuelle et morale. Même si nous n'avions aucune idée des bouleversements qui surviendraient à peine trois mois plus tard, une certaine vibration dans l'air aiguisait les sens : nous étions tous dans l'expectative. Personne n'attendait un geste spectaculaire de F.W. De Klerk mais le cours de l'histoire paraissait tout de même s'inverser. Govan Mbeki et Walter Sisulu avaient déjà été libérés ; d'immenses manifestations étaient organisées dans toutes les grandes villes et on avait

l’impression qu’on n’arrêterait plus le changement. Nombre de nos discussions eurent donc un caractère très pragmatique ; cette rencontre prépara effectivement un avenir qui était déjà bien plus qu’un vœu pieux.

Les discussions étaient dirigées, comme avant, par l’exubérant Van Zyl Slabbert et par Alex Boraine, tranchant et déterminé, pour la partie “interne”, par Thabo Mbeki pour l’autre. Le grand moment de la visite fut une session à l’Assemblée nationale à laquelle assistèrent des parlementaires et journalistes français, et la quasi-totalité du corps diplomatique. On était loin des débats d’Accra ou du Burkina Faso. Ce fut une véritable rencontre entre l’Europe et l’Afrique – et nous étions en plein dedans.

Des années plus tôt, Marly-le-Roi signifiait avant tout, à mes yeux, le magnifique parc où grand-père Maurice, le premier dimanche de chaque mois, à ses frais, faisait faire fonctionner la fontaine, le plus haut jet d’eau en France ; il recevait alors les promeneurs du dimanche qui transformaient le parc en un tableau de Seurat vivant et vibrant. Ce nouveau séjour ajouta une nouvelle dimension non seulement à Marly mais aussi à Paris. Et très certainement à la conscience que j’avais de l’Afrique en France, et de la France en Afrique.

Il est difficile de décrire aujourd’hui l’atmosphère en Afrique du Sud à la fin des années 1980. D’un côté, la situation paraissait échapper au contrôle de tout le monde. La pression de l’United Democratic Front était de plus en plus irrésistible, or la seule parade du gouvernement était la violence, de plus en plus de violence. Le nombre de meurtres perpétrés par la SB augmenta. L’Inkatha Freedom Party de Buthelezi, financé par le gouvernement, devenait de plus en plus sanglant et provocateur. Les généraux de la Sécurité nationale paraissaient au-dessus des lois. Et, comme cela arrive invariablement lorsqu’un petit homme se retrouve au pouvoir, entouré par de grosses brutes et un approvisionnement apparemment infini d’armes et de stratégies de destruction massive, P. W. Botha se montrait tous les jours plus arrogant, son désir d’apocalypse de plus en plus inextinguible.

La vie publique était empreinte d’une espèce de folie générale. D’un côté, les forces de la résistance se mobilisaient, de l’autre Botha, à la fois tyran violent et grand réformateur, nous menait à la catastrophe en jouant un double jeu. Alors que, d’un côté, il poussait ses sbires à des actes d’une violence de plus en plus scandaleuse, il poursuivait des discussions clandestines avec Mandela sur le changement à venir ; et il commença à libérer des meneurs de l’opposition. Mandela ayant refusé de quitter sa prison avant que tous ses collègues et

camarades aient été relâchés, en novembre 1987, Botha enclencha son propre programme d'"expiation" en libérant Govan Mbeki. Celui-ci se moqua des règles strictes restreignant sa liberté de mouvement, son accès aux forums publics, son droit à parler lors de meetings : il fit ce qu'il voulut impunément.

Quand il se rendit à Port Elizabeth, il reçut un accueil enthousiaste et tumultueux. A la fin du rassemblement, il me fit parvenir un message : il souhaitait me rencontrer. Je fus emmené discrètement dans une pièce à l'arrière où je fus donc confronté à l'une des légendes de la lutte pour la libération de l'Afrique du Sud. Nous n'avions pas beaucoup de temps mais assez pour qu'il précise ce qui l'intéressait : que se passait-il chez les Blancs, les Afrikaners ? Et mes écrits…? Je lui dis que j'allais bientôt voyager dans tout le continent africain et espérais rencontrer son fils Thabo. (Govan ne l'avait pas revu depuis plus de vingt ans.) Pourrais-je lui transmettre un message ?

"Dites à mon fils, dit-il en tenant son index bien droit devant mes yeux, dites-lui que son père est comme ça." Puis il recourba l'index. "Pas comme ça."

Ses yeux brûlaient d'un feu ardent mais souriaient aussi.

Je rencontrai Thabo. En 1988, je projetai un voyage à Lusaka pour, d'une part, revoir ceux qui, parmi les membres de l'ANC en exil, étaient devenus des amis proches et, d'autre part, faire des recherches sur un autre roman dont j'avais entrepris la rédaction, basé sur l'assassinat imaginaire de P. W. Botha.

Je décidai de faire des haltes à Gaborone, au Botswana, et à Harare, au Zimbabwe. A ce moment-là, sur le continent, beaucoup considéraient encore Mugabe comme une figure messianique. Et je me rappelle que, lorsque j'essayai d'organiser une conférence d'écrivains à la Cold Comfort Farm, il figurait en priorité sur la liste de tous les Sud-Africains. Ensuite venait l'ambassadeur de Cuba. Mais le voyage à Lusaka était celui qui me tenait le plus à cœur. C'était près d'un an après la rencontre de Victoria Falls et il me tardait de revoir Thabo, Barbara, Lindiwe, Steve, Penuell et tant d'autres. Nous passâmes ensemble plusieurs jours inoubliables, bercés par les stridulations des cigales, le battement d'ailes d'énormes et exotiques papillons de nuit qui nous frôlaient comme des fleurs en chute libre. A nouveau, nous évoquâmes, à en perdre haleine, sans trêve, notre pays, tout au sud, si lointain et pourtant si proche : principal centre de nos pensées, de nos passés, de notre présent et, par-dessus tout, de nos lendemains. Je fis la connaissance de l'époux de Barbara, Henry, marqué et ratatiné par la douleur ; et d'un jovial Reggie September, qui serait désigné pour m'inviter à me présenter comme candidat lors des premières élections libres.

Une fois encore, ce sentiment de faire partie d'un tout, d'être pris à bras-le-corps, avec chaleur, générosité et enthousiasme ! Une fois encore, la conviction que bientôt, bientôt, nous nous retrouverions… chez nous.

Je me rappelle un matin tranquille en compagnie de Thabo et de son épouse Zanele : dans leur jardin ombragé et fleuri, dans leur salon, tableaux et lithographies aux murs, *Neuvième* de Beethoven en fond ; le sourire espiègle de Thabo, lorsque, pipe aux lèvres, il lâcha : "N'oublie pas de raconter aux gens là-bas comment c'est de rendre visite à un terroriste chez lui."

Unique bémol à ce voyage : Oliver Tambo ne put arriver à temps chez Thabo pour que je puisse le rencontrer avant mon départ.

---

1 Il a démissionné à la fin de 2008. *(N.d.T.)*

LES RUINES DE SARAJEVO

Depuis l'assassinat de l'archiduc Ferdinand en 1914 jusqu'aux récents ravages du nettoyage ethnique, Sarajevo est l'image même de la cité déchirée.

Quand en 2006 arriva l'invitation de me rendre au festival littéraire annuel dans la ville bosniaque fracturée, ni Karina ni moi n'eûmes le moindre doute : il fallait accepter ; ni les arrangements chaotiques pour s'y rendre, ni la difficulté d'obtenir des visas, ni les autorisations diverses à se procurer, ni Dieu sait quoi, rien ne pouvait nous arrêter. Nous partîmes à la mi-mai. Tout se passa bien jusqu'à Belgrade. Où, plutôt qu'attendre huit heures à l'aéroport pour prendre l'avion de Sarajevo, à moins d'une heure de vol, nous demandâmes un taxi pour effectuer le dernier tronçon. Les organisateurs procurèrent un jeune chauffeur et un vieux tacot, omettant de nous prévenir de l'état des routes, qui nous condamna à cinq heures et demie d'un enfer de sursauts et de vibrations. Mais ce ne fut pas tout. Sarajevo était encore en grande partie en ruine après la guerre, de sorte qu'il fallut une heure supplémentaire de louvoiement dans des ruelles avant que le jovial Vito nous dépose en pleine ville, devant une halle déserte et décrépite au bord d'une rue éventrée, nous entraîne dans une arrière-cour nauséabonde, nous fasse grimper un escalier branlant jusqu'au deuxième étage de ce qui restait d'un bâtiment à l'extérieur miteux mais qui se révéla d'une grande beauté à l'intérieur. Tel était le centre André-Malraux, où il nous présenta à l'organisateur du festival et directeur du centre, M. Francis Bueb.

Avec toute la longueur de la salle entre nous, M. Bueb mit un certain temps à comprendre de quoi il retournait ; il était plutôt amoché, car il avait manifestement passé la plus grande partie de la journée à boire. Il avait un verre à la main. A sa lèvre inférieure pendait une cigarette éteinte qui donnait l'impression d'être installée là en permanence. A travers des vapeurs d'alcool à couper au couteau, il nous dévisagea de ses yeux teinte foie de porc cru. Après un moment, Vito, toujours imperturbable et souriant, réussit à faire comprendre à M. Bueb qui nous étions, après quoi celui-ci, encore de loin, nous accueillit avec un geste théâtral qui envoya gicler par terre une bonne partie du contenu de son verre. Avec l'aide de Vito, il réussit à se mettre plus ou moins debout et avança vers nous en se frayant un chemin entre les cartons et les piles de livres qui jonchaient le plancher. Cela prit un certain temps mais, enfin parvenu jusqu'à nous, notre hôte plongea en avant pour m'embrasser d'abord, puis Karina,

léchant nos joues, la gauche d'abord, la droite ensuite, du menton aux sourcils. Une fois qu'il eut bien bavé, il saisit ma main et se mit à la secouer comme s'il avait voulu tirer l'eau d'un puits, tout en essayant d'aller au bout d'une longue allocution. Il avait quelque mal à prononcer toutes les consonnes qui se formaient dans son esprit ; en même temps, il devait se concentrer pour rester debout. En fait, il essayait de dire, tout simplement, que baver était un signe d'hospitalité à la française. Hélas, ses démonstrations d'hospitalité furent gâchées par la déception qu'il exprima au bout d'un moment, lorsqu'il se fut aperçu que je n'étais pas noir. Et que, alors qu'il en avait été informé depuis le tout début de notre correspondance concernant le festival des mois plus tôt, je n'étais pas célibataire.

Il nous fallait encore nous rendre du centre à la résidence de l'ambassadeur de France où, comme M. Bueb nous en avait informés depuis longtemps, nous serions logés. Mais il insista absolument pour nous expliquer d'abord en détail le déroulement du festival et le rôle qu'il y jouait. Comme il ne paraissait pas vraiment s'y reconnaître dans les arcanes de l'organisation de l'événement et comme il fallait, pour l'aider à passer d'un mot à l'autre, avoir recours à plusieurs laborieux remplissages de son verre, il était manifeste que nous en avions pour la nuit.

La conversation ne fut guère favorisée par l'absence de Vito, qui, entre-temps, était sorti de la salle, et par les trous de mémoire de M. Bueb, qui ralentirent sa progression à travers les difficultés syntaxiques de sa péroraison. Au cours d'une longue pause, qui nous fit craindre qu'il se fût endormi, je commis l'erreur d'essayer de maintenir la conversation à flot en lui posant des questions sur notre fort agréable chauffeur. En guise de réponse, M. Bueb glissa de sa chaise sur le plancher. Avant que nous ayons pu nous précipiter vers lui, il se releva sur les genoux d'une façon très comique, plongea les mains dans ses poches, laissa tomber son verre une fois de plus et sortit un couteau. Préférant ne pas le provoquer, nous restâmes rivés à nos sièges. Bueb pointa le couteau dans notre direction. Je m'attendais à l'entendre déclamer d'un moment à l'autre, avec des accents shakespeariens : *Est-ce un poignard que je vois devant moi ?* Or, se mettant à quatre pattes et marmottant Dieu sait quoi, il plongea la lame dans un interstice entre deux lattes du plancher. Après de longues minutes, un sourire illumina ses lèvres rubis et mouillées, et il se lança dans une explication très alambiquée. Nous finîmes tout de même par comprendre que Vito n'effectuait des courses pour le centre que dans son temps libre : son véritable métier était de déterrer les bombes qui n'avaient pas explosé et de les désamorcer.

A ce moment-là, le jeune soldat du génie revint et, patiemment mais avec une hilarité à peine retenue, aida Bueb à se rasseoir ; en sa présence, la conversation reprit un cours plus cohérent. Grâce aux encouragements de Vito, Bueb réussit à nous donner les informations de base concernant ce qui était prévu pour notre logement et l'organisation du festival. Nous finîmes par nous lever, avec quelque entrain, pour qu'on nous conduise à la Résidence. Mais pas avant que Bueb ait une fois de plus démontré sa version des politesses à la "manière française", effectuant de longs et liquides mouvements d'une langue qui saliva abondamment sur la plupart des surfaces de nos visages.

Vito nous conduisit derechef dans un labyrinthe de ruelles et nous finîmes par atteindre la Résidence au sommet d'une colline d'où l'on surplombait les lumières de Sarajevo. Il était étrange de penser qu'un paysage urbain si triste et couturé pouvait être ainsi camouflé par la délicate attention de la nuit.

Pendant le reste de notre séjour, nous fûmes reçus comme des rois et avec une sorte de grâce que l'on associe aisément avec "la belle France". L'ambassadeur, Henry Zipper de Fabiani, fut rejoint par son entreprenante épouse, Geneviève, venue de Paris, où elle résidait avec leurs enfants, pour nous faire bénéficier de ses talents d'hôtesse. Le dimanche, ils nous emmenèrent, avec la poétesse Antjie Krog, faire une merveilleuse excursion à Mostar. Nous fûmes enchantés de voir que le pont avait été très bien reconstruit. Nous n'eûmes pas besoin de fournir de gros efforts d'imagination pour y reconnaître le joyau architectural qu'Ivo Andrić a immortalisé dans *Le Pont sur la Drina*.

Le festival était mal organisé et peu fréquenté, les micros ne fonctionnaient pas, les traductions simultanées étaient parcellaires et aléatoires. Nous passâmes notre temps à éviter l'incroyable Bueb, caricature du zèle mal placé et du mauvais goût. Nous découvrîmes que plusieurs autres invités rencontraient les mêmes difficultés avec lui. Antjie nous avoua que, lorsqu'il l'avait approchée la première fois, elle avait essayé de s'en débarrasser par tous les moyens : elle l'avait pris pour un mendiant.

La cérémonie d'ouverture se déroula dans la coque de la célèbre bibliothèque, magnifique bâtiment ancien avec ses galeries et ses arcades : splendeur mélancolique d'un passé interrompu, ses centaines de milliers d'ouvrages ayant été détruits par les flammes pendant la guerre. Délibérément, on n'a pas restauré une partie de l'édifice, afin de garder vivant le souvenir de la guerre. Là aussi la présence de Bueb fut dérangeante, car il tanguait de-ci de-là en toile de fond, d'un pilier à l'autre, se mettant régulièrement à parler tout fort, à part soi ou à d'invisibles interlocuteurs, commentant les manifestations, gesticulant, ne

s’arrêtant de temps à autre que pour remplir son verre ou en localiser un autre. Je devais me rappeler constamment que cet individu était censé représenter la France et sa culture.

Comment en était-on arrivé à nommer à ce poste un personnage aussi obscène ? Bueb lui-même ne manqua pas d’expliquer amplement cette aberration : en pleine guerre, ou immédiatement après, d’une manière ou d’une autre, pour Dieu sait quelle raison, il avait décidé de faire le chemin de Paris à Sarajevo dans une voiture qu’il avait emplie de livres. Alors que tout le monde s’affairait à procurer les services d’urgence, sauver les blessés, rétablir l’alimentation en eau et en électricité, il était apparu dans la zone dévastée et s’était mis à distribuer des livres, geste qui avait instantanément capté l’imagination de tous. Lorsque la violence avait cessé et que la ville avait retrouvé, peu à peu et à tâtons, le chemin d’un semblant de normalité, Bueb était resté. Sans doute, dans ces circonstances, au début, n’avait-il pas été si incongru de l’installer dans un poste doté d’une certaine aura culturelle. Mais comment cette situation avait-elle pu se prolonger, en dépit de la gêne publique, de l’insulte durable faite à la réputation de l’une des grandes cultures de cette planète ? Mystère.

Dieu merci, il y avait beaucoup à faire à Sarajevo. On peut se promener dans ses rues sinueuses, le long desquelles nous découvrîmes les multiples cimetières chrétiens et musulmans où reposent tous ceux qui ont été tués lors de la boucherie que fut la guerre des Balkans. Cette promenade révèle des richesses insoupçonnées : les spectaculaires contrastes de couleur d’une ruelle colorée à l’autre, toutes criblées de nids-de-poule, avec leurs boutiques et étals de fortune qui vendaient quantité de produits artisanaux à la foule dense.

Nous croisâmes des gens extraordinaires et assistâmes à des manifestations qui définirent à nos yeux la véritable nature de Sarajevo. Je revis mon ami Rastko Gariá, dont j’avais fait la connaissance quelques années plus tôt à Split ; il parcourut la distance entre les deux villes pour venir passer du temps avec nous et discuter de deux de mes livres qu’il traduisait alors en croate. Il nous emmena à travers le labyrinthe de ruelles jusqu’à un petit restaurant niché dans un recoin perdu, où il encouragea le propriétaire à dévoiler ses trésors ; il nous aida à approfondir notre connaissance de l’étrange et triste société que nous côtoyions. Vers le milieu du repas, le chef arriva à notre table de fortune : il avait appris que je venais d’Afrique du Sud et voulait me faire savoir qu’il s’était rendu à Johannesburg en 1975 avec une équipe de football. Il avait une question à me poser : “Vous traitez encore les gens rouges *(sic)* à part, ou est-ce que ça va

mieux maintenant ?”

L’excellent cinéaste Eric Valli vint nous voir à la Résidence ; sa conversation animée, la volubilité de ses mains, son regard perçant conférèrent un sens nouveau à l’endroit. En voyant son beau film *Himalaya*, j’imaginai ce qu’il aurait pu faire s’il avait pu réaliser son rêve : tirer un film d’*Un instant dans le vent*.

Et puis nous rencontrâmes un homme dont j’ignore l’identité, qui, lui aussi, aiguisa ma vision de Sarajevo. C’était un médecin, d’âge mûr mais paraissant beaucoup plus vieux, comme s’il avait porté tout le poids du monde sur ses épaules. Après l’exposé d’Antjie Krog sur la commission Vérité et Réconciliation, et sur l’importance qu’il y a à tous raconter nos histoires personnelles, cet homme fit une brève intervention. Pendant la guerre, on lui avait demandé d’aider à gérer la crise ; il avait veillé jour et nuit à ce qu’on s’occupe des cadavres et réconforte les vivants ; le contexte frisait l’intolérable. A l’instar de ses collègues, il était épuisé. La souffrance était physique, bien sûr, mais il y avait pire : l’anéantissement de la notion d’“humanité”. “J’entends tellement histoires, dit-il dans son anglais de cuisine. Trop histoires. Plus moi faire face. Encore aujourd’hui, plus trouver sommeil la nuit. Je revois visages. J’ai impression éclater, à force garder dans mon cœur toutes histoires que je *dois* raconter. Mais j’ai personne à qui raconter. Personne veut écouter. C’est ça, le pire.” Il s’effondra, fondit en larmes. Ce fut l’une des choses les plus terribles auxquelles j’aie été confronté : la notion d’une société, d’une nation qui aurait *trop* d’histoires à raconter – et personne pour les entendre. On considère alors l’atrocité de la guerre suivant un tout autre point de vue.

Mais si Sarajevo prit pour nous un visage humain, ce fut indéniablement grâce à une jeune Serbe remarquable, Boba, dont le beau visage encadré par une crinière brune traduisait la lumière et les ténèbres qu’elle avait vues dans la ville meurtrie. Comment repenser à Sarajevo sans l’entendre raconter ses expériences de guerre ? Elle avait été chargée de faire le décompte des innombrables cadavres, pour s’assurer que les chiffres ne seraient pas déformés par l’un ou l’autre parti ; Sarajevo était devenu une cité des morts : hommes, femmes, enfants qui, tous, désormais, reposaient dans leurs cimetières respectifs.

Ce qu’elle nous raconta de sa propre vie au milieu des morts me rappela une admirable conférence, *Le Côté noir du crépuscule*, à laquelle j’avais assisté en 2001 en qualité de professeur invité à l’université du Wisconsin, à Madison. Le Serbe Branka Arsic avait évoqué les “forces brutes, noires, maléfiques des Balkans”. Il avait parlé de manière fascinante de la légendaire figure de “la

vierge du Kosovo” qui était apparue aux soldats après la bataille décisive entre les Ottomans et les Serbes au XIIIe siècle. D’après Arsic, cette défaite des Serbes avait sonné le glas de la littérature et de l’histoire du pays pendant six cents ans, réduisant les Serbes à l’état de spectres ici-bas : Bram Stoker n’a pas situé par accident l’histoire de son vampire dans les Balkans. La vierge anonyme apparut sur le champ de bataille jonché de morts, de blessés, de moribonds, en quête du cadavre de son amant ; elle ne le retrouva pas mais ne put imiter Antigone car il était impossible de distinguer les vivants des morts, et donc de décider qui pouvait être enterré. La légende demeure ouverte – ce qui, pour une légende, est des plus frustrants : la vierge disparaît simplement dans un nuage. Depuis lors, semble-t-il, cette contrée tragique est condamnée à vivre entre la vie et la mort, entre être et ne pas être ; les observations de Boba conféraient une terrible substance au mythe.

Toutefois, elle ne parla pas seulement des aspects sombres de son expérience. Elle nous raconta aussi les pique-niques qu’elle et ses amis organisaient en pleine guerre : s’habillant de couleurs vives, rouges lumineux, verts chatoyants ; bleus foncés, jaunes vifs. Ils montaient ainsi ouvertement sur les coteaux éventrés pour déjeuner sous un soleil resplendissant, exposés aux yeux de tous dans la ville en contrebas et aux balles des snipers, simplement pour affirmer le pouvoir de la vie face à la mort, pour défier les forces du mal qui tentaient sauvagement de détruire tous les signes de présence humaine et de beauté. Je ne pus m’empêcher de me remémorer la fin des années 1970, quand Breyten était en prison à Pollsmoor et que sa sœur Rachel demandait l’autorisation de lui rendre visite à Noël : elle emportait un panier dont elle sortait des longueurs d’étoffe, les rouges, les verts, les violets, les jaunes les plus éclatants qu’elle avait pu trouver ; elle s’en enveloppait de la tête aux pieds : arbre de Noël vivant ; inutile de dire un mot, il lui suffisait de rester là, debout, débauche de couleurs : elle savait que son frère, peintre, ne voyait jamais en prison que du gris, du brun et du kaki, et que rien ne pourrait lui faire davantage plaisir, ne pourrait le rassurer autant que la couleur, la couleur, signe vibrant de vie.

SALZBOURG :
UN ÉTAT D’ESPRIT

J’ai fait tant de voyages au fil des ans, tels des livres bienaimés ouverts, goûtés et revisités ; tant de moments gravés à jamais dans ma mémoire, dont chacun porte en lui, comme un morceau d’ambre qui enferme un insecte, l’essence de mon expérience du monde. Je ferme les yeux et les rappelle à moi. Le tertre de la tombe de Tolstoï recouverte de mousse sombre parmi les bouleaux lyriques de la forêt du domaine d’Iasnaïa Poliana, incarnation de ce qui est sans doute son histoire la plus mémorable. *De combien de terre un homme a-t-il besoin ?* Ou la tombe d’Ibsen à Oslo, simple dalle portant son nom sous un ballet silencieux et infini de feuilles d’automne (Rilke : *Die Blätter fallen, fallen wie vom Weit…*). Une croisière paisible sur le Trollfjord le long de la côte ouest de la Norvège, de fjord en fjord, des rouges, verts et jaunes vifs des maisons de Bergen, jusqu’à la sombre solitude d’Ålesund ou de Trondheim, dans leurs havres profonds, jusqu’à la sobre magie de l’île de Lofoten, puis le long des franges septentrionales du continent européen au cap Nord et à Kirkenes. Les extrêmes sévères d’Islande, où tout dans l’univers visible et quotidien a une contrepartie, souterraine et invisible, où des entrées secrètes et inattendues mènent de notre monde à l’autre – ici par le tronc d’un arbre, là par l’entrée d’une grotte, ailleurs par une étrange crevasse dans une formation rocheuse. En un contraste saisissant, les plaines et les monts féroces du Mexique sous un soleil de plomb. Se réveiller à l’Hotel Catedral et voir les volutes de fumée du Popocatépetl et de son double, la Dame endormie, Iztaccíhuatl ; se hisser tout en haut des interminables escaliers bruns des pyramides du Soleil et de la Lune à Teotihuacán, contempler, médusé, dans sa sombre forêt, les flancs en escaliers du temple maya de Nahoc Mul dont le nom, *Eau remuée par Vent*, est aussi magique que son architecture. Hormis quoi je retourne à un décor fait de poussière et de soleil, de véloces petits lézards et d’un vacillement d’“oiseaux du soleil”, colibris rouge et vert vif, dans les feuillages des bougainvillées de Bamako, où je me penche sur un parapet qui surplombe les lents méandres du vaste fleuve Niger, que l’on peut suivre jusqu’aux palais de rêve, aux temples et aux bibliothèques d’un autre lieu mythique, Tombouctou, avec ses parchemins et ses livres qui remontent au temps où ce pays comptait plus de splendeurs que la plupart des empires européens. Un autre glissement dans ma mémoire, et

apparaissent les maisons blanc et bleu d'une rue pentue de Santorin qui surplombe la Méditerranée sombre comme du vin, ou les colonnes effritées, immémoriales, baignées de soleil, du Parthénon. De là, il n'y a qu'un clin d'œil jusqu'aux lumineux murs ocre de Dubrovnik : une procession nuptiale sur la place – soudain, les festivités s'interrompent car, alors que la mariée, en vert pâle, manifestement enceinte, et le marié basané et fanfaron se préparent à monter l'escalier de l'église, une jeune femme sensuelle surgit, se jette sur le marié et l'embrasse goulûment. Le beau-père fait quelques pas menaçants dans leur direction. La mariée fond en larmes. L'inconnue se pend au cou du marié ; puis, sans crier gare, tous deux se mettent à courir, contournent l'église, se dirigent vers les remparts. Puis retour au Nord lointain : Kakslauttanen, plus loin que le Cercle polaire, aurore boréale au milieu des chênes nains de trois cents ans d'âge, dans la lumière blême où une boule de feu mat glisse silencieusement sur l'horizon sans jamais tomber derrière, alors que des ruisseaux incroyablement glacés fusent sur un lit de cailloux blancs qui suit l'inclinaison de la terre. Un autre clic de mémoire et me voici à Jérusalem, d'où je me rends dans nombre de lieux de l'Ancien Testament qui me sont familiers parce qu'ils ont ponctué mon enfance violente : Jéricho autrefois entourée de murs ; la colline de Megiddo, la biblique Armageddon, avec ses vestiges de moult cités empilées les unes sur les autres, palimpseste de ruines ; flotter, soudain léger comme l'air, dans la mer Morte ; haletant dans l'air clair et raréfié du mont Sinaï ; les hauteurs brunes et glabres de Masada ; à Qumran, les grottes des Rouleaux, que je vis plus tard dans le merveilleux Sanctuaire du Livre à Jérusalem, un jour d'incroyable chaleur blanche ; la fertile vallée du Jourdain. Pénétrant ainsi l'univers de la mythologie qui avait façonné et élaboré mon enfance, je l'avais vue devenir réalité. Sans oublier les conversations gravées dans ma mémoire, avec le rabbin Moshe Semer et l'audacieux auteur David Grossman, préfigurant une autre rencontre, en Norvège, en 2002, avec Amos Oz. Mais l'expérience déterminante de ce voyage fut la visite à l'université palestinienne de Birzeit. J'avais beaucoup lu sur le conflit au Moyen-Orient ; à Salzbourg et ailleurs, j'avais eu de longues conversations passionnées avec des écrivains palestiniens. Je me rappelle encore ma discussion avec Hanan Mikhail-Ashrawi quand elle était venue au Cap des années plus tôt. En plusieurs occasions avant sa mort prématurée, j'avais aussi pu bénéficier de la grande sagesse et de la douce humanité d'Edward Said. Mais cette immersion dans la terrible réalité de cet endroit tragique, de cette terre et de son peuple, m'a éprouvé comme peu d'expériences l'ont fait dans ma vie. Je crus redécouvrir le

cœur hideux de l'apartheid : la manière dont les Palestiniens, y compris certains des êtres les plus merveilleux que j'aie jamais rencontrés, sont soumis à l'une des oppressions les plus cruelles ici-bas, le tissu d'hypocrisie et de mensonges qui, du côté israélien, tente d'obscurcir et de déformer la vérité. Au cours de ce séjour se produisit un événement particulièrement choquant : la bicoque d'un vieux Palestinien fut rasée par les bulldozers de l'armée israélienne parce qu'il avait osé installer une citerne sur sa toiture afin de récupérer les quelques rares gouttes de pluie qui tombaient là. J'ai vu le réseau d'autoroutes modernes construites pour les Israéliens et les misérables petites routes auxquelles les Palestiniens sont confinés ; j'ai vu les oliveraies, souvent seul moyen de subsistance des agriculteurs palestiniens, arrachées par les Israéliens ; j'ai vu la prolifération de nouvelles colonies israéliennes en plein territoire palestinien, établies là à l'encontre de tous les accords signés, simplement pour renforcer la présence et le pouvoir des Israéliens dans un territoire qui ne leur appartient pas. J'avais déjà vu cela, du temps de l'oppression des Noirs par les Blancs en Afrique du Sud. J'avais déjà entendu les mêmes excuses et explications pieuses. Quand j'y repense aujourd'hui, je ne peux écarter de mon esprit le souvenir des terribles vestiges de Dachau et d'Auschwitz : si Israël ne s'est jamais lancé dans un génocide de l'ampleur de l'Holocauste, le nettoyage ethnique que cette nation inflige aux Palestiniens équivaut, moralement, à une version lente et en mode mineur des camps de la mort. J'ai du mal à comprendre comment un peuple pour lequel il a été si difficile de se relever des horreurs de l'Holocauste peut ensuite infliger à d'autres ce qu'on lui a fait.

Tout cela est projeté, concentré avec l'intensité d'un laser sur une confrontation spectaculaire entre un jeune écrivain israélien et une jeune femme palestinienne, belle et furieuse, lors d'une conférence au Schloss Leopoldskron à Salzbourg, où il se peut que j'aie passé, je crois, certains des moments les plus mémorables de mon existence.

Mon premier séjour à Salzbourg et, de nombreux points de vue, le plus marquant remonte au tout début des années 1990 lorsque le Schloss Leopoldskron réunit pendant deux semaines entières soixante ou soixante-dix écrivains, universitaires et lecteurs d'une trentaine de pays pour discuter de l'impact de la chute du mur de Berlin sur la pensée et la culture.

Comme toujours, c'est la nature même du Schloss comme lieu qui contribua d'une façon cruciale à une grande partie de ce qui se passa au cours de cette quinzaine : le merveilleux bâtiment ancien qui, surtout dans la bibliothèque, avec

son escalier secret et sa Salle vénitienne, porte encore le sceau théâtral de Max Reinhardt. Le château est situé dans un petit bois sur les bords d'un lac qu'au fil des ans, j'ai vu prendre les couleurs des quatre saisons : les feuillages aux teintes changeantes lors des premiers frémissements de l'automne, les neiges abondantes en hiver, les arbres couverts de bourgeons et le retour des oiseaux au printemps, la pleine et féroce chaleur de l'été. En vingt minutes à peine, un étroit sentier verdoyant vous mène au Mönchsberg, qu'on traverse sous les hauts murs blancs du Festung ; en dévalant quelques marches sur l'autre rive, on rejoint la Herbert von Karajanplatz en plein centre-ville. Si on se trouve là à l'heure exactement, toutes les cloches sonnent, du grave bourdonnement de la cathédrale au Glockenspiel de la tour du Regierungsneugebäude. On peut ensuite se promener en ville, d'une place à l'autre, des foules de la Getreidegasse, où est située la maison de Mozart, aux extravagances botaniques des jardins de Mirabell en passant par plusieurs ponts élégants ; on peut prendre un chocolat ou un café accompagné d'incomparables pâtisseries chez Tomaselli ou déjeuner sous les arches des galeries du centre ; ou bien encore l'on se promène au milieu des tombes, dont celle de la sœur de Mozart, Nannerl ; sinon, par les grandes chaleurs estivales, on peut se reposer sur la rive herbeuse et incurvée de la Salzach aux flots rapides. Partout, à chaque coin de rue, sur chaque place, on entend de la musique, Mozart surtout : c'est un véritable Jardin des délices.

Puis retour au Schloss, pour des conférences, des discussions, des débats parmi les plus stimulants qu'on puisse espérer. Sur quoi l'on se retire, à la fin de cette journée trépidante, au Stube, au sous-sol, où l'on peut poursuivre la conversation. Je me rappelle fort bien, lors de cette première conférence, la façon dont les défenses tombèrent, comment nous nous mîmes à parler de nos contrées d'origine, des dangers, des ténèbres des persécutions et des intrigues, de la censure, du samizdat, de la mainmise de l'Etat, des raids des polices de sécurité, et, du moins pour certains participants, des souvenirs d'amis, de parents ou d'enfants torturés et assassinés, simplement parce qu'ils avaient osé remettre en cause, commenter ou critiquer. Ensuite, le véritable miracle : à la toute fin de cette longue et épuisante journée, les uns très près des autres, nous nous remémorions, nous faisions travailler nos imaginations ; dans une fraternité et une sororité retrouvées, nous nous enlacions, les larmes coulaient, et nous cédions tous à la nostalgie et aux envolées passionnées – retournés au bon et mauvais vieux temps de la censure et des persécutions qui nous avaient empêchés de dormir, en avaient contraint certains à l'exil et conduit d'autres à la mort.

Quelle étrange affaire : pas un seul d'entre nous, bien sûr, n'aurait souhaité revenir à ces temps cauchemardesques, or, en égrenant nos souvenirs, nous comprenions que nous avions perdu quelque chose (qui ne pouvait exister que dans les effroyables circonstances où nos écrits, nos pensées, notre vie avaient été menacés) : nous avions perdu la camaraderie, la proximité, le partage, la solidarité. Parce que nous avions tous été embarqués sur le même bateau, parce que les complications imposées à nos vies s'étaient finalement résumées à un fait assez simple : nous avions tous alors un ennemi commun, les mêmes craintes, le même espoir qui nous faisait aller de l'avant.

Nous pouvions venir d'Afrique du Sud, d'Argentine, des Balkans, du Nigeria, du Chili, du Bangladesh, du Cameroun, d'Egypte, de Chine ou d'Allemagne de l'Est, au tréfonds de nous-mêmes nous venions tous du même endroit, du même état d'urgence, des mêmes mutismes. Cette découverte, renouvelée au moins tous les soirs et quelquefois aussi pendant la journée, dans l'improbable splendeur du Schloss, nous rapprocha comme rien d'autre n'aurait pu le faire. Dans une certaine mesure, la théâtralité du lieu fournissait un cadre irréel qui nous poussait à voir plus profondément en nous-mêmes et dans la vie les uns des autres. Le parcours fut semé de plusieurs explosions spectaculaires, comme lorsqu'on traita du thème "Littérature et politique" : la polémique entre le jeune Israélien et la magnifique Palestinienne, causée, nous devions le découvrir plus tard, par une méprise sur le texte que le jeune Israélien avait lu. Bientôt presque tout le monde dans l'assistance fut impliqué. Pendant un temps, il sembla que la conférence entière allait sombrer dans le chaos. Mais le très diplomate organisateur, Tim Ryback, proposa que nous ajournions et fassions une promenade autour du lac. Nous sortîmes tous dans le crépuscule. Les discussions des petits groupes qui se formèrent alors eurent une intensité difficile à imaginer et impossible à décrire. Mais, peu à peu, il devint possible de raisonner et de s'adresser à nouveau la parole ; après avoir fait le tour, longuement, lentement, du lac dont l'eau obscurcie commençait à luire d'une façon quasi surnaturelle, comme si elle avait été illuminée depuis les profondeurs, nous pûmes reprendre le programme de la soirée et comprendre, dans une atmosphère de sympathie générale, ce qui nous divisait et ce que, en fin de compte, nous partagions fondamentalement.

Sans exception, chaque explosion déboucha sur une communication plus riche encore. Telle était la véritable magie du Schloss. Les amitiés scellées lors de ces échanges modifièrent la teneur et, parfois, la direction de nos vies.

Toutes les discussions n'étaient pas érudites ou d'un sérieux mortel. C'étaient

souvent de rafraîchissants interludes pleins d'humour. N'oublions pas les pauses et, souvent, le soir, les récitals. Nous ne fûmes guère surpris (en fait, cela semblait approprié) d'apprendre que le jeune Mozart s'était sans doute produit ici devant l'archevêque de Salzbourg, dans l'une de ces salles surchargées d'ornements. Plusieurs excursions étaient inscrites au programme, notamment dans le Salzkammergut, avec ses lacs et ses montagnes ; et au Wintersberg ; nous eûmes même l'occasion de faire des pauses seuls pour aller nous promener en ville, déjeuner au restaurant du Sankt Peter niché sous la montagne où, prétend-on, Charlemagne se restaura parfois, ou bien assister à un concert au Mozarteum, à la Haus für Mozart ou, tout en haut, au Festung.

Les conférences du Leopoldskron furent inaugurées au début des années 1950 par une poignée de jeunes Américains qui avaient passé un certain temps en Autriche pendant la guerre et lancèrent le projet d'établir un "pied-à-terre" où des discussions et des échanges entre universitaires pourraient transformer l'expérience de la guerre et ses souvenirs en quelque chose de positif et de durable. Au fil des ans, les conférences, qui n'ont cessé de se multiplier, ont abordé des sujets comme l'éducation, l'économie, la loi, les affaires, l'éthique, etc. Sans oublier les sujets culturels : théâtre, littérature, philosophie.

Progressivement, tandis que le XXIe siècle commençait à affirmer sa présence et à imposer ses exigences, le Schloss Leopoldskron parut suivre l'exemple d'un nombre croissant d'universités, qui ne sont plus des institutions d'excellence intellectuelle, culturelle et morale mais des affaires bien gérées capables de dégager un profit. Le visage de l'Amérique se fit de plus en plus voyant ; et ce n'est pas toujours le visage qu'on aime associer à sa période d'excellence culturelle. A mes yeux, ces dernières années, le Schloss a hélas perdu de sa magie ; le déclin fut scellé par le départ de Tim Ryback et de sa charmante famille.

Cela a coïncidé avec une lente mais perceptible dégradation de ce que le nom de "Salzbourg" représentait jadis pour moi. La musique y est pour beaucoup.

Au fil des ans, la musique a toujours représenté un pan essentiel de ma vie. Pas mes précoces tentatives pour jouer du piano, qui furent, en gros, décevantes. Mais j'ai *vécu* avec la musique. J'ai du mal à écrire sans musique. J'ai du mal à penser sans musique. J'ai du mal à vivre sans musique. Par musique, j'entends : musique classique. J'ai fait d'estimables efforts pour étendre mes intérêts et mes goûts : parfois j'arrive à entrouvrir la porte et laisser entrer un peu de jazz, quelques mélodies de Dylan ou des Beatles, et la *klapa* croate. Mais pas grand-

chose de plus. Le summum demeure Mozart. D'où l'attrait particulier de Salzbourg pour moi. Beethoven sans hésiter non plus. Et quelques autres : Chopin, de plus en plus depuis que j'ai fait la connaissance de Karina. Un large éventail de musique baroque : de Vivaldi et Telemann jusqu'à Bach en passant par Scarlatti et Corelli. Et puis Brahms, un peu de Wagner, de Mahler et de Richard Strauss, et puis, oui, un soupçon de Stravinski. Mais c'est à peu près tout. J'aimerais entendre la *Marche funèbre* de Beethoven lorsque mes cendres seront répandues dans un coin que j'aime ; ou celle de Chopin. Pour le reste, je pourrai dormir sur mes deux oreilles dans mon cercueil et imaginer, comme l'a dit George Eliot, entendre l'herbe pousser et battre le cœur de l'écureuil, et mourir du rugissement au-delà du silence.

Des instruments, en solo ou en concerto : certes, le piano ou la flûte, le violon, à l'occasion le bourdon du violoncelle. Souvent la musique de chambre sous toutes ses formes. Et les grandes symphonies turbulentes et expansives. Dans ce domaine aussi, je serai toujours heureux de retourner à Chopin, à Beethoven et, en fin de compte, maladivement, à Wolfgang Amadeus.

Etudiant, j'aimais l'opéra, mais seulement parce qu'il me semblait plus "accessible". Il me fallut des années avant d'y revenir, avec prudence, et de m'apercevoir (grâce, pour commencer, à Gigli, à Di Stefano, à Sutherland, avant d'atteindre des sommets avec la Callas) que ce pouvait être une forme sublime. *Lucia di Lammermoor. Tosca. La Traviata*. Et, de nouveau, Mozart, de l'*opera seria* à l'*opera buffa* (mais qui peut considérer *Cosí fan tutte* ou les *Noces* comme des *opera buffa* ?). C'est pourtant seulement début 2005, à Oudtshoorn, où je me trouvais avec Gerrit et Marian, lorsqu'ils me firent écouter le premier CD désormais légendaire d'Anna Netrebko, *Sempre libera*, que l'opéra se métamorphosa irrémédiablement, à mes yeux, en quelque chose de comparable, en ampleur et en impact, à la *Neuvième* de Beethoven, au *Clavier bien tempéré* de Bach ou à l'un des derniers concertos pour piano de Mozart.

C'est à Salzbourg que Netrebko fit en 2002 sa fracassante entrée sur la scène internationale après avoir séduit le public du Mariinsky à Saint-Pétersbourg et le public américain à San Francisco dès 1995, dans le rôle de Donna Anna. Depuis, seule ou en compagnie de l'inimitable ténor mexicain Rolando Villazón, elle est devenue la star du Met, de la Scala, de Covent Garden et, bien sûr, du Salzburger Festspiele : ascension trop météorique aux yeux de certains, impardonnable dérive de l'opéra vers le show-business, d'une chanteuse de renom naguère mais désormais dépassée, comme Christa Ludwig s'en est plainte récemment. A l'instar de Gigli et de Galli-Curci, de Di Stefano et de la Callas, de Sutherland et

de Pavarotti, ou, plus récemment, d'Alagna et de Gheorghiu, ces deux-là, Netrebko et Villazón, sont devenus les "divins jumeaux", un phénomène qui causa une surchauffe de l'univers du glamour et de la promotion commerciale. C'est sans doute regrettable car il devient parfois difficile d'y voir clair (ou d'entendre, dans ce cas précis) à travers tout le battage. Mais, jusqu'à présent, la grandeur de ce couple de scène semble avoir toujours gardé un pas ou deux d'avance sur les inventions des médias.

Une journée avec ce premier CD, *Sempre libera*, et je fus mordu. Avant que Gerrit, Marina et moi ayons terminé de l'écouter, j'avais envoyé à Karina un SMS à Salzbourg pour l'informer de cette découverte. A peine quelques minutes plus tard, elle répondait avec un compte rendu détaillé sur Anna Netrebko. Pour moi, ce fut le signe qu'il y avait là la possibilité d'une relation.

2005 fut l'année de *La Traviata* avec Netrebko et Villazón. Les tickets étaient tous vendus des mois à l'avance ; au marché noir, ils se négociaient à cinq mille euros. Qu'importe, inébranlables et à jamais optimistes, nous décidâmes de partir pour Salzbourg et de tenter notre chance (elle ne fut pas au rendez-vous). Nous fûmes invités à passer une nuit ensemble au Schloss, dans la somptueuse chambre où j'avais séjourné seul en deux occasions, avec vue imprenable sur le lac.

Le soir où nous aurions dû aller voir *La Traviata* au Festspielhaus, nous rencontrâmes en ville le frère de Karina, Krystian, et allâmes dîner au Zirkelwirt. Bon repas mais ambiance mélancolique : à deux cents mètres, Anna chantait, alors que nous étions là, orphelins.

Après le plat principal, nous décidâmes d'aller chez Tomaselli prendre le dessert et apporter une touche de douceur à cette soirée amère. En chemin, nous passâmes devant plusieurs de ces curieux grands cônes colorés que la municipalité avait installés dans toute la ville. Devant l'un d'eux, jaune, sur la place près de Tomaselli, Krystian entendit que de la musique en sortait. Il se pencha pour écouter. Puis il nous fit signe de nous approcher. Je collai l'oreille contre cet objet jaune, froid et mouillé : mon sang ne fit qu'un tour !

"C'est *La Traviata* !", lâchai-je, le souffle coupé. Ce ne pouvait être qu'une retransmission en direct du Festspielhaus. C'était Anna, aucun doute. La scène d'adieu, à vous donner froid dans le dos. Aussi proche d'une représentation *live* que nous aurions pu l'espérer. Nous écoutâmes sous la pluie, fascinés. Le lendemain, je demandai à Karina de prendre une photo de moi en train d'embrasser le cône jaune. Jamais je n'approcherais Anna Netrebko de plus près.

Or, en 2006, l'impossible arriva. Aucun espoir d'obtenir des billets par les canaux traditionnels : toutes les représentations des *Noces* étaient vendues huit fois le jour de l'ouverture des réservations. Nous nous résignâmes à notre sort, résolus néanmoins à faire notre pèlerinage annuel à Salzbourg. Nous pourrions au moins voir notre idole sur le grand écran dressé pendant le festival sur la Mozartplatz. Or, contre toute attente, un mois à peine avant le festival, l'une des nombreuses pistes que nous avions tentées déboucha. Nous avions gagné le gros lot ! Nos tickets nous attendaient au guichet.

Cette représentation fut incroyable. La diva rompit avec la tradition de l'*opera buffa* d'une Susanna soubrette coquette. Son interprétation était dans une autre clé, soulignant des aspects de Beaumarchais d'ordinaire inexplorés : la révélation profondément dérangeante du droit de cuissage et l'exploitation impitoyable des femmes. Cette production, autour d'Anna Netrebko, était sombre et perturbante, même si, avec une incroyable agilité, la cantatrice réussit ô combien à rendre justice à la trompeuse légèreté de la musique.

Nous retournâmes dans le noir au Schloss, en vue de notre propre célébration intime.

Le surlendemain se présenta l'occasion de rencontrer Anna lors d'une signature au magasin de musique du Katholnigg : lui parler pendant quelques précieuses minutes !

En mars 2007, un bon ami, Jean Félix-Paganon, qui a été l'ambassadeur de France en Afrique du Sud et grâce auquel je dois en grande partie d'avoir été nommé officier de la Légion d'honneur, réussit à nous obtenir des billets pour un récital de duos avec Netrebko et Villazón à Paris. Nous n'apprîmes que plus tard tous les obstacles qu'il lui avait fallu surmonter : le Premier ministre avait même dû intervenir personnellement pour que nous puissions obtenir nos billets.

Mais les portes de Salzbourg restaient fermées. Une fois de plus, tous les billets, cette fois pour un *Domkonzert* avec Anna Netrebko et Elina Garanča dans le *Stabat Mater* de Pergolèse, étaient vendus avant même l'ouverture officielle des réservations. Mais l'impossible arriva derechef et, grâce à des amis proches du Festspiele, nous réussîmes à avoir des places. Une fois n'est pas coutume, nous partîmes pour notre pèlerinage à douze mille kilomètres de chez nous pour entendre Anna.

Or, le destin intervint d'une autre manière. Pas moins de cinq des principaux interprètes du festival déclarèrent forfait au dernier moment. Dont Anna Netrebko et Rolando Villazón. Nous ne remettons pas en question la validité de leurs raisons. Mais il sembla impardonnable que le bureau du Festival refusât

vertement de nous rembourser nos billets. Nous venions exprès d'Afrique du Sud pour entendre Anna ? Eh bien, ils n'y pouvaient fichtre rien ! "Nous avons annoncé un concert Pergolèse, rétorqua la femme du guichet, et ce sera bien un concert Pergolèse." "Nous sommes farouchement opposés à ce nouveau culte des stars", ajouta l'intendant du Festival lors d'une émission de télévision peu après, en réaction au tollé parmi les festivaliers : il oubliait tout simplement que c'était Salzbourg qui avait transformé les musiciens en stars !

C'était à peu près comme proposer un match exhibition à Wimbledon opposant Roger Federer et Rafael Nadal, puis informer les fans, à leur arrivée à Londres, que le match a été déplacé sur un court inconnu du Kent et que Federer et Nadal ont été remplacés par Tim Henman et Leyton Hewitt. Et puis dire : "Nous avons annoncé un match de tennis, et vous aurez bien droit à un match de tennis !"

Le triomphe des bureaucrates, un coup porté à l'intégrité artistique. Les remplaçants de Netrebko et Garanča au *Domkonzert* étaient excellents. Mais, comme des centaines d'autres festivaliers, je n'avais pas fait le déplacement à Salzbourg pour les entendre, eux. L'attitude mercenaire des organisateurs risque de porter des fruits amers et ratatinés dans un avenir proche. Karina et moi, en tout cas, ne retournerons pas au Festspiele. Et nous savons que d'autres y réfléchiront à deux fois avant d'y retourner.

NOIR ET BLANC, ENCORE

J’hésite à revenir, dans ce dernier chapitre, au thème du noir et du blanc. On aurait aimé penser que la nouvelle donne politique en Afrique du Sud depuis la transition entamée au début des années 1990 aurait enfin rendu caduque la question raciale. Cela semblerait d’ailleurs le cas si l’on en juge par l’extraordinaire réaction dans le pays à la victoire des Springboks lors de la Coupe du monde de rugby. Pourtant, les contradictions fondamentales de notre société sud-africaine n’ont guère changé. Ces dernières années, on pourrait même parler d’une résurgence du racisme. La tragédie est qu’elle est encouragée non seulement par l’attitude butée de Blancs d’extrême droite mais aussi par les actions et l’attitude de certains dans le camp même de l’ANC.

Ce que je trouve le plus triste dans l’Afrique du Sud d’aujourd’hui, c’est ceci : dans le passé, lorsque la passion me poussait à me confronter à l’Afrique, l’attitude de certains Blancs me maintenait à distance – tant qu’ils étaient là, l’Afrique ne pourrait pas s’exprimer avec sa voix propre. Aujourd’hui, ce n’est plus le cas et l’ANC doit porter l’entière responsabilité de la situation : car, aujourd’hui, certains Noirs se dressent entre l’Afrique et moi. Des gens comme Tony Yengeni, le Vladimir Poutine du pauvre ; notre fort peu hygiénique ministre de la Santé, Manto Tsabalala-Msimang ; notre bouffon de cour, le ministre de la Sûreté et de la Sécurité, Charles Nqakula ; et certains autres qui auraient dû être de fiers symboles de l’Afrique et qui, aujourd’hui, trahissent le continent et l’idéal qu’ils devraient représenter. Or ces individus ne sont pas des exceptions : ils sont représentatifs d’attitudes qui entachent l’histoire et le legs de valeurs qu’on est parvenu à hisser au premier plan, au prix d’une grande souffrance, au prix fort, payé pendant de nombreuses années. Comment en sommes-nous arrivés là ?

La naissance de la nouvelle Afrique du Sud fut le fruit d’un événement inattendu : début 1990, le vieil empereur fou, P. W. Botha, dont les rages apoplectiques et l’intransigeance avaient mené le pays au bord du gouffre pendant les années 1980, fut victime d’une attaque qui laissa de graves séquelles. Flanqué par le ministre des Affaires étrangères Pik Botha, F. W. De Klerk ne perdit pas un instant pour chausser les souliers du chef non regretté. Ce n’était pas forcément un gage de changement : De Klerk était encore perçu comme un

sinistre personnage très à droite, initiateur au Parlement de certaines des lois les plus odieuses de l'apartheid. 1989 fut une année mauvaise mais fascinante, vacillant entre deux centres du pouvoir : le président P. W. Botha et F. W. De Klerk, chef du National Party. L'issue était prévisible : assisté par le ministre des Affaires étrangères, De Klerk surpassa P. W. Botha et prit sa place, reléguant au second plan le méchant vieillard qui, privé de ses pouvoirs, tenta, décérébré qu'il était, de tirer les ficelles de marionnettes qui ne dansaient plus sur sa musique.

Le reste fait désormais partie de l'histoire. Même si toutes ses fibres, tout ce qu'il avait été dans le passé, durent s'insurger, De Klerk fut assez fin politicien pour décrypter les signes des temps, flairer l'atmosphère qui régnait désormais dans le pays, et agir en conséquence. Il agit dans un contexte mondial modifié par des événements tels que la chute du mur de Berlin, la libération de la Pologne, de la Hongrie, de la Tchécoslovaquie, la grogne en Amérique latine et en Afrique. Tout à coup, l'Union soviétique ne pouvait plus être brandie comme un épouvantail, responsable d'avoir conduit le violent autoritarisme sud-africain aux ultimes excès de l'apartheid. De Klerk capitula, pour cette raison mais compte tenu aussi du nouvel élan mondial en faveur des libérations nationales, de l'accroissement phénoménal des oppositions de l'intérieur et de l'extérieur, qui prenaient des formes multiples : sanctions économiques, manifestations syndicales, agitation dans les églises et les universités, apparition de jeunes et vigoureux leaders noirs au sein et au pourtour de l'United Democratic Front. Mais De Klerk eut assez de talent et de rouerie pour le faire avec panache. Manifestement encore persuadé qu'en lançant un mouvement de réforme, il pourrait le contrôler, définir ses paramètres et sa synergie, il catapulta le pays dans un avenir nouveau lors de son allocution historique au Parlement le 2 février 1990 : il promit tout à la fois un débat sur la peine de mort, un moratoire des exécutions, la fin de l'interdiction des mouvements pour la liberté et la libération des prisonniers politiques, y compris Mandela.

Nous regardâmes, incrédules, l'écran de la télé. Et puis, tout de suite après, nous avons téléphoné à quantité d'amis alors que, dehors, des fenêtres des voitures qui, tout à coup, formèrent comme une parade dans les rues, sortaient les poings brandis du salut sud-africain, noirs et blancs. On aurait dit le carnaval ; en même temps, cela paraissait irréel, parce qu'il régnait un grand silence : les gens étaient tellement surpris, ébahis… Ça ne pouvait pas être vrai. Ça ne pourrait pas durer.

Le 11 février 1990 devint l'un de ces jours, et pas simplement pour les Sud-

Africains, que quiconque l'a vécu n'oubliera jamais. Un jour à commémorer longtemps, comme celui de la chute du mur de Berlin : un jour, où, selon les mots ailés de Santayana, l'humanité s'est mise à rêver dans une clé différente. Les marchandages de dernière minute dans les coulisses, les coups d'éclat et les efforts effrénés pour tout arrêter ou lancer l'affaire dans une direction différente, tout cela ne fut connu que plus tard. Ce que nous, les citoyens d'Afrique du Sud, nous vîmes, comme le reste du monde, sur nos écrans de télé, ce fut : un homme de grande taille, grisonnant, impeccablement vêtu, un septuagénaire qui tenait la main de sa femme pour traverser avec de longues et lentes enjambées le jardin paysager de la prison Victor-Verster aux environs de Paarl, à soixante kilomètres du Cap, vers la foule immense massée dehors. Alors, avec une incroyable soudaineté, un mythe se transforma en être humain. Le rêve impossible acquit une effarante réalité. Nelson Rolihlahla Mandela était libre.

Je me trouvais à Grahamstown. Malgré tous mes efforts, il me fut impossible de me libérer et de me rendre au Cap pour l'occasion. Depuis plusieurs années, je travaillais sur mon roman *Un acte de terreur*, dont la marche de Mandela vers la liberté formait un épisode-clé. Quand j'ai écrit ce passage, c'était encore une vision quasi impossible du rêve qui avait permis au pays de résister pendant si longtemps. Or voilà que, de façon incroyable, cela arrivait sous mes yeux : j'étais assis devant la télé avec ma machine à écrire, j'écrivais les dernières pages du roman. Ma vision se troubla. Je pleurai. Mais je voyais mieux que jamais auparavant. C'était comme se mouvoir dans un autre espace-temps, un type différent de réalité. Soudain, tout semblait à portée de main.

Plus tard, j'écrivis ceci : *Nous avons accompli l'impossible. Maintenant, il nous reste à accomplir le possible*. Ce qui s'est révélé beaucoup plus difficile que nous ne l'avions cru.

Mais nous avions franchi le seuil. Mandela était libre.

Il est encore ardu de trouver les bons mots pour parler des événements de ce jour d'été torride et de ce qui s'ensuivit. Certes, j'étais transporté de joie. Mais j'avais aussi mes doutes, pesants, persistants : je ne faisais pas confiance à De Klerk, connaissant l'homme depuis nos années à l'université de Potchefstroom. Nous n'avions jamais été amis intimes : il avait toujours été résolument du côté de l'establishment et prenait bien soin de faire tout ce qu'il fallait pour atteindre le sommet de la hiérarchie des affaires estudiantines ; j'avais toujours été, quoique avec prudence, un hérétique, je penchais de "l'autre" côté. Mais, dans une université aussi modeste, nous nous connaissions tous et étions tous liés par

la notion d'appartenance à une même famille. En outre, à l'époque, je soutenais encore le National Party et j'avais un fort sens historique de mon identité d'Afrikaner.

Peu après le 11 février, je lui écrivis, le félicitant pour sa prise de position ; j'exprimai dans ma lettre le souhait qu'il continue dans cette voie. En même temps, je précisais que, dans quelques semaines, je partirais pour l'Europe et savais d'avance que, dans plusieurs pays, je serais contacté par des journalistes et des hommes politiques qui me demanderaient mon point de vue sur le changement de climat politique en Afrique du Sud. Que devrais-je leur répondre, lui demandais-je, compte tenu que j'étais encore sous surveillance constante de la SB, que mon courrier continuait d'être ouvert et que mes coups de téléphone étaient interceptés ? Quelques semaines plus tard, juste avant mon départ, je reçus une brève réponse officielle de la présidence : Mr De Klerk demanderait à la police d'étudier l'affaire.

S'ensuivit une longue et difficile marche vers la liberté. Bien après que les négociations eurent commencé à entraîner le pays vers une nouvelle donne, l'Afrique du Sud ploya sous des vagues de violence, fomentées notamment par l'Inkatha Freedom Party, dominé par les Zoulous, lors de campagnes qui avaient souvent leur origine dans la province du Natal, pour ensuite se répandre vers le Witwatersrand et ailleurs. Le massacre le plus sanglant eut lieu à Boipathong, où il semblerait que l'IFP ait bénéficié de l'entier soutien de la police. Moment d'une grande obscénité, immédiatement après ce drame, De Klerk se rendit à Boipathong, escorté par les policiers soupçonnés d'avoir été au cœur du massacre. Peu après, lorsque le charismatique leader communiste Chris Hani, le combattant de la liberté qui avait toujours dans sa poche un exemplaire de Shakespeare, fut abattu devant chez lui par des militants d'extrême droite et que l'Afrique du Sud sembla sur le point de s'embraser, De Klerk demeura ostensiblement invisible, tandis que les personnalités phares de l'ANC, notamment Mandela et Tokyo Sexwale, prenaient la situation en main et montraient qu'ils avaient la vision claire et l'esprit d'initiative qu'on attend de leaders.

Lorsque, au cimetière, à l'enterrement de Hani, une colombe blanche lâchée en symbole d'espoir plongea directement dans la fosse, on y vit le pire augure possible. Mais, au dernier moment, un soldat de la branche armée de l'ANC, Umkhonto we Sizwe, "Lance de la nation", dans un geste à la portée à la fois pragmatique et symbolique, se glissa dans le trou pour récupérer l'oiseau affolé

et le libéra. Et cette journée qui aurait pu si aisément s'embourber dans la tragédie s'éleva au-dessus de ses tristes potentialités et se métamorphosa en une affirmation d'espoir. Elle montra que, tout comme l'humanité a réussi à triompher d'Auschwitz, de l'assassinat de Gandhi ou de celui de Martin Luther King, nous pourrions aussi émerger de l'ombre de l'apartheid et de la mort de Chris Hani. A l'heure d'un choix conscient, le pays a rejeté l'option de la violence et s'est tourné une fois encore vers la voie de la négociation et de la paix. Ce qui, avec le recul, était un hommage approprié à Hani, le vaillant soldat féru de Shakespeare.

Le chemin était encore long. Les négociations du CODESA, la Conférence pour une Afrique du Sud démocratique, piétinèrent d'un obstacle à l'autre, dont une invasion, en 4 x 4, de l'International Trade Centre où les négociations avaient lieu, par des membres du Mouvement de résistance afrikaner, l'AWB, un mouvement d'extrême droite ; le massacre de manifestants pacifiques par les policiers de l'infime homeland du Ciskei ; la tentative par l'AWB de s'approprier le *bantustan* du Boputhatswana ; les manœuvres honteuses de De Klerk pour pirater les négociations dans les coulisses, qui firent sortir de ses gonds le pourtant toujours digne et stoïque Mandela, lequel fulmina contre "le chef d'un régime discrédité et illégitime".

Plus d'une fois, nous parûmes devoir sombrer dans le découragement, le désespoir, un nouveau cycle d'irruptions de violences incontrôlables. Même après qu'une date eut été annoncée pour nos premières élections démocratiques, il fut difficile de croire qu'un tel jour arriverait. Jusqu'au dernier moment, le matin du 27 avril 1994, le jour J, circulèrent d'inquiétants rapports sur des violences dans de nombreuses régions. Or, presque miraculeusement, tout cela s'arrêta. La journée se déroula dans un climat incroyablement pacifique et tranquille.

Le mois d'avant, j'étais allé à Montpellier, en qualité de professeur invité. Je rentrai la veille du jour des élections, juste à temps pour voter. J'ai déjà écrit sur ce jour remarquable ; mais ce fut un tel tournant dans ma vie et dans l'histoire du pays que je dois y revenir.

A onze heures, je me rends au bureau de vote le plus proche avec Attwell Jongibandla Bontsa, qui s'occupe de mon jardin une fois par semaine et qui a choisi de porter ce jour-là une tenue très classe, alors qu'il pleut des cordes. Il est xhosa et, pour lui, la pluie est de bon augure ; pour moi, ça l'est moins. Il est en train de vivre une expérience unique : dans ses cinquante ans de vie, ce sera la première fois qu'il votera. Moi-même, je n'ai pas voté très souvent mais, bien

sûr, j'ai toujours eu le choix : pendant mes années de fac, le candidat de ma circonscription était la plupart du temps élu sans opposition ; après mon retour de Paris, il y eut très peu d'élections pour lesquelles j'eus l'impression de pouvoir voter sans remords. Pelotonnés l'un contre l'autre sous un grand parapluie noir, nous partons tous deux pour le centre sportif où une longue file d'attente s'allonge déjà, serpentant le long de la route principale ; juste avant notre arrivée, plusieurs autobus déversent des électeurs des townships, afin de pallier la confusion et la congestion des bureaux de vote là-bas – il est évident que la journée sera longue. Heureusement, quelques malins arrivent avec des monceaux de sacs-poubelles noirs qui peuvent servir d'imperméables et, bientôt, se forme ce qui ressemble à une longue procession funèbre entre le bureau de vote et la voie rapide à cinq cents mètres de là. Mais la foule n'a rien de funèbre. C'est l'un des événements les plus joyeux dont j'aie fait l'expérience.

Nous bénéficions de brèves éclaircies mais la terre est détrempée, tout le monde est dépenaillé et maculé de boue ; la foule n'en est pas moins emportée par une exubérance débridée : nous sommes tous les représentants de la nation arc-en-ciel, de toutes les teintes, du noir cirage brillant en passant par toutes les variations de bruns, d'ocres et de beiges jusqu'aux nombreuses déclinaisons de la teinte pâle qu'on dit blanche ; dans le mauvais temps et l'attente partagée tout au long d'une journée apparemment interminable, je me rappelle qu'en espagnol, le mot pour *attendre* signifie aussi *espérer*. Des poches de conversation le long de la queue qui ne cesse de s'allonger débordent les unes vers les autres pour former une rivière mouvante de paroles – marivaudages, encouragements, taquineries, rires, spéculations, en xhosa, en anglais, en afrikaans, en sotho. Hommes d'affaires, balayeurs, universitaires, domestiques, dames de la bonne société, femmes de chambre, les nantis et les chômeurs, tous se mêlent aisément et même avec exubérance. A en juger par les badges que certains portent, par les affiches et les drapeaux sur les minibus qui arrivent avec leurs cargaisons de plus en plus importantes d'électeurs, il est clair que la plupart des dix-neuf partis qui s'affrontent dans ces élections sont également représentés parmi nous : néanmoins, à ce que j'entends, personne n'emploie un langage politicien. Nous parlons de nos vies, de nos métiers, de nos familles, de l'attente interminable. Le ton est presque insouciant, décontracté, les rires sont constamment là, juste sous la surface.

A une heure, quelqu'un arrive avec du café pour un couple qui attend derrière Attwell et moi ; tels les pains et les poissons de la Bible, les deux gobelets se multiplient pour être partagés entre sept d'entre nous, puis huit, dix, une

douzaine ; les dernières gouttes de sucre au fond sont avalées bruyamment par un bébé noir angélique qui attend sur les genoux de sa mère dans un minibus.

Beaucoup sont venus avec leur bébé ou des enfants en bas âge : au début, je me dis que ce n'est pas une très bonne idée mais, au fil des heures, je me demande s'ils n'ont pas été plus prévoyants que nous. Car, à ce rythme, lorsque nous atteindrons l'isoloir, la plupart de ces enfants auront l'âge de voter !

D'autres bons Samaritains apparaissent chargés de brioches, de sandwiches, de fruits, de jus, de Coca. Et la queue ne donne aucun signe de vouloir se raccourcir. Nous nous retrouvons embourbés dans la même mare de boue pendant une demi-heure ; on a beau ignorer ce qui l'a causée, personne ne se plaint. Comme il n'y a pas de toilettes, de temps à autre, les gens quittent la queue et traversent la large avenue pour se rendre de l'autre côté d'un château d'eau qui leur confère un semblant d'intimité.

De temps à autre, Attwell sort son réveil pour vérifier l'heure. Une fois, il annonce, confiant : "Je crois que nous y arriverons à trois heures." C'est l'heure où, d'ordinaire, il arrête son travail. Le plus souvent, il commence à s'impatienter une heure avant ; mais, aujourd'hui, il ne semble pas le moins du monde anxieux. Nous parlons longuement. De la vingtaine d'années qui se sont écoulées depuis qu'il travaille au Cap. De son lopin de terre au Transkei, de son rêve d'y retourner le cultiver, "dès que j'aurai assez d'argent". Hélas, ses gages de jardinier couvrent tout juste ses frais ici, et il ne peut guère se permettre d'aller rendre une brève visite à sa famille qu'une fois par an, à la rigueur deux. Mais cela n'a pas entamé son enthousiasme et, aujourd'hui, je remarque une nouvelle allégresse dans son attitude, car les événements ont augmenté ses chances personnelles d'un avenir plus heureux.

Deux heures. La demie. Trois heures. La demie. Quatre heures. Nouvelle distribution de rafraîchissements. Cette fois, il y en a assez pour vingt ou trente personnes dans la file. Noirs et Blancs se pressent autour de la femme qui a apporté la nourriture. "Merci, mama. Merci, mama !" s'écrient-ils.

La demie. Nous sommes parvenus à la périphérie du complexe sportif.

Il arrive que les conversations faiblissent. On se tait ; les gens commencent à être très fatigués. Mais qu'importe ! Le moindre centimètre gagné en piétinant nous rapproche du but. J'attends depuis cinq heures : mais je me rappelle une fois encore que, pour d'autres, l'attente a duré trente, quarante, cinquante, soixante *ans*. Et le pays attend depuis des siècles.

Cinq heures. Nous y sommes presque. Tous les visages qui ressortent des grandes portes devant nous expriment un message radieux d'une plénitude,

d’une joie que les mots ne sauraient exprimer. De nouvelles ondes de gaieté traversent la foule. Nous sommes tous devenus les membres d’une grande famille élargie. Noirs, bruns, blancs : au fil de cette journée, un miracle tranquille a eu lieu. Encore la semaine dernière, des Blancs se sont barricadés chez eux, attendant une vague de violence censée les emporter aujourd’hui. Il arrive exactement l’inverse. Grâce au partage de cette expérience, nous apprenons que nous sommes tous sud-africains. C’est aussi simple, aussi capital que ça. Demain, pour la plupart, nous reprendrons nos existences distinctes. Dans l’agitation des jours, des mois, des années à venir, le souvenir de cette journée-là s’estompera peu à peu. Mais il est un fait que nous ne pourrons jamais oublier : nous l’avons passée ensemble, Noirs et Blancs, conscients d’avoir en commun une vie, un pays, une humanité. En réalisant ce qui paraissait impossible, nous avons entraperçu le possible.

Cinq heures et demie. Attwell et moi avons atteint le seuil du bâtiment. Nous échangeons un regard. Je pose la main sur son épaule, il pose sa main sur mon épaule. Puis nous entrons, nous nous dirigeons chacun vers notre isoloir, mais partageons un petit instant précieux d’histoire.

Cela ne prend qu’une minute. Nous revenons des isoloirs, Jongibandla Bontsa et moi. Ça y est. Mais, de tant de manières, ce n’est qu’un début…

Quelques jours plus tard eut lieu un autre événement capital, lorsque Mandela prêta serment devant les Union Buildings, le majestueux croissant de l’édifice de l’architecte Herbert Baker à Pretoria, siège de l’exécutif depuis 1910. Devant le corps diplomatique et des dignitaires du monde entier, la transition de la vieille Afrique du Sud à la nouvelle fut confirmée.

F. W. faisait triste mine : sa tête ressemblait au crâne sur les drapeaux de pirates. Son épouse, Marike, réputée être toujours glaciale et encore fermement retranchée dans l’esprit de l’apartheid, observa la cérémonie comme elle l’aurait fait d’un enterrement. Pour les gens comme elle, ce n’est, bien sûr, rien d’autre.

Peu avant l’inauguration, plusieurs artistes furent invités par le Bureau de Mandela à assister à la cérémonie et à se produire lors de la suite des célébrations. Parmi eux une poignée d’écrivains, dont, entre autres, Nadine Gordimer, Antjie Krog, les poètes Adam Small et Willie Kgotsisile, le musicien Johnny Clegg. C’était sans doute la première fois que des écrivains étaient invités à une manifestation de ce genre en Afrique du Sud. Sous le précédent régime, les écrivains étaient soigneusement écartés de toutes les manifestations publiques (même à l’inauguration du monument de la Langue afrikaans dans les

années 1970). Peu auraient d'ailleurs accepté d'être vus en telle compagnie. Or, il nous avait été clairement signifié que dans la nouvelle Afrique du Sud nous serait réservée une place officielle. La réaction de l'immense public qui avait envahi les pelouses en pente des Union Buildings montra, bien sûr, qu'il préférait la pop music à la littérature mais du moins notre présence fut-elle prise en compte. Sans nous être concertés, Nadine lut le passage prophétique d'*Un caprice de la nature* dans lequel elle avait décrit un événement à venir : l'investiture du premier président noir de la nouvelle Afrique du Sud ; quant à moi, je lus un extrait d'*Un acte de terreur*, ma propre version du même événement. Les faits commençaient à remplacer la fiction.

Au cours de la cérémonie d'inauguration, nous étions installés près de la tribune des invités d'honneur venus du monde entier : Fidel Castro, le père Trevor Huddlestone, le dalaï-lama, Bill Clinton, Tony Blair, Jacques Chirac… J'étais assis légèrement sur la droite de cette tribune : je pourrais donc voir une bonne partie de la scène mais pas Mandela. Or, comme les artistes invités furent conduits à leur siège avant les autres hôtes, j'en profitai pour me déplacer furtivement jusqu'au centre, un siège à la fois. J'étais prêt à battre en retraite lorsque les diplomates arriveraient. Or, je me retrouvai à mon insu dans la zone attribuée à la délégation hongroise qui, très généreusement, me fit de la place, m'offrant ainsi une position de choix d'où je vis parfaitement tous les principaux acteurs de ce morceau d'histoire, dont je ne manquai pas un instant.

Après les événements extraordinaires qui marquèrent notre transition vers la démocratie, y compris la première session du nouveau Parlement, à laquelle je ne pus assister, manquant ainsi le moment où Mandela lut le poème d'Ingrid *L'Enfant*, je fus heureux de me retirer dans l'ombre. Enfin, il me fut possible de me concentrer sur mon travail : par-dessus tout, mes écrits et ce qui me restait de ma carrière à UCT, où je me concentrai de plus en plus sur l'enseignement de la création littéraire.

Je n'acceptai qu'une seule fois de m'impliquer dans le processus officiel de transition, lorsque mon ami Kader Asmal me demanda de rédiger un projet du dernier paragraphe de la nouvelle Constitution temporaire, la "clause de réconciliation". J'acceptai et il fut très satisfaisant de voir la version finale incorporée au document. C'était, m'apprit Kader plus tard, la première fois que le terme *ubuntu* * était employé dans un document officiel. Cette clause détermina les paramètres de la tâche de la commission Vérité et Réconciliation. A mon grand regret, elle fut abandonnée dans la forme définitive de la nouvelle Constitution – principalement, appris-je de "sources sûres", à la suite des

objections de F.W. De Klerk.

Dans la forme finale de la Constitution temporaire, la clause était la suivante :

> Cette Constitution jette un pont historique entre le passé d'une société profondément divisée, caractérisée par des luttes, des discordes, des souffrances et des injustices indicibles, et un avenir fondé sur la reconnaissance des droits de l'homme, la démocratie, une coexistence pacifique et le développement d'opportunités pour tous les Sud-Africains sans distinction de couleur, de race, de classe, de foi ou de sexe. La recherche de l'unité nationale, du bien-être de tous les citoyens sud-africains et de la paix requiert la réconciliation au sein du peuple d'Afrique du Sud et la reconstruction de sa société.
>
> L'adoption de cette Constitution crée des conditions sûres grâce auxquelles le peuple d'Afrique du Sud pourra transcender les divisions et les conflits du passé, responsables de multiples violations des droits de l'homme, de transgressions des principes humanitaires lors de conflits violents et d'un legs de haine, de peur, de culpabilité et de désir de revanche.
>
> On peut désormais affronter ceux-ci en posant qu'il existe un besoin de compréhension et pas de représailles, un besoin de réparation et pas de vengeance, un besoin d'*ubuntu* et pas de victimisation.

Au cours de notre transition vers la démocratie, de nombreux événements procurèrent un contexte particulier à ce dont nous faisions l'expérience ou dont nous pouvions espérer de faire l'expérience dans l'avenir proche. Certains furent de l'ordre de l'intime ; certains, dans mon cas, eurent même lieu très loin d'Afrique du Sud. L'un des plus mémorables fut un voyage en Martinique, où je fus invité par une légende vivante, Aimé Césaire.

Cela arriva à un moment, en 2004, où je venais tout juste de prévoir un voyage aux deux autres îles de la région, la paradisiaque Guadeloupe et l'infime caillou de Carriacou, où H. et moi avions passé plusieurs jours idylliques avec mon fils Danie.

Pour moi, la Martinique fut d'abord, à une époque antédiluvienne, symbolisée par Mireille, de la Rue Saint-Denis : Mireille, au corps lisse d'ambre et de miel, à la crinière de jais, aux yeux sombres pailletés d'or, à la voix harmonieuse, avec laquelle elle me parlait de sa famille, de son adolescence dans un lointain univers de volcans, de fées et de chansons. Enfin, tout cela devint une réalité géographique : montagnes, vallons verdoyants, souvenirs et profondes cicatrices d'éruptions volcaniques, marchés festonnés de draperies multicolores, palais encore surpris par des images obsédantes de splendeur impériale, et, au cœur d'un bâtiment fabuleux, le petit vieillard aux souliers noirs vernis, Aimé Césaire, entouré par les psalmodies de sa poésie.

On le sait, Césaire, avec Senghor, introduisit le concept de *négritude*, le courant grisant de conscience noire qui balaya le monde dans la seconde moitié du XX^{e} siècle : le mouvement fut largement incompris dans le Tiers Monde, qui y vit une philosophie sentimentale d'oncles Tom s'appropriant les valeurs de

l'Europe afin de rehausser leur propre statut d'artistes noirs ; incompris de même en Occident, qui le transforma en son opposé, en une manifestation précoce du Black Power puisqu'il s'exprima à travers tout un éventail d'écrivains et de militants, des Panthères noires à Steve Biko. Derrière le tapage, la *négritude* se résumait tout simplement à un espace offrant à l'artiste noir une source de confiance et de fierté comme antidote à la "soumission coloniale". Il est difficile aujourd'hui d'estimer à sa juste valeur la contribution du concept de *négritude* au changement de perception des valeurs individuelles vers le milieu du XX^{e} siècle. Il s'agit de ne plus baser notre définition de qui ou de ce que nous sommes sur la perception que l'autre a de nous : il s'agit de nous voir au centre de notre monde et non plus à la périphérie de celui de quelqu'un d'autre. Découverte aussi importante, d'un point de vue psychologique et philosophique, que les affirmations de Galilée sur la terre et le soleil.

Le plus célèbre représentant de cette philosophie fut Senghor, dont la position, une fois qu'il fut élu président du Sénégal, ajouta du poids à ses visions poétiques. Après l'interdiction d'*Au plus noir de la nuit*, il m'invita au Sénégal mais, à l'époque, je dus décliner son invitation. Lorsqu'une nouvelle invitation me parvint en 2004 pour rencontrer son grand ami et collègue Aimé Césaire, il n'était pas question de manquer cette occasion. D'une certaine façon, c'était devenu mon rendez-vous personnel avec l'histoire.

D'où notre rencontre à la Martinique, fin avril, lorsque, après les mois de sécheresse à la Caraïbe, le temps devient inclément. Je fus invité à le rencontrer dans son palais. Pour ainsi dire. En fait, ce n'était que la mairie de Fort-de-France, où il était installé comme un président sans en avoir le nom. Il était maire mais, en prestige et en dignité, il était l'égal d'un chef d'Etat. Il occupait sa position depuis cinquante-six ans. Officiellement, il aurait dû se retirer à l'âge de quatre-vingts ans mais seulement officiellement, car, *de facto*, il continua tout bonnement comme avant – en 2004 il avait quatre-vingt-dix ans. Tous les matins, afin d'accomplir ses tâches journalières entouré par un contingent de femmes dévouées, il allait à son bureau de l'ancienne et imposante mairie, avec ses colonnes, ses plafonds ornés et ses vitraux.

L'impression de théâtralité est accrue lorsque le petit homme fringant fait son entrée : si petit que, lorsqu'il s'assoit sur son fauteuil magnifiquement sculpté, ses élégants souliers vernis ne touchent pas le tapis épais. Lorsque l'émotion l'emporte, ce qui arrive constamment chez les Français et les habitants de la Caraïbe, ses petits pieds se mettent à se balancer et à tourner, décrivant de complexes pirouettes au-dessus des motifs floraux. Derrière lui, à travers les

imposantes fenêtres, on distingue une partie de la ville et un panorama de luxuriante végétation tropicale. Très loin, comme une toile peinte, la mer bleu de Prusse. Les murs sont couverts de tableaux, dont quelques-uns, très beaux, d'Haïti ; il y a aussi des masques, des sculptures africaines et d'énormes bouquets de fleurs qui, à y regarder de plus près, sont fausses.

Le tête-à-tête qu'on m'avait fait miroiter est quelque peu gâché par la présence de plusieurs autres écrivains, de Martinique, de Guadeloupe, d'Haïti et de France, sans parler d'un contingent tumultueux de journalistes. De plus, malgré sa vivacité, Césaire entend mal, ce qui ne facilite pas l'interview.

Les écrivains de la Caraïbe frétillent en offrant l'or, la myrrhe et l'encens de leur adulation ; chaque phrase est répétée au moins trois fois, chaque fois plus fort que la précédente, afin de s'assurer que Son Excellence n'en manquera pas un mot.

Césaire écoute patiemment, un éclat amusé dans ses yeux à l'abri de la monture dorée et brillante de ses lunettes. Ses réponses suggèrent qu'il est parfaitement conscient des exagérations et absurdités de son auditoire. Lorsqu'on lui demande son opinion sur l'annulation de la dette du Tiers Monde proposée par certains, il répond paisiblement : "C'est *votre* problème, pas le mien."

Un peu plus tard, je réussis à lui parler en tête-à-tête ; j'ai un modeste hommage privé à lui rendre. Cela remonte à loin et a joué un rôle particulier dans ma vie : avec sa pléthore d'images, de rythmes, d'inventions surréalistes et sa célébration de sa redécouverte de la Caraïbe, *Cahier d'un retour au pays natal*, qui date de 1939 et que je considère encore comme son grand œuvre, a inspiré une bonne partie d'*Adamastor*. Et, plus précisément, mon cheminement intellectuel, lorsque, à Paris en 1968, après avoir beaucoup hésité, je décidai de rentrer en Afrique du Sud. Comme je l'ai déjà signalé, tout un faisceau de facteurs ont contribué à cette décision qui a modifié le cours de mon existence : les discussions avec Breyten, le naufrage de ma relation avec H., Mai 68… Mais, au cœur de tout cela, il y avait le *Cahier* de Césaire et la façon dont il m'aida à comprendre mon besoin de rentrer au pays. Enfin je peux le remercier pour cela.

Inévitablement, quand nous retrouvons les autres, la conversation tourne autour d'Haïti, où la cause de la liberté dans la Caraïbe est trahie, comme si souvent auparavant, cette fois par le peu scrupuleux Aristide qui, à l'instar de Mugabe au Zimbabwe, a joué de visions et de promesses messianiques avant de se muer en monstre.

On parle de *La Tragédie du roi Christophe*, la pièce de théâtre de Césaire entrée au répertoire de la Comédie-Française : les premiers temps d'Haïti examinés à travers l'histoire d'un fuyard, esclave et cuisinier, qui devient général à la tête des révolutionnaires de son pays et se fait couronner roi. C'est une œuvre étonnante, à mi-chemin entre *Henri IV* et *Ubu Roi*, alliant la satire brutale à un sérieux choquant, intemporelle dans sa compréhension et son portrait du jeu politique.

Pendant un certain temps, Césaire nous raconte des anecdotes de sa longue vie, dont sa première rencontre avec Senghor, le jour même où, étudiant, il débarqua à Paris : "Senghor, déclare-t-il, m'a fourni la clé de moi-même." Suivent de nombreuses bribes de sagesse, comme dans sa réponse, à la Mandela, à une question concernant le fait qu'il ne semble y avoir aucune haine ou amertume en lui. "De la haine ? fait-il. Cela me rendrait dépendant d'autrui. J'ai refusé, une bonne fois pour toutes, d'être esclave comme mes ancêtres. Je ne permettrai donc pas à la haine de me faire retomber en esclavage."

Quelqu'un s'aventure à lui demander comment il se considère : français ? haïtien ? martiniquais ? Esquissant un sourire, il répond : "Je suis un être humain."

C'est sans doute mon impression la plus durable de la matinée marquée par la théâtralité comique de la longue audience : c'était une rencontre avec un être humain.

Dans la nouvelle Afrique du Sud, j'avais rencontré quelques rares êtres d'une stature comparable. Parmi eux, sans l'ombre d'un doute, deux des figures les plus inoubliables de notre époque.

J'ai passé moins de temps avec l'archevêque Desmond Tutu qu'avec Mandela. Mais, dans son cas, aussi, à chaque occasion j'ai ressenti comme une bouffée de bonheur intense : le bonheur de savoir qu'on est en présence d'un des rares individus en ce monde qui, dans les ténèbres et le chagrin, aient trouvé le chemin de la compréhension et de la joie. Je ne crois pas avoir jamais rencontré quelqu'un qui ait accumulé tant de joie dans un corps si petit. Ceux qui, à l'instar d'Antjie Krog, ont eu le privilège de le côtoyer longtemps au sein de la commission Vérité et Réconciliation, qui l'ont vu fondre en larmes par empathie pour autrui, en ont fait l'expérience bien plus que moi. Cependant, même lors de brefs échanges, j'ai vu et ressenti la joie qu'il irradie, comme s'il était lui-même une source de chaleur et de lumière réfléchies ensuite vers quiconque se trouve en sa compagnie. On sait, de nombreuses sources, que, face à la malhonnêteté ou

à l'injustice, sa chaleur peut brûler : quelque gracieux et généreux qu'il puisse être en d'autres circonstances, il ne mâche pas ses mots quand on le provoque ; s'il est emporté par une colère intrépide, rien ne l'arrête plus. Mais, pour ma part, je n'ai jamais eu à recevoir de lui que de la joie : la joie d'être vivant, d'être humain ; comme si rien dans ce monde ne pouvait valoir la miraculeuse redécouverte, jour après jour, de ce que cela signifie de simplement *être*.

Et cela s'accompagne toujours d'un sens de l'humour pétillant. Lors de notre toute première rencontre, il me raconta une histoire dans laquelle il tenait le rôle du méchant : il avait fait un cauchemar dans lequel, étant mort, il allait en enfer, soit en raison d'une erreur de distribution, soit parce qu'il le méritait vraiment. Mais il y causait tant de problèmes qu'après trois jours, le diable ne le supportait plus, de sorte qu'il devait voler jusqu'au paradis et demander l'asile politique. Je l'ai aussi entendu raconter cette histoire en sens inverse : il créait un tel raffut au paradis que Dieu en était réduit à demander l'asile politique en enfer. Il y a de la vérité dans les deux versions.

La première fois que nous nous sommes rencontrés, c'était sur le tarmac de l'aéroport de Johannesburg. Nous venions de monter dans l'appareil lorsque le vol fut annulé ; tous les passagers durent redescendre et passer une heure en plein soleil, à identifier leurs bagages à la suite d'une erreur. Les gens s'emportèrent. Le seul passager qui non seulement était imperturbable mais paraissait carrément s'amuser, c'était Desmond Tutu. Nous avons alors engagé la conversation, une conversation qui semble avoir repris sans effort à chaque occasion où nous nous sommes rencontrés par la suite.

Je ne vois personne d'autre qui aurait pu diriger aussi bien la commission Vérité et Réconciliation. Certains, avec quelque justesse sans doute, accusent celle-ci de ne pas être allée assez loin, de ne pas avoir vraiment abouti ; à côté de la "vérité" et de la "réconciliation", il aurait fallu ajouter dans sa charte une certaine mesure de "justice". Les conséquences sont palpables aujourd'hui et corroborées par le peu que j'ai vu du processus comparable au Chili. Mais ce que je sais, c'est que, sans la commission sud-africaine, nous ne serions jamais parvenus là où nous en sommes aujourd'hui. Ce n'est certes pas assez ; mais sans la commission nous aurions été embourbés dans une pagaille et un désespoir encore plus grands. Et le peu de succès qu'elle a rencontré, elle le doit principalement à Desmond Tutu : sa compréhension, son empathie, son humanité, sa capacité à rire, à pleurer – pour autrui, avec autrui. Je ne suis pas chrétien. Mais si j'ai rencontré dans ma vie des chrétiens qui m'ont fait sentir que, peut-être (je dis bien : peut-être), le christianisme pourrait ne pas être une

coquille vide, Tutu est assurément l'un d'eux. Je devrais ajouter Beyers Naudé. Ainsi que Rob Antonissen. Mais le *primus inter pares* est et restera à mes yeux ce petit paquet de joie pure : Desmond Tutu.

Avant les élections, je n'avais rencontré Mandela qu'une fois, chez Allan Boesak. C'était avant qu'Allan soit accusé puis condamné pour détournement d'argent provenant de dons destinés à la lutte contre la pauvreté chez les enfants noirs. Ce fut un coup dur car, pendant les années d'apartheid, il avait été un phare dans le combat contre l'oppression et, dans les années 1980, un leader particulièrement actif de l'United Democratic Front. Nous n'avons jamais été intimes mais nous entretenions de bonnes relations et je l'admirais pour son dévouement et son énergie infaillibles. Depuis la révolte de la jeunesse en 1976, quand, à l'étranger, on me demandait ce qu'on pouvait faire dans le cadre des campagnes internationales contre l'apartheid, je suggérais que, entre autres, on pouvait envoyer de l'argent à Tutu et à Boesak. J'ignore quelles sommes finirent dans les poches de ce dernier ; mais je sais que, lorsqu'il fut condamné, j'eus l'impression d'avoir en partie trahi un grand nombre de citoyens ordinaires. La réaction au pays, notamment chez les gens de couleur pour qui Boesak avait été une sorte de saint, est illustrée par un incident au Cap : une foule assemblée devant le Tuynhuys, une des résidences officielles du président, attendait l'arrivée d'un dignitaire lorsque le bruit courut que Boesak allait se joindre à eux. Autrefois, il aurait été accueilli en héros. Ce jour-là, les badauds s'exclamèrent : "Attention à vos sacs à main : Boesak débarque !"

Mais, lorsque Elna Boesak nous invita à un dîner où nous pourrions rencontrer Mandela, tout cela, Dieu merci, était encore à venir. Nous n'étions que six à table et la conversation se fit en afrikaans, car Mandela avait exprimé le souhait de rencontrer davantage d'Afrikaners. Nous étions tellement paralysés en présence du grand homme que la conversation ne fut pas particulièrement brillante. Mais cela n'avait guère d'importance. Vêtu de l'une de ses habituelles chemises amples dans des teintes de rouge et de bleu, il nous impressionna tous par sa douceur, et son humour discret et pince-sans-rire. Le moment le plus mémorable de ce dîner fut néanmoins celui où il dut se lever de table pour répondre à un coup de fil d'Elizabeth Taylor !

Nous eûmes quelques autres occasions de nous rencontrer et de discuter, parfois des choses les plus triviales. Lors de notre dernière rencontre, à laquelle il invita Karina à m'accompagner, il nous régala d'une amusante et poignante histoire. La reine d'Angleterre l'avait convaincu de passer la nuit à Buckingham

Palace. Hélas, il avait été incapable de fermer l'œil, à cause de la présence oppressante de gardes dans le palais, la nuit. Cela lui avait trop rappelé la prison.

Je le revis lorsque fut présenté un recueil d'essais sur les premières élections libres, que j'avais dirigé. Il fut suivi par un autre, l'année suivante, un recueil de réflexions sur la période d'intérim. Vers la fin de son mandat, je lui demandai s'il accepterait d'écrire une introduction à mon volume d'essais, *Reinventing a Continent (Réinvention d'un continent)*, requête à laquelle, malgré un emploi du temps effroyablement chargé, il accéda avec grâce. Lorsque le temps fut venu de lui donner un exemplaire, juste avant qu'il ne rende les rênes à Thabo Mbeki, Mandela m'invita à prendre le thé dans sa résidence du Cap, Genadendal. Nous étions seuls et la conversation coula librement et joyeusement. D'une humeur expansive, il se remémora ses dernières années en prison et les négociations entre P.W. Botha, F.W. et d'autres, afin de préparer la transition ; il évoqua la façon dont de nombreux individus au pouvoir s'étaient évertués à les faire échouer ; le combat qu'il avait mené avec lui-même quand il avait dû décider de discuter avec l'"ennemi" sans en avertir officiellement l'ANC ni intégrer ses membres au processus. Il me fit comprendre qu'à certains moments, être le chef signifiait risquer de prendre des décisions seul, soutenu uniquement par une foi personnelle en l'avenir et la conviction de bien agir, non pas pour soi mais pour le bien du pays et de son peuple.

Sa foi, souligna-t-il, ne venait pas seulement de l'intérieur : elle avait été entretenue par des années d'interactions avec autrui et des années de lecture. C'est alors qu'arriva, d'ailleurs, le moment crucial de l'entrevue, le moment où il devint finalement, à mes yeux, abandonnant son rôle de leader et d'homme d'Etat, un être humain. Il était assis sur un canapé, moi dans un fauteuil tout près de lui : je me rappelle qu'il se pencha en avant et que, plaçant sa main gauche sur mon poignet, il déclara :

"Quand j'étais en prison, vous avez changé ma façon de voir le monde."

Chacun des mots de cette phrase est resté gravé à jamais dans ma mémoire.

Je ne crois pas que, à ce moment-là, il m'ait parlé comme à un écrivain spécifique : son "vous" était collectif, il pensait à tous les écrivains de tous les livres qu'il avait lus en prison. Il avait donc adressé, sans doute, ces mêmes paroles à d'autres : d'autres écrivains, d'autres individus. En d'autres occasions. Il rendait hommage à la littérature. Au mot écrit. A la lecture.

Mais cela ne changeait rien au fait que, *à ce moment-là*, il s'adressait à *moi*.

Ce que je ressentis me rappela les paroles du vieux Siméon, quand il tient l'Enfant Jésus dans ses bras et lève vers les cieux ses yeux antiques : "Seigneur,

maintenant laisse Ton serviteur partir en paix, car mes yeux ont vu Ton salut.” En ma qualité d’écrivain, rien qui pourrait m’arriver ensuite ne pourra jamais dépasser cela. Si j’étais mort à ce moment-là, j’aurais été très heureux.

Cela aurait peut-être mieux valu. Car ce fut le début de la fin.

Dès 1996, dans l’épilogue aux essais réunis dans *Reinventing a Continent*, je définis l’évolution de l’Afrique du Sud après l’euphorie initiale de la “nation arc-en-ciel” de la façon suivante : d’abord un mouvement vers ce qu’on appela le “réalisme”, puis la désillusion, la rancœur, une rage mâtinée de désespoir.

Cette évolution correspond à une “dégradation” de l’image de l’ANC. Lequel souffre d’un fatal “manque d’intégrité” ; il est faible et, faut-il le dire, la pourriture a gagné le cœur de ce qui avait été sa principale force : son engagement en faveur de la transparence et des valeurs démocratiques, l’importance qu’il accordait à la moralité, la tolérance dont il témoignait à l’égard de la diversité d’opinions, son respect pour la dignité humaine. Le nouveau gouvernement “est devenu suspect, il fait bien trop souvent preuve d’une arrogance, d’une stupidité, d’une propension au mensonge et d’un durcissement catastrophiquement opposés à son image historique”. Afin d’illustrer cette dégradation, je prenais huit exemples spécifiques. Je crois qu’ils méritent d’être repris, et amplifiés lorsque c’est nécessaire à l’aide de remarques suscitées par des événements plus récents.

D’abord la débâcle à la suite de la façon dont la ministre de la Santé d’alors, Nkosazana Zuma, bafoua toutes les règles et fit verser des sommes phénoménales à l’auteur dramatique Mbongeni Ngema pour écrire et produire une pièce contre le sida. L’expérience coûta une fortune alors que quantité d’hôpitaux devaient fermer par manque de fonds et que médecins et infirmières démissionnaient en nombre à cause de la paie lamentable ; au lieu d’exiger une enquête, l’ANC serra les rangs autour de la ministre et refusa avec dédain de reconnaître le moindre soupçon de culpabilité. En temps voulu, Nkosazana Zuma fut même promue ministre des Affaires étrangères. Dans son premier poste, elle fut remplacée par un personnage encore plus incompétent et arrogant, la notoire Dr Mantho Tshabalala-Msimang, qui a ridiculisé l’Afrique du Sud aux yeux du monde en épousant la cause des remèdes “alternatifs” contre le sida, dont la betterave et l’ail sauvage. On pourrait en rire si cela n’avait pas déjà causé la mort de milliers de gens. Une fois de plus, l’ANC refusa de prendre au sérieux les accusations d’incompétence lancées contre la ministre, accompagnées, dans ce cas précis, d’allégations d’alcoolisme et de vol. Dans sa

une, le *Sunday Times* traita ouvertement Tshabalala-Msimang de “voleuse” et d’“ivrognesse”. Le gouvernement réagit en bloquant toute discussion de l’affaire au Parlement et en menaçant d’arrêter le rédacteur du *Sunday Times* et l’un de ses journalistes. Le président assura la nation qu’aucun effort ne serait épargné pour retrouver la ou les personnes responsables de la disparition du dossier médical de la ministre après sa sortie d’hôpital à la suite d’une transplantation du foie. “Si les gens volent, proclama-t-il, ils doivent s’attendre à tomber sous le coup de la loi, quel que soit leur statut dans la société.” Mais pas un mot sur les suspicions de vol de montres et autres objets appartenant à des patients d’un hôpital au Botswana plusieurs années auparavant, quand Tshabalala-Msimang en était la directrice.

Autres pierres d’achoppement : le tracé de certaines provinces, notamment le Mpumalanga, et les promesses de référendums après l’élection oubliées en toute impunité. C’est là un point encore sensible, et ce n’est qu’un des nombreux exemples de la manière dont le gouvernement a bafoué les intérêts et les souhaits explicites de l’électorat. La vieille approche calviniste du régime nationaliste revient au galop : la volonté exprimée par la *vox populi* dans les urnes se mue immédiatement en *vox dei*, avec rejet de la participation de l’électorat dans l’arène politique.

Cette attitude fut encore démontrée quand l’ANC intervint lors de la nomination de leaders dans des postes-clés, contre la volonté exprimée par les électeurs concernés. Le régime de Thabo Mbeki a encore amplifié le mouvement et l’a rendu plus visible : ce n’est plus seulement le parti qui écrase les protestations ou annule des libérations sous caution, c’est le président en personne. Mbeki utilise constamment les organes de l’Etat pour réduire l’opposition au silence quand elle s’oppose à sa méthode. Cela s’étend notamment au domaine de la jurisprudence, comme lors de sa vendetta contre Jacob Zuma qui, quelque véreux qu’il soit, mérite encore d’être traité suivant les cadres établis par la Constitution.

La discrimination positive a été imposée de manière provocatrice et souvent imbécile, supposément pour redresser les déséquilibres iniques du passé : ce qui est en soi un idéal louable mais ne l’est plus lorsque sa mise en œuvre atteint un coût prohibitif, sur le plan financier comme sur celui de l’efficacité, dans l’administration et dans de nombreuses entreprises. J’ai donné l’exemple d’une maison d’édition qu’on a restructurée en licenciant tous les Blancs qui occupaient des postes de haut niveau pour les remplacer par des Noirs, puis en réembauchant les employés renvoyés, cette fois comme consultants, à un salaire

double de celui qu'ils gagnaient auparavant. Toute critique contre de telles pratiques est invariablement taxée de "racisme", le genre de réflexe qui a, malheureusement, fini par caractériser nombre de réactions de Thabo Mbeki. Tout cela a contribué à l'absence de débat sérieux, circonstancié et intelligent chez les intellectuels noirs et blancs d'Afrique du Sud.

Il était impératif que l'exploitation criminelle coloniale puis postcoloniale, par les Blancs, de la main-d'œuvre noire soit réparée aussi vite et aussi efficacement que possible, par exemple en éliminant les conséquences de l'"éducation bantoue". Pourtant, en accordant un pouvoir démesuré aux syndicats du COSATU (Congress of South African Trade Unions), l'un des partenaires-clés, avec le parti communiste, de l'alliance gouvernementale tripartite, on court le danger de devoir constamment céder aux exigences d'augmentations de salaires sans accroissement proportionnel de la productivité, de sorte que l'Afrique du Sud n'est plus compétitive au niveau international et risque de perdre des investisseurs étrangers. Au moment où j'écris, l'ANC risque tous les jours davantage d'être défié par le monstre Frankenstein qu'il a fabriqué lui-même.

Autre épine dans notre pied : le procès d'Allan Boesak, au cours duquel des membres importants du gouvernement, dont des personnages-clés du ministère de la Justice, soutinrent ouvertement l'accusé, réduisant à une mascarade la procédure judiciaire. Quelques années plus tard, nous eûmes droit au lamentable spectacle de membres du gouvernement, y compris le président de la Chambre, escortant le député condamné Tony Yengeni jusqu'à la prison, où il fut traité comme un client d'hôtel cinq étoiles, jusqu'à ce qu'il soit relâché bien avant la fin de sa peine. A nouveau, à sa sortie, il fut accueilli en héros. Manifestement, la justice de la nouvelle Afrique du Sud menace de se soumettre corps et âme aux machinations du pouvoir. Quant à l'élection de Tony Yengeni au conseil exécutif de l'ANC, elle ne peut qu'aggraver l'abattement et l'inquiétude de la population.

Nos inquiétudes s'étendent à d'autres domaines de la vie publique. On attend depuis trop longtemps une restructuration radicale du système éducatif. L'élimination des barrières entre "éducation noire" et "éducation blanche", entre éducation pour les privilégiés et éducation pour les pauvres, était une nécessité première. Certes, l'ouverture des écoles à toutes les races a été l'une des clés de voûte de la nouvelle Afrique du Sud et l'une des mesures qui, à longue échéance, doivent aller plus loin que la plupart des autres en éradiquant les vieux systèmes de pensée, en introduisant un nouveau respect pour une humanité partagée. Mais certains moyens employés ont été, pour le moins, peu judicieux : ainsi la décision prise très tôt de niveler les quotas chez les enseignants comme chez les

élèves dans l'ensemble des écoles. Au lieu de tirer ce quota vers le haut, on a licencié des milliers d'enseignants des écoles "privilégiées", parmi lesquelles, pour des raisons évidentes, nombre des professeurs les plus qualifiés du pays ; le coût a été pharaonique et l'on a abaissé les meilleures écoles au niveau de celles qui avaient les plus mauvais quotas. L'inverse fut jugé trop onéreux, sans doute parce que la mauvaise gestion, la corruption, les extrêmes irréalisables de la discrimination positive et autres babioles ont tellement vidé les coffres de l'Etat qu'il ne reste pas un sou quand on en vient à ce qui importe vraiment dans le processus de transformation. Bien sûr, c'est oublier les milliards disponibles dans de nombreux pays étrangers pour ce genre de transition vers un avenir meilleur. Et les milliards déjà versés, par les pays scandinaves, les Etats-Unis, le Canada et d'autres nations en faveur de la lutte contre la pauvreté, du développement de l'éducation, du logement et des services de base : ces milliards attendent, pense-t-on, dans les coffres d'administrations qui ne semblent pas avoir la volonté de les dépenser efficacement. Si, bien sûr, il reste quoi que ce soit après les détournements de fonds et les dépenses indues d'individus en poste au plus haut niveau desdites administrations, pour financer les fêtes de fin d'année de directeurs généraux ou de commissaires, les voyages à l'étranger de ministres (de leur famille au sens large et de leurs amis) et les frais personnels des nouveaux riches.

Après le règne interminable de l'apartheid, époque où l'afrikaans était devenu *de facto* la langue de l'oppresseur, il fut satisfaisant de le voir rétrogradé à sa juste place au même rang que les dix autres langues officielles d'Afrique du Sud. Mais, tandis que les nouveaux dirigeants gagnaient en assurance et en arrogance dans leur nouvelle position de pouvoir, une effrayante agressivité pollua leur traitement de l'afrikaans. Ce fut d'ailleurs souligné par un ministre lorsqu'il révéla en public que l'afrikaans serait le prix que l'ANC ferait payer aux Afrikaners pour ses souffrances sous le régime de l'apartheid. Ajoutons à cela la hâte inconvenante avec laquelle l'ANC a abordé la question des changements de noms de lieux dans le pays. On ne saurait que se réjouir de l'élimination de noms historiques qui heurtaient de toute évidence la sensibilité de plusieurs groupes raciaux, culturels et linguistiques, notamment la majorité noire. Mais un certain perspectivisme historique ne serait-il pas de mise ? L'"invention", pour ainsi dire, de noms noirs pour des villes précédemment blanches (comme Pretoria devenant Tshwane), dans le seul but de se débarrasser des supposées connotations d'"afrikaanité" des anciens, ne révèle-t-elle pas une hypersensibilité sinon une paranoïa culturelle ?

Aujourd'hui, d'autres signes de dérapage se profilent tous azimuts. Le plus patent serait la propension à diminuer le rôle et l'importance du Parlement pour lui substituer le parti, l'ANC. Non seulement cela augure d'un avenir où cohabiteront deux centres du pouvoir mais, plus encore, cela court-circuite le rôle décisionnel du Parlement pour élever le parti à une position cruciale dans une hiérarchie non démocratique. En même temps, cette modification retire au Parlement sa position de superviseur de la structuration et du fonctionnement de l'Etat, manœuvre qui permet plus aisément d'ignorer les abus incessants et, plus généralement, d'employer les structures et l'appareil de l'Etat pour favoriser les gains privés ou régler les comptes personnels.

Les formes de dérapage sont si nombreuses qu'il devient lassant de les énumérer toutes. Au nombre des plus importantes se trouve l'incapacité du gouvernement à adopter une attitude définitive à propos du Zimbabwe. Parfois, la répugnance de Thabo Meki à prendre position est compréhensible ; mais, la plupart du temps, elle témoigne de ses hésitations et de sa faiblesse. On sait exactement comment les membres du présent gouvernement auraient réagi si, sous l'apartheid, nos Etats voisins avaient agi avec la même pusillanimité. Citons, de même, l'absence d'action décisive pour enrayer l'épidémie du sida, qui nous fait imaginer que M. le président approuve les tergiversations de sa ministre de la Santé. Parmi les nombreuses autres critiques que l'on pourrait adresser au régime actuel, notons encore la médiocre performance de l'Afrique du Sud comme membre du Conseil de sécurité depuis son admission dans cet organisme en 2007. L'une des premières occasions que le pays eut d'adopter une position ferme dans les affaires internationales se présenta lors des débordements inhumains de la junte militaire du Myanmar. L'Afrique du Sud vota avec la Russie et la Chine contre l'action envisagée, alors qu'elle était très bénigne, à savoir l'adoption d'une motion de censure. Quiconque a suivi les événements survenus dans ce pays au sort tragique, certainement quiconque a lu le roman dévastateur de Karen Connelly, *La Cage aux lézards*, sur les conditions de vie effroyables là-bas aujourd'hui, ne peut qu'être scandalisé.

On pourrait encore citer la manière inacceptable dont l'ANC a agi pour ébranler, rabaisser et paralyser la majorité légalement élue du Democratic Party au Cap ; le refus de prendre des mesures à l'encontre d'un ambassadeur accusé et condamné plusieurs fois pour harcèlement sexuel ; le maintien, à des postes élevés, de membres de l'ANC au comportement condamnable (lors de transactions financières ou coupables de harcèlement sexuel), quand ils ne sont pas en outre récompensés pour leur loyauté passée ou présente à la cause, ou

dont la loyauté future est ainsi achetée en temps voulu.

Les malversations favorisées et/ou permises par l'élite en place sont stupéfiantes. Ce n'est hélas plus qu'un détail, mais le fond de la chose est qu'une fois parvenu au pouvoir, l'ANC a trahi la plupart des principes et idéaux qu'il défendait auparavant, jetant ainsi une ombre de suspicion sur des leaders qui ont risqué leur vie pour permettre au long combat de libération de déboucher sur une victoire honorable : de grands hommes tels qu'Albert Luthuli, Oliver Tambo et Nelson Mandela. Le présent régime est une tache sur l'histoire du parti.

L'origine de la plupart des maux du gouvernement sud-africain de nos jours remonte directement aux scandaleux trafics d'armes imposés au pays en 1999 contre l'avis circonstancié des propres experts du gouvernement. Ignorant la plupart des besoins du pays en matière de création d'emplois, de combat contre la pauvreté, de développement d'une main-d'œuvre qualifiée, priorité fut donnée à une exorbitante entreprise militaire dont le pays n'avait guère besoin et qu'il ne pouvait pas se permettre, simplement pour que certains membres de l'ANC puissent engranger des gains. Rares sont les membres du gouvernement, du haut en bas de la hiérarchie, qui n'ont pas été salis par la corruption que cet ensemble de contrats a charriée dans son sillage. Des esprits avisés et dignes de confiance dans le domaine du droit et d'autres champs annexes, consultés pour qu'ils étudient les contrats et leurs conséquences, furent sommairement révoqués quand ils approchèrent trop les miasmes émanant du cœur fumant de l'affaire ; on désigna à leur place des laquais dont on savait qu'ils ne feraient pas de vagues. On est écœuré de découvrir combien de membres du cabinet et d'hommes aux franges du pouvoir ont été impliqués dans ces contrats par appât du gain – et l'arrogance croissante avec laquelle les critiques sont traitées. Toute la procédure du choix du successeur de Mbeki1 a été entachée par un bien triste spectacle. Or, le pire est à venir. La façon dont le probable futur président, Jacob Zuma, a été choisi augure mal pour la démocratie, la moralité et la dignité dans ce pays. Les partisans de Zuma, notamment dans la Youth League de l'ANC, font peu de cas des formes les plus élémentaires de décence et de respect. Les hooligans ont pris le pouvoir et la démocratie se confond désormais avec démagogie et populisme.

On peut hélas avoir beaucoup, beaucoup d'inquiétudes quant à "l'état de la nation", lorsqu'on constate la fuite continue des cerveaux et de la jeunesse, l'absence d'investissements significatifs de la part des pays étrangers et, par-dessus tout, les statistiques catastrophiques de la criminalité en Afrique du Sud,

malgré la sournoiserie avec laquelle le ministre de la Sûreté et de la Sécurité, et le Bureau des statistiques les falsifient, malgré toute l'imagination avec laquelle ils les interprètent.

En dépit de l'indignation que je ressens depuis des années, j'ai essayé, avec l'énergie du désespoir, d'accorder à l'ANC le bénéfice du doute. Je me suis efforcé de comparer l'Afrique du Sud avec la Russie et d'autres pays dans des situations comparables, où la libération passe par des vagues de criminalité, de corruption et d'inefficacité. Et je crois encore que, dans le cas d'un pays soumis à ce genre de transformation massive et radicale, il serait peu réaliste de *ne pas* s'attendre à ces troubles d'ordres socioéconomique, psychologique et culturel. Mais de tels arguments peuvent aussi devenir un simple réflexe pour ménager notre confort personnel. La démocratie en Afrique du Sud fonctionne depuis plus d'une décennie. Ce qui, certes, n'est qu'une infime seconde dans l'histoire d'une nation. Il y a longtemps que je le dis : si l'on prend le recul adéquat pour considérer le tableau général, comparer le présent au point où nous en étions parvenus il y a moins de deux décennies, personne ne peut ignorer la distance que nous avons déjà parcourue depuis le jour inoubliable de février 1990 où Nelson Mandela sortit libre de la prison Victor-Verster. Cela ne signifie pas qu'il faille *tout* tolérer ou excuser. On peut tellement prendre l'habitude d'excuser les gens que cela devient une seconde nature. Et, bien sûr, il est toujours plus facile de prétendre que le monde est meilleur qu'il n'est vraiment, parce que, de cette manière, on se sent moins contraint à intervenir et à s'impliquer. Après les longues années d'apartheid, époque pendant laquelle j'ai tenté de m'atteler aux urgences d'une opposition active, ce fut presque un luxe que de se tourner vers d'"autres questions", les nombreuses histoires que je n'avais pas eu le temps d'écrire pendant cet âge des ténèbres parce qu'il y avait toujours quelque chose de plus urgent à raconter.

Mais arrive un temps où on atteint une limite : il existe un seuil où garder le silence devient coupable. Mon temps de silence est épuisé. Le tournant remonte à la fin de juin 2006.

Après avoir assisté à une réception à la résidence de l'ambassadeur de France pour accueillir l'équipe de France de rugby (l'ambassadeur et moi étions tous deux fans de rugby), ma fille Sonja et son mari, Graham, sont allés dîner dans un restaurant d'un quartier tranquille de Somerset West. Ils allaient quitter l'établissement lorsque cinq hommes masqués ont fait irruption et, arme au poing, ont forcé les clients à leur remettre leurs objets de valeur. Quiconque résistait ou protestait était malmené ; après avoir réuni leur butin, les intrus

passèrent de table en table, agressant toutes les femmes et les hommes qui avaient l'air le plus vulnérables – non point parce que ces clients avaient résisté ou protesté mais simplement parce qu'ils étaient là. Ensuite, tout le monde fut poussé dans une minuscule réserve dans l'arrière-cour. L'un des captifs prit le portable qu'il avait caché dans sa chaussure et appela la police. Les gardiens de la paix avaient d'autres chats à fouetter. L'homme dut s'y prendre à plusieurs fois et, chaque fois, supporter qu'on mette son appel en attente avant qu'on le transfère d'un policier peu concerné à l'autre. Il patienta longtemps avant d'obtenir une réaction qui débouche sur une action. En fin de compte, la police arriva au même moment que les employés d'une entreprise de sécurité.

Personne ne fut tué. Personne ne fut violé. L'incident fut donc traité comme *non prioritaire* et ne fournit le sujet que d'une brève dans une page intérieure d'un journal local. Pourquoi s'en plaindre ? Comme quelqu'un le fit remarquer, ils devaient s'estimer heureux d'être en vie. Et c'est bien cela qui me révolta le plus. Comme s'il était exceptionnel d'être en vie, comme si ça n'allait pas de soi. L'incident disparut sans traces parmi les milliers de crimes comparables, ou bien pires, commis en Afrique du Sud tous les jours, toutes les nuits. Plus de 19 000 meurtres et 20 000 tentatives de meurtre l'année passée. 52 600 viols. Près de 14 000 détournements. 127 000 vols avec circonstances aggravantes.

Peu après l'attaque à main armée dont Sonja fut victime, nos voisins prenaient un verre lorsque deux hommes firent irruption dans leur salon ; alors que celui-ci se trouve à cinq mètres de la fenêtre de notre chambre, nous n'avons rien entendu. Le voisin brisa son verre pour s'en servir comme d'une arme tranchante face au premier cambrioleur mais l'autre appuya instantanément le canon d'un pistolet sur la tempe de son épouse. Nos voisins eurent la chance d'en réchapper sains et saufs.

Sur quoi, un jour, ma sœur Marita téléphona pour nous annoncer que le fils aîné d'Elbie, Adri, avait été assassiné chez lui, la veille. A trois heures du matin, sa femme avait été dérangée par un bruit : elle l'avait réveillé pour lui dire qu'elle était certaine qu'il y avait un intrus dans la maison. D'un ton rassurant, il avait répondu que ce n'était qu'une souris. Non, elle était sûre que c'était beaucoup plus gros qu'une souris. Dans ce cas, ce doit être un rat, avait-il marmonné.

Le rat lui tira une balle dans la tête.

Les cambrioleurs étaient au nombre de quatre. Ils forcèrent la femme d'Adri à leur donner un ordinateur portable et un téléphone cellulaire. Avant de repartir, ils obligèrent leur petite fille à faire le tour de toutes les pièces avec eux, un

pistolet appuyé sur sa tête blonde. C'était le dix-septième cambriolage armé dans le voisinage. Le lendemain soir, la maison d'à côté fut cambriolée à son tour et le propriétaire tué. La police réussit à mettre la main sur un gang de six hommes et sur la collection d'objets volés, dont ceux du pauvre Adri. Mais les objets disparurent mystérieusement du poste de police la semaine suivante et, par manque de preuves, les détenus durent être libérés.

La violence de l'agression me scandalisa mais tout autant l'attitude des autorités. Vers la même époque que l'attaque du restaurant, le ministre de la Sûreté et de la Sécurité, Charles Nqakula, s'en prit aux "Blancs mécontents" qui se plaignaient de la violence : il les invita publiquement à faire leur baluchon et à quitter le pays. Mr Nqakula semble faire peu de cas des chiffres (lui qui ne risque sans doute rien, car il y a fort à parier qu'il se déplace sous la protection de gardes du corps fournis par une agence de sécurité privée). Or, les victimes de violences dans son pays sont majoritairement noires. Et, la plupart du temps, les appels au secours des townships ne sont pas entendus.

Je m'élève depuis des années contre la hausse de la criminalité en Afrique du Sud mais cette agression fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Au lieu d'aborder le sujet seulement, comme jusque-là, lors de conversations privées avec des personnalités détenant des positions-clés, cette fois, je m'adressai aux médias et déversai mon ire dans les journaux et lors d'émissions de télévision à l'étranger. La réaction des autorités fut lumineuse. Au lieu de m'attaquer de front ou de me répondre publiquement, elles semblèrent vouloir me soudoyer à coups de prix prestigieux : le président me décerna l'ordre d'Ikhamanga (argent), le ministère des Arts et de la Culture un prix pour l'ensemble de mon œuvre. Ce dernier me toucha particulièrement car il portait l'inscription : *Attribué à titre posthume*. J'en ris presque autant que Mark Twain lorsqu'il lut dans la presse qu'il était mort.

Mais si le gouvernement croyait tirer un suaire de silence sur moi, son attitude eut l'effet inverse. Je suis fermement résolu à continuer de le tarabuster. Fût-ce au-delà de la tombe. Dans la nouvelle Afrique du Sud, l'ANC joue exactement le même rôle que le gouvernement nationaliste sous l'apartheid. Son action pendant la dernière décennie a démontré que l'apartheid *en soi* n'était pas l'ennemi des écrivains, des artistes et des humanistes : il n'était que le masque porté, à un moment et dans un lieu donnés, par le véritable ennemi de quiconque épouse les valeurs de Camus : la liberté, la justice, la vérité. Depuis son accession au pouvoir, l'ANC est devenu l'ennemi du peuple.

Notre tsunami criminel n'est pas un phénomène isolé. Ne citons que le refus

aberrant du régime de s'impliquer dans la tragédie du Zimbabwe et son autre cécité, irrémissible, face aux implications de l'épidémie du sida : notre gouvernement est impliqué dans la mort de milliers, sinon de millions d'êtres humains.

Longtemps après que se fut opérée la transition politique en Afrique du Sud, j'ai essayé de me rassurer, à l'instar d'autres dans ma situation, en arguant que tout ce qui n'allait pas dans ce pays ne constituait que des phénomènes de surface alors qu'un flux, en profondeur, continuait de couler dans la bonne direction. Aujourd'hui, je suis tenté de croire que ceux qui sont coupables d'injustices en Afrique du Sud ne sont plus l'exception. Au moment où j'écris ces lignes, des juges de la Haute Cour font l'objet d'enquêtes judiciaires, sont accusés : de racisme ; d'avoir reçu des pots-de-vin s'élevant à des centaines de milliers de rands pour "services rendus" ; de conduite en état d'ivresse ; ou de malveillance envers la propriété privée ; l'un d'eux refuse de payer la pension alimentaire d'un enfant après que les tests ont évalué "à une probabilité de 99,9 % que le juge en question était bien le père" : si on ne peut le prouver à 100 %, ce personnage prétend ne pas pouvoir être tenu pour responsable.

Un ancien juge fort respecté de la Cour d'appel et de la Cour constitutionnelle, Johann Kriegler, qui a également d'impeccables états de service remontant à la lutte pour la libération, fut amené à accuser le président de la Haute Cour, John Hlope, de ne pas être "une personne digne de tenir un poste de juge. Son maintien constitue une atteinte à la dignité et remet en cause l'acceptation par le public de l'intégrité des tribunaux… Par sa cupidité, il nous a trahis."

Il est significatif que les membres noirs de la fraternité du barreau aient décliné de commenter l'affaire, arguant qu'"il serait plus facile de discuter de la conduite de Hlope s'il n'était pas noir". Le refus de la Black Lawyers' Association de s'allier à d'autres organisations professionnelles partout en Afrique du Sud pour condamner la conduite immorale du président de la Haute Cour a exacerbé les tensions entre Blancs et Noirs. En Afrique du Sud, l'immémoriale tension raciale continue donc de paralyser le débat démocratique.

On soupçonne de plus en plus le président en personne d'utiliser les institutions pour régler des comptes personnels, pour étouffer les critiques et couvrir ses alliés. L'incertitude et la suspicion ont remplacé l'optimisme antérieur. Les signes de dysfonctionnement se multiplient. Le chef de la police nationale est suspecté de collusion avec le crime organisé. Des ministres, même le vice-président, ont été accusés de se rendre à l'étranger faire leurs emplettes aux frais de la princesse. Des députés ont été condamnés pour avoir profité

d’escroqueries au voyage impliquant des fonds publics. Lorsqu’ils sont démasqués, surtout s’ils sont amis et/ou partisans du président, ils sont immédiatement relâchés. Ce n’est plus l’affaire de quelques vers dans le fruit : ces gens sont devenus les symptômes de tout un régime qui s’est égaré en chemin. La question reste ouverte : combien de temps encore pouvons-nous espérer attirer des investisseurs étrangers ou être capables d’organiser la Coupe du monde de football ?

On peut avancer que la véracité des malversations fait tout de même l’objet d’enquêtes et qu’une presse libre mène librement les siennes, ce qui en soi est une preuve que tout n’est pas perdu. En même temps, on ne doit pas se laisser leurrer une fois de plus par un faux optimisme, ce que je faisais depuis trop longtemps. L’Afrique du Sud est bel et bien dans une mauvaise passe. Les vieux clivages entre Noirs et Blancs sont encore au cœur du problème. Constatation lamentablement confirmée par un incident à l’université de l’Etat libre divulgué en février 2008. Lors d’un bizutage organisé à la Reitz Residence, des étudiants blancs contraignirent des agents de nettoyage noirs, dont plusieurs d’un certain âge, à manger le contenu d’un bol qui ressemblait à de la nourriture pour chiens et sur lequel un étudiant avait uriné. Il y eut pire que la brimade, révoltante en soi : les coupables essayèrent par la suite de minimiser l’affaire, déclarant que ce n’étaient “que d’innocentes frasques d’étudiants”, des étudiants soutenus haut et fort par leurs parents et des sympathisants. Il est vrai que de telles pratiques ont subsisté jusqu’à il y a peu chez les étudiants blancs dans plusieurs universités de langue afrikaans ; et l’on suspecte que ce genre de “traditions” pourrait bien subsister de manière clandestine dans d’autres. Mais, ici, la teneur ouvertement raciste de l’acte et le fait qu’il ait suivi des mois de campagne d’un parti politique d’extrême droite, le Freedom Front Plus, contre le projet d’ouvrir les résidences universitaires à toutes les races, suggèrent qu’un racisme éhonté joue encore un rôle actif dans le pays. Il semblerait que seule une infime minorité de jeunes Blancs rétrogrades s’accroche encore à de telles expressions de leur passé troglodytique ; mais le soutien dont ils continuent de bénéficier auprès de leurs parents et d’une communauté bien plus vaste est écœurant et troublant.

Les protestations de bonne foi lancées en toute naïveté par le jeune R. C. Malherbe, l’apprenti urineur, sont particulièrement désespérantes. La vidéo de l’incident aurait été tournée à de pures fins de divertissement, sans aucune intention d’humilier qui que ce soit : “Il fallait faire quelque chose que les autres gars trouveraient rigolo.” La conception qu’ont certains de leurs divertissements est affligeante. Le plaisantin bien intentionné replaçait l’incident dans un

contexte de bonnes relations et de franche “camaraderie”, comme il disait : “Nous venons tous d’exploitations agricoles, alors c’est facile pour nous d’apporter de la viande et des *mealies*, surtout au retour des vacances. On leur donne tous les restes. C’est pas des bonnes relations, ça ? Plutôt amical, non ?”

On leur donne tous les restes. Voici donc ce que recouvrent encore aujourd’hui les “bonnes relations” entre Blancs et Noirs en Afrique du Sud. Après quatorze ans de démocratie !

Le seul aspect encourageant de ce triste épisode est que la quasi-unanimité des Sud-Africains de toutes les races, de tous les groupes sociaux, de toutes les générations se sont déclarés scandalisés et ont condamné cet acte.

Maintenant, voyons l’autre côté du tableau : on s’était attendu à ce que les étudiants noirs du campus protestent avec rage et fureur. Il était sans doute inévitable que les manifestations que suscita l’incident comprennent leur part de violence. Mais ce que je ne puis accepter, c’est qu’un groupe d’étudiants noirs aient fait le siège d’une résidence d’étudiantes blanches, menaçant de les violer en représailles. Certes, on peut considérer qu’ils ont agi sous le coup de la colère. Mais la teneur de la menace dépasse la rage et le désir de vengeance. Elle plonge jusqu’aux abîmes de barbarie qui couvent de l’autre côté du silence. Sans doute cela participait-il de l’*excès* de violence qui n’a cessé d’entacher les relations Noirs/Blancs tout au long des années sombres du colonialisme. Mais sommes-nous encore emportés dans cette spirale étouffante ? Sommes-nous toujours incapables, même après Mandela, après toutes les souffrances indicibles qui ont marqué notre lente avancée vers une nouvelle donne, d’arriver à un certain niveau de raison et de tolérance ? Le viol n’est pas une affaire de vengeance. C’est un acte qui nie le socle même sur lequel l’humanité repose. Il nous reste un tel chemin à parcourir !

La nation semble près de trahir les idéaux de Mandela et de Desmond Tutu. Pourtant, en Afrique du Sud, de nombreux individus et organisations sont suffisamment conscients du danger pour s’impliquer et s’assurer qu’on sauve l’essentiel avant que la pourriture menace l’édifice tout entier. La réaction à la victoire de la Coupe du monde de rugby en 2007 révéla de manière spectaculaire le potentiel de rapprochement entre les races et les classes mais, pour l’instant, on n’accorde pas à cet énorme potentiel l’espace nécessaire pour se développer en toute liberté.

L’amertume liée au scandale de l’université de l’Etat libre fut encore augmentée par le cas des “Quatre de Waterkloof”, comme on les a appelés : un groupe de garçons de bonnes familles afrikaners fut condamné pour le meurtre

de deux vagabonds dans un parc de Pretoria. Les deux hommes avaient été attaqués un soir par les enfants gâtés de familles riches ; ils leur avaient donné des coups de pied puis les avaient battus à mort pour le plaisir, simplement parce qu'ils se trouvaient être noirs. Lors de mes études à Potchefstroom, de telles agressions étaient perpétrées régulièrement par les joueurs de notre fort estimée équipe de rugby (ironie de l'histoire, ils s'appelaient Theos, comme s'ils avaient été les représentants directs de Dieu sur terre). En bons calvinistes, ils pensaient que voyager le dimanche était un péché. Rentrant à la résidence universitaire, tard le samedi soir, après leurs matches dans une ville voisine, ils faisaient arrêter l'autocar dès qu'ils croisaient un Noir en chemin, ou un petit groupe de Noirs, et n'acceptaient de repartir qu'après avoir administré une raclée à l'infortuné "ennemi". La chose était effroyable dans l'Afrique du Sud des années 1950 mais, au XXIe siècle, avec un nouveau gouvernement à la tête de la nouvelle Afrique du Sud, elle ne devrait tout simplement pas exister…

Pendant des années, les parents aisés des "Quatre de Waterkloof" dépensèrent des sommes astronomiques afin d'éviter la prison à leurs rejetons. Presque aussi révoltant que le crime en soi demeure l'idée que les assassins bénéficièrent du soutien massif de la communauté afrikaner. Qui les rassura constamment : "Nous prierons pour vous." Certains d'entre nous en avaient la nausée.

Post-scriptum, avril 2009 :

Depuis peu, les événements en Afrique du Sud se succèdent à une vitesse faramineuse et chacun affecte les relations entre les communautés blanche et noire. Fin 2007, une réunion houleuse à Polokwane, dans le Nord du pays (où des manifestations prévues de longue date étaient constamment interrompues par les sans-culottes de l'ANC, sous la houlette du nouveau leader de l'African National Congress Youth League, Julius Malema), infligea un revers humiliant à Thabo Mbeki. Ignorant du haut de sa majesté les avertissements des inconditionnels du parti qui lui conseillaient de ne pas favoriser une confrontation avec le démagogue Jacob Zuma, Mbeki la provoqua, au contraire, et l'ANC finit par lui retirer son poste. Ecartant la menace qui pesait sur lui (un chapelet d'accusations de corruption), Zuma demeura inflexible ; quoique prétendant souhaiter passer "tous les jours au tribunal", il s'évertuait à trouver tous les moyens imaginables pour se soustraire aux procès. En fin de compte, il eut gain de cause, tous les chefs d'accusation furent abandonnés (ce fut un véritable scandale) et, en avril 2009, il fut élu avec une majorité de 65,9 %, manquant de peu la majorité des deux tiers qui aurait permis à l'ANC d'imposer

en force au Parlement des amendements à la Constitution. (Ce qui n'est pas encore exclu s'il obtient le soutien de petits partis.)

A cette époque, la banqueroute morale de son parti avait été confirmée, de façon éhontée, par la décision d'annuler l'invitation faite au dalaï-lama d'assister à une rencontre organisée par un groupe de lauréats du prix Nobel de la paix. (Le refus avait été appuyé y compris par le ministre des Finances, Trevor Manuel, jusque-là respectable, l'un des rares hommes au pouvoir que je soutenais encore en raison de son intégrité morale.) "Qui est ce dalaï-lama ?" s'enquit Manuel sournoisement : une de ces "petites phrases" malencontreuses qui resteront dans les annales, au même titre que celle, des années plus tôt, du non regretté Jimmy Kruger lorsqu'il avait déclaré que le meurtre de Biko "le laissait froid".

Même sur le plan sportif, le pays semblait être sur le déclin après les sommets spectaculaires atteints lors de la Coupe du monde remportée par les Springboks pour la deuxième fois en 2007, rassemblant autour d'eux une fois de plus la nation entière, Noirs et Blancs, dans un même élan d'émotion. Or, sorti de nulle part, un horrible petit homme, Butana Komphela, menaça d'abolir l'emblème des Springboks. Il était manifeste que le bon sens n'avait plus sa place dans les rangs du parti au pouvoir. Des valeurs telles que la compassion, le souci d'autrui et – une fois de plus – le respect camusien de la vérité, de la liberté et de la justice avaient été oblitérées aux plans politique et moral par la clique au pouvoir, laquelle avait de toute évidence beaucoup appris de ses prédécesseurs de l'apartheid.

Pourtant, curieusement, et c'en est même paradoxal, les élections de 2009 ont apporté une vague lueur d'espoir, l'espoir d'une nouvelle aube. L'ANC manqua la majorité des deux tiers qu'il avait proclamé qu'il obtiendrait, avec un aplomb insensé… non, en fait, avec une prétention et une arrogance folles ; l'opposition représentée par l'intrépide Hellen Zille et sa Democratic Alliance pointe vers la possibilité (fût-elle infime) d'une plus grande retenue dans la gouvernance que ce à quoi les abus de pouvoir dont s'est rendu coupable l'ANC récemment nous ont habitués. On assista à une scission qui menaçait depuis longtemps à l'ANC, lorsque Mosiuoa Lekota et Mbhazima Shilowa formèrent le parti sécessionniste du Congress of the People ; hélas, les luttes internes de la nouvelle direction ont empêché le nouveau parti d'avoir l'impact que beaucoup avaient espéré, mais du moins une graine a-t-elle été semée dont on peut s'attendre à ce qu'elle germe. Dans l'avenir immédiat, on peut imaginer que les coups de boutoir lancés contre les rouages de la démocratie seront moins vifs. Fait peut-être significatif, Zuma a émergé de ces élections comme un leader un tantinet plus crédible, moins

prompt à sortir sa mitraillette qu'il ne semblait l'être jusque-là.

La situation globale est encore si catastrophique qu'on tend à se raccrocher à la moindre lueur d'espoir. Deux modestes vignettes tirées du jour du vote dans ma circonscription pourraient inviter à croire à un avenir meilleur. Devant la longue file d'attente de notre bureau de vote se présente un vieux monsieur noir qui marche avec des béquilles. Un homme d'affaires blanc quitte sa place dans la queue pour escorter le nouvel arrivant jusqu'à l'intérieur du bureau. Il le mène jusqu'aux assesseurs avant de retourner prendre patiemment sa place dans la longue file. Plus tard, en rentrant chez moi : un jeune homme noir s'approche d'une vieille dame blanche en chaise roulante et lui fait traverser les deux voies d'une grande artère avant de reprendre son chemin en sens inverse. La bonne volonté de nos premières élections libres de 1994 ne s'est pas encore totalement évaporée ; la nation arc-en-ciel n'est pas défunte, elle n'a pas dit son dernier mot. Le Parlement nouvellement élu est encore confronté à des défis quasiment insurmontables : violence, corruption, pauvreté, chômage, services inefficaces ou non existants. Pourtant, le pays n'est pas prêt à aller au rebut et ne veut pas céder à l'afro-pessimisme.

Dans un contexte tellement lourd de conflits, dans un pays taraudé par un tel besoin d'approches économiques pragmatiques, difficiles, et de solutions à la hauteur, la question demeure : quel pouvoir a vraiment un écrivain – un *simple* écrivain – face aux réalités sordides et négatives de notre monde ? Eh bien, des écrivains ont réussi à exercer une certaine influence dans le passé, comme le montrent la conférence de Salzbourg et le legs des écrivains au fil des siècles. Le verbe est une chose insignifiante en soi, un souffle infime, rien de plus. Toutefois, c'est dans et par le mot que nous prenons d'abord conscience de notre humanité. Tant que nous aurons à notre disposition les mots, nous pourrons rejoindre autrui au sein d'une chaîne de voix qui ne seront jamais bâillonnées. C'est notre unique, notre modeste, notre durable garantie en ce monde et contre ce monde.

Tant que cela restera possible, je parlerai, je ne pourrai pas, je ne voudrai pas me taire. Tant qu'il y aura des bifurcations en chemin, je serai heureux d'emboîter le pas à l'hérétique Don Quichotte et je les emprunterai.

---

1 Thabo Mbeki a démissionné en septembre 2008.

LETTRE À KARINA

Ma très chère Karina,

Cette lettre vient près de la fin alors qu'elle traite d'un début : le début de ces Mémoires. Cela a commencé avec un voyage en train, en décembre 2004, quand, venue m'accueillir à l'aéroport de Vienne, tu m'as escorté à Salzbourg, où se déroulait la conférence sur la littérature sud-africaine à l'organisation de laquelle tu avais participé. Ce voyage inaugural a crû hors de toute proportion, s'est poursuivi dans quantité de directions différentes. C'est pourquoi ce que je viens d'écrire a pris cette forme.

J'ai toujours obstinément refusé de céder aux éditeurs, amis et inconnus qui m'ont demandé au fil des ans d'écrire mon autobiographie. Je suis gêné par l'artificialité et l'égocentrisme d'un tel projet. D'ailleurs, ma vie a été façonnée par tant de gens qui ont partagé mon itinéraire que je ne puis trahir leur confiance ou simplement l'intimité de certains voyages, parfois brefs et simples mais le plus souvent longs et complexes. Tout bonnement, je n'aime pas trahir les petits secrets des uns et des autres. Mais cela va plus loin.

Je me rappelle que, lors d'une exubérante soirée sur l'île danoise de Møn, un an avant qu'il publie *Pelures d'oignon*, Günter Grass nous régala d'anecdotes sur sa vie. Je le suppliai d'écrire son autobiographie. "Jamais de la vie ! s'exclama-t-il à travers le nuage de fumée qui s'échappait de sa pipe. Voilà quelque chose que je ne ferai jamais. Je mens trop." Parodiant Magritte, je peux donc confirmer : *Ceci n'est pas une autobiographie*.

Notre conversation ininterrompue, commencée pendant ce voyage en train entre Vienne et Salzbourg, et qui continue encore, m'a fait prendre conscience du besoin que j'ai d'expliquer certains aspects de mon existence auxquels je ne me suis pas encore assez confronté ou que je n'ai pas assez analysés ; il y a encore beaucoup de choses que je ne comprends pas ; beaucoup de choses qui m'ont blessé, surpris ou m'ont donné de la joie et du plaisir, que je n'avais jamais eu le temps (ou ne me l'étais pas donné) d'explorer ou même de savourer pleinement. Notre conversation m'a fait entrevoir avec force les longs et multiples voyages que, chacun de notre côté, nous avions effectués *avant* : des voyages dans différents hémisphères, différents espaces-temps, différents peuples et cultures, différents espaces mentaux, différentes appréhensions du monde, de son passé, de son présent et de ses possibles avenirs. Tout cela a crû

entre nous (telle une goutte d'eau au bout d'un robinet qui enfle jusqu'à ce qu'elle ait acquis le poids nécessaire pour tomber). Tout cela a pris forme dans les nombreuses lettres que nous nous sommes écrites au début de notre relation puis dans ce livre.

Le premier voyage que nous avons effectué ensemble n'était même pas censé arriver. Il s'est matérialisé à la fin d'une année exceptionnellement fournie, emplie de déplacements plus que je ne pouvais en engranger. Le Mali en février, la Guadeloupe et la Martinique en avril et mai, puis Paris, en soi un retour aux origines (je ne plaisantais pas quand j'ai dit un jour que j'étais "né sur un banc du jardin du Luxembourg…"). Glasgow en juin, pour la célébration des dix ans de démocratie en Afrique du Sud, occasion bizarre hantée par des vieillards issus d'un combat anti-apartheid presque déjà perdu dans la brume de l'histoire. En août, ce fut la paradisiaque île de Møn au large de la côte sud-est du Danemark, dans un petit château situé au fin fond d'une forêt au bord d'un lac. Et puis à nouveau l'Ecosse et l'Angleterre en octobre : je descendis d'Edimbourg à Norwich, puis Cheltenham et enfin Londres, de festivals en célébrations et de conférences en discussions.

En décembre, j'étais donc épuisé. Mais j'avais déjà accepté l'invitation à Salzbourg, pour une double conférence sur la littérature sud-africaine organisée par l'université et le séminaire du Schloss Leopoldskron. Je n'avais plus les yeux en face des trous. Mais, ayant baigné dans Mozart depuis ma plus tendre jeunesse, Salzbourg a toujours eu pour moi, on le sait, un attrait spécial : c'est une région de l'esprit, un *état* d'esprit. Or, Salzbourg avait acquis un sens supplémentaire, plus de variété et de densité depuis que j'étais arrivé au Schloss la première fois, au début des années 1990, dans le sillage des bouleversements politiques et sociaux qui avaient balayé le monde après la chute du mur de Berlin. Avaient suivi plusieurs séjours, le plus significatif ayant été celui de 1998, pour la conférence sur le théâtre avec Arthur Miller, Ariel Dorfman et d'autres. Comment pouvais-je donc *refuser* l'invitation à la conférence de décembre 2004 ?

Je devais franchir un obstacle matériel, pas seulement la fatigue mais aussi le transport jusqu'à Salzbourg et retour, dont la préparation fut criblée de sabotages et d'incompréhensions. Je finis par baisser les bras et demandai à mes hôtes d'annuler le voyage ; mais l'organisation était trop avancée, et je partis donc. Seule petite lueur d'espoir dans cette affaire glauque : l'infatigable Dorothea Steiner, de l'université de Salzbourg, qui avait fait tout son possible pour sauver

quelque chose de cette chienlit, m’assura qu’une femme du comité d’organisation s’était portée volontaire pour venir me chercher à Vienne et faciliter la dernière portion du trajet jusqu’à Salzbourg.

Lorsque je descendis tant bien que mal de l’avion à l’aéroport de Vienne, tu étais là, Karina : grande, belle, souriant d’un large sourire confiant, longs cheveux noirs noués sur la nuque. Tu m’attendais.

“Maintenant, vous pouvez vous reposer, dis-tu. Vous pourrez dormir dans le train, si vous le souhaitez. Je vous amènerai à bon port à Salzbourg.”

Et tu l’as fait.

En chemin, nous avons entamé une conversation à bâtons rompus, qui, au moment où je t’écris cette lettre, comme je l’ai déjà dit, ne s’est pas encore interrompue, dont l’excitation n’est pas encore retombée.

J’eus le sentiment, quand tu me déposas au Schloss, que quelque chose, quelque part, s’était déplacé. Un passage de *Soul on Ice*, du leader des Panthères noires Eldridge Cleaver (dans la première édition, qui date des années 1960 ; hélas, il a été supprimé dans les suivantes), m’est systématiquement revenu à l’esprit lors de moments cruciaux de mon existence qui, chaque fois, ont indiqué une bifurcation. Il se trouve dans une lettre envoyée à Cleaver quand il était en prison, par son avocate, Beverley. La situation était impossible : il était noir, elle était blanche, dans une époque de folie raciale aux Etats-Unis. Ils réussirent ensemble à transcender leur époque.

Beverley écrit ceci :

> Qu’il est affreux de sentir qu’on est peut-être en passe de connaître bientôt à fond une autre personne. Cela arrivera-t-il jamais ? Je n’en suis pas certaine. Je ne crois pas que deux êtres puissent se mettre complètement à nu devant l’autre. Nous avons si peur d’être rejetés, nous sommes tellement pétris de faux-semblants que c’est à peine si nous savons nous-mêmes si nous sommes pour de vrai ou pour de faux.

Ce à quoi il répond :

> Je recherche une relation durable, un point d’ancrage dans un monde en changement, dans lequel tout est transitoire, éphémère, criblé de douleurs. Nous, les humains, nous sommes des créatures trop frêles pour faire face à ces émotions titanesques et à ces désirs, ces efforts, ces impulsions magnétiques.
>
> La raison pour laquelle deux êtres répugnent à se mettre à nu devant l’autre, c’est que, en faisant ça, ils se rendent vulnérables et se confèrent l’un l’autre un pouvoir énorme. Comme c’est affreux, comme c’est mortel, comme ils peuvent se blesser horriblement, se dévaster, se détruire l’un l’autre à jamais ! Si souvent, ils finissent par s’infliger réciproquement souffrances et tourments. Mieux vaut les passades creuses et superficielles ; ainsi les cicatrices ne sont pas trop profondes, l’âme ne saigne pas. C’est beau, oh, que c’est beau ! ce que tu écris dans ta lettre : “Qu’il est affreux de sentir qu’on est peut-être en passe de connaître bientôt à fond une autre personne” et “J’ai l’impression d’être au

> bord d’un nouvel univers”. Apprendre à connaître quelqu’un, pénétrer ce nouveau monde, c’est le saut ultime, le saut irrattrapable dans l’inconnu. La perspective est terrifiante. Les enjeux sont énormes. Les émotions nous submergent. Dans l’expérience humaine, seuls les thèmes éternels peuvent nous toucher autant. La mort. La naissance. La tombe. L’amour. La haine (…).

Suit le passage que j’ai pris pour devise dans *Un instant dans le vent* :

> Nous vivons dans une structure sociale désorientée, dérangée, et nous avons transcendé ses barrières à notre manière, nous avons échappé à sa folie et à ses répressions. La solitude est grande ici. Nous nous reconnaissons. Nous étant reconnus, est-il étonnant que nos âmes se tiennent la main et s’accrochent l’une à l’autre alors même que nos esprits restent ambigus, hésitent, tergiversent et tremblent ?

Pour l’heure, nous ne nous avouâmes rien, même en notre for intérieur : nous en fûmes incapables. Mais nous savions qu’il se passait quelque chose. Que nous réussîmes, précautionneusement, très précautionneusement, à cacher, y compris à nous-mêmes, tandis que la conférence prenait son temps, nous imposait de jouer nos rôles respectifs : toi, l’un des organisateurs, un maillon de la chaîne, moi, l’un des écrivains et critiques invités. Je me rappelle avoir été très impressionné par ton intervention sur Nadine Gordimer : la lucidité de ta pensée, l’étendue de ta compréhension, le développement bien structuré de ton argumentation.

En une seule occasion, nous manquâmes faire tomber les barrières : à la fin d’une session, j’étais épuisé et demandai à être ramené au Schloss. Tu t’en aperçus, pris mon bras et me fis sortir de la salle de conférences ; contournant la cathédrale, tu m’entraînas vers une station de taxis d’où je pus m’évader. Je te remerciai et te tendis ma main. Nous restâmes ainsi la main dans la main, incapables de lâcher l’autre. Ce contact fut comme une bouée de sauvetage.

Mais, naturellement, nous dûmes nous séparer, tu retournas à la conférence tandis que je reprenais le chemin de l’asile charitable du Schloss.

Arriva la dernière session. La soirée fut longue. Mais tout le monde était très satisfait, voire exalté, après une série de lectures impromptues enregistrées pour le département d’anglais par ton frère Krystian. Impossible de prolonger davantage. Je pris congé des derniers visiteurs. Nous nous embrassâmes selon les conventions : j’embrassai toutes les femmes sur les deux joues. Je te gardai pour la fin. Joue gauche, joue droite. Puis je montai péniblement à l’étage, empruntant le large et infini escalier à spirale.

Lorsque je refermai enfin derrière moi la porte de ma suite et m’appuyai contre, je répugnai à admettre que j’étais de nouveau seul. Je finis par me retourner et agrippai la poignée. J’étais saisi d’une envie irrésistible d’ouvrir la

porte, de redescendre. Peut-être étais-tu encore là. Je me retins. Le front contre le bois froid de la porte, j'étais paralysé. Alors seulement l'idée me passa par la tête, non, pas même une idée, un simple soupçon : j'étais peut-être en train de tourner le dos à quelque chose qui aurait pu être vital, qui aurait pu changer le cours des choses. Mais je ne fis rien.

Beaucoup plus tard, tu me raconterais par écrit comment, tandis que je restais appuyé contre la porte de ma chambre, tu attendais en bas, résistant à l'envie de monter et de frapper à la même porte, sans avoir la moindre idée de ce que tu pourrais dire si j'ouvrais. Comme moi, tu étais pétrifiée. Comme moi, tu n'osas pas penser à ce qui *aurait pu* arriver.

Je répondis à ton courriel. Tu écrivis encore. Tout ce qui était demeuré tacite, tout ce que nous aurions pu ressentir mais avions scrupuleusement réprimé sortit alors d'un seul jet. Peu après, nous nous sommes rencontrés à Paris, où je devais donner des conférences à la Sorbonne et à la Bibliothèque nationale. Et puis encore à Egham, aux environs de Londres, et au pays de Galles. Tu es venue, enfin, au Cap pour mon anniversaire. En temps voulu, nous sommes allés ensemble dans ton village, Geretsdorf, en Autriche, et tu m'as présenté à tes parents, Roma et Jacek, qui sont à présent mes parents aussi : situation délicieuse quoique des plus inhabituelles puisque je suis plus âgé que mes deux beaux-parents ; et que tu es plus jeune que mes quatre enfants.

Aujourd'hui, tu es ma femme. Et le voyage continue. Nous sommes allés en Scandinavie, en croisière le long des fjords de Norvège jusqu'à Kirkenes, en Suisse, en France, en Allemagne et, bien sûr, de nombreuses fois en Autriche, et aussi en Bosnie-Herzégovine, en Croatie, au Mexique, et tu m'as emmené en Pologne pour me montrer les lieux qui ont dessiné le cadre de ton enfance : la charmante Jelenia Góra, où tu es née, Kowary, non loin, où tes grands-parents habitaient et où ta tante Iwona entretient l'âtre familial, où tu te rendais régulièrement pendant ton enfance et où tu jouais dans la forêt, construisant des cabanes sous les arbres, visitant un univers enchanté hors de portée des adultes ; et Wrocław dont les maisons multicolores se reflètent dans la rivière ; sans oublier la belle ville de Cracovie où Copernic occupa les sièges en bois sculpté de l'ancienne université, où des voitures à chevaux couvrent la distance entre la grand-place et le château tout là-haut sur la colline avec ses remparts, et puis la cathédrale avec son énorme cloche en bronze dans la haute flèche, et la synagogue avec ses tombes sous les feuilles qui ne cessent jamais de tomber.

Voilà pourquoi ce que j'écris maintenant sur la longue route dans notre dos, avec ses nombreuses bifurcations, est tout simplement la suite de ce qui s'est

passé avant. J'y retrace certaines des nombreuses grands-routes et traverses du passé. Peut-être pour apprendre à y voir plus clair, à comprendre davantage. Mais, diantre, pas tout !

Il y avait tant à dire… je regrette d'ailleurs peut-être de ne pas l'avoir fait. Mais c'est une question de décence : il faut décider où et quand s'arrêter.

Ces notes ne sont donc pas des réponses. Des tentatives, tout au plus. Pour éclaircir certaines choses mais pas pour compter les points. Peut-être est-ce un moyen de dire merci. A tant de gens, femmes, hommes, enfants, maîtresses, amis, connaissances, que j'ai rencontrés en chemin, échangeant un regard, un simple coup d'œil, serrant une main, touchant une épaule, partageant un geste d'encouragement ou échangeant une caresse : pas tous et toutes mais au moins quelques-uns de ceux et celles qui, pour le meilleur ou pour le pire, m'ont fait qui je suis et m'ont aidé à parvenir ici. Mon père, et ma mère. Mes enfants. Mon frère et mes sœurs. La musique. La peinture. Les multiples beautés et joies de ce monde. Le monde en soi, parce qu'il nous offre un espace dans lequel être et un certain laps de temps pour ce faire.

Et, par-dessus tout, Karina, toi, qui as apporté une rondeur, un bonheur, un sens à tout cela. Tu as traversé la moitié du globe pour venir vivre ici, et maintenant tu es auprès de moi. Le choix n'est pas simple. Pour nous deux, il faut le justifier. Sur beaucoup de plans, il serait si facile de tourner le dos aux menaces et aux turbulences du monde sud-africain et de demeurer en Europe. Bien que je sois prêt à accorder une chance honnête au nouveau régime Zuma, je n'entrevois, dans un proche avenir, aucune baisse significative du taux de violence et de criminalité en Afrique du Sud. Je ne pense pas que diminuent la corruption, le népotisme, l'incompétence ni l'injustice, ou les pratiques inacceptables liées à la "discrimination positive". Au contraire, je ne vois qu'une interminable prolifération des troubles dans cet océan de mal si passionnément évoqué par Hamlet – les abus de l'oppresseur, le mépris de l'homme fier, les pincements au cœur de l'amour dédaigné, les retards de la loi, l'insolence des bureaucrates…

Et pourtant, de nos récentes et nombreuses discussions sur l'état du pays, il ressort que nous désirons tous les deux rester ici. Non que l'un de nous soit convaincu un seul instant d'y avoir droit pour une raison ou une autre, ou que notre famille le mérite. Pendant près de quatre siècles nous avons survécu en Afrique, et à cause de la couleur de notre peau, malheureusement, nous avons toujours été dans le camp des privilégiés. Bien que beaucoup de mes ancêtres aient tiré le diable par la queue, ils ont toujours fait partie des nantis plutôt que

des déshérités. Ils ont été des propriétaires d'esclaves, et non des esclaves. En une occasion au moins, un ancêtre a eu plusieurs enfants avec une esclave, et les a vendus aux enchères. Non, nous n'avons droit à aucune considération particulière.

Mais nous avons demeuré ici.

Etre ici, y avoir demeuré. Quel sens cela a-t-il ?

Du moins, cela veut dire que je partage avec d'autres, qu'ils soient noirs, bruns ou blancs de peau, ce bout de terre où reposent mon père et ma mère, et leurs ancêtres, depuis des générations et des générations. Cela signifie que nous avons été assimilés par près de quatre siècles d'existence sur ce continent, et qu'à notre tour nous avons assimilé ces siècles dans notre chair et notre sang : les cycles de sécheresse et d'inondation, les famines et l'abondance, les cruautés inhumaines, les meurtres et les privations, le rire, l'amour, la miséricorde et la générosité. Tout cela a un prix, et nous l'avons payé, parfois à contrecœur ou même avec rancœur, souvent avec joie et de bonne grâce. Nous avons demeuré *ici*, et pas ailleurs ; et nous désirons vivre ici. C'est notre histoire, et je suis persuadé qu'en étant simplement ici, en y restant, nous avons toi et moi quelque chose à offrir en retour ; et que par notre présence, nous pouvons affirmer que le fait d'être là a un sens – un sens que seule notre fusion dans ce lieu peut rendre concret. A cause de ce proverbe fondamental qui sous-tend la cohésion de ce pays : *Umntu ngumntu mgabantu, une personne est une personne parmi d'autres personnes*.

Je sais maintenant, plus que jamais auparavant, ce que Nelson Mandela a voulu dire quand il m'a déclaré, le dernier matin que j'ai passé avec lui : *Tu es un Africain*.

Il n'existe aucune société au monde qui ne soit confrontée à des défis, à des problèmes, à des troubles, au danger – mais l'urgence, l'immédiateté inhérentes à la vie en Afrique du Sud lui confèrent un sens de l'engagement, de la pertinence et de la portée des choses qui sont, selon moi, inconcevables dans les autres pays. Cela fait qu'il est important et même nécessaire pour moi d'écrire et de vivre *ici*, et que nous y vivions ensemble. La seule chose qui vaille vraiment la peine, a dit Goethe, est celle pour laquelle nous luttons chaque jour.

Avec tout mon amour,

André.

GLOSSAIRE

ANC : African National Congress ; parti politique créé en 1912 pour défendre les intérêts de la majorité noire contre la domination des Blancs, déclaré hors-la-loi en 1960, autorisé à nouveau en 1990.

Armée symbionaise : groupe de treize militants d'extrême gauche américains, actifs entre 1973 et 1975, dont l'enlèvement de Patty Hearst, petite-fille du magnat de la presse William Randolph Hearst, assura la célébrité, notamment parce qu'elle prit fait et cause pour eux.

baas : "boss", patron.

bergie : clochard.

biltong : viande séchée mise au point par les Afrikaners pour survivre lors du Grand Trek.

blesbok ou *bontebok* : antilope.

boerewors : littéralement, "saucisse boer" (de bœuf, d'agneau, de porc, très épicée).

braai : barbecue.

bulsak : édredon.

bundu : immensité désertique.

dagga : *Leonitis leonurus*, plante euphorisante employée notamment chez les Hottentots ; elle sert de remède et favorise les voyages spirituels.

dassie : petit mammifère plantigrade.

dominee : pasteur.

dorp : localité, village.

duiker : antilope (céphalophe).

flokati : tapis.

Frelimo : Front de libération du Mozambique ; parti politique membre de l'Internationale socialiste et ennemi de la Renamo (voir ce nom).

gemsbok : antilope de grande taille *(Oryx gazella)*.

holisme : néologisme dérivé de *Holism and Evolution*, ouvrage de l'homme d'Etat Jan Christiaan Smuts ; il s'agit de la propension qu'a la nature à former des ensembles transcendant la somme de leurs parties.

kappie : bonnet.
kraal : village de huttes zoulou.

laager : cercle protecteur de chariots placés en cercle ; et, par extension, le "camp" afrikaner.
landdrost : magistrat dont la fonction équivalait en gros à celle d'un préfet.

mealies : maïs.

Nagmaal : la Communion.

oom, oupa : grand-père.
opperman : chef.
ouma : grand-mère.

PAC : Pan Africanist Congress ; parti politique créé en 1959 à la suite d'une scission de l'ANC, hostile à l'intégraphique de Blancs dans les instances dirigeantes du mouvement de libération.

PACOFS : Performing Arts Council of Orange Free State ; structure jouant le rôle d'un ministère de la Culture dans l'Etat libre d'Orange.
PACT : Performing Arts Council of the Transvaal ; structure jouant le rôle d'un ministère de la Culture dans le Transvaal.

Renamo : Résistance nationale du Mozambique ; parti politique conservateur, ennemi du Frelimo (voir ce nom), notamment entre 1975 et 1992, et opposé à Robert Mugabe du Zimbabwe.

SB : Special Branch ; "Branche spéciale" des services de police sud-africains spécialisée dans le contre-espionnage et la lutte anti-terroriste. C'était l'un des outils de répression les plus redoutables de l'apartheid.
sjambok (litupa) : cravache, souvent en peau de rhinocéros ou d'hippopotame.
sommer : simplement, juste.
springbok : euchore, gazelle à bourse.
SRC : Students Representative Council ; groupe d'étudiants représentant ces derniers au conseil d'administration de l'Université.
stoep : véranda.

ubuntu (terme d'origine bantoue) : idéologie articulée autour des relations et des

obligations des humains les uns envers les autres.

veld : étendue semi-désertique et sauvage, brousse.
volk : nation, peuple.
voortrekker : colon, pionnier afrikaner parti de la colonie du Cap dès 1836 vers l'arrière-pays, l'Etat libre d'Orange et le Transvaal, pour se soustraire à la domination britannique.

zambok : autre orthographe de *sjambok* (voir ce mot) ; Zambok était aussi une marque d'onguent employé pour soulager les coupures et les bleus.

RÉFÉRENCES DES CITATIONS

Bertolt Brecht, *Questions que se pose un ouvrier qui lit*, (*Poèmes*, t. IV), traduit de l'allemand par Maurice Regnaut, L'Arche, Paris, 1966.

Frederico García Lorca in *Jeu et théorie du duende*, traduit de l'espagnol par Line Amselem, Allia, Paris, 2008.

Pablo Neruda, "Tu joues tous les jours" (extrait), in *Vingt poèmes d'amour et une chanson désespérée* suivi de *Les Vers du capitaine*, Gallimard, 1998.

Rainer Maria Rilke, "Neuvième élégie" (extrait), in *Elégies de Duino*, traduit de l'allemand par Maximine avec la collaboration d'Eric Dortu, Actes Sud, 1991.

Pablo Neruda, "J'explique certaines choses" (extrait), traduit de l'espagnol par Guy Suarès, in *Résidence sur la terre*, Gallimard, 1972.

Ouvrage réalisé
par le Studio Actes Sud
En partenariat avec le CNL.



Ce livre numérique a été converti initialement au format EPUB par Isako
www.isako.com à partir de l'édition papier du même ouvrage.

Sommaire

Couverture

Le point de vue des éditeurs

André Brink

Mes bifurcations

AVANT-PROPOS

VIOLENTE CAMBROUSSE

DES MOTS, ENCORE DES MOTS, RIEN QUE DES MOTS

L’ÉVEIL AU NOIR ET BLANC

LE THÉÂTRE ET RIEN D’AUTRE

INGRID

LE BUFFET DE MON PÈRE

REMOUS POLITIQUES

EN FRANCE

CAP DES TEMPÊTES ET DE BONNE-ESPÉRANCE

LE NOIR ET BLANC EN CRISE

SESTIGERS, CENSEURS ET SECURITY POLICE

COURRIER DES LECTEURS

RETOUR EN FRANCE

LE POUVOIR EST DANS LA RUE

HOME SWEET HOME

CLAUSE D’OPTION

ÉCRIRE LE GRAND BLEU

LE SOULIER ROSE

TERRA INCOGNITA

NOIR ET BLANC APRÈS LA CHUTE

LES RUINES DE SARAJEVO

SALZBOURG : UN ÉTAT D’ESPRIT

NOIR ET BLANC, ENCORE

LETTRE À KARINA

GLOSSAIRE

RÉFÉRENCES DES CITATIONS